# MEMOIRES D'OTTO WAGENER CHEF D'ÉTAT-MAJOR DE LA S.A. 1929-1932

# Mémoires d'Otto Wagener chef d'État-major de la S.A. 1929-1932

## L'homme qui œuvra au renouveau de l'Allemagne aux côtés de Hitler

Traduit de l'allemand par
Valérie Devon

Didi18
Éditions

Titre donné par l'éditeur H.A Turner : *Hitler aus nächster Nähe: Aufzeichnungen eines Vertrauten 1929-1932*

O. Wagener a écrit ses mémoires en 1946 et ce n'est que 7 ans après sa mort que ce livre fut publié pour la première fois en Allemagne en 1978.

Photo couverture : En arrière plan, de gauche à droite : Wilhelm Kube, Hand Kerrl, Joseph Goebbels, Ernst Röhm, Richard Walther Darré, Rudolf Hess ; Première plan, de gauche à droite : Wilhelm Frick (assis), Adolf Hitler, Hermann Göring et Heinrich Himmler, Berlin, 1933.

Couverture : Didi18edition

Composition et mise en page Valérie Devon

©2024 Didi18edition

Imprimé et Publié par les Éditions Didi18

Tous les droits sont réservés.

Ce livre ou une partie de celui-ci ne peut être reproduit ou utilisé de quelque manière que ce soit sans l'autorisation écrite expresse de l'éditeur, à l'exception de l'utilisation de courtes citations dans une revue de livres ou un journal scientifique.

Contact : valpop@didi18edition.com

*À mes frères et sœurs d'armes, Annie, Dominique, Rachick et tous les autres Nationaux-Socialistes d'âme et de coeur.*

*« Que ce soit dans la fortune ou dans l'infortune, que ce soit dans la liberté ou dans la captivité, je suis resté fidèle à mon drapeau qui est aujourd'hui le Drapeau du Reich allemand ». Carte postale avec peinture d'Hubert Lanzinger qui a beaucoup circulé à l'époque.*

# Contenu

Introduction ..... 13

1. Invité au congrès du Parti national-socialiste (N.S.D.A.P.), août 1929 ..... 27

2. L'« Osaf » Pfeffer appelle à la coopération ..... 43

3. Feux d'artifice au stade – Réserves d'un Gauleiter à l'égard de la S.A. ..... 58

4. Premier entretien avec Hitler – nomination au poste de chef d'État-major des S.A. ..... 65

5. L'« Osaf » Pfeffer initie Wagener – Hitler sur la science et la démocratie ..... 73

6. Développement de la S.A. ..... 84

7. Hitler sur l'individualisme et le socialisme ..... 94

8. Tensions autour de la S.A. – Hitler déchiffre une carte géographique ..... 98

9. Le litige entre Hitler et Pfeffer ..... 105

10. La position de Hitler sur la monarchie ..... 110

11. Hitler justifie sa rupture avec Pfeffer – Pfeffer parle de sa démission ..... 116

12. La vie privée de Hitler – Geli Raubal – Réflexions sur le mariage, les enfants et les adolescents ..... 123

13. Début des discussions sur la politique économique ..... 130

14. Un visiteur de Varsovie – Hitler parle de l'Europe centrale, de l'Ostpolitik et de l'alliance avec l'Angleterre ..... 143

15. Wagener sur l'organisation des professions et l'autogestion économique – Straßer sur Hitler et Göring ..... 148

16. Les plans de Straßer – Hitler sur la S.A., l'organisation du Parti et l'armée ..... 156

17. La tentative de Wagener de recruter un général comme chef d'État-major de la S.A. échoue – Hitler parle du destin, des juifs et du « parasitisme » ..... 163

18. La lecture des journaux par Hitler – Ses opinions sur l'État juif et l'« économie sociale » ..... 174

19. Hitler survit à un accident de voiture – Ses réflexions sur l'espace, les périodes glaciaires et la croix gammée – « 20 millénaires d'histoire nordique » ..... 181

20. Comment influencer Hitler – Discussion sur la « question juive », la Russie et l'Angleterre ..... 196

21. Rencontre avec Streicher – Hitler refuse les voyages à l'étranger – Poursuite des discussions sur la politique économique ..... 207

22. La « Braunes Haus » – Wagener devient Pg rétroactivement – Hitler sur la démocratie et le principe du Führer ..... 212

23. Röhm devient chef d'État-major de la S.A. – Les opinions de Hitler sur l'homosexualité – Son remède politique : *« ne rien faire »* ..... 223

24. Programme agricole de Wagener – Hitler : *« Pensez à Faust ! »* – Les objections de Himmler ..... 230

25. Wagener publie le « W.P.D. » – Hitler entre « socialisme » et darwinisme social – Fondation du *National-Zeitung* d'Essen – Otto Dietrich devient chef de presse ..... 241

26. Göring en toge et babouches – Sa prétention à l'argent de l'industrie de la Ruhr ..... 250

27. La faiblesse de Hitler face aux intrigants – Sa relation avec Göring – Hitler : avoir tous les pouvoirs avant la restructuration sociale ..... 259

28. Les finances de Hitler – Hitler défend Göring – Henriette Hoffmann comme « ballerine du roi » – Rapprochement avec l'Italie ..... 269

29. La première défaite de Wagener – Straßer : *« Ici, ce sont les enfants qui gouvernent »* – Une paix sociale avec Feder ..... 279

30. Hitler sur le Christ et le « socialisme », l'intellect, le savoir et le savoir-faire ..... 287

31. Hitler sur la contraception, l'interruption de grossesse et la stérilisation forcée – « Enfants incapables de vivre » – Mort de l'individualité par l'industrialisation et renaissance par « notre socialisme » ..... 293

32. La pensée de Hitler – Les théories d'Einstein comme confirmation du pouvoir de l'intuition – L'intuition comme outil de la Providence ..... 299

33. Hitler compare les usines Zeiß à l'Angleterre – « L'Angleterre a besoin de disposer d'une épée sur le continent » ..... 304

34. Hitler condamne la « surindustrialisation » et l'« américanisation » – Le bloc économique centre-européen comme noyau d'une grande union européenne – L'Ukraine comme complément indispensable – Hitler ne se laisse pas « violer » par les faits ..... 311

35. La profession de foi de Hitler en matière de politique étrangère – L'union avec l'Italie est indispensable – Briser le bolchevisme au cœur de son pouvoir – Une Europe de Gibraltar au Caucase – Le danger américain ..... 318

36. La discrétion de Hitler et sa réticence à prendre des décisions – Son pouvoir de suggestion – Goebbels, Göring et Himmler comme agents dénaturant ses intentions – Ses accès de colère – Comment il réagissait à une plaisanterie grossière ..... 329

37. Les raisons de la participation de Hitler au gouvernement de Thuringe – Les « vrais socialistes » ne coalisent qu'avec les partis bourgeois – Le succès de Hitler à Weimar ..... 340

38. Les efforts de Wagener pour trouver des sources de financement en contournant Göring – Hitler en noble compagnie chez Göring ..... 345

39. Les délibérations du département politico-économique – Exposé sur le système monétaire – Hitler sur l'objectif du sionisme – On lui explique que la guerre est une opération à perte ..... 349

40. Plans de création d'emplois – Conditions préalables : Foi, amour, espoir – Le financement – Hitler insiste sur la confidentialité ..... 358

41. Hitler trouve dans les migrations tribales une clé de la politique saxonne – Ses opinions sur les théories raciales – Les juifs, seul peuple « pur » ..... 368

42. Hitler déclare les partis allemands – Le Christ comme annonciateur de la communauté du peuple – La théorie raciale est un « poison » pour la collectivité ..... 377

43. Une leçon de « Rienzi » – Parti de masse au lieu d'« Ordre » – Cibles principales : Parti populaire allemand et Parti économique ..... 383

44. La mort de Geli Raubal – Hitler parle du mariage, de Dieu et de l'industrialisation – Il est devenu végétarien ..... 388

45. Les opinions de Hitler sur les Arabes et les Anglais – Gagner l'Angleterre en renonçant à l'Ouest pour avoir les « mains libres » à l'Est ..... 394

46. Les inquiétudes de Hitler face au risque de putsch à droite et à l'agitation à gauche – Funk comme agent de liaison avec les milieux économiques – Installation à l'hôtel Kaiserhof – Des millions souscrits pour le cas d'une guerre civile ..... 399

47. Harald Quandt se présente chez son « Führer » – L'effet de sa mère sur Hitler – Goebbels et la « Chauffeureska » à minuit chez Magda Quandt – Hitler est ébranlé ..... 407

48. Les plans de Hitler pour la carrière d'officier – Sur l'opportunité de la guerre et l'effet d'un fait accompli surprenant ..... 411

49. Les projets de Hitler pour un chemin de fer souterrain entre Hambourg et Berlin – Ses opinions sur l'architecture et l'art – Il rejette le « naufrage » de Spengler ..... 416

50. La compréhension du national-socialisme par Funk – Il est subventionné par l'industrie de la Ruhr – Wagener comme entremetteur matrimonial pour Goebbels..... 422

51. Hitler rejette l'État corporatif d'Othmar Spann – Il envisage de nommer Schacht à la présidence de la Reichsbank – Wagener s'oppose aux conseillers berlinois de Hitler – Le « problème Hitler »..... 431

52. Straßer explique la forte position de Funk et la « croyance en l'autorité » de Hitler – ses suppositions sur l'utilisation par Hitler de stimulants – il conseille à Wagener de déménager à Berlin ..... 438

53. Hitler envisage la constitution d'un conseil du Parti, mais y renonce – Il regrette la publication de *Mein Kampf*..... 446

54. Hitler sur l'éducation et la race – Il condamne le culte des Germains – Missions de la jeunesse hitlérienne..... 451

55. Les vues de Hitler sur l'enseignement et la famille dans une « démocratie socialiste » – Ses projets d'« établissements d'éducation nationale »..... 458

56. Hitler : Internat pour les jeunes garçons qui doivent aussi apprendre à se battre – Bourses d'État et maisons communes pour les étudiants universitaires ..... 470

57. Contre-courants politico-économiques au sein du N.S.D.A.P. – Hitler s'inquiète du pouvoir des grands entrepreneurs – Il veut repousser les plans « socialistes » jusqu'à la prise de contrôle de l'État..... 476

58. L'amiral en retraite Levetzow conseille Hitler sur la stratégie navale et la politique anglaise – Hitler insiste sur la politique continentale et le « pacte fraternel » avec l'Angleterre ..... 481

59. Efforts de Hitler pour le Parti populaire allemand – Promenade en bateau avec le banquier von Stauß - Sur le conseil de Göring, Stauß reste en dehors du N.S.D.A.P..... 489

60. Hitler sur la peinture moderne – Retour à l'art véritable par la propagande – Les artistes doivent « s'affamer ! » – Les coutumes, source de la véritable âme du peuple ..... 498

61. L'« électricité terrestre » comme source de vie – La conception hitlérienne de l'origine des religions – Les révoltes des serviteurs contre les « supérieurs » ..... 502

62. Wagener comme intermédiaire entre Hitler et Schleicher – Les plans de Hitler pour la formation du cabinet – Wagener démissionne de son poste de chef de la W.P.A. – Hitler : soyez le gardien du Graal ..... 511

NOTES ..... 521

ILLUSTRATIONS……..……..543

COMPLÉMENT……..……..…565

*Otto Wagener (29 avril 1888 – 9 août 1971)*
*Chef d'État-major de la S.A. en 1929-30, chef du département politico-économique de la direction de la Reichsleitung der N.S.D.A.P. en 1931-32, chef du bureau politico-économique du N.S.D.A.P. et commissaire du Reich à l'économie en 1933.*

# Introduction

*1. Otto Wagener (29 avril 1888 – 9 août 1971)*

La plupart des lecteurs n'auront sans doute jamais entendu parler d'Otto Wagener, même ceux qui sont familiers avec la « période de combat » du national-socialisme ou la vie d'Adolf Hitler. De l'automne 1929 au début de l'été 1933, Wagener a pourtant été un national-socialiste de premier plan, qui a fait partie du cercle rapproché de Hitler pendant les trois premières années de cette période. D'abord chef d'État-major de la S.A., il en fut le chef de facto de début septembre 1930 à la fin de cette année-là. À partir de janvier 1931, il dirigea le département politico-économique de la *Reichsleitung der N.S.D.A.P.*[1], qui devint en juin 1932, à la suite d'une réorganisation, le département IV (économie), dont le siège officiel se trouvait à la Braunes Haus (Maison brune), le quartier général du Parti à Munich. En septembre 1932, il démissionne de ce poste et s'installe à Berlin, où il travaille au sein de l'État-major du Führer pour une mission spéciale. En 1933, il est à la tête de l'office politico-économique du N.S.D.A.P. dans le Troisième Reich et, de mi-avril à début juillet, il est commissaire du Reich pour l'économie.

Le fait que Wagener soit peu connu malgré cette carrière s'explique principalement par le fait qu'il tomba soudainement en disgrâce auprès du Führer Adolf Hitler fin juin 1933 et fut destitué de ses fonctions au sein de l'État et du Parti. Il fut ensuite mis à l'écart politiquement et ne resta qu'un chef de groupe S.A. nominal et (jusqu'en 1938) un membre du Reichstag national-socialiste totalement dépourvu de pouvoir. En conséquence, Wagener n'apparut dans la littérature et l'historiographie du Troisième Reich – si tant est qu'il y en ait eu une – que comme une pâle figure marginale, et ses activités antérieures furent en conséquence dévalorisées ou passées sous silence.(1) La recherche historique d'après-guerre a partiellement corrigé cette déformation, si bien que l'on trouve désormais le nom de Wagener dans les index de personnes de certains ouvrages sur la montée du national-socialisme. Cependant, comme en témoignent les présentations contradictoires et parfois trompeuses de sa carrière politique, il reste une figure négligée de cette période clé de l'histoire du N.S.D.A.P. Les différents historiens ne s'étant penchés que sur des périodes ou des aspects partiels de l'activité de Wagener, il manque une présentation cohérente.(2) Il semble donc opportun de commencer cette introduction à une édition de ses notes par un bref résumé de sa vie.(3)

[1] [NdT : il s'agit de la direction du Parti au sein du Reich, qui fait référence à la Reichsleitung der N.S.D.A.P. qui est un organe spécifique de l'appareil de commandement du Parti, composé de Reichsleiter directement subordonnés au Reichsführer AH. Les Gauleiter sont en dessous hiérarchiquement.]

Né en 1888 à Durlach, dans le pays de Bade, Wagener a passé son enfance et son adolescence à Karlsruhe. Son père, originaire de Brunswick, était directeur d'une usine de taille moyenne, si bien que le fils, baptisé dans la foi protestante, a grandi dans un milieu bourgeois solide. Il se décida pour une carrière militaire et, après avoir terminé ses études secondaires, fréquenta une école militaire puis l'académie de guerre prussienne à Berlin. C'est là, en tant que « *Tanzleutnant* » (lieutenant), qu'il a vécu la vie sociale débridée des dernières années d'avant-guerre de la capitale impériale. Pendant la guerre, il servit comme capitaine et devint officier d'État-major général en 1916. En 1919, il participe aux combats acharnés de l'après-guerre dans les pays baltes en tant qu'officier du corps franc (*Freikorps*). De retour en Allemagne à la fin de l'année 1919, il fut engagé comme officier du corps franc en Haute-Silésie, en Saxe et dans la Ruhr au cours des premiers mois de l'année 1920. Après l'échec du putsch de droite de Kapp en mars 1920, il passa quelque temps dans une prison badoise. C'est là qu'il écrivit un récit des combats des corps francs dans les pays baltes, qu'il publia au printemps 1920 à Stuttgart sous le titre *Von der Heimat geächtet*(4). Il y exprimait ouvertement son profond mépris pour la nouvelle république allemande et ses représentants politiques, défendait la légende du coup de poignard dans le dos et professait un antibolchevisme militant.

Une fois libéré de prison, Wagener s'est tourné vers l'industrie et le commerce. Après de brèves études d'économie politique, il devint assistant de direction dans une usine de pompes et de robinetterie. En 1920, il entre dans l'entreprise de son père, la fabrique de machines à coudre Karlsruhe, anciennement *Haid und Neu*. Il en devint rapidement directeur et membre du conseil d'administration. Il a également été nommé au conseil de surveillance d'autres entreprises moyennes. Selon son propre témoignage, il était politiquement à droite pendant les années Vingt, bien qu'il n'ait pas été membre d'un parti. Dans les années 1920-21, il dirigea la partie badoise de l'« Orgesch » (Organisation Escherich), une milice conservatrice d'habitants à laquelle se joignirent à l'époque de nombreux anciens membres des corps francs. Lors des élections présidentielles de 1925, il s'est engagé au sein de la commission électorale badoise du « bloc de droite » pour le candidat Karl Jarres au premier tour et pour le maréchal Paul von Hindenburg au second. Il était également actif, parfois en tant que dirigeant, dans toute une série d'associations professionnelles et d'utilité publique, ce qui, avec ses relations militaires et d'affaires, lui conférait un cercle de connaissances considérable. De même, Wagener était en contact avec les milieux universitaires et, en 1924, la faculté de philosophie de l'université de Würzburg lui a décerné le titre de docteur honoris causa.(5) Un an plus tard, il quitte l'usine de machines à coudre de Karlsruhe et se lance dans le commerce, en dernier lieu en tant qu'associé d'une entreprise de contreplaqué et de placage. Telle était sa position à l'été 1929, lorsqu'il reçut, à l'âge de

quarante et un ans, divorcé et sans enfants, l'invitation au congrès du Parti de Nuremberg qui, selon le premier paragraphe de ses notes, le conduisit à sa première rencontre avec Hitler et à son adhésion au N.S.D.A.P.

Wagener décrit lui-même ses expériences pendant les trois années suivantes dans les notes imprimées ici sous forme de sélection. Un dernier paragraphe, dans lequel il traite de la période entre son départ de la direction du Reich à Munich en septembre 1932 et les évènements de la mi-janvier 1933, ne figure pas ici, car Wagener résidait à Berlin pendant cette période et ne faisait plus partie de l'entourage immédiat de Hitler. Son bref mandat de commissaire du Reich à l'économie au printemps 1933 reste un chapitre non écrit de l'histoire du Troisième Reich. Il semble toutefois assez clair que son licenciement est en fin de compte dû au fait que Hitler a mal pris les efforts de certains collaborateurs de Wagener pour le pousser à ce poste après la démission d'Alfred Hugenberg en tant que Ministre de l'économie du Reich, ou en a profité pour l'éliminer.(6)

Le retrait du soutien de Hitler mit un terme brutal à la carrière politique de Wagener qui, en 1933, malgré ses hautes fonctions, ne disposait ni d'une force propre ni d'alliés au sein du N.S.D.A.P. Ses seuls hommes de confiance au sein de la direction du Reich, Franz Pfeffer von Salomon et Gregor Straßer[2], s'étaient retirés plus tôt après des heurts avec Hitler. Selon toute apparence, Wagener restait pour la plupart des membres de la « vieille garde » du N.S.D.A.P. un outsider, un mondain fortuné qui ne cadrait pas avec le niveau rude de la classe dirigeante du N.S.D.A.P. et qui agissait en grande partie indépendamment de celle-ci. D'après le récit de Wagener lui-même, c'est le directeur des éditions du Parti, Max Amann, qui l'exprimait le plus clairement, l'appelant toujours par dérision « Docteur Hazi », en référence à son titre de docteur h.c.(7).

En raison de son comportement original et de sa relation particulière avec Hitler, Wagener s'est fait un certain nombre d'ennemis parmi les personnalités du N.S. Le plus important d'entre eux était Hermann Göring, qui semble avoir joué un rôle déterminant dans sa chute. Outre la position antérieure de Wagener au sein de la S.A., cette inimitié explique sans doute son arrestation

[2] [NdT : Sans aucun doute, l'un des mythes les plus pernicieux et persistant entourant Hitler et son parti est qu'il fut prétendument une marionnette de la finance internationale, des grandes entreprises et de l'argent juif. Les racines de ce mythe remontent aux années 1920 dans les cercles des rivaux politiques de Hitler, à savoir le parti communiste allemand et la faction de gauche dure du NSDAP lui-même : les frères Straßer. Étant donné que ces derniers luttaient pour le pouvoir politique contre Hitler et avaient donc beaucoup à gagner à le salir afin de le couper de sa base, on peut comprendre le motif de ces accusations. Néanmoins, ces mythes persistent encore aujourd'hui. Straßer fut d'ailleurs assassiné à Berlin le 30 juin 1934 durant la nuit des Longs Couteaux. Voir *L'accession au pouvoir de Hitler financée par l'argent juif : mythe ou réalité ?* d'H.A. Turner, didi18edition.com]

lors de l'opération d'assassinat du 30 juin 1934[3] menée par Göring, à laquelle Wagener ne survécut, selon son récit, que par un coup de chance. Il s'est par la suite retiré à la campagne en Saxe, où il a exercé des activités agricoles et commerciales pendant les années Trente. Il semble s'être abstenu de toute activité politique, à l'exception d'une éventuelle participation aux sessions foraines du Reichstag. Durant ces années, il ne rencontra que rarement et brièvement Hitler lors de grandes occasions mondaines comme le festival de Bayreuth, mais pour autant que l'on sache, il n'eut plus de contacts étroits avec le Führer. Pendant la Seconde Guerre mondiale, Wagener servit à nouveau dans l'armée, d'abord comme capitaine, puis comme major général à la fin de la guerre. Après sept ans de captivité en Angleterre et en Italie, il rentra en Allemagne. Il s'installa en Bavière, où il apparut occasionnellement dans les cercles politiques nationalistes et fut actif dans les affaires jusqu'à sa mort à l'âge de quatre-vingt-trois ans(8).

*II. Les notes*

Les notes imprimées ici ont été rédigées en captivité en Angleterre, pendant l'internement de Wagener au camp d'officiers de Bridgend au Pays de Galles en 1946, comme en témoignent l'utilisation partielle de cahiers d'exercices militaires britanniques comme papier d'écriture et les tampons de contrôle des autorités du camp sur les cahiers. Les notes sont écrites à l'encre et remplissent environ 2 300 pages dans trente-six cahiers (à peu près de la taille d'un cahier d'écolier). Les trente-quatre cahiers auxquels la recherche a eu accès (voir ci-dessous) sont clairement de la même main. Les pages sont étroitement écrites avec le texte continu du récit de Wagener, et ce n'est que là où il a terminé un paragraphe et en a commencé un nouveau qu'il y a des espaces intermédiaires, qui ne représentent généralement que la partie d'une page. Les nombreux ajouts ou modifications en marge ou entre les lignes ont manifestement été inscrits pendant la rédaction ou immédiatement après, de la même écriture et avec la même plume. Lorsque Wagener décidait, lors de la vérification d'un passage déjà écrit, de faire un long ajout – ce qui arrivait souvent – il avait l'habitude d'interrompre le récit là où il s'était arrêté d'écrire et d'inscrire ensuite l'ajout, en indiquant le passage précédent auquel l'ajout devait être rattaché. Après avoir terminé un tel complément, il reprenait immédiatement le récit interrompu. Selon toute apparence, il s'agissait d'un processus simultané de rédaction et de révision, et il n'y a aucune trace de remaniement ultérieur des notes par Wagener. Ce n'est que très rarement que des mots d'une autre écriture que la sienne apparaissent dans les cahiers existants, généralement sous

[3] [NdT : cela fait référence aux évènements qui sont passés à la postérité sous le terme de « Nuits des longs Couteaux ». Le lecteur pourra consulter avec grand profit la remarquable étude de Jean Philippon, *La Nuit des Longs Couteaux, histoire d'une intox,* sur ce sujet complexe et controversé.]

la forme de propositions d'améliorations stylistiques ou de demandes de renseignements, qui ont manifestement été ajoutées aux notes par une deuxième personne à un moment indéterminé. Ces inscriptions sont clairement distinctes de la propre écriture de Wagener et n'ont pas été incluses dans les notes imprimées ici. Il s'agit donc du texte d'un manuscrit dont l'authenticité ne fait aucun doute et qu'Otto Wagener a rédigé pratiquement d'une traite pendant sa captivité en Angleterre et qu'il n'a plus modifié par la suite.

Cette analyse de la genèse des notes est corroborée par une déclaration que Wagener a écrite de sa propre main à la fin du texte qui s'interrompt brusquement dans le cahier n° 35, à la date du 16 juillet 1958. Il y raconte qu'il a dû interrompre la rédaction fin décembre 1946 lorsqu'il a été transféré du camp de Bridgend dans un centre de détention pour criminels de guerre à Londres, suite à une accusation des autorités italiennes. Avant de quitter Bridgend, il aurait placé ses notes dans une valise qu'il aurait confiée à un représentant de la Croix-Rouge en lui demandant de les envoyer à l'adresse de sa femme en Allemagne. Après une longue période, la valise serait arrivée en très mauvais état, mais tous les cahiers des notes seraient restés intacts. Lui-même aurait été extradé vers l'Italie le 6 janvier 1947, où il aurait trouvé impossible de poursuivre ses notes en raison de la *« vivacité de l'activité italienne »* et de la nécessité de se préparer à sa défense dans le procès pour crimes de guerre intenté contre lui. Même lorsqu'il est rentré en Allemagne en juin 1952 après avoir été prisonnier de guerre, il n'a pas trouvé le temps de le faire. Ce n'est qu'au cours de l'été 1958 qu'il a commencé à rédiger des compléments qui ne devaient cependant pas poursuivre son récit de 1946, mais traiter séparément de certains thèmes.

Les notes de Wagener sont désormais conservées dans les archives de l'Institut d'histoire contemporaine de Munich, qui les a acquises auprès de lui en vertu d'un contrat de vente daté du 14 août 1957 et les a rendues accessibles aux chercheurs. Elles y constituent la plus grande partie des *« Aufzeichnungen des Gen. Maj. a.D. Dr. h.c. Otto Wagener »*, un ensemble de documents archivés sous la référence 2103/57 en tant que fonds ED 60. Le fonds total comprend trente-quatre des cahiers manuscrits en Angleterre (y compris un court cahier complémentaire sur la réunion de Harzburg d'octobre 1931) ainsi qu'un dossier contenant dix-sept courts essais dactylographiés (longueur totale de 198 pages) sur différents thèmes ou évènements, dont il s'agit manifestement des compléments que Wagener a rédigés à cette époque, selon sa déclaration du 16 juillet 1958. Ces compléments, qui ont été rédigés bien plus tard que les notes écrites en Angleterre et dans des circonstances totalement différentes, diffèrent sensiblement de celles-ci dans la forme et le ton et n'ont donc pas été pris en compte dans ce volume. Dans le dossier lui-même, il manque deux des cahiers d'enregistrement originaux (n° 3 et 4) qui, à l'époque de la vente à l'Institut

d'histoire contemporaine, avaient été retenus par Wagener car, selon ses dires, ils ne traitaient que de sa vie privée.

Selon les indications de Wagener, le fonds de dossiers conservé à l'Institut d'histoire contemporaine constituait, au moment de son transfert à l'Institut, la deuxième partie d'un ouvrage en trois parties qui devait s'intituler *Das Erleben einer Zeitenwende* (Vivre un changement). Il a intitulé cette deuxième partie *Die Entwicklung der nationalsozialistischen Bewegung von 1929 bis zum Röhmputsch* (L'évolution du mouvement national-socialiste de 1929 au putsch de Röhm). Une première partie, *Die sozialistische Bewegung von 1900 bis 1929* (Le mouvement socialiste de 1900 à 1929), aurait été perdue. La troisième partie, qui, selon Wagener, n'était pas encore écrite, devait s'intituler *Verrat und Irrung. Hybris und Heldentum. Der Zusammenbruch* (Trahison et égarement. Orgueil et héroïsme. L'effondrement). Les renseignements pris par l'éditeur auprès de l'Institut d'histoire contemporaine et des membres de la famille de Wagener ont cependant montré qu'il ne semble pas exister aujourd'hui de traces de tels documents supplémentaires. Il en va de même pour les documents contemporains concernant les activités de Wagener au sein du N.S.D.A.P. qui, selon sa déclaration du 16 juillet 1958, auraient survécu par fragments aux destructions et aux pertes de la guerre.

*III. Les notes en tant que source historique*

Les notes de Wagener constituent une source historique d'une richesse et d'une ampleur singulières, qui mérite d'être rendue accessible à un plus grand nombre de lecteurs, ce qui ne serait pas possible à partir du manuscrit écrit à la main, souvent difficile à déchiffrer. Elles sont en effet révélatrices non seulement d'une période importante de la vie du futur Chancelier Hitler, mais aussi de la construction et de l'expansion du N.S.D.A.P. et de la S.A. pendant les années précédant immédiatement la prise du pouvoir en 1933. Les sources contemporaines permettent de prouver que Wagener a effectivement pu observer ces évènements du point de vue des fonctions qu'il occupait au sein du N.S.D.A.P., déjà mentionnées. Il s'agit sans aucun doute de rapports d'un homme de l'entourage proche de Hitler. Leur valeur est encore accrue par le fait que de tels rapports de première main sur Hitler sont très rares, surtout pour les années 1929-32.

Les notes de Wagener ressemblent à certains égards au célèbre livre publié en Suisse en 1940 par Hermann Rauschning sous le titre *Gespräche mit Hitler* (*Hitler m'a dit*), reconnu par la plupart des historiens comme l'une des principales sources d'information sur Hitler au début des années 1930. En fait, le livre de Rauschning et les notes de Wagener appartiennent au même genre de sources historiques. Tous deux ont été rédigés des années après les évènements décrits et, dans les deux cas, les auteurs retranscrivent de longues conversations en discours direct sous forme de procès-verbal. Tous deux

affirment avoir pris des notes lors de leurs rencontres avec Hitler, bien que de tels documents n'aient jamais été conservés dans l'un ou l'autre cas, ni même vus par des scientifiques. Rauschning affirme qu'il avait encore sur lui ses notes sur ses entretiens avec Hitler dans les années 1932-34 lorsqu'il écrivit son livre en exil à Paris fin 1939. Mais quels que soient les documents dont il disposait, ils ne suffisaient pas à établir ne serait-ce qu'une chronologie claire de ses rencontres avec Hitler, et encore moins à reconstituer un compte-rendu du contenu de leurs entretiens.(9) Selon ses propres dires, Rauschning a fabriqué ses « entretiens » à partir de trois éléments : ses notes, sa mémoire et les communications d'autres personnes.(10) Comme l'a constaté à juste titre l'historien de Cologne Theodor Schieder, il s'agit dans *Hitler m'a dit* de Rauschning d'une application consciente du dialogue en discours direct en tant que forme artistique, le principe de composition et non de protocole prévalant.(11) Schieder parvient néanmoins à l'évaluation suivante du livre : « *Hitler m'a dit* de Rauschning n'est pas un document source dont on peut attendre une transmission littérale et protocolaire des phrases et des sentences hitlériennes, même si de nombreux éléments y répondent à ces exigences. Il s'agit d'un document dans lequel se mêlent des éléments objectifs et subjectifs et dans lequel l'opinion de l'auteur sur son sujet a évolué. Mais c'est un document dont la valeur de source est indiscutable dans la mesure où il contient des interprétations issues d'une compréhension directe »(12). Sur la base de son examen détaillé, Schieder a attribué au livre de Rauschning, en tant que déclaration d'un témoin intelligent, une grande valeur en tant que source historique et l'a classé, avec les mémoires d'Albert Speer, comme l'un des deux livres de ce type les plus riches sur Hitler à ce jour. Ce jugement s'applique également dans une large mesure aux notes de Wagener, mais en tenant dûment compte de l'intervalle de temps plus long et des circonstances de leur rédaction. Une différence frappante réside dans le fait que Wagener n'avait pas de documents ou d'ouvrages de référence contemporains avec lui lorsqu'il écrivit ses rapports sur les années 1929-33 en 1946, alors qu'il était prisonnier de guerre en Angleterre(13). Il mentionne cependant à plusieurs reprises qu'il a rédigé des notes immédiatement après des entretiens avec Hitler. Après la guerre, il a rapporté à plusieurs reprises qu'il avait tenu un journal, sinon quotidien, du moins assez régulièrement pendant la période en question, ce qui signifiait probablement de tels enregistrements ou notes. Ce journal, qui, selon ses dires, a été en grande partie détruit ou rendu illisible pendant la guerre, lui était inaccessible pendant la rédaction des notes. Il ne considérait cependant pas ces notes comme de simples mémoires, mais comme une tentative de reconstruire et de remanier de mémoire le contenu de son journal.(14) Si l'on admet que Wagener a effectivement tenu un journal en 1929-33 et, ce qui n'est pas improbable, qu'il l'a relu pendant son exil politique dans les années 1934-39 dans sa résidence de campagne, alors son point de départ en tant qu'écrivain ne diffère pas radicalement de celui de Rauschning, dont on ne

connaît que les propres mots pour dire qu'il avait effectivement des notes à sa disposition en 1939.

Pas plus que pour Rauschning, les propos que Wagener attribue à Hitler et à d'autres en discours direct ne doivent être considérés comme des citations littérales. D'autre part, il est prouvé qu'il s'agit chez lui comme chez Rauschning du récit d'un témoin oculaire et auditif. Même si l'on doit supposer qu'il est impossible que les paroles rapportées soient identiques à celles qui ont été effectivement prononcées des années auparavant, ses comptes rendus de conversations, comme ceux de Rauschning, offrent une possibilité d'apprendre de première main quels étaient les sujets abordés à l'époque au sein de la couche dirigeante la plus intime du N.S.D.A.P. et quels étaient les points de vue défendus par les différentes personnalités du N.S., en particulier par Hitler. Ces informations, qui doivent bien entendu être soigneusement vérifiées sur la base d'autres sources d'information, confèrent aux notes de Wagener une valeur considérable en tant que source historique.

En ce qui concerne les circonstances extérieures, Wagener doit être considéré comme un témoin plus important que Rauschning. Selon les recherches de Theodor Schieder, Rauschning, qui habitait alors à Danzig, a rencontré Hitler au maximum treize fois. Seule la moitié de ces rencontres auraient pu être des conversations en tête-à-tête, à l'exception de brefs échanges de mots en marge d'un cercle plus large ou après des réunions auxquelles d'autres personnes avaient également participé. Wagener, en revanche, avait son siège officiel à la direction du Reich à Munich, de sorte qu'il se trouvait constamment dans l'environnement immédiat de Hitler et avait de nombreuses occasions de s'entretenir confidentiellement avec lui.(15) De plus, il faisait souvent partie des accompagnateurs de Hitler lors de ses nombreux voyages(16). Au cours de ses trois années d'activité à la direction du Reich, il a probablement rencontré Hitler des centaines de fois, souvent en tête-à-tête. Il est probable, même si cela n'a pas été prouvé, que Hitler parlait plus ouvertement avec un tel homme qu'avec un visiteur sporadique de la lointaine ville libre de Danzig. De plus, Wagener connaissait sans aucun doute beaucoup mieux le cercle des autres éminents nationaux-socialistes. C'était le cas d'hommes comme Gottfried Feder, Joseph Goebbels, Hermann Göring et Gregor Straßer, ainsi que d'hommes encore discrets à l'époque au sein de la direction du Reich, comme Martin Bormann, Rudolf Hess et Heinrich Himmler. Comparé à Rauschning, Wagener faisait partie du cercle « intérieur ». Il voyait et parlait beaucoup plus souvent avec Hitler, surtout dans des circonstances confidentielles, le connaissait mieux et connaissait en outre son environnement, privé et politique. En tant que haut « responsable » à la direction de la Reichsleitung der N.S.D.A.P. à Munich, il avait également accès à des informations sur le Parti qui restaient inaccessibles à un homme tel que

Rauschning, qui n'a jamais fait partie du cercle interne de la classe dirigeante du Parti. De plus, Wagener, plus tôt que Rauschning, qui resta président du Sénat du N.S. à Danzig jusqu'à la fin novembre 1934, fut coupé de tout contact avec Hitler et les autres personnalités du N.S., de sorte que ses rapports sur la période précédant la « prise de pouvoir » sont probablement plus libres de déformations ou d'amalgames dus aux impressions de la période suivant l'arrivée des nationaux-socialistes au pouvoir en Allemagne.

Bien qu'il soit prouvé que Wagener était beaucoup plus proche de Hitler et de la classe dirigeante du N.S.D.A.P. que Rauschning, l'évaluation de ses notes en tant que source historique doit bien entendu dépendre en premier lieu de la fiabilité de sa mémoire. Comme pour Rauschning, les possibilités de contrôle de la retranscription de ses entretiens avec Hitler sont limitées. Lorsque ses récits portent sur les opinions et les intentions politiques fondamentales de Hitler, ils peuvent être vérifiés grâce à de nombreuses autres sources, comme nous le verrons plus loin. Mais lorsque des thèmes autres que politiques sont abordés, les possibilités de contrôle font généralement défaut. En revanche, il existe souvent des possibilités de contrôle dans la description par Wagener d'évènements extérieurs, dans sa description d'organisations – en particulier du N.S.D.A.P. – et dans son identification de personnes et de leur position ou rang. Lors de l'édition et de l'annotation des notes dans cette édition, un tel contrôle a été effectué aussi souvent que possible et mentionné dans les notes. En général, la mémoire de Wagener était très fiable. Lorsque, par exemple, des noms erronés apparaissent, ce qui n'arrive que très rarement, ils n'ont pas été inventés de toutes pièces, mais proviennent, du point de vue de Wagener, de confusions parfaitement compréhensibles. Interrogé en 1960 sur l'origine de ses notes, il a affirmé qu'il avait une mémoire extraordinaire[17], ce qui a pu être confirmé dans certains cas sur la base de ses notes. En 1946, par exemple, il était encore capable de citer, avec un écart d'un pour cent seulement, une donnée en pourcentage dans un article publié quatorze ans plus tôt par un collaborateur du département de politique économique du N.S.D.A.P. Il a également été capable de citer un article du N.S.D.A.P. publié en 1946.[18] Manifestement, Wagener était effectivement un homme doté d'une mémoire bien supérieure à la moyenne, qui avait l'œil et l'oreille pour les détails et était habitué à noter ses observations de manière précise et détaillée, ce qui est probablement dû en partie à sa formation d'officier d'État-major général.

Il y a cependant un point sur lequel ses données sont souvent peu fiables, à savoir la datation des évènements. Comme il ne disposait d'aucun ouvrage de référence dans le camp de prisonniers de guerre, il lui était très difficile de fixer la chronologie des évènements, ce qui est compréhensible. Il a néanmoins essayé de dater des évènements et des conversations, ce qui a souvent conduit à des indications chronologiques trompeuses, ce qui est mentionné dans les

notes relatives aux notes de ce volume, dans la mesure où cela a été possible sur la base d'autres documents. Il y a parmi elles quelques anachronismes frappants.[19] D'une manière générale, il faut donc accorder peu de crédit à la datation de Wagener. Lors de la rédaction de ses notes, Wagener s'est souvent laissé entraîner par son souci d'exhaustivité vers une exactitude inatteignable. Cela saute souvent aux yeux à la lecture, par exemple lorsqu'il spécifie les jours de la semaine ou les heures de la journée. Mais dans d'autres cas, la ligne entre le souvenir et l'invention reste floue, de sorte qu'une prudence particulière s'impose dans les indications détaillées. En général, ces informations doivent être vérifiées à l'aide d'autres sources avant d'être acceptées comme fiables.

Cela vaut en particulier pour sa présentation souvent très tendancieuse des personnes avec lesquelles il était en conflit. L'exemple le plus frappant est son traitement de Hermann Göring, qu'il considérait comme son principal adversaire au sein du N.S.D.A.P. et qu'il avait finalement réussi à chasser de la direction du Parti. Joseph Goebbels, Gottfried Feder, Walther Funk et Heinrich Himmler, avec lesquels Wagener s'est également brouillé au cours de son activité au sein du Parti, sont également décrits avec une aversion évidente, bien qu'à des degrés divers. Gregor Straßer constitue à cet égard une exception. D'après Wagener, sa relation avec Straßer, qu'il considérait comme son seul allié parmi les membres du N.S., s'est détériorée. Après la chute de Franz Pfeffer von Salomon en été 1930, Straßer se refroidit sensiblement au cours de l'année 1932, lorsqu'il se montra de plus en plus enclin à faire cause commune avec Walther Funk, considéré par Wagener comme un « libéral économique »[20].

*IV. Hitler selon Wagener*

Le moment de la subjectivité doit bien sûr être pris en compte avant tout en ce qui concerne les récits de Wagener sur ses expériences et ses entretiens avec Hitler. Le lecteur y rencontre un Hitler qui est transmis par la mémoire et la mentalité de Wagener, qui est donc inévitablement et dans une large mesure un Hitler vu par Wagener. Les problèmes qui en découlent sont en fait les mêmes que dans le cas des « entretiens » de Rauschning, mais avec des signes inversés : alors que Rauschning était un national-socialiste renégat, libéré de ses illusions, et un farouche opposant à Hitler lorsqu'il écrivit son livre, Wagener resta un fervent partisan du Führer même au-delà de la défaite totale de la Seconde Guerre mondiale. De plus, en 1946, il partageait encore largement les idées du national-socialisme propagées par Hitler. Ce n'est qu'en ce qui concerne l'orientation de la politique étrangère, surtout l'attitude envers l'Angleterre et l'Union soviétique, et les priorités dans le domaine de la politique économique et sociale, que Wagener veut avoir pris une position différente de celle de Hitler, et ce dès le début des années Trente.

Malgré ces divergences, que Wagener présente comme l'objet de certains

entretiens avec Hitler, il apparaît clairement qu'en 1946, il croyait imperturbablement en Hitler, victime à ses yeux de conseillers sans scrupules tels que Göring et Himmler. […] En 1946, il avouait encore ouvertement s'être habitué à « voir en Adolf Hitler un phénomène que l'on devait accepter tel quel, comme existant et placé d'une certaine manière par la Providence parmi les hommes, et plus précisément en Allemagne ».(22) Aux yeux de Wagener, il restait un génie qui possédait des dons de voyance : « Hitler vous laisse entrevoir l'obscurité de ce qui vient, qu'il transperce pendant quelques instants d'une lumière semblable à celle d'un projecteur, éclairant ainsi des choses qui, autrement, resteraient cachées à notre œil humain »(23) Lorsque Hitler parlait de son enseignement, Wagener ressentait quelque chose de divin : « Hitler n'était plus assis, et il ne se tenait pas debout, il n'était que 'parole' et s'exprimait, les yeux pétillants, un regard rayonnant. »(24) Lorsqu'il écrivait ses notes, Wagener se considérait par conséquent comme le « gardien du Graal », c'est-à-dire du nouvel évangile proclamé par Adolf Hitler, mais malmené par des adeptes malveillants.(25)

En 1946, Wagener trouvait manifestement très difficile, voire impossible, d'accepter l'effondrement du Troisième Reich et le suicide de Hitler. Souvent, lorsqu'il rédigeait ses notes, il écrivait à propos de Hitler au présent, comme s'il était encore en vie. Il y a également au moins un passage qui indique qu'il a parfois caressé l'idée de prétendre qu'il avait rédigé ses notes avant la guerre, lorsque Hitler semblait encore réussir.(26) On ne trouve nulle part dans ses notes une discussion sur l'échec total de Hitler et sur les conséquences de sa carrière politique. C'est précisément pour cette raison que l'autoportrait qu'il a dressé de lui-même, en partie intentionnellement, en partie involontairement, mérite d'être pris en considération. Cette auto-interprétation est en effet révélatrice de la mentalité d'un Allemand qui, comme des millions d'autres, pouvait voir dans le national-socialisme le salut de l'Allemagne, dans Hitler son sauveur.[4]

[…]Les comptes-rendus de discussions approfondies sur la politique économique à la « Braunes Haus », auxquelles Hitler a participé en 1930-31, sont particulièrement intéressants. Deux invitations de Wagener à des réunions de ce type datant de 1931, qui ont été conservées et dans lesquelles il est explicitement indiqué que Hitler sera présent, prouvent que de telles discussions ont effectivement eu lieu (voir illustrations 5 et 6). Les notes de Wagener contiennent cependant la seule description connue à ce jour du contenu et du déroulement de ces réunions, au cours desquelles la politique économique et sociale d'un futur État national-socialiste a été discutée. Les réactions de Hitler

[4] [NdT : quoi de plus normal lorsque l'on sait que Hitler a redressé l'Allemagne en quelques années seulement et redonnées du travail, et au-delà, à des millions de chômeurs qui mourraient de faim. Lire *Quatre années d'Allemagne de Hitler vues par un étranger* de Cesare Santoro, didi18edition.com]

aux plans souvent inventifs, bien que souvent utopiques et dilettantes, pour une « synthèse » entre le capitalisme et le socialisme, que Wagener et ses collaborateurs ont présentés à la commission de politique économique, sont particulièrement intéressantes. L'idée de Hitler d'un élément « socialiste » dans le national-socialisme est également importante. […] À bien des égards, les prises de position que Wagener attribue à Hitler correspondent largement à celles qui sont connues par d'autres sources. Par exemple, l'hésitation de Hitler décrite par Wagener entre son désir de changer l'ordre social de l'époque qu'il méprisait d'une part, et sa réticence à porter atteinte au principe de la concurrence économique, qui faisait partie intégrante du darwinisme social sur lequel reposait essentiellement sa vision du monde, d'autre part, semble tout à fait plausible.(27) Les rapports de Wagener sur les exhortations répétées de Hitler à garder le secret le plus absolu sur les idées et les plans abordés lors des discussions politico-économiques semblent également plausibles. Selon Wagener, Hitler justifiait ce secret par la nécessité d'exclure leur déformation et leur utilisation à des fins de propagande contre le N.S.D.A.P. par ses adversaires. […] Wagener affirma en tout cas à plusieurs reprises qu'il avait strictement respecté cette confidentialité exigée par Hitler, de sorte que les plans, y compris les siens, qui faisaient l'objet des discussions sur la politique économique, n'apparaissaient même pas dans ses propres publications de l'époque sur la politique économique.(28) Il semble que les autres participants se soient également pliés à la volonté de Hitler à cet égard et aient gardé ces discussions secrètes, bien que la rumeur d'un « plan dans le tiroir » en matière de politique économique, qui circulait à l'époque dans l'entourage de Hitler, puisse en être la cause.(29) Les rapports de Wagener sur les discussions politico-économiques constituent donc une source d'information unique qui peut fournir des renseignements sur une phase importante de l'évolution des opinions du futur Chancelier sur les questions de politique économique et sociale.

Wagener apporte enfin de nombreuses informations sur la personne de Hitler, ses habitudes et son attitude vis-à-vis de toutes sortes d'aspects de la vie humaine, du passé et de l'avenir. La plupart de ces informations confirment ou complètent l'image de Hitler que l'on trouve dans d'autres sources, par exemple dans les « Entretiens » de Rauschning et dans les mémoires d'Albert Speer.

On trouve, en outre, chez Wagener des informations sur Hitler que l'on ne trouve pas du tout ailleurs, ou alors de manière moins détaillée. Il parle par exemple de l'utilisation de drogues et de stimulants par Hitler, ainsi que de son opinion sur l'alcool et le café. Il explique pourquoi Hitler est devenu strictement végétarien(30), une décision [due aux effets secondaires du gaz moutarde lors de la Grande Guerre – NdT]. Il donne des informations sur la lecture des journaux par Hitler et sur les publications qu'il a lues pendant ses obscures

années de jeunesse à Vienne. Dans un passage très intéressant, il décrit comment Hitler a analysé ses propres processus de pensée. […]. Il fournit des informations supplémentaires sur la relation de Hitler avec sa nièce Geli Raubal, apparemment décédée par suicide en septembre 1931, et sur l'effet qu'a eu sur lui sa première rencontre avec la future femme de Goebbels, Magda Quandt. Les notes de Wagener offrent ainsi de nombreux points de départ pour compléter les connaissances actuelles sur la personnalité d'Adolf Hitler.

La sélection imprimée ici des notes de Wagener constitue donc une riche mine d'informations sur Hitler et le N.S.D.A.P. dans les années 1929-1932. Pour les historiens, les notes ouvrent donc de nombreuses possibilités de recherche, même si elles ne sont pas exemptes de problèmes et de difficultés. Pour d'autres lecteurs, les notes offrent un contact avec l'une des formes les plus anciennes de la matière première de l'historiographie : la transmission, issue d'une mémoire humaine riche, bien que subjective et faillible.

*V. Principes de l'édition*

Comme nous l'avons mentionné plus haut, les notes imprimées ici constituent une sélection parmi les trente-quatre cahiers du manuscrit de Wagener qui ont été conservés et qui sont très nombreux. Une sélection était inévitable en raison de la longueur du manuscrit, qui excluait la publication de l'ensemble du texte. Mais elle était également souhaitable car le manuscrit contient beaucoup de choses qui rendraient la lecture difficile pour la plupart des lecteurs, par exemple des répétitions, des explications prolixes sur les propres opinions et théories de Wagener – surtout en ce qui concerne l'économie nationale –, des présentations d'affaires purement privées ainsi que d'événements ou de conversations d'importance secondaire. Ce sont ces parties du texte dont on peut se passer qui ont été supprimées ici, en plus de la dernière section mentionnée ci-dessus. Là où de grandes sections ont été supprimées, des résumés de l'éditeur (à l'exception de la dernière section) apparaissent en tant que ponts (en Italique et « – Note de Turner »). Lorsque des parties plus courtes ont été supprimées, cela est indiqué par des points de suspension. L'ordre des parties du texte qui apparaissent ici est le même que dans le manuscrit de Wagener. Afin de rendre le texte plus accessible et plus clair, il a toutefois été divisé en chapitres dont les titres ont été rédigés par l'éditeur [H.A. Turner – NdT]. Les quelques titres, généralement très généraux, avec lesquels Wagener a divisé le manuscrit en longues sections, n'apparaissent pas ici.

Lors de la préparation de l'édition, seules quelques modifications ont été apportées au texte, la plupart d'entre elles étant de nature purement rédactionnelle. Les chiffres et les abréviations, par exemple, ont été écrits en toutes lettres dans certains cas. Les erreurs orthographiques et grammaticales mineures ou les écarts par rapport à l'usage courant ont été tacitement corrigés. Seules les erreurs dont la correction aurait nécessité la modification d'une

phrase, ainsi que celles qui jettent une lumière particulière sur la mentalité ou l'éducation de Wagener, ont été laissées en l'état et notées [sic]. À deux endroits, des noms manifestement erronés ont été remplacés par les noms corrects, comme expliqué dans les notes. Dans un autre cas, un nom manquant a été inséré entre parenthèses et expliqué dans une note. Lorsque le manuscrit est illisible au point que la transcription correcte d'un mot n'est pas assurée, un point d'interrogation apparaît entre parenthèses après le mot en question. Lorsque, dans la transcription d'une conversation, il n'est pas tout à fait clair à qui Wagener a voulu attribuer une déclaration, le nom du participant à la conversation qui, selon l'éditeur, entre en ligne de compte comme locuteur, est inséré entre parenthèses.

[…] Il est impossible de remercier ici comme il se doit tous ceux qui ont contribué à la préparation de cette édition. Je suis cependant particulièrement reconnaissant à l'Institut d'histoire contemporaine, et en particulier au directeur des archives, le Dr Anton Hoch, de m'avoir permis d'utiliser le manuscrit et de s'être montré très coopératif dans les travaux techniques préliminaires. Thomas Nipperdey pour son aide généreuse et collégiale dans l'organisation de la transcription du manuscrit en écriture automatique. Le transfert lui-même a été effectué par Mlle Ursula Assmus et Mme Karin Kuen. Le travail fastidieux de contrôle et de correction de la transcription a été effectué de manière remarquable par Mme Christa Dove. Robert Bräuer, le professeur Peter Demetz, le Dr Heinrich Draeger, Hans W. Gatzke, le professeur Peter Gay, le professeur Harold J. Gordon, le Dr Patrick Herbst, Mme Rita Houde, le Dr T. W. Mason, Manfred Riebe et le professeur Jeffrey L. Sammons ont fourni des conseils utiles. Je suis très reconnaissant au professeur Hans-Ulrich Wehler d'avoir suggéré la publication de cette édition. Enfin, je tiens à remercier tout particulièrement la veuve d'Otto Wagener, Mme Wendula Wagener, pour ses nombreux conseils et renseignements précieux.

H.A. Turner, Jr. Yale University

# 1. Invité au congrès du Parti national-socialiste (N.S.D.A.P.), août 1929

J'ai passé l'été 1929 au Waldhotel près de Villingen, dans la Forêt-Noire badoise, chez mon ami von Schadkowski. Il louait l'hôtel depuis quelques années et essayait de le ramener à son niveau d'antan [...].

En soi, aucun hôtel ni aucune région n'est aussi propice au repos que le Waldhotel Villingen et ses environs. Situé au cœur de la forêt de sapins la plus dense et la plus haute, sur les hauteurs de la magnifique Forêt-Noire, à environ 900 mètres au-dessus du niveau de la mer, et à l'écart de toute circulation, il ressemble à un sanatorium où l'on peut passer des vacances loin du « moi » au sens le plus profond du terme.

Et pourtant, il se trouve à proximité d'un centre industriel de renommée mondiale. Tout autour se trouvent de grandes usines d'horlogerie, nées des nombreuses entreprises autrefois artisanales des horlogers de la Forêt-Noire. Elles ont apporté du travail et de la prospérité à Villingen et Schwenningen, à Furtwangen et Schramberg, et à toutes les autres villes.

J'étais moi-même en relation d'affaires plus ou moins étroite avec cette industrie. J'étais en effet associé d'une grande entreprise de contreplaqué et de placage, qui possédait également une filiale à Villingen, au cœur de ce centre horloger. Nous y avions un stock de bois et de placages nationaux et étrangers, ainsi que de panneaux de contreplaqué, dont on avait besoin en permanence.

J'ai profité de l'été 1929 pour rencontrer personnellement les acheteurs potentiels et étudier leurs besoins. J'ai donc pu combiner avantageusement le merveilleux séjour au Waldhotel avec mes intentions commerciales et j'ai profité de l'ozone de la forêt toujours verte avec joie et insouciance.

Un jour, la poste m'apporta par surprise une lettre recommandée en papier Butten portant l'inscription : *Reichsleitung der Nationalsozialistischen Deutschen Arbeiterpartei* (Direction du Reich du Parti national-socialiste des travailleurs allemands). Elle contenait une invitation au congrès du Parti du Reich à Nuremberg, qui devait avoir lieu en juillet[1]. Elle contenait également des cartes d'honneur pour les différentes manifestations.

Jusqu'alors, je n'avais jamais eu de relations étroites avec le Parti et je n'en étais pas membre. Je connaissais bien le Gauleiter de Baden, Robert Wagner, depuis la guerre mondiale. Il avait été officier d'ordonnance et adjudant de régiment du Régiment d'infanterie de réserve n° 110, auquel j'avais également appartenu en 1916 et dont le commandement m'avait été confié par le général commandant, le futur Ministre de la guerre v. Stein, pendant les terribles

journées de tirs de barrage préparatoires au début de la bataille d'été et les huit premiers jours de la grande attaque ennemie [...].

Robert Wagner était un jeune officier vif, consciencieux, intrépide face à l'ennemi, doté d'un caractère bien trempé et d'un fort idéalisme. Il avait été remercié après le putsch de Hitler, auquel il avait participé en tant qu'élève-officier de l'école de guerre de Munich. Il s'était adressé à moi en tant qu'ancien camarade de régiment, et je l'avais aidé à se construire une nouvelle existence à Karlsruhe. À son instigation, j'avais assisté à plusieurs reprises, en 1927 et en 1928, à des conférences et à des discours de Gregor Straßer et de Gottfried Feder. Il m'avait également familiarisé avec les principes et les objectifs du mouvement à l'aide du programme du Parti. Mais jusqu'alors, je m'étais tenu à l'écart de toute politique de parti et n'avais donc pas adhéré au N.S.D.A.P., d'autant plus que ses objectifs et ses idées ne me semblaient pas encore tout à fait clairs. Après la refondation du N.S.D.A.P., Robert Wagner avait été nommé Gauleiter de Bade par Adolf Hitler. Je supposai que c'était à Robert Wagner que je devais l'invitation à Nuremberg, et j'étais donc volontiers disposé à y répondre. J'espérais à cette occasion faire plus ample connaissance avec le mouvement et surtout faire personnellement connaissance avec son chef, Adolf Hitler.

Le voyage à Nuremberg a été favorisé par le temps. Je suis parti de Villingen pour Constance, où j'ai passé une nuit à l'Inselhotel [...].

Le lendemain, nous avons pris un bateau à vapeur rapide pour traverser le lac de Constance jusqu'à Lindau. Un voyage magnifique ! Dans un ciel sans nuages, les étranges sommets des Alpes, parfois enneigés, se dressaient au sud et à l'est du lac, et le groupe du Säntis, en particulier, dominait majestueusement Rorschach et les autres localités de la rive suisse.

Un homme âgé, qui scrutait avec enthousiasme les sommets avec ses jumelles, m'a entraîné dans la conversation. Il m'a raconté comment il avait gravi telle ou telle montagne lors de nombreuses randonnées dans sa jeunesse. Il m'a ensuite invité à m'asseoir avec lui sur le pont ensoleillé pour boire une bouteille de Terlaner et nous avons passé le reste du voyage à bavarder. Il a parlé de l'importance du lac de Constance pour toute la vallée du Rhin et en particulier pour la région du Bas-Rhin. Si ce lac n'existait pas, l'énorme fonte des neiges des Alpes chasserait ses flots d'eau sans retenue à travers la vallée du Rhin. Chaque année, au printemps et en été, il y aurait des inondations entre dix et vingt mètres de haut qui, par leur force indomptable, rendraient impossible toute implantation humaine dans cette vallée aujourd'hui si magnifique et si florissante. Et les terres fertiles du Rhin inférieur ne pourraient être sauvées que par un système coûteux de canaux et de digues, comme ceux qui ont été créés en Égypte pour réguler les inondations du Nil.

« La nature ou Dieu », disait-il, « a créé des œuvres merveilleuses devant

lesquelles notre sagesse humaine et notre sens de l'entreprise doivent parfois s'incliner, émerveillés et remplis d'une émotion religieuse. L'homme, et en particulier les personnes appelées à diriger, devraient davantage regarder autour d'eux dans la nature, ressentir et vivre avec elle. Ils feraient alors peut-être plus souvent appel au lac de Constance pour absorber les débordements de leur soif d'action, mais aussi de leur volonté arbitraire de prendre des décisions, et les canaliser dans des voies plus modérées. La modération est le sens le plus profond d'un grand talent de dirigeant ».

Nous en sommes ainsi venus à parler d'Aristote, d'éthique, de direction politique et d'art de gouverner.

« Un parlement tel que le Reichstag de Weimar travaille et agit sans un tel bassin d'équilibre, comme l'est ce lac de Constance », a-t-il poursuivi, « il devrait certes être lui-même le bassin d'équilibre. Mais il est le corps gouvernant souverain selon la Constitution. Et il ne peut donc pas être en même temps sa compensation ». Il était temps que nous en arrivions à l'intégrer sous la forme d'une deuxième chambre. Mais celle-ci devrait contenir les meilleurs et les plus expérimentés de toutes les professions.

Cette conversation est restée longtemps gravée dans ma mémoire, d'autant plus qu'elle m'a initié à des réflexions qui devaient trouver leur prolongement à Nuremberg.

Mon compagnon de voyage a continué jusqu'à Bregenz. Moi-même, je suis descendu à Lindau et j'ai pris le train D via Augsbourg pour Nuremberg, avec lequel j'ai pu arriver à Nuremberg cet après-midi-là.

Quelques stations avant Nuremberg, le train s'est arrêté pour la première fois sur la voie libre. Ensuite, nous avons traversé lentement une petite gare où se trouvait un train de voyageurs rempli de gens, dont la plupart portaient l'uniforme de la S.A. Dans une joyeuse allégresse, on nous faisait des signes avec de petits drapeaux à croix gammée. Au passage, des chants nous parvenaient : *« Deutschland erwache ! »* (l'Allemagne se réveille).

À la station suivante, nous avons retrouvé la même image. Nous avons à nouveau dépassé un train spécial d'hommes de la S.A. À nouveau, des signes et des cris joyeux : *« Deutschland erwache ! »* [...]

Le train est entré lentement en gare de Nuremberg. C'est là que l'agitation a vraiment commencé. Sur notre quai, un orchestre de la S.A. jouait la Marche de Badenweiler. Sur l'autre voie du quai, un train de la S.A. venait d'arriver de la direction opposée. J'ai ainsi eu l'occasion d'admirer la rapidité du débarquement, l'ordre sûr et la discipline joyeuse des quelque 1 000 hommes de la S.A. que le train avait amenés. Au bout d'une minute à peine, le cortège s'est mis en marche en suivant la fanfare et a disparu dans le passage souterrain.

La gare grouillait d'uniformes de la S.A. De plus, elle était également pleine

de gens de tous âges. Des postes de secours se trouvaient sur chaque quai. De nombreux panneaux réglaient la circulation et surtout les renseignements. Les bâtiments de la gare et les halls étaient décorés de drapeaux de tous les pays allemands, mais surtout de drapeaux bavarois et à croix gammée, ainsi que de drapeaux portant les armoiries de la ville de Nuremberg.

Je me rendis au bureau de quartier qui se trouvait dans le bâtiment de la gare. Après avoir présenté ma carte d'honneur, j'ai immédiatement reçu un laissez-passer préparé pour l'hôtel Deutscher Hof. On confia spontanément à un homme de la S.A. le soin de m'accompagner à l'hôtel. C'était un Nurembergeois, un garçon de peut-être 19 ans. Il prit mes bagages et me dit simplement : « Nous n'allons marcher que cinq minutes ».

Comme nous sortions de la gare, je dus m'arrêter involontairement sous l'impression du tableau qui s'offrait à moi. Toute la grande place était décorée de guirlandes et de drapeaux. Derrière, l'énorme mur de défense de l'ancienne Nuremberg avec sa tour ronde historique, devant laquelle la circulation entrait et sortait de la ville. Des milliers de personnes remplissaient la place de la gare, en mouvement permanent. Une division S.A., apparemment les 1 000 hommes que le train venait d'amener, marchait vers la gauche en jouant du violon, passait devant le Wittelsbacher Hof et s'engageait dans la rue qui longeait le théâtre et le Deutscher Hof. Des cris, des saluts et une animation comme je n'en avais plus vu depuis l'année 1914. Le jeune homme de la S.A. qui m'accompagnait me regardait avec un regard rayonnant, sans prononcer un mot. Mais ses yeux disaient tout.

Nous nous sommes ensuite faufilés à travers la foule sur la place et avons suivi le chemin de la colonne S.A. jusqu'à l'hôtel Deutscher Hof. En chemin, mon compagnon me dit qu'il essaierait de m'attendre dans le hall de l'hôtel au cas où j'aurais encore besoin de lui. Je l'ai remercié pour sa proposition, mais je lui ai dit de ne pas attendre, car je savais ce qui se passait à Nuremberg. Il devint alors très triste et me dit qu'Adolf Hitler habitait aussi au Deutscher Hof et qu'il aimerait tellement le voir de près. En disant cela, il me regardait comme un enfant que l'on réprimande parce qu'il ne peut pas attendre que la porte de la chambre de Noël s'ouvre au moment de la sonnerie de Noël. Quelle lueur de joie a dissipé la tension sur son visage lorsque je lui ai répondu qu'il pouvait bien sûr m'attendre à cet effet. Le lendemain, lorsqu'il m'a vu dans la rue devant l'hôtel, il s'est précipité vers moi pour me dire qu'il n'avait pas dû attendre longtemps, car Hitler était passé et lui avait même tapé sur la joue et serré la main. En racontant cela, ses paroles étaient remplies d'émotion.

L'hôtel était animé tel une ruche. Un va-et-vient incessant, des gens qui courent et montent les escaliers. La chambre qui m'était réservée donnait sur la rue. C'est là que j'ai vu que l'hôtel était entouré de centaines de personnes qui attendaient de voir Adolf Hitler lorsqu'il arriverait ou partirait, ou lorsqu'il se

montrerait à la fenêtre. En effet, alors que je regardais dehors, une grande voiture est arrivée et Hitler en est apparemment sorti. Des cris de salut retentissants avaient déjà annoncé la voiture de loin. Un mouvement enthousiaste de bras et de foulards parcourut alors les personnes qui attendaient et les cris de salut se déchaînèrent pendant de longues minutes en direction de cet homme qui, à l'époque, était encore un étranger pour la plupart des Allemands.

Lorsque je me suis rendu au restaurant de l'hôtel pour dîner, j'ai d'abord cherché en vain une place. J'ai fait les cent pas, quand un guide des S.A. s'est approché de moi pour me saluer. C'était le capitaine v. Pfeffer, le célèbre chef des corps francs qui avait déjà combattu avec moi dans les pays baltes et sur le front polonais devant Thorn après la guerre mondiale. J'étais très heureux de retrouver ici une vieille connaissance. Pfeffer m'a emmené à sa table, où se trouvaient quelques autres chefs des S.A : le lieutenant-colonel v. Ulrich(2), que je connaissais encore de mon service actif avant la Première Guerre mondiale, le lieutenant Hallermann(3), le lieutenant Lutze(4) et d'autres.

Pfeffer est sorti pour me dire que c'était lui qui avait demandé à Adolf Hitler de m'inviter au congrès du Parti. Il aurait l'occasion de me faire part de ses raisons dans les deux prochains jours. Aujourd'hui, il était encore très occupé, car il devait diriger l'ensemble du défilé de la S.A. Nous avons convenu d'un petit-déjeuner pour le lendemain. Puis il partit avec Hallermann. Je suis resté avec les autres. Dehors, devant l'hôtel, de nouveaux cris de salut s'élevaient de la foule qui attendait. Mais cette fois-ci, ils étaient destinés à Pfeffer, comme je l'ai compris d'après les cris et la conversation.

J'ai appris, ce que j'ignorais jusqu'alors, que Pfeffer était le chef du Haut commandement de la S.A., appelé « Osaf[5] ». La S.A. comptait à l'époque environ 25 000 hommes dans tout l'Empire allemand, dont environ 23 000 étaient attendus à Nuremberg. L'organisation était encore très simple. L'Allemagne était divisée en sept régions. Pour chaque territoire, « Osaf » avait nommé un « suppléant Osaf ». Von Ulrich et Lutze en faisaient partie. D'après mes souvenirs, Stenness(5), von Killinger(6) et Schneidhuber(7) étaient encore présents parmi les autres.

La conversation était très animée autour de la table. Le sujet principal concernait bien sûr le jour suivant, où un défilé de la S.A. devait avoir lieu dans le Luitpoldhain, avec un discours d'Adolf Hitler. Ensuite, les 23 000 hommes de la S.A. défilèrent devant le chef du mouvement, les dirigeants politiques du Parti et les invités. Le soir, le transport par train des participants au congrès du Parti devait déjà commencer. La Reichsbahn avait mis à disposition quarante trains spéciaux. Ils étaient tous arrivés dans la journée et devaient repartir dans la nuit suivante et le surlendemain.

[5] [NdT : OSAF : Oberste SA-Führung : Haut commandement S.A.]

La S.A. était logée en formations fermées dans de grands hangars, des granges et des tentes, en partie en périphérie de la ville, en partie en banlieue. Certains groupes devaient se rendre au Luitpoldhain en quatre heures. Ils devaient y rester deux à trois heures. Ensuite, il y avait la marche à travers la ville et le défilé sur l'ancienne place du marché. Puis, il fallait retourner dans les quartiers et à la gare d'embarquement. La S.A. devait être sur pied pendant dix à quatorze heures ce jour-là. Un effort énorme pour des hommes qui n'étaient pourtant pas entraînés. Un effort tout aussi important pour les dirigeants.

Les hommes devaient se nourrir eux-mêmes. Ils devaient apporter toute la nourriture de chez eux. Seul le café et le thé étaient fournis par le commandement de la S.A. Il manquait à la S.A. quelque chose comme une intendance, une organisation de ravitaillement, des cuisines de campagne, des colonnes de ravitaillement, etc. Quel enthousiasme devait être nécessaire pour que ces hommes de la S.A. prennent tout cela sur eux ! Ils devaient même payer eux-mêmes le voyage en train !

Tout cela était nouveau pour moi et suscitait mon étonnement, mon admiration. Mon intérêt et mes questions n'en finissaient pas. C'est alors que Schneidhuber, le représentant de l'Osaf pour le sud de l'Allemagne, m'a dit : « Vous savez quoi ? À présent, vous allez rejoindre mes hommes. Je vais partir maintenant de toute façon. Je veux passer la nuit là-bas et rester avec eux toute la journée. Vous pouvez toujours demander aux hommes ce que vous voulez savoir. [...] ».

J'ai accepté cette proposition avec joie. Tous les autres suppléants de l'Osaf et les dirigeants des S.A. voulaient également passer la nuit avec leurs hommes. C'est pourquoi tout le monde a payé et est parti.

Depuis l'hôtel, devant lequel une foule immense attendait encore patiemment, nous nous sommes dirigés vers une rue secondaire où une voiture s'est arrêtée. Nous y sommes montés, Schneidhuber et moi. En outre, le chef de la brigade S.A. de Munich, [Helfer(8)], et von Obernitz(9), l'aide de camp de Schneidhuber, nous accompagnaient. Schneidhuber était major à la retraite, Obernitz était devenu enseigne à dix-sept ans et demi pendant la guerre mondiale, [Helfer] était un sous-officier avec douze ans de service, dont huit dans la Schutztruppe au sud-ouest de l'Afrique et en captivité au Transvaal. La voiture avait été mise à disposition par un propriétaire de brasserie de Munich et son chauffeur pour les jours du Reichsparteitag.

La conversation se déroulait en dialecte bavarois. Un Allemand du Nord n'aurait pas compris grand-chose. En tant qu'Allemand du Sud, j'ai pu suivre un peu mieux. Obernitz expliqua qu'il avait déjà réussi à convaincre l'interprète bavarois.

Nous sommes sortis sur l'ancien champ de foire, où se trouvaient quelques grandes tentes, comme celles utilisées pour la fête de la bière à Munich. Chaque

tente abritait entre quatre et cinq cents hommes de la S.A. Le mobilier était composé de paille et de quelques grandes tables et bancs.

Lorsque nous sommes entrés dans une tente, nous avons immédiatement été accueillis par de puissants cris de salut : « Heil Schneidhuber ! » « Heil [Helfer] ! » Et les cris se sont poursuivis dans toute la tente. C'était la tente de la S.A. de Munich. Schneidhuber traversait les allées de la tente en saluant les uns et les autres. Ici et là, il appelait les hommes à aller bientôt se reposer, car la journée du lendemain serait fatigante [...].

Nous passâmes ainsi entre les hommes. Et nous avons fait de même à travers les autres tentes. C'est alors que nous arrivâmes chez les Badois. À peine avions-nous commencé à faire le tour que deux hommes de la S.A. se sont approchés de moi et m'ont serré la main. C'étaient des ouvriers de l'usine de machines à coudre Haid und Neu à Karlsruhe, dont j'avais été le directeur et membre du comité directeur de 1920 à 1925.(10) Ils m'ont serré dans leurs bras. « Vous êtes aussi des nôtres, Monsieur le Directeur ? Si nous l'avions su, nous aurions été cent de plus à venir de l'usine ! Nous sommes ici seulement douze et trois employés ».

Là, je ne pouvais pas aller plus loin. J'ai dit à Schneidhuber que je reviendrais tout à l'heure à la tente de Munich, où il devait me faire ramener à l'hôtel. Et puis je suis resté avec mes ouvriers, avec lesquels je me suis assis sur la paille. Et cent autres hommes des S.A. étaient allongés ou debout autour de nous.

Il y avait des questions et des réponses. « Vous souvenez-vous du jour où vous nous avez offert, en 1923, l'argent du transport et une allocation de nourriture pour le défilé de Cobourg ?(11) Nous avons tout de suite pensé que vous deviez être des nôtres. À l'époque, nous n'étions que cinq ». « Et vous vous rappelez comment le comité d'entreprise communiste a organisé une grève – nous n'en voulions pas du tout, mais nous devions y participer – et comment vous vous êtes mis en grève avec tout le bureau principal et le service des salaires, en grève de sympathie, comme vous l'avez dit ? Jamais une grève n'a pris fin aussi rapidement. Même le ministre Remmele(12) a fait des démarches pour l'arbitrer. Car c'était nouveau. Cela n'était encore jamais arrivé. Lorsque les communistes ont voulu reprendre le travail, vous avez déclaré que vous exigiez la démission du comité d'entreprise et de nouvelles élections. Vous seriez alors prêts à accorder l'augmentation de salaire demandée, qui était tout à fait justifiée au vu de la dévalorisation. Vous étiez également prêt à payer les jours de grève. Mais vous vouliez à l'avenir régler de telles questions par la négociation et non plus par la grève. Si les coupables ne se retiraient pas pour cette raison, vous continueriez vous-même à faire grève et, avec vous, les employés et la caisse. Et là, nous n'avons d'abord pas reçu de salaire. – Les conseils d'entreprise communistes ont dû céder. Les ouvriers les y ont

contraints. Et depuis lors, il n'y a plus eu de grève à Karlsruhe jusqu'à aujourd'hui ». Voilà ce dont nous avons parlé. Puis vinrent aussi ceux qui avaient été avec moi dans le régiment d'infanterie 110 pendant la guerre mondiale. Et d'autres se sont mêlés à la conversation.

Je demandais à l'un ou à l'autre son âge, sa profession. L'âge variait entre 18 et 45 ans. Les 3/4 avaient moins de 25 ans. Et les professions étaient toutes représentées. La plupart du temps, il s'agissait d'ouvriers. Mais il y avait aussi des employés de l'industrie, des artisans, des enseignants de l'école primaire, des étudiants, des artistes. Tous étaient assis ou debout dans le même uniforme brun, avec le bandeau de la croix gammée au bras, dans la même paille, sous la même tente, unis et enthousiasmés par la même idée, la même foi, la même volonté.

Il y eut alors un mouvement général parmi les personnes présentes. Depuis l'entrée de la tente retentissaient les cris de « Heil ! Heil Wagner ! » Le Gauleiter Robert Wagner était venu saluer lui aussi sa S.A. badoise.

Il est monté sur une table au centre de la tente et a crié : « Écoutez-moi ! Je viens de la part du Führer et je dois vous transmettre ses salutations ». Des cris de salut prolongés lui ont répondu. « Il vous fait dire que demain, vous devrez garder la tête haute. Et je vous dis à ce propos : nous les garderons raides ! » De nouveau des cris de joie. Puis il poursuivit : « Nous savons qu'il y a un défilé demain. Mais pas une parade militaire. Non, nous ne jouons pas aux soldats. Nous en avons bien assez de faire la guerre. Demain, c'est une parade de l'esprit, de la foi, une parade des partisans d'une nouvelle vision du monde qui s'éveille devant leur chef. Il a déployé l'étendard sacré de cette vision du monde et le porte en avant. Liberté, égalité, esprit communautaire, telles sont les voies qu'il nous indique pour construire une grande communauté nationale, comme l'ont déjà rêvé tant de grands Allemands. Et l'indépendance, l'égalité et l'amitié sont les mots d'ordre de notre Allemagne, telle qu'elle est le rêve de tous les peuples décents. Et l'idée unificatrice pour tous est le vrai socialisme, qui ne connaît ni haut ni bas, mais seulement un bien ou un mal, une fidélité à la communauté du peuple et à l'esprit communautaire dans le monde, ou une infidélité à celui-ci. C'est le contenu de notre vision du monde. Et si la parade de demain a lieu, elle doit être l'expression de cet état d'esprit et en même temps de la volonté de mettre en œuvre et de répandre cet état d'esprit jusqu'à ce qu'il ait atteint le peuple allemand tout entier et le monde entier. Et vous êtes ainsi les prophètes de cette vision du monde. » Un salut à cent voix a suivi. « Maintenant, bonne nuit, hommes de la S.A. ! Gloire à notre Führer ! Heil Deutschland ! » Puis il y eut un dernier long « Heil ! » joyeux et bruyant. Puis tout le monde s'est dirigé vers les lieux de repos, comme si un ordre spécial avait été donné. Involontairement, j'ai ressenti une sensation : quelque chose de gigantesque était à l'œuvre ici. Les hommes ne savaient peut-être pas de quoi il

s'agissait, mais ils le sentaient et étaient prêts à servir leur mission avec un sérieux moral.

J'ai dit bonsoir à mes amis de Karlsruhe et j'ai rejoint le Gauleiter pour rentrer avec lui à l'hôtel. Je fis encore brièvement mes adieux à Schneidhuber dans l'autre tente et le remerciai de m'avoir emmené dans les tentes. Puis nous sommes partis. Après quelques centaines de mètres, nous avons rencontré une colonne d'une soixantaine d'hommes, dont le guide nous a arrêtés et a demandé où logeaient les Badois. Ces hommes venaient de Mannheim et de Heidelberg. C'étaient pour la plupart des chômeurs et des étudiants. Ils avaient marché jusqu'à Nuremberg et étaient déjà en route depuis sept jours. Robert Wagner leur a exprimé ses remerciements et sa reconnaissance au nom de toute la S.A. badoise et leur a indiqué le chemin vers la tente.

Ma tête et mon cœur étaient remplis des impressions que la journée m'avait apportées. Je ne pouvais que dire à Robert Wagner que je commençais à pressentir un nouveau monde et que j'avais ressenti un souffle de son esprit. Puis nous nous sommes quittés sans un mot.

À l'hôtel, je me rendis immédiatement dans ma chambre et restai longtemps éveillé à ruminer et à réfléchir en silence, jusqu'à ce que finalement mon corps fasse valoir son droit au sommeil. Il était peut-être une heure quand je me suis endormi.

Le lendemain matin, j'ai rencontré l'Osaf Pfeffer au petit-déjeuner, comme convenu. Il avait déjà presque terminé et dit qu'il n'y avait pas assez de temps aujourd'hui pour une longue conversation. Nous l'avons reportée au lendemain matin. Il ne fit que remarquer brièvement, à sa manière silencieuse mais souvent un peu sarcastique : « J'ai besoin de vous. Nous avons besoin de vous. Je vous connais de Thorn et des pays baltes. Et vous me connaissez. J'espère ne pas me tromper ».

Comme mentionné précédemment, le capitaine v. Pfeffer avait été chef d'un corps franc après la Première Guerre mondiale. Il avait à peu près la taille d'un régiment et avait été mis sur pied par lui-même. Pfeffer a combattu les bolcheviques au printemps 1919. Il s'était fait connaître à Libau en destituant le gouvernement letton Ulmanis[13], qui nous avait poignardés dans le dos. Dans le cadre d'une entreprise spéciale contre les Polonais, le corps franc Pfeffer avait été transporté à Thorn à l'été 1919 et placé sous mes ordres. Pfeffer était un homme d'une disponibilité inconditionnelle, alliée à une sérieuse pondération, à un grand sens tactique et politique et à une fidélité absolue à la parole donnée. Sa force particulière tenait à une capacité inouïe de juger les gens et d'exprimer son jugement par quelques traits caractéristiques. C'est pourquoi il n'était pas toujours apprécié. Pfeffer avait été officier d'active. Il avait auparavant étudié le droit et était un vandale de Heidelberg[14]. En fait, il s'appelait Pfeffer v. Salomon. Du côté de sa mère, il était issu d'une famille huguenote,

les Selmon, dont le nom avait été germanisé en Salomon.

Il était clair pour moi que lorsqu'il utilisait l'expression « j'ai besoin de vous », c'était profondément sérieux. Mais je ne pouvais en aucun cas imaginer ce que Pfeffer voulait dire.

Il était parti depuis un certain temps déjà, lorsque le portier m'annonça qu'une voiture était arrivée pour moi. J'étais aussi heureux que surpris d'être pris en charge en tant qu'invité d'honneur. Rien n'avait été oublié. Ordre du jour, cartes, voiture, tout fonctionnait sans faille. J'étais vraiment un « invité ».

Lorsque je me suis approché de la voiture qui m'attendait, il y avait à côté une jeune femme qui a eu ma sympathie au premier coup d'œil. Elle m'a d'abord regardé avec un peu d'arrogance. Puis elle me dit : « Vous allez bien au Luitpoldhain ? Pourriez-vous m'emmener ? J'ai un billet d'entrée. J'ai juste raté le bus ». J'ai demandé au chauffeur qui était encore du voyage. Lorsqu'il me confirma que la voiture était pour moi seul, j'invitai la jolie blonde aux yeux bleus clairs à monter. Elle me dit encore : « Je vous suis si reconnaissante de m'avoir emmenée. Je n'aurais pas aimé manquer le défilé ».

Pendant le trajet, nous avons discuté des impressions suscitées par le congrès du Parti du Reich. Elle était si bien informée sur le mouvement et les personnalités dirigeantes que je dus lui demander qui elle était. Elle répondit en levant la tête d'un air ravi : « Je m'appelle Inge. Mon mari est l'adjoint de l'Osaf en Westphalie ».

Maintenant, j'étais particulièrement heureux d'avoir emmené cette inconnue avec moi. J'avais maintenant une interprète qui pouvait me renseigner sur tout, en particulier sur les personnes que nous rencontrions. Mais lors du défilé dans le Luitpoldhain, elle dut se rendre à la place qui lui avait été attribuée, tandis que je me rendis à la loge d'honneur. Nous nous sommes toutefois mis d'accord pour nous rendre ensuite ensemble en ville et au défilé.

On me conduisit à la loge d'honneur, qui se trouvait dans l'alignement des autres loges, sur une colline, sorte de terrasse, d'où l'on avait une vue magnifique sur l'ensemble du défilé. Dans la loge d'honneur, je trouvai à nouveau une dame qui me captiva, mais cette fois-ci d'une toute autre manière. Elle me semblait également familière. Elle était grande, semblait remarquablement énergique et sûre d'elle, à en juger par son attitude et sa tenue vestimentaire, c'était absolument une dame du monde. Deux charmants enfants, un garçon et une fille âgés de dix à quatorze ans, étaient avec elle. Ma place était juste à côté. Lorsque je me suis assis en saluant, elle m'a parlé en riant : « C'est drôle. J'ai cru à une erreur en lisant les affiches sur les places : 'Monsieur Wagner, Madame Wagner'. Car je savais bien que mon mari ne viendrait pas ». « Vous vous appelez aussi Wagener ? » ai-je demandé. « Pas tout à fait. Juste Wagner, Winifred Wagner ». J'étais très content ! Bien que je sois un grand admirateur du grand maître, je n'avais jusqu'alors jamais eu l'occasion de rencontrer

personnellement l'héritière d'une telle notoriété et de Bayreuth. En regardant Madame Winifred Wagner, on se rend compte qu'elle était vraiment la personnalité et peut-être la seule qui, après la mort de Madame Cosima Wagner, a pu préserver Bayreuth telle qu'elle avait été. Involontairement, je lui dis : « C'est merveilleux que vous ayez pu reproduire la colline du festival, d'où nous pouvons maintenant admirer le vaste champ du défilé ». Elle a hoché la tête : « Oui, la colline ici est aussi bien faite pour assister à ce spectacle que la colline de Bayreuth pour le Festspielhaus ».

C'était vraiment un spectacle impressionnant. Sous la colline où se trouvaient les loges s'étendait un véritable champ de Mars, peut-être 200 m de large et 5 à 600 m de long. À l'arrière se trouvait la monumentale salle du souvenir des héros, le mémorial de la Première Guerre mondiale. Haut perché, large et porté par des colonnes, l'édifice se dressait en travers de ce champ de bataille unique en son genre, fermé à droite et à gauche par les larges cimes des arbres du Luitpoldhaine.

Et en contrebas, sur ce champ de Mars, se dressaient les carrés denses des divisions de la S.A., presque incalculables, impossibles à évaluer. Une mer brune, inondée de lumière par un ciel sans nuages. Devant, la rangée d'étendards rouges ornés d'or qui brillaient au soleil, avec le rond blanc qui portait la croix gammée. Devant les tribunes se tenaient les Schutzstaffeln, solennels dans leur uniforme noir. Et en plus, sur les côtés, se trouvaient des associations de jeunes nationaux-socialistes, la future Jeunesse hitlérienne. L'impression était frappante ! Je n'avais encore jamais vu autant de monde réuni en un seul endroit. L'image d'une parade impériale de l'ancien temps était éclipsée. Et tout autour, il y avait des milliers de spectateurs, j'estime qu'au total, il y avait environ 40 à 50 000 personnes présentes en tant que participants ou spectateurs.

Sur la terrasse à droite et à gauche de notre loge se tenaient apparemment les responsables politiques du mouvement. Je ne connaissais personne. Seul Gregor Straßer attirait mon attention. Il dominait les autres par sa taille et sa puissance. En outre, d'autres invités et les dames avaient manifestement pris place ici. Je remarquai encore une personnalité marquante que je connaissais : l'industriel de la Ruhr von [sic] Kirdorf[15]. J'ai donc cherché du regard dans les rangs qui attendaient.

La foule commença à s'agiter, des cris de salut s'élevèrent de la rue et se répandirent sur toute la colline, puis dans tout le bosquet. Les bras se levèrent pour saluer les Allemands et les « Heil ! » s'intensifièrent en une tempête rugissante qui ne voulait pas s'arrêter.

Adolf Hitler était arrivé et s'était rendu sur la terrasse et la galerie, d'où il balaya du regard le vaste champ avant de s'adresser à ses hommes. À l'époque, les haut-parleurs n'existaient pas encore. Ils commençaient tout juste à appa-

raître. Il n'était donc pas possible que les 10 000 personnes puissent comprendre les paroles du Führer. Même nous, à l'étage, nous ne recevions souvent que des bribes, car nous étions assis trop en biais derrière la tribune des orateurs.

C'était la première fois que je voyais Hitler et que je l'entendais parler. Sa vision et son impression sont donc restées particulièrement claires dans ma mémoire.

Il parlait sans aucune pose. Des montées en puissance tonnantes et des forces retenues se succédaient dans son discours. Un grand enthousiasme et une sainte conviction se dégageaient des paroles et des mouvements, et se transmettaient partout où l'on pouvait voir l'orateur. Ce sont précisément les mouvements de ses bras ou de sa tête, qui accompagnaient, voire précédaient la parole, qui rendaient compréhensibles bien des choses que l'oreille seule n'aurait pas captées. Il a parlé du droit d'un peuple à vivre, du droit des hommes à lutter pour leur possibilité de vivre, et de l'injustice des autres à vouloir les réduire à l'état d'esclaves. Liberté, communauté du peuple, volonté de vivre, transformation intérieure en un esprit communautaire, tels étaient les mots qui revenaient sans cesse et qui faisaient mouche. Hitler a été interrompu à plusieurs reprises par des « Heil ! » impétueux, qui se sont répandus comme une vague sur le vaste champ et la foule des spectateurs. Et lorsqu'il eut terminé, les acclamations résonnèrent de manière incontrôlable et prolongée sur l'immense mer brune, jusqu'à ce que le Führer quitte la tribune et descende vers les hommes.

L'Osaf v. Pfeffer lui annonça la mise en place des S.A. et S.S. et marcha alors avec lui, dans un grand silence, sur la large allée entre les formations S.A., lentement, vers le monument aux morts de la guerre mondiale. Une grande couronne était portée derrière le Führer.

Le contraste entre le silence solennel qui régnait alors et les acclamations bruyantes qui avaient précédé était d'un effet saisissant. Tout le monde s'était levé et suivait des yeux le Führer et l'Osaf jusqu'à ce qu'ils arrivent à la grande salle commémorative. Suivant un ordre inaudible, toute la S.A. fit demi-tour d'un seul coup et fit face au monument aux morts. Au son de la musique « *Ich hatt einen Kameraden* », le Führer déposa la gerbe sur le monument. Après quelques instants d'immobilité, Adolf Hitler s'engagea à nouveau dans la large allée entre les S.A. et la tribune. Lorsqu'il arriva à la hauteur des étendards, toute la formation fit à nouveau demi-tour.

La cérémonie se poursuivit par la remise de quelques nouveaux étendards, Hitler procédant à la consécration des nouveaux étendards avec le tissu de l'étendard du sang, qui avait vu la mort de tant d'hommes innocents du mouvement le 9 novembre 1923 à la Feldherrnhalle de Munich.

Au son de la Marche de Badenweiler, les étendards rejoignirent leurs

formations. Adolf Hitler parcourut encore le front des S.S. et retourna à sa tribune. Tout le monde le regardait, comme fasciné, encore impressionné par l'hommage aux héros et l'acte de consécration de l'étendard, ainsi que par l'écho de la marche qui deviendra plus tard la *Führermarsch*.

Le Führer leva à nouveau le bras et sembla se grandir en lançant : « Nous jurons aux morts de la guerre mondiale qu'ils ne seront pas tombés en vain ! » Un cri d'enthousiasme infini s'échappa de tous les cœurs. Le corps de musique entonna le *Deutschlandlied*, et comme un serment sacré, il remplit l'espace immense et s'éleva vers le ciel ouvert : *« Deutschland, Deutschland über alles ! »* Ce n'étaient pas les plus mauvais qui avaient les larmes aux yeux. Un vieil homme qui se tenait derrière moi, une fois l'hymne terminé, dit d'une voix tremblante à une femme : « Nos fils ne seront pas tombés en vain ! »

Au milieu de la clameur sans fin, des cris de « Heil », des chants : « *Deutschland erwache !* » (l'Allemagne s'éveille) et de bras et de drapeaux agités, le Führer a quitté la colline.

Je fis mes adieux à Madame Wagner, qui voulait retourner à Bayreuth avec sa voiture. Pour le lendemain, elle avait promis à ses enfants de revenir pour le feu d'artifice. Je cherchai ensuite ma voiture, près de laquelle je trouvai déjà Madame Inge, et rentrai maintenant à l'hôtel, presque toujours au pas, au milieu de la foule immense qui se pressait dans la grande rue de la ville.

J'étais profondément impressionné par l'expérience de ce défilé. La personnalité d'Adolf Hitler m'a beaucoup préoccupé. Comment cet homme avait-il ses hommes et ses partisans derrière lui ? Et comment en attirait-il d'autres qui venaient de le rejoindre. Le mouvement allait grandir, il allait peut-être même un jour rassembler tout le peuple derrière lui, c'était mon sentiment le plus profond. Quelle décision, quelle responsabilité pour un tel début !

À l'hôtel, nous avons juste eu le temps de manger quelque chose avant de repartir immédiatement pour le défilé sur la place du marché. Il était inutile de se déplacer en voiture. Les rues du centre-ville étaient également interdites à la circulation automobile. Nous avons donc parcouru à pied les ruelles bondées de monde, qui offraient une image colorée grâce aux drapeaux. Malgré tout, la culture vénérable de la ville médiévale des corporations ne semblait pas en souffrir. La décoration des bâtiments anciens de grande valeur architecturale a été réalisée avec beaucoup de retenue, et parfois même presque pas du tout. De même, les transitions entre les parties plus richement décorées des rues et les bâtiments, qui faisaient plus d'effet avec des guirlandes vertes et de vieux tapis qu'avec des foulards colorés flottant au vent, étaient la preuve d'une intention réfléchie et d'une sensibilité naturelle et de bon goût. Les magnifiques églises arboraient les drapeaux de l'archevêque et du pape et donnaient l'impression de vouloir transfigurer, par la consécration de leur participation visible, la bonne nouvelle d'un sentiment populaire allemand en plein éveil, dans une fierté

certaine de la vénérable tradition.

La vieille place du marché, unique en son genre, a fait la plus forte impression. Elle constituait, pour le défilé, un forum d'une beauté et d'une noblesse que l'on n'aurait pu trouver nulle part ailleurs en Allemagne. Dans son unité et son architecture unique, elle était devenue, grâce à la décoration et à la disposition des tribunes et des mâts de drapeaux, l'intérieur d'un temple sacré dont le ciel d'un bleu profond et sans nuages constituait le toit, d'où le soleil projetait ses rayons lumineux sur le tableau de couleurs et de vie qui remplissait l'espace.

Ici aussi, l'organisation était excellente. Nous avons été conduits à la tribune d'honneur et avons pris place au premier rang, ce qui nous a permis de profiter de la lumière et de l'animation sans être gênés.

Au bout de quelques minutes déjà, des cris de salut continuels s'élevaient de la rue d'arrivée vers la place du marché. Ils s'intensifièrent et se transformèrent en un tumulte jubilatoire lorsque le véhicule d'Adolf Hitler apparut sur la place et prit place devant la grande tribune. Hitler lui-même avait remercié la foule en se tenant debout à côté du siège du Führer, le bras levé. Il fit alors face à la ligne de défilé et attendit l'approche de la tête de cortège, qui s'engagea aussitôt sur la place du marché depuis une autre rue, sous les acclamations des spectateurs.

Seul Julius Streicher, le Gauleiter de Franconie, qui avait dû diriger l'essentiel du travail de préparation du congrès du Parti, marchait en tête. Puis venaient les hommes de la direction du Reich et les Gauleiters. Un corps de musique se tenait en face de la place du Führer et transformait le défilé en véritable parade grâce aux sons connus des anciennes marches de parade allemandes.

Puis vint l'Osaf avec son aide de camp Hallermann. Et maintenant, derrière lui, sous les remplaçants de l'Osaf, suivaient les étendards et les troupes de la S.A. regroupées par région. C'était un spectacle permanent d'acclamations et de saluts, d'agitations de drapeaux et de jets de fleurs ! Les colonnes marchaient, dix hommes de la S.A. côte à côte, en rangs serrés et carrés.

Et Hitler resta debout, le bras levé, sans le baisser, pendant des heures. En une succession ininterrompue, ils se déplaçaient comme un énorme ver brun dans les rues de la ville et sur le Paradeplatz. Involontairement, je pensais – et il était 14h30 – que cela faisait maintenant depuis neuf ou dix heures du matin, que ces hommes de la S.A. étaient en route. Mais la fatigue n'était pas visible. Comme électrisés, chaque homme, chaque groupe, chaque colonne, se redressait et se tendait lorsque, lors du défilé devant Adolf Hitler, ils cherchaient le regard du Führer avec des yeux brillants et joyeux. Ils ont dû marcher encore plusieurs heures et le soir, ils étaient déjà en partie dans le train. Quel effort collectif dans la disponibilité et la détermination de ce jour ! Et quel travail et quelle réflexion il y a eu dans l'acheminement et le départ de ces

23 000 personnes de manière à ce qu'elles empruntent les chemins les plus proches et sans que les colonnes ne se croisent et ne bloquent toute la circulation.

Ainsi, les étendards se succédaient, les colonnes aussi. Lorsque la S.A. de Westphalie s'est approchée, Madame Inge s'est levée à côté de moi et a fait signe à son mari et à ses colonnes, et involontairement, je me suis également levée à côté d'elle. Le défilé a duré presque trois heures. Derrière la S.A. venaient encore les associations de jeunesse, des garçons de 14 à 18 ans avec leurs petits drapeaux rigolos. En culottes courtes et chemises blanches ou brunes. Ils étaient tous décorés de fleurs que la foule leur avait offertes et épinglées. Hitler fit deux pas en avant lorsqu'ils s'approchèrent, comme s'il voulait courir à leur rencontre. Et son bras fit un léger mouvement de salut. Et les cris de « Heil ! », qui s'étaient depuis longtemps fatigués et raréfiés, retentirent à nouveau, rugissant vers cette jeunesse allemande qui devait être l'avenir de l'Allemagne. Le défilé se terminait par un étendard de la S.S. Une colonne bien ordonnée, fière et noire comme la nuit, précédée par Heinrich Himmler, le chef de la S.S. Elle aussi fut accueillie par une nouvelle acclamation, qui s'intensifia lorsque les derniers furent passés et qu'Adolf Hitler se retourna et leva le bras vers les tribunes pour les saluer. Il monta ensuite dans sa voiture et quitta lentement, accompagné par les cris de salut de la foule, le théâtre grandiose de cette expérience tout aussi grandiose.

Les tribunes se vidaient et sans même chercher son chemin, on était poussé par la foule et, à travers elle, en direction de la gare de la ville, où mon chemin menait également. Madame Inge avait donné rendez-vous à son mari et à ses connaissances à l'hôtel Deutscher Hof après le défilé, de sorte que nous pouvions rester ensemble. Mais une fois à l'hôtel, j'ai dû me reposer et me rafraîchir un peu, tandis qu'elle y trouvait déjà sa sœur qui avait réservé une table.

Je restai donc une heure environ livré à moi-même, pendant laquelle j'essayai en vain de me ressaisir et de me rendre compte de ce que j'avais vu et vécu, arraché de façon si surprenante à ma profession civile. Involontairement, la conversation sur le bateau à vapeur du lac de Constance m'est revenue en mémoire, la fonte des neiges et l'effet destructeur des inondations, – si justement il n'y avait pas le lac de Constance. Ce réveil de l'Allemagne ne pourrait-il pas aussi se transformer en fonte des neiges ? Et où serait alors le lac de Constance ? Seul Hitler lui-même et les hommes qui l'entouraient pourraient le créer.

Vers le soir, sans m'être vraiment reposé, je suis descendu au restaurant de l'hôtel, qui était bondé, comme tous les établissements de Nuremberg ce jour-là. Lutze, qui était déjà là, m'a vu et s'est approché de moi pour me remercier d'avoir pris sa femme sous ma protection pendant la journée. J'ai donc trouvé

une place à sa table, où se trouvaient, outre les deux dames, d'autres camarades de Lutze de Westphalie.

Nous avons passé une soirée agréable et joyeuse, au cours de laquelle nous avons beaucoup parlé, bavardé et raconté. Nous avons été une nouvelle fois témoins d'un grand spectacle. La brigade S.A. de Munich avait préparé de son propre chef une retraite aux flambeaux et s'était déplacée avec un corps de musique pour surprendre Adolf Hitler. Nous sommes montés dans ma chambre pour regarder le spectacle de là. Une nouvelle impression grandiose. La brigade de Munich avait été rejointe par d'autres troupes et étendards. Dieu sait où ils avaient trouvé les flambeaux. Quoi qu'il en soit, ils étaient à nouveau des milliers à défiler devant l'hôtel, et la file ardente que l'on voyait venir de loin, des tentes et des logements, se perdait à nouveau sans fin dans les rues du quartier de la gare après le passage du cortège. C'est ainsi que la journée des S.A. a connu son apogée et sa conclusion.

Nous ne sommes restés que peu de temps ensemble. Moi aussi, je voulais me coucher tôt pour rattraper en repos ce que j'avais manqué les deux derniers jours. Malgré tout, il a fallu du temps pour que les pensées se calment et rendent les armes devant le corps.

## 2. L'« Osaf » Pfeffer appelle à la coopération

Le lendemain matin, je suis arrivé un peu plus tôt pour le petit-déjeuner et j'ai rencontré Pfeffer lorsqu'il est entré à son tour dans la salle de petit-déjeuner. Nous nous sommes assis ensemble dans un coin.

« Dieu merci, la grande journée d'hier s'est bien déroulée et s'est terminée sans incident », a-t-il dit.

« Craigniez-vous des difficultés ou des débordements ? »

« Pas de la part de la S.A. Elle était soudée sous ses dirigeants et l'alcool y était interdit. Mais lorsqu'autant de milliers de personnes affluent dans une ville, d'autres peuvent s'y mêler. Les communistes avaient même mis un détachement de leurs hommes du Front Rouge en uniforme de la S.A., afin de provoquer d'une manière ou d'une autre des tractations et des scandales. Mais ils ne comptaient pas sur nos mesures préventives ni sur notre force. C'est ainsi que les compagnons rouges se sont vite éclipsés ».

« Je dois avouer, » remarquai-je, « que l'organisation était admirable. C'est tout de même tout un corps d'armée puissant, presque trois divisions, qui était réuni ici. Quelle est donc la force de votre État-major ? »

« Vous en venez de vous-même à ce dont je voulais vous parler. Mon État-major n'est composé que de Hallermann, que vous avez déjà rencontré. Et il est encore malade, pas tout à fait solide au niveau des poumons, c'est pourquoi j'aimerais l'envoyer un jour dans un sanatorium pour une période prolongée. Ensuite, j'ai encore un jeune assistant pour le travail d'écriture, Martin Bormann. Vous le verrez tout à l'heure. En outre, un médecin m'a déchargé de l'organisation du service des accidents et des secours. Dieu merci, il n'est venu qu'une seule fois pour une intervention grave. Un camion s'est renversé en faisant un écart trop important sur la route. Trente hommes étaient à bord. Cinq ont été grièvement blessés, sept autres plus légèrement. J'espère qu'aucune des personnes accidentées ne mourra. J'étais déjà à l'hôpital ce matin pour voir les hommes. Deux étaient encore inconscients ».

Il interrompit ses paroles et saisit sa tasse de thé. « Je ne l'ai pas encore dit à Hitler. Sinon, il aurait davantage pensé aux blessés qu'aux autres hier ».

« Est-il si sensible ? » demandai-je.

« En fait, non. Il peut même être très dur. Il fait la différence entre ceux qui meurent pour lui et ceux qui meurent contre lui. Les victimes d'hier seraient mortes pour lui, ou plutôt elles souffrent pour lui. Ils sont pour lui des martyrs de la foi. Il souffre donc avec eux. Mais je ne pense pas qu'il se soucierait de la mort de centaines de bolcheviques ou de traîtres à la patrie. Car Hitler identifie

souvent sa personne avec le mouvement, et avec tous les Allemands honnêtes, et donc avec le peuple allemand en général. »

« Mais Hitler, d'après ce que j'ai entendu, n'est pas du tout un citoyen allemand ? »

« Il ne fait pas de distinction en fonction de la nationalité, mais en fonction de l'appartenance à une ethnie. On trouve souvent chez les Allemands à l'étranger des pensées plus allemandes et des sentiments plus ethniques que la plupart de ceux qui ont grandi et vivent en Allemagne. Car ceux-ci considèrent tout ce qui est allemand comme allant de soi. Mais chez les autres, la nostalgie de l'Allemagne joue encore un rôle particulier : ce que l'homme n'a pas lui est souvent particulièrement précieux ; ce qu'il possède lui semble généralement sans importance.

Je vous prie maintenant de venir avec moi à mon bureau, non loin d'ici, de l'autre côté du mur de la forteresse. Je l'ai aménagé pour la période de préparation et pour ces journées, et je dois y être présent au cas où quelque chose ne fonctionnerait pas ».

Nous nous sommes levés et sommes sortis de l'hôtel pour aller vers le Wallgraben, puis nous avons pris la rue suivante, franchi une porte et sommes entrés dans un vieux bâtiment qui avait été aménagé en poste de commandement. J'y ai à nouveau rencontré l'adjudant Hallermann. Il avait une trentaine d'années et avait été lieutenant pendant la guerre mondiale. J'ai ensuite fait la connaissance de Martin Bormann, de taille moyenne et déjà un peu rondouillard à l'époque, âgé de 26 à 28 ans.

Nous nous rendîmes immédiatement dans la chambre de l'Osaf, et Pfeffer indiqua à Hallermann qu'il ne voulait pas être dérangé, si possible.

Lorsque nous nous sommes assis à une petite table pour fumer, dans l'embrasure d'une fenêtre profonde, Pfeffer a repris.

« Vous êtes ici au milieu d'une affaire que vous n'aurez pas digérée de sitôt ».

Comme j'acquiesçais, il poursuivit d'un geste de la main : « Vous n'avez pas besoin de dire quoi que ce soit. Je le sais. Mais je me suis dit, lorsque je vous ai fait inviter, que vous verriez les problèmes le plus clairement possible si on vous mettait au milieu, comme ça.

Or, j'ai aussi le devoir de vous aider à résoudre ces problèmes, d'autant plus que j'ai quelque chose à vous proposer, comme je vous l'ai déjà laissé entendre hier.

Je dois m'excuser de me permettre de vouloir, pour ainsi dire, disposer de vous. Ce n'est évidemment pas le cas. Au contraire, je suis prêt à demander poliment. Mais comme la ligne que nous avons suivie ensemble à Thorn et dans les pays baltes se poursuit ici et qu'elle a été reconnue comme juste, je suis

convaincu que je ne me trompe pas sur vous ».

Comme je me taisais, il continua :

« Vous aurez senti qu'un mouvement est en cours, qu'il gagne du terrain et qu'il va prendre une ampleur considérable, surtout après ce congrès du Parti du Reich. Il touchera le peuple tout entier. Il entraînera un bouleversement qui ébranlera beaucoup de choses qui étaient encore sûres jusqu'à présent.

Mais une telle évolution comporte aussi de grands dangers.

Je suis moi-même le type même du chef de corps franc, du révolutionnaire, du lansquenet. Je peux enthousiasmer des soldats pour attaquer l'ennemi, même si cela implique des sacrifices et des pertes. Je peux aussi conduire des hommes sur les barricades, s'il le faut. Et je peux avoir faim et froid avec mes hommes, errer et camper en plein air avec eux, sans foyer, sans maison, sans famille, et être heureux malgré tout. Mais c'est peut-être justement pour cela que je ne suis pas apte à gérer quelque chose dans la paix, je ne peux peut-être même pas le préserver.

J'ai parfois l'impression qu'il en est de même pour Hitler. Je ne sais pas. Mais parfois, il me fait penser, avec ses airs d'artiste, à un lansquenet au sang tzigane.

Ne vous méprenez pas ! Cela ne veut rien dire de mauvais, ce n'est pas un jugement de valeur. Un homme qui crée un tel mouvement, qui, comme lui, exerce une telle fascination inconditionnelle sur les autres, a de grandes qualités, doit en avoir. Sa conception supérieure est tout à fait unique. Dans le domaine de la politique et de la conduite des hommes, quelque chose comme un sixième sens ou un don surnaturel se manifeste parfois chez lui.

Mais peut-être n'est-il vraiment qu'un chef de corps franc, un révolutionnaire, un lansquenet. C'est pourquoi je me demande parfois si, une fois que le mouvement sera devenu un véritable mouvement populaire et que la Constitution de Weimar lui aura confié le pouvoir gouvernemental, il pourra être l'homme d'État qu'il doit être, l'administrateur, le conservateur ?

Je vois ici grandir une terrible responsabilité pour ceux qui l'accompagnent et l'aident à avancer, et surtout pour ceux qui sont capables de voir quelque chose dans l'avenir. Le mouvement est en train de prendre de la puissance. C'est pour moi une certitude. Non pas en premier lieu pour la justesse de ses objectifs, mais pour la justesse du moment où il est né. Seule une génération ultérieure sera en mesure de juger des fautes commises par Versailles et Weimar. Mais Versailles et Weimar sont le sol sur lequel le mouvement prospère, trouve sa nourriture, grandit, et – en même temps – les surmonte tous les deux ».

Pfeffer s'arrêta, se leva et marcha un moment en silence de long en large dans la pièce. Puis il s'arrêta soudain devant moi et dit calmement :

« Wagener, comment pourrions-nous faire en sorte qu'au moment décisif, les bons hommes se tiennent aux côtés de Hitler ? »

Je me levai moi aussi et fis les cent pas dans la pièce. « Vous me posez là une question à laquelle je ne suis pas en mesure de répondre rapidement. Ne pensez-vous pas que, dans un premier temps, les bases constitutionnelles offrent une certaine sécurité à cet égard ? »

« C'est justement ce qui est terrible », s'exclama Pfeffer. « Selon la Constitution de Weimar, ce ne sont pas des personnalités élues et éprouvées qui gouvernent, mais des partis et des chefs de parti. Le malheureux scrutin de liste n'oblige pas les députés du Reichstag et des Landtages à respecter leurs circonscriptions électorales, mais leur Parti, le président du Parti. Celui qui ne respecte pas la discipline du Parti ne sera plus inscrit sur la liste la prochaine fois. Ainsi, en Allemagne, c'est toujours le groupe des partis qui gouverne, c'est-à-dire les chefs de Parti qui forment justement la majorité gouvernementale. La démocratie de Weimar n'est pas du tout une démocratie, mais une oligarchie, voire même la monstruosité d'une oligarchie alternante. Mais si un Parti parvient à avoir seul la majorité au Reichstag, alors il gouverne seul constitutionnellement, son chef de Parti est le seul à faire autorité, le monarque, mais avec des droits plus grands que ceux dont aucun monarque n'a jamais été doté au cours des derniers siècles, car il l'est par la constitution créée par le peuple lui-même sur la base d'une révolution ! Il est le dictateur constitutionnel ! Et ce qui devrait encore s'opposer à cela en termes de supports, de freins et de garanties démocratiques peut facilement se briser, être brisé. Et regardez autour de vous dans l'histoire : chaque révolution a été suivie d'un autre dictateur : à la française a succédé Napoléon, à la bolchevique Lénine et Staline, et à l'allemande – viendra Hitler, il doit venir ».

Involontairement, la pensée : « Lac de Constance – fonte des neiges – crue dévastatrice des eaux » me traversa l'esprit.

Comme Pfeffer se taisait, je remarquai : « Je commence à comprendre. Je vois un destin en marche qu'on ne peut pas arrêter. Ce sera à nous d'essayer de le maîtriser ».

Il m'a alors tendu la main et m'a demandé : « Êtes-vous prêt à y participer ? Nous allons avoir besoin de beaucoup d'autres, nous avons besoin des meilleurs ! »

Je lui ai pris les deux mains et lui ai assuré, en le regardant dans les yeux : « J'aimerais être prêt. Mais vous devez me laisser un peu de temps. Ce que vous m'avez dit et ce que j'ai vécu hier est trop violent pour que je sois immédiatement en mesure d'avoir des pensées claires ».

Pfeffer serra plus fort mes mains et dit : « Vous êtes un soldat, un officier d'État-major général. Vous devez prendre rapidement une décision. Adolf Hitler veut vous rencontrer aujourd'hui ou demain. Je vous annoncerai pour

demain matin. Mais d'ici là, tout doit être clair ». –

Nous nous assîmes de nouveau dans l'embrasure de notre fenêtre et, après une minute de silence, Pfeffer reprit la conversation.

« Mon plan est le suivant. Vous devez tout d'abord vous rendre ici, à la direction du Parti. Hitler doit vous y inviter personnellement. Et cela se fera demain, je l'espère.

Vous avez dit vous-même tout à l'heure qu'il était étonnant que j'aie pu organiser, sans véritable État-major, un défilé tel que celui que nous venons de vivre. Mais cela a déjà été difficilement réalisable cette fois-ci. Si mes collaborateurs ne s'étaient pas sacrifiés jour et nuit, cela n'aurait pas été possible. J'ai donc besoin d'un État-major.

La direction de l'armée allemande en général, à l'exception de ces grandes rencontres, n'est pas non plus possible à long terme sans État-major. Hitler l'a déjà reconnu. Nous sommes d'accord sur ce point.

Vous avez été officier d'État-major général, vous avez travaillé pendant la guerre dans des État-major supérieurs et, si je me souviens bien, pendant une longue période dans un haut commandement de l'armée. Vous avez ensuite démontré votre capacité d'organisation à Thorn et dans les pays baltes. L'entreprise balte, coupée de la patrie, au milieu d'un pays étranger, était un exploit politique et militaire. Malheureusement, il semble que seule la postérité ait pu reconnaître que l'Allemagne et l'Europe devaient à cette entreprise d'être sauvées pour la première fois de la bolchevisation. Hitler le sait. Il vous connaît donc !

C'est pourquoi, lorsque j'ai proposé à Hitler qu'il vous demande de vous joindre à moi pour former un État-major pour le commandement suprême des S.A., à la manière de l'État-major d'un haut commandement de l'armée, je savais qu'il accepterait ma proposition. Bien sûr, il veut que cela dépende de l'impression qu'il aura de vous lors de notre première rencontre.

Vous seriez alors le chef de cet État-major. Vous et moi serions toujours d'accord sur nos relations. Vous avez été mon supérieur hiérarchique. Vous aviez alors l'expérience, le savoir et la mission. Aujourd'hui, j'ai l'expérience et la mission. Mais nous voulons tout faire ensemble. Face à Hitler, je suis bien sûr le seul responsable.

Une fois que vous serez chef d'État-major, le succès de votre travail devra consolider et développer votre position. Et ce qui peut et doit arriver plus tard, c'est ce que nous verrons ».

Il s'arrêta et attendit ma réponse.

« Je comprends votre plan et vous remercie de votre confiance. Je n'ai aucun doute sur le fait que je pourrais remplir la fonction de chef d'État-major de la S.A. à votre satisfaction et à celle de Monsieur Hitler. Vous me permettrez

cependant d'exposer les pensées qui m'animent.

J'ai certes été soldat, officier actif et officier général. Mais je ne suis pas fait pour être officier de paix. Il y a un grave dilemme dans cette profession. L'officier s'entraîne à la guerre. Il sait certes qu'il sert ainsi la paix. Mais un homme d'action porte toujours en lui l'idée de tester et de prouver, d'une manière ou d'une autre, que le travail de sa vie, son activité professionnelle, a été couronné de succès. Si, en politique, des situations se présentent qui rendent possible la poursuite de la politique par d'autres moyens, pour reprendre l'expression de Clausewitz, alors un homme d'action, chef d'État-major, sera plus enclin à recommander la décision guerrière que la décision plus faible – mais peut-être plus intelligente – d'un compromis. Dans de tels cas, un Bismarck et un Moltke s'affronteront toujours.

Après l'issue malheureuse de la guerre mondiale, un chef d'État-major allemand ne peut plus envisager une telle possibilité pendant des décennies. Car l'Allemagne ne peut pas faire la guerre. C'est pourquoi les hommes d'action ont presque tous quitté le giron de l'armée allemande, qui porte le nom de Reichswehr. Ceux qui sont restés exercent ce métier pour gagner leur vie.

Oui, tant que le service militaire était en même temps l'école d'éducation de toute la jeunesse allemande à l'exercice physique et à la discipline intérieure, l'officier pouvait se sentir l'éducateur du peuple. Mais celui qui se contentait de cela ne comptait pas pour autant parmi les hommes d'action et n'était donc pas apte à devenir chef d'État-major général. Mais depuis que l'armée ne compte plus que 100 000 têtes, qui servent même pendant 12 ans et considèrent donc le simple fait d'être soldat comme une profession, l'idée d'une prestation éducative pour le peuple a également disparu. Où est donc l'idéal pour un officier ?

Si je transpose ces pensées à une activité de dirigeant au sein de l'État-major de la S.A., il me semble qu'elles s'y appliquent encore plus ».

« Vous vous trompez, Wagener. Ce que vous avez dit de l'officier et du membre de la Reichswehr conduit à la conviction que la fameuse attitude militariste, nous devrions dire l'ancienne attitude militaire, est dépassée et appartient au passé. Et nous ne devons et ne pouvons pas la ressusciter, la faire sortir de la tombe.

Mais croyez-vous que Versailles a créé la paix pour tous les avenirs, qu'il a fondé un paradis sur terre ? C'est le contraire qui est vrai. Partout, on a placé des barils de poudre, partout on a posé des mèches. Et de surcroît, une bombe à dynamite de grande taille se trouve directement à l'est de chez nous, le bolchevisme, incarné dans la plus grande organisation militaire du monde, rempli et porté par une volonté d'anéantissement asiatique contre toute la culture européenne, prêt à se déchaîner pour rattraper ce que vous avez justement empêché dans un premier temps depuis les pays baltes. Nous n'avons pas devant nous une évolution tranquille, un paradis paisible. Et lorsque l'ours

russe sortira ses griffes, c'est nous qu'il frappera en premier. Car il est sur le point de frapper la Pologne.

Mais nous ne pouvons pas maintenir une armée permanente comme cela serait nécessaire, nous ne pouvons pas le faire pour des raisons de politique intérieure, et nous ne devons pas le faire car Versailles nous l'interdit. Et nous ne devrions pas non plus le faire, – pour les raisons que vous venez d'évoquer. Car la présence d'une armée forte avec un homme d'action à sa tête se transforme facilement en bruits de sabre. Et les bruits de sabre se transforment facilement en guerre. Et les autres n'aiment pas ces bruits de sabre. On n'aime pas vivre à côté d'un voisin armé jusqu'aux dents, même s'il dit qu'il ne le fait que par peur. Car on ne sait jamais s'il ne lui viendra pas à l'esprit de tirer 'par peur'. Et ce serait le germe d'une nouvelle guerre, contre nous et non de notre part ! Et nous devons l'éviter.

Il faut donc trouver un autre moyen, un moyen tout à fait nouveau, pour pouvoir affronter les dangers qui nous guettent, sans augmenter les tensions. Et c'est là que l'opinion de Hitler, avec laquelle je suis entièrement d'accord, est qu'elle ne peut exister que dans l'espoir et le maintien d'une disponibilité intérieure, une disponibilité à défendre la patrie à tout moment et, s'il le faut, même les armes à la main. [...]

Versailles a de nouveau réveillé les rêves polonais et tchèques. Et une nouvelle invasion asiatique, d'une ampleur peut-être jamais vue auparavant, menace de venir de l'Est. Et elle porte en avant le drapeau d'une vision communiste du monde, qui a déjà trouvé de nombreux adeptes dans tous les autres pays du continent, qui nouent déjà les guirlandes pour l'accueil de ce Messie.

Vous voyez. C'est l'une des immenses découvertes d'Adolf Hitler, une vérité immense, c'est la réalité bouleversante du présent, sur laquelle le monde semble pourtant fermer les yeux.

Et maintenant, vous comprendrez le sens profond des S.A.

Fondée au départ uniquement pour briser la terreur des communistes, pour rétablir la liberté de réunion et d'expression garantie par la Constitution de Weimar, la S.A. est déjà devenue le vecteur d'une nouvelle volonté de liberté et la troupe de combat toujours prête contre le bolchevisme et le danger communiste.

La S.A. n'est donc pas une armée, comme vous l'avez dit tout à l'heure. Elle est entièrement basée sur le volontariat. Il n'y a pas de distinction de grade au sein des S.A. Il n'y a que des hommes S.A. Lorsqu'un homme S.A. a pour mission de diriger une *Sturm* (équivalent de la Kompanie du Heer, la Compagnie), il porte le nom de Stuf (abréviation de *Sturmführer* (équivalent à sous-lieutenant), soit Chef de Compagnie) pour la durée de cette mission. Il est élu par sa *Sturm*, tout comme les princes et les ducs étaient élus chez les anciens Germains. S'il démissionne de son poste de *Stuf* ou si sa période d'élection est

arrivée à son terme, il redevient un homme S.A. Il ne conserve donc aucun titre. La S.A. est l'institution la plus démocratique qui ait jamais existé en Allemagne sous cette forme. Je me réserve uniquement la confirmation du *Stuf* par mes adjoints. De même, les chefs de bande et d'étendard, etc. sont nommés sur ma proposition. Vous avez pu voir ici ces jours-ci ce qu'on obtient avec ce type de commandement. Vous connaissez également l'esprit du corps franc et sa discipline particulière.

La S.A. n'est donc pas unie par une structure hiérarchique dotée d'un pouvoir de sanction, mais uniquement par la libre volonté commune et par une foi tout aussi commune et libre.

La S.A. n'est pas une troupe militaire. Elle ne peut pas l'être et ne doit pas l'être non plus. Elle est au contraire le symbole publicitaire de la liberté et de l'égalité, ainsi que de l'esprit communautaire et de la volonté sociale. Elle a pour mission d'abattre le Front rouge sans combat, de lui arracher les hommes, puis de les unifier et de les remplir de l'esprit commun d'un véritable socialisme, d'un socialisme national qui signifie un nouveau front contre le marxisme et le bolchevisme supranationaux.

Le caractère non militaire de la S.A. est en même temps en mesure de montrer aux voisins de l'Allemagne que nous n'avons pas de pensées de vengeance ou de réparation, mais des objectifs de coopération équilibrante, de compréhension mutuelle et de rapprochement économique et culturel. Mais si nous sommes attaqués, que ce soit de l'intérieur par les communistes ou de l'extérieur par n'importe quelle autre puissance, l'esprit de la S.A. est un garant pour que le renforcement de la Reichswehr dans la mesure nécessaire pour le combat imposé puisse se faire sans difficulté et rapidement. C'est ce que reconnaîtront et ressentiront tous ceux qui ont vécu une journée comme celle d'hier.

Vous n'auriez donc pas de travaux semi-militaires à faire si vous vous mettiez à la disposition des S.A. en tant que chef d'État-major, mais votre tâche serait tout à fait différente, nettement plus élevée et de surcroît totalement nouvelle ».

Je demandai si cette conception correspondait à celle d'Adolf Hitler. Ce à quoi Pfeffer répondit :

« Cela va de soi. Rien ne doit et ne peut se faire sans un accord total avec lui. Dans un mouvement comme le nôtre, un seul peut le diriger. Et celui qui l'a créé est sans doute le bon guide. Certes, un chef a aussi besoin de ses conseillers, de ses collaborateurs. C'est à nous de les lui proposer et de les lui fournir, et c'est ce qu'il veut aussi. Et même si nous ne sommes que ses sous-chefs dans nos domaines spécifiques, nous avons un devoir et une responsabilité envers le mouvement dans son ensemble, que nous incarnons également. Mais il ne doit jamais être question de saper l'unité de la direction ou d'aller à

son encontre. Cela n'aurait d'ailleurs aucun effet. Car l'autorité d'Adolf Hitler est si absolue dans l'ensemble du mouvement qu'une tentative de l'entamer et de conduire les partisans contre sa volonté dans une autre direction, ou même de les lui arracher des mains, serait totalement insensée et vaine ».

« Je suppose que c'est le cas. Car mes impressions d'hier et d'avant-hier soir ont été telles que j'ai acquis la conviction que Hitler est le chef totalement incontesté et incontestable du mouvement, le génie de l'idée qui les domine tous, et le pivot de leur foi. Je pourrais imaginer que pour les personnes remplies de cette foi, en particulier les jeunes, un ébranlement de celle-ci est pour ainsi dire totalement impossible ».

« C'est vrai », a ajouté Pfeffer, « mais c'est justement là que réside la grande responsabilité que nous portons aussi. Malheur à nous si la dynamique de ce mouvement était mal dirigée, si le chef suivait de faux conseillers ou, comme je vous l'ai déjà suggéré, s'il exagérait lui-même ses objectifs ! Ils suivraient, ils le poursuivraient, aveuglément, même s'ils devaient se jeter dans les bras d'une mort certaine ».

Je me tus. Après quelques instants, Pfeffer se redressa et dit : « Je vous propose de partir : sortez d'abord un peu à l'air libre. Mais pas en ville. Cela ne sert à rien. Là, vous ne pourrez que vous frayer un chemin à travers la foule. Je mets ma voiture à votre disposition. Allez dans la direction de Bayreuth, jusqu'à ce que vous trouviez une forêt et des montagnes. Si vous vous êtes promené quelque temps dans la région, vous vous serez recueilli et vous pourrez prendre une décision. Ou bien vouliez-vous assister aux différentes réunions des commissions spéciales ? La commission culturelle, la commission éducative, la commission économique ? »

« Au début, j'avais l'intention d'assister aux réunions de cette dernière. J'avais déjà manqué le congrès le premier jour ».

« Vous ne manquerez rien si vous manquez aussi les commissions de travail ».

« Je ne veux pas y aller non plus. J'accepte volontiers votre proposition d'aller prendre l'air. Quand et où nous reverrons-nous ? »

« Le mieux est de nous revoir pour le repas. C'est dans deux ou trois heures. Disons donc à une heure à l'hôtel Deutscher Hof. Je veillerai à ce qu'il y ait une table. Ce soir, je suppose que vous allez aussi voir le feu d'artifice ? »

« Oui, j'aimerais bien ».

« Bien. Alors on se retrouve pour le dîner ».

Pfeffer appela Hallermann et donna les instructions concernant la voiture. Elle était en bas, prête à rouler. Hallermann m'a accompagné en bas et a dit au chauffeur, un grand Westphalien blond de peut-être 28 ans, où il devait se rendre. Je me suis assis à l'avant, à côté du siège du conducteur, et la voiture a

démarré.

J'avais l'esprit confus, je ne m'étais plus occupé de la grande politique depuis longtemps. Certes, en tant que chef d'État-major dans les pays baltes[1], j'avais été impliqué dans la politique. Et plus tard, en tant que directeur régional de l'organisation Escherich[2] pour le pays de Bade, j'ai de nouveau été impliqué dans des affaires politiques. J'ai également été président de la commission électorale des partis de droite de Bade après la mort du Président Ebert, lorsque le Dr Jarres a été candidat et que Hindenburg a été élu au deuxième tour. Mais sinon, je m'intéressais à la spécialité de la politique économique et sociale. J'avais même donné des cours à ce sujet dans les années 1922 à 1924 lors des cours de l'École supérieure de commerce, organisés au semestre d'hiver par l'École supérieure technique de Karlsruhe, et à l'Université de Würzburg, où l'on m'avait ensuite décerné le titre de docteur en philosophie honoris causa, en reconnaissance des services que j'avais rendus pour sauver l'Allemagne du bolchevisme.[3] Mais la politique pure me semblait maintenant un terrain inconnu [...].

« Avez-vous une destination particulière ? » demanda le chauffeur. Dans son uniforme S. A. apparemment tout neuf, auquel son visage bronzé et ses yeux bleus s'accordaient particulièrement bien, il ressemblait au type d'homme germanique. Il l'était aussi. Comme il me l'a raconté plus tard, il était fils de paysan westphalien. Après la guerre, il s'était engagé comme volontaire dans le corps franc de Pfeffer et était toujours resté chez Pfeffer depuis.

« Non. Je voudrais juste être seul quelque part et pouvoir me promener dans la forêt. Connaissez-vous la région ? »

« Nous arriverons dans un quart d'heure dans une région de collines boisées. C'est peut-être là qu'il faut aller ».

Le voyage fut délicieux [...].

Nous passions déjà devant de longues forêts. Peu à peu, le terrain s'est mis à onduler. Puis il y eut un passage souterrain et bientôt la route s'éleva dans une forêt à une hauteur qui semblait être le début d'une véritable montagne boisée. Le conducteur a coupé les gaz. La voiture roula plus lentement et, là où un chemin latéral quittait la route, mon compagnon serra les freins.

« Merveilleux ! Je vous remercie. C'est le bon endroit pour moi. Je veux me promener pendant environ une heure. Il est maintenant 10h30. Si je ne suis pas de retour à 11h30, veuillez klaxonner longuement de cinq minutes en cinq minutes. La forêt est dense. On peut se perdre. À plus tard ».

« Au revoir », répondit le Westphalien. « Voulez-vous prendre une canne ? Nous en avons une dans le coffre. »

Je la pris volontiers et suivis maintenant le chemin dans la forêt pour me laisser aller à mes pensées.

Ce n'étaient pas encore des pensées ordonnées. Juste des bribes de pensées, comme des lambeaux de nuages que la tempête chasse le long des sommets abrupts et des rochers des hautes Alpes. Elles touchaient tantôt tel point de conscience, tantôt tel autre, mais elles ne s'accrochaient pas, elles ne se laissaient pas retenir.

Je m'engageai dans un chemin forestier plus étroit, qui traversait les arbres en ligne droite comme une tranchée, en montant et en descendant sur un terrain plat. J'ai d'abord essayé de ne penser à rien, à rien du tout. J'ai appris cela en prison, lorsque j'étais en détention préventive, comme le Ministre badois Remmele l'appelait, pendant le putsch de Kapp. Je n'y suis pas tout à fait parvenu. Mais en résistant à toute tentation de suivre une pensée, je suis devenu plus calme, plus clair, plus sûr. J'ai repris le contrôle de ma tête.

Que se passait-il autour de moi ? Dans quoi étais-je entraîné sans aucune préparation et sans aucune intention de ma part ? Était-ce que ce que j'ai vu et entendu était une illusion, une fata morgana ? Ou bien était-ce la réalité ? – Comment suis-je arrivé dans cette forêt ? Qu'est-ce que je faisais ici ? – Il y a deux jours à peine, à la même heure, je traversais le lac de Constance en provenance du magnifique hôtel de la forêt près de Villingen – oui, le lac de Constance. Ainsi que l'a dit le compagnon de route éclairé : « S'il n'y avait pas le lac de Constance, les flots de la fonte des neiges se précipiteraient sans retenue à travers la vallée du Rhin, détruisant tout, emportant tout sur leur passage. L'homme aussi, surtout celui qui est appelé à diriger, devrait se ménager un lac de Constance, afin de pouvoir maintenir dans des voies régulières les débordements de sa soif d'action et de décision ».

Étrange, cette remarque anodine d'un sage, et maintenant l'offre de Pfeffer : construire avec lui un lac de Constance, pour Adolf Hitler, pour le mouvement.

J'étais tranquillement assis dans la Forêt-Noire, et voilà que je devais soudain prendre des responsabilités, les plus hautes, me décider en une heure pour un « oui » ou pour un « non », laisser tout ce qui m'entourait jusqu'à présent et monter à bord d'un bateau dont je ne connaissais ni le capitaine ni le pilote, que je venais juste de voir, et sur lequel il n'y avait que de nouvelles personnes, à la rencontre de nouvelles choses, de nouveaux évènements.

Et les signes indiquent d'emblée la tempête ! Et ce n'est pas en tant que passager que je dois me trouver sur le bateau, mais en tant que l'un des plus proches du capitaine, du maître incontesté du véhicule et donc du voyage, de la destination et de la direction du voyage.

Une fois de plus, mes pensées commencèrent à s'embrouiller. Mais je les ai vite reprises en main. De quoi s'agissait-il ? S'agissait-il de moi ? Non, de mes intérêts ? Non. Il ne s'agissait que d'une seule chose, de la cause du peuple allemand, de la « res publica ». Il se peut, et cela semble même certain, qu'il s'agisse d'une décision : du grand bonheur ou du profond malheur de ma

patrie. Le départ se fait déjà sentir. Je l'ai vu en marche, avec le cœur avant-hier dans ces tentes aux abords de Nuremberg, avec les yeux hier sur le Luitpoldhain et la place du marché. Pfeffer a raison : rien ne l'arrêtera. Il est en marche. Versailles et Weimar l'ont vu naître, Adolf Hitler a saisi son drapeau, des centaines de milliers de personnes marchent déjà avec lui, des millions suivront !

J'ai ressenti quelque chose, comme une providence divine, une volonté divine, une mission supérieure qui m'a conduit ici. En tant que soldat, j'avais juré de servir l'Allemagne, j'étais un officier, un homme de devoir. Pouvais-je, avais-je le droit de me soustraire au devoir auquel j'étais maintenant appelé ?

Mais serais-je assez fort pour accomplir la tâche, porter le fardeau, assumer la responsabilité ? Les trois balances que contenaient les armoiries de ma famille me revinrent à l'esprit. Mon père m'avait souvent dit qu'il s'agissait des balances sur lesquelles je devais toujours peser lorsque j'étais confronté à une décision difficile. Sur la première balance, on pesait le « tu dois ». Sur la deuxième, le « tu peux ». Et sur la troisième, le « tu en es capable ».

Le « tu dois » est l'appel, la mission, la connaissance du but et la nécessité morale de l'entreprendre. Le « tu dois » est apparu clairement. Il ne peut pas être indiqué plus clairement à un mortel par la Providence.

Le « tu peux » est un « tu peux » éthique. Qu'est-ce que j'avais à considérer ? J'étais libre, tout seul, sans famille. J'avais quitté mon poste d'officier, j'avais démissionné de la direction de la fabrique de machines à coudre Haid und Neu il y a quelques années, je pouvais quitter mon entreprise actuelle à tout moment. Rien ne m'obligeait à aller ailleurs. Et la demande de Pfeffer était-elle noble, indigne ? Cela ne pouvait pas être le cas. Un mouvement qui, comme je l'avais vu, secoue le peuple d'une léthargie désespérée, l'enthousiasme, et lui apprend à croire en de grands idéaux, en partie nouveaux, qui peut crier avec une fière assurance aux mères et aux pères, aux frères et aux enfants : « Ils ne sont pas tombés en vain, les fils allemands dans la grande guerre ! », il doit, il ne peut avoir qu'un contenu éthique élevé. On pouvait donc, en toute bonne conscience, répondre par « oui » au « Tu peux ».

Il était plus difficile de répondre au « tu en es capable ». Combien de fois ai-je dit aux autres qu'un homme qui se soumet à une tâche qu'il n'est pas en mesure d'accomplir est imprudent, un homme qui, par arrogance, par surestimation de soi ou par vanité, se charge de quelque chose dont il n'a pas les capacités au départ. Aujourd'hui, j'ai à nouveau été confronté à cette question. Je ne pouvais pas répondre à la question de savoir si je serais capable d'assumer une grande tâche politique. Si une telle mission m'avait été proposée immédiatement, j'aurais dû la refuser. Mais la création d'un État-major pour le commandement suprême des S.A., ce qui devait être ma tâche initiale, était une mission que je pouvais entreprendre en toute confiance. Car cela entrait dans le

cadre de ce que j'avais appris en tant qu'officier d'État-major général et étudié à l'académie de guerre. Quand et dans quelle mesure je pourrais plus tard passer à d'autres tâches, c'est ce que le temps devait montrer, c'est ce que je devais laisser à de nouveaux examens personnels ultérieurs. Le domaine qui m'intéressait le plus était celui de l'économie et de la politique économique et sociale, dont je m'étais occupé le plus intensivement dans l'après-guerre.

En plus d'avoir été assistant de direction dans une grande usine de pompes et de robinetterie et directeur et membre du conseil d'administration de l'usine de machines à coudre Haid und Neu à Karlsruhe, qui employait alors 3 200 ouvriers, j'avais siégé au conseil de surveillance d'une usine de linoléum et d'une usine de traitement du bois. Pendant cette période, j'ai appris à connaître très précisément les activités d'exportation et j'ai souvent voyagé dans des pays étrangers. J'ai également eu l'occasion de découvrir le travail des exportateurs et des importateurs de Hambourg et de Brême, ainsi que les bourses. Sur le plan sociopolitique, j'ai été pendant plusieurs années vice-président de l'association professionnelle de la mécanique de précision pour le Bade et le Wurtemberg, et président de l'association de protection des caisses de maladie dans le sud-ouest de l'Allemagne. J'ai également participé à la création du fameux système de caisses d'épargne-logement et à l'examen de la question de l'habitat périurbain et de la consolidation des ouvriers en cas de crise dans un cercle dirigé par le Chancelier du Reich de l'époque, le Dr Stresemann. Les conférences et les cours donnés à l'université de Karlsruhe et à l'université de Würzburg m'avaient obligé à étudier en profondeur les questions pertinentes. J'ai pu considérer l'attribution du titre de docteur honoris causa comme une preuve de reconnaissance de mon travail en matière de politique économique et sociale. Si je recevais une mission dans ce domaine, je pouvais l'envisager avec la conscience tranquille. Je pensais donc pouvoir répondre par l'affirmative au « tu en es capable ». Ma décision se précisa peu à peu. Mais je voulais encore dire à Pfeffer que mon véritable intérêt se situait dans le domaine de la politique économique et sociale et que je ne considérais la tâche de chef d'État-major des S.A. que comme une transition.

– C'est alors que j'ai eu l'impression d'entendre au loin le sifflement d'une voiture, un sifflement prolongé et angoissant. J'ai regardé l'heure. Il était déjà 11h45, j'avais déjà dû rater trois fois le signal. J'ai pris le chemin le plus proche de la route. Je m'étais éloigné et j'entendis encore plusieurs fois le signal répété toutes les cinq minutes. Lorsque j'ai atteint la route, j'ai vu la voiture à quelques centaines de mètres devant moi, sur la hauteur, et le conducteur me faisait déjà signe. Il est arrivé rapidement. Et là, je suis rentré rapidement à Nuremberg.

Arrivé à l'hôtel, j'ai trouvé la foule habituelle. Mais Pfeffer nous avait réservé des places et j'étais donc bien installé. Lui-même n'était pas encore arrivé. Sur la table, il y avait une carte : « Occupé pour l'Osaf ». Je n'ai donc pas

eu de travail à faire.

Il arriva bientôt avec Hallermann, Bormann, le chauffeur qui m'avait si bien guidé, ainsi que quelques guides de la S.A., dont Schneidhuber et Obernitz. Une conversation joyeuse s'engagea sur les expériences et les espoirs. Pendant le repas, un homme remarquable en uniforme de la S.A., sans insigne ni casquette, mais portant la médaille « Pour la Mérite », est entré dans la salle à manger. Il a éveillé mon intérêt en raison de sa corpulence et, sans doute, de la décoration « Pour le Mérite ». Au début, on aurait dit qu'il cherchait une place. Mais lorsque j'ai demandé à Pfeffer s'il le connaissait, il m'a répondu en souriant : « C'est Göring. Il agit comme s'il cherchait une place. Mais il veut juste se montrer et être salué ». Ce à quoi je fis involontairement remarquer : « Mais personne ne le salue ? »

« C'est certainement pour lui aussi un grand chagrin. Mais il y a déjà beaucoup de gens qui le saluent, surtout en dehors du Parti. Il se dit représentant d'Adolf Hitler à Berlin. Il n'a certes pas de mandat pour cela. Mais comme il fait partie du groupe parlementaire national-socialiste au Reichstag et qu'il sait se mettre en valeur, il est pris au sérieux à Berlin. Parfois, je crains que Hitler ne le prenne lui aussi au sérieux ».

La conversation revint sur d'autres sujets.

À une autre table, quelqu'un s'est levé et a bu à ma santé. C'était Robert Wagner. Je suis donc allé le voir plus tard et j'ai fait la connaissance chez lui des représentants de l'organisation politique du Parti : Köhler(4), Wackers(5) et d'autres.

En outre, je fis la connaissance d'un industriel du nom de Keppler, qui me parut un peu étrange dans son genre. Il était directeur d'une usine à Eberbach près de Heidelberg, qui appartenait aux usines américaines Kodak. Il observait beaucoup, mais était très silencieux.

J'ai convenu avec Wagner que le soir, après le feu d'artifice, nous allions nous asseoir ensemble à l'hôtel.

Après le repas, je me suis assis avec Pfeffer à une petite table dans un coin. Il me demanda quelle décision j'avais prise.

Je lui ai expliqué que j'étais prêt à accepter sa proposition, mais j'ai souligné mon souhait d'être libéré de mes fonctions de chef d'État-major des S.A. après un certain temps, afin de pouvoir me consacrer à la politique économique et sociale.

Il m'a répondu : « C'est tout à fait dans le domaine du possible. Mais c'est ce que nous voulons seulement suggérer à Hitler aujourd'hui. Car ce domaine de travail est assez fermement entre les mains de Gottfried Feder(7). Pour l'instant, c'est le chef d'État-major qui est visé ».

Puis il poursuivit : « Je vous remercie en tout cas et je suis heureux et fran-

chement un peu soulagé que vous ayez accepté. Je serai tout à l'heure chez Hitler et je prendrai rendez-vous avec lui pour demain. Nous nous verrons peut-être avant les démonstrations sportives et le feu d'artifice. Je partirai de l'hôtel à 17 heures. Vous ne voulez pas venir avec moi ? »

J'ai accepté avec plaisir. Nous nous sommes dit au revoir. Et je crois que, tout comme moi, il est allé se coucher pour une sieste. Mais je ne pouvais pas dormir.

Toutefois, je décidai de prendre désormais des notes qui correspondaient à la gravité et à l'importance du tournant de ma vie. J'avais de toute façon déjà consigné les jours précédents dans mon journal.

## 3. Feux d'artifice au stade – Réserves d'un Gauleiter à l'égard de la S.A.

Lorsque je suis arrivé dans le hall de l'hôtel peu avant 17 heures, j'ai trouvé Pfeffer et Hallermann qui m'attendaient déjà. Pfeffer s'est approché de moi et m'a dit :

« Demain à 11 heures, Hitler vous demande de venir vous entretenir avec lui dans sa chambre. J'ai bon espoir. Moi-même, j'y serai ».

Nous montâmes ensuite dans la voiture et sortîmes en direction du stade.

Une fois de plus, un flot de milliers de personnes s'y dirigea. Une fois de plus, les images de l'attente joyeuse et de l'enthousiasme étaient présentes. Mais aujourd'hui, c'est le costume civil qui prédomine. Les sections sportives avaient sans doute pris de l'avance. Les S.A. avaient déjà été évacués, à l'exception des formations locales. Seules les sections qui étaient venues à pied profitaient sans doute de l'occasion pour profiter encore un peu plus de leur séjour à Nuremberg.

« Nous avons organisé cette démonstration sportive et ce feu d'artifice pour financer tout le défilé. Le stade peut accueillir 30 000 personnes. L'entrée coûte 1 mark – sauf bien sûr pour la S.A. et les invités d'honneur. C'est tout ce que coûtera le Reichsparteitag. Car le voyage et le séjour sont à la charge de chacun ».

Je demandai qui s'occupait des finances du Parti. Pfeffer répondit :

« C'est Schwarz, Xaver Schwarz[1], une vraie perle humaine. Il pourrait être fonctionnaire prussien ».

« Vous avez quelque chose contre les Bavarois ? »

« Non, répondit Pfeffer, mais c'est tout de même un type d'homme un peu différent de nous autres Prussiens. On ne peut pas dire qu'ils sont meilleurs ou pires. Mais l'Allemand du Sud est en quelque sorte différent ».

« Je suis moi-même originaire du sud de l'Allemagne », ai-je dit.

« Mais », m'interrompit Pfeffer, « vous êtes badois. Pour la Bavière, c'est un Prussien avec des circonstances atténuantes ».

« Magnifique ! Cela remonte peut-être à 1866, lorsque le pays de Bade s'est dressé contre les Prussiens lors des combats de Hundheim et Werbach, sans toutefois tirer. Mais Baden a tout de même attiré sur lui une division prussienne entière ».

« Vous apprendrez à le connaître. Ils ne sont pas vraiment hostiles aux Allemands du Nord, les bons Bavarois, mais ils ont leurs particularités. Le général v. Epp[2] m'a un jour expliqué l'attitude des Bavarois envers les

Prussiens en ces termes : 'Nous ne sommes pas aussi pressés que les Prussiens. Et c'est là que ça nous énerve : jusqu'à ce que nous ayons dit 'Wurst' (saucisse), les Prussiens l'ont toujours dévorée' ».

Entre-temps, nous étions arrivés sur la pelouse du stade. D'innombrables mâts de drapeaux aux couleurs scintillantes de tous les pays allemands, ainsi que les armoiries de Nuremberg et les drapeaux du Parti. La musique nous parvenait et l'on sentait que les pas de la foule que nous dépassions et traversions s'accéléraient comme s'ils étaient électrisés à mesure qu'ils se rapprochaient de leur but.

Nous sommes entrés jusqu'à la tribune principale, accueillis par des centaines de voix : « Heil Osaf ! » Nous nous sommes dit au revoir, car je voulais me rendre à la loge d'honneur, et nous avons convenu de rentrer ensemble.

Dans la loge d'honneur, je rencontrai à nouveau Mme Winifred Wagner et ses enfants.

« Ils étaient impatients d'arriver. »

Nous avons discuté des impressions du défilé et d'autres choses, jusqu'à ce que très vite la conversation se porte sur Bayreuth. Mais elle était toujours interrompue, l'image du stade presque entièrement rempli, les gens qui voulaient saluer Madame Wagner et les questions assidues des enfants détournaient toujours l'attention ailleurs, jusqu'à ce que Madame Wagner dise : « Vous ne voulez pas nous rendre visite à Bayreuth ? Mon mari aussi serait certainement heureux de faire votre connaissance. En automne ou en hiver. C'est là qu'on est le plus à l'aise. Au printemps et pendant les semaines de festival, on n'est pas maître de son temps. Et en été, on se réfugie dans la solitude. Alors, voyez quand ça vous arrange ».

J'ai accepté avec plaisir. Non seulement ma prédilection particulière pour Richard Wagner et ses œuvres, ainsi que pour le caractère unique des représentations à Bayreuth, m'ont toujours fortement attiré dans cette ville si gracieusement située dans les montagnes de la forêt franconienne, mais aussi le charme et la grandeur de cette femme extraordinaire.

J'ai été accueilli par Monsieur Keppler, cet industriel d'Eberbach près de Heidelberg que j'avais rencontré ce midi à la table du Gauleiter Robert Wagner. Il s'est assis à côté de moi et m'a entraîné dans une conversation un peu hésitante, à sa manière taciturne. Entre-temps, il a pris des photos avec une petite caméra Siemens, toute récente à l'époque.

« J'ai entendu dire que vous seriez reçu demain par Adolf Hitler ? », me demanda-t-il assez brusquement.

« Je viens de l'apprendre. Et comment le savez-vous ? »

« Les nouvelles vont vite. »

Pause.

« Est-ce que c'est quelque chose de spécial pour lequel vous avez demandé une discussion ? »

« Je ne l'ai pas demandé moi-même. C'est Monsieur Hitler qui m'a demandé un entretien ».

Pause.

« J'ai entendu parler de vous par Robert Wagner. Vous avez été officier et vous êtes maintenant dans l'économie ? »

« Oui ».

« Connaissez-vous Feder ? »

« Non. Je ne connais personne ici. – À part Pfeffer et Robert Wagner ».

« Mais le Führer, vous devez le connaître depuis longtemps ».

« Non. Je l'ai vu pour la première fois avant-hier ».

Il garda le silence. Dieu sait ce qui se passait dans sa tête. Il ne m'était pas sympathique. Mais je ne savais pas pourquoi.

Des vagues de « Heil ! » attirèrent notre attention vers le stade où, outre les gradins surélevés, une bonne moitié du terrain intérieur était désormais remplie de formations S.A. et S.S., de la Jeunesse hitlérienne et d'autres groupes fermés. Seul un grand quadrilatère au centre était libre. Face à la tribune principale, les hautes et larges structures pour le feu d'artifice avaient été érigées. Les cris de salut s'intensifièrent, des milliers de petits drapeaux à croix gammée, vendus en permanence dans le stade, furent agités, des deux côtés de l'entrée du stade, les gens se levèrent en agitant la main, comme une vague, et bientôt tout l'immense espace de ce qui était à l'époque probablement le plus grand stade d'Allemagne fut rempli d'une tempête rugissante d'enthousiasme, lorsque la voiture d'Adolf Hitler, dans laquelle il se tenait debout à l'avant droit, arriva devant la tribune. La pellicule de mon voisin Keppler ronronna pour immortaliser cette image impressionnante. Hitler monta les marches de sa loge centrale et les sons du corps de musique faisaient de temps en temps résonner la Marche de Badenweiler à travers les acclamations frénétiques de la foule qui s'animait.

Hitler salua de la main levée le vaste espace du bâtiment rond ouvert, dans lequel on ne voyait pourtant que des gens, des drapeaux agités et des saluts. Chaque architecture, chaque construction était recouverte d'une foule grouillante.

Lorsque Hitler eut pris place, la tempête s'apaisa. On s'assit, les petits drapeaux rougeoyants se calmèrent et disparurent, et l'attention se porta généralement sur ce qui se passait à l'intérieur du terrain de sport.

Ces démonstrations avaient elles aussi un air de nouveauté. Huit cents hommes montraient dans des exercices de gymnastique le rythme régulier d'une discipline voulue mais volontaire. Si Charles Quint n'avait pas réussi à faire en

sorte que deux horloges gardent le même battement de pendule, ce problème semblait avoir trouvé ici sa solution, trouvée par la force contraignante d'une même volonté de performance collective, de même mouvement, on aurait même pu dire de même battement de cœur.

Une fois de plus, comme les jours précédents, j'étais préoccupé par cette orientation inconditionnellement identique, par cette harmonie de la pensée et de la volonté, et même des hommes en général, qui n'était que rarement concevable et perceptible auparavant dans une troupe militaire.

Quelle est la force secrète qui a fait naître ce phénomène ? Quelle force énorme réside dans cette volonté concentrée ? Quel dynamisme doit émaner de cet immense bloc d'hommes soudés et invisiblement unis ! Et quand il se met en mouvement, j'ai toujours des frissons ! – Fonte des neiges – Lac de Constance –

Pfeffer avait raison. Un homme seul, qui a créé cela et qui le tient maintenant entre ses mains, s'engage sur une voie dangereuse. Il ne le sait peut-être pas, il ne le soupçonne peut-être même pas. Mais il a peut-être aussi la capacité somnambulique de guider correctement et imperturbablement. Cela m'est apparu clairement une fois de plus : les masses qui lui sont aveuglément dévouées et qui le suivent ont le droit d'exiger – même sans leur volonté et leur pressentiment – que des hommes se rassemblent autour de Hitler, qu'ils veillent et travaillent avec une réflexion sobre, qu'ils veillent même et prient pour qu'aucune fausse route ne soit empruntée. Si, en général, ce qui est ordonné, décidé ou agencé, que ce soit par un gouvernement ou par un individu, n'est de toute façon jamais exécuté à 100 %, alors les erreurs n'ont pas d'effet aussi catastrophique que lorsqu'elles sont réellement exécutées sans condition et sans faille par toute la force d'une volonté unie. Car une telle volonté à 100 % prétend facilement, peut-être même inévitablement, à la totalité, elle ne tolère pas d'adversaires, elle ne tolère même pas les tièdes, mais elle voit dans chaque personne qui pense différemment et qui n'est pas co-enthousiaste un ennemi de son idée, voire son propre ennemi et, dans ce cas, également l'ennemi du chef et en même temps du peuple. C'est ainsi que des hommes ayant une vision plus large, une compréhension plus profonde, une foi parfaite et authentique dans le mouvement et ses objectifs, un sens du sacrifice, du sérieux et du souci, peuvent être traités d'ennemis du peuple et livrés au gibet comme traîtres !

« Otto, Otto », me suis-je dit, « tu marches d'un pas lourd. – Mais tu dois le faire ! Tu ne peux pas t'y soustraire ».

– Il faisait de plus en plus sombre. Le soleil avait déjà plongé, rouge sang, derrière le firmament. Le crépuscule répandait une atmosphère plus calme et solennelle sur le vaste espace.

C'est alors qu'un coup de canon retentit. Et en même temps, dix ou vingt fusées sifflèrent dans l'air et éclatèrent avec fracas au-dessus du terrain de sport,

se transformant en boules vertes, rouges et blanches. Quand elles se sont éteintes, la nuit est tombée d'un seul coup. C'était la nuit. – Comment cela s'était-il produit ? L'œil humain, ébloui par les boules lumineuses qui s'étaient déversées des fusées sur le stade, était-il déjà si ébloui qu'il ressentait déjà la nuit lorsque ces lumières avaient disparu ? L'homme peut-il être si vite et si facilement aveuglé, induit en erreur ? Une fois de plus, la pensée du danger m'a traversé l'esprit !

Mais coup sur coup, image après image, fusée après fusée ! C'était un immense spectacle de lumières et de couleurs, de sifflements et de craquements, de coups de canon et de tonnerre. Les gradins, le stade, les tribunes étaient parfois éclairés comme en plein jour, et lorsque les éclairs s'interrompaient quelques secondes, c'était la nuit noire au-dessus et autour de nous.

Les enfants de Wagner poussaient des cris d'enthousiasme et de joie. Adolf Hitler, que je pouvais voir de biais devant moi dans la lumière, était assis bien haut, l'œil rivé sur le feu d'artifice. Et nous étions tous sous l'impression de la symphonie de lumières et de couleurs et du tonnerre qui faisait trembler l'air.

Le spectacle semblait maintenant avoir atteint son apogée. De nouvelles étoiles, de nouvelles roues solaires, de nouvelles touffes de feu, de nouvelles gerbes de fusées illuminèrent le stade comme en plein jour. Une énorme pluie de feu tomba telle une cascade, sur une largeur d'environ 60 à 80 mètres, et sur toute la largeur, les mots « *Deutschland erwache !* » (« L'Allemagne se réveille ! ») s'enflammèrent en grandes lettres de lumière rouge. Une acclamation sans fin retentit, le corps de musique entama le *Deutschlandlied*, et tandis que les derniers feux d'artifice s'éteignaient et que les inscriptions lumineuses s'effritaient peu à peu, le chant s'éleva fièrement vers le ciel depuis 30 000 gorges.

Une fois de plus, cette soirée avait été un évènement dont la fin devait être saisie par chacun, qu'il le veuille ou non.

Une demi-heure plus tard, nous étions assis ensemble au Deutscher Hof, Robert Wagner, ses amis et moi. L'ambiance était joyeuse, d'autant plus que la femme du Gauleiter, alors âgée de 20 ans seulement, était également présente.

Au cours de la soirée, Wagner m'a parlé de ma visite au Führer, prévue pour le lendemain. Dans quel but ?

Lorsque je lui ai dit que je serais peut-être invité à rejoindre Pfeffer en tant que chef d'État-major des S.A., il a vivement salué cette possibilité. J'ai pu déduire de ses remarques qu'il n'était pas toujours d'accord avec Pfeffer, tout comme d'autres Gauleiters. Ils voient en lui un gouvernement secondaire qui exerce parfois auprès d'Adolf Hitler une influence qui va souvent à l'encontre des objectifs des Gauleiters. De plus, l'exclusivité des idées fondamentales du national-socialisme n'était pas aussi répandue dans la S.A. qu'elle devait être propagée et exigée par les Gauleiters. C'est pourquoi les hommes de la S.A. ne sont que peu nombreux à être membres du Parti. Les habitudes plus démocra-

tiques des S.A. seraient en quelque sorte en contradiction avec le principe inconditionnel du Führer, qui correspondrait aux idées nationales-socialistes et qui serait défendu et exigé par les Gauleiters.

Lorsque j'ai objecté que j'étais déjà très impressionné par l'orientation extraordinairement uniforme de la S.A., Wagner a répondu que la S.A. était plus solidement soudée qu'une coopérative de Parti, ne serait-ce que par l'uniforme. De plus, les hommes de la S.A. se rencontrent presque chaque semaine, alors que les membres du Parti d'un groupe local ou d'un arrondissement se rencontrent beaucoup moins souvent. Ils préféreraient traiter l'adhésion au Parti N.S.D.A.P. comme l'appartenance à n'importe quel autre parti politique. Mais alors, le Parti ne pourrait pas devenir ce qu'il doit être, le contenu vivant d'une idée indispensable, d'une nouvelle vision socialiste du monde, qui n'utiliserait l'instrument de la Constitution de Weimar que dans le but de prendre le pouvoir gouvernemental. Le Parti doit être une sélection de personnes qui approuvent et défendent inconditionnellement les idées et les principes d'Adolf Hitler. Ce n'est que dans l'effacement de sa propre personne, comme l'exigeaient les ordres ecclésiastiques, en particulier les jésuites, qu'il aurait la possibilité de remplir sa mission. Ce n'est qu'à cette condition qu'il pourrait attirer à lui un électorat suffisant pour atteindre son objectif. La S.A. est certes un escadron de préparation contre la menace communiste, mais elle doit avant tout être une organisation de propagande pour la direction politique. Cela exigeait également de sa part une attitude inconditionnelle et exclusive envers l'idéologie du Parti. Pfeffer s'y opposait. Et le moyen le plus sûr d'y parvenir était de placer la S.A. sous l'autorité des Gauleiters.

En écoutant ces explications, je commençai à pressentir qu'il existait des controverses au sein du mouvement, que je n'aurais pas été en mesure de comprendre sans les explications précédentes de Pfeffer. Il me semblait que c'était là que se trouvait le point central de l'attention, au cas où Adolf Hitler me nommerait le lendemain chef d'État-major de la S.A.

D'après les remarques de Wagner, l'organisation politique du Parti devait alors m'apparaître en premier lieu comme le groupe qui exigeait l'inconditionnalité absolue de la suite derrière son chef, et ce, apparemment, le cas échéant, en mettant de côté son propre point de vue personnel. Pfeffer, en revanche, voulait, selon l'ancienne coutume des corps francs, réunir les hommes en une communauté et une performance commune par le biais d'une allégeance volontaire derrière des chefs qu'il avait lui-même choisis, et il avait déjà prouvé cette possibilité avec beaucoup de succès en tant que chef de corps franc après la guerre. Le créateur du mouvement, Adolf Hitler, était le chef incontesté des deux tendances, et tous ses partisans lui vouaient un amour, une admiration et une foi uniques et inébranlables. Mais un homme de la S.A. restait encore « lui-même », on exigeait d'un membre du Parti un certain abandon de sa personna-

lité propre. J'étais déterminé à étudier ce dilemme plus en détail. Comme je n'étais pas moi-même membre du Parti, je n'avais jamais réfléchi à cette question. Mais il était clair pour moi que plus les hommes de la direction politique étaient insignifiants, plus ils étaient têtus dans leurs exigences d'exclusivité, et plus cette exigence de subordination intellectuelle devait avoir des répercussions graves sur la composition de la coopérative du Parti et sur la disposition des personnes à l'esprit libre à entrer dans le Parti.

Une fois de plus, ma tête était pleine de problèmes lorsque je me suis couché. Je convenais de rendre visite à Wagner de temps en temps à Karlsruhe. De même, Keppler m'invita à lui rendre visite à Eberbach sur le Neckar.

# 4. Premier entretien avec Hitler – nomination au poste de chef d'État-major des S.A.

Le lendemain, j'ai rencontré Pfeffer peu avant 11 heures. Nous nous sommes rendus au premier étage, dans l'antichambre d'Adolf Hitler, où Hess nous a reçus et annoncés à Hitler.

Hess me semblait avoir une trentaine d'années. Ses sourcils broussailleux cachaient encore plus ses yeux, qui étaient de toute façon un peu enfoncés, et les faisaient paraître un peu opaques, semblables à ceux d'un sphinx. Mais il était aimable et son rire donnait une impression de joie enfantine.

Nous fûmes immédiatement conduits dans la pièce attenante, dans laquelle Adolf Hitler se tenait debout à un petit bureau d'hôtel et nous salua, Pfeffer et moi, en nous serrant la main.

Dès le premier instant, ses yeux m'ont captivé. Ils étaient clairs et grands, calmes et assurés. Mais le regard ne sortait pas du globe oculaire, il venait de beaucoup plus loin, j'avais l'impression qu'il venait de l'infini. On ne pouvait pas lire en eux. Mais ils parlaient, voulaient parler. Ils ne posaient pas de questions, ils parlaient. Une légère mèche de cheveux pendait sur le front d'Adolf Hitler. Il l'écarta de la main lorsqu'il commença à parler, sans inviter à s'asseoir.

« Le capitaine von Pfeffer m'a parlé de vous. Vous avez assisté au congrès du Parti du Reich. Quelle est votre impression ? »

J'ai été un peu surpris par cette question. Il n'était pas si facile d'y répondre en quelques mots. J'ai répondu après un moment de réflexion :

« Je suis encore sous le coup d'une multitude d'impressions qu'il n'est pas si facile d'exprimer par des mots ».

« Quel est l'effet d'une telle journée sur quelqu'un qui y participe pour la première fois ? »

« Il est forcément profondément impressionné, étourdi par la grandeur de l'ensemble et par sa parfaite nouveauté : il doit en fait être partagé, comme je l'ai été, par le sentiment que vient de commencer ici un renouveau dont on ne peut en aucune façon évaluer l'impact et les possibilités. Et ce qui frappe le plus, c'est la prise de conscience que tout ce qui se passe, tout ce qui se dit, tout ce qui s'affiche, est imprégné et rempli d'une seule idée, d'une seule volonté, d'un seul esprit ».

Hitler dit alors, en désignant des chaises :

« Prenons place ». Et après quelques brefs instants, il demanda : « Vous étiez officier, officier d'État-major général ? »

« Oui ».

« Vous avez vu les sections d'assaut du mouvement. La direction est entre les mains de Pfeffer. Mais il ne peut pas le faire à long terme sans un État-major. C'est pourquoi il m'a demandé de vous adresser la question de savoir si vous seriez prêt à créer un tel État-major pour la direction des S.A. ». Et se tournant vers Pfeffer et moi, il demanda : « En avez-vous déjà parlé ? »

Pfeffer répondit : « Sur l'intention, oui. Sur la manière de le faire, pas encore ».

Puis Hitler m'a demandé :

« Êtes-vous libre ? Pouvez-vous vous consacrer à cette tâche ? Et êtes-vous prêt à le faire ? »

« Je suis totalement libre et sans contrainte. Je suis prêt à assumer cette tâche pour le moment ».

« Et quelles sont vos contreparties ? »

Je répondis, surpris : « Aucune. Je veux collaborer à la grande tâche de la reconstruction de l'Allemagne, tout comme vous, et tout comme je le suppose de vos collaborateurs ».

Hitler avait laissé passer sur son visage l'expression d'un certain soulagement lorsque je n'avais pas formulé de contre-exigences. Puis, il dit en me tendant la main :

« Je vous remercie. Mais ne sous-estimez pas l'importance des S.A. et de leur direction ». Comme je tentais de dire quelque chose, Hitler poursuivit : « Pfeffer m'a laissé entendre que vous aviez en fait d'autres objectifs. Quels sont vos autres projets ? »

« Je suis économiste et je me suis particulièrement occupé de la question de la politique sociale. Dans ce domaine, je pense pouvoir vous apporter, ainsi qu'au peuple allemand, davantage que dans la S.A. ».

« Nous aurons l'occasion de nous entretenir de ces questions. J'ai ma propre façon de choisir mes collaborateurs. Je n'aime pas mettre un homme à un poste simplement parce que je le veux à ce poste ou parce qu'il me semble approprié, mais je lui donne la possibilité d'agir dans le domaine concerné. S'il réussit, je le vois et je l'entends aussi de la part d'autres personnes. Alors, la position qu'il est appelé à occuper lui plaira d'elle-même. S'il ne réussit pas, il sera dépassé de lui-même par un autre plus performant ». [...]

« En ce qui concerne l'organisation de l'État-major du commandement suprême de la S.A. », poursuivit Hitler, « il est important de rendre compte 1) de la manière dont la S.A. est née, 2) de ce qui la maintient en premier lieu, 3) de sa mission et 4) de ce que peut devenir sa mission.

Premièrement, elle est née de ces premières milices populaires et de défense du territoire, mises en place dès 1919 par les communes et les départements, ainsi que par le gouvernement, pour se protéger contre la terreur communiste

qui, depuis les jours de novembre 1918, ne cessait de troubler telle ou telle région.

Après la fin de l'entreprise balte par la commission interalliée des pays baltes spécialement créée à cet effet, les espoirs des communistes, stimulés et financés par Moscou, s'étaient réveillés, si bien que même les partis du Reichstag avaient jugé nécessaire de mettre en place des services de sécurité en plus de la Reichswehr et de la police, afin de pouvoir, le cas échéant, contrer les tentatives de putsch de gauche. Ainsi, ces Heimwehren étaient légales et soutenues par l'État, et certaines d'entre elles étaient même armées par le gouvernement. Je rappelle seulement l'organisation Escherisch, qui disposait d'environ 100 000 fusils. Aujourd'hui, nous avons la Reichsbanner Schwarz- Rot-Gold, la force de sécurité du gouvernement contre la gauche et la droite.

Depuis la débâcle du coup d'État du Kapp, il n'y a plus rien à craindre du côté de la droite. Le 9 novembre 1923 n'était pas un acte de réaction. Il avait été discuté et commencé en commun avec le gouvernement bavarois et le commandement de la Reichswehr à Munich. Il reposait sur d'autres idées. Il ne faut pas non plus craindre une réaction du Stahlhelm. Il est l'association des activistes parmi les réactionnaires. Ce sont même en partie les anciens monarchistes qui s'y sont regroupés. Mais il manque au casque d'acier une idée, une pensée nouvelle, révolutionnaire. C'est pourquoi il n'est pas dangereux politiquement. Il est l'association de ceux qui ont été. C'est seulement dommage pour l'excellente jeunesse qui se réunit en son sein, en partie par ignorance, en partie par opposition à la République, ou encore pour des raisons d'éducation, comme émanation d'une tradition ou pour d'autres raisons. Pour l'essentiel, il recèle des qualités très précieuses, mais qui doivent se figer, se dessécher dans cette congrégation sans idées, ce qui exclut ces hommes magnifiques de la grande évolution. C'est dommage. Beaucoup d'entre eux pourraient avoir des fonctions dirigeantes chez nous.

Si la Reichsbanner Schwarz-Rot-Gold ne peut donc pas vraiment avoir de front contre la droite, car l'adversaire y fait défaut, elle ne peut avoir de front que contre la gauche, c'est-à-dire contre le communisme.

Il était très imprudent de la part du gouvernement berlinois de désigner expressément la Reichsbanner comme 'noir-rouge-or'. Il repoussait ainsi d'emblée tous ceux qui n'approuvaient pas le système de la démocratie de Weimar, alors qu'ils auraient été prêts à lutter contre le bolchevisme et le communisme, tout comme les Noirs-Rouges-Or. Car qui a finalement libéré Munich du règne de la terreur des rouges ? Qui a rétabli l'ordre dans la Ruhr, qui a sauvé la Haute-Silésie, qui a écrasé la révolte communiste de Max Hölz en Saxe[1], et même qui a stoppé l'avancée des armées rouges en 1919 vers notre frontière orientale et les a repoussées derrière la ligne dans les pays baltes ? Ce n'étaient pas les 'noir-rouge-or', mais les militants du nouveau Volksstand

allemand.

Je ne suis pas latiniste. Mais c'est justement pour cela que je peux peut-être vous dire que la res publica, le bien commun, c'est-à-dire 'la République', n'est pas une grande idée lumineuse pour laquelle quelqu'un se bat et met sa vie en jeu, et le banneret du Reich ne meurt pas plus pour la démocratie que pour n'importe quelle autre forme d'État. Il n'a pas besoin de se battre contre la droite et il ne se battra pas contre la gauche. Les militants ont donc cherché une autre bannière sous laquelle ils pourraient se rassembler pour faire face au Front rouge si nécessaire. Et je leur ai donné cette bannière avec la bannière à croix gammée. La bannière à croix gammée réunit donc les militants qui sont prêts à s'engager pour le bien de la collectivité, du peuple. La bannière du Reich noir-rouge-or, en revanche, regroupe les personnes qui ne connaissent que les mots, les démocrates de comptoir, les antisociaux.

Mais il y a les deux dans un peuple, dans chaque peuple. On ne changera pas cela, on ne le peut pas. Mais il faut connaître le fait de la séparation de ces caractères pour pouvoir juger et diriger correctement les centaines de membres de la bannière à croix gammée. Si l'on devait un jour mettre la Reichsbanner Schwarz-Rot-Gold en alerte, on ne saurait jamais avec certitude combien de ses membres viendraient et quand, et s'ils seraient alors prêts à passer à l'action. Mais si l'on voulait faire appel aux sections d'assaut de la bannière à croix gammée, on peut être sûr qu'elles viendraient toutes, toutes, même si elles devaient parcourir des centaines de kilomètres à pied. Et ils exécuteraient tous les ordres de leurs chefs.

C'est pourquoi l'État-major que vous voulez mettre en place et le chef d'État-major portent une grande responsabilité. Seuls des hommes au caractère parfaitement sûr, capables de se maîtriser eux-mêmes, peuvent y être employés.

Deuxièmement, j'en suis arrivé en même temps au deuxième point : ce qui maintient la S.A. en premier lieu. C'est la communauté de la volonté d'engagement actif, le lien de la pensée et du sentiment socialistes, la reconnaissance que la communauté nationale allemande est menacée par une puissance communiste internationale qui a déjà montré en Russie qu'elle suit sa voie sans égard pour la liberté des peuples, leur culture et aussi leurs hommes.

Ainsi, la volonté de lutter contre le communisme international est en premier lieu le ciment qui maintient les hommes de la S.A. et les *Stürme* derrière leur bannière. Chaque nouvelle tentative des communistes ou des bolcheviques de mettre le monde à feu et à sang resserre les rangs des S.A. Le règne de terreur de Béla Kun[2] a apporté à la S.A. plus d'affluence qu'aucun moyen de propagande propre n'aurait pu le faire. Et il en sera de même à l'avenir. C'est le communisme lui-même, Moscou, qui fait la promotion de la S.A.

Ils ont donc besoin d'un département au sein de l'État-major du commandement suprême de la S.A., qui s'occupe du remplacement et de la

question du renforcement des étendards et des *Stürme*. Mais ce qui est décisif, c'est le travail de renseignement silencieux à l'intérieur de la S.A. et par ses hommes à l'extérieur.

Troisièmement, le troisième point était la question de savoir quelle est la mission des S.A. Elle est en fait déjà contenue dans ce qui a été dit jusqu'à présent.

Mais imaginons que les communistes préparent un coup d'État, qu'ils sont éventuellement prêts à s'engager dans une guerre civile. De quoi s'agit-il ? Le gouvernement a à sa disposition la Reichswehr et la police – il ne compte apparemment même plus sur la Reichsbanner. Ces deux éléments ne sont mis en place, et ne peuvent généralement être mis en place, que lorsque la révolution est là, lorsque les rouges ont déjà conquis le pouvoir quelque part, lorsqu'ils ont déjà commencé leur règne de terreur quelque part. Il faut donc d'abord tuer les honnêtes citoyens, et surtout les militants, avant de se décider à prendre les armes contre les émeutiers. Et il n'est pas certain que les préparatifs soient reconnus à temps.

Notre S.A., en revanche, habite dans les mêmes maisons, les mêmes ruelles que les Rouges, elle travaille dans les mêmes usines, les mêmes entreprises qu'eux. Et là, il y a une nette séparation entre les traîtres à la patrie, communistes internationaux, et les socialistes nationaux. Elle a déjà pénétré profondément dans les entreprises, dans les cantines des ouvriers, voire dans leurs familles. C'est pourquoi la S.A. connaît ses adversaires, elle entend leurs discours et elle voit leurs actions. Et puis elle connaît les recoins où se tiennent les réunions secrètes et où s'élaborent les plans.

Ce seul fait paralyse le travail des autres. La seule présence de la S.A. entrave, voire empêche peut-être un attentat communiste.

C'est pourquoi nos adversaires s'efforcent d'obtenir du gouvernement l'interdiction des S.A. Pour cela, ils cherchent des raisons, des motifs, des incidents. Nous devons donc veiller scrupuleusement à ce qu'aucun moyen ne soit mis entre les mains de nos adversaires. Rien ne doit être fait qui contrevienne aux dispositions, qui soit contraire aux lois, qui puisse même avoir l'air d'être illégal.

En particulier, vous devez absolument empêcher que l'idée ne surgisse ou ne s'alimente, voire qu'il ne soit même pas permis de mentionner que la S.A. elle-même pourrait un jour avoir une mission putschiste. Ce n'est pas son but. Il ne doit pas l'être. Elle ne peut pas l'être non plus. Pour un putsch, il faut des armes. La S.A. n'a pas d'armes et ne devrait jamais en avoir, à moins que le gouvernement lui-même ne lui en donne. Et même dans ce cas, il est préférable que ce ne soit pas la S.A. qui reçoive des armes : car elle n'est pas du tout formée pour les commander. Mais dans un tel cas, la S.A. devrait simplement remettre les hommes appropriés à la Reichswehr ou à la police.

Quatrièmement, nous en arrivons au quatrième point que j'ai mentionné : ce que pourrait être un jour la mission de la S.A. Il est possible que la S.A. représente un jour, peut-être avec le Stahlhelm, le réservoir de la jeunesse allemande capable de se former, capable de se former pour la Wehrmacht, pour une armée peut-être nouvelle, dont nous ne pouvons pas encore nous faire une idée claire. J'aimerais que nous n'ayons plus besoin d'une armée permanente au sens ancien du terme. Tout doit être fait pour éviter la nécessité. Mais l'Allemagne se trouve malheureusement au milieu d'une Europe sans paix. Nous n'avons pas la même chance que l'Angleterre, par exemple, qui n'a pas de surprises soudaines à attendre sur son île. L'Allemagne doit être préparée et capable, dans une mesure un peu plus grande que d'autres pays, de se défendre et de défendre le sol allemand. Et c'est pourquoi il serait peut-être possible, plus tard, de développer la S.A. dans le but d'une préparation unique au service militaire, c'est-à-dire d'endurcir physiquement et mentalement la jeunesse masculine allemande et de la maintenir en bonne santé, de l'éduquer à un dur travail dans un esprit de camaraderie et de discipline volontaire, c'est-à-dire dans toutes les vertus soldatesques qui sont les supports les plus sûrs pour les tâches qui seraient alors confiées aux hommes. Mais il s'agit là de réflexions sur l'avenir et de tâches de l'État dont nous n'avons pas besoin de nous occuper aujourd'hui. Seulement, il faut pouvoir se répondre à soi-même lorsque la question se pose : que deviendra la S.A. lorsque sa mission actuelle sera accomplie. Et la composition de l'État-major devrait aussi tenir compte dès maintenant de telles possibilités d'avenir ».

Tout au long de son discours, Adolf Hitler a gardé ses yeux fixés sur moi. En parlant, il bougeait plusieurs fois les mains ou les bras, comme pour souligner ses paroles, une caractéristique qui contribue sans aucun doute à faciliter la compréhension de l'auditeur. Après quelques instants de silence, Hitler poursuivit en se levant :

« Eh bien, nous parlerons plus souvent de ces problèmes. Pour aujourd'hui, je vous remercie d'avoir accepté de vous soumettre à cette tâche. Convenez de tout le reste avec Monsieur von Pfeffer. Et lorsque vous serez arrivé, venez vite nous voir. Quand puis-je m'attendre à cela ? »

« Je pense dans environ quatre semaines ».

« Bien. Alors au revoir ».

Nous nous sommes quittés en nous serrant chaleureusement la main.

Dans l'antichambre, plusieurs messieurs attendaient apparemment déjà d'être admis auprès d'Adolf Hitler. Nous n'avons donc pu que lancer un bref « au revoir » à Hess et sommes descendus au restaurant.

Nous sommes d'abord restés assis ensemble quelques instants sans parler. Puis Pfeffer a dit :

« Le premier pas est fait. Souvent, c'est le plus difficile. Mais seul l'avenir nous dira si ce sera le cas ici ».

« J'admire la clarté des explications de Hitler », ai-je remarqué. « Il m'a tout de même donné, en un exposé relativement bref, une image complète de ses pensées et de ses vues sur la S.A. ».

« Oui, il peut le faire », dit Pfeffer, « c'est un talent inouï de sa part. Et il parle de manière totalement improvisée. Dans ses déductions, il y a une telle simplicité dans la formulation et le dessin des faits et de ses pensées qu'elles sont toujours convaincantes. »

« Je suis très impressionné par cette façon de parler. Mais je dois dire en outre que chaque phrase a du corps et semble inattaquable. Seule la tendance qu'Adolf Hitler m'a exprimée en réponse, lorsque j'ai parlé de mes souhaits en matière de politique économique et sociale, ne m'est pas tout à fait sympathique. Bien sûr, il doit d'abord connaître et étudier un homme avant de lui confier une tâche. Mais le laisser faire ses preuves seulement dans un combat avec un concurrent peut conduire à des erreurs et à des désavantages dans le travail ».

« Votre concurrent est Gottfried Feder, le fameux programmateur du Parti. Vous n'aurez pas la tâche facile. Peut-être qu'il n'est lui-même pas tout à fait d'accord avec lui. Mais il ne peut pas l'écarter. Feder est au Parti depuis aussi longtemps que lui. Et là, ce point de vue de Hitler est plus confortable pour lui. Il a quelque chose pour lui. Ils se battent pour lui contre Feder. Hitler lui-même se tient à l'écart. Nous aurons l'occasion d'en parler ».

Puis Pfeffer poursuivit. « Écrivez-moi donc quand vous viendrez. Je vous répondrai alors quand et où je vous attendrai. Mais ne laissez pas passer plus de quatre semaines. Il serait dommage de perdre chaque semaine ».

« Je respecterai certainement ce délai et je vous le ferai savoir dès que je pourrai venir. J'attends alors votre appel ».

« Bien. Je dois encore me rendre à mon bureau, puis je rentrerai aujourd'hui même à Munich. Maintenant, digérez tout ce que vous avez vu et entendu ici. C'est plus que ce qui peut arriver à un homme en si peu de temps. Nous nous reverrons donc vers le début du mois d'août [sic] ».

Nous nous sommes quittés après que je l'ai encore remercié d'avoir donné un nouveau chemin à ma vie. Certes, je ne voyais pas encore où il me mènerait. Mais j'étais décidé à le suivre.

Moi aussi, j'ai pu prendre un train l'après-midi même, via Heidelberg, pour Karlsruhe, où je voulais d'abord rendre visite à mes parents, avant de procéder à l'annulation de mes obligations et relations professionnelles. Il était clair pour moi que je devais rompre avec beaucoup de choses. Mais le caractère clair et fascinant de Hitler me fit jeter par-dessus bord les dernières inhibitions qui

s'étaient encore manifestées de temps à autre.

# 5. L'« Osaf » Pfeffer initie Wagener – Hitler sur la science et la démocratie

Quatre semaines après le défilé de Nuremberg, je me suis rendu à Munich pour y transférer mon domicile et commencer mon nouveau travail. J'avais auparavant échangé des lettres avec Pfeffer afin de m'assurer un logement et de me préparer à ma venue. Je louai deux pièces chez une femme, von Scheubner-Richter[1], qui étaient très joliment meublées et qu'avaient occupées jusqu'alors l'adjudant de Pfeffer, le lieutenant Hallermann, et sa femme. Hallermann a dû se rendre dans un sanatorium car il s'est avéré qu'il était malade des poumons depuis un certain temps et qu'il avait un peu trop tardé à se faire soigner. [...]

Les locaux du Parti se trouvaient dans une maison de trois étages dans la Schellingstraße, qui était louée, y compris une annexe en forme de maison arrière, qui contenait à l'étage supérieur un atelier, inévitable dans la région de Munich. Les antichambres de cet atelier et l'atelier lui-même étaient les chambres de l'Osaf. J'y rencontrai, outre Pfeffer, Hallermann, qui s'apprêtait à partir, Bormann, qui était assis devant sa machine à écrire, et le chauffeur de Pfeffer, qui était de service.

« Je vous souhaite la bienvenue à Munich, la capitale des Bavarois et la ville de naissance du mouvement. Vous arrivez à point nommé. Car Hallermann n'aurait pas pu tenir plus longtemps, et je ne voulais pas faire venir de nouvelles personnes ici avant votre arrivée ». Sur ces mots, Pfeffer s'est approché de moi et m'a tendu la main.

Après avoir salué les autres, que j'avais déjà tous rencontrés à Nuremberg, Pfeffer m'a emmené dans sa chambre, où il était seul, et nous nous sommes assis ensemble à une table.

« C'est une nouvelle étape de votre vie que vous entamez, vous devez en être conscient, cher Wagener. Je me suis encore demandé à plusieurs reprises si je pouvais prendre la responsabilité de vous faire venir chez nous. Tout est allé si vite à Nuremberg, et j'ai tellement insisté que vous vous êtes peut-être senti pris au dépourvu. Mais ensuite, je me suis dit que vous étiez assez âgé pour juger d'une telle démarche et que, de plus, je vous connaissais de Thorn et des pays baltes et que je vous jugeais sans doute correctement ».

« La décision que j'ai prise à Nuremberg, Pfeffer, n'a pas été ébranlée un seul instant », lui ai-je dit pour le rassurer. « Il ne m'est pas non plus venu à l'idée de la regretter. J'ai coupé tous les ponts derrière moi et je suis à la disposition du mouvement avec tout ce que je suis et tout ce que j'ai ».

Il me serra encore une fois la main et me dit : « Je vous remercie. Mais je

dois maintenant vous présenter les différentes personnalités que vous allez rencontrer ici, afin que vous ne vous créiez pas de difficultés inutiles lorsque vous ferez leur connaissance.

Vous n'avez pas en face de vous des personnes ayant fait des études ou des Lente avec des termes d'officiers. Vous n'avez pas non plus en face de vous des Prussiens ou des Allemands du Nord, comme vous en avez peut-être l'habitude. Mais tous les hommes ici, ou du moins presque tous, sont partis d'un niveau généralement modeste pour devenir ce qu'ils sont aujourd'hui ou ce qu'ils représentent ici. En outre, ils sont généralement bavarois ou allemands de l'étranger.

De telles personnes sont facilement soupçonnantes lorsqu'un nouveau venu arrive, en particulier un ancien officier, voire un officier d'État-major général, un docteur honoris causa, un industriel, et qui plus est, pas même bavarois. En ce qui concerne ce dernier point, vous devez donc mettre en avant le Bade. C'est encore possible. Cela sera encore accepté, Prussien, ce serait assez compromettant ».

« Mais vous êtes vous-même Prussien ? », ai-je demandé.

« Oui. Je suis peut-être aussi l'une des personnalités les plus combattues au sein de la direction de la Reichsleitung der N.S.D.A.P. Mais cela ne sert à rien.

Hitler lui-même pense différemment. Il cherche les gens, les collaborateurs, les personnalités. Il n'est d'ailleurs pas bavarois lui-même, mais autrichien. Et là, il voit plus l'Allemand que le Bavarois, le Prussien ou le Badois.

Et cela m'amène à un autre problème sur lequel je dois vous donner des éclaircissements. Dans sa jeunesse, Hitler a grandi dans sa patrie autrichienne, dans le cercle de ceux qui s'appelaient eux-mêmes les *Alldeutsche*. La nostalgie d'une grande Allemagne unique est donc née en lui. Il la porte en lui plus fortement qu'un Allemand du Reich. Ce que l'on n'a pas, on le rêve, on l'espère, on y aspire. Celui qui l'a n'y pense pas.

Ainsi Hitler a un faible particulier pour les Allemands de l'étranger. Hess est originaire d'Égypte, Rosenberg(2) de Géorgie et a grandi en Estonie, et s'il trouve quelqu'un qui est également venu de l'extérieur, il lui est peut-être plus sympathique a priori que s'il avait grandi en Allemagne. C'est un point auquel nous devons être très attentifs. Car ces Allemands de l'étranger ne connaissent pas vraiment l'Allemagne. Ils voient à travers leurs lunettes, jugent à partir de leur nostalgie, souffrent souvent d'arrogance et d'une imagination stupide et sont généralement étonnés que nous, Allemands, considérions comme secondaire ou évident tel ou tel élément qui a une importance décisive pour eux. La même chose se produit bien sûr parfois dans l'autre sens.

Nous avons donc affaire à deux complexes : celui de la Bavière et celui de l'Allemagne de l'étranger. À cela s'ajoute l'autre élément que j'ai mentionné en

premier, à savoir que presque tous les hommes ici viennent d'en bas ou du moins n'étaient rien avant d'arriver ici. Ce qui est le plus grave et le plus dangereux.

C'est pour cela que je vous ai demandé de venir ici. Si le mouvement est en marche et a du succès, ce n'est pas tant à cause de la justesse des idées qu'il poursuit ou même de la justesse des hommes qui le dirigent et l'ont fait naître, mais à cause des conséquences du dictat fou de Versailles, de l'attitude totalement absurde des puissances ennemies à l'égard du peuple allemand, qui perdure, de la constitution de Weimar, certes belle sur le plan juridique, mais stupide sur le plan pratique, et enfin de la conjoncture économique en recul. Si tout cela continue – et comment un changement pourrait-il intervenir ? – alors le mouvement gagnera la majorité au Reichstag et gouvernera seul, totalement seul, conformément à la Constitution de Weimar. Si nous n'avons alors pas d'autres hommes à la barre que ceux qui se sont présentés ici jusqu'à présent, alors le plus grand malheur arrivera ».

« Pardonnez-moi de vous interrompre », ai-je dit ; « vous avez présenté comme impossible qu'un changement puisse intervenir, un changement de la situation globale, qui est le terreau du mouvement. Pourquoi cela ne serait-il pas possible ? Souvent, c'est justement la conséquence du réveil d'un mouvement né des erreurs d'une situation, que les responsables de cette situation deviennent attentifs et se réveillent. Pourquoi les puissances ennemies ne se décideraient-elles pas à procéder à une révision de Versailles et à modifier leur attitude vis-à-vis de l'Allemagne lorsqu'elles voient l'évolution du N.S.D.A.P. ? Pourquoi la Constitution de Weimar ne pourrait-elle pas faire l'objet de quelques ajouts qui en compenseraient les effets défectueux ? Pourquoi ne serait-il pas possible d'éliminer le chômage et de créer des possibilités de gain et du pain ? »

« Oui, pourquoi ? » répondit Pfeffer, « je me le demande aussi. Mais je crois que mon sentiment ne me trompe pas si je suis convaincu que tout cela n'arrivera pas. Qui sont donc les hommes dans l'ancien camp ennemi qui devraient s'élever à un tel acte historique ? Qui sont les hommes du Reichstag qui devraient prendre une décision, au lieu de se contenter de profiter des confortables fauteuils du Parlement et d'engranger des indemnités ? Lorsque quelque chose de nouveau apparaît, qui veut changer une situation qui a été créée, ceux qui veulent défendre ou maintenir l'ancien ne deviennent généralement pas intelligents, mais au contraire têtus. Ils ne voient les choses qu'à travers leurs propres lunettes, qui ont des œillères. Et c'est pourquoi ils font toujours la plus mauvaise chose qu'ils puissent faire, tout se retourne d'abord contre eux. Ils se liguent même contre eux. C'est pourquoi je pense qu'il est plus probable que les Allemands qui n'approuvent pas le mouvement s'unissent à notre ennemi extérieur, plutôt qu'ils ne prennent la décision de réfléchir aux

erreurs qui ont donné naissance à ce mouvement et à ce qu'il faudrait changer pour lui ôter son fondement ».

Je me tus, car je devais intérieurement donner raison à Pfeffer. C'est pourquoi il poursuivit : « Soit nous parvenons à amener les autres à la compréhension par l'information, soit il doit être de notre devoir de faire venir dans le Parti des personnalités qui seront ensuite en mesure de rattraper ce qui a été négligé, donc si possible en collaboration avec les autres, sans que l'ordre et la paix soient menacés.

Nous devons donc tous deux bien nous comprendre, nous comprendre parfaitement. Nous devons laisser de côté toutes les aspirations personnelles et agir uniquement sur la base de cette compréhension claire. Cela vaut vraiment la sueur des nobles de faire ici son devoir, ce devoir que nous, soldats et officiers, avons toujours considéré et appris à connaître comme le fil conducteur de notre vie ».

Il y eut une petite pause. Puis Pfeffer reprit :

« Mais voyons maintenant les personnes que vous allez probablement rencontrer aujourd'hui.

Il y a d'abord Hess. Je crois que vous l'avez déjà vu à Nuremberg. Il est né au Caire et y a passé sa jeunesse(3). Ses parents sont originaires du Vogtland ou du Fichtelgebirge, en tout cas de la frontière entre la Saxe et la Bavière. Il a ensuite fréquenté le Pädagogium de Godesberg, où il n'y a principalement que des Allemands expatriés. Il n'y a donc guère appris à connaître l'Allemagne. Puis vint la guerre, à laquelle il s'est porté volontaire.

Il est devenu aviateur et a atteint le grade de premier-lieutenant. Chapeau bas à lui. Je ne sais pas comment il s'est retrouvé avec Hitler après la guerre. Il voulait sans doute étudier ici, à Munich. Parmi les étudiants, beaucoup ont rejoint le mouvement. En tout cas, il a participé à la marche vers la Feldherrnhalle le 9 novembre 1923 et s'est ensuite retrouvé dans la forteresse avec Hitler. Lorsque Hitler y écrivit son livre *Mein Kampf*, en partie grandiose, en partie malheureux, Hess se mit à sa disposition et travailla pour lui. Il est ainsi devenu son secrétaire et il l'est encore aujourd'hui.

Hess est marié. Une femme charmante et très raisonnable, la meilleure pièce de la maison. Les deux pieds sur terre. Mais elle évite un peu la proximité de Hitler – peut-être aussi l'inverse. Je ne sais pas pourquoi. Mais les femmes ont un instinct sûr. –

Alors vous rencontrerez probablement Bouhler(4). Également officier de guerre, bavarois, blessé de guerre, marche avec une canne, car une de ses jambes est raide et raccourcie. Homme intelligent et décent, un peu sorti de l'horizon bavarois, lit beaucoup, étudie l'histoire et les grands hommes de l'histoire, mais vit très replié sur lui-même. Il est officiellement le directeur de la

G.m.b.H., qui est la propriété privée du Parti. Cette solution juridique devait être utilisée pour soustraire cette propriété, par exemple les journaux, la propriété foncière attendue, la caisse du Parti, etc. à l'emprise des puissances politiques et la placer sous la protection des notions de droit économique de la propriété privée.

Bouhler a toute la confiance de Hitler, et ce à juste titre. Mais nous devons le compter dans le groupe des représentants bavarois.

Ensuite, vous ferez la connaissance de Schwarz, Xaver Schwarz(5), une âme fidèle, un ancien soldat, puis une carrière administrative inférieure. Il aurait peut-être pu devenir plus tard conseiller de chancellerie. Aujourd'hui, il porte le titre de trésorier du Parti, et depuis que les Gauleiters dépendent économiquement de la centrale du Parti : Trésorier du Reich. Il se consacre avec un amour touchant à la cartothèque du Parti. Elle répertorie tous les membres, c'est-à-dire tous ceux qui se sont inscrits comme membres du Parti politique et qui ont été acceptés par les Gau. Chaque membre paie une cotisation mensuelle. Ces cotisations sont la colonne vertébrale économique du Parti.

Deux âmes se battent, hélas, dans sa poitrine. D'une part, le souhait d'Adolf Hitler de limiter le nombre de membres du Parti. Et d'autre part, le souhait du trésorier d'augmenter le plus possible le montant des cotisations grâce au plus grand nombre possible de membres. Mais il fait bien son travail, c'est vraiment un fonctionnaire fidèle, sans défaut, sans vanité, et absolument dévoué à Hitler.

Schwarz est l'un des plus fervents défenseurs du point de vue bavarois. Munich est la ville de naissance du mouvement. Les Bavarois l'ont sorti de son berceau. Ce n'est pas : ex oriente lux, de la Prusse au-delà de l'Elbe, mais de la Bavière, de Munich, oui, de la Bürgerbräukeller qu'est né le mouvement salvateur du renouveau allemand !

Si vous avez gagné Schwarz à votre cause, vous avez déjà fait beaucoup. Mais il est facilement soumis à l'influence de ses amis. Et quand Hitler lui dit quelque chose, même s'il croyait le contraire jusque-là, c'est pour lui l'évangile ». [...]

Ensuite, il me détailla la division de l'ensemble de la S. A. en districts de représentants de l'Osafstell, qui, pour des raisons pratiques, coïncide avec la division des Gau, certains Gau étant toujours regroupés.

« Les Gauleiters préféreraient avoir chacun leur Osaf-Stellvertreter. [...] Les adjoints Osaf sont donc mes représentants dans leurs secteurs.

Si chaque Gau avait son adjoint Osaf, le Gauleiter l'accepterait certainement avec le temps, ou bien il insisterait auprès de Hitler jusqu'à ce qu'il obtienne celui qui lui convient le mieux. C'est ainsi que trois ou quatre Gauleiters se tirent dans les pattes à cause de mon adjoint. Et comme les Gauleiters ne peuvent jamais se mettre d'accord, j'ai toujours raison ».

« J'ai l'impression », ai-je lancé, « que vous êtes en conflit avec les Gauleiters. N'est-ce pas peu pratique ? »

« Ce n'est pas pratique, en effet. Mais il ne peut en être autrement... Vous voyez, les Gauleiters sont en fait tous des petits Hitler. Certains le sont vraiment, d'autres le ressentent seulement.

Le mouvement n'est pas né uniquement à Munich. Il y en avait un dans la Ruhr qui rassemblait des hommes droits autour de lui, un autre a mis sur pied une organisation dans le Pays de Bade alors que Hitler était encore depuis longtemps dans la forteresse, à Munich, un parti tronqué a subsisté après 1923, etc.

Mais Hitler était l'aimant, absolument le plus fort parmi tous les petits Hitler. Et de même que dans les débuts de l'Église chrétienne, l'évêque de Rome a été progressivement reconnu par les autres comme le premier, le papa, le pape, de même Adolf Hitler a été progressivement reconnu comme le chef du mouvement. Mais chaque Gauleiter avait sa propre fierté et sa propre orientation.

Seule la S.A. était le lien unificateur qui pouvait les unir tous. Ils n'aimaient certes pas cela. Mais Hitler avait bien compris que la dépendance définitive des Gauleiters vis-à-vis de lui ne pouvait être obtenue que par la création d'une S.A. centralisée. Hitler ne parle pas de cela. Car il a en fait emberlifiquoter les Gauleiters. Avec les justifications que vous connaissez sur la nécessité d'une direction unifiée de la S.A., qui sont en soi tout à fait justes et valables, il a retiré la S.A. des mains des Gauleiters et les a ainsi soumis en même temps à son autorité. Une fédération est devenue une unité. Avec le temps, il est possible que Hitler puisse même destituer un Gauleiter s'il ne lui convient pas. Cela n'était pas possible avant que la S.A. ne soit regroupée en une unité sous commandement central.

Je suis le lapin qui a dû accomplir cette tâche ingrate. Et vous devez étayer et consolider mon travail en créant l'État-major du Haut commandement de la S.A. C'est pourquoi vous aussi, dans une certaine mesure, vous êtes exposé à l'hostilité des Gauleiters ».

« Ah ! je comprends maintenant l'attitude de Robert Wagner à mon égard », me suis-je exclamé.

« Vous a-t-il déjà dit quelque chose à ce sujet ? », demanda Pfeffer. Mais sans attendre de réponse, il poursuivit : « Il est l'un des plus ardents défenseurs de ses droits.

Et c'est là que vous découvrez une tactique particulière de Hitler, sur laquelle vous pouvez vous faire votre propre idée : il veut rendre les Gauleiters dociles. Il le doit. Le mouvement ne peut être fort que s'il est uni et cohérent. Mais il ne veut pas – et il a absolument raison sur ce point – s'imposer à lui-

même et à sa position vis-à-vis de ces Gauleiters les mesures nécessaires à cet effet. Il utilise donc, comme je l'ai déjà dit, la S.A., laisse les Gauleiters se déchaîner contre moi et le combat qui devrait se dérouler entre lui et les Gauleiters se déroule entre les Gauleiters et moi. Je pense qu'il est possible qu'il pousse ce jeu un peu sournois jusqu'à donner son accord conditionnel à tel ou tel Gauleiter, ce qui me fera de plus en plus passer pour le bouc émissaire.

Et un jour, – Wagener, je vous le prédis, – il me laissera tomber avec un grand aplomb et me sacrifiera à la fureur de cette meute et se tiendra alors, en grand juste, face aux Gauleiters qui, après ce sacrifice, se plieront alors volontiers au joug de sa direction désormais assurée ».

« Pfeffer ! », dis-je, « parlez-vous sérieusement ou plaisantez-vous ? »

« Je parle sérieusement. Chanson politique, une chanson déplaisante. Mais ils doivent tout prendre en compte. Les différents groupes devaient être unifiés. Le Parti avait besoin d'une direction ferme. Et c'est ce qu'a fait Hitler par ce moyen. La fin justifie les moyens. Hitler n'est pas catholique pour rien. Il a appris cela des principes des jésuites ».

« Mais qu'en est-il du caractère ? »

« Il s'agit de sauver l'Allemagne. Aucun sacrifice n'est trop grand pour cet objectif. Même le mien n'est pas un sacrifice. Mais vous reconnaîtrez que j'avais raison lorsque je vous ai dit que je flairais des dangers. Et nous voulons considérer que c'est notre devoir de les prévenir. Nous ne pouvons rien changer à l'évolution du mouvement. Versailles et Weimar, ainsi que Moscou, sont les forces immuables de la serre de ce mouvement. Ne vous laissez pas ébranler, Wagener. Il s'agit de l'Allemagne, peut-être même davantage. C'est toute la culture de l'Occident qui est en danger ! Nous devons intervenir, chercher des hommes, des personnalités, des têtes, même si l'on joue peut-être un jour avec nous un jeu frivole ».

J'étais ébranlé. Je voyais devant mes yeux le gigantesque enthousiasme de Nuremberg, la détresse du peuple que j'avais encore vue à Karlsruhe, et la dynamique interne du mouvement fondé et dirigé par Adolf Hitler, qui devait représenter l'avenir de l'Allemagne. Et voilà que ce premier aperçu de la forge de l'avenir me rendait déjà fou. Je dus me faire violence pour refouler mes pensées ; car Pfeffer avait certainement raison, et je devais d'abord pénétrer plus profondément dans ce monde de pensées politiques pour être autorisé à porter un jugement.

Dieu merci, nous avons été interrompus. Bormann est entré et a annoncé la présence de M^lle^ Frey. Pfeffer me dit brièvement qu'elle était la secrétaire de Hitler, quand elle entra à son tour pour dire à Pfeffer, en me regardant avec curiosité, que le chef était arrivé et qu'il voulait me parler.

« Je vous avais annoncé à Hitler », expliqua Pfeffer. [...]

Hitler s'est approché de moi et m'a tendu la main, tandis que je disais :

« Je vous informe de mon arrivée à Munich et de ma prise de fonction en tant que chef d'État-major de la S.A. ».

« Je vous remercie et vous souhaite la bienvenue à ce poste. J'espère une bonne collaboration ». Ce faisant, il nous proposa de nous asseoir, Pfeffer et moi.

C'était une pièce de taille moyenne, dans laquelle se trouvait un bureau près de la fenêtre, avec quelques livres dessus et des journaux. L'autre moitié de la pièce était occupée par un salon composé d'une table ronde centrale et de quatre fauteuils. Il ne restait plus dans la pièce qu'une bibliothèque dont le bois s'accordait avec le reste de l'ameublement.

Lorsque nous nous sommes assis à trois autour de la table ronde, Hitler m'a regardé avec ses grands yeux insondables qui, comme à Nuremberg, m'ont donné l'impression d'une profonde et infinie bonté, comme s'ils voulaient constamment donner quelque chose sans rien dire. Moi aussi, je restai d'abord silencieux. Puis je pensai qu'il attendait que je commence, et je dis :

« J'étais encore rempli des jours de Nuremberg, lorsque j'ai pris congé de tous ceux avec qui j'avais été jusqu'alors. Et j'ai toujours essayé de comparer l'âme et l'esprit que j'ai connus à Nuremberg avec la manière de penser et le mode de vie propres aux cercles qui m'ont entouré jusqu'ici. Mais je n'ai trouvé de parenté que chez mes vieux camarades officiers et surtout chez mes vieux soldats et chez les ouvriers ».

Hitler gardait toujours le silence, même si je faisais une pause. J'ai donc brièvement raconté ma visite à ces anciens camarades de guerre à Rintheim, près de Karlsruhe. Ce n'est qu'à ce moment-là que j'ai ressenti comme une étincelle dans les yeux de Hitler. Et alors que je m'arrêtais de parler, il prit la parole.

« C'est le peuple tel que je le connais et le redécouvre sans cesse, ce peuple allemand fidèle, amoureux de la vérité, ouvert, honnête, capable d'enthousiasme et de sacrifice. Il renferme plus de valeurs et un contenu intérieur plus profond que toute la couche des soi-disant personnes cultivées qui prétendent, parce qu'elles en savent plus, pouvoir aussi en faire plus, mais qui n'ont généralement pas les qualités d'un chef. Car celles-ci ne s'apprennent pas dans les écoles et les universités.

Je ne sous-estime pas la science à cet égard. Au contraire. Les connaissances solides issues d'études sérieuses sont bien entendu la base de tout véritable savoir-faire. Les scientifiques, en particulier, se sont plongés dans leur domaine de connaissances au prix d'années de travail assidu et souvent de privations, ils s'y sont épanouis et leur science est devenue leur raison de vivre. Je parle ici à la manière de Hans Sachs : 'Ne méprisez pas les maîtres !'. Mais la grande masse

de ceux qui se nomment les 'éduqués' sont des demi-mondains intellectuels superficiels, des incapables vaniteux et présomptueux, qui ne sont même pas conscients du ridicule de leur bourrage de crâne ».

Hitler s'était laissé emporter par une certaine excitation et poursuivit sans s'arrêter plus longtemps :

« Vous n'avez pas encore compris que nous vivons un changement d'époque, dont le point culminant est encore à venir. L'individualisme qui, depuis l'Antiquité grecque, a accompagné tout le Moyen-Âge et qui a de nouveau marqué les temps modernes de son empreinte, est en train de vaciller. Non pas en raison de changements internes chez les hommes ou les peuples, ou en raison d'une nouvelle orientation politique ou culturelle, mais en premier lieu en raison d'une transformation complète de la vie économique, de l'évolution de l'artisanat vers l'industrie, du compagnon et du maître indépendant vers l'homme d'usine, de la petite entreprise individuelle vers l'entreprise de masse, de la relation personnelle de l'employeur à l'employé vers un état de dépendance impersonnel du travail vis-à-vis du capital.

C'est là que se situent les problèmes de notre siècle. Les reconnaître est le devoir de chacun, les résoudre est la tâche des gouvernements. Mais si les gouvernements ne sont formés que d'hommes qui, en vertu du droit de vote universel et égal, sont envoyés au parlement par le bulletin de vote de la masse, il est peu probable que les meilleurs et les plus aptes y siègent, car un grand avocat très occupé ou un scientifique célèbre, un grand médecin ou un entrepreneur de premier plan n'ont pas le temps de se présenter à une élection et de se consacrer à la campagne électorale pendant quatre semaines. Et ils ne peuvent pas non plus passer leur temps précieux au Reichstag.

C'est pourquoi le parlementarisme pur de type Weimar ne me semble pas être la forme adéquate, et les parlementaires ne me semblent pas être les hommes qu'il faut pour maîtriser les immenses questions actuelles.

Je n'ai aucune objection contre les parlements en tant que tels. Ils montrent le pouls du peuple mieux et de manière plus visible que toute autre institution. Mais à côté de cela, il faudrait créer une organisation qui recense et sélectionne les vrais cerveaux et les mette à la disposition du gouvernement pour qu'ils collaborent ou qu'ils le conseillent. Ce n'est qu'alors qu'il sera possible, par un travail commun, de trouver et de guider le chemin de l'individualisme vers le socialisme, sans bouleversement, sans destruction des biens les plus précieux, sans anéantissement de vies humaines irremplaçables et sans retour à un état inférieur de civilisation et de culture, ainsi que de niveau de vie et de vie tout court.

C'est alors que les petits malins arrivent et invoquent la loi et le droit hérité. Ces légitimistes ne voient pas que cette loi et ce droit sont nés de la pensée individualiste et sont des piliers de cette époque ancienne. Il faut justement

substituer de nouvelles lois et un nouveau droit aux anciennes traditions. Sinon, ils devront constater que le chemin vers un nouvel ordre socialiste ne sera pas parcouru de manière planifiée et pacifique, mais que des révolutions renverseront ces piliers et feront tomber l'édifice de l'individualisme. Mais ils n'ont généralement même pas lu Marx, et ils considèrent la révolution bolchevique comme une affaire privée russe.

C'est ici que se trouvent nos tâches, nos devoirs, c'est ici que se trouve le but élevé de notre travail et de notre volonté. Si nous ne parvenons pas à rapprocher le peuple allemand de ce but et à accomplir ainsi une œuvre pour l'humanité entière, alors nous ne sommes pas dignes que le peuple accorde à notre mouvement cette confiance infinie et soit prêt à nous suivre et à faire des sacrifices et à nous accorder cette foi indomptable qui seule est capable de déplacer des montagnes ».

Hitler avait fait toutes ces déclarations sans s'arrêter de penser ou de réfléchir. Visiblement très excité, ses yeux avaient de temps en temps montré des signes semblables à ceux d'une lumière et étaient sans cesse et exclusivement dirigés vers moi. J'étais fortement impressionné et absolument sous le charme de ses paroles, qui m'avaient fait comprendre en quelques minutes le contenu d'un évènement qui allait bouleverser le monde et dont la majeure partie de l'humanité ne s'est peut-être même pas encore rendu compte aujourd'hui.

Hitler s'est levé et m'a tendu la main.

« Bonne chance pour votre travail. Nous devrons parler plus souvent ensemble ». Et c'est sur cette note qu'il nous a quittés. Lorsque nous sommes revenus dans la chambre de Pfeffer, j'ai dit :

« L'exposé et la manière de parler de Hitler sont sans aucun doute très particuliers. J'ai peut-être déjà entendu des professeurs d'université parler ainsi du passé. Mais voir le présent et l'avenir aussi clairement, c'est tout à fait inhabituel. Et je n'ai rien à ajouter à ses propos, rien à réfuter, rien à mettre en doute. Une personnalité rare ! »

« C'est le cas de tous ceux qui lui parlent », répondit Pfeffer. « C'est-à-dire qu'à partir du moment où un mot-clé quelconque est prononcé, Hitler ne parle plus que seul. Mais c'est à chaque fois quelque chose de nouveau, d'inédit, que l'on entend, et qui nous donne un échantillon de la richesse des connaissances qui viennent à la conscience de ce génie ».

Pfeffer avait encore quelques choses à régler et quelques signatures à apposer. Ensuite, nous sommes allés manger.

Les messieurs de l'Osaf avaient une table dans un petit café situé dans une rue latérale de la Schellingstraße. Il n'y avait que trois tables rondes, où étaient assis des étudiants et des étudiantes, toujours 3 ou 4. Nous étions la plus

grande table ronde. La femme du pâtissier cuisinait pour ses invités comme pour sa propre famille. C'était très simple et austère, mais cela ne coûtait que 35 pfennigs.

Je demandai avec étonnement si l'on pouvait vivre avec si peu.

« S'il le faut », répondit Pfeffer, « on peut le faire. Nous ne pouvons pas recevoir de gros salaires du Parti. Chacun reçoit, s'il est marié, 200 marks, sinon 150. Je touche 300. Le matin, on prend le petit déjeuner chez soi, avec du café et du pain. À midi, on mange ici. Et le soir, celui qui est marié mange à la maison, et celui qui n'est pas marié ou qui n'a pas sa famille ici, comme moi par exemple, s'assied généralement dans le salon Schelling : vous savez, là devant, à l'arrêt du train électrique. On y sert de la bière et on y mange bien et pas cher. Venez donc avec moi ce soir ».

À la table voisine se trouvaient trois jeunes femmes, comme je l'ai appris plus tard, des étudiantes en musique. Deux d'entre elles semblaient être des sœurs. Toutes deux étaient remarquablement belles. C'est surtout la plus jeune, peut-être âgée de 19 ans, qui m'a tout de suite plu. J'ai donc acheté, comme mes camarades, un abonnement pour le déjeuner dans ce café et j'ai décidé de ne pas vivre autrement que Pfeffer, Bormann et le chauffeur. [...]

# 6. Développement de la S.A.

Après avoir étudié et appris à connaître toute la situation de la S.A. dans le cadre du Parti, les premières tâches les plus urgentes étaient les suivantes :

1) Il fallait créer une possibilité de financement pour rembourser au moins à tous les dirigeants qui devaient effectuer un travail de bureau quelconque les frais de papier, de dactylographie et d'affranchissement, éventuellement aussi la location d'un local et le raccordement au téléphone, et mettre à la disposition de tous ceux qui n'avaient pas leurs fédérations à leur propre domicile les frais de déplacement nécessaires.

2) Il fallait créer une assurance contre les accidents et les dommages pour pouvoir garantir les frais d'hospitalisation et une aide aux hommes de la S.A. victimes de dommages ou de blessures au service de la S.A., puisque les caisses générales d'assurance maladie ne couvraient pas de tels cas, et pour pouvoir accorder une aide pendant un certain temps aux veuves et aux orphelins d'hommes de la S.A. tués par des adversaires politiques ou victimes d'un autre accident mortel.

3) Le système sanitaire au sein de la S.A. devait être développé de manière planifiée, afin qu'un nombre suffisant de médecins puisse se trouver auprès des formations lors de chaque exercice de la S.A. et lors de chaque déploiement.

4) Une intendance de la S.A. devait être créée pour la gestion financière de tous les moyens de la S.A. et le contrôle des comptes jusqu'au *Sturm*. En outre, cette intendance devait créer un arsenal, dont les prémices étaient d'ailleurs déjà en place, afin de permettre à chaque homme de la S.A. de se procurer régulièrement son équipement.

5) Ainsi commença tout naturellement la formation d'un État-major du Haut commandement de la S.A., pour lequel il n'existait aucun modèle, car la S.A. devait et devrait mener une vie totalement autonome. Il s'agissait de la maintenir totalement indépendante du Parti, en particulier des Gauen et des Kreis, afin qu'aucune instance ne puisse prétendre intervenir d'une manière ou d'une autre dans la direction de la S.A.

En ce qui concerne le point 1), un pas avait déjà été franchi. Un fabricant de cigarettes du nom de Dreßler s'était déclaré prêt à fabriquer des cigarettes pour la S.A. dans son atelier de fabrication, qui venait toutefois d'être créé, et à verser en contrepartie certaines sommes à la direction de la S.A.[1].

Un bref examen a cependant montré que l'entreprise n'était pas solide et

que les contrats n'étaient pas clairs. Le financement initial avait été assuré par une remise réciproque d'effets de commerce d'un montant de 30 000 RM chacun de la part de la direction de la Reichsleitung der N.S.D.A.P., avec la signature du trésorier Schwarz, et de l'autre côté de la fabrique de cigarettes Dreßler. L'une des traites avait été escomptée auprès d'une banque bavaroise à Munich, l'autre auprès d'une petite banque juive à Dresde, où Dreßler avait son lieu de travail. On avait espéré pouvoir encaisser au moins la moitié des traites à leur échéance et prolonger l'autre. Mais en réalité, la date d'échéance approchait déjà, et non seulement il n'y avait pas de fonds pour l'encaissement, mais il y avait même encore des dettes. Malheureusement, la banque juive de Dresde s'est effondrée 14 jours avant l'échéance, de sorte qu'une prorogation n'était pas envisageable.

La situation était très sombre. La direction de la Reichsleitung der N.S.D.A.P. ne pouvait pas accepter une protestation contre les traites. Xaver Schwarz était dans le besoin le plus total. Il était tout simplement impossible de se procurer 60 000 marks en deux semaines.

Je me suis demandé ce que je devais faire. Mais ce qui m'importait, ce n'était pas seulement de trouver les 60 000 marks, mais de sauver cet argent et de mettre en pratique l'idée de la cigarette, qui me semblait très opportune.

Je savais, par l'intermédiaire du propriétaire de la célèbre fabrique de cigarettes Batschari à Baden-Baden, M. Robert Batschari, qu'il y avait en moyenne entre 1/2 et 1 pfennig de frais de publicité sur chaque cigarette. Si l'on pouvait donc économiser les dépenses de publicité en faisant fumer les cigarettes Dreßler par toute la S.A. et ses amis par pure fidélité à la S.A., un montant de 5 000 à 10 000 marks pouvait être disponible pour la S.A. pour chaque million de cigarettes. Bien entendu, une partie devait encore être utilisée pour le développement de l'entreprise et pour la constitution du capital, mais avec le temps, le financement de la S.A. semblait effectivement assuré par la création de cette fabrique de cigarettes.

Mais si les perspectives étaient vraiment si bonnes, il devait être possible de gagner un industriel ou un autre économiste à la cause. Il me semblait en effet préférable que le Parti ou la S.A. ne s'encombrent pas d'une usine qui, comme toute entreprise, comportait aussi un risque et qui, de plus, avait absolument besoin d'une direction capable de se consacrer de manière professionnelle et pratique à cette entreprise peut-être très évolutive sous tous ses aspects.

Il fallait donc chercher une personnalité disposant des moyens et des connaissances nécessaires, d'un esprit d'entreprise suffisant et d'une attitude favorable au Parti. Mais tout devait être parfait en treize jours au plus tard.

Et ce fut le cas. Par l'intermédiaire de l'adjudant von Detten[2] auprès du représentant de l'Osafstell von Sachsen, le capitaine-lieutenant von Killinger[3], je réussis à intéresser M. Kommerzienrat Bettenhausen[4], de Dresde, au plan,

et la veille de l'échéance de l'effet, je conclus les contrats avec lui à Bad Nauheim, où il se trouvait justement en cure. Bettenhausen investit plus d'un demi-million dans l'entreprise, et la Sturm-Zigaretten-Fabrik Dreßler, comme on l'appelait, devint en à peine trois ans l'une des plus grandes fabriques de cigarettes d'Allemagne. Dès décembre 1929, le financement de la S.A. était assuré.

Plus tard, les paquets de cigarettes étaient également accompagnés de bons permettant aux hommes de la S.A. d'acheter leurs équipements.

Les parts de l'usine de cigarettes Sturm Dreßler appartenaient au Parti à hauteur de 49 %, le droit de vote du Parti s'élevant à 51 % pour les questions administratives générales. Ce n'est que pour toutes les questions de capital que la majorité revenait à Bettenhausen.

Il est nécessaire de rendre hommage à cet homme dans ces lignes. Je n'oublierai jamais les journées passées à Bad Nauheim, où je lui ai exposé les idées fondamentales et les objectifs du mouvement dans les installations thermales et où je l'ai gagné à la transaction, qui n'était pas négligeable pour lui, juste avant cette date de changement qui pesait sur le Parti comme une épée de Damoclès.

Ma première tâche, fondamentale, était accomplie. En 1930, il était déjà possible d'acquérir des voitures automobiles pour les dirigeants supérieurs de la S.A., et l'intendance gagnait de la matière et du contenu pour son travail.

Pour le point 2), je me suis inspiré de l'organisation de l'Association professionnelle allemande, au sein de laquelle j'avais dirigé la section VIII pour la mécanique de précision pendant mon activité industrielle. Seulement, nous n'avions pas d'entrepreneurs capables de payer les cotisations d'assurance, mais chaque homme de la S.A., à l'exception des chômeurs, versait 20 pfennigs par mois à la caisse d'assurance de la S.A., de sorte que pour une adhésion payante de 20 000 hommes de la S.A., 4 000 reichsmarks étaient déjà disponibles chaque mois.

Pour la direction et la surveillance de cette assurance, j'ai nommé Martin Bormann, qui l'a conservée entre ses mains jusqu'à ce que le nombre de membres de la S.A. ait dépassé les 100 000 et que l'administration soit donc confiée au trésorier du Reich, qui possédait un appareil de fonctionnaires plus suffisant pour cette entreprise si monstrueusement importante et précieuse. Les commissions d'enquête étaient cependant toujours fournies par la S.A. elle-même.

L'assurance S.A. était également déjà installée et en cours en décembre 1929[5]. Le deuxième problème que m'avait posé l'Osaf était également résolu.

Concernant le point 3), ce problème fut lui aussi rapidement résolu par la mise à disposition d'un ancien médecin général de la Reichswehr, qui organisa l'ensemble des services sanitaires selon les principes de l'armée. Les fonds ren-

dus disponibles par la S.A Assurance et la fabrique de cigarettes Dreßler ont également pu être utilisés pour développer cette organisation. Chaque adjoint de la S.A. a reçu dans son État-major un chef de la S.A. sanitaire. Pour la S.A. de Berlin, il s'agissait du futur Ministre de la santé du Reich, le Dr Conti(6).

Concernant le point 4), l'intendance fut d'abord réunie sous la haute surveillance du trésorier du Reich Schwarz avec la direction de l'arsenal du Reich et développée selon un plan. Des inspecteurs ont contrôlé la comptabilité jusqu'au plus profond des tempêtes. La question de l'habillement et de l'équipement ainsi que la gestion financière étaient ainsi assurées. Les recettes croissantes de la fabrique de cigarettes donnèrent à l'intendance des possibilités supplémentaires, qui furent encore augmentées par les bénéfices de la Reichszeugmeisterei.

Concernant le point 5), la première pierre de la création de l'État-major du Haut commandement de la S.A. était ainsi posée. L'État-major restreint de l'Osaf pouvait désormais être élargi, ce qui libérait du temps et des forces pour de nouvelles tâches et de nouveaux projets.

Lorsque ces choses ont été mises en place, mais pas encore achevées, vers novembre 1929, Pfeffer nous a annoncés tous les deux à Hitler pour une réunion. Nous avons pu le rejoindre immédiatement.

Après que nous ayons repris place autour de la table ronde, j'ai fait le point sur les mesures qui avaient été prises et sur la date probable de leur pleine efficacité.

J'ai insisté sur le fait qu'il manquait encore deux choses très importantes pour pouvoir voir dans la S.A. ce que Hitler m'avait présenté comme un objectif provisoire : une force de combat politique qui pourrait non seulement être utilisée localement pour garantir la liberté de parole et de réunion, mais qui serait également capable, le cas échéant, de s'opposer à un putsch communiste. L'un serait la possibilité de ravitaillement, l'autre la possibilité de transport.

Pour le ravitaillement, le plus pratique serait une grande installation de cuisine motorisée, capable de cuisiner pour 10 000 ou 20 000 personnes et d'emporter de la nourriture pour plusieurs jours. Pour la question du transport, la motorisation ou au moins la mise en place de colonnes de véhicules à moteur serait envisageable. Pour les deux, je demandai l'autorisation.

« Je suis heureux de constater », dit Adolf Hitler, « que votre travail est solide. Et vous avez raison de dire que la garantie du ravitaillement des grands détachements de la S.A. ainsi que leur déplacement autonome, c'est-à-dire sans utiliser le chemin de fer, sont encore deux nécessités pour rendre la S.A. opérationnelle. Comment concevez-vous la sécurité du ravitaillement ? »

Je répondis que pour cela, il fallait d'abord de l'argent. « Mais cela ne se fait pas avec quelques marks, il faut des centaines de milliers, voire des millions. Et

nous ne les avons pas. Nous ne pouvons les attendre que si le gouvernement les met à notre disposition. Et c'est ce que l'on peut supposer dans le cas d'un putsch important qui doit être repoussé.

Mais il faut aussi une certaine organisation pour mettre à disposition et acheter les moyens de subsistance dans un tel cas. Il se peut bien sûr que cela soit pris en charge par le gouvernement, peut-être par le biais de l'organisation correspondante de la Reichswehr. Mais au cas où cela ne serait pas possible, quelque chose doit être préparé par nous-mêmes ».

« Et comment pensez-vous que cela puisse se faire ? », demanda Hitler.

« Je ne me suis pas encore penché sur cette question. Je connais toutefois la manière dont Frédéric le Grand et Napoléon ont préparé et assuré l'approvisionnement de leurs armées, qui se déplaçaient toujours très rapidement. Au début, les armées ne comptaient que 20 à 50 000 hommes, mais le nombre de chevaux représentait au moins la moitié des effectifs. Frédéric le Grand et Napoléon travaillaient la plupart du temps avec des juifs qui achetaient les rations. Le mieux serait de travailler avec des acheteurs appropriés, qui doivent bien sûr être formés et qui doivent absolument connaître le commerce de gros des denrées alimentaires.

Je veux aller prochainement chez Sarrasani, le célèbre propriétaire de cirque. Il doit toujours assurer le ravitaillement de ses hommes et de ses animaux dans un délai relativement court lorsqu'il se déplace d'un endroit à l'autre. Il a certainement de l'expérience dans ce domaine. S'il est d'accord, je veux envoyer chez lui quelques hommes de la S.A. qui entrent en ligne de compte, si possible issus du commerce alimentaire de gros, pour qu'ils apprennent à connaître cela ».

C'est là que Hitler m'interrompit.

« C'est une bonne idée. Elle me plaît. J'espère que Sarrasani sera prêt à vous aider et à faire venir vos hommes.

J'aimerais bien que nous n'ayons jamais l'occasion de tester nos compétences dans ce domaine. Mais il faut s'y préparer. Des défilés comme celui de Nuremberg donnent aussi la possibilité de s'entraîner. Nous voulons tout de suite prévoir cela pour le prochain congrès du Reich. Jusqu'à présent, les hommes de la S.A. devaient apporter leur nourriture pour trois jours. La prochaine fois, nous voulons les nourrir correctement [?]. Une cuisine industrielle mobile serait particulièrement précieuse à cet effet. Je veux voir s'il est possible de mettre progressivement les moyens à disposition. L'importance d'une telle cuisine va bien au-delà de son utilisation par la S.A. Il faut réussir à la mettre sur pied.

Quant à la motorisation, comment l'envisagez-vous ? »

« Sur ce point, j'ai parlé avec Pfeffer de la proposition », ai-je répondu, « de créer un corps d'automobilistes volontaires, comme il en existait déjà avant la

guerre mondiale pour les besoins de l'armée. On pourrait l'appeler 'National-Sozialistisches-Automobil-Korps' (corps automobile national-socialiste). Les membres devraient s'engager à se mettre à disposition avec leurs voitures, camions et voitures de tourisme, si nous avons besoin d'eux. Et de temps en temps, il faudrait organiser des marches d'entraînement, si possible en collaboration avec la S.A., afin que les gens apprennent à conduire en colonne. En outre, on pourrait envisager de créer quelques sections de S.A. volantes, c'est-à-dire une S.A. motorisée en quelque sorte. Certaines *Sturm* pourraient accueillir des propriétaires de camions en tant que membres, afin d'être mobiles à tout moment à l'aide de ces camions ».

« Je suis d'accord avec ces deux idées », dit Hitler. « C'est justement la S.A. motorisée qui peut être d'une grande importance. Si les communistes savent qu'il existe des détachements de la S.A. se déplaçant aussi rapidement, ils envisageront de faire un coup d'État. D'ailleurs, l'apparition de S.A. motorisée aura également une importance en termes de propagande, notamment lors des campagnes électorales. Vos projets me plaisent. Combien de temps comptez-vous pour que le corps automobile et la S.A. motorisée soient sur pied ? »

« Au printemps prochain [...]. Mais lors du prochain défilé du Parti, j'espère que les deux seront déjà utilisables. Nous y arriverons ».

« Mais faites attention, Wagener », poursuivit Hitler, « à ce que ne surgisse en aucun cas l'idée que la S.A. elle-même pourrait éventuellement être utilisée un jour à des fins de putsch. Là où de telles pensées apparaissent, elles doivent être éradiquées avec force. Les organisateurs du ravitaillement doivent être particulièrement prudents.

La S.A. n'est ni la Reichswehr ni la police. Pour cela, il faudrait qu'elle soit armée. Et cela n'est pas possible, c'est même contraire à sa mission. Seul l'État peut posséder et créer des organisations armées. Les particuliers et même les partis n'en ont pas le droit. Où irait l'État si deux ou trois partis, voire plus, possédaient leurs propres formations armées. Dans ce cas, la campagne électorale ne se déroulerait bientôt plus lors d'assemblées populaires, sur les tribunes, mais entre ces associations, et le vainqueur n'aurait plus de mandat politique du peuple, mais il se serait pour ainsi dire emparé du pouvoir par la force. Nous passerions ainsi d'un gouvernement populaire, d'une chancellerie soutenue par la confiance, l'approbation et la volonté du peuple, à une pure dictature basée uniquement sur le pouvoir absolu, qui, comme le montre l'histoire mondiale, n'a jamais duré et n'a jamais fonctionné pour le bien du peuple.

Gagner un peuple par le travail politique, le convaincre, voire l'éduquer et le guider, c'est cela la démocratie, la vraie démocratie. Et c'est elle que la S.A. doit aussi servir. Cela n'a rien à voir avec le parlementarisme de Weimar ! Tout ce qui est organisé et tout ce qui se passe, pour la S.A. et par la S.A., ne doit être mené que de ce seul et unique point de vue ».

Hitler nous a fait ses adieux. Nous nous sommes mis au travail. Comme nous l'avons appris peu après, la grande cuisine motorisée a été créée par Hitler lui-même. Elle est devenue par la suite très connue sous le nom de « Hilfszug Bayern ». Le premier train de secours construit à l'époque pouvait nourrir 30 000 personnes par jour et transporter cinq portions quotidiennes pour ce nombre de personnes.

*(Dans le paragraphe suivant, Wagener décrit une visite au vieux monsieur Sarrasani, qui l'aurait lui-même reçu et lui aurait expliqué l'organisation du ravitaillement du cirque. Sur ce modèle, Wagener a ensuite mis en place une « Beschuffurigskolonnes » auprès de la S.A. et a résolu par ce biais les problèmes de ravitaillement lors des défilés de la S.A. – Note de Turner)*

Le problème du transport a également été résolu en relativement peu de temps. [...]

Pour connaître les statuts d'un corps automobile, j'ai rendu visite au président de l'Automobile Club de Bavière, que j'avais connu lors de la course de Batchari, qui avait eu lieu, je crois, en 1926. J'ai également pu obtenir les statuts de l'ancien corps automobile impérial volontaire, ainsi que ceux de l'Automobile Club national, créé il y a quelques années seulement par le duc de Cobourg dans le cadre du Casque d'acier(7).

L'élément essentiel d'un corps ou d'un club automobile était que ses membres pouvaient bénéficier de toutes les commodités qu'une telle association pouvait offrir, et en premier lieu de la délivrance de tryptiques pour les voyages à l'étranger, c'est-à-dire de permis de passage aux frontières qui impliquaient le dépôt ou la garantie d'une somme non négligeable pour que la voiture ne soit pas vendue dans le pays concerné, ce qui aurait permis d'éluder les droits de douane. L'autorisation de délivrer ces tryptiques avait été confiée par le gouvernement du Reich aux grands clubs automobiles qui, à leur tour, se portaient garants de la somme de garantie. C'est pourquoi les cotisations aux clubs automobiles ont toujours été assez élevées. Et si l'on voulait aller à l'étranger, il fallait être membre d'un club automobile.

Le corps automobile national-socialiste prévu devait donc également obtenir le droit de délivrer des tryptiques. Sinon, ses membres auraient dû, s'ils voulaient se rendre à l'étranger, appartenir à un autre club automobile. Il n'était pas certain que le gouvernement du Reich accorde ce droit à un nouveau corps d'automobilistes. Si, en plus, le corps se révélait être une sorte d'organisation du Parti, il était même certain que ce droit lui serait refusé.

Il ne restait donc plus qu'à rattacher le Corps automobile envisagé à l'un des clubs existants, pour ainsi dire en tant que membre corporatif, afin d'obtenir ainsi tous les droits du club concerné pour ses membres également.

Avec ce plan, je me rendis chez le duc de Cobourg qui, je le pensais, en tant que fondateur et président de l'Automobile Club national, serait peut-être le

plus disposé à suivre mes propositions. Il avait installé à Cobourg un bureau spécial pour son Automobile Club, auquel il me renvoya pour la suite des négociations, après m'avoir assuré de sa volonté de soutenir ma demande.

J'ignorais que le National Automobil-Club était en fait une fondation de casques d'acier, dont le duc s'était chargé. Involontairement, il nous vint à l'esprit, à lui et à moi, qu'en s'unissant par le biais de l'automobile, qui englobait également le sport automobile et le sport mécanique en général, on pourrait également permettre un rapprochement et peut-être même une fusion du casque d'acier et du N.S.D.A.P. Ce sont peut-être ces réflexions qui ont incité le duc, qui était toujours prêt à mettre tout ce qu'il possédait en termes d'influence, ainsi que toute sa personne, au service de sa patrie allemande, à soutenir par tous les moyens le rattachement de la nouvelle N.S.A.K. (plus tard, après ma démission en tant que chef d'État-major, le nom a été changé en N.S.K.K.) au National Automobil-Club. En outre, le duc avait gardé un excellent souvenir de la première manifestation du Parti à Cobourg en 1923, au cours de laquelle la S.A. avait libéré Cobourg de la foule communiste en un temps record. Peu après, le duc de Cobourg adhéra personnellement au Parti.

Le N.S.A.K. put alors être fondé[8]. Comme notre État-major était encore petit, Martin Bormann se chargea à nouveau de tout le travail de mise en place et d'organisation, en impliquant bien sûr largement les États-majors des représentants de l'Osafstell.

C'est là que l'on voit le prestige dont jouit déjà le mouvement en Allemagne. En quelques mois, le N.S.A.K. était déjà une association considérable, répandue dans toute l'Allemagne, et beaucoup de ceux qui ne voulaient ou ne pouvaient pas encore adhérer au Parti rejoignaient le N.S.Automobilkorps, apportant ainsi leur soutien actif au mouvement.

Dès le début de l'été 1930, des colonnes ont pu être constituées à partir des membres du corps, en veillant à ce que les voitures soient de même type. Nous pouvions nous attendre à ce que, lors du prochain congrès du Parti, de grandes parties de la S.A. puissent déjà être transportées sur de telles colonnes, ce qui était envisagé comme premier grand exercice.

De même, la formation d'unités motorisées de la S.A. fit rapidement école. Dans un premier temps, chaque régiment mit sur pied une telle compagnie, de sorte que chaque province et chaque Gau compta très vite trois à cinq compagnies motorisées. Elles s'entraînaient avec beaucoup d'enthousiasme aux marches en colonne et au rassemblement en fonction de l'alarme, et les exercices des Motorsturm devinrent très vite des excursions dominicales appréciées dans les environs proches et lointains.

Le problème de l'autodétermination de la S.A. était ainsi résolu, ce qui était un coup particulier pour les communistes. En effet, nous avions appris depuis longtemps que la Commune pensait pouvoir empêcher toute possibilité de

déplacement des S.A., mais aussi des unités de la Reichswehr, par une grève générale des chemins de fer et des transports, en cas de coup d'État communiste.

Il est significatif pour la situation de l'époque que l'aide technique d'urgence organisée par l'État prenne également contact avec nous[9]. Pendant la révolution de 1918, ainsi que lors de la grève de la Ruhr et d'autres occasions de grève, certaines mines et surtout des hauts-fourneaux avaient subi des dommages au détriment des ouvriers et de l'économie, car les installations de pompage et d'aération n'avaient pas été maintenues en service et les hauts-fourneaux n'avaient pas été soufflés. De même, l'approvisionnement de la population en gaz et en électricité ainsi qu'en eau a été remis en question et en partie interrompu. L'arrêt des chemins de fer avait en outre mis en péril l'ensemble de la situation alimentaire.

Pour faire face à de tels cas, l'aide technique d'urgence avait été organisée avec l'autorisation et le soutien du gouvernement de Weimar, pour ainsi dire à titre d'entraide. De nombreux hommes de la S.A. étaient membres de l'aide technique d'urgence et il avait été décidé que les devoirs de l'aide technique d'urgence à l'égard de la S.A. primeraient sur les devoirs à l'égard de celle-ci.

J'ai personnellement[10] mené les négociations avec le directeur de l'aide technique d'urgence, qui avait son siège à Esse. Plusieurs représentants de l'industrie ainsi que des mineurs et d'autres associations ouvrières y ont également participé, de même que le président du district des chemins de fer du Reich à Essen, c'est-à-dire de toute la Ruhr, et bien sûr le Gauleiter du N.S.D.A.P. Terboven et l'adjoint de l'Osaf, Lutze, qui avait alors encore son siège à Dortmund.

Il en ressortit que le gouvernement lui-même n'avait fait aucune préparation pour le cas de troubles communistes ou d'une nouvelle grève générale dans la Ruhr. Compte tenu de l'énorme densité de population et de l'importance de la Ruhr pour l'Allemagne et pour toute l'Europe, il s'agissait sans aucun doute d'une omission coupable, et le manque de sens des responsabilités ou de compréhension et de capacité fut profondément regretté par les représentants du patronat et des ouvriers présents. Même la Reichswehr n'avait jusqu'alors jamais pris contact avec les représentants des milieux économiques et administratifs intéressés, de sorte que notre assemblée représentait pour la première fois une tentative de préparer des plans et des mesures pour éviter des inconvénients irréparables dans de tels cas, en particulier une famine aiguë et ses conséquences.

Il n'est pas étonnant que dans la région de la Ruhr, les gens raisonnables aient vu dans le travail du N.S.D.A.P. quelque chose d'étonnamment nouveau, quelque chose de grandiose, quelque chose de socialiste et en même temps de national, et que le patronat et la bourgeoisie, les employés et les ouvriers n'aient

plus fait mystère de leur sympathie pour le Parti.

Depuis lors, j'avais aussi pris personnellement racine dans tous les cercles de la Ruhr, ce qui devint particulièrement important pour le développement ultérieur du mouvement, non seulement localement, mais aussi à grande échelle.

Pfeffer m'a dit, lorsque je lui ai fait un rapport d'Essen :

« Maintenant, nous sommes sur la bonne voie. Nous y trouverons aussi des hommes pour notre direction du Reich, des industriels et des dirigeants ouvriers. Car les mineurs ne sont pas des communistes, mais déjà des syndicats qui créent et garantissent des biens et des retraites pour leurs membres. Si seulement les têtes creuses ici à Munich ne nous mettaient pas des bâtons dans les roues. Nous allons bientôt discuter de ces choses avec Hitler ».

# 7. Hitler sur l'individualisme et le socialisme

Quelques jours plus tard, nous étions chez Hitler, Pfeffer et moi. C'était peut-être en février ou mars 1930[1].

Nous lui avons présenté ce qui avait été fait entre-temps et comment les choses avaient évolué. Parallèlement, Pfeffer a pu annoncer que le nombre de membres de la S.A. était passé à environ 40 000 fin 1929 et qu'il continuait à augmenter de manière significative à l'heure actuelle.

En outre, Pfeffer rapporta que le suppléant de l'Osaf de Hanovre, le major Dincklage[2], était atteint d'une grave pneumonie. Il se déplaçait constamment à vélo d'une Sturm à l'autre et d'un étendard à l'autre. Il ne mangeait pas assez, car il partageait toujours avec les chômeurs. Personne ne s'occupait de lui, car il était célibataire. Et à 52 ans, il s'était sans doute trop fatigué par le froid et l'humidité de l'hiver. – Hallermann avait également reçu des nouvelles défavorables. Les médecins ne lui donnaient aucun espoir.

« Qui demandera jamais plus tard, » dit Hitler en se levant, « tout ce qui a été fait pour l'Allemagne et son sauvetage en termes de sacrifice silencieux, d'héroïsme et de grandeur. De tels hommes sont assis à la mangeoire de l'État et ne peuvent pas obtenir assez en termes d'indemnités et de revenus, et ils ne font rien pour la collectivité, pour leur peuple. Ils ne pensent et n'agissent que pour eux-mêmes.

Et ces braves hommes qui ne reçoivent pas un sou de salaire ou d'indemnité, mais qui sacrifient même le sou de leur pension pour le peuple et la patrie, volontairement et sans contrainte, se détruisent dans ce travail et doivent mourir. Combien sont-ils plus haut que ces faux bourdons [des parasites en somme – NdT] de l'État et du peuple, qui s'entourent en outre de l'aura de M. d. R. [Mitglied des Reichstages, membre du Reichstag – NdT] ou de fonctionnaire du gouvernement. –

Peut-on aider Dincklage ou Hallermann ? »

« Aller les voir, ce serait pour eux une transfiguration de la mort », répondit Pfeffer.

« Bien. Nous partirons demain matin à la première heure. Venez avec moi, Pfeffer. D'abord chez Hallermann, qui est dans le coin, et ensuite à Hanovre. Madame Hallermann est sans doute chez son mari ? »

« Elle s'occupe de lui depuis qu'il est au sanatorium. Ce n'est que ces dernières semaines que les choses ont empiré. Et maintenant, le destin semble ne plus pouvoir être inversé ».

« Je continue d'espérer qu'il s'en sortira », dit Hitler en s'asseyant à nouveau à la table, pensif.

« Vous voyez là la différence entre l'ancienne époque individualiste et le socialisme naissant. Dans le passé, – c'est-à-dire que pour la plupart, c'est encore le présent, – l'individu est tout, tout tourne autour de la préservation de sa vie et de l'amélioration de son existence. Tout tourne autour de lui. Il est un centre. Chacun est un centre, et les droits de l'homme le lui reconnaissent de manière documentée.

Dans le socialisme à venir, en revanche, il s'agit de la totalité, de la communauté, du peuple. Et l'individu et sa vie ne jouent qu'un rôle secondaire. Il peut être sacrifié, il est lui-même prêt à se sacrifier si la collectivité l'exige, si le bien commun l'exige.

Depuis l'introduction du service militaire obligatoire, cette idée a pris forme. Des lois ont été élaborées pour punir les personnes qui se soustraient au service militaire pour automutilation ou désertion, voire même pour les punir de mort devant l'ennemi. C'est donc le principe socialiste qui s'applique. Mais dans le reste de la vie, l'individualisme, le libéralisme, l'égoïsme continuent de triompher. Et même pendant une guerre, quelqu'un qui n'appartient pas à la Wehrmacht peut se remplir les poches et amasser une fortune qui, d'une manière ou d'une autre, doit être perdue pour un autre, tandis que sur le front, les pauvres soldats se battent et tombent pour la communauté.

Ces libéraux, ces défenseurs de l'individualisme, n'ont-ils pas honte lorsqu'ils voient les larmes des mères et des femmes, ou bien ces calculateurs au cœur froid ne le remarquent-ils même pas ? Sont-ils déjà devenus si inhumains qu'ils ne peuvent même plus le ressentir ? On peut comprendre que le bolchevisme ait tout simplement éliminé ces créatures. Car elles n'avaient aucune valeur pour l'humanité, elles n'étaient qu'un fardeau pour leur peuple. Les abeilles aussi se débarrassent des faux bourdons lorsqu'ils ne peuvent plus rien apporter à la ruche. Le processus bolchevique est donc tout à fait naturel.

Mais c'est justement le problème que nous nous sommes posé : convertir le peuple allemand au socialisme sans que les vieux individualistes soient tout simplement tués, sans destruction des biens et des valeurs, sans anéantissement de la culture et de la morale et de l'éthique qui nous distingue, nous Européens, des Asiatiques ou des autres races. Mais malgré cela, nous aurons tout le monde contre nous dans ces plans, tout le monde ! Car la grande masse est encore favorable à l'individualisme, en particulier tous les pays situés à l'ouest de notre pays, jusqu'à l'océan Pacifique. Ils veulent préserver l'individualisme, c'est-à-dire en fait leur porte-monnaie et la liberté de poursuivre leurs avantages sur le dos de leurs semblables. Et une petite partie est contaminée ou gagnée par le marxisme et le bolchevisme et croit que la vision du monde de la communauté ne peut devenir un bien commun que si l'individualisme est totalement éliminé, et ce par l'élimination de ses [sic] porteurs eux-mêmes.

Nous sommes au milieu de tout cela ! Et j'ai parfois le vertige quand je

pense à ce que nous nous sommes fixés comme objectif. Mais lorsque je vois des hommes tels que Dincklage et Hallermann, je suis saisi d'un pressentiment : un tel bouleversement demande des sacrifices, il exige des sacrifices, et des sacrifices doivent être faits.

Je vois si clairement notre objectif et notre mission que si je trébuchais, j'aurais l'impression de trahir la Providence divine, notre peuple et de tels Dincklage. Et puis, on ne peut pas remonter le temps, l'histoire mondiale et le destin suivent leur cours. Et il ne nous reste plus qu'à implorer la Providence pour qu'elle fasse preuve de clémence à l'égard des sacrifices qu'elle exige ».

Hitler se leva et se dirigea vers son bureau. Puis il se retourna brièvement et dit :

« Demain matin, huit heures, c'est le départ. Quand nous reviendrons de Hanovre, nous continuerons à parler de la S.A. ».

Lorsque nous sommes retournés dans notre bureau, Pfeffer m'a dit :

« En fait, nous voulions parler d'autre chose aujourd'hui. Mais, je vous l'ai déjà dit, quand Hitler reçoit un mot-clé qui lui convient – mais c'est différent chaque jour – il s'empare de la parole et le point de la discussion est mis au placard ».

« En soi, ses explications étaient à nouveau très intéressantes », ai-je répondu. « Mais de temps en temps, j'ai l'impression qu'il vit dans un autre monde. Il est toujours surprenant de voir à quel point il voit juste dans les grands contextes et les grandes évolutions. Mais ne pensez-vous pas que, s'il était contraint de travailler concrètement, un moment critique pourrait survenir ? J'ai l'impression qu'il a toujours besoin de personnes qui traduisent ses idéologies dans la réalité, afin qu'elles deviennent réalisables. Vous et moi, nous le faisons bien. Mais est-ce que les autres le font aussi, c'est une question ».

« Et pour l'instant, Hitler est encore sous la coupe de la situation actuelle », m'approuva Pfeffer. « Lorsqu'il aura un plus grand pouvoir, en tant que Ministre ou même Chancelier, ses idées s'étendront encore plus loin et dans les profondeurs d'un monde de pensées qui semble étranger à notre pensée traditionnelle. S'il s'entoure de collaborateurs qui ne le connaissent pas, ils seront tellement stupéfaits et étonnés par la profondeur inouïe et, d'autre part, par la simplicité plausible de ses explications, qu'ils exécuteront sans examen et sans hésitation ce qu'ils déduiront de ses paroles comme étant son opinion. Et si, en outre, de telles personnes sont dépendantes et habituées à obéir, elles exécuteront aveuglément les choses qu'elles auront déduites de ses exposés, même si elles les auraient auparavant rejetées et considérées comme impossibles ».

« Les sacrifices demandent un tel bouleversement », ai-je récapitulé. « C'est vrai, cent fois vrai ! Mais on frémit à l'idée qu'à partir de cette idéologie, on

pourrait aussi un jour se sacrifier, juste pour le plaisir de se sacrifier ! »

« Si nous gardons tous les pieds sur terre, rien ne peut arriver », a déclaré Pfeffer. « Nous devons tenir le bon Hitler pour qu'il ne s'envole pas. Et nous devons veiller à ce que tous ceux qui l'entourent restent sobres et ne perdent pas de vue la mesure des choses. Mais le grandiose de sa conception est tel que c'est grâce à lui que l'on apprend à bien regarder les choses, et il y a déjà quelque chose d'absolument inhabituel, de presque surhumain dans sa conception et dans ses explications de problèmes auxquels la plupart des gens n'ont même pas pensé jusqu'à présent.

Mais pensez déjà à l'importance de la compréhension du passage de l'individualisme au socialisme. Toutes les lois, l'ensemble du droit allemand, et même la conception du droit qui existe dans le monde entier depuis des millénaires, sont basées sur l'individu. Si le socialisme devient une raison d'État, tout cela doit être bouleversé et recréé. Car le droit de la collectivité doit désormais être mis au premier plan et le droit de l'individu passe au second plan. Quel immense bouleversement cela implique !

Combien la tâche des juges devient difficile. Et quel effet cela a sur les petites personnes, surtout si elles ont une fonction ou même un pouvoir quelconque ! L'expropriation, considérée jusqu'ici comme un vol, peut être ressentie comme l'établissement de la loi et de l'ordre, la privation de liberté devient un acte bénéfique pour la collectivité, le meurtre peut devenir un acte patriotique ! Toutes les notions se déplacent, se confondent !

Seuls des hommes très forts peuvent tenter d'accomplir la tâche que Hitler s'est fixée à lui-même et au mouvement, la tentative de réaliser cette surrévolution sans révolution sanglante ».

« Mais que faut-il faire pour éviter le pire ? », ai-je demandé.

« Le pire serait de résoudre le problème par une bolchevisation totale. Et si la voie du national-socialisme ne mène pas au but, alors la bolchevisation viendra. C'est pourquoi le plan de Hitler, même si sa mise en œuvre devait échouer, est peut-être encore la meilleure solution pour l'Allemagne et le monde ».

Nous nous sommes quittés non sans joie, et j'ai transmis à Pfeffer mes salutations et mes vœux aux deux camarades mourants.

Le major Dincklage est mort le lendemain de la visite de Hitler. Il l'avait vécu encore conscient. [...]

Les funérailles de Hallermann eurent lieu huit jours plus tard.

# 8. Tensions autour de la S.A. – Hitler déchiffre une carte géographique

*(Dans le paragraphe suivant, Wagener rapporte des conversations avec Hitler, Straßer et Pfeffer sur les relations futures entre la S.A. et la Reichswehr. Il décrit également les mesures prises par Pfeffer et Wagener pour créer des unités de la S.A. là où se trouvaient auparavant des régiments d'infanterie de l'armée impériale, afin d'établir des liens avec les associations militaires. Il évoque ensuite les tensions entre la S.A., qui s'est rapidement développée, et les Gauleiters, qui se sentaient menacés par la large autonomie des chefs de la S.A. – Note de Turner)*

Les Gauleiters se rangèrent alors derrière la S.S. et trouvèrent une oreille complaisante auprès de Himmler. En effet, Himmler trouvait très gênant pour ses propres plans, certes encore flous, que la S.A. prenne un développement aussi insoupçonné et attire partout les meilleures forces sur elle. Himmler voulait faire de la S.S. quelque chose d'encore mieux que la S.A. Elle devait être plus, elle devait être une garde spéciale. Mais comme la S.S. faisait autant de publicité pour ses rangs que la S.A., les hommes et les chefs qui faisaient de la publicité se retrouvaient plus souvent en désaccord.

Si un recruteur pour la S.A. se présentait dans une localité, il disait aux intéressés : « Comment pouvez-vous aller à la S.A., avec ces chemises brunes ! Ici, avec l'uniforme noir, nous sommes la garde d'Adolf Hitler. C'est pourquoi nous ne pouvons utiliser que les meilleurs et les plus fiables. Le matériel grossier va à la S.A. ». Et le publicitaire de la S.A. de dire : « Nous sommes les combattants du mouvement, les porte-drapeaux d'un nouvel ordre socialiste. Les hommes de la S.S. sont les hommes de protection, les policiers de barrage lorsque nous défilons, les conducteurs des voitures des bonzes du Parti, les postes de sécurité pour les orateurs lors des réunions. Le front, c'est nous. S.S. est l'étape ».

Une tension est née entre la S.A. et la S.S. Et les Gauleiters ont soutenu la S.S. C'est en vain que Pfeffer et moi avons exposé l'absurdité de cette situation au chef de la S.S., Himmler, qui était sous nos ordres. Nous avons également présenté l'affaire à Hitler en vain. Il a toujours évité de prendre une décision. Une fois, alors que nous étions seuls, il m'a dit : « Je veux une garde, une communauté plus petite que celle de la S.A., mais qui soit totalement et entièrement vouée à moi, qui traverse le feu pour moi et sur laquelle je puisse compter en toute situation ». J'ai dit : « Alors, tirons les meilleurs hommes de la S.A. et rassemblons-les pour former cette garde. Himmler peut les choisir lui-

même. Seule la tension entre S.A. et S.S. doit être évitée ». Hitler m'a ordonné d'en parler à Himmler.

Himmler refusa ma proposition. « Si j'obtiens vos meilleurs hommes de la S.A., alors la S.S. sera une S.A. de haut niveau, une S.A. supérieure, mais donc a fortiori une S.A. Mais ce que veut Hitler, c'est une garde qui puisse aussi le protéger à un moment donné et exécuter ses ordres lorsque la S.A. est visée ».

Les écailles me sont alors tombées des yeux. Hitler était déjà tellement influencé par les Gauleiters qu'il sentait lui aussi la possibilité d'une infidélité dans la S.A. ! J'étais profondément bouleversé. Lorsque j'ai rapporté cette conversation à Pfeffer, il a dit :

« Divide et impera[6] ».

« Je me souviens, », poursuivis-je « que je m'étais déjà offusqué du fait que Hitler rendait apparemment hommage à ce slogan. À l'époque, le premier jour où j'ai fait sa connaissance à Nuremberg. Il s'agissait de Feder et de moi. Il les laisse s'affronter. Et il pensait que le meilleur s'imposait ».

« Et ne croyez-vous pas qu'il espérait la même chose de moi et de vous ? Que nous nous battions, que nous nous crêpions le chignon, et qu'il puisse ensuite décider ? »

« Je n'avais pas encore pensé à cela ! »

« Wagener, vous verrez : d'abord vous et moi, puis la S.A. et la S.S., et plus tard la Reichswehr et la S.A. ou la S.S., laquelle des deux est la plus forte. Et en arrière-plan, il y a toujours la bataille entre vous et Feder ».

« Je ne suis pas d'accord », m'écriai-je. « C'est immoral, bas, déshonorant ! »

« Doucement », dit Pfeffer, « doucement ». « Quand en a-t-il été autrement pour les grands personnages ? Pensez à Napoléon, à Guillaume Ier, à Bismarck, ou dans l'Antiquité à Jules César. Il n'y a qu'un seul moyen de contrer de tels instincts de domination : en se serrant les coudes. Vous voyez, parce que nous sommes unis, il ne peut s'approcher d'aucun de nous deux. Il n'a d'ailleurs aucune raison de le faire. Mais c'est déjà gênant pour lui. Pas suspect. Mais il voit que sa tactique ne fonctionne pas avec nous. Et il se sent donc impuissant contre nous. C'est pourquoi il a besoin d'un troisième. Et c'est Himmler avec sa S.S. ».

« Et pourtant, je vais lui parler », ai-je lancé, « et lui dire que je considère cela comme un vote de défiance. Car ce 'divide et impera' peut aussi être considéré comme un prélude au délire de persécution ».

« Cela ne sert à rien pour l'instant », a rétorqué Pfeffer. « Si nous travaillons maintenant contre son attitude, cela ne fera que renforcer sa méfiance. Nous devons faire le contraire ».

[6] [NdT : du latin, qui signifie « Diviser pour régner ».]

« Mais comment ? »

« Nous devons y réfléchir longuement. Tout d'abord, nous parlons avec Himmler et convenons avec lui de la manière dont les choses doivent être faites à l'avenir. Ce faisant, nous lui donnons raison sur ses propositions. Nous communiquons aux adjoints de l'Osaf la réglementation adoptée et leur ordonnons de ne jamais s'opposer au recrutement de la S.S., de quelque manière que ce soit. Les S.S. ont des missions particulières et doivent donc être spécialement sélectionnés.

Ensuite, nous voulons faire fabriquer une grande carte de l'Allemagne, de trois mètres sur quatre, avec un support en liège pour pouvoir y planter des épingles. Et nous y planterons toujours une épingle à tête rouge pour cent hommes de la S.A., et une épingle à tête noire pour cent hommes de la S.S. aux endroits concernés. Ensuite, nous faisons venir Hitler à cette carte et nous lui proposons que la S.S. soit particulièrement renforcée à certains points névralgiques, par exemple à Munich, à Berlin, à Breslau, à Düsseldorf et peut-être encore à Königsberg. Dans ce cas, des formations de S.S. plus ou moins fermées se tiendraient dans les endroits les plus importants d'Allemagne. Dans tous les autres lieux d'Allemagne, on pourrait en revanche renoncer à la S.S. ».

« J'admire votre capacité de réflexion et votre logique. Si nous arrivons à nos fins, ce serait bien sûr une solution acceptable. Mais l'ombre du caractère de Hitler subsiste pour moi », ai-je rétorqué.

« On pourra en parler avec Hitler en temps voulu. Mais maintenant, ce serait tactiquement incorrect ».

Nous nous sommes mis d'accord avec Himmler, ce qui l'a visiblement soulagé. Puis la carte a été commandée.

Lorsqu'elle arriva, huit jours plus tard, Bormann se chargea d'enfoncer les épingles. Ce fut un travail colossal. Il a fallu placer environ 1 500 épingles. Mais au bout de huit jours, la carte était terminée.

Elle offrait une image surprenante. On aurait pu croire que la S.A. était répartie de manière assez homogène dans toute l'Allemagne. Mais ce n'était pas du tout le cas. Ensuite, on aurait pu croire que la S.A. était plus dense dans les régions les plus peuplées que là où il n'y avait que quatre-vingt à cent personnes par kilomètre carré. Mais ce n'était pas le cas. Au contraire, dans le centre, le [ ?] nord et l'est de l'Empire, le groupe des S.A. était nettement plus présent, tandis qu'à l'ouest, au sud-ouest et au sud, ainsi que dans certaines parties de la Silésie, il était beaucoup plus clairsemé. On croyait à des erreurs. Mais les chiffres et les épingles étaient exacts. Nous avons procédé à l'identification des dirigeants de la S.A. Mais nous n'avons pas trouvé d'indice que dans les régions les plus faibles, il y avait moins de dirigeants de la S.A. efficaces. En effet, ils étaient toujours originaires de leur pays, ils appartenaient donc à leur communauté nationale et devaient être de la même espèce et du même sang que celle-ci.

La S.S. n'était pas non plus répartie de manière égale. Mais la proportion était presque inversée. Dans les lieux des Gauleitungen, les S.S. étaient toujours un peu plus présents. Munich elle-même constituait une exception particulière. Mais en tant que siège de la direction du Reich, Munich devait être exclue de ces considérations.

Nous nous sommes creusés la tête pour comprendre comment cela pouvait être lié. Ni Pfeffer ni moi n'avons réussi à trouver une explication un tant soit peu plausible. Pfeffer dit alors :

« Laissons ce problème à Adolf Hitler. Jusqu'à présent, il a toujours trouvé une interprétation quand on lui présentait quelque chose de difficile. Cette fois-ci, je pense qu'il restera lui aussi devant une énigme ».

Il alla trouver Hitler […]. Hitler revint peu après avec Pfeffer et se tint devant le grand tableau avec de grands yeux intéressés.

« Les cent hommes de la S.A., c'est une tête d'épingle rouge ? », a-t-il demandé.

« Oui. Et les têtes noires sont à chaque fois cent hommes S.S. », répondit Pfeffer.

« Vous auriez dû, pour la S.S., toujours mettre une épingle pour cinquante hommes. L'image aurait alors été plus conforme à la répartition réelle. Les S.S. ne sont pas toujours concentrés comme on le voit ici. Seuls les commandants d'assaut sont placés là où les épingles sont plantées », remarqua Hitler. Et il n'avait pas tort.

Puis il est resté trois ou quatre minutes devant la carte, sans dire un mot, et nous sommes restés à côté.

« Cette image m'est en quelque sorte familière », dit-il lentement. « J'ai déjà vu une telle carte quelque part ».

« En fait, ce n'est pas possible », dit Pfeffer.

« Et pourtant ! Je la connais ». Et se tournant vers moi, Hitler demanda : « Avez-vous un atlas de Debes ? Ou sinon un atlas scolaire plus grand ? »

Comme je répondais par la négative, il me dit : « Faites venir quelqu'un. Cette carte-là, écoutez un instant, maintenant j'ai compris, c'est la carte de la religion ! »

Pfeffer et moi avons été déconcertés. C'est drôle, pensais-je ! Mais en effet ! Là où je comparais, cela semblait être vrai. Pfeffer m'a dit plus tard que la réponse de Hitler l'avait touché comme un coup de poing. Les écailles lui sont tombées des yeux.

« C'est la carte des religions », a répété Hitler. « Faites venir un atlas ! Tout le mouvement s'éclaire d'un jour nouveau ! Un atlas ! »

Alors que Bormann était envoyé chercher un atlas, Hitler s'assit sur une

chaise devant la carte et continua à l'étudier :

« Vous voyez là le mur de frontière romain, le Limes ? Là-haut, c'est le Rhin. Ensuite, il bifurque ici au sud de Coblence, à travers les montagnes, vers le Main. Il devait le franchir à peu près à Aschaffenburg. Ensuite, la ligne passe apparemment au sud d'Ansbach et descend en biais vers le Danube près de Regensburg. Puis elle longe le Danube. Au sud et à l'ouest de cette ligne, la S.A. est peu dense, au nord et au nord-est, elle est forte. Au sud et au sud-ouest de cette ligne, l'Allemagne est principalement catholique, au nord et au nord-est, elle est protestante.

Et y voyez-vous aussi la paix de Westphalie ? Les régions de Münster, de Bamberg, de Würzburg, de Bautzen sont catholiques selon la loi : cuius regius, eius religio. Et le nord du pays de Bade est protestant ! Et c'est pourquoi la S.A. est faible dans ces premières régions, et forte dans le nord du pays de Bade.

Une carte grandiose ! Je viendrai vous voir plus souvent dans les prochains jours. Cette carte est l'histoire allemande, l'histoire germanique ! »

Bormann revint alors avec un grand atlas fourni par la maison voisine, où se trouvait la « collection Rehse »[1]. Hitler ouvrit la carte des religions. Nous restâmes stupéfaits et quelque peu ébranlés par le fait que la carte coïncidait en fait entièrement avec la carte de la S.A. Seule Munich formait une enclave. Sans trouver les mots, nous avons regardé Hitler, puis notre carte.

« Vous êtes là, à regarder les têtes d'épingle », dit Hitler, « et vous cherchez, avec votre logique humaine, à savoir quel est le secret de cette image. Vous voyez alors combien votre logique est limitée et absurde.

Pendant des siècles, les Romains ont régné sur le sud et l'ouest de l'Europe. Ici, la ligne qui se détache à travers les têtes d'épingle est leur mur frontalier. Si nous avions une S.A. en Angleterre, nous trouverions la même ligne, en haut de l'endroit le plus étroit de l'île, là où le mur d'Hadrien a été tracé.

Ce qui se trouve en amont de ce Limes a été dominé par Rome pendant des siècles. Elle était gouvernée par une autorité militaire romaine, animée par l'économie romaine et impliquée dans les activités de cette organisation commerciale romaine qui englobait tout le monde connu. L'administration et la justice étaient régies par les lois romaines.

À partir du deuxième siècle, l'Église chrétienne a pénétré dans ces pays. L'Irlande, le sud de l'Angleterre, l'Espagne et la France ont été touchés, et en Allemagne, la doctrine chrétienne a pris pied jusqu'à la ligne que nous voyons sur cette carte.

Ce ne sont que les Mérovingiens qui, après le V$^{e}$ siècle, s'emparèrent de l'héritage de l'Empire romain en Europe occidentale, franchirent à nouveau le Limes et introduisirent l'idée d'un État romain autoritaire en Thuringe et en Hesse. Et Charlemagne posa la couronne impériale romaine orpheline sur sa

tête en l'an 800, créant ainsi l'Empire romain de la nation allemande. Il acheva de soumettre les tribus germaniques de l'autre côté du Limes à son État autoritaire, romain en soi, et ouvrit ainsi au christianisme l'Europe centrale et septentrionale.

Mais ce christianisme était de type romain. Il avait déjà acquis des formes solides, il était déjà fortement dogmatisé, et il était particulièrement adapté à la pensée et aux sentiments ainsi qu'à l'éthique des peuples que l'on pourrait qualifier de race méditerranéenne. Les peuples de l'espace grec, Byzance, l'ensemble des Balkans et jusqu'à la mer d'Azov avaient déjà donné à l'Église chrétienne sa propre forme. Nous l'appelons l'Église gréco-catholique ou l'Église orthodoxe. Car les peuples de ces régions avaient une autre attitude envers les choses, qu'elles soient terrestres ou transcendantes. En Orient, l'Église chrétienne n'a pas du tout pu s'implanter, bien qu'elle soit née en Palestine. C'est là que, 600 ans plus tard, un Mahomet a créé un mouvement religieux adapté à l'âme de l'Orient. Les peuples arabes, mais aussi les familles de peuples sémites et leurs successeurs en général, ne voulaient pas de responsabilité personnelle envers Dieu. Le fatum, la prédestination fatale, correspondait à toute leur nature. La vie de famille était également différente chez eux, et le christianisme n'aurait pas pu s'y adapter.

En l'espace d'un demi-siècle, l'étendard sacré du Prophète a conquis l'ensemble du Proche-Orient jusqu'à l'Inde, puis il a suivi la côte nord de l'Afrique jusqu'en Espagne, avant de se heurter à la population vandale-gothique de Sicile, ainsi qu'aux Goths et aux Celtes de la péninsule espagnole et de l'ouest de la France, qui étaient d'un tout autre genre. On ne peut pas imposer une religion, et surtout pas une église définie par des dogmes humains, à d'autres peuples s'ils ne sont pas d'accord, en termes de race ou d'attitude, avec l'éthique qui conditionne cette église.

C'est ainsi que les Germains et les tribus qui leur sont apparentées ne purent se déclarer d'accord avec certaines conceptions et pratiques de l'Église romaine et commencèrent très vite à protester contre elles. Avec une brutalité impitoyable, l'Église romaine, soutenue par les princes et les rois qui dépendaient d'elle, a tenté d'éradiquer cette hérésie et l'a effectivement exterminée dans des pays entiers. En Espagne, tout ce qui, par sa nature, protestait contre les dogmes de Rome a été exterminé et martyrisé à mort sous le titre d'Inquisition. Et il s'agissait en premier lieu des restes de l'ancienne germanité qui étaient restés en Espagne, en Italie, en France et en Belgique, etc. et qui comptaient pour la plupart parmi les familles dirigeantes de ces pays. En Allemagne, cette extermination a été menée sous le titre de procès pour sorcellerie. Il y eut de véritables guerres, de terribles destructions, des meurtres et des incendies, une lutte de tous contre tous, et cette époque est entrée dans l'histoire comme celle des guerres de la Réforme et de la guerre de Trente Ans.

Une reine bénie des dieux, Élisabeth, a sauvé l'Angleterre de ces combats. Mais sinon, la germanité est intervenue de manière unie dans les décisions sous le grand roi de Suède Gustave Adolphe et a sauvé la terre et la vie de tous ceux dont la pensée et la sensibilité plus germaniques n'étaient pas prêtes à se plier aux dogmes de l'Église catholique romaine. Seules les régions d'Europe, à l'exception des régions grecques et orthodoxes, qui avaient vécu pendant des siècles sous la domination autoritaire du despotisme militaire romain et qui avaient peu à peu perdu leur indépendance germanique fondamentalement démocratique, restèrent avec Rome. Les autres se sont détachés de l'Église romaine en tant que protestants et ont créé leur propre forme de religion chrétienne.

Là où le type germanique domine, on est protestant, là où la romanité a laissé son empreinte, on est catholique. Le traité de Westphalie a sans doute apporté quelques corrections. Entre-temps, surtout chez nous en Allemagne, un fort brassage s'est produit en raison de facteurs économiques et dynastiques. Mais cette carte vous montre à quel point la ligne de démarcation est restée claire. La S.A. rassemble autour d'elle les natures combatives de type germanique, qui pensent de manière démocratique et ne sont liées que par leur allégeance. C'est à la S.S. qu'aspirent les hommes de l'État autoritaire, qui veulent servir et obéir, qui sont prêts à s'adapter moins à une idée qu'à un homme ».

Il est resté silencieux. Nous avions écouté presque sans bouger son exposé, qu'il avait présenté sans s'arrêter, sans même s'interrompre, comme s'il s'était longuement préparé au sujet.

Puis il s'était levé par à-coups :

« Pfeffer. Je vais faire venir Himmler. Il faut qu'il voie cette carte. Je viendrai aussi une fois de plus. Sinon, il ne faut la montrer à personne. Elle doit être imposée. Et le terme de *Volksgemeinschaft* doit désormais être utilisé comme un slogan dans toute la S.A. et la S.S. La paix de Westphalie doit être effacée. Le Nord et le Sud, l'Est et l'Ouest doivent être fusionnés par la force. Un empire, un peuple doit devenir notre mot d'ordre. Sinon, nous ne pourrons jamais surmonter les rudiments des époques historiques passées ».

Puis il nous a serré la main, en regardant chacun d'entre nous pendant presque un quart de minute, et il est parti.

Pfeffer et moi, nous sommes restés un moment face à face. Puis j'ai dit : « De son esprit, j'ai une fois de plus ressenti un souffle. Où cet homme a-t-il trouvé tout cela ? »

Et Pfeffer de répondre : « Et nous avons cru qu'il se tenait devant la carte comme devant une énigme ».

# 9. Le litige entre Hitler et Pfeffer

*(Wagener raconte ensuite que, malgré ses efforts et ceux de Pfeffer pour dresser la carte, Himmler a été doté par Hitler d'une autorité élargie et a obtenu de facto l'indépendance vis-à-vis de la direction suprême de la S.A. Himmler aurait ensuite introduit une série de réglementations dans le but de faire de la S.S. une élite du Parti, notamment des dispositions sur la taille minimale des hommes de la S.S., sur l'attribution de titres spéciaux de la S.S. même à des personnes n'ayant pas de poste, sur l'interdiction d'appartenir à l'Église pour les hommes de la S.S. et sur des projets d'autorisation obligatoire pour les hommes de la S.S. souhaitant se marier afin d'obtenir une élection et une sélection germaniques. – Note de Turner)*

« À présent, la hache de guerre de la S.S. contre la S.A. est vraiment déterrée », m'a dit Pfeffer. « À présent, une organisation naturelle, saine et inconsciemment rassemblée d'hommes allemands doit être reléguée au second rang par une nouvelle organisation artificiellement cultivée, contre-nature et donc malsaine, dans laquelle on remplace les forces motrices internes par des chiffres et des mesures externes.

Il y a aussi des nègres qui mesurent 1,82 mètre. La taille ne suffit pas à faire un Germain.

Quant à l'attribution des titres, vous verrez très vite que toutes sortes de personnes de bonne réputation, de bonne apparence et, si possible, avec un peu d'argent, deviennent S.S. Oberführer, si bien que certains préfèrent, plutôt que de conquérir leur place dans la S.A. en partant du bas, devenir tout de suite S.S. Führer avec une fondation quelconque et leur nom.

Et la question catholique ou protestante est réglée par le simple fait que les hommes quittent l'église.

Enfin, la sélection d'élevage, contrôlée et organisée par la direction du S.S. Reichsleitung, est une exagération d'un principe en soi juste, qui rappelle les livres d'élevage chez les bovins, les porcs, les moutons et autres animaux domestiques. Ce genre de choses glisse facilement vers le mauvais goût. Et le pas vers l'insémination artificielle des femmes sur la base de l'élevage de taureaux mâles et de la seringue n'est plus très loin.

Je vais aller voir Hitler et lui dire que de telles pensées et de tels plans n'ont vraiment rien à voir avec le national-socialisme et qu'ils ouvrent une voie qui doit mener à un État de contrainte et d'élevage, mais pas à un État populaire libre ».

L'entretien avec Hitler a eu lieu. Je n'y étais pas. Pfeffer est revenu au bout d'une demi-heure, la tête toute rouge. J'avais auparavant entendu la voix de

Hitler résonner dans toute la maison.

« Le moment est venu », dit Pfeffer, « vous allez devoir vous préparer à être mon successeur ».

« Pourquoi ? Que s'est-il passé ? », ai-je demandé, horrifié.

« Les perce-oreilles ont fait leur travail. J'ai remarqué dans les paroles de Hitler qu'il prenait pour lui les reproches que j'adressais en fait à Himmler et qu'il en a profité pour ressasser tout ce qu'on lui avait dit ces derniers temps : objectifs propres de la S.A., attitude contre le Parti, on l'avait remarqué dans le cas de la S.A. de Berlin contre la direction du Gau[1], c'était symptomatique ! L'Allemagne du Nord contre l'Allemagne du Sud, le militarisme prussien contre le socialisme ! D'où mon refus de la S.S. !

Au début, je fus très étonné par ces accusations totalement absurdes. Puis j'en ai eu assez. Je lui ai dit que je ne tolérais pas de telles absurdités. Je trouvais indigne de lui qu'il se laisse chuchoter des choses à l'oreille par n'importe quel corniaud. Qui sont donc les créatures qui s'installent et se gonflent dans le Parti politique ? Et à quel point les hommes et les dirigeants de la S.A. sont-ils différents ? Qui a apporté le succès à Nuremberg, les hommes politiques ou la S.A. ?

Et maintenant, il se laisse séduire par ce puissant pilier de la foi et de la confiance.

Le gouvernement allemand a décidé d'ébranler la confiance en lui, son chef, et c'est précisément dans ce but qu'un type comme Himmler doit élever des Übergermanen ?

C'est alors que quelque chose que je n'avais jamais vu auparavant a éclaté chez Hitler. Il a simplement hurlé, il m'a crié dessus, une grosse veine bleue a gonflé sur son front et ses yeux semblaient sortir. Sa voix s'est emballée. J'ai vraiment eu peur qu'il lui arrive quelque chose et j'ai donc laissé passer cette explosion qui me semblait inconcevable. Il était le créateur du Parti et de la S.A. Ses idées animaient toutes les branches du Parti. Il ne tolère aucun gouvernement secondaire. C'est lui qui tient le sceptre. Il peut tout tolérer d'un collaborateur, sauf la prise du sceptre. Celui qui s'en emparerait, il le détruirait.

Il m'a ensuite demandé de me tenir totalement à l'écart jusqu'à nouvel ordre. Il prendra en temps voulu les mesures qu'il jugerait opportunes ».

Pfeffer fit une pause. Je ne pouvais que secouer la tête. Puis Pfeffer poursuivit :

« Je dois voir si je peux comprendre comment tout cela est lié. Il y a quelque chose de plus que la S.S. et la peur des Gauleiters.

Vous voulez prendre le petit déjeuner chez moi demain midi ? Mais vous devez apporter une assiette, un couteau, une fourchette et une tasse. Je ne possède qu'une seule garniture. Je vais d'abord considérer la retenue que m'im-

pose Hitler comme une sorte d'assignation à résidence. C'est pour cela que vous devez faire un effort pour venir me voir ».

Le lendemain, nous étions assis chez Pfeffer. Il avait une chambre, une seule petite chambre, qui avait toujours été occupée par des étudiants.

Je n'étais encore jamais allé chez lui. J'étais donc un peu étonné, ce qu'il a dû remarquer.

« Vous avez toujours vécu ici, dans cette petite pièce exiguë », lui ai-je demandé.

« Cela fait trois ans que je suis installé ici. Je paie 32 marks et j'ai encore droit au café du matin avec deux petits pains. Ce n'est pas très confortable. Mais je ne peux pas me permettre davantage. Ce qui est plus important pour moi, c'est que nos adjoints Osaf et nos dirigeants S.A. puissent travailler ».

« Mais quand je compare les appartements et les immeubles de bureaux des Gauleiters. Et j'ai entendu dire de Göring qu'il avait deux appartements à deux étages, le 1er et le 2e étage de l'une des maisons de maître de la Bismarckstrasse à Charlottenburg, non loin du Knie, et qu'il l'a transformé en un grand appartement avec salle et hall d'honneur ! »

Pfeffer répondit en souriant : « Je ne suis pas Göring. Je possède un château, le vieux château de Linn près de Krefeld, qui appartenait déjà depuis le Moyen-Âge à la famille de ma femme, les barons Raitz von Frentz(2). Je n'ai pas besoin de me construire quelque chose comme ça.

Mais puisque vous parlez de Göring. Bormann est venu me voir ce matin et m'a dit que Göring avait passé deux jours à Munich, et plusieurs heures avec Hitler. Il a également parlé avec Buch, le beau-père de Bormann(3).

Il semble que ce soit Göring qui ait monté Hitler contre moi dans une telle mesure ».

« Mais qu'est-ce qui pourrait inciter Göring à le faire ? »

Pfeffer alla chercher une assiette de bruchons et un beurrier auquel il manquait un morceau, et posa sur la table une miche de pain noir de Munich sur une planche de bois :

« À présent, nous allons d'abord prendre notre repas de midi. Je n'ai commandé le café que pour tout à l'heure. C'est ma logeuse qui s'en occupe. Cela ne vous dérange pas ? Mais j'ai une bouteille d'aquavit ici. Donnez votre tasse. Je n'ai pas de verres à eau-de-vie. Et la tasse peut en contenir plus ».

Et tout en me versant, il poursuivit : « La plus belle période de ma vie a été celle des corps francs, à l'époque en Courlande et en Lettonie, et devant Thorn. Et je l'ai passée avec vous. Vous étiez mon supérieur, mon seul supérieur. Sinon, je n'avais que le bon Dieu au-dessus de moi et ma conscience.

Vous savez, un génie comme Hitler, c'est déjà quelque chose de grandiose, d'inouï, que le monde ne vit peut-être que tous les mille ans. Mais le corps,

l'homme, dans lequel se trouve le génie, peut alors tomber de manière effrayante par rapport à cela. Car il est justement humain, seulement humain. Et le corps dans lequel se trouve le génie de Hitler est manifestement particulièrement déficient.

Là-bas, dans les pays baltes, nous étions tous des officiers, des camarades, l'esprit et le corps, l'éthique et l'éducation, l'expression et la maîtrise de soi étaient orientés dans le même sens, étaient d'un seul tenant.

Hitler, en revanche, est manifestement d'une nature ambivalente. Il doit d'ailleurs l'être. Car son corps a toutes les inhibitions dues à son origine et à son éducation, – qui n'ont pas besoin d'être mauvaises, que je ne déprécie pas, ni même que je méprise, – Wagener, vous savez de moi cela. Mais ce corps ne peut rien faire avec le génie qui est en lui. Et le génie tire le corps dans tous les sens et ne peut pas s'exercer correctement en lui.

Et lorsque j'ai vu hier la veine de colère sur le front de Hitler, que je l'ai entendu hurler et que j'ai vu ses yeux, j'ai ressenti comme si quelque chose s'exprimait dans ce corps, comme une volonté asiatique de destruction, et la veine m'est apparue comme une marque de Caïn. Rien de génie, mais de la haine, rien de grandeur supérieure, mais une rage née d'un complexe d'infériorité, rien d'héroïsme germanique, mais un désir de vengeance hunnique ! Pendant cent ans, les Huns ont habité et vécu dans la région d'où sont originaires les ancêtres de Hitler et où il a lui-même grandi. Apparemment, ce sang n'a pas encore été entièrement absorbé.

Nous avons donc appris quelque chose d'important. Le génie de Hitler, qui est là, qu'il s'agisse d'un don de Dieu à l'humanité ou d'un produit du hasard, est assis dans un corps de qualité inférieure, il ne peut pas s'y épanouir, il ne peut pas répondre à sa vocation.

Il a donc besoin d'autres corps pour pouvoir prendre forme, s'exprimer et prendre forme. Et ce sont eux, Wagener, que nous devons mettre à sa disposition, que nous devons lui apporter, que nous devons mettre à son service. Sinon, ce génie risque de lutter pour la liberté, pour la possibilité d'agir, pour l'épanouissement dans ce corps trop étroit et trop mauvais, mais de se sentir incarcéré, prisonnier, derrière des barreaux, et de commencer à se déchaîner, rendant ainsi le corps lui-même furieux !

Et si des idiots comme Göring lui apprennent en plus que l'étroitesse et les inhibitions ne sont pas dues à l'insuffisance de son propre corps, mais que c'est nous, par exemple, qui essayons de mettre des limites à l'envol de ses pensées, ou qui faisons même de l'opposition ou menons un jeu contraire, alors il doit arriver un moment où ce n'est plus le génie qui domine le corps, mais le corps qui domine le génie, et que ses instincts les plus bas se déchaînent alors sans retenue, comme je l'ai vécu hier ».

Pfeffer s'étant arrêté, je demandai : « Qu'a donc dit ou fait Göring ? »

*(Wagener rapporte comment Pfeffer lui énumère une série d'accusations et de soupçons contre la direction suprême de la S.A., qui, selon les rapports, proviendraient de Bormann ou de Buch et auraient été portées par Göring à la connaissance de Hitler. Göring aurait présenté la S.A. comme une menace croissante pour l'autorité de la direction politique, saluée par les milieux bourgeois comme un contrepoids conservateur à la direction politique radicale. En outre, la direction de la S.A. tente, en contournant Hitler, de nouer des liens avec la Reichswehr et le Stahlhelm. En revanche, la direction suprême de la S.A. n'est pas en mesure de discipliner la direction locale de la S.A. à Berlin, qui est en conflit avec la direction du Gau et qui serait également hostile à la direction du Parti à Munich. D'après les informations de Pfeffer, Göring aurait en outre affirmé que la direction suprême de la S.A. avait pris contact avec le grand-duc Adolph Friedrich de Mecklembourg-Strelitz dans le but de rétablir la monarchie : le grand-duc devrait devenir Président du Reich après Hindenburg, afin qu'il puisse décerner la couronne impériale au fils aîné de l'ancien prince héritier Guillaume.*

*Wagener s'efforce de réfuter ces accusations et ces soupçons. Il aborde en particulier le reproche d'une prétendue liaison secrète avec la Reichswehr. Il attribue cette rumeur à la visite, entre-temps rendue publique, de trois lieutenants de la Reichswehr stationnés à Ulm à des dirigeants nationaux-socialistes à Munich. Il rapporte une conversation avec les lieutenants et affirme qu'il en a fait un rapport à Hitler. Il est également fait mention du « procès de la Reichswehr » devant le tribunal impérial de Leipzig en septembre – octobre 1930, mais sans donner de détails sur l'interrogatoire de Wagener en tant que témoin aux côtés de Hitler, Pfeffer et du rédacteur Wilhelm Weiß du Völkischer Beobachter.*(4) *– Note de Turner)*

En ce qui concerne les soupçons que Göring avait émis à l'encontre des dirigeants de la S.A. en ce qui concerne la Reichswehr, ils ne pouvaient donc être qualifiés que de faux à tous égards.

Il en était de même pour le rapprochement avec le Stahlhelm. Adolf Hitler en était également informé. Cela n'aurait toutefois pas été indésirable pour le plan de développement ultérieur de la S.A. Mais le Stahlhelm lui-même avait fait preuve de froideur, et si une forme raisonnable de collaboration a été trouvée ici ou là, il ne s'agissait malheureusement que de très rares exceptions locales.

En ce qui concerne le mouvement dans la S.A. de Berlin, il s'avérait toutefois qu'il couvait encore et qu'il avait effectivement une tendance dirigée vers Munich. Mais Pfeffer et la direction suprême de la S.A. en étaient totalement innocents. Il s'agissait plutôt d'une pure tentative de putsch du dirigeant berlinois de la S.A., Stennes, qui donna ensuite l'impulsion finale à la chute de Pfeffer.

# 10. La position de Hitler sur la monarchie

L'association avec le duc [sic] Adolph Friedrich de Mecklembourg et les considérations sur la question de la monarchie étaient une question qui avait effectivement fait l'objet de plusieurs conversations entre Hitler, Pfeffer et moi. Il avait toujours été clair pour Pfeffer et moi que Göring s'opposerait fermement à une telle idée. Car Göring nourrissait des espoirs et des intentions qui n'auraient bien sûr pas été réalisables sous ou à côté d'un monarque, comme cela s'est avéré de plus en plus évident et comme il l'a montré par la suite. Mais dans ces entretiens avec Hitler, il ne s'agissait en fait, du début à la fin, que de l'examen purement académique de cette question, qui ne nous paraissait pas sans importance, d'autant plus qu'elle revenait sans cesse dans de grandes parties de l'Allemagne comme à l'étranger. [...]

Hitler, à l'occasion d'une conversation sur ces questions, avait pris position à peu près comme suit :

« Dans de telles considérations, il ne s'agit pas en premier lieu de savoir à qui le peuple allemand pourrait éventuellement offrir à nouveau la couronne impériale allemande, mais s'il est judicieux et opportun de le faire et de rétablir une quelconque forme de monarchie.

Nous vivons un grand bouleversement, comme je le dis toujours, de l'individualisme au socialisme, de l'intérêt personnel à l'intérêt général, du 'moi' au 'nous'. Et ce 'nous' englobe tout d'abord des groupes de personnes bien déterminés qui, d'une manière ou d'une autre, vivent ensemble dans un espace déterminé en raison de l'évolution historique. Et dans cet espace se sont formées des communautés de vie que nous appelons des États.

Comment ces espaces, ces formations étatiques, se sont-ils formés ? Étant donné que l'individualisme a prévalu dans l'ancien monde pendant deux millénaires, ce sont en premier lieu des intérêts individualistes qui ont formé ces États.

Au début, lorsque l'occupation des différents grands espaces n'était pas encore aussi étroite, les familles, les clans, les tribus étaient installées les unes à côté des autres ou vivaient ensemble sur certains territoires dont elles avaient besoin et qu'elles occupaient pour assurer leur subsistance. C'était donc la notion la plus pure du communisme qui prévalait. Mais si d'autres familles ou tribus venaient sur leur territoire, elles étaient expulsées. Nous pouvons encore observer cela aujourd'hui chez les chevreuils et certainement chez d'autres animaux dans la nature.

Lorsqu'une tribu s'agrandissait, elle prenait possession de ses terres, comme

le disaient les anciens Germains. L'espace vital était agrandi en fonction de la force numérique de la tribu. Il pouvait arriver que l'on entre en conflit avec d'autres tribus. Dans ce cas, on les attaquait par des querelles et on prenait le nouveau territoire par la force.

Pour l'administration de la tribu et surtout pour la conduite des guerres, les tribus avaient besoin de chefs. Chez les Germains, ils étaient élus par l'assemblée de tous les membres valides de la tribu sur leur place de thing ou de ding. Cette assemblée s'appelait le 'thing' ou 'ding'. En Norvège, nous avons encore aujourd'hui le Storting, la grande assemblée des peuples, le Reichstag.

Nous avons aussi les mots : la condition ou inconditionnel dans notre langage courant.

Et cette chose élisait donc le chef de la tribu, et ce généralement pour un an. Il était ainsi 'le premier' de la tribu. En vieux germanique, on disait : first ou prince, comme en anglais the first = le premier. En latin, on disait prinzeps [sic], d'où le mot roman 'wort' prince ou Prinz, prince. Les princes étaient donc les meilleurs de la tribu, élus et choisis sur une base purement démocratique.

Les meilleurs étaient également choisis pour diriger les combats. Comme ils devaient mener le combat avant les autres, on les appelait des ducs. Le terme de duc est donc également un terme purement démocratique. Les princes et les ducs particulièrement méritants étaient parfois élus à vie. Et lorsque des dangers ou des menaces particulières pesaient sur plusieurs tribus, celles-ci se regroupaient souvent pour élire l'un des princes de la tribu comme roi. Ce mot est à nouveau purement germanique. Nous le retrouvons dans la langue anglaise sous le nom de 'king'. Mais dans les langues romanes, nous ne connaissons que le 'rex', le régent qui gouverne, en français roi.

On sait comment l'essence démocratique naturelle a été progressivement éliminée dans les parties de l'Europe dominées par les Romains. Et après l'effondrement de l'Empire romain, les Mérovingiens puis, à partir de Charlemagne, les empereurs allemands ont continué à restreindre et à abolir les pratiques autocratiques des anciennes démocraties tribales, même en dehors de l'ancienne zone de pouvoir romain. Ce n'est que là où le pouvoir impérial ne suffisait pas, comme en Grande-Bretagne, en Scandinavie, en Irlande, en Islande, etc., que le système étatique démocratique ancestral a été maintenu ou a pu être rétabli.

Mais en Allemagne, nous avons obtenu l'État impérial d'origine romaine. Il substitua ses fonctionnaires aux princes qu'il avait lui-même choisis, ou reçut le serment d'allégeance des princes. Certes, cela mit fin aux querelles entre tribus, qui n'avaient déjà plus lieu sous la domination romaine à l'intérieur du Limes. Mais les princes se détachèrent peu à peu de leurs tribus et de leur peuple, ils se marièrent entre eux et formèrent une classe particulière qui revendiqua des droits privilégiés.

Ces mariages donnèrent souvent lieu à des querelles d'héritage qui furent à l'origine de guerres auxquelles les peuples eux-mêmes ne participèrent pas du tout et qui furent plutôt menées par les princes avec leurs chevaliers et leurs cavaliers ou plus tard avec des lansquenets. C'est ainsi que des parties de pays dans lesquelles une tribu ou un peuple avait jusqu'alors vécu et habité ensemble se sont retrouvées dans un autre État sous un autre prince. Hormis les guerres de religion et les grandes invasions venues de l'Est, je pense que l'on peut dire que toutes les guerres du Moyen-Âge jusqu'aux temps modernes ont été des guerres de succession des princes européens.

Nous ne devons donc pas nous étonner si les frontières des peuples ne correspondent plus, dans une large mesure, aux frontières des États. Et il y a des populations malheureuses, comme par exemple en Alsace, qui ne savent effectivement plus si elles doivent appartenir à l'Allemagne ou à la France. Car entre-temps, les familles se sont tellement mélangées et les liens économiques se sont tantôt tissés dans un sens, tantôt dans l'autre, qu'il est devenu tout simplement impossible de trouver une solution définitive qui satisfasse tout le monde. Je la prévois néanmoins, à savoir dans l'Europe saine à venir, qui surmontera également ces frontières.

En raison de ce système princier et de sa séparation des peuples, il en résulta sur le continent européen une situation qui fit apparaître de manière drastique le caractère contre-nature et étranger de cette institution : seul celui qui appartenait à la classe des princes reconnus pouvait être un prince légitime. À tel point que Napoléon lui-même a dû renoncer à son Beauharnais pour épouser une fille de prince reconnue. Sinon, ses descendants n'auraient jamais pu être reconnus comme étant de son rang. Tant qu'il avait le pouvoir, il ne se souciait pas de sa reconnaissance personnelle. Dans la maison impériale autrichienne, la question du mariage conforme au statut social a joué, comme on le sait, un rôle à plusieurs reprises. Seule la famille royale suédoise Bernadotte a pu résister à la charge hors-statut. Mais chaque Bernadotte qui pouvait prétendre au trône épousait une fille de prince, et pendant longtemps, aucune fille de la maison Bernadotte ne put épouser un prince régnant.

Mais cette clique princière jouissait d'une telle reconnaissance inconditionnelle auprès de tous les peuples européens que la Roumanie, par exemple, lorsqu'elle voulait un nouveau roi, devait s'adresser à l'Allemagne pour demander un Hohenzollern ou un Cobourg, ou tout autre descendant d'une maison princière reconnue. La Bulgarie, la Grèce, le Portugal, et tous ceux que vous voulez, devaient toujours faire appel à un prince de cette clique, sinon il n'était pas reconnu par eux comme leur roi.

Il ne fait aucun doute que ce type de système princier a survécu dans un État moderne. Depuis la révolution française, cela s'est d'ailleurs manifesté de manière visible. Et là où les rois existent encore, ils n'apparaissent plus que

comme des poupées. Seule l'Angleterre est un cas particulier. Là-bas, la couronne fait partie intégrante de l'Empire, il faut même dire qu'elle en est le ciment. C'est pourquoi elle doit être entretenue et protégée par la mère patrie anglaise. Si elle tombe, l'Empire risque de tomber avec elle.

Si nous abordons donc la question de la monarchie, nous devons constater que la forme actuelle du régime princier n'entre plus en ligne de compte, mais qu'il est tout au plus possible de revenir à une dignité royale issue d'un sentiment populaire démocratique. Cette dignité devrait néanmoins être fortement ancrée dans la tradition. Mais ce qui est décisif, c'est de savoir si un État englobe réellement un peuple ou si, au sein d'un État, il ne s'agit pas d'un peuple uni, issu du sang, mais d'une entité supranationale.

Prenons l'exemple de l'Amérique. Je pense que tout être humain trouverait absurde l'idée même que l'Amérique puisse se doter d'un sommet monarchique héréditaire. Ou prenons la Tchécoslovaquie. Rien qu'en Tchéquie, il y a trois millions et demi d'Allemands. Quel genre de roi doit-on élire ? Un Allemand, un Tchèque ou un Slovaque ? Nous voyons bien que même en Allemagne, qui est pourtant unie par le sang, la question de savoir si un empereur allemand, si tant est que la question soit abordée, doit être un Allemand du Sud ou un Allemand du Nord, est toujours vivante.

Ce n'est que là où un peuple vraiment uni, consciemment lié par le sang, possède un État, qu'il me semble possible d'envisager la question d'une monarchie. Là où ce n'est pas le cas, l'idée d'une monarchie doit échouer dès le départ, ou alors elle ne peut pas durer, même si l'on peut peut-être consolider par un monarque la cohésion qui fait défaut. La plupart du temps, c'est l'inverse qui se produit : un monarque rouvre des plaies qui commencent peut-être à se cicatriser et à guérir.

En outre, de nos jours, il y a aussi la question du socialisme. En Allemagne, les socialistes ont renversé l'empereur. Je ne veux pas examiner ici si c'était judicieux et opportun. Les communistes, de par leur attitude, ne peuvent tolérer un empereur. Mais si l'on voulait actuellement défendre l'idée monarchique en Allemagne, on pousserait les socialistes et les communistes dans l'opposition politique la plus dure.

Mais nous, les nationaux-socialistes, nous voulons justement attirer tous les socialistes et les communistes vers nous, nous voulons les faire passer de leur camp international à leur camp national. Nous ne devons donc rien faire qui puisse avoir l'effet contraire. Pour cette raison également, il n'est pas question pour nous de faire la propagande de la monarchie.

Cela n'exclut pas que l'on considère que le peuple allemand est en soi plus attaché à l'idée monarchique qu'à l'idée républicaine, surtout lorsque celle-ci a été d'emblée galvaudée comme l'a été le parlementarisme de Weimar. Mais malgré cela, on ne peut de toute façon pas simplement donner un monarque à

un peuple, comme le peuple allemand, mais il devrait être voulu par le peuple et donc élu ». [...]

Lors d'une autre conversation avec Hitler sur ces questions, j'ai soulevé la question suivante : « À qui pourrait-on penser pour le recommander au peuple allemand comme successeur si Hindenburg venait à disparaître ? »

« La question est difficile. Les personnalités du genre de Hindenburg sont rares », répondit Hitler. « Il faudrait déjà un homme que le peuple puisse absolument admirer et qui soit également en mesure de représenter le peuple et l'Empire allemand à tous égards. Connaissez-vous quelqu'un qui entrerait en ligne de compte ? »

« Je ne vois personne dans le Parti. Et un adversaire du Parti ne serait pas approprié. Mais si nous avions un prince dirigeant qui jouit d'un réel prestige au sein du peuple allemand, qui a déjà accompli quelque chose et qui possède également une influence à l'étranger, alors une telle solution ne me semblerait pas erronée ».

« Et qui avez-vous en tête ? »

« Le grand-duc Frédéric Adolphe de Mecklembourg », ai-je répondu. Hitler baissa légèrement les yeux. « Je ne le connais pas. Je ne l'ai vu qu'une fois. Au moins, il serait bon qu'il ne soit pas un Allemand du Sud, un Bademax[7], ou même un Bavarois. Le connaissez-vous mieux ? »

« Non », dis-je. « Je ne l'ai rencontré que quelques fois, au Club national et à l'Automobile Club général, et autrefois, avant la guerre mondiale, lors de réceptions officielles au Corps diplomatique à Berlin ».

« Comment êtes-vous arrivé là ? Vous n'aviez pas plus de 25 ans à l'époque ? »

« Oui. Quand j'étais à l'académie de guerre, je participais officiellement aux bals du ministère des Affaires étrangères. Cela m'a permis d'être invité par presque toutes les ambassades et tous les émissaires étrangers ».

Hitler réfléchit un instant, puis il dit : « J'aimerais faire un peu plus ample connaissance avec le grand-duc. Comment pourrait-on faire cela ? »

« Par l'intermédiaire du duc de Cobourg », répondis-je.

« Bien, faites-le. Le plus tôt possible ».

Hitler a ensuite rencontré plusieurs fois le duc de Cobourg ainsi qu'une ou deux fois le grand-duc de Mecklembourg. Je n'étais pas présent. Mais j'ai des raisons de penser que la conversation portait sur le sujet discuté.

Une fois, Hitler s'est également fait présenter le prince Guillaume de Hohenzollern, le fils aîné du prince héritier allemand, alors âgé d'environ 22 ans. Hitler ne m'a jamais parlé de cela non plus. Le sujet de la monarchie n'a

[7] [NdT : une référence à Max de Bade.]

plus jamais été abordé, surtout depuis les accusations suspectes de Göring.

Hitler ne revint qu'une seule fois sur le prince Guillaume. Lorsque son mariage avec une demoiselle von Salviati[1] fut connu, Hitler vint me voir dans mon bureau et me dit :

« Avez-vous entendu parler du mariage du prince Guillaume ? Une Salviati ? Pas la fille d'un prince ! Ces Hohenzollern sont-ils complètement abandonnés de Dieu ? Si jamais il avait été possible de proposer le prince Guillaume au peuple allemand, cela n'aurait pu se faire qu'en s'appuyant sur la tradition séculaire de cette première dynastie allemande. Une fois la tradition abandonnée, l'idée l'est aussi. L'idée monarchique en Allemagne est enterrée ».

Avant que je ne puisse répondre, Hitler sortit à nouveau. J'avais le sentiment qu'il voulait seulement profiter de cette occasion pour me dire qu'il avait définitivement enterré l'idée de rétablir une monarchie en Allemagne, et ce probablement depuis un certain temps déjà. Seulement, il n'avait jamais trouvé l'occasion adéquate pour me le faire comprendre. [...]

# 11. Hitler justifie sa rupture avec Pfeffer – Pfeffer parle de sa démission

Après avoir laissé passer une autre nuit, je me décidai à demander un entretien à Hitler, qui me l'accorda immédiatement. Lorsque j'entrai chez lui, il ne me proposa d'abord pas de m'asseoir, mais me demanda debout : « Vous vouliez me parler ? »

Je répondis : « Oui, j'espère que vous avez un peu de temps. Mais peut-être allons-nous nous asseoir ».

J'eus presque l'impression que Hitler était soulagé. Nous nous sommes assis à la table ronde et j'ai commencé, tandis qu'il posait ses grands yeux sur moi :

« Lorsque je me suis assis pour la première fois en face de vous, il y a environ neuf mois, j'ai volontiers répondu à votre invitation à venir chez vous pour collaborer à la grande œuvre de redressement de l'Allemagne et de sauvetage du monde de l'anéantissement bolchevique.

Depuis l'effondrement de 1918, cette idée et sa réalisation ont été le contenu de ma vie. Partout où je sentais un danger pour l'Allemagne, j'allais et je m'engageais personnellement, quel que soit le domaine, pour aider ma patrie. J'ai combattu comme volontaire à Thorn, où l'avancée des Polonais qui voulaient occuper la Prusse occidentale était bloquée sur la ligne de la Netze [aujourd'hui la Notec, rivière polonaise – NdT], je me suis jeté contre les bolcheviques en Lituanie et en Lettonie avec les corps francs allemands, qui m'avaient élu comme chef, et je les ai repoussés avec la division de fer au-delà de la Dwina. Nous avons alors sauvé l'Allemagne du bolchevisme pour la première fois, sans le soutien du gouvernement allemand, et même contre lui, mais aussi contre l'Entente, contre le monde.

Si je me suis ensuite lancé dans le domaine de l'économie, c'est parce que j'avais compris qu'en fin de compte, les causes intimes de la guerre mondiale et de l'ensemble du mouvement socialiste, marxiste et bolchevique étaient des raisons économiques et des conditions liées à l'évolution économique. Je ne suis pas devenu le premier directeur d'une grande usine pour gagner de l'argent et avoir une bonne vie. Si cela avait été la raison, je serais resté à mon poste. Mais je voulais connaître l'ouvrier allemand, son type, ses conditions de vie, les opinions des employeurs et des employés, les syndicats, bref, toutes les conditions que l'industrialisation du monde a apportées. Mais, en plus de l'industrie, j'ai dû connaître et travailler dans le commerce, l'artisanat, l'agriculture et le secteur des banques et des assurances, et j'ai dû étudier les principes fondamentaux de l'économie nationale, afin de pouvoir percevoir les véritables secrets de la grande époque historique dans laquelle nous vivons, et dont nous

devons considérer la guerre mondiale et les grandes révolutions actuelles comme l'expression extérieure. Comme vous le savez, ces études m'ont parfois conduit moi-même sur les bancs de l'université, et l'obtention du titre de docteur honoris causa de l'université de Würzburg n'est qu'un signe tangible du succès de mes études pratiques et scientifiques.

Je me suis alors rendu compte que le grand mouvement que vous aviez créé avait en fait les mêmes objectifs et qu'il était fondé sur les mêmes connaissances qui m'ont comblé. Je ne pouvais pas prendre d'autre décision que de me mettre à votre disposition et à celle de votre mouvement, ainsi que de mettre à votre disposition toute mon expérience, mon savoir et mes connaissances.

J'ai d'abord travaillé, comme vous en avez convenu avec moi, au sein de la S.A. et pour eux. Si je vous dis aujourd'hui que j'ai le sentiment d'avoir accompli ma mission, ce n'est pas pour recevoir des félicitations et des remerciements, mais pour vous faire savoir que je suis maintenant libre pour d'autres tâches.

Or, ces derniers jours, j'ai l'impression que vous souhaitez vous séparer de Pfeffer. Si vous pensez que, même après le départ de Pfeffer, vous savez que la S.A. est entre de bonnes mains, je tiens à vous dire que vous vous trompez sur moi. C'est Pfeffer qui m'a incité à venir vous voir. De sa part, c'est une preuve de confiance. Je n'en abuserai pas. Si Pfeffer doit partir, je pars aussi.

Cela ne porte pas atteinte à l'idée et au mouvement. Loin de moi cette intention. C'est la différence de structure et de nature entre le Parti politique et la S.A. Le Parti politique doit être soutenu et maintenu par la compréhension et la diffusion de la compréhension des fondements politiques et des conceptions de l'idée politique, économique et sociale. La S.A., en revanche, est unie par un sentiment intuitif à ce sujet. Le Parti politique a besoin pour cela de journaux, d'écrits, d'orateurs et de politiciens, la S.A. n'a besoin que d'honnêtes gens comme dirigeants.

Et ceux-ci sont là. Ils resteront là, même si je m'en vais. La S.A. ne jure que par vous, pas par Pfeffer ni par moi. Et s'il arrive qu'un chef de la S.A. se trompe et entraîne ses hommes derrière lui, tout rentrera dans l'ordre. Car sans l'idée qui la sous-tend – et vous en êtes l'incarnation – aucune S.A. n'est viable.

Dans cette mesure, le départ de Pfeffer et de tout autre dirigeant de la S.A. serait donc également toléré. Mais la S.A. ne s'en portera pas mieux.

Mais pourquoi ce changement ? Pfeffer a-t-il donné des raisons de se méfier de lui ? Pfeffer a-t-il échoué ? Que lui reprochez-vous, Monsieur Hitler ? »

Hitler m'avait jusque-là regardé sans se retourner. Maintenant, il regarda un instant vers le sol et dit :

« Wagener. Je vous remercie de votre intervention. Je vais être très franc avec vous. Pfeffer n'a pas échoué et je ne me méfie pas de lui. Certes, on me

fait constamment des reproches et on me fait part de suspicions qui, en soi, ne m'apprennent rien de nouveau. J'en déduis même, pour autant que j'accorde de l'importance à leur contenu, que Pfeffer et vous m'avez parlé de tout ce que d'autres ont recueilli et utilisé pour émettre des soupçons. J'ai écouté les soupçons et je les ai oubliés.

Mais le fait que de telles plaintes, reproches et suspicions soient toujours formulées à haute voix et me soient présentées, c'est ce qui me donne à réfléchir.

Nous sommes tous les deux d'accord sur le fait que la S.A. a une structure solide et respectable et qu'elle représente l'épine dorsale du Parti, non seulement en apparence, mais aussi dans les faits. Celui qui tient la S.A. détient le seul pouvoir existant dans le Parti. Comme les Gauleiters et d'autres personnalités du mouvement craignent ce pouvoir de la S.A., ils le combattent et tentent de l'éliminer. Je ne pense pas qu'ils s'en rendent compte, mais ils m'enlèvent en même temps, ainsi qu'au Parti, ce puissant soutien. D'où les plaintes et les soupçons. Et ceux-ci ne cesseront pas, ils mèneront plutôt à une lutte ouverte si je ne fais rien qui suffise à faire taire définitivement les craintes des Gauleiters et des autres.

Et il n'y a qu'une solution : que je devienne moi-même le chef du Haut commandement de la S.A. Personne ne voudra me contester le pouvoir que j'ai entre les mains. Je ne vais tout de même pas laisser la structure si magnifique de la S.A. se briser, s'opposer et se mettre en danger en cédant aux désirs des Gauleiters ! Non ! Je vais moi-même en assumer la direction, et les plaintes cesseront ».

Comme Hitler faisait une petite pause, j'ai remarqué :

« Ces réflexions me viennent à l'esprit. Mais elles auraient sans doute aussi éclairé Pfeffer si vous lui aviez dit cela ».

« Je le crois. Mais ce n'est pas encore fini. D'une part, je ne veux pas faire de Pfeffer mon chef d'État-major, alors qu'il était lui-même Osaf auparavant. On ne verrait dans ma démarche qu'une couverture ou une auto-illusion de ma part. D'autre part, je ne peux pas non plus nommer Pfeffer à un poste plus élevé qui pourrait être créé. On me soupçonnerait d'être à la solde de Pfeffer et on continuerait à se déchaîner contre lui.

Pfeffer doit donc devenir une victime, une victime sans faute de sa part et contre mon opinion réelle. S'il est sacrifié à une occasion quelconque, la meute de ses adversaires sera satisfaite, la S.A. sera maintenue entièrement intacte et j'en prendrai la direction, donnant ainsi à tout le Parti la garantie que la S.A. ne pourra jamais se dresser contre l'organisation politique ».

« De telles réflexions m'étaient jusqu'à présent étrangères », lançai-je, un peu pensif, car Hitler se taisait à nouveau un instant. « Et comment s'opère le sacri-

fice de Pfeffer ? »

« Wagener. La politique est une chose étrange. Mais on ne peut pas s'en sortir sans politique. Et c'est ainsi que je fais de la politique même au sein de mon propre mouvement ».

« Mais Monsieur Hitler ! En fait, ce n'est pas tout à fait vrai. Vous voyez, les autres s'attachent à vous avec un enthousiasme ardent, avec un amour fervent, et se sacrifient et sacrifient leur temps libre, parfois même toute leur existence, pour vous et pour le mouvement. Et vous les attirez ou les laissez tomber – par politique !

Vous n'avez pas besoin de cela, vous n'avez pas de raison de le faire ! Vous avez dit tout à l'heure que vous aviez écouté les soupçons et que vous les aviez oubliés. Et qu'avez-vous fait des suspects ? Au lieu de les opposer à Pfeffer et à moi, vous voulez sacrifier Pfeffer, et comme vous le dites : contre votre propre opinion ! Ces intrigants pensent alors qu'ils ont gagné et qu'ils ont réussi ! Et ils ont bien réussi ! Les intrigants devraient vous sacrifier, et garder Pfeffer ! Comment pouvez-vous espérer à la longue que les gens continuent à vous donner leur cœur, si vous ne leur donnez pas aussi le vôtre sans réserve ? »

Hitler m'a interrompu avec un geste un peu nerveux de la main, mais d'un ton parfaitement calme : « Mon cœur appartient au peuple allemand. À lui seul. Nous n'avons tous qu'une seule tâche et un seul devoir : servir notre peuple. Et je me demande toujours : comment puis-je le servir au mieux ? Le destin de l'individu, même éventuellement le mien, ne doit pas m'amollir pour pécher contre le destin du peuple. Si je crois donc devoir sacrifier Pfeffer, c'est uniquement dans l'intérêt de la grande cause, dans l'intérêt, en fin de compte, du peuple.

Comment se déroule ce sacrifice ? Je ne le sais pas encore. J'ai tout d'abord demandé à Pfeffer de se tenir à l'écart, afin de ne pas créer de nouvelles occasions pour les plaignants. Après tout, Pfeffer est maladroit. Il est toujours un peu tranchant et sarcastique dans ses jugements et le fait savoir à tous ceux qui l'interrogent à ce sujet. S'il n'aime pas quelqu'un, il le lui dit même s'il ne lui pose pas la question. Et comme il est généralement supérieur aux autres, ceux-ci trouvent facilement dans sa manière de faire une pointe, même si elle n'était pas intentionnelle, et se sentent méprisés et offensés par lui. Je le lui ai souvent dit. L'autre jour, même moi, j'ai ressenti cette façon de faire comme un manque de respect.

Mais je ne peux et ne veux pas me passer d'un homme comme Pfeffer. Je pourrai toujours avoir besoin de lui. Mais pas là où la porcelaine peut être brisée. Je trouverai bien quelque chose. Je veux aussi le mettre sur la liste des députés du Reichstag. Donc la victime n'est qu'une victime dans la position d'Osaf. Vous me comprenez ? »

« Je vous comprends maintenant, même si j'ai eu l'habitude de travailler

autrement jusqu'à présent. Pourrais-je vous poser à nouveau quelques questions sur cette attitude une autre fois ? »

« Je vous en prie », dit Hitler. « Je suis tellement heureux d'avoir une personne à qui je peux me confier. Je voulais moi-même aborder avec vous quelques questions de politique et de politique économique. Venez, s'il vous plaît, quand vous voulez ».

Il me donna ainsi la main et tint la mienne pendant un long moment, en me regardant dans les yeux. Puis nous nous sommes séparés.

J'ai longuement réfléchi à cet entretien, sans parvenir à résoudre l'énigme que je croyais voir dans toute son essence. Ce « faire de la politique » avec les gens me paraissait un peu étrange, un peu antipathique, je dirais presque un peu diabolique, même si je n'étais pas en mesure de réfuter ses réflexions et que j'étais également convaincu du succès escompté. Je pensais alors que je n'étais pas vraiment un homme politique.

*(Suit une description de l'affrontement entre la S.A. de Berlin et la direction du Gau local fin août – début septembre 1930, que Wagener confond avec le putsch dit « de Stennes » de février – mars 1931*[1]*.*

*Wagener décrit les évènements de Berlin comme un prétexte à la rupture définitive de Hitler avec Pfeffer, qui intervint lorsque Pfeffer présenta sa démission le 29 août 1930 et que Hitler prit lui-même la « direction suprême de la S.A. et de la S.S. » le 2 septembre*[2]*. – Note de Turner)*

C'était pour moi un chapitre profondément triste qui était ainsi clos. Chaque membre du Parti, y compris la plupart des dirigeants de la S.A., s'émerveilla de la rapidité d'action, de l'engagement personnel et de la décision claire et juste de Hitler de prendre en main la direction et la responsabilité de la S.A.

Les Gauleiters acclamèrent Hitler en triomphe après la chute de Pfeffer. Les Bavarois, quant à eux, lui firent une ovation satisfaite devant le sauvetage de l'honneur de la prérogative de l'Allemagne du Sud dans le mouvement et la défense de la sainteté de Rome face à l'arrogance protestante.

Pour le mouvement, l'ensemble du processus et son dénouement ne furent que bénéfiques, même aux yeux des adversaires politiques. La discipline du Parti et la répression rapide d'un coup d'État dans la capitale du Reich ont été reconnues par tous. Hitler avait vu juste lorsqu'il était déterminé à faire des sacrifices en faveur du mouvement et donc, ce qui était sa conception fondamentale, en faveur du peuple allemand.

Le lendemain de son retour, il m'a demandé de le rejoindre et m'a brièvement décrit les évènements.

Puis il a dit : « De tels évènements sont comme des orages qui purifient l'air. Ils sont nécessaires et salutaires. La foudre ne s'interroge pas sur les coupables

et les innocents. Nous devons seulement porter notre regard sur le grand, sur l'ensemble.

Maintenant que j'ai pris en charge le commandement suprême de la S.A., je vous demande d'être mon chef d'État-major.

Mais prenez des mesures pour avoir du temps dans votre service. Je veux que vous travailliez avec moi non seulement dans le domaine de la S. A., mais aussi dans d'autres domaines. Et je n'ai pas perdu de vue votre désir de vous consacrer à la politique économique ».

J'ai demandé : « Et pour Pfeffer ? »

« Parlez avec lui. Je vais aussi lui parler. Et faites-moi une proposition. Qu'il reste près de moi ».

« Dans ces conditions », ai-je répondu, « je suis d'accord pour collaborer directement avec vous en tant que chef d'État-major à partir de maintenant ».

Sur ce, il me donna les deux mains et me regarda fermement dans les yeux :

« Je vous remercie, Wagener ».

L'après-midi, j'ai rencontré Pfeffer. Il eut un rire pensif. Je l'avais informé de mon entretien avec Hitler à l'époque et je lui racontais maintenant aussi ce que je savais.

« J'ai déjà été informé. Vous savez que tout cela ne m'a pas surpris. Jusqu'à présent, j'ai essayé de donner à Hitler et au mouvement une autre direction que celle qui était née du berceau de la Bürgerbräukeller et qui était possible. Maintenant, c'est à vous d'assumer cette tâche. Je suis bien sûr toujours à votre disposition. Pour moi, rien n'a changé dans l'objectif de ma vie. Seuls les possibilités et les moyens ont changé.

J'ai l'intention de m'installer à Berlin. Je ne sais pas encore pourquoi.

Mais vous avez besoin d'oreilles là-bas, et nous avons besoin de stimulateurs. Göring et Goebbels ne sont pas des stimulateurs pour les pensées les plus profondes du grand mouvement d'Adolf Hitler. Ils ne le font que pour eux-mêmes.

Mais quand je serai parti, vous aurez besoin d'un autre homme avec lequel vous pourrez parler de choses qui ne sont pas destinées au grand public. Allez voir Straßer aujourd'hui même. Nouez des liens solides avec lui. Il est l'homme le plus fort de l'organisation politique du Parti, et en même temps le meilleur, le plus décent, le plus digne de confiance. Il n'a pas un grand vol de pensées. Mais il a les pieds sur terre. Et c'est justement le plus important pour les hommes politiques.

Et nous restons amis. Car nous sommes liés par un but plus élevé, par une tâche plus grande que les changements de la vie humaine ne puissent porter atteinte à notre amitié ».

En silence, nous nous sommes serré la main et avons scellé par cette poignée de main la promesse mutuelle et silencieuse d'être, comme avant Thorn et dans les pays baltes, et comme maintenant à nouveau à Munich, les plus fidèles serviteurs de notre patrie allemande à l'avenir également.[3]

# 12. La vie privée de Hitler – Geli Raubal – Réflexions sur le mariage, les enfants et les adolescents

*(Après une brève description de son propre cercle de personnes privées à Munich, Wagener poursuit : – Note de Turner)*

J'étais plus souvent chez Buchs et Bormann ainsi que chez Schneidhuber, je rencontrais aussi de temps en temps Hess et sa femme. J'ai été invité une fois chez Xaver Schwarz, le trésorier du Reich, où la bonne mère Schwarz s'est occupée de notre bien-être physique avec un amour presque touchant. Le directeur de la Reichszeugmeisterei a lui aussi parfois ouvert sa maison à des camarades de la S.A. Je garde un souvenir particulier d'une invitation de la secrétaire de Hitler, M^lle^ Frey, en compagnie des couples Hess et Bormann. C'est là que j'ai fait la connaissance d'une jeune femme particulièrement jolie, dont le nom m'échappe, mais que l'on appelait « *Prinzesserl* » à la suite d'une mascarade de carnaval. C'était une amie particulière de Hitler et probablement la seule femme pour laquelle Hitler ait jamais éprouvé plus que de l'affection.

Hitler lui-même ne voyait jamais d'invités chez lui à l'époque. Plus tard, il lui arriva de temps en temps, les jours où tous les adjoints de l'Osaf ou tous les Gauleiters étaient à Munich, de les inviter chez lui pour manger des sandwiches et boire de la bière. Mais c'était toujours rigide et inhospitalier.

D'une manière générale, le mode de vie de Hitler était très monotone. Il vivait entièrement à part. Il avait loué dans la Prinzregentenstraße, toujours à l'est du Prinzregententheater, un double étage de cinq pièces chacun. Il habitait dans l'appartement de droite et sa sœur, M^me^ Raubal(1), qui était veuve et tenait son ménage, dans celui de gauche. Chez elle habitait sa fille Angela, dite Geli, une vraie Viennoise, pimpante, vive, brunette, toujours joyeuse et totalement insouciante. Elle prenait des cours de chant et se préparait à l'opéra, mais au grand dam de Hitler qui ne voulait pas qu'elle monte sur scène.

Hitler m'a dit un jour à son sujet : « Ces femmes sont si étrangement primitives : le coiffeur, les vêtements, la danse et le théâtre peuvent les détourner de toute occupation sérieuse. Il n'y a que les magazines et les romans qu'elles aiment encore lire. Et pourtant, Geli peut lire les feuilletons de douze magazines et journaux en même temps, un ou deux feuilletons différents tous les jours, et elle sait toujours ce qui va ensemble et remarque même s'il manque un feuilleton ».

Depuis que Geli vivait à Munich avec sa mère, l'amitié de Hitler avec la Prinzesserl s'était estompée, et la joyeuse joie de vivre, l'exubérance de Geli, lui

offrait un succédané.

La femme jouait un rôle étrange chez Hitler. Il a toujours rejeté l'idée de se marier.

« Le mariage n'a de sens que si l'on veut fonder une famille. Le contenu du mariage, c'est la famille », me disait-il parfois, un jour que nous étions assis ensemble lors d'une longue soirée au Deutscher Hof de Nuremberg. « Je condamne le mariage s'il n'est pas lié à l'idée de fonder une famille. Et comme j'aimerais moi aussi posséder une famille, des enfants, des enfants ! Oh, mon Dieu, vous savez comme j'aime les enfants, ces créatures qui ne connaissent pas encore le bien et le mal, qui veulent toujours donner et recevoir en même temps, chez qui le rire et les larmes cohabitent aussi étroitement que le soleil et la pluie au printemps. Et quoi de plus beau que les yeux brillants d'un enfant que l'on a rendu heureux avec un petit cadeau, un coquillage, un bloc de bois, un petit caillou ! Et combien les parents eux-mêmes sont heureux d'un tel bonheur.

Mais je dois me refuser ce bonheur. J'ai une autre épouse : l'Allemagne ! Je suis mariée au peuple allemand, à son destin ! Je vois le peuple souffrir, torturé par les malheureuses dispositions du traité de Versailles, asservi par une occupation ennemie et par une domination étrangère à l'Est et à l'Ouest, je vois comment il est méprisé, calomnié et dénigré, ce brave et courageux peuple, ces gens honnêtes et travailleurs, ces héritiers infiniment sacrifiés et modestes d'un fier passé ! C'est à ce peuple qu'appartiennent mon cœur, toutes mes pensées, mon travail, mon être ! Il m'est arrivé de lire l'Évangile dans la Bible et de murmurer : qui sont mes sœurs, qui sont mes frères ? Non, je ne peux pas me marier, je n'en ai pas le droit.

Et puis encore une chose. Si je devais être appelé à sortir l'Allemagne de la misère, si je devais réussir à devenir un héros du peuple allemand, alors le peuple ne doit pas être encombré par un de mes fils. Car voyez-vous, là où de grandes personnalités sont sorties du néant pour accomplir des prouesses géniales, que ce soit dans l'art, dans la science ou en tant qu'homme d'État, jamais les fils ne sont devenus, ne serait-ce qu'approximativement, ce qu'étaient les pères, toujours ils sont tombés ou ont disparu. Où avons-nous un fils de Goethe, un fils de Schiller, un fils de Beethoven ? Que serait devenu Siegfried Wagner s'il n'avait pas été, en plus d'être le fils de son père, l'héritier de Bayreuth et s'il n'avait pas eu auprès de lui sa mère Cosima et sa compagne Winifred, tout aussi importante ? Ou prenez Kant, ou Napoléon. Même un de mes fils ne serait qu'un fardeau et donc un homme malheureux ou un danger.

C'est pourquoi je ne dois pas me marier. Je dois m'en priver ».

Mais Hitler se refusait plus encore. Il avait très tôt renoncé à la cigarette et, peu après la guerre, à toute consommation d'alcool.

« Les gens pensent parfois », racontait-il encore à l'occasion d'un voyage

commun, « que je n'aime pas la bière et le vin. Oh ! J'aime bien ça. Mais chaque fois que je voyais une bouteille de vin ou même un quart devant moi, ou une chope, je pensais à mon époque à Vienne et plus tard aussi à Munich, où j'aurais aimé en avoir, tout comme mes camarades de travail, – mais nous ne pouvions pas nous le permettre. Nous devions tous tourner chaque centime, chaque sou, une ou deux fois avant de pouvoir le dépenser. Et puis je le remettais souvent dans ma poche, car j'avais peut-être vu quelque part un livre que je voulais emprunter ou acheter, car je ressentais en moi le besoin de l'avoir lu. Et aujourd'hui, alors qu'il y a tant de chômeurs partout autour de moi, qui sont dans la même situation que moi à l'époque, je ne peux pas me résoudre à poser devant moi un verre de vin ou un verre de bière, derrière lequel je vois le regard sanglotant d'un père de famille au chômage ou la grimace diabolique de la détresse du peuple.

Et c'est là que j'ai peu à peu perdu l'habitude ».

En voyage, il aimait beaucoup qu'une jeune fille l'accompagne et, le soir, lorsqu'ils étaient assis ensemble à l'hôtel et qu'ils étaient fatigués de parler, qu'elle passe le temps en racontant des histoires légères ou en faisant la lecture à son entourage. Souvent, la fille du photographe Hoffmann[2] l'accompagnait dans ses voyages jusqu'à Nuremberg ou Weimar. La plupart du temps, elle voyageait avec son père dans une deuxième voiture ou en train. Combien elle pouvait nous divertir délicieusement lorsqu'elle prenait un journal et lisait la partie des annonces avec ses propres remarques et explications. Mais régulièrement, lorsque la soirée s'avançait, Hitler se mettait à ruminer et à réfléchir. Puis la joyeuse conversation s'arrêtait peu à peu, à laquelle il ne prenait plus part, qu'il n'écoutait plus du tout. Les autres prenaient généralement congé et il demandait à l'un ou à l'autre de lui tenir encore un peu compagnie. C'est ainsi que l'on restait généralement des heures ensemble, autour d'un café ou d'un thé, à deux ou trois, à discuter de choses qui touchaient à Dieu et au monde et qui se démarquaient totalement de notre travail de la journée et des questions du présent. Parfois, Hitler se levait aussi pour ne pas déranger la sociabilité des autres et se rendait dans sa chambre pour y poursuivre la journée. Ce faisant, il lisait des journaux et des revues, des livres et des atlas, ou bien il demandait à l'un d'entre nous de monter dans sa chambre.

C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés une fois à l'hôtel Zum Elephanten de Weimar, après minuit, alors que les autres étaient déjà partis. Il demanda en réfléchissant :

« Avez-vous une explication sur le fait que l'on soit devenu plus fort, plus frais, plus vif, lorsque l'on est avec des jeunes ? Des gens avec qui on était ? C'est comme si on recevait d'eux une force invisible qui se transmettait à nous comme un fluide. N'avez-vous pas déjà eu des sensations similaires ? »

Comme j'avais déjà beaucoup réfléchi à cette question, j'ai pu parler à Hitler

de la théorie des rayons Od du baron von Reichenbach, qui avait écrit au milieu du siècle dernier sur ses observations et ses conclusions[3].

« Selon cette théorie, chaque être humain », expliquais-je, « possède une source de force inconnue en soi, qui produit des radiations qui non seulement remplissent son corps, mais qui s'en échappent également, de sorte qu'il existe autour de lui quelque chose de semblable à un champ chargé de cette énergie Od, – c'est ainsi que Reichenbach l'appelle. Son corps absorbe tout ou partie de ces forces, en fonction de l'intensité de la source de force d'une part et de sa propre consommation d'autre part.

Reichenbach ou d'autres après lui ont constaté par des observations et des expériences que le corps jeune et sain produit beaucoup plus d'Od qu'il n'en a besoin pour lui-même, tandis que le corps plus âgé a du mal, avec le temps, à couvrir ses propres besoins en Od. De plus, la consommation d'Od d'une personne en bonne santé est inférieure à celle d'une personne maladive, ou même d'une personne atteinte d'une maladie. En outre, la consommation dépend naturellement aussi de l'activité physique et surtout mentale de la personne concernée. Si un homme arrive à un certain âge et que son travail et son activité nécessitent une forte consommation de Od, il se peut que sa propre source de force ne suffise plus et qu'il commence à dépérir – nous disons qu'il devient vieux – ou qu'il doive couvrir ses besoins en Od d'une autre manière.

S'il se retrouve avec des jeunes gens qui ne savent pas du tout où ils doivent aller avec leur surplus, il se produit alors un processus purement mécanique dans lequel le surplus de force s'écoule là où il est nécessaire ».

Ici, Hitler me saisit le bras et me regarda comme s'il avait un sapin de Noël en feu devant lui.

« C'est ainsi qu'il s'imprègne », poursuivis-je, « et travaille avec la force de l'autre, et il naît en lui une addiction à séjourner à proximité de telles sources de force. Mais il se passe aussi quelque chose chez l'autre, tout aussi inconsciemment et avec exactement le même effet. Car le corps sain et jeune ne donne son surplus de force qu'à ceux qui en sont dignes, qu'à ceux qui sont également en bonne santé et qui savent faire quelque chose de créatif avec les forces ainsi cédées ».

Hitler m'interrompit alors, complètement excité, et dit :

« C'est pourquoi un enfant crie et se défend lorsqu'une grand-mère veut toujours le serrer contre elle, car il ne veut pas gaspiller ses forces sur une mourante. Et si la grand-mère prend l'enfant dans ses bras, c'est précisément parce qu'elle veut s'emparer des forces superflues de l'enfant. – Inconsciemment, bien sûr, chez elle comme chez l'enfant.

Wagener, les écailles tombent des yeux lorsqu'on entend cette théorie pour la première fois. Je dois lire les écrits de ce Reichenbach.

C'est pourquoi un officier reste si jeune, parce qu'il est en permanence parmi les jeunes ! Et c'est pour cela qu'une compagnie, un corps franc, une section de la S.A. sont si soudés, parce que tout cela est une communauté d'Od. Non, cela ne peut pas être imité par le parti politique, dans lequel les dirigeants sont trop jeunes ou les membres trop âgés. Il ne pourra jamais devenir une communauté Od, – ce qui signifie que nous allons changer cela ! Wagener ! L'énigme de l'organisation politique et de l'organisation S.A. est résolue ! Ce n'est pas racial, c'est fondé sur ce problème ! »

« Je crois, Monsieur Hitler », l'ai-je interrompu, « que la chose n'est pas si simple et qu'il ne faut pas non plus généraliser cette conclusion. Mais là encore, l'étude de la théorie de Reichenbach vous donnera d'autres indices.

Ces radiations doivent être transmises d'une manière ou d'une autre. Un tel fluide doit bien être quelque chose. Soit quelque chose comme des rayons électriques, soit des rayons d'hélium, soit tout autre chose que l'on ne connaît pas encore. Mais une chose est sûre, l'intensité des rayons ou – appelons-les par exemple les longueurs des ondes de transmission – diffère d'un individu à l'autre. Je n'ai jamais réfléchi à la question de savoir si c'est aussi le cas pour les peuples, les races, et je n'ai rien lu à ce sujet. Mais chaque être humain ne pourra pas capter les rayons d'un autre dans son champ de force ou les lui transmettre. Prenons par exemple les différentes longueurs d'onde de la radio ! Quelqu'un peut être assis avec son antenne tout près d'un émetteur. S'il est réglé sur une autre onde, il ne peut rien capter, il est tout au plus perturbé ».

« Là aussi, vous avez raison », m'interrompit à nouveau Hitler. « Je peux être assis à côté de jeunes femmes qui me laissent complètement froid, que je ne ressens pas du tout, qui me dérangent même, alors qu'elles aussi auraient certainement de l'Od. Et puis une fille comme la petite Hoffmann ou Geli, par exemple, me rend heureux et gai, et après avoir écouté pendant une heure leurs bavardages peut-être stupides, – ou bien il suffit qu'elles soient assises à côté de moi, – alors toute fatigue et tout manque d'envie disparaissent et je peux me remettre au travail.

D'ailleurs, il en va de même lorsque je suis avec des jeunes hommes. J'ai toujours dit que c'est dans les yeux brillants de mes jeunes S.A. que je puise la force de continuer à travailler. C'est exactement la même chose.

Mais stop ! Avec la S.A., j'ai l'impression que toutes les longueurs d'onde doivent être identiques ? Aucun regard ne m'a encore dérangé, aucun rayonnement ? Est-ce que tous les hommes devraient y avoir les mêmes ondes ? »

Il s'arrêta, ce qui me permit de dire :

« C'est tout à fait possible. Le secret de l'esprit des corps francs, tel que je l'ai connu dans les pays baltes et devant Thorn, ou le secret d'une troupe de choc sélectionnée pendant la guerre, était sans aucun doute que les volontaires n'allaient que vers le chef qui leur convenait et leur était sympathique comme

modèle et comme homme. – »

Hitler s'empara à nouveau de la parole : « Sympathie ! C'est le mot clé. La différenciation dans les ondes, ou ce que nous devons nous représenter comme moyen de transmission, provoque soit de la sympathie, c'est-à-dire une sensation d'égalité, soit de l'antipathie, c'est-à-dire un rejet, soit même – pas de pathologie du tout. Dans ce cas, on reste indifférent l'un à l'autre.

Si l'Osaf choisit ses représentants, et ceux-ci leurs chefs de file et leurs chefs d'attaque, et s'ils vont tous faire de la publicité, alors seuls les hommes qui sont sur la même longueur d'onde, la même sensibilité, la même volonté, se rassemblent. Et même s'ils choisissent leurs propres chefs d'attaque, ils sont de la même espèce, et l'esprit de corps et la discipline demeurent.

Et l'on comprend alors qu'il ne puisse y avoir que deux autres groupes à côté de la S.A., soit celui des antipathiques, soit celui des indifférents. Nous devons les chercher dans tous les camps politiques et nous les trouverons. Et inversement, nous sortirons de tous les camps, même des camps ennemis, des communistes comme des réactionnaires, nos hommes de la S.A., c'est-à-dire ceux qui ont les mêmes sentiments.

Quelle colère cela doit provoquer chez ceux qui restent. Car ceux-ci sont à nouveau orientés de la même façon entre eux, dans la mesure où ils ne sont pas indifférents ! Quelle antipathie, quelle hostilité, quelle haine ne doit-il pas en résulter ! Non pas à partir de nos hommes de la S.A. contre les autres, mais à partir des autres contre nous ! Et il en sera ainsi non seulement dans tous les camps politiques, mais aussi dans toutes les professions, dans toutes les classes sociales, dans tout le peuple !

Sommes-nous conscients, Wagener, de ce que cela signifie ? N'avons-nous pas besoin d'une communauté populaire ? Ne sommes-nous pas sur la mauvaise voie ? Les opposants ne se sont-ils pas même déjà manifestés dans notre propre Parti ? »

Hitler fit une pause. Moi aussi, je me tus.

« Et quand je pense que la S.A. a le même sens que l'Osaf [8]. Si j'avais une autre onde ? Alors la S.A. doit soit m'être étrangère, soit se désagréger. Les deux sont encore un danger. – Ou bien je dois changer les dirigeants ».

Il se taisait à nouveau. J'avais l'impression qu'il s'était enfermé dans une affaire qui pourrait éventuellement faire plus de mal que de bien. C'est pourquoi je fis diversion :

« Monsieur Hitler. Je regrette presque de vous avoir fait part de cette théorie des rayons Od. Je voulais seulement en venir au sens le plus profond du contact permanent avec la jeunesse. Et je voulais en fait vous dire que le grand roi, le vieux Fritz, avait lui aussi sa Barbarina, qui n'était pour lui rien d'autre

[8] Cette réunion a eu lieu peu après la chute de Pfeffer – Note de Wagener.

qu'une sorte de bouteille de Leyde[4].

Je suis d'avis qu'il n'est pas nécessaire de décortiquer tous les mystères de la vie et de tenter de les élucider. On ne fait que perdre la liberté intérieure, l'innocence, le regard instinctif. Il faudrait empêcher que de telles idées, même si elles étaient scientifiques, soient connues et discutées dans des cercles plus larges. Dans la Bible, il est dit quelque part qu'un peuple a disparu – je crois qu'il s'agissait du peuple babylonien – parce que le Seigneur avait 'confondu les langues'. C'est ce qui se produira aussi si nous confondons les cœurs et les esprits.

Laissons cette conversation et n'y pensons plus. Veillons plutôt à ce que nous ayons toujours une Barbarine du roi ».

Hitler a ri. Il secoua doucement la tête, comme s'il voulait chasser des pensées, puis fit un geste de la main en signe de dénégation et dit :

« C'est vrai. Je réfléchis trop. Et quand j'entends quelque chose de nouveau, je cherche immédiatement à en tirer profit. Mais cette théorie reste tout de même incorporée dans mon bagage de connaissances, et je vous suis reconnaissant de me l'avoir communiquée ».

Nous nous levâmes et, après avoir réveillé et dédommagé le maître d'hôtel qui dormait au comptoir, nous allâmes nous coucher. Il était de nouveau, comme la plupart du temps, deux heures.

Parfois, en vivant les évènements ultérieurs, je repensais à cette conversation. Cette théorie avait finalement eu un impact plus important que je ne l'aurais souhaité sur les connaissances de Hitler. [...]

# 13. Début des discussions sur la politique économique

Au début de l'été 1930, Hess m'a demandé, sur ordre de Hitler, si j'étais disponible le lendemain à une heure précise pour une discussion sur la politique économique. Straßer et le Dr Wagner[1], alors Gauleiter à Munich, seraient présents.

Le lendemain, nous étions quatre dans la chambre de Hitler, assis autour de la table ronde.

Hitler m'a demandé ce que je pensais du problème de la nationalisation et de la socialisation. J'ai eu le sentiment qu'il voulait s'informer pour la première fois de ma position en matière de politique économique.

J'ai expliqué à peu près ce qui suit :

« Je suis bien entendu au courant des points du programme du N.S.D.A.P. qui concernent ce sujet. Mais puisque vous me demandez quelle est ma position sur ces problèmes, je ne tiens pas compte maintenant de ces points du programme et je n'y fais pas référence. »

*(Dans les pages qui suivent, Wagener s'étend longuement sur le problème du conflit entre « capital et travail » dans l'industrie et rejette comme solutions aussi bien une « socialisation directe » par la reprise d'entreprises par les ouvriers qu'une nationalisation. La « socialisation directe » n'est pas pratique à long terme, notamment en ce qui concerne les investissements. La nationalisation met simplement l'État à la place de l'entrepreneur privé et laisse l'ouvrier dans une relation de service avec le capital. L'État s'implique ainsi dans la lutte entre le capital et le travail, ce qui peut avoir des conséquences politiques dangereuses. La nationalisation laisse en outre sans réponse la question : qui est l'État ? Le résultat final serait la domination du groupe qui domine l'État, avec pour conséquence un « esprit de mangeoire ». De plus, le « maintien automatique de la santé dans une saine concurrence » serait perdu. Il met donc en garde contre la nationalisation d'entreprises que l'État ne doit pas nécessairement contrôler. Pour passer de l'individualisme au socialisme, il faut emprunter « des voies totalement différentes ». – Note de Turner)*

Tous trois avaient écouté attentivement jusque-là. Comme le Dr Wagner voulait apparemment dire quelque chose, Hitler l'invita à s'exprimer.

« Vos explications », me dit-il, « sont celles d'un capitaliste et d'un libéraliste économique qui, avec une dialectique habile, tente de mener les nécessités socialistes à l'absurde. Dans le programme du Parti, nous avons prévu la nationalisation des entreprises socialisées. C'est notre objectif. C'est pour cela que nous nous battons. Je ne pense pas qu'il soit opportun que vous vous permettiez de toucher à ces principes, qui sont déjà devenus le contenu de la foi et de l'espoir de tout un mouvement populaire ».

Hitler l'interrompit alors d'un ton calme : « Wagner. Si notre programme

contient des idées qui nous semblaient justes en 1920, à l'époque, sous l'influence de la révolution des socialistes, cela n'empêche pas que nous procédions à un examen de leur justesse, si nous devons nous préparer à mettre un jour ces idées en pratique. Straßer, qu'avez-vous à dire sur ce que le chef d'État-major a dit jusqu'à présent ? »

Straßer répondit : « Enfin un homme qui a son propre point de vue et qui est prêt à l'exprimer. Je n'ai rien à ajouter à ce qui a été dit jusqu'à présent. Cela correspond à mon point de vue. Mais j'attends maintenant avec impatience ce que va dire Monsieur Wagener. Car la solution, la solution ! C'est elle qui compte ».

« Ce qui me semble tout d'abord irréprochable », commença alors Hitler, « c'est le fait que les solutions collectivistes ne peuvent pas conduire au but. Partout dans la vie, seule la sélection peut être déterminante. Chez les animaux, chez les plantes, partout où l'on fait des observations, c'est en principe le plus fort, le meilleur, qui s'impose. Les simples êtres vivants n'ont pas de constitution écrite. La sélection se fait donc naturellement. Comme Darwin le démontre à juste titre : il n'y a pas de sélection par un quelconque service, mais c'est la nature qui fait le choix. C'est l'élection. Mais les animaux et autres êtres vivants ont en outre une auto-sélection, une sélection. Les spécimens faibles, les malades sont rejetés de leur communauté par les personnes en bonne santé, parfois même tués, éliminés.

Ainsi le veut la nature. Ce qui est sain hait ce qui est malade, ce qui est performant hait ce qui est menaçant, ce qui est déterminé hait la dépravation indifférente.

Or, que nous le voulions ou non, nous, les hommes, sommes depuis longtemps déjà si dégénérés que nous ne pouvons plus nous résoudre à une sélection, à une auto-sélection. Que l'on se rende dans les établissements pour personnes négligées, pour malades mentaux, pour épileptiques incurables, dans des hôtels et des palais bien aménagés, avec chauffage central et eau courante chaude et froide, au milieu de magnifiques parcs, ces personnes sont soignées et choyées, des dizaines de sœurs pieuses s'occupent d'elles, pour que leur vie malade soit préservée, pour qu'ils soient encore le plus longtemps possible à la charge des autres, – tandis qu'à l'extérieur, des hommes et des femmes en bonne santé et vigoureux, qui pourraient et voudraient faire quelque chose, traînent sans emploi et ne savent pas où trouver ne serait-ce que la nourriture la plus rudimentaire pour eux et leurs pauvres enfants. Même les prisons et les pénitenciers sont des centres de préservation de la criminalité et de la sous-humanité. On a même demandé une fois au Reichstag que des représentations musicales, des conférences et des cinémas soient organisés dans les prisons pour divertir les détenus. Et dehors, des centaines de milliers et bientôt des millions de travailleurs honnêtes, sans salaire, sans travail, sans perspective,

innocents – mais sans cinéma ni concerts !

Dans l'Antiquité, la constitution spartiate était la seule à encourager et à imposer une saine sélection. Et aujourd'hui, ce sont encore quelques États des États-Unis qui soutiennent également, au moins dans une certaine mesure, l'auto-sélection humaine.

Et si je considère l'idée du collectivisme, j'en arrive en fait à la conclusion qu'elle implique et doit impliquer un nivellement qui, dans un peuple entier, ne signifie rien d'autre que ce qui est pré-exécuté dans les asiles de fous et les prisons.

C'est pourquoi l'idée de la socialisation, telle qu'elle a été tentée et exigée jusqu'à présent, me semble erronée, et j'en arrive à la même conclusion que Monsieur Wagener.

Il faut d'une manière ou d'une autre introduire une procédure de sélection dans les choses si l'on veut parvenir à une solution naturelle, saine et également satisfaisante du problème, une procédure de sélection pour ceux qui doivent et peuvent avoir le droit et la prétention à la propriété et à l'exploitation en général ».

Ce faisant, Hitler me regarda et me fit de la main un signe qui m'invitait à continuer. Mais je devais encore réfléchir à cette idée qu'il avait ainsi lancée et sur laquelle j'étais désormais obligé d'entrer en matière. Il est vrai que cette idée avait déjà souvent fait l'objet de mes études politico-économiques. Mais il n'a pas été facile, sans préparation, d'ordonner de façon claire et compréhensible des idées pourtant assez difficiles. Je les présente ici telles que je les ai exposées à l'époque. J'aurais volontiers allumé un cigare à l'époque. Mais Hitler avait demandé à ce qu'on ne fume pas dans sa chambre et, si possible, dans son entourage.

« Cette idée », ai-je commencé, « signifierait que tous les hommes qui travaillent dans une entreprise ne peuvent pas acquérir un droit de propriété sur cette entreprise, mais seulement les meilleurs, les plus capables. Et que, d'autre part, le propriétaire d'une entreprise ne peut conserver son droit de propriété à long terme que s'il l'acquiert sans cesse, pour ainsi dire, par son savoir-faire et ses performances.

Il ne s'agirait donc pas d'une socialisation, mais d'un transfert permanent, graduel mais toujours renouvelé, de la propriété d'une entreprise entre les mains des plus capables, des meilleurs, le cas échéant entre les mains du meilleur. –

– Cette idée, qui est sans aucun doute totalement nouvelle, me semble effectivement réalisable. J'ai même l'impression qu'elle est en parfaite harmonie avec les réflexions que j'ai menées depuis longtemps sur l'ensemble du système monétaire et des capitaux. Je vous prie de me permettre de les exposer une pro-

chaine fois. –

– Mais il faudrait d'abord essayer de déterminer quelles entreprises peuvent migrer dans la propriété et lesquelles ne le peuvent pas. Le critère déterminant est, d'une part, la divisibilité de la propriété d'une entreprise et, d'autre part, l'opportunité économique de la division. Une société anonyme, par exemple, est une entreprise dont la propriété est de toute façon divisée. On pourrait penser que le partage de la propriété et la migration envisagée de la propriété peuvent donc avoir lieu dans toutes les entreprises dont on pourrait également faire des sociétés anonymes. Mais ce n'est pas le véritable critère.

Il existe sans aucun doute une limite inférieure des entreprises en dessous de laquelle une répartition n'est absolument pas envisageable. Il s'agit en premier lieu de toutes les entreprises artisanales, comme par exemple les boucheries, les boulangeries, etc., qui sont entre les mains d'un seul maître avec un nombre limité de compagnons et d'apprentis. [...]

Dans le cas d'entreprises indivisibles, une migration automatique de la propriété n'entrerait donc pas en ligne de compte. Les travailleurs ou les compagnons d'une telle entreprise devraient pour cela participer de manière appropriée aux bénéfices.

C'était effectivement le cas dans l'ancien artisanat. En effet, les compagnons et les apprentis vivaient dans la maison et avec la famille du maître. Si le maître allait bien, les compagnons allaient bien aussi, car ils mangeaient et buvaient à la même table. Aujourd'hui, il faudrait donner des directives précises à ce sujet, le plus simple étant qu'elles soient élaborées par les corporations et les associations professionnelles. Je demande à pouvoir faire un exposé sur ce sujet une autre fois.

Pour les exploitations divisibles, les considérations suivantes doivent être prises en compte :

1) De quelle manière une telle migration de propriété est-elle réalisable ?

2) Dans quelle mesure doit-elle être effectuée, dans le temps et de manière effective.

3) Comment doit s'effectuer la sélection des plus efficaces et des meilleurs.

Concernant le point 1) : En principe, il découle obligatoirement du raisonnement global qu'une entreprise ne peut appartenir qu'à une personne qui y travaille. Jusqu'à présent, quelqu'un pouvait posséder une entreprise qu'il faisait diriger par un gérant ou un directeur, alors qu'il se trouvait lui-même quelque part à Berlin ou à Monte-Carlo pour y vivre des bénéfices de son entreprise, qu'il se faisait simplement verser chaque mois. Si nous appliquons l'idée de migration de la propriété, il faut parvenir à ce qu'un tel cas soit impossible ».

« Bien ! », m'interrompit alors Hitler. « C'est l'abolition du revenu sans travail et sans effort ».

« De chaque propriété », poursuivis-je, « – je ne considère tout d'abord que les usines industrielles, – il faudrait donc prélever chaque année une certaine part, c'est-à-dire exproprier l'ancien propriétaire. Prenons l'exemple – mais j'insiste sur le fait que ce n'est qu'un exemple – d'une diminution annuelle de 5 % de la propriété. Ainsi, si une propriété est comptabilisée à 100 000 marks, il faudra en comptabiliser 5 000 sur un compte spécial lors de la clôture de l'exercice, alors qu'il ne restera que 95 000 marks au propriétaire.

Pour reprendre l'expression utilisée jusqu'à présent, les ouvriers les plus compétents et les meilleurs de cette entreprise, dont le propriétaire peut naturellement faire partie s'il y travaille, devraient avoir la possibilité d'acquérir cette part de propriété de 5 000 marks. Ils ne devraient pas l'obtenir gratuitement. Goethe dit : 'Acquiers-la pour la posséder' ! Il en résulte déjà une sélection, une auto-sélection. Celui qui n'est pas intéressé, celui qui ne veut pas voir dans cette entreprise le but de sa vie, l'insouciant et le paresseux, n'auront rien épargné ou ne seront pas prêts à investir leurs économies dans une part de l'entreprise dans laquelle ils travaillent. Seuls les ouvriers acharnés, les entrepreneurs, les personnes conscientes de leurs objectifs, les experts, mettront de côté ce dont ils ont besoin pour acquérir des parts.

L'ancien propriétaire peut lui aussi participer à l'acquisition, c'est-à-dire à un rachat pour lui. Mais seulement s'il travaille effectivement dans l'entreprise à un poste de direction ou s'il est l'un des plus compétents. S'il ne collabore pas, il aura donc, dans le cas de l'exemple de la réduction de propriété de 5 %, perdu complètement sa propriété au bout de vingt ans, et celle-ci se retrouvera entre les mains des employés et des ouvriers de l'entreprise, qui étaient compétents, travailleurs et économes.

Mais ce rétrécissement se produit aussi continuellement chez chaque nouveau propriétaire. Ainsi, dans notre exemple, tous ceux qui n'acquièrent pas ou ne récupèrent pas continuellement perdent leur part de propriété en vingt ans, et ce sont toujours les plus conscients et les plus efficaces qui accèdent à la propriété ».

« Très bien ! », fit remarquer Hitler entre-temps. « Ce n'est pas du collectivisme ! C'est une procédure de sélection ! »

« Comment pourrait-on maintenant procéder juridiquement et comptablement au transfert de propriété ? », ai-je poursuivi mon exposé. « Si les nouveaux candidats à la propriété devaient acheter les parts, il serait judicieux d'interposer l'État ou un service à créer spécialement par l'État, appelons-le 'l'intendance', qui serait crédité des montants annuels de la réduction, c'est-à-dire, dans notre cas, des 5 000 marks. L'intendance devient donc propriétaire de cette part à la fin de l'année. Si elle revend ensuite les parts aux intéressés, elle reçoit des liquidités qui sont disponibles pour être transmises au trésor public. Je ne fais ici qu'évoquer brièvement l'impact d'une telle institution sur

l'ensemble de la fiscalité de l'État, mais je ne pourrai y revenir qu'à une autre occasion ».

Hitler s'interrompit à nouveau en disant au Gauleiter Dr Wagner : « Vous voyez, nous arrivons tout de même à une nationalisation, même si elle n'est que temporaire, des entreprises socialisées ».

Wagner acquiesça et ajouta : « Je suis ces explications avec un intérêt et un étonnement croissants. Le chef d'État-major n'est tout de même pas un libéral et un capitaliste ».

« Juridiquement », poursuivis-je, « l'intendance et, après la vente, le nouvel acquéreur sont en quelque sorte des commanditaires de l'entreprise. Il participe donc aux bénéfices en fonction de sa part de capital, mais n'est responsable des pertes qu'à hauteur de sa part et en pourcentage.

Comme ils sont souvent plusieurs à acquérir des parts, le plus simple est de constituer une coopérative représentée par l'un des membres élu. Celui-ci ou la coopérative sont alors les commanditaires de l'ancien propriétaire unique.

Dans une société anonyme, la contraction de la propriété se répercuterait sur les actions. Dans notre exemple, chaque action se réduirait de 5 % par an. Des actions partielles de 200 et 500 marks, par exemple, pourraient être créées pour permettre aux ouvriers de les acquérir. Afin d'éviter une subdivision supplémentaire, la réduction de ces actions partielles pourrait être effectuée ultérieurement par des prélèvements sur les bénéfices. Ces détails doivent encore être étudiés et élaborés. Aujourd'hui, il ne s'agit que de réfléchir à votre idée, Monsieur Hitler, d'appliquer la procédure de sélection au problème de la socialisation et d'en tirer les conséquences.

Concernant le point 2) : la deuxième question était de savoir dans quelle mesure, temporellement et effectivement, la migration de la propriété devait avoir lieu.

Pour pouvoir exposer l'idée, j'avais pris comme exemple 5 % par an. Il me semble toutefois nécessaire que ce pourcentage soit déterminé en fonction de la spécificité de l'exploitation concernée. Il faudrait d'abord procéder à des examens plus précis pour pouvoir trouver des principes en la matière. Un certain travail préparatoire a d'ailleurs déjà été effectué par les autorités fiscales. En effet, l'ampleur des amortissements est fixée de manière assez détaillée. Par exemple, pour les immeubles d'habitation 1 ½ %, pour les bâtiments industriels 2 1/2 à 4 %, pour les machines, pour les véhicules à moteur, pour les stocks, etc., pour tous les détails possibles, de telles prescriptions ont été données ou des taux d'usage ont été introduits. Je pense que c'est là que se trouvent les points d'appui, y compris pour la mesure de la réduction de la propriété. Mais il est nécessaire qu'avant d'aborder cette question et ses conséquences, je présente d'abord mes réflexions sur l'ensemble du système monétaire et du capital. Sinon, je ne pourrai pas me faire comprendre. Je pense toutefois pouvoir

démontrer que ces réductions de la propriété sont effectivement liées aux amortissements naturels. Et nous verrons qu'il ne sera peut-être que de ½ % pour une entreprise agricole – j'anticipe –, de 1 à 2 % pour une mine, de 3 à 5 % pour une entreprise industrielle et peut-être même jusqu'à 10 % pour une entreprise commerciale. La diminution de la propriété serait donc proportionnelle aux chances de gain. [...]

Concernant le point 3) : Vient maintenant la question de savoir comment la sélection des plus efficaces et des meilleurs doit se faire.

Nous avons déjà répondu en partie à cette question, à savoir dans la mesure où une auto-sélection se produit automatiquement. Mais dans ce cas, un père de famille nombreuse serait par exemple désavantagé par rapport à un célibataire. En effet, le père de famille nombreuse ne peut peut-être pas mettre de côté des économies, même s'il le souhaite, alors que le célibataire le peut facilement. L'auto-sélection est donc généralement antisociale.

C'est pourquoi, en plus de la sélection, l'élection, la sélection organisée, est également nécessaire. J'ai déjà mentionné précédemment que les corporations et les organisations professionnelles devraient être sollicitées pour une tâche similaire. Cette sélection est également une tâche qui incombe à des organes que l'économie elle-même doit mettre en place.

Lors de la transformation de l'économie libérale en économie sociale, ainsi que j'aimerais appeler notre nouveau système économique, nous en viendrons à plusieurs reprises à la nécessité de confier à l'économie et à ses associations professionnelles et économiques des tâches pour la solution desquelles elles ont besoin d'une organisation particulière d'autogestion, à peu près de la même manière que l'autogestion politique peut et doit être mise en place de l'administration communale vers le haut, en passant par le district, la province et le pays jusqu'à l'Empire. Et dans cette structure d'autogestion économique, les entrepreneurs, les employés et les ouvriers doivent être représentés, et ce dans une mesure et une proportion telles qu'aucun ne puisse mettre l'autre en minorité et le violer, de sorte que cette structure devienne justement le support et le garant de la paix économique et sociale ».

Au début, les trois auditeurs se sont tus lorsque j'eus terminé. Straßer et Wagner regardèrent Hitler. Et lui, après m'avoir jusque-là toujours regardé dans les yeux, regardait maintenant devant lui.

Enfin, il dit :

« Wagener. Ce que vous nous avez présenté contient tant de choses nouvelles et inédites que je n'ai pas tout assimilé de manière à pouvoir prendre clairement position. Revenez me voir demain matin à onze heures et répétez-moi exactement la même chose, si possible dans les mêmes termes que tout à l'heure.

Et vous, messieurs », dit-il en s'adressant aux deux autres, « réfléchissez aussi à la question. Dans deux ou trois jours, nous reprendrons la discussion générale.

« Préparez-vous, » me dit-il à nouveau, « à nous exposer l'un après l'autre tous les problèmes que vous n'avez fait qu'effleurer aujourd'hui, jusqu'à ce que le tableau soit complet. Si je ressens bien les choses, ce jour marque la naissance d'une pensée économique entièrement nouvelle, capable de clarifier et de résoudre les énormes questions de la transition vers le socialisme. Mais la signification de ce moment est alors si monstrueuse qu'il serait frivole de le profaner par des débats mesquins ».

Nous prîmes congé, et Hitler garda et serra ma main dans la sienne un peu plus longtemps que d'habitude.

Je pris immédiatement les notes nécessaires sur cette conversation, non seulement pour moi-même, mais aussi pour le lendemain, afin de pouvoir vraiment répéter à Hitler ce que j'avais dit aujourd'hui.

Et c'est ce qui s'est passé. Hitler m'a écouté sans m'interrompre et sans détourner son regard de moi. Quand j'eus terminé, il dit :

« Je ne suis pas un économiste. Je ne me suis jamais occupé des questions de détail de l'économie et je remarque que même les grandes questions des rapports économiques vivaient en partie dans mon imagination d'une manière un peu différente de celle que je conçois maintenant en suivant vos explications.

J'aurais beaucoup de questions. Mais je pense que je vais vous écouter jusqu'à la fin. Sinon, on ne fait que parler inutilement de choses qui trouveront peut-être leur explication de toute façon. Si vous êtes d'accord, nous continuerons demain à trois heures de l'après-midi. Je vais faire venir Straßer et Wagner. De quoi parlerez-vous alors demain ? »

« Je pense qu'il s'agira d'abord de la notion d'argent et de capital », répondis-je.

« Avez-vous étudié cela ? », demanda Hitler.

« Étudié, c'est trop dire. J'ai bien entendu des cours sur le sujet et j'ai lu diverses choses. J'ai aussi lu moi-même sur des sujets d'économie nationale. Mais ce que je veux présenter est quelque chose qui, s'il est correct et réalisable, ébranlera fortement les bases actuelles de l'économie nationale ».

« Wagener. Nous ne pouvons pas éviter de tels bouleversements. C'est justement le secret le plus profond de tout le bouleversement dans lequel nous vivons et que nous devons considérer comme notre tâche de prendre en main : qu'il faut renverser, abattre, détruire avec violence ! Mais il faut détruire de manière sensée, et non de manière insensée, comme l'a fait le bolchevisme. Et cela ne peut être utile que si l'on a reconnu l'objectif, le but, la nécessité.

La science, l'économie nationale et la pratique traditionnelle, mais aussi

toute la conception du droit jusqu'aux droits de l'homme en général, sont construites sur l'attitude individualiste d'un passé millénaire, érigées et élaborées par des hommes de cette pensée, et intégrées dans tout le ressenti, la sensibilité, voire l'éthique et la foi religieuse de ces hommes.

Ils ne comprendront pas notre logique, ils condamneront nos pensées, ils condamneront notre nouvelle éthique, ils nous inonderont et nous poursuivront de toute la haine dont est capable une vision du monde vouée à la destruction, pour combattre, retenir, étouffer une nouvelle vision du monde qui s'éveille et qui renverse tout ce qui existait jusqu'à présent. C'est à la jeunesse qu'il reviendra de réaliser cette grande transformation. Et si les anciens parviennent à se jeter dans nos bras et à empêcher notre travail, ils ne pourront pas être aidés, le bolchevisme, contre lequel sauver le monde est notre but sacré, s'abattra sur eux et écrasera et piétinera avec une impitoyable brutalité ce que leur égoïsme stupide voulait défendre. Une Sodome et une Gomorrhe verront le jour, comme cela a déjà été le cas en Russie ! Et ce n'est qu'après des décennies de souffrance que le nouveau surgira et s'élèvera des décombres de cette vision du monde et de ce monde effondrés, le nouveau que nous pressentons et que notre espoir est de reconnaître plus clairement ».

Il est resté silencieux, visiblement excité. Puis il me serra brièvement la main et me dit : « Alors demain, la suite ».

Le lendemain, comme convenu, nous nous sommes à nouveau assis ensemble dans la chambre de Hitler : lui, Straßer, le Gauleiter Dr Wagner et moi-même. Wagner avait quelques questions sur la base de la première discussion, qui étaient certes tout à fait justifiées, mais qui devaient de toute façon trouver leur réponse dans les explications que j'avais l'intention de donner. [...]

Le Dr Wagner avait étudié l'économie nationale et s'était ensuite tourné vers l'industrie. Il a été pendant plusieurs années directeur en chef de mines et d'usines sidérurgiques publiques près d'Amberg en Bavière. Il avait de solides connaissances et une grande expérience en matière d'économie et de politique sociale. Mais il n'avait pas la capacité nécessaire de s'incliner et de s'adapter aux circonstances du moment, c'est pourquoi son maintien dans la fonction publique n'était pas possible à long terme. Il s'était mis à la disposition de Hitler et faisait partie de ses plus proches conseillers. En outre, comme je l'ai déjà mentionné, il était Gauleiter pour la Haute-Bavière, avec siège à Munich.

J'ai alors présenté les idées suivantes :

*(Wagener s'en prend à la « valeur éternelle de l'argent », à laquelle il attribue l'asservissement aux intérêts. Comme l'argent n'est qu'une instruction pour déterminer l'acquisition de biens matériels qui perdent continuellement de leur valeur, l'argent se dévalorise lui aussi continuellement. Il n'y a donc aucune raison pour que le capital et l'argent prêté soient rémunérés à un taux fixe. Seule une participation aux bénéfices et aux pertes est envisageable pour l'argent investi ou prêté. La demande de remboursement du montant total*

*d'une hypothèque sur une maison est tout aussi injustifiée, car les maisons peuvent perdre de la valeur. Selon les lois existantes, même les héritiers sont responsables du montant total d'une hypothèque, même si une maison est dévaluée. – Note de Turner)*

« Le bien-fondé du point de notre programme visant à briser la servitude de l'intérêt ne m'est jamais apparu aussi clairement », s'exclama alors Hitler, « jamais ! »

Mais le Dr Wagner s'interposa : « Les héritiers peuvent cependant refuser la succession ».

« Vous pouvez le faire », s'exclama Hitler, « oui, ils peuvent le faire ! Et ils abandonnent tout ce qui leur était cher et précieux, le dernier souvenir, la dernière bague, la chaise dans laquelle ils jouaient sur les genoux du vieux grand-père lorsqu'ils étaient enfants, le coffre dans lequel leur mère entretenait et conservait le linge qu'elle avait filé elle-même, les souvenirs de leur jeunesse et de la maison familiale – et comment un homme qui ne possède rien d'autre que ces souvenirs s'attache-t-il à ces petites choses ? – Ils doivent renoncer à tout cela, uniquement parce que sinon, en raison de l'attitude capitaliste totalement erronée du monde officiel, ils seraient réduits à la servitude d'intérêt et devraient peut-être y languir jusqu'à la fin de leur vie !

Ah, je vois le combat qu'il faudra mener pour convaincre l'obstination et l'entêtement du monde, pour briser le pouvoir de cette escroquerie devenue légale à l'encontre des ouvriers et pour éveiller la conviction qu'on peut tout aussi bien faire tout cela correctement ! Seulement, il faut jeter par-dessus bord ce qui est vieux et hérité et qui n'est plus adapté aux temps qui ont changé ».

Puis Hitler me regarda à nouveau en attendant, et je continuai après quelques regards :

*(Wagener développe ici dans un long développement ses plans pour l'introduction d'un « bénéfice raisonnable ». Pour ce faire, il faudrait déterminer le « capital approprié » pour les entreprises de même nature ou de nature similaire à l'aide d'une forme uniforme de comptabilité. Il serait également possible de déterminer un « pourcentage de bénéfice raisonnable » pour les différentes branches de l'économie. Après ces mesures, il serait clair où un « bénéfice supplémentaire » a été réalisé. Si le principe du capital adéquat est en vigueur, le surprofit ne peut être qu'un mérite du travail – et non du capital. Un « surprofit » doit donc conduire à une participation aux bénéfices en faveur des ouvriers. L'ensemble du système doit être mis en œuvre par une « structure autogestionnaire de l'économie », que Wagener a l'intention de décrire plus tard. – Note de Turner)*

Je me taisais. Et au début, les autres se sont tus aussi. Enfin, Hitler dit : « Que disent les autres messieurs de ces explications ? ».

Straßer fut le premier à répondre :

« Quand on entend cela, tout semble si simple et évident. Mais on se demande alors comment il se fait qu'aucun autre homme n'ait encore eu ces

idées. En tout cas, je ne les ai jamais entendues.

Et en plus, j'ai l'impression que la mise en œuvre de ces idées permet en même temps de résoudre tant d'autres problèmes, des problèmes économiques et sociaux, que ce fait rend ces idées encore plus justes.

Je pense par exemple au problème des filiales. Celui qui ne travaille pas dans une entreprise la perd avec le temps au profit d'autres personnes compétentes qui y travaillent. Au Reichstag, nous nous creusons constamment la tête pour savoir comment traiter la question des filiales. Ici, elle est résolue.

Ou encore : le prêt d'argent n'est plus un sine cura, mais une participation avec de meilleures chances de gain, mais aussi avec un risque de perte. Nous nous sommes creusé la cervelle pour trouver comment supprimer le revenu sans travail et sans effort. C'est ici que cela s'arrête.

Ou encore : l'agriculture obtient à nouveau des prêts d'argent, car c'est là que le risque est le plus faible. Les hypothèques sur les biens agricoles peuvent être à l'abri de l'inflation. Jusqu'à présent, c'était l'inverse.

Ou encore : les droits de succession ne sont plus nécessaires. La propriété et le capital diminuent de toute façon, et comme Wagener l'a déjà mentionné, la citation de Goethe devient réalité : 'Ce que vous avez hérité de vos pères, achetez-le pour le posséder'.

Mais je dois encore réfléchir à tout cela à tête reposée. J'aimerais bien que ce soit écrit, pour pouvoir vraiment l'étudier ».

Le Dr Wagner a expliqué : « L'idée d'un capital et d'un bénéfice appropriés me paraît très claire. Dans la définition du capital approprié, je vois aussi enfin la possibilité de créer des bases pour le prix d'achat d'une entreprise. En effet, le capital approprié devrait être la valeur d'achat normale, même si le capital effectivement investi est plus ou moins élevé.

Mais j'ai encore beaucoup de questions et de doutes sur la contraction du capital et de la propriété, qui devrait également entraîner la contraction de l'argent en général. Par exemple, comment les banques pourront-elles travailler, tenir des comptes et faire des bilans ? »

Hitler dit alors : « Nous sommes confrontés, dans les explications de Wagener, à des connaissances que nous avons déjà utilisées, presque par instinct, dans le programme de notre Parti, avant que les choses elles-mêmes ne soient vraiment claires pour nous.

Si, pour quelque chose que j'ai déjà pressenti instinctivement, j'entends ensuite une explication logique qui me montre un développement et une justification naturels, la justesse de cette explication est pour moi personnellement à l'épreuve des bombes.

Il doit être clair pour nous tous que ces connaissances, comme Wagener le dit lui-même, nécessitent des années d'examen minutieux et de conseils de la

part de personnalités qui sont à la pointe de la science et de la pratique et qui, par leur savoir-faire et leur expérience, garantissent que le résultat de leur travail est absolument correct et transposable dans la réalité. On ne peut pas s'attaquer à la légère à une conception millénaire qui s'est tellement ancrée dans les esprits et dans la conception du droit de tous les hommes et de tous les États que plus personne ne pense qu'elle pourrait être fausse et erronée, et même chercher à l'éliminer, sans avoir examiné, pesé, réfléchi et testé cent fois dans la pratique ce que l'on veut substituer à cette conception comme nouvelle connaissance.

Ce sera la tâche d'un département politico-économique que nous devrons fonder au sein de la direction de la Reichsleitung der N.S.D.A.P. Et je vous demanderai, Wagener, en temps voulu, de prendre la direction de ce département.

Mais je considère qu'une chose est importante et absolument nécessaire, à savoir que l'on ne parle pas de l'ensemble des réflexions et des problèmes au-delà d'un certain cercle. Une déformation, une présentation erronée, voire même une colportation partielle de ce complexe de problèmes entièrement nouveau et en cours d'élaboration ne pourrait que nuire à la cause et à nos projets.

C'est pourquoi je vous engage, Messieurs, à ne rien laisser sortir de notre cercle de ce que nous avons entendu avant-hier et aujourd'hui. Et même si le département de la politique économique a commencé son travail, vous devez, Wagener, veiller à ce que ces choses décisives dans le domaine de la politique économique et sociale ne puissent pas faire l'objet de bêtises.

Les détails ne sont pas encore clairs pour moi non plus. Mais je prévois dans l'esprit la résolution de tous les problèmes que le marxisme et le communisme ont tenté en vain de résoudre. Les connaissances sont si énormes, si bouleversantes, si révolutionnaires que la révolution française semble être un jeu d'enfant comparé au bouleversement que doit entraîner l'introduction des conséquences qui découlent de ces connaissances.

La portée de ces idées est énorme. Des guerres ont éclaté, des luttes politiques internes ont été menées, des révolutions ont balayé le plus bas vers le plus haut pour résoudre le seul et unique grand problème de notre époque : substituer à la 'domination du capital sur le travail' la 'domination du travail sur le capital'.

J'ai maintenant le sentiment que nous avons la pierre philosophale en main. Utilisons-la et ne la jetons pas. Mais ce faisant, il m'apparaît aujourd'hui encore plus clairement que la tâche de la politique doit être d'empêcher que le bolchevisme russe, cette fausse solution à ce problème, qui semble criminelle dans son genre, ne s'étende à l'Allemagne et à d'autres pays du monde, jusqu'à ce que nous soyons en mesure de porter sur les fonts baptismaux le programme achevé d'une nouvelle économie sociale, pour en faire cadeau à notre peuple

allemand et à l'humanité ».

Après un court silence, Hitler nous a quittés en nous serrant gravement la main et en nous indiquant que la suite de mon exposé devait être reportée d'une à deux semaines, car il partait pour Berlin et Hambourg. Il nous donnerait de ses nouvelles à son retour. En prenant congé de moi, il me dit encore : « Wagener. Vous avez complété, conforté et solidifié la base sur laquelle je me tenais ».

[...]

# 14. Un visiteur de Varsovie – Hitler parle de l'Europe centrale, de l'Ostpolitik et de l'alliance avec l'Angleterre

*(À l'automne 1930, toujours selon Wagener, un avocat polonais, dont le nom lui échappe, s'est présenté à la direction du Reich du NSDAP à Munich, mais il avait habité à Poznan avant la guerre et était donc citoyen allemand. Comme Hess et Hitler étaient en voyage, il a lui-même reçu le visiteur et s'est longuement entretenu avec lui. Le Polonais s'est présenté comme un envoyé officieux du Président polonais, le maréchal Pilsudski, avec pour mission de prendre contact avec Hitler ; il a remis à Wagener une lettre qui devait l'identifier.*

*Lors de son entretien avec Wagener, le visiteur de Varsovie aurait rapporté que Pilsudski suivait l'évolution du national-socialisme avec le plus grand intérêt et, lui-même nationaliste, avec sympathie en raison de sa propre expérience lors de la libération de la Pologne. Pilsudski s'inquiète toutefois des dangers du chauvinisme, qu'il considère comme un corollaire inévitable d'une « renaissance nationale ». C'est pourquoi Pilsudski pense qu'un équilibre pacifique entre une nouvelle Allemagne nationale et la Pologne doit être préparé très tôt. Il voit dans le « corridor polonais » une disposition du traité de Versailles qui serait à la longue insupportable pour l'Allemagne et constituerait donc une cause potentielle de conflits armés. Afin d'éviter ce danger, Pilsudski avait chargé l'envoyé de proposer à Hitler que l'Allemagne et la Pologne concluent un traité de paix et d'amitié de dix ans immédiatement après l'arrivée au pouvoir des nationaux-socialistes. Ce traité devrait en outre contenir une clause secrète stipulant qu'au cours de cette période, la Prusse orientale serait réunifiée avec l'Allemagne de manière à ne pas compromettre le libre accès de la Pologne à la mer Baltique. Pilsudski espère en outre que, pendant ces dix ans, les liens et les interdépendances économiques entre l'Allemagne et la Pologne conduiront à un traité douanier et donc à l'ouverture des frontières. Il y voit le noyau d'une fédération d'Europe centrale.*

*Le visiteur de Varsovie a dit à Wagener que la Russie était le plus grand danger pour la Pologne, car celle-ci ne pouvait pas attendre des puissances occidentales une protection efficace contre la Russie. Pilsudski le comprend et tourne donc son regard vers l'Allemagne. Lors de son départ pour Munich, le maréchal lui aurait dit : « Dites à Monsieur Hitler de se dépêcher. Je suis déjà vieux ! » Le visiteur polonais, qui était de passage à Baden-Baden, aurait laissé son adresse sur place et se serait déclaré prêt à revenir à Munich pour présenter personnellement son message à Hitler. – Note de Turner)*

L'homme m'a plu. Et le maréchal Pilsudski, qui se trouvait tout de même derrière lui, m'apparaissait à travers cette brève description comme un homme d'État de premier ordre. J'attendais avec impatience le retour de Hitler.

L'émissaire s'est rendu à Baden-Baden et j'ai brièvement informé Hitler de

cette visite par une lettre urgente à Hambourg. Quelques jours plus tard, Hitler est revenu.

Lorsque je lui eus fait un exposé complet sur la visite et l'ensemble de la conversation, il dit après un certain silence :

« C'est ainsi que le développement avance. La construction de notre S.A. n'est pas encore terminée, le Parti n'en est qu'à ses débuts en ce qui concerne les personnalités, nos idées en matière de politique économique ne sont qu'en cours de clarification, la politique sociale est encore à l'état embryonnaire, et nous n'avons même pas encore réfléchi à la future forme de l'État, – et voilà que le chef d'État d'un pays étranger nous approche déjà avec des problèmes de politique étrangère sur lesquels il est inévitable de prendre position.

Je consacre tout mon temps à faire avancer le mouvement, à gagner le peuple allemand, à recruter des membres et à préparer les campagnes électorales. Et ce faisant, je laisse en suspens les choses que nous pourrons plus tard diriger et réaliser, ce qui est tout l'objectif et le sens de notre travail.

Qui est mon conseiller en politique étrangère ? Qui connaît exactement la Pologne dans mon entourage, qui connaît l'importance de la question du corridor, qui a étudié ses solutions possibles, plus que nous ne l'avons tous appris par la presse et par quelques livres et écrits ?

Nous devons transformer toute la direction du Parti, la développer, la rendre opérationnelle, la préparer à assumer le pouvoir gouvernemental, même si cela doit prendre des années avant d'y parvenir. Nous ne pouvons pas rester aussi bêtement devant un vide, une fois que nous sommes passés à l'action, comme cela a été le cas pour le S.P.D. lorsque, à sa grande surprise, il a réussi la révolution de novembre 1918.

Réfléchissez à la manière dont on devrait organiser la direction du Reich, faites un plan. Et ensuite, nous en parlerons bientôt.

Maintenant, informez l'envoyé de Pilsudski que je suis à sa disposition toute la semaine prochaine ».

Plus tard, j'ai appris que Hitler avait fait venir Rosenberg, le principal rédacteur du *Völkischer Beobachter*, qui avait vécu de longues années en Estonie. Je ne sais toutefois pas s'il a discuté avec lui de la question polonaise. En tout cas, il ne m'a plus jamais parlé de cette affaire jusqu'à l'arrivée du Polonais.

Hitler était souvent un peu bizarre à ce sujet. Parfois, il discutait des choses les plus importantes et les plus secrètes en compagnie de ses proches, dont faisaient partie en premier lieu Schaub[9(1)], Hoffmann et Sepp Dietrich[(2)]. Puis venait s'ajouter celui ou celle avec qui il fallait justement régler l'affaire en question. Il s'exprimait parfois avec une insouciance et une franchise telles qu'on pouvait toujours craindre que quelqu'un qui ne connaissait pas Hitler sur

[9] [NdT : voir *Julius Schaub, dans l'ombre de Hitler*, didi18edition.com]

le bout des doigts – et il y en avait bien sûr de temps en temps – ne se fasse des idées tout à fait fausses sur la véritable façon de travailler de cet homme et n'entende des choses qu'il ne pouvait pas comprendre et qu'il interprétait donc mal et racontait de manière erronée. Et ensuite, il se taisait complètement vis-à-vis de ses plus proches collaborateurs sur des sujets que les personnes concernées devaient absolument connaître, ou pour lesquels l'orientation aurait au moins été particulièrement précieuse.

C'est pourquoi il arrivait parfois que l'on entende quelque chose d'important de la part du photographe Hoffmann ou d'un chef de district ou de région, ou que l'on fasse un travail parallèle ou même que l'on passe à côté l'un de l'autre, uniquement parce que Hitler ne nous informait pas, même si l'affaire faisait partie du domaine de travail que l'on dirigeait de manière responsable.

Dans ce cas, aucune discussion avec moi n'était nécessaire. Mais comme j'ai eu toute la première conversation avec l'envoyé, il était logique, si tant est qu'il y en ait une, de discuter de cette affaire avec moi. J'ai appris plus tard que cette particularité était une méfiance innée et une tendance à se réserver les choses les plus importantes.

Quand l'envoyé est arrivé, je ne l'ai pas vu du tout. Il a été reçu par Hitler, seul, en tête-à-tête. Il a été renvoyé après deux heures de conversation, et je n'ai pas entendu parler du contenu et du résultat de l'entretien. D'après ce que je sais, Hitler n'en a pas non plus parlé à d'autres personnes.

Ce n'est que quelques jours plus tard, lorsque je lui en parlai moi-même, qu'il me dit :

« Ce que m'a dit l'envoyé est assez proche de ce que vous m'avez dit. Je suis décidé à suivre la suggestion de Pilsudski et à conclure un traité de dix ans avec la Pologne dès mon arrivée au pouvoir[3]. Quel écho aura un tel traité en Allemagne et dans le monde entier ! L'Allemagne est à nouveau capable de s'allier ! L'Allemagne tend la main à ses ennemis d'hier ! Le N.S.D.A.P. veut faire un travail pacifique. Ce sera un bon départ pour notre politique étrangère !

Cette idée centre-européenne m'occupe beaucoup. Et je suis fermement convaincu du soutien de l'Angleterre. Qu'est-ce que l'Angleterre peut souhaiter de plus que d'avoir un partenaire sûr sur le continent, qui défend également les intérêts anglais ? Nous laissons à l'Angleterre l'océan mondial. En échange, l'Angleterre nous laisse l'Europe centrale et la mise en ordre de l'Est ».

Comme il s'est arrêté un instant, j'ai pu lancer : « Monsieur Hitler. Ce n'est pas si simple de faire de la politique avec les Anglais. Je ne sais pas si l'envoyé de Pilsudski vous a également fait part des inquiétudes de son maréchal au sujet de l'Angleterre. Les craintes de Pilsudski concernant l'attitude de l'Angleterre à l'égard des plans centre-européens me semblent valables jusqu'à ce que la Russie tende la main vers les Dardanelles ou le golfe Persique. Si nous pouvons faire quelque chose pour que la Russie le fasse un peu plus tôt, alors nous

pourrons nous mettre d'accord un peu plus tôt avec l'Europe centrale. Tant que la Russie gardera la main dans sa poche et ne fera que de la politique sociale, même si elle est bolchevique, l'Angleterre verra dans une coopération économique ou même fédérale de l'Europe centrale une menace pour l'équilibre européen et utilisera les moyens à sa disposition pour contrecarrer nos plans, même s'ils sont pacifiques et opportuns ».

« Qu'avez-vous contre l'Angleterre ? », demanda alors brutalement Hitler.

« Rien », répondis-je, « rien du tout. Mais pour l'Angleterre, jusqu'à nouvel ordre, il n'y a qu'une politique en Europe, une seule : celle de l'équilibre ! L'Angleterre ne veut pas que quelqu'un sur le continent manie l'épée pour elle. Car elle sait par l'histoire qu'une telle épée peut facilement être tirée contre les intérêts britanniques. Elle ne veut donc absolument pas que quelqu'un ait une épée. Au contraire, elle préférerait toujours prêter elle-même cette épée et la mettre tantôt dans la main de l'un, tantôt dans celle de l'autre, afin de châtier celui qui menace de devenir trop grand ».

« Mais vous êtes aussi d'avis que nous devons nous allier à l'Angleterre ? », demanda Hitler.

« Nous devons le vouloir, ai-je envie de dire. Mais que l'Angleterre le veuille, c'est une autre question.

Monsieur Hitler. Vous avez exprimé dans *Mein Kampf* que l'Angleterre ne s'intéresserait à nous que lorsque nous serions capables de former une alliance pour elle. Vous vouliez dire que nous serions à nouveau suffisamment forts, à l'intérieur et à l'extérieur, pour être un ami précieux pour l'Angleterre.

Mais si vous considérez la politique d'équilibre, vous vous rendez compte que ce sera presque l'inverse. Si l'Allemagne se renforce au point d'être, selon vous, un allié précieux pour un autre pays, elle menace justement l'équilibre européen tel que le conçoit l'Angleterre. Et ensuite, l'Angleterre fera tout pour briser à nouveau l'Allemagne ».

Hitler me regarda alors un long moment, incrédule, et dit :

« Mais ce n'est pas possible ! Quel est donc le sens de cette politique d'équilibre ? Il vaut mieux s'allier avec un fort, n'est-ce pas ? ».

*(Wagener rapporte par la suite qu'en réponse, il a lu à Hitler, de mémoire, un discours de l'empereur Guillaume II qu'il avait écouté à Montmédy, peu avant Noël 1917, alors qu'il était au commandement de la 5e armée)*[4]*. Dans ce discours, l'empereur aurait désigné l'Angleterre comme l'ennemi principal de l'Allemagne, en raison de l'industrialisation de l'Allemagne, qui avait besoin d'une flotte commerciale et d'une flotte de guerre pour la protéger. L'Angleterre aurait perçu ce renforcement de l'Allemagne comme une menace pour sa suprématie maritime, ce qui aurait conduit à la guerre. – Note de Turner)*

Hitler regarda silencieusement devant lui.

« Quand l'Allemagne s'est effondrée », continuai-je donc, « ce que l'empe-

reur avait dit s'est avéré exact : toute la flotte allemande a dû être livrée, la flotte commerciale comme la flotte de guerre, et Scapa Flows(5) est devenu le tombeau de l'œuvre fière de la vie du dernier empereur allemand ».

Hitler me dit alors :

« Wagener. C'est un récit dramatique que l'empereur a fait là. C'était vraiment l'histoire de l'œuvre de sa vie. Et il est tragique qu'il ait connu le destin dont il a ensuite été lui-même victime.

Mais voyez-vous Wagener, instinctivement, à nouveau instinctivement, sans connaître les explications convaincantes de l'empereur, je me suis détourné de la politique de puissance maritime, et même de la politique coloniale, pour revenir à une politique continentale, telle que Bismarck l'a toujours poursuivie. Je ne veux pas me battre contre l'Angleterre, et je ne veux pas non plus agir contre elle.

Mais je cherche à l'Est du travail et du pain pour les millions de personnes que compte l'Allemagne. À l'Est, il y a de l'espace ! À l'Est, il y a des possibilités ! Et le danger du bolchevisme exige même de nous que nous fassions front à l'Est. Une Europe centrale, une Ukraine, sous l'influence de l'Allemagne, résout tous les problèmes de détresse des peuples européens. Qui pourrait rejeter cette idée ? Qu'est-ce que l'Angleterre pourrait y opposer ? Le Proche-Orient aussi est assuré par une influence allemande sur les côtes de la mer Égée et de la mer Noire.

Non, Wagener. Votre récit m'a conforté dans ma conviction. Le traité avec la Pologne est le premier pas vers le regroupement de l'Europe centrale. Et vous verrez qu'ensuite, l'Angleterre nous offrira même son aide pour éliminer le danger mondial du bolchevisme [10] ».

Il prit ainsi congé de moi, de sorte que je n'ai pas pu lui répéter que j'étais également favorable à l'idée de la Mitteleuropa, mais que des préparatifs étendus et de longue haleine étaient nécessaires pour y parvenir, faute de quoi cette Allemagne forte serait justement considérée par l'Angleterre comme le plus grand danger pour elle-même, et elle mettrait en œuvre tous les moyens pour l'éliminer.

Je décidai d'aborder à nouveau ce sujet avec Hitler à la prochaine occasion.

[10] [NdT : voir combien Hitler faisait fausse route sur cette question dans *La Finlande dans l'œil du cyclone*, d'Erkki Hautamäki, didi18edition.com]

# 15. Wagener sur l'organisation des professions et l'autogestion économique – Straßer sur Hitler et Göring

Environ quatre semaines s'étaient écoulées depuis la dernière réunion sur la politique économique. Les voyages, les discours et la visite polonaise avaient rempli l'intervalle.

Wagner et moi-même avons eu une nouvelle réunion l'après-midi chez Hitler, au cours de laquelle j'ai voulu présenter « l'organisation des professions et l'autogestion économique »[1].

*(Wagener commence ses remarques par une attaque contre la franc-maçonnerie. La loge internationale contrôle secrètement les parlements et les gouvernements de toutes les démocraties afin de poursuivre ses propres intérêts. Mais cela permet au moins de sélectionner les personnalités, ce qui fait défaut dans le parlementarisme. En Russie et en Italie, c'est le Parti communiste ou fasciste qui effectue cette sélection. Mais il s'agit d'une sélection par le Parti et non par le peuple, ce qui conduit en fin de compte à la domination des fonctionnaires du Parti. Ce qu'il faut, c'est une sélection organique de l'ensemble du peuple, qui correspond au principe de sélection de la nature. C'est pourquoi il recommande la formation d'une organisation corporative de l'économie, composée de cinq grands « états économiques », qui doivent être subdivisés en « groupes spécialisés » : 1) agriculture, 2) artisanat, 3) industrie, 4) commerce, 5) banques et professions libérales. À côté de chaque groupe spécialisé d'entrepreneurs, des subdivisions correspondantes pour les employés et les ouvriers devaient être créées sous la forme de syndicats et d'associations. Ces groupements formeraient des organes économiques dans lesquels les entrepreneurs, les employés et les ouvriers auraient « ensemble un siège et une voix ». Cela permettrait de surmonter les différences en mettant l'accent sur les points communs. Une telle structure constitue la base d'une « sélection des meilleurs », qui peuvent ensuite remplir « une mission de conseil auprès des services administratifs politiques ». Wagener poursuit : – Note de Turner)*

« Aucun État au monde n'a encore pris cette décision ! On a beaucoup écrit sur sa nécessité. Mais les partis politiques des démocraties parlementaires voient les fondements de leur doctrine ébranlés lorsque le Parlement reçoit un complément d'un deuxième grand pouvoir législatif, qui a en outre plus de chances de faire ressortir des personnalités que n'en a la pitoyable étroitesse d'esprit des coteries d'intérêts purement politiques ».

« Messieurs », dit alors Hitler, « ce qu'explique Wagener est tout à fait juste. Les parlementaires ont usurpé le mot démocratie et revendiquent l'identification du parlementarisme et de la démocratie. Mais je ne vois pas dans le parlementarisme pur la forme adéquate, ni dans les parlementaires les hommes adéquats pour représenter et gouverner réellement un peuple. La véritable

autogestion d'un peuple, qui est pour moi le sens le plus profond de la démocratie, ne peut sans aucun doute pas être atteinte par la voie du parlementarisme pur, mais seulement par la voie d'une organisation autogestionnaire, dans laquelle les meilleurs et les plus aptes doivent arriver au sommet.

Seulement, une telle organisation, une telle construction autogestionnaire n'est pas seulement nécessaire dans le domaine économique, mais aussi politique. » [...]

« J'en viens maintenant », ai-je poursuivi, « à ce que j'appelle la construction économique autogestionnaire. »

*(Wagener décrit ses plans pour une pyramide de « conseils économiques » allant des communes jusqu'au niveau du Reich, où les entrepreneurs d'une part et les employés et ouvriers d'autre part seraient représentés de manière paritaire. À chaque niveau, les deux tiers du conseil économique devraient être composés de représentants des conseils économiques du niveau immédiatement inférieur, tandis qu'un tiers de ses membres devraient être envoyés par les organisations d'entrepreneurs, d'employés et d'ouvriers du niveau concerné. Il y aurait ainsi une sélection, de sorte que le sommet de la pyramide, le Reichswirtschaftsrat, formerait une « véritable élite de personnalités ».*

*Wagener recommande également la création de « chambres économiques » aux niveaux supérieurs – jusqu'au Reich. Celles-ci ressembleraient aux chambres de commerce et d'industrie déjà existantes, mais comprendraient les cinq « états économiques » de Wagener. Des bureaux des associations d'employés et des syndicats d'ouvriers devraient leur être rattachés.*

*Toutes les questions relatives aux salaires et au « secteur social » pourraient être traitées et résolues par cette « structure d'autogestion économique ». L'ensemble du système devait être ancré dans l'État par le détachement de fonctionnaires d'État en tant que commissaires aux salaires et aux prix, ainsi que par la mise en place d'une « intendance » d'État. Le Conseil économique du Reich constituerait un parlement « issu d'une sélection de la plus large totalité du peuple, avec lequel travailler constituerait un enrichissement essentiel pour le gouvernement du Reich ». – Note de Turner)*

Une fois de plus, mes auditeurs sont restés silencieux, comme la dernière fois, et ont attendu qu'Adolf Hitler s'exprime. Au bout d'un moment, celui-ci déclara :

« Un plan énorme. Une idée tout à fait nouvelle. Un projet dont la réalisation est sans aucun doute séduisante. Il faut le suivre. Il doit être discuté avec des hommes d'économie et de travail. Il doit être élaboré de manière à ce que l'on voie clairement comment, pourquoi et dans quel but. Une chose me séduit énormément, c'est la sélection. Et quelque chose m'apparaît à nouveau comme une justification interne d'un point établi de manière sentimentale dans notre programme de Parti : que les hommes et les femmes qui travaillent ne doivent pas dépendre des partis politiques pour obtenir leur droit, mais qu'ils doivent le trouver dans et par leurs propres représentations professionnelles.

Nous devrons encore en parler ».

Sur ce, il s'est levé et nous a salués en nous serrant la main. Lorsque nous fûmes dans l'antichambre, Straßer me dit :

« Hitler est trop peu économiste et trop peu intéressé par les questions purement économiques pour toujours vous suivre. Lorsque vos explications touchaient au domaine politique, il s'y accrochait toujours immédiatement. L'économie pure lui reste étrangère ».

Et Wagner d'ajouter : « Nous devons continuer à discuter de ces problèmes entre nous. Vos idées me touchent de près, Wagener. Mais elles sont trop étrangères à Hitler pour qu'il s'en imprègne vraiment ».

Straßer prit congé de moi en me disant :

« Je vous prie de venir un soir chez moi dans les prochains jours. De préférence pour le dîner. Nous pourrons alors parler ensemble en toute tranquillité ».

J'acceptai volontiers et pris congé des deux. Je ne comprenais pas encore qu'ils voulaient dénier à Hitler le sens des problèmes économiques et je ne les croyais pas. Ce n'est que plus tard que je dus moi aussi reconnaître qu'ils avaient raison.

C'est à cette époque que Pfeffer tomba en disgrâce et fut renversé. En prenant congé, il m'avait dit : « Allez trouver Straßer aujourd'hui même ». L'invitation de Straßer à lui rendre visite a donc été pour moi une raison bienvenue de m'annoncer à Straßer. Je fus immédiatement invité à la soirée.

Madame Straßer était une femme charmante, grande, mince et vive, belle, blonde, à l'aise dans la conversation, une femme qui convenait vraiment à Straßer. Les deux gentils garçons blonds m'ont saluée à mon arrivée, puis ont obéi de bonne grâce à leur mère lorsqu'elle les a envoyés se coucher.

La conversation à table était joyeuse et variée et ne touchait pas du tout au domaine politique. Un excellent « Escherndorfer Lump » anima la conversation et, lorsque le moka fut servi dans la pièce voisine, nous avions complètement oublié pourquoi j'étais venu. Mais, comme convenu, Madame Straßer prit rapidement congé, après que la petite servante eut apporté une nouvelle bouteille de Bocksbeutel et une assiette de bretzels, coupés en deux et généreusement beurrés.

Nous nous sommes ensuite assis avec nos cigares un peu trop grands [...], et Straßer a commencé après avoir tiré une longue bouffée de son cigare et soufflé lentement la fumée devant lui :

« Les trois conférences que vous nous avez données sur vos idées en matière de politique économique ont été pour moi du plus grand intérêt. Je ne suis certes pas un économiste, Hitler ne l'est pas non plus, et c'est à tort que l'on qualifierait le Gauleiter Wagner de grand économiste. Nous n'avons pas du

tout d'économistes dans le Parti. Car Feder n'est qu'un théoricien et, de plus, il ne fait que surfer sur une seule théorie, certes évidente, mais qui aboutit toujours au même résultat : les plans de Lawaczeck(2) pour la production d'électricité et de gaz.

Ce qu'aucun d'entre eux n'a compris, c'est que le problème socialiste actuel est purement économique. Il a été suscité par le développement économique, et il ne peut être résolu que si l'on oriente le développement économique dans la bonne direction.

Et c'est là que j'ai compris, à travers vos explications, d'une part qu'il existe une solution, une solution entre le libéralisme économique et le communisme, une solution que vous appelez socio-économique, mais d'autre part, et c'est pourquoi je voulais vous parler, que de tels plans ne sont réalisables que si l'on détient le pouvoir absolu dans l'État. Et c'est en cela que les pensées et les objectifs de Hitler coïncident à nouveau avec ma conviction parfaitement acquise.

Hitler mène une lutte pure et simple pour le pouvoir. Il la gagnera, ses adversaires y veilleront. Sans ce soutien parfois inconcevable, Hitler n'aurait pas réussi aussi facilement[11].

Mais c'est en même temps un grand danger pour nous ! Pour avancer, nous n'avons pas besoin de nous battre pour quelque chose, nous devons seulement nous battre contre quelque chose ! Et nos adversaires nous disent sans cesse eux-mêmes contre quoi nous devons lutter pour gagner les masses. C'est la politique d'exécution de Versailles, c'est le communisme, représenté par le bolchevisme russe, c'est l'absurde 'système de Weimar', par lequel j'entendais, lorsque j'ai inventé cette expression, le système du scrutin de liste, et enfin le judaïsme, qui s'impose avec un zèle incompréhensible non seulement dans l'économie, mais aussi dans l'État, là où le peuple cherche de toute façon à se rendre coupable des maux dont il souffre.

Certes, nous avons un programme de parti pour lequel nous prétendons nous battre. Mais comme vous l'avez vous-même constaté lors de vos conférences, beaucoup de ces points, voire la plupart d'entre eux, n'ont été repris dans ce programme que sur la base d'un sentiment instinctif, sans que les créateurs et les annonciateurs du programme n'aient pu se faire la moindre idée de la manière dont ils auraient pu être mis en œuvre. Et c'est pourquoi Feder, le programmateur du mouvement, comme l'appelle Hitler dans son 'Kampf', pour ne pas laisser à lui seul la responsabilité de ces 25 points, a déjà publié plusieurs explications pour le programme, tandis que Hitler, de son côté, a interdit toute autre discussion écrite sur les points du programme(3).

Si l'on regarde donc les choses à la lumière, nous n'avons qu'un programme

[11] [NdT : voir note #2, page 16 de cet ouvrage.]

idéologique, mais pas de programme constructif à présenter une fois que nous serons entrés au gouvernement. Et nous menons en fait une lutte pour le pouvoir, sans savoir directement ce que nous en ferons une fois que nous l'aurons ».

Straßer ayant fait une pause pour se verser un verre, j'ai pu faire remarquer entre-temps : « Jusqu'à présent, cela ne m'est pas apparu si clairement. Au contraire, j'ai toujours trouvé dans les idées et les déductions de Hitler des aspects surprenants et grandioses, qui montrent chez lui une imagination et une capacité de connaissance que je n'ai probablement jamais rencontrées chez un autre homme jusqu'à présent ».

« Vous avez tout à fait raison », répondit Straßer. « Le génie quasi divinatoire de cet homme est unique. Mais à quoi peut servir un génie qui n'a pas les pieds sur terre, qui ne peut pas réaliser ses idées géniales, même s'il peut parfois surprendre, étonner, enthousiasmer et gagner des hommes et peut-être même des hommes d'État et ainsi des peuples entiers grâce à ces idées ? Il me vient toujours à l'esprit un vers de Schiller : 'Longtemps on peut payer avec des timbres, avec des pfennigs. Enfin, cela ne sert à rien, messieurs, il faut quand même tirer le sac' ».

« Cela voudrait donc dire », ai-je dit, « que Hitler a toujours besoin d'un cercle de collaborateurs capables de réaliser ses idées ».

« Nous le savons, [répliqua Straßer] vous, et moi, et Pfeffer, et puis un autre le sait : Göring. Mais sinon, je crois que personne ne le sait. Et le pire, c'est que Hitler lui-même le sait encore moins. Grâce à son génie supérieur, rendu encore plus efficace par la force suggestive de son regard et de son éloquence, il gagne et subjugue chaque personne qui vient à lui. J'ai trouvé des gens qui l'abordaient avec scepticisme et essayaient de l'attirer sur un sujet difficile, et qui devaient ensuite le laisser leur faire une conférence dans laquelle il éclairait et développait ce même sujet sous des angles qui semblaient tout à fait nouveaux, mais convaincants et inattaquables pour les personnes qui le questionnaient. Et ils le quittaient en se disant : quel homme, et comme ma pensée est petite face à l'envol de ses idées !

Et Hitler s'en rend compte, il l'entend de la part des autres, il le ressent. Et c'est de là que vient une certaine assurance, une certaine foi en lui-même.

Mais les personnes pensantes qui le côtoient depuis longtemps, comme nous, mettent plus souvent son infaillibilité à l'épreuve par des questions et des objections. Et cela lui est bien sûr très désagréable. Et comme ses intuitions ne peuvent pas être combattues par la logique, puisqu'elles sont elles-mêmes dépourvues de base logique, mais qu'elles sont nées d'une faculté de voyance, il ressent comme un râleur et un je-sais-tout, et comme une personne qui ne peut pas être instruite, celui qui essaie de lui expliquer et de lui réfuter une erreur manifeste et qui essaie de le convaincre de la réalité. Et avec le temps, il rejette

de telles personnes.

Car de tels hommes de génie, comme ce Hitler, ne sont en fait pas du tout des hommes de génie, mais la génialité en eux est une abstraction qui ne trouve pas dans la nature, l'éducation et la formation de son porteur la capacité d'être façonnée en une action bien réfléchie, élaborée selon un plan. Malgré cela, ils peuvent parfois réaliser et créer quelque chose d'inédit, si cela peut être fait par un coup d'éclat pur et si d'autres sont là pour en tirer les conséquences avant qu'un effet contraire ne se produise peut-être. Considérez le travail de Hitler au sein du Parti, vous pouvez prendre la phase de développement que vous voulez, vous trouverez toujours la confirmation de ce processus. Et cela lui a toujours réussi jusqu'à présent, cela s'est toujours bien terminé. Mais si Hitler était un commerçant, je dirais qu'il n'est pas un 'solide' commerçant.

Et c'est ce que ces personnes ressentent instinctivement. C'est pourquoi elles deviennent d'une part vaniteuses et d'autre part méfiantes. C'est là que réside un autre danger énorme, surtout pour nous qui devons lui dire quelque chose. L'affaire Pfeffer le montre à nouveau. On pourrait peut-être penser que ces deux caractéristiques sont humaines et qu'elles peuvent être combattues. Mais un homme comme Hitler est en outre déconnecté du monde. Il travaille sans connaissance de l'être humain, et même sans aucune capacité à juger les gens. C'est pourquoi ces caractéristiques ne peuvent pas être combattues en lui. Car il vit sans aucun lien intérieur avec les autres. Il n'est que génie et corps. Et ce corps, il le mortifie à en faire pleurer les nôtres ! Il ne fume pas, il ne boit pas, il ne mange presque que des légumes verts, il ne touche aucune femme ! Par où faut-il donc commencer pour lui faire comprendre qu'il a besoin d'autres personnes ?

Göring a su gagner Hitler à sa cause. C'est en lui qu'il croit. Mais Göring s'est sagement tenu à l'écart de Munich. Il vit à Berlin comme un champignon sur le terreau du Parti et du mouvement. Il a tissé ses fils partout et se fait rapporter ce qui se passe et où cela sent mauvais. Mais jamais il ne dirait à Hitler quelque chose qu'il ne veut pas entendre, jamais il ne le contredirait. Au contraire, quand il vient, il demande d'abord à Schaub ou à Hoffmann ce que Hitler pense de telle ou telle chose. Et ce n'est que lorsqu'il sait que Hitler est quelque part dans le doute, qu'il utilise la vanité de Hitler et sa propension à la méfiance, et qu'il met le doigt dans cette plaie du doute, pour ensuite y creuser jusqu'à ce qu'il soit à nouveau reconnu par Hitler comme le grand homme de confiance, comme le seul fidèle, comme celui qui voit correctement les choses et les confie à Hitler, comme le grand paladin et en même temps le fidèle Ekkehard au milieu de vains bavards et d'égoïstes suffisants ».

Straßer prit son verre et le vida. Je fis de même et dis :

« C'est étrange. Je n'ai vu Göring qu'une seule fois, l'année dernière à Nuremberg. J'ai déjà beaucoup entendu parler de lui. Et il est venu plusieurs

fois à Munich depuis que j'y suis. Mais ni Hitler ni lui n'ont jamais tenté de nous réunir. J'ai au contraire le sentiment que sa présence m'a même été cachée à chaque fois ».

« C'est aussi de cela », poursuivit Straßer, « dont je voulais vous parler aujourd'hui. Göring est bien sûr très bien informé à votre sujet. Il entend Hitler parler de vous et a sans doute remarqué que vous aviez de l'influence sur Hitler. Au Reichtstag, il me pose presque toujours des questions à votre sujet. Il n'est pas sûr que vous puissiez être dangereux pour lui.

Vous devez donc aller le voir à Berlin. Vous devez dissiper ses doutes, vous devez le gagner à votre cause. Car s'il est contre vous, Hitler ne tardera pas à l'être aussi. Je voudrais dire que l'autre jour, après le retour de Hitler de son dernier voyage – je veux dire avant l'affaire Stennes – j'ai déjà eu le sentiment qu'il était revenu influencé contre vous. On peut se tromper. Mais Hitler m'a aussi demandé ce que je pensais de vous. Qui d'autre que Göring, qu'il a rencontré plusieurs jours à Berlin, aurait pu l'influencer lors de son voyage !

Alors, allez voir Göring, même si cela vous est antipathique. Il s'agit d'un service au Parti, d'un service au mouvement, d'un service au peuple allemand ».

« Je n'ai aucune hésitation », ai-je dit, « à rendre visite à Göring. Mais je n'ai pas encore trouvé l'occasion de le faire ».

« Vous trouverez bien une raison. Mais faites-le le plus vite possible.

La situation est étrange : Göring ne fait pas du tout partie de la direction de la Reichsleitung der N.S.D.A.P., il ne collabore pas du tout ici, il ne connaît pas du tout notre travail, dans la mesure où il ne l'apprend pas par ses espions, présentés selon leur attitude. Et à Berlin, au Reichstag, face au gouvernement et aux autres partis, il se présente comme le représentant du mouvement et l'envoyé spécial de Hitler. Dieu sait que je ne suis pas un faible, et je ne suis pas non plus né de la dernière pluie, mais même moi, je ne peux pas me mesurer à ce Göring au visage épais et bravache. Quant à Frick[4] et aux autres députés, il ne leur prête aucune attention et les met au pied du mur.

Quelle insolence démesurée ce fut, par exemple, lorsqu'il entra pour la première fois au Reichstag avec nous six autres, en tant que député du N.S.D.A.P. Hitler l'a inscrit sur la liste malgré nos protestations, et même en troisième position, derrière moi et Frick. Le directeur du Reichstag voulait alors savoir où le nouveau Parti souhaitait siéger, en raison de la répartition des places. Or, nous étions un parti socialiste, nous nous appelions même 'Parti ouvrier', si bien qu'il était tout à fait naturel chez nous, et c'est pourquoi on n'en parlait jamais, que nous devions siéger à droite des sociaux-démocrates, donc entre ceux-ci et les démocrates. Mais comme Göring habitait à Berlin, il avait fait savoir à l'administration du Reichstag que de brèves questions pouvaient lui être adressées. C'est ainsi que cette demande lui a été adressée. Et comme il ne comprend rien au national-socialisme, qu'il est personnellement le

plus grand détracteur du socialisme, mais qu'il prétend être un ultra-nationaliste, il a répondu : à droite des nationaux allemands[5].

Vous pouvez imaginer la joie des sociaux-démocrates ! Tous les autres disaient aussi : ils ont commencé par une contre-vérité interne ! Mais il n'y avait plus rien à changer. Même Hitler a donné son accord par la force des choses et a cherché à le justifier lorsqu'on lui a posé la question.

Göring est un danger inconditionnel. Mais il n'y a jusqu'à présent aucune possibilité d'arracher Hitler à ses griffes. Et le danger est d'autant plus grand que Göring possède trois capacités très fortes.

1) C'est un bon orateur. Ses discours ont du contenu. Il s'y prépare aussi vraiment. Et lorsque le gros homme, toujours bien habillé, se tient sur l'estrade, tout le monde a le sentiment que c'est quelqu'un !
2) Il a la connaissance des gens. Ce qui manque à Hitler, il la possède à la perfection. D'où il la tient, seul le diable le sait. Sa juste appréciation des gens va si loin qu'il peut s'adapter à une situation donnée dans ses mots, son discours, sa conversation, voire son comportement, dans un délai très court. S'il parle un quart d'heure devant des industriels, ils sont impressionnés par lui et disent : c'est notre homme. Et s'il parle aussi longtemps devant des ouvriers, ceux-ci l'acclament. Mais il ne doit jamais parler à ces deux groupes ensemble, ce qui est justement notre tâche et notre objectif. Il apparaîtrait alors au grand jour qu'il a trop promis à l'un ou à l'autre. Mais en cela aussi, il sait faire preuve de modération, afin de ne pas courir le risque de le regretter un jour.
3) Et la troisième capacité forte est son sens aigu de l'intrigue. Toute sa vie est une vie d'intrigue. Je ne sais pas d'où cela vient. Mais c'est comme s'il avait toujours quelque chose à cacher et qu'il veillait anxieusement à ce que cela ne sorte pas. Et cela doit être en premier lieu ce à quoi il aspire, ce qu'il veut atteindre. Car il me donne tout simplement l'impression d'un imposteur intrigant. Que voulait-il faire de sa visite à Mussolini[6] ? Hitler ne l'avait pas envoyé. Il était sans doute d'accord. Mais le sens de cette visite ne pouvait être, à mon avis, que le fait que Göring voulait faire parler de lui et que, par cette visite, il démontrait, devant le public comme devant le Parti, qu'il était le prochain homme après Hitler dans le mouvement.

Nous ne pouvons donc pas le contourner. Vous devez aller le voir et essayer de le gagner ».

Straßer a bu à ma santé et a allumé un nouveau cigare.

« Je vais probablement aller à Berlin le mois prochain. Je veux me présenter chez lui à temps », dis-je avec le sentiment que je faisais là une visite qui ne me convenait vraiment pas. [...]

# 16. Les plans de Straßer – Hitler sur la S.A., l'organisation du Parti et l'armée

« Et maintenant, le sujet principal », reprit Straßer, « qui sera beaucoup plus court maintenant que ces deux points ont été réglés.

Hitler, comme je l'ai dit tout à l'heure, se préoccupe presque exclusivement de la lutte pour la majorité au Reichstag, c'est-à-dire, selon la doctrine de Weimar, pour le pouvoir. Il lui manque la pensée constructive qui exige, pour l'entrée au gouvernement, des préparations approfondies en ce qui concerne les petites mémoires dont on a besoin et ce que l'on a l'intention de faire ensuite. Vos exposés m'ont à nouveau montré tout ce qui est nécessaire pour cela.

Or, Hitler m'a dit il y a quelques jours qu'il souhaitait une extension de la direction de la Reichsleitung der N.S.D.A.P. et que je devais y réfléchir ».

« Il m'a dit la même chose », ai-je lancé.

« D'autant plus remarquable. Alors nous pouvons tout de suite harmoniser nos propositions.

Nous devons distinguer : la direction du Parti avec tout ce que cela implique, et la préparation à la prise du gouvernement. Le Parti est l'instrument de pouvoir avec lequel on doit conquérir le gouvernement et le garder en main. C'est donc la priorité. C'est sans doute aussi la raison instinctive pour laquelle Hitler consacre toutes ses forces et tout son intérêt à l'extension du Parti. Et c'est pourquoi je voudrais proposer à Hitler de me prendre comme premier collaborateur et représentant dans ce domaine. C'est ce qui s'est passé jusqu'à présent, j'aimerais appeler cette partie de la direction du Reich 'Département de l'organisation I'. En conséquence, il faudrait créer un 'département d'organisation II' qui se chargerait des préparatifs pour le travail ultérieur au sein de l'État. Il a besoin de tous les départements du cabinet du Reich, donc en fait d'un département pour chaque ministère, mais nous devons au moins envisager les sous-départements suivants : ministère des Affaires étrangères, ministère de l'Intérieur, ministère de la Justice, ministère des Finances, ministère de la Culture, ainsi que ministère de l'Alimentation, ministère de l'Économie, ministère des Transports et ministère du Travail.

En ai-je oublié un autre ? »

« Le courrier n'est pas important. C'est un spécialiste qui doit s'en occuper. Mais le président de la Reichsbank est encore important ».

« Bien. Quels hommes avons-nous pour cela ? », demande Straßer en répondant à sa question :

« Comme Ministre des affaires étrangères, nous n'avons personne. Le mieux serait la personnalité la plus forte du ministère des Affaires étrangères.

Pour le Ministre de l'intérieur, je pense à Prichin. Il est fonctionnaire, il a toujours été au ministère de l'Intérieur, il connaît l'administration et la police, je pense qu'il n'y a aucun doute à ce sujet.

Comme Ministre de la justice, nous n'avons personne non plus, Frank[2] n'est pas une pointure. Et nous avons besoin de quelqu'un qui puisse opposer au droit romain et au Code Napoléon quelque chose d'équivalent. Pour l'instant, c'est bien sûr Frank qui dirige ce département. Mais en tant qu'intendant de la justice du Reich, il n'entre pas en ligne de compte.

En tant que Ministre des finances, on peut aussi choisir quelqu'un d'autre que le bon Reinhardt[3]. Il est certes travailleur, il a beaucoup d'idées, mais il me fait l'effet d'un corinthien. Il manque le grand élan nécessaire pour ouvrir de nouvelles voies dans le domaine de la fiscalité. Mais pour l'instant, nous n'avons que lui.

En tant que Ministre de la culture, il faut un homme avec une conception grandiose, une vision claire et une sensibilité sûre. On n'a pas besoin d'un 'Steilltronunler'. Je préférerais un général, mais pas bavarois. Je ne vois même pas qui pourrait gérer le département dans un premier temps.

Et en plus, il doit être un vrai national-socialiste.

Je voudrais maintenant regrouper ces quatre ministères sous le vice-chancelier. Ce serait nouveau, mais dans l'esprit. Tout au plus pourrait-on placer le Ministre des affaires étrangères directement sous les ordres du Chancelier du Reich, de même d'ailleurs que le Ministre de la défense du Reich ».

« Nous l'avons encore oublié tout à l'heure », ai-je dit. « J'ai une proposition spéciale pour lui. Le chef d'État-major de la S.A. devrait reprendre ce ministère, mais l'État-major de la Wehrmacht, ou quel que soit le nom qu'on lui donne, devrait être détaché du ministère et directement subordonné au Président du Reich en tant que commandant suprême de la Wehrmacht. Et alors, le chef d'État-major de la S.A. devrait également être un général actif ou ayant été actif ».

« Pfeffer m'a déjà fait part de vos plans », a répondu Straßer. « Je pense qu'ils sont tout à fait appropriés. Veillez seulement à ce que la S.S. disparaisse d'une manière ou d'une autre. –

Nous aurions donc directement sous le Reichskantler le Ministre des affaires étrangères et le Ministre de la défense du Reich. Cela signifie qu'il n'y aurait pas besoin d'agents dans notre service d'organisation II, car ils n'auraient à faire qu'à Hitier.

Ensuite, les Ministres de l'intérieur, de la justice et de la culture seront

regroupés sous le Vice-Chancelier, pour lequel nous devons toutefois nommer un représentant chez nous.

Et maintenant viennent les ministères liés à l'économie, y compris le président de la Reichsbank. Je les regrouperais sous un 'chancelier de l'économie'. Encore une fois, c'est nouveau ! Mais quelque chose d'épique, qui s'inscrit parfaitement dans le cadre de votre construction économique autogestionnaire. Et le chancelier économique, c'est vous ! » s'exclame-t-il en me désignant du doigt. « À qui vous donnez ensuite le ministère de l'Alimentation, le ministère de l'Economie, le ministère des Transports et le ministère du Travail, et qui vous nommez président de la Reichsbank, c'est votre affaire. Cherchez les hommes, à l'intérieur ou à l'extérieur du Parti ».

« Une solution grandiose ! », ai-je dit avec un étonnement sincère. « Quant à savoir si Hitler me fait confiance et veut me confier le poste de chancelier de l'économie, c'est bien sûr une autre question ».

« Bien sûr », répéta Straßer. « Et puis, il y a aussi la question de savoir : s'il vous fait confiance pour être chancelier économique, s'il vous le confie aussi ! Car ce chancelier économique est l'homme le plus fort de l'État. C'est entre ses mains que repose la solution des problèmes politiques mondiaux du socialisme et de l'économie sociale. Vous aurez des adversaires redoutables qui tenteront de vous discréditer auprès de Hitler. Vous aurez à mener le combat le plus difficile. –

Que pensez-vous de mon plan d'organisation ? »

« Je ne peux que l'approuver totalement. Mais qui doit diriger le département d'organisation II ? Ne pourrait-t-on pas tout de suite en faire le vice-chancelier préemptif ? », ai-je demandé.

« Ce serait bien sûr le plus souhaitable. Mais nous n'avons pas un tel homme. De plus, nous devons toujours nous attendre à ne pas avoir d'un seul coup le pouvoir de gouverner à 100 %. Et si c'était le cas, il faudrait quand même se demander si on ne prendrait pas quelqu'un d'un autre parti ou quelqu'un sans parti, quelqu'un comme Winnig[4] par exemple, vous savez, le président social-démocrate de la Prusse orientale ! »

« Et vous, qu'avez-vous l'intention de faire plus tard », lui ai-je demandé ?

« Il faut que quelqu'un gouverne le Parti, soit Hitler, soit moi. Car les Gauleiters et les Kreisleiters ont tous la folie des grandeurs quand le Parti est au pouvoir. C'est pourquoi je préférerais, dans un premier temps, m'occuper moi-même de ce tas de fumier. Plus tard, on pourrait envisager que Hitler prenne la présidence et me nomme Chancelier du Reich. Dans ce cas, il nous faudrait quelqu'un d'autre pour le Parti. Mais ce sont des choses de moindre importance.

Pour le chef de l'organisation II ici à la direction du Reich, je connais

quelqu'un : le colonel Hierl[5]. Le connaissez-vous ? »

« Est-ce l'écrivain militaire ? », ai-je demandé.

« Oui, c'est un homme très solide, sérieux et plus doué que la moyenne. Il serait peut-être parfait pour cela. Il n'a rien à voir avec les choses elles-mêmes, il doit seulement rendre possible le travail et la collaboration ».

« Ce serait », ai-je approuvé, « une solution très heureuse. Hitler le connaît-il ? »

« Certainement. Il est Pg [12] depuis des années ».

« Mais encore une question », continuai-je à m'enquérir. « Quel ministère avez-vous envisagé pour Göring par la suite ? »

« Aucun. Nous n'avons besoin de lui nulle part », a déclaré sèchement Straßer. « Hitler le nommera peut-être Ministre-président de Prusse. Comme la Prusse doit être divisée administrativement en différents Länder selon votre proposition de l'autre jour, ce serait un beau poste pour lui. Mais trêve de plaisanterie. Avec la meilleure volonté du monde, je ne vois pas où l'on pourrait utiliser Göring. Peut-être que si l'on obtenait à nouveau une armée plus forte, il pourrait prendre en charge la mise en place de la Luftwaffe en tant que maréchal de l'air. – Mais je pense qu'il ne sert à rien que nous nous creusions la tête à propos de Göring. Il ne sera certainement pas en reste.

Notre plan est donc maintenu. Je le présenterai à Hitler demain ou dans les prochains jours. Et faites de même. Je lui dirai que j'ai parlé avec vous ».

Nous sommes restés assis ensemble un petit moment et avons vidé notre bouteille. Il était déjà très tard, si bien que je dus me dépêcher de prendre le dernier train électrique. Nous nous sommes séparés avec, je crois, le sentiment mutuel d'être devenus amis. Straßer était absolument un politicien réaliste, un grand homme, à juste titre le premier après le chef de Parti.

Il m'a fallu quatorze jours avant de pouvoir parler à nouveau à Hitler. Il m'a tout de suite reçu en me demandant si je venais pour l'organisation. Lorsque j'ai répondu par l'affirmative, il m'a dit, après m'avoir invité à m'asseoir :

« J'ai approuvé sans réserve la proposition dont Straßer m'a parlé. Il n'y a que deux points sur lesquels je ne suis pas au clair : qu'est-ce qui vous pousse, premièrement, à proposer un général comme Ministre de la culture et, deuxièmement, à vouloir également confier les fonctions de chef d'État-major de la S.A. à un général. Pourquoi cela ? »

« L'idée de faire d'un général le Ministre de la Culture », répondis-je, « vient en soi de Straßer. Mais elle me paraît évidente. Le ministère de la Culture comprend en effet cinq départements principaux qui doivent être entre les mains de spécialistes : Éducation, Sport, Art, Sciences et Religion. Le mieux est

[12] [NdT : Pg. Parteigenosse : Pg. camarade de parti.]

de nommer ces cinq spécialistes secrétaires d'État.

Tous les cinq sont des personnes très différentes. Dans leur nature, ils devraient même être opposés. Il y a au moins le risque que chacun se plonge dans sa discipline au point de considérer les autres comme dérangeants, gênants, voire hostiles à ses propres objectifs et de les rejeter. L'écolier de cathédrale déteste le sport, le sportif déteste s'accroupir sur les bancs de l'école ; l'artiste s'oppose à la science, et la science voit dans l'artiste un danger pour son savoir-faire exact. Et enfin, la théologie, si elle n'est pas très moderne, veut enfermer le libre élan de développement de la jeunesse turbulente dans une petite chambre silencieuse, afin qu'elle s'y replie sur elle-même et dépérisse.

Aucun des cinq ne peut être ministre. Seuls deux types de personnes me semblent convenir à ce poste : soit un homme politique de grande envergure, soit un général spécialement qualifié pour cela. »

« Votre raisonnement n'est pas mauvais », dit Hitler. « Je le comprends. Mais je veux donner la préférence à l'homme politique. De quoi s'agit-il dans le grand changement d'époque actuel ? Une vision individualiste du monde est remplacée par une vision socialiste ! Une conception de la vie vieille de plusieurs milliers d'années est remplacée par des conceptions totalement nouvelles.

Cela ne peut pas être décrété par un décret-loi ! Cela ne peut pas non plus être mis en œuvre par un ministère, même s'il est composé de manière homogène et qu'il est imprégné et rempli des nouvelles idées.

Car un tel changement nécessite une transformation intérieure ! Une transformation spirituelle, psychique, éthique et même religieuse ! Pensez-vous que votre Ministre du travail, ou votre Ministre des transports, ou le Ministre de la justice, ou même le Ministre de l'éducation puisse le faire ? Bien sûr qu'ils sont nécessaires et qu'ils doivent essayer de travailler dans le nouveau sens. C'est pourquoi j'approuve vos plans et la proposition de Straßer. Mais tous les fonctionnaires que vous trouverez plus tard, toutes les dispositions, toutes les conditions étroitement liées et enchevêtrées de la collaboration avec d'autres ministères et offices, et enfin la force presque mammouth de l'inertie, tout cela vous paralysera, fera que votre travail s'enlisera, que votre volonté sincère et assidue se perdra dans des combats individuels et des résistances ouvertes ou silencieuses, jusqu'à ce que vous et vos hommes vous égariez et désespériez, et que vous vous effondriez, prématurément grisonnants, devant l'insuffisance de la compréhension et de la connaissance humaines.

C'est pourquoi il faut que votre service d'organisation II soit calme, il doit l'être, c'est clair. Mais ne le surestimez pas. Ce n'est pas l'essentiel.

L'essentiel est la transformation intérieure des hommes, des camarades du peuple, du peuple ! Et c'est une tâche politique ! Presque tout le monde est encore prisonnier de l'attitude libérale. Croyez-vous qu'un entrepreneur indus-

triel invétéré soit prêt à admettre soudain que sa propriété n'est pas un droit, mais un devoir ? Que le capital ne doit plus dominer, mais être dominé ? Que ce n'est pas la vie de l'individu qui compte, mais celle de la collectivité ? Que le principe du sacrifice militaire doit également être appliqué à la disposition au sacrifice de tout homme travaillant dans l'économie ou dans un autre domaine : pour la communauté ?

C'est une transformation si profonde et si complète que l'adulte n'en est plus du tout capable. Seule la jeunesse peut être reconvertie, réorganisée et orientée vers le sens socialiste de l'engagement envers la communauté. Cela fait presque 2 000 ans que l'on prêche l'Évangile du Christ, 2 000 ans que l'on enseigne le sens de la communauté : aimez-vous les uns les autres, ayez des égards les uns pour les autres, respectez-vous et aidez-vous les uns les autres ! Et le libéralisme économique fleurit aujourd'hui, à la fin de ces 2 000 ans, comme jamais auparavant ! Les peuples se déchirent dans une guerre mondiale qui dure depuis presque cinq ans, et dans une frénésie sadique, le vainqueur piétine la liberté et la vie des vaincus, – et dans leurs lieux de culte, ils prient : 'Si quelqu'un te frappe sur la joue gauche, tends-lui aussi la droite !' La tromperie, la perversité et la fausseté intérieure des hommes sont devenues un blasphème !

Et nous voulions réparer en quelques années ce que des millénaires de péchés ont fait ? Nous voulions croire que nous pouvions aider la Parole de Dieu, l'enseignement du Christ, la vérité d'une sainte religion à faire valoir ses droits, alors que des générations et des générations, des peuples et des peuples, l'âge entier d'une époque culturelle humaine n'ont même pas été capables de reconnaître le profond abîme dans lequel ils marchaient !

Certes, cette mauvaise interprétation de la foi chrétienne n'est vraiment devenue manifeste qu'à l'époque moderne, avec la mécanisation de l'artisanat et l'industrialisation de l'économie, qui ont fait revivre sous une nouvelle forme l'état de l'esclavage préchrétien. Mais où étaient les grands prêtres, où étaient les scribes ? Ils se sont détournés, comme à Jérusalem, de la détresse du peuple et, avec des gestes hypocrites, ils ont joint les mains et prié : 'Nous te remercions, Dieu, de ce que nous ne sommes pas comme eux', et ils ont repoussé les masses affamées et sans emploi dans la poussière de leur désespoir.

Non, Wagener, vous ne changerez pas cela avec votre département d'organisation II, ni avec un général comme Ministre de la Culture.

Mais, lorsque vous voyez les foules affluer vers la S.A. lorsque vous voyez l'enthousiasme de la jeunesse se déverser, lorsque les mains joyeuses d'un enfant innocent se tendent vers vous, alors vous pressentez la naissance de l'ère nouvelle et sa marche, alors vous sentez le bouleversement intérieur, alors vous reconnaissez comment, de la léthargie d'une époque dépravée, s'éveille une foi nouvelle, la foi en la justice divine, en la vérité céleste, la foi en un avenir

paradisiaque surnaturel, où ne régneront plus la soif de domination, le pouvoir et l'hostilité, mais l'égalité et la fraternité, le sens du sacrifice et l'esprit communautaire, l'amour et la fidélité, et la volonté de se présenter devant le trône du Très-Haut avec le cœur ouvert d'une volonté croyant en Dieu. Et ils auront assez de grandeur pour balbutier cette prière pour leurs frères et leurs pères : 'Pardonne-leur, Seigneur ! Ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient !

Ce n'est que sur cette base que le nouveau monde peut être construit ! C'est notre tâche de la poser. Nos propres espoirs ne peuvent pas aller plus loin. Nous devons aussi laisser quelque chose à faire à ceux qui nous suivent. Et vos travaux seront des repères pour l'avenir, des témoins de notre grande volonté, mais à notre époque, ils ne trouveront plus le couronnement de l'accomplissement ».

Il garda le silence. L'enthousiasme intérieur avait fait monter le sang à ses joues. Ses yeux brillaient comme des lumières vives. Je pensais à Straßer, à nos projets. Et j'avais le sentiment : comme nous sommes petits dans notre pensée.

Hitler se leva alors et me serra la main.

« Vous ne m'avez pas encore expliqué pourquoi vous voulez un général comme chef d'État-major. Venez demain matin à onze heures ».

# 17. La tentative de Wagener de recruter un général comme chef d'État-major de la S.A. échoue – Hitler parle du destin, des juifs et du « parasitisme »

Le lendemain, j'ai présenté l'organisation de la S.A., déjà en cours, telle qu'elle avait été planifiée et prévue par Pfeffer et, avec lui, par moi-même. Nous en avions certes informé Hitler à l'époque. Mais dans la grande masse de problèmes et de pensées multiples qui l'assaillaient constamment, il avait manifestement perdu ces choses de vue.

« Vous ne devez pas m'en vouloir », dit-il, « si cela m'a de nouveau complètement échappé. Ce qui fonctionne correctement et où je ne dois plus intervenir moi-même, ma mémoire se décharge d'elle-même de tout poids inutile.

Vous avez bien raison de dire que le chef d'État-major de la S.A. doit devenir Ministre de la Reichswehr, mais est-ce qu'un général est nécessaire pour cela, c'est une autre question.

Si nous voulions nous réarmer, si nous avions à craindre une guerre dans un avenir proche, les aspects militaires devraient naturellement être déterminants pour l'occupation de ce poste et pour les travaux préparatoires.

Mais cela doit justement être l'objectif de notre travail politique : éviter une guerre !

Je n'ai pas non plus peur d'une guerre de la part de la Russie. Le bolchevisme travaille avec l'organisation du Komintern. Elle prépare la révolution des esprits et a pour mission de donner l'impulsion aux insurrections communistes, au renversement et à l'établissement de la domination du prolétariat dans les autres pays du monde également. Et comme nous sommes les plus proches de la frontière bolchevique, après la Pologne, la Slovaquie et la Hongrie, le danger est particulièrement grand pour nous, Allemands. Ce sont eux qui, à l'époque, dans les pays baltes, ont tenu la vague de l'incendie bolchevique à l'écart de l'Allemagne et ont permis que les cadres spartakistes, qui étaient les premiers points d'appui de l'Internationale communiste, puissent être démantelés et éliminés. Je n'ai pas besoin de vous dire comment l'histoire mondiale se déroule.

Mais c'est pourquoi nous devons toujours être assez forts pour pouvoir écraser ou, mieux encore, empêcher cette insurrection communiste. Et une fois que nous aurons le pouvoir gouvernemental en main, nous devrons attaquer le mal en Allemagne à la racine et l'arracher, afin d'ouvrir la voie au véritable socialisme, à la nouvelle foi, à la nouvelle religion.

Jusqu'ici, un général en chef d'État-major serait peut-être à sa place. En

effet, la coopération avec la Reichswehr et son complément à la force nécessaire sont naturellement davantage garantis lorsqu'une personnalité connue et reconnue au sein de la Reichswehr dirige cette organisation qu'un homme, même s'il a été officier de carrière, qui est chargé de l'opprobre d'un homme de Parti.

J'admets également que nous ne devons pas faire totalement l'autruche face aux puissances mondiales qui tenteront de défendre le libéralisme et l'individualisme. Car elles aussi ont fait de ces concepts une religion. Et tant que dans les démocraties autoritaires, qui ne sont pas vraiment des démocraties, et dans les peuples dominés par le capitalisme, où le mot démocratie ne vient pas de Demos – le peuple, mais de Dämon – le diable, seuls les intérêts du libéralisme économique seront aux commandes, ils mèneront la lutte contre le socialisme et, s'il n'y a pas d'autre solution, ils conduiront aussi leurs peuples et leurs jeunes à l'abattoir pour leur pouvoir économique, pour leur argent, pour ce vil Mammon. Et les peuples seront tellement stupides et maintenus dans la stupidité qu'ils partiront en guerre en croyant se battre pour leur patrie.

Mais ils ne luttent que pour le maintien de la domination du capital sur le travail, et pour le service des intérêts de ce capital.

Si toutefois les pays libéraux nous menaçaient de guerre, la préparation de la S.A., même avec un général comme chef d'État-major, ne suffirait plus pour repousser cette attaque. Dans ce cas, même si nous voulons et devons éviter cela, il faudrait tout de même procéder à un réarmement et nous devrions essayer de nous assurer la paix et la possibilité de réaliser nos objectifs sacrés sans être dérangés, en mettant sur pied une armée prête au combat. Mais je ne peux pas imaginer que les peuples ne se rendent pas compte que seul le bolchevisme profiterait d'une confrontation guerrière, lui seul, et que le danger existe qu'alors, au lieu de la réalisation des nobles idées chrétiennes d'un sens socialiste de la communauté, qu'ils veulent empêcher pour des motifs égoïstes et non chrétiens, le visage de la domination des inférieurs brandisse son sceptre diabolique sur l'humanité.

La tâche de la S.A. se situe donc en premier lieu dans un autre domaine : dans le domaine de l'éducation politique, dans le domaine de la renaissance d'une foi politique qui s'était perdue après le terrible effondrement de la guerre mondiale et la misère de Versailles, et dans le domaine de l'imprégnation de la jeunesse allemande en devenir de l'esprit d'un socialisme national qui la rendra forte pour repousser le communisme international et pour surmonter le libéralisme économique international, c'est-à-dire la domination du capital sur l'homme et sa force vitale.

L'homme de la S.A. est donc à nouveau quelque chose de tout à fait nouveau, de jamais vu : c'est un soldat politique ! Il réunit les vertus du soldat et la foi en un devoir politique, en une mission politique. Oui, si nous pouvions

trouver un tel général politique, une personnalité qui porterait en elle l'éducation de l'officier et qui aurait en même temps une vision claire de la grandeur de l'époque et de son sens, qui serait rempli de foi dans l'avenir allemand et en même temps dans la rédemption de l'humanité par la vérité socialiste, et qui, par son cœur chaleureux et la noblesse d'une âme fière, serait en mesure de guider la jeunesse et d'enthousiasmer la jeunesse, alors j'approuverais son choix.

Mais connaissez-vous quelqu'un comme ça ? »

*(Wagener propose le général de corps d'armée à la retraite Alexander von Falkenhausen[1] comme chef d'État-major de la S.A. Il aurait ajouté, en guise de restriction, qu'il ne connaissait pas personnellement Falkenhausen, qui avait récemment été remercié de son poste de commandant de l'école d'infanterie de Dresde, mais qu'il avait entendu de bons rapports à son sujet. Hitler l'aurait chargé d'offrir à Falkenhausen le poste de chef d'État-major et de lui promettre le ministère de la Reichswehr.*

*Wagener raconte ensuite qu'il s'est rendu à Dresde où il a pris rendez-vous avec Falkenhausen par l'intermédiaire de l'adjudant de la S.A. sur place, le Rittmeister [capitaine de cavalerie] à la retraite Georg von Detten. Il aurait été invité à prendre le thé dans l'appartement du général, mais aurait interrompu la conversation lorsqu'il aurait remarqué que quelqu'un dans la pièce voisine écoutait la conversation par une porte ouverte. Plus tard, il aurait appris par la S.A. de Dresde qu'il s'agissait de la femme de l'ancien chef du commandement de l'armée, le colonel général à la retraite Hans von Seeckt, qui était issue d'une famille juive[2]. – Note de Turner)*

De retour à Munich, j'ai demandé à Hitler de s'entretenir avec moi. Il était sur le point de partir pour Berlin via Nuremberg et m'a dit que je devais venir avec lui, que nous pourrions prendre le temps nécessaire pour discuter davantage. L'absence devait durer environ huit jours. Le départ était fixé à onze heures. La voiture est venue me chercher à cette heure-là à mon appartement.

J'avais rapidement fait ma valise et je venais de la terminer lorsque Schaub monta vers moi pour m'aider à la porter. Hess et Hoffmann étaient déjà dans la voiture. Pour moi, la place était libre à l'arrière, à droite.

Nous sommes ensuite allés chercher Hitler à la Prinzregentenplatz, qui s'est assis à l'avant, à droite du chauffeur. Cette fois, ce n'était pas Schreck[3] qui conduisait, mais un autre chauffeur S.S. dont le nom m'échappe.

Nous sommes sortis de Munich par la route d'Ingolstadt, sommes passés devant l'aérodrome de Schleißheim, puis avons traversé un paysage mûr comme un fruit, qui brillait d'un éclat doré dans la lumière claire du soleil. Nous roulions avec la Mercedes à compresseur de 100 chevaux à une vitesse de 90 km, si bien qu'à l'arrière, le vent fouettait déjà violemment le visage et les capots de protection en cuir que nous avions mis dès le départ.

Lorsque nous avons atteint le Danube et traversé le grand pont pour entrer dans Ingolstadt, il était déjà tard aux alentours de midi. Mais il était prévu que

nous allions manger dans un petit restaurant qui se trouvait sur la route juste avant Eichstätt, apparemment un lieu de sortie dominicale pour les habitants du lieu. [...]

Nous sommes bientôt arrivés à notre relais.

Dans une tonnelle, la table était dressée pour nous six, et l'aubergiste vint nous accueillir, Hitler et nous, avec empressement et gentillesse. Nous avons eu droit à une soupe de pois onctueuse, puis à des truites accompagnées de pommes de terre et de beurre frais. Le repas s'est terminé par un gâteau aux fruits frais. Après le repas, la patronne, qui avait elle-même cuisiné, est venue saluer Hitler, qui l'a remerciée pour l'excellence de la préparation et de la nourriture.

« Quand vous cuisinez, je mange toujours de tout, – sauf de la bonne viande. Mais vos truites, – et aussi vos quenelles de foie, je ne vais pas les laisser passer ».

« Vous les aurez la prochaine fois », dit-elle avec joie.

C'est alors que, d'abord un peu timidement, trois garçons d'environ 17 à 19 ans, en culottes de cuir courtes, sont sortis de la maison et se sont approchés de nous. L'aubergiste dit à Hitler :

« Il y avait justement trois jeunes artisans chez moi, qui m'ont appris par un coup de téléphone de Munich que vous veniez manger aujourd'hui. Ils sont restés car ils voulaient vous voir ».

« Approchez », lança Hitler à leur attention. « D'où êtes-vous ? »

« De Styrie », répondit l'aîné. « Nous avons passé l'été en Allemagne pour travailler et nous sommes maintenant sur le chemin du retour ».

C'étaient trois magnifiques garçons. Blonds, forts, beaux. Ils regardaient Hitler avec des yeux brillants.

« Vous avez fait du bon travail ? », demanda Hitler.

« Nous avons bien travaillé », répondit le porte-parole. « Bons maîtres et bon traitement ».

Hitler fit un signe à Schaub, qui alla chercher trois paquets de cigarettes dans la voiture. Comme je le savais, Schaub emballait une douzaine de ces paquets avant chaque voyage et une pièce de trois marks était insérée dans chaque paquet.

« Quel est votre métier ? » « Maçon ». « C'est bien. J'ai aussi commencé comme ça », répondit Hitler.

« Quand viendrez-vous chez nous, Monsieur Hitler ? », demanda l'un d'eux.

« En Styrie ? J'espère que je pourrai y retourner un jour ». Hitler avait l'air si triste en disant cela. « Saluez vos parents et vos frères. Mais je viens ! Je viendrai certainement ! Et alors, un jour, nous formerons à nouveau ensemble un certain empire ».

Ils lui tendirent alors tous les trois les mains en même temps.

« C'est vrai ? », s'exclama l'un d'eux. « Hitler, vous devez être notre Führer ! », s'écria un autre.

Hitler leur serra la main et leur donna à chacun un des paquets de cigarettes. « Gardez la tête haute. Ne vous laissez pas abattre. Notre peuple veut vivre et vivra ! »

Ses yeux brillèrent. « Je ne les fumerai jamais ! Je les garde pour moi ! », a dit l'un d'eux. Puis nous leur avons aussi serré la main. Ils sont retournés dans la maison et en sont ressortis avec leurs sacs à dos et leurs bâtons lorsque nous sommes montés dans la voiture.

« Bonne route ! » et « Heil ! » nous crièrent l'aubergiste et les garçons et nous saluèrent alors que nous partions lentement, en direction du pont sur l'Altmühl qui traversait vers Eichstätt. Et derrière nous, une joyeuse chanson de randonnée s'élevait de trois gorges qui chantaient d'un cœur heureux.

Vers cinq heures, nous sommes arrivés à Nuremberg. Nous nous rendîmes à l'hôtel Deutscher Hof, où des chambres avaient été réservées pour nous. Hitler demanda au portier ce qu'il y avait au théâtre le soir. « La force du destin, de Verdi ».

« Magnifique », dit Hitler. « Wagener, vous venez ? »

« Bien sûr, avec plaisir ! »

« Hess, voyez si nous pouvons avoir de bonnes places : vous, Wagener et moi. À quelle heure cela commence-t-il ? »

« Six heures trente du soir », répondit le portier.

« Bien. Nous partirons à six heures et quart. Vous pourrez peut-être venir dans ma chambre dans un quart d'heure », me dit Hitler.

Après avoir déballé quelques affaires et m'être lavé – la poussière nous avait vraiment joué des tours – je rejoignis Hitler qui, à ma grande surprise, avait étalé sur l'un des lits – sa chambre était une chambre double – une grande carte d'État-major du nord de la France avec l'emplacement de la Bataille d'été.

« On vient de m'envoyer un ouvrage sur la Bataille d'été. Vous l'avez vécue vous aussi. C'est très intéressant quand on a maintenant une vue d'ensemble de la situation et qu'on comprend pourquoi on était alors soldat dans un trou à rats et qu'on a tenu bon.

Mais nous voulions parler d'autre chose ».

Et il me conduisit ainsi dans l'encorbellement de la pièce qui formait l'angle de la maison, de sorte que la vue s'étendait sur deux côtés. De l'oriel hexagonal, un peu avancé, on pouvait voir jusqu'à la grande place de la gare. Un serveur venait d'apporter deux portions de café avec du pain et du beurre, de sorte que nous pûmes nous asseoir confortablement à la table en saillie.

« Vous voulez me dire que votre plan a échoué », me dit Hitler.

« Comment le savez-vous ? », demandai-je, étonné.

« Parce qu'il doit en être ainsi ! Le destin suit son chemin avec nous. Nous ne sommes que ses instruments. Certes pas sans volonté. Il y en a aussi. Mais nous n'en faisons pas partie. Avec notre volonté, nous sommes justement les instruments du destin. Mais lorsque nous voulons quelque chose qui ne convient pas au destin, ou plutôt à la Providence, nous nous heurtons à des résistances et n'arrivons pas au but. C'est un grand talent que de reconnaître ces résistances et de prendre ensuite la bonne décision : soit les surmonter en attaquant, soit obéir au signe du destin et l'éviter pour chercher un autre chemin.

Alors, racontez un peu ».

Je fis alors le récit de ma visite à Falkenhausen et de ce que j'avais vécu. Je pensais que Hitler s'emporterait et deviendrait méprisant à l'égard du général. Mais à mon grand étonnement, ce ne fut pas le cas. Quand j'eus fini, il me regarda en souriant et me dit :

« Voilà que le destin nous a facilité la tâche pour reconnaître l'erreur voulue. – Mais pourquoi était-ce une erreur ? » se demanda-t-il. « Nous étions apparemment sur le point d'abandonner notre ligne révolutionnaire. Un général comme chef d'État-major aurait été le lien, le lien de notre départ avec les forces les plus statiques du présent, peut-être même avec la Réaction[13]. Cela n'aurait pas dû être le cas. Ce n'était pas bien non plus. Cela ne me convenait pas du tout. Les généraux politiques n'existent pas. Ce sont soit de mauvais généraux, soit de mauvais hommes politiques. Napoléon et Frédéric le Grand sont les exceptions qui confirment cette règle. Et Napoléon a lui aussi fait naufrage, car le soldat s'est laissé emporter à la fin, ce qui lui a fait perdre de vue la mesure politique des choses.

Mais ce qui est intéressant, c'est que le destin s'est servi d'une juive pour nous crier : 'quo vadis?' [où vas-tu ?], ou plutôt pour nous le faire comprendre en faisant claquer sa cuillère sur la sous-tasse. [...]

– Vous voyez. En soi, je n'ai rien contre les juifs, pas plus que Luther, Elisabeth d'Angleterre ou quiconque n'étaient de véritables antisémites. Les juifs sont présents dans le monde, et la création divine du monde a également donné des enfants à leurs mères.

---

[13] [NdT : la Réaction constitue l'ensemble idéologique et politique liées aux forces variées anti-révolutionnaires, tels que monarchistes et conservateurs divers, et autres forces de droite, qui s'opposent à toute révolution, quelle soit communiste ou National-socialiste.
La Réaction prône un retour à un passé sublimé. Elle est perçue comme anti-sociale, égoïste et jalouse de sa position qu'elle veut préserver où restaurer. Dans le *Horst Wessel Lied* il est évoqué les camarades assassinés par « le Front Rouge et la Réaction ». L'un comme l'autre sont les ennemis des Nationaux-Socialistes !]

En quoi consiste donc l'étrange vie propre que mènent les juifs ? Car ils ont une vie propre. Ils n'habitent pas ensemble dans un pays, comme d'autres peuples, à l'intérieur de certaines frontières, mais ils vivent parmi d'autres peuples, pour ainsi dire comme des plantes étrangères parmi d'autres plantes.

En soi, il n'y aurait rien à redire à cela non plus. Au contraire. Des plantes différentes exploitent même beaucoup mieux un sol, elles animent le tableau, elles augmentent la récolte.

Nous pourrions aussi faire la comparaison avec le règne animal. Pourquoi les chèvres ne seraient-elles pas élevées avec les vaches, les poulains ne paîtraient-ils pas avec le jeune bétail, les chevreuils, les lièvres et les renards ne vivraient-ils pas dans la même forêt ? Que serait un parc où il n'y aurait que des rossignols ou que des merles ? La diversité et la multiplicité sont à la fois la force et la beauté de la nature.

Parmi ces animaux, comme parmi les plantes, le plus fort, le plus sain, le plus viable s'impose dans la lutte pour l'existence. Il arrive bien sûr que l'un dévore l'autre ou, dans le cas des plantes, qu'elles s'étouffent.

Or, dans le règne animal comme dans le monde végétal, il existe aussi des êtres que nous appelons des parasites. La caractéristique d'un être parasite est qu'il ne puise pas sa nourriture, ses forces vitales, directement dans le sol ou dans la nature avec la même force que les autres, et qu'il ne tue pas simplement d'autres êtres vivants, mais qu'il s'efforce d'utiliser le travail des autres pour pouvoir vivre lui-même le mieux possible et sans effort. Prenez le gui ou l'orchidée, ils ne vivent pas de la terre dans laquelle ils enfoncent péniblement leurs racines pour en extraire la nourriture et la faire remonter, mais ils plantent leurs griffes quelque part dans l'écorce d'un arbre, là où il y avait justement une blessure dans laquelle ils pouvaient se nicher, et poussent leur suceur jusque sous le liber pour s'approprier la sève de l'arbre hôte et en vivre eux-mêmes. Ce sont des sadiques, des suceurs de sang, des diables. Et l'arbre travaille et creuse profondément dans la terre pour faire remonter pour lui de la nourriture et du sang, pour lui-même et justement pour son hôte qui suce et exige, et qui est assis devant les dernières branches, de sorte que la couronne de l'arbre souffre s'il ne favorise pas et ne travaille pas suffisamment.

Ces parasites ont un sens particulier qui leur permet de sentir où se trouve une nourriture plus facile et meilleure. Regardez le lierre, une plante qui vit d'abord de ses propres racines, mais qui devient ensuite parasite. Il grimpe sur le mur d'une maison ou d'une falaise. Et là, vous voyez comment un brin bifurque très tôt et passe en biais, quelque part. Et si vous le suivez, vous découvrez qu'il y a là un point de moisissure, ou une fente humide. Et c'est là que le lierre a planté de nouvelles racines drageonnantes et s'est déployé à partir de là avec de nouvelles pousses proliférantes. Comment le lierre pouvait-il savoir, en bas, à l'endroit où il bifurquait, qu'il y avait là-haut, sur le côté, une

nouvelle source de nourriture plus favorable ? C'est justement l'instinct de parasitisme que n'ont pas les plantes non parasites. Un talent particulier ! Un sixième sens ! Un sens des affaires, d'origine sadique certes, mais une supériorité des êtres parasites !

Une fois qu'un parasite a pris pied sur un arbre, d'autres ne tardent pas à suivre. Et ils trônent fièrement sur l'arbre hôte et s'étendent pendant qu'il travaille et gémit car il doit nourrir ses hôtes pour qu'ils laissent encore quelque chose pour sa propre floraison !

Et voilà que l'arbre tourmenté commence à s'inquiéter ici et là. Il n'y arrive plus tout à fait. Et voilà que le parasite s'attaque encore plus aux parties dépérissantes qui ne peuvent plus résister, et il ne se contente plus seulement de la sève de l'hôte, il le dévore lui-même. Et ce faisant, le parasite instille dans le corps de sa victime, par ses canaux, un poison mystérieux qui a un effet corrosif et le rend lentement malade et faible, ce qui affaiblit de plus en plus ses défenses.

Si vous voyez de tels cadavres d'arbres dans de vieux parcs, recouverts de lierre et d'autres plantes grimpantes, dont seuls le tronc et les branches dénudées émergent, tandis que les parasites s'accrochent autour d'eux en amas épais et fleuris, vous voyez ce qu'il advient d'un chêne autrefois fier, s'il n'a pas pu se défendre contre les parasites, si un jardinier ne l'a pas débarrassé à temps de ces dangereux envahisseurs et intrus.

Et même si le tronc pourri s'effondre et s'enfonce dans le sol au bout d'un ou deux siècles, ces sadiques continuent de fouiller les dernières parties de cette carcasse. Mais alors, ils commencent en même temps, en rampant sur le sol, à proliférer vers de nouvelles victimes qui doivent offrir un nouveau siècle à leur vie.

Et une telle espèce de parasite, parmi les hommes, est le judaïsme.

D'une manière ou d'une autre, il entre dans un peuple, d'abord individuellement, puis à plusieurs, comme le décrit Moïse à propos de Joseph, qui a fait entrer en Égypte son père et ses frères, puis son clan, puis tout le peuple d'Israël. Et nous observons nous-mêmes constamment comment l'un entraîne l'autre au-delà de la frontière orientale.

Puis ils s'installent là où ils trouvent une place pourrie, en particulier dans le commerce. Il est rare qu'un juif aille travailler dans une usine ou même à la campagne. Il ne veut pas manger son pain à la sueur de son front. Et même dans le commerce, il ne se torture pas avec des biens périssables. Car il y a là un risque, et il devrait offrir les biens, il devrait travailler pour qu'ils ne restent pas à terre et ne périssent pas à perte pour lui. Mais il fait le commerce de bétail vivant qui se nourrit lui-même, de chevaux, de céréales dans lesquelles se trouve le travail d'autrui, d'étoffes, de vêtements, et il attire les gens à lui par des réclames et des vitrines, afin qu'ils viennent lui livrer une part du fruit de

leur travail. Ou bien il prête de l'argent et demande des intérêts, c'est-à-dire également une part de la sève que le travail de l'autre produit et favorise.

Ils se nichent partout. Et lorsque le bon sens populaire se défend, ils lui injectent eux aussi un poison corrosif, un poison diabolique : ils parlent d'individualisme, de droits de l'homme universels, de bonne foi, de démocratie ! En réalité, ce ne sont que des gouttes corrosives de ce poison que les parasites végétaux utilisent également pour paralyser leurs victimes, détruire leur résistance, infecter leur corps de maladies et de pourriture.

Puis ils s'attaquent à la vie publique et à l'État, afin d'anéantir définitivement la volonté de vivre de l'arbre et de pouvoir s'attaquer au cadavre encore vivant. Avec une volupté sadique, ils fouillent et pénètrent la victime torturée qui se rend à eux sans défense et se laisse lentement sucer et dévorer jusqu'à la mort. En Allemagne, 60 % des avocats sont déjà juifs, plus de 30 % des juges sont d'origine juive dans certaines régions, ils se glissent dans les postes les plus élevés de la police, dans le gouvernement, afin de pouvoir exproprier et posséder le corps économique du peuple de manière d'autant plus impunie et inconditionnelle.

Mais ces Kutisker[4] et Barmats[5] se sont trompés ! Les Rathenau[6] et les Hirsch[7] se sont trompés ! L'arbre n'était pas encore tombé. Même Versailles n'a pas réussi à briser sa volonté de vivre ! Il y avait encore des forces de l'ordre, des jardiniers à l'œuvre, qui voyaient d'un œil clair quel danger menaçait ! Et notre tâche est de secouer le peuple allemand pour que cette volonté de vivre ne puisse plus jamais s'éteindre et que la volonté de se défendre reste éveillée jusqu'à la fin de tout ce qui est mortel !

Rien ne dérange plus le judaïsme qu'un jardinier qui veut garder son parc propre et sain. Rien n'est plus hostile au judaïsme que l'ordre ! Il faut une odeur de moisi, une puanteur de cadavre, la faiblesse, l'absence de résistance, l'abandon de son propre moi, la maladie, la décomposition ! Et là où il prend pied, il poursuit le processus de décomposition ! Il le faut ! Car ce n'est qu'alors qu'il peut vivre sa vie de parasite.

Ce n'est pas pour rien que les juifs ont toujours été chassés des pays où ils s'étaient installés, de Babylone, d'Égypte, de Rome, d'Angleterre, de Rhénanie, et partout ailleurs. Il y a toujours eu un jardinier à l'œuvre, incorruptible et aimant son peuple.

Mais depuis Weimar, vous voyez à nouveau la prolifération, l'enlisement, la morgue se répandre à pas de géant. En vérité, si rien n'est fait rapidement, il sera peut-être trop tard !

Ils ont les yeux tournés vers la France, vers l'Angleterre, vers l'Amérique, vers la Russie ! Que m'importent ces pays, leurs peuples ! Qu'ils se jettent en pâture à la juiverie. Il est alors d'autant plus important de nettoyer l'Allemagne et de la rendre forte contre le danger dans son propre pays et sa récurrence. Car

il se répétera, il reviendra toujours, tant que les hommes vivront sur la terre. Et les derniers, Dieu soit loué, qui prolifèreront encore une fois la fin de l'humanité arrivée, ce seront malgré tout les juifs, jusqu'à ce qu'ils expirent eux aussi leur misérable vie de parasites sur le tas de cadavres de leurs victimes.

Repousser ce moment aussi longtemps que possible est notre devoir, la tâche que Dieu nous a confiée, et c'est même le contenu de la création divine en général.

C'est avec un cynisme honteux que les prêtres juifs ont extrait des livres de Moïse cette promesse selon laquelle les juifs recevront de Jéhovah le don de régner un jour sur toute l'humanité : toutes les nations te seront soumises, leurs rois te serviront, leurs richesses et leur travail t'appartiendront !

C'est en vain que les prophètes ont mis en garde contre ce blasphème infâme, c'est en vain que le Christ s'est adressé aux juifs : vous êtes tous frères !

Ils ont même réussi à falsifier à nouveau cette haute doctrine chrétienne de la communion voulue par Dieu dans l'Église romaine et à abuser du nom du Christ pour rétablir la doctrine mosaïque du mariage [sic]. Et le protestantisme n'a pas non plus protesté contre cette doctrine antichrétienne de Dieu, mais seulement contre les manifestations les plus flagrantes de la lutte de décomposition et d'anéantissement du judaïsme dans l'Église catholique, lutte dirigée contre tous ceux qui voulaient se défendre contre les griffes du parasitisme.

Et la lutte que le monde et les églises qui se disent faussement chrétiennes mènent contre le national-socialisme, contre nous qui voulons en fait apporter l'accomplissement de la mission de vie du Christ, n'est que la continuation du crime de l'Inquisition et des bûchers de sorcières par lesquels le monde judéo-romain a exterminé ce qui opposait une résistance à ce parasitisme honteux ».

Hitler fit une pause. Il termina sa tasse et fit les cent pas dans la pièce. Ce faisant, il dit en parlant tout seul :

« Voilà la situation. Et c'est à partir de sa connaissance que nous devons façonner notre attitude envers le judaïsme ».

Moi-même, j'étais fortement impressionné par ses explications et je ne savais pas, au début, ce que j'aurais pu répondre. J'ai donc attendu en silence qu'il poursuive :

« Mais les juifs sont là dans le monde, nous pouvons ou non condamner leur parasitisme infâme et sadique ainsi que leur volonté de décomposition et d'extermination à notre égard. Et ils nous condamnent aussi car nous leur résistons, et nous traitent de militaristes et de barbares car nous sommes prêts à les tenir à l'écart, même les armes à la main, s'il le faut. Ils veulent arracher les crocs et les griffes d'un lion, d'un tigre, non, des lions et des tigres en général, afin qu'ils puissent utiliser leur force à leurs propres fins – et ils appellent cela du militarisme et de la barbarie, parce que les lions ne veulent pas se laisser

faire, mais se battent pour se défendre ? –

Mais il ne sert à rien de se contenter de les mépriser et de se moquer de leur 'peur des juifs', qui est le fruit de leur mauvaise conscience naturelle. Il faut mettre la main sur le jardinier et vite, le plus vite possible ! »

Hess entra alors et annonça qu'il était temps d'aller à l'opéra. Malheureusement, la conversation dut être interrompue à ce moment-là. Mais Hitler dit :

« Nous continuerons à parler ce soir. Vous aussi, réfléchissez ! »

# 18. La lecture des journaux par Hitler – Ses opinions sur l'État juif et l'« économie sociale »

Le théâtre municipal de Nuremberg est un bâtiment relativement moderne, grand, spacieux, pratique, avec d'excellentes conditions de scène, – mais dans un style architectural pas très heureux, pour autant que l'on puisse qualifier de style les variantes de l'Art nouveau. Les forces du théâtre, mais surtout de l'opéra, étaient excellentes à l'époque, et Nuremberg pouvait se permettre d'engager, le cas échéant, les plus grands artistes et chanteurs pour des représentations en tournée.

Nous étions placés au 7ème ou 8ème rang du parterre, assez au centre, donc très favorable pour les yeux et les oreilles. Nous avons ainsi pu vraiment profiter de la représentation, assurée par les premières forces et un invité de Berlin, et l'orchestre, dans sa grande formation, remplissait la gigantesque salle en forme de coquille du théâtre de telle sorte qu'on ne croyait pas l'entendre, mais la vivre.

Chaque fois que le motif du destin retentissait, je remarquais chez Hitler, assis à ma droite, un mouvement qui devenait particulièrement fort et qui ressemblait à une pression des mains en prière, lorsque, dans l'avant-dernier tableau, la magnifique aria s'achevait sur ce motif, solennellement accompagnée par le chant grave des moines.

Pendant les pauses, nous nous étions promenés dans les couloirs et le foyer, où l'on remarquait de temps en temps que Hitler était reconnu. Nous n'avons pas rencontré de connaissances. Seul un monsieur s'est présenté à Hess et a demandé à être présenté à Hitler. Il faisait partie, d'une manière ou d'une autre, de la direction ou de la gestion du musée germanique de Nuremberg, mais je ne me souviens plus de son nom. Hitler s'est entretenu avec lui pendant un certain temps et il a proposé de faire occasionnellement une visite guidée du musée, que Hitler connaissait parfaitement en soi, mais qui avait été réorganisé d'une manière ou d'une autre.

Après la représentation, nous sommes rentrés à l'hôtel où Schaub et Hoffmann étaient assis à leur place habituelle, dans une alcôve, en compagnie du Gauleiter Streicher(1) et du camarade de parti Liebel(2). Ces deux derniers n'avaient attendu que pour se présenter à Hitler. Ils sont repartis après un bref rapport. Hoffmann et Schaub demandèrent eux aussi à pouvoir prendre congé, si bien que nous restâmes tous les trois pour le dîner, à l'heure où il était déjà assez tard en soi.

L'hôtel, qui connaissait les habitudes de Hitler, avait déjà préparé le repas : une soupe à la crème de tomates, puis des œufs brouillés avec des carottes et

des petits pois, et en plus des pommes de terre sautées. Hitler refusa le dessert à base de compote et le fit mettre dans sa chambre. Hitler et Hess ne burent pas au repas. J'avais fait venir mon aquavit habituel et je commandai ensuite un moka.

« J'aime bien le sentir. Mais quand je le bois, je ne peux pas dormir », me dit-il.

« En fait, je suis moi aussi sensible à la caféine », ai-je répondu. « Mais comme vous restez tout de même debout jusqu'à deux heures, c'est tout à fait indiqué ».

« Je n'oblige personne à rester éveillé avec moi », a alors lancé Hitler. « Chacun doit faire ce qu'il veut. Ce n'est que dans sa relation avec le peuple allemand qu'il ne peut pas le faire. Mais si vous voulez vous coucher plus tôt, ne vous laissez pas dissuader ».

« Non, je vais vous tenir compagnie. Je me suis déjà bien reposé à la maison et je peux passer quelques nuits blanches de temps en temps ».

« Des nuits blanches ! », dit-il à Hess. « Vous voyez, c'est comme ça qu'on parle. Et si quelqu'un d'autre l'entend, il pense avec du champagne et des femmes ».

Hess éclata de rire. Et je répliquai en riant également : « Le danger d'un tel discours sur vous et votre cercle n'existe guère ».

Entre-temps, Hitler avait saisi les journaux posés sur la table. Hitler avait sa propre façon de lire. Il parcourait les lignes, non trois, quatre lignes en même temps avec les yeux. Parfois, on aurait dit qu'il n'avait jeté qu'un coup d'œil sur un paragraphe, un article entier, et qu'il savait ensuite ce qu'il contenait.

Mais la plupart du temps, il ne cherchait pas à savoir qui l'avait écrit, ni quel était le journal dans lequel il se trouvait, il se contentait d'absorber ce qui l'intéressait et de l'enregistrer dans son cerveau à l'endroit où cela convenait et confirmait, voire justifiait, ses propres idées ou son opinion. Ce qui allait à l'encontre de ses idées, il le rejetait et ne l'enregistrait même pas en lui.

Cela se voyait dans la conversation et dans les remarques qu'il faisait en lisant les journaux.

Citant un jour un article du *Vorwärts* [3], qu'il lisait aussi quotidiennement que le *Rote Fahne*[4] et les feuilles bourgeoises, il déclara : « On devrait lire beaucoup plus ces feuilles adverses, et je regrette particulièrement de ne pas pouvoir lire les journaux étrangers. Car on voit bien dans les journaux et les écrits amis ce qu'on a le droit de faire, mais dans ceux de l'ennemi ce qu'on doit faire ».

Ce soir-là, nous étions donc assis à lire le journal, et nous avions commandé du thé, dans lequel je versais toujours un peu de rhum. La bière fatigue et on absorbe aussi trop de liquide. Le thé, en revanche, stimule, et en ce qui me concerne, encore plus avec du rhum.

« Voilà que Litvinov fait à nouveau parler de lui », interrompit Hitler, « ce Finkelstein[5]. Qui sait en fait comment ces nombreux juifs sont arrivés en Russie ? »

« Je peux vous le dire », répondis-je. « Au XVI^e ou XVII^e siècle, les juifs ont été expulsés de la Rhénanie, de Mayence jusqu'à l'embouchure du Rhin. Et c'est là qu'un roi polonais, qui était fortement influencé par ses banquiers juifs, a accueilli les émigrants. Ils se sont installés dans le sud-est de la Pologne et dans l'ouest de l'Ukraine, qui faisait alors partie de la Pologne, et de là, au fil des siècles, ils se sont répandus dans toute la Russie.

C'est pourquoi les juifs russes parlent tous allemand. En Russie, on dit yiddish. Car les juifs y ont conservé leur langue allemande jusqu'à nos jours ».

« Comment le savez-vous ? », demanda alors Hitler. « C'est tout à fait nouveau pour moi. Mais cela doit être vrai. Et c'est peut-être de là que vient le besoin de ces juifs de l'Est de retourner en Allemagne ! »

« Comment je le sais », ai-je répondu, « je ne peux plus l'indiquer avec précision. Mais j'ai eu l'occasion de m'occuper de toutes sortes de choses et de rencontrer toutes sortes de gens. Il se peut même que je le sache par les juifs eux-mêmes. Mais c'est aussi dans les livres d'histoire ».

« Nous étions justement bloqués sur ces problèmes cet après-midi », continua Hitler en posant des questions. « L'expulsion des juifs a été jusqu'à présent le remède dans l'histoire du monde, lorsqu'ils étaient trop nombreux. Mais après, ils sont toujours revenus ».

« Ils ne sont revenus qu'après de longues périodes et généralement de manière isolée », ai-je dit. « En Rhénanie, le pourcentage de la population juive est toujours très faible, mais aux Pays-Bas, il est plus élevé ».

« Mais de nos jours, on ne peut pas simplement expulser la population juive d'un grand pays », a déclaré Hitler. « Où doivent-ils aller ? Les autres ne les acceptent pas volontiers non plus ? »

« L'idée anglaise d'établir un État juif a en fait beaucoup de mérite. Mais que la Palestine soit premièrement le bon pays et deuxièmement assez grande pour accueillir 10 à 15 millions de juifs, c'est quand même une grande question ».

« Ce ne sera pas tout de suite 10 à 15 millions [a répondu Hitler]. Car l'Amérique, par exemple, ne participera certainement pas. Là-bas, les juifs détiennent déjà presque toutes les positions clés. Là-bas, ils en sont déjà au point de dominer et de régner. Là-bas, leur promesse est déjà devenue réalité : toutes les nations te seront soumises ! Les juifs américains ne quittent donc pas l'Amérique.

Mais je ne peux absolument pas m'imaginer que des juifs soient sérieux au sujet d'un État juif dans le sens où vous l'entendez et où les journaux l'écrivent généralement. Avez-vous déjà vu une forêt composée uniquement de

parasites ? Cela n'existe pas. Un parasite a toujours besoin d'une victime à parasiter. Et les parasites ne peuvent être que dans un certain rapport maximal en pourcentage par rapport aux victimes.

Bien entendu, les parasites se rassemblent toujours là où la sève coule et peut être prélevée. En Hongrie, ils se trouvent à Budapest et dans les autres villes à partir desquelles le travail du pays peut être expédié, c'est-à-dire le long du Danube et de la Tisza. Budapest compte déjà, je crois, plus de 60 % de juifs. Mais dans les campagnes, le pourcentage est faible.

Il en va de même en Amérique du Nord. New York, par exemple, compte déjà environ trois millions de juifs. Là-bas, ils sont posés comme des ascaris au bon endroit ».

« Mais cette constatation prouve justement », expliquai-je, « que la Palestine n'est pas une place pour une colonie juive. Où est l'arrière-pays à dévorer ? »

« Je suis tout à fait d'accord avec vous, Wagener. C'est pourquoi l'idée d'un État juif y a, à mon avis, une toute autre signification.

Le juif, c'est bien connu, aime rester incognito tant qu'il n'a pas encore le pouvoir. Il n'ôte sa larve que lorsqu'il est le maître, ou du moins lorsqu'il croit l'être. Après la guerre mondiale, il semblait que le judaïsme avait pris le dessus partout dans le monde blanc grâce à la guerre. Le moment semblait donc venu pour le juif de se comporter partout comme le maître. En Allemagne, c'était déjà le cas et c'est encore visible aujourd'hui. Lorsqu'il aura réussi à prendre le contrôle de tous les pays blancs, il ne lui restera plus qu'à créer une centrale pour dominer réellement le monde. Et celle-ci est alors, par analogie, l'État juif. Avant cela, un tel État n'aurait aucun sens, aucune signification, il serait même faux.

Et le fait qu'il doive maintenant être placé en Palestine, sur la terre de la promesse, d'où est partie, il y a 3-4 millénaires, la migration vers la conquête du monde, est non seulement compréhensible, mais prouve même que mes idées sont justes.

Mais il en résulte en même temps que notre lutte et notre tâche, que nous ne considérons que comme une lutte et une tâche pour l'Allemagne, sont ressenties par le judaïsme du monde entier comme si elles étaient dirigées contre sa totalité, contre le juif en général. C'est pourquoi, là où ils ont le pouvoir entre les mains, ils l'utiliseront pour paralyser et empêcher notre travail.

Et c'est pourquoi aucun pays n'accueillerait les juifs en bloc s'ils étaient expulsés d'Allemagne, et ils ne consentiraient pas non plus à un État juif dans le sens d'un regroupement de tout le peuple d'Israël. Car ce faisant, ils trahiraient la foi en la promesse, et ils abandonneraient le combat au moment même où ils pensaient l'avoir effectivement gagné ! »

« Il est tout à fait certain », dit Hess, « que nous aurons tout le monde dominé par les juifs contre nous si nous jetons simplement les juifs hors d'Allemagne. Ils ne peuvent pas l'accepter à cause des conséquences. Car alors, plus tard, un autre peuple fera de même, suivi à son tour par d'autres ».

« Nous en étions déjà là », recommença Hitler, « lorsque nous avons établi le programme du Parti. Et jusqu'à présent, je n'ai toujours pas trouvé de meilleure solution que celle que nous y avons prévue.

Nous devons être conscients que nous ne pouvons pas éliminer le juif lui-même, mais que nous devons rendre impossible le parasitisme, empêcher qu'il prenne pied sur le corps de notre peuple, empêcher qu'il y verse du poison et empêcher toute tentative de gagner du pouvoir sur lui. Les juifs quitteront alors l'Allemagne d'eux-mêmes. Car lorsqu'un parasite ne peut plus parasiter quelque part, il se déplace ailleurs, là où il y a des possibilités plus favorables pour lui, ou bien il disparaît ».

« Je crois vraiment », ai-je approuvé, « que c'est la seule voie possible pour atteindre le but.

Mais j'ai l'impression que la solution de la question socialiste, telle que nous l'envisageons et telle que je voudrais la voir aboutir et réussir dans mon économie sociale, contribue également à éliminer la possibilité du parasitisme. »

« Ce qui contredit cela », lança Hess, « c'est que les mouvements socialistes dans le monde entier sont justement dirigés par des juifs et ont été créés par eux ».

« Non ! », dit Hitler. « Ce n'est pas contradictoire. L'erreur de l'ordre économique jusqu'à présent, ainsi que l'erreur qui consiste dans la conception générale du système monétaire, ont été découvertes depuis longtemps par quelques juifs intelligents, peut-être sans avoir trouvé de solution. Et ils étaient également conscients que l'industrialisation de l'économie et son expansion mondiale devaient la faire apparaître de manière de plus en plus criante. Il fallait donc craindre qu'avec le temps, le monde prenne conscience de la nécessité de modifier l'ordre existant, ce qui aurait pour effet de réduire, voire d'éliminer, la possibilité du parasitisme.

Votre exposé de l'autre jour, Wagener, m'a largement ouvert les yeux sur ce point.

Le cerveau parasitaire du juif fonctionne rapidement avec son sixième sens. Il pense : si le parasitisme ne m'est plus possible sous la forme actuelle, alors je dois chercher une possibilité sous la nouvelle forme à venir. Jusqu'à présent, mon but ultime était de gagner le pouvoir dans un État afin d'assurer ma domination et ma vie propre. Si de nouvelles formes d'État se développent, nous devons alors essayer de prendre le pouvoir dans l'État de la nouvelle forme. Comme la nouvelle forme sera amenée par la révolution des masses laborieuses

asservies par l'industrialisation, le plus simple est de prendre d'emblée l'initiative de cette révolution. Nous créerons alors avec cette révolution, sans aucun détour, notre nouvel État et notre nouvelle domination : l'État des masses travailleuses que nous dirigerons et que nous gouvernerons !

Il m'est difficile de penser que le juif est à ce point conscient et supérieur spirituellement qu'il a effectivement planifié ces réflexions dans les *Protocoles des Sages de Sion* et qu'il les a pensées dès le début comme je viens de l'exposer, – ce serait énorme ! – mais son sixième sens l'a guidé là instinctivement et inconsciemment sur le bon chemin, sur lequel la conscience lui est toutefois venue entre-temps depuis longtemps ».

« Mais nous avons alors affaire à deux méthodes différentes des juifs, qui doivent se combattre mutuellement et s'excluent en fait ! », ai-je lancé.

« Tant que les juifs les utilisent », dit Hitler, « ils ne se font pas de mal. Un corbeau n'arrache pas un œil à l'autre. Mais si nous voulions, par exemple, mettre en œuvre une telle économie sociale et créer un État à cet effet, semblable au règne du prolétariat, comme ils l'appellent si magnifiquement, alors vous devriez voir comment les deux groupes s'acharnent sur nous, les parasites libertaires de la méthode du passé et les parasites marxistes-bolcheviques de la nouvelle méthode. Et comme ils tiennent fermement leurs peuples, bien qu'ils ne représentent que 2 à 5 % de leur population, ils vont les rabattre contre nous ! Car nous sommes maintenant tous deux dangereux : les uns parce que nous voulons nous libérer d'eux, et les autres parce que nous leur coupons l'herbe sous le pied avec notre économie sociale.

C'est pourquoi je ne suis pas encore très clair sur cette économie sociale. Non pas que je pense qu'elle soit mauvaise. Au contraire ! Je vous l'ai déjà dit. Mais je me demande s'il est opportun de se mettre deux ennemis sur le dos en même temps. Et c'est une question politique.

Qui est l'ennemi le plus dangereux, je veux dire le plus menaçant dans le temps ? C'est sans aucun doute le bolchevisme, nous pouvons tranquillement dire : le bolchevisme juif. Car s'il n'était pas juif, il pourrait être transformé. Nous pourrions peut-être même pactiser avec lui plus tard. Mais nous ne pouvons jamais pactiser avec le bolchevisme juif sans nous livrer nous-mêmes au couteau.

Si nous l'avons reconnu comme l'ennemi principal, nous devons éviter de nous mettre à dos les autres juifs du monde jusqu'à ce que le danger bolchevique soit éliminé. C'est pourquoi nous ne devons pas expulser les juifs vivant en Allemagne, nous ne devons pas les exproprier, nous ne devons absolument pas toucher à un cheveu de leur tête, et nous ne devons pas non plus nous présenter en public avec notre économie sociale et avec d'autres problèmes et plans par lesquels nous dresserions contre nous le judaïsme mondial libertaire et le monde libertaire tout entier. Au contraire, nous devons d'abord vivre en

paix avec eux ! Nous pouvons mettre un frein au libéralisme, nous devons même le faire, mais il faut le faire avec prudence, de manière raisonnable et économiquement appropriée. Et si nous parvenons à une direction économique planifiée par l'État, ce que tous les autres font, nous devons faire en sorte que la propriété privée des entreprises économiques soit maintenue et que l'initiative privée soit intégrée dans notre planification.

Nous n'avons donc pas besoin de renoncer à nos objectifs socialistes, ni même de les trahir. Les objectifs restent fermes et inébranlables. Mais les voies doivent être choisies et guidées selon des points de vue de la raison et de l'utilité ».

Hitler resta silencieux et prit à nouveau un journal, comme s'il voulait s'arracher convulsivement à ses pensées. Mais au bout de quelques minutes, il le reposa et dit : « Demain matin, dix heures, départ pour l'ancien terrain de défilé près du Luitpoldhain. Streicher arrive à onze heures, et nous devons être de retour. Et maintenant : bonne nuit ! »

Sur ce, il nous serra la main, à Hess et à moi, et monta à l'étage. Nous suivîmes immédiatement. Et je restai longtemps assis pour noter les pensées qui allaient bouleverser tout mon programme économique.

# 19. Hitler survit à un accident de voiture – Ses réflexions sur l'espace, les périodes glaciaires et la croix gammée – « 20 millénaires d'histoire nordique »

Le lendemain matin, après le petit déjeuner, lorsque nous sommes sortis pour aller au Luitpoldhain, nous ne savions pas ce que Hitler voulait faire dehors. Il ne le savait pas vraiment lui-même. Mais il avait en tête une sorte d'aménagement grandiose, l'aménagement d'un terrain du Reichsparteitag, qui, comme il l'a dit sur place :

« ... devait être plus tard, pour tous les temps, le témoin et le monument d'un effort collectif inouï du peuple allemand, non pas d'un travail servile, comme l'était la construction des pyramides et du sphinx qui renfermaient les rois morts, mais d'un acte de grandeur libre qui, chaque année, devait sans cesse exhorter la jeunesse d'Allemagne à ses tâches et à ses devoirs pour la vie et le tissage éternels de son peuple ».

Nous descendîmes au Luitpoldhain et montâmes sur la petite colline d'où j'avais eu, l'année précédente, la première impression violente de ce mouvement populaire, puis nous nous rendîmes au Dutzendteich, qui devait être utilisé pour l'extension du terrain. Puis nous sommes allés de-ci de-là sur ce terrain en partie couvert de pins et en partie désert.

« Les possibilités sont immenses. Les idées et les plans sont prêts dans mon imagination. Un monument indestructible doit être érigé ici. Plusieurs grandes époques ont eu un Homère. Mais rares sont celles dont les chants nous sont parvenus. Mais ce qui est construit avec des pierres de taille qui ne peuvent pas être déplacées par la main de l'homme, peut encore témoigner après des millénaires de la grandeur d'une époque et de son importance. Et même si, plus tard, les pelles des archéologues creusent ici et tombent sur des blocs de granit, ils devront encore se tenir la tête découverte devant l'image imposante d'une idée qui a ébranlé un monde et l'a fait sortir de ses gonds ».

En silence, nous sommes remontés en voiture pour repartir. Nous étions assis comme la veille : devant, à droite, Hitler, derrière lui, Hess et moi, et à gauche, derrière le chauffeur : Schaub et Hoffmann.

Peu avant onze heures, dans le sud-est de la ville, sur la grande route qui venait du stade, alors que nous traversions un carrefour élargi en une petite place triangulaire, un énorme camion avec une remorque tout aussi imposante arriva de la droite à une vitesse relativement rapide, à seulement dix ou quinze mètres de nous. Nous ne roulions nous-mêmes qu'à une vingtaine de kilomètres heure. Notre chauffeur a d'abord accéléré et n'aurait eu qu'à continuer à

rouler pour que rien ne se passe. Mais, Dieu sait pourquoi, il a soudain freiné et a voulu laisser passer le train routier. Le conducteur de ce dernier, dont il s'est avéré plus tard qu'il n'avait même pas le permis de conduire, alors que le véritable responsable était assis à côté de lui, a certes freiné lui aussi, mais il a accéléré en même temps et, grâce à l'intervention du vrai conducteur au volant, il a tourné à gauche, c'est-à-dire vers nous, en pensant que nous allions continuer à rouler. Et c'est ainsi que ce véhicule monstrueux a foncé droit sur notre voiture qui était presque à l'arrêt. Je vois encore les grandes lettres « *Magirus* » au-dessus de moi lorsque l'énorme radiateur a glissé sur notre carrosserie et nous a poussés, Hitler, Hess et moi, vers la gauche de la voiture. Le camion a alors saisi notre Mercedes avec son châssis et ses ressorts et l'a poussée devant lui sur toute la place, large d'une vingtaine de mètres, en oblique vers le coin de la rue, pour s'arrêter enfin au moment où les roues gauches de notre voiture touchaient le trottoir. Encore quelques enjambées, et les roues gauches devaient se briser, et le monstre aurait roulé sur la voiture et ses occupants et les aurait écrasés.

Au bout de quelques instants, le camion a reculé de quelques mètres, dans un terrible vacarme du moteur qui se trouvait au-dessus de nous, et a retiré son radiateur largement avancé de notre voiture, et nous avons pu nous redresser. Hitler, Hess et moi, nous avions quelques égratignures sur le visage et des blessures par écrasement à l'épaule droite. Sinon, il ne nous était apparemment rien arrivé. Les autres s'en étaient tirés avec une belle frayeur.

Hitler fut le premier à retrouver la parole :

« Tout le monde est-il encore en vie ? »

Comme je criais vers l'avant en répondant par l'affirmative, il dit :

« Il ne pouvait rien nous arriver non plus. Nous n'avons pas encore achevé notre tâche ».

Hoffmann me murmura : « Mais elle a bien failli être achevée ! »

Nous avons laissé les autres sur place avec la voiture, car la police devait d'abord faire ses relevés. Puis Hitler, Hess, Schaub et moi sommes rentrés en taxi à l'hôtel, où Streicher nous attendait déjà.

« Streicher », dit Hitler. « Nous devons tous d'abord remettre nos os en place. Venez nous voir cet après-midi à trois heures. Et Hess, faites venir une autre voiture de Munich avec Schreck comme chauffeur. Je ne repartirai plus jamais avec l'hésitant d'aujourd'hui ».

Puis nous sommes montés dans les chambres. Hess et moi, avions des écorchures saignantes sur le bras et le cou, si bien qu'il a fallu faire de petits bandages. Hitler n'était pour ainsi dire pas blessé.

Je me suis couché parce que mon crâne bourdonnait et que, comme les deux autres, j'avais de la fièvre, que le médecin attribuait à des déchirures dues

au choc. Mi-éveillé, mi-sommeillant, les dernières paroles de Hitler sur le terrain du congrès du Parti me trottaient dans la tête, ainsi que le colosse qui s'approchait, que je ressentais comme un énorme réservoir sur lequel était écrit en gros le mot « Magirus ». Et tandis que j'essayais de me demander si « Magirus » venait de « magie », je me suis endormi.

Il était près de trois heures quand je me suis réveillé. J'avais mal partout. Et j'avais l'impression que ma tête allait éclater. Mais je voulais savoir comment allaient Hitler et Hess. Le téléphone était sur la table de nuit, je pouvais donc appeler Hess directement. Lui aussi était déjà réveillé et se sentait aussi mal que moi. Hitler lui avait dit que Streicher ne devait venir que le lendemain matin. Lui-même se lèverait dans la soirée. Je pourrais l'appeler à partir de cinq heures. Hess prendrait le train du soir pour Munich, car l'autre voiture n'était pas en état de marche et qu'il devait donc se rendre au garage Mercedes.

Nous avions donc deux jours devant nous, que nous pouvions passer à nous reposer à Nuremberg, ce qui m'était très agréable.

Mais je ne pouvais plus dormir. Les conversations de la dernière journée me retournaient le cerveau. Il ne me venait pas à l'esprit que toutes mes idées politico-économiques devaient être repoussées dans leur exécution, peut-être même ajournées ad Kalendas graecas. Je serais alors allé à Munich pour rien. Et tout le travail de ma vie depuis 1918 aurait été vain ! Ce n'était pas possible. J'avais le sentiment qu'il devait y avoir une erreur dans les déductions de Hitler.

Pendant qu'il parlait, je n'avais rien remarqué. Mais c'était généralement le cas lorsque l'on parlait avec lui. On commençait par parler de choses et d'autres, puis arrivait un moment où Hitler avait une sorte de déclic – Pfeffer l'avait toujours appelé « le mot-clé » – et alors sortait de sa bouche, soutenu par des mouvements et par son regard qui, dans ces moments-là, était parfaitement clair et presque impérieux, un discours qui exprimait une richesse de pensée et une vision des choses et de leurs relations, si bien que cela semblait parfois venir d'un autre monde. Et l'on était en fait toujours sous le charme de ses explications et l'on suivait ses déductions avec une conviction intérieure presque sans volonté, car elles venaient d'un tout autre point de vue que celui auquel on était habitué, et tout se déroulait si clairement qu'un doute ne pouvait guère surgir, qu'une objection ne semblait pas concevable.

Je peux m'imaginer qu'un homme qui parle à Hitler pour la première fois ne pense même pas qu'il ait pu commettre une faute, une erreur. Mais même lorsqu'il travaille en permanence avec lui – et sans doute justement à ce moment-là ! – la personne concernée est obligée d'assimiler ce qui a été dit, de donner elle-même des instructions et de construire sur cette base, de sorte qu'elle n'a pas le temps de réfléchir, mais se fond simplement dans la conception de Hitler et devient, sans s'en rendre compte et sans en être consciente, un pur instrument de la pensée de Hitler.

À l'époque, je n'avais rencontré que trois personnes qui étaient prêtes et capables de dire à Hitler leur propre opinion si elle était contraire à la sienne : Pfeffer, Straßer et Buch. C'est pourquoi nous nous réunissions sans cesse pour discuter de la manière de conduire Hitler dans une certaine direction et de le détourner de sa trajectoire. [...]

Nous n'étions donc que quatre à être prêts à défendre notre opinion. Et Pfeffer était déjà sorti de nos rangs. Il nous semblait d'autant plus important de vérifier et d'émettre des objections si quelque chose ne nous semblait pas juste. Je ruminais donc les pensées de la veille. Parfois, je pensais avoir trouvé un point d'appui. Mais alors, il n'était pas correct et ne permettait pas à un homme comme Hitler d'en déduire autre chose que ce dont il était convaincu.

C'est alors que le téléphone a sonné. Il était quatre heures de l'après-midi. Hitler était au bout du fil et demanda : « Auriez-vous envie de venir avec moi au Musée germanique ? »

Bien que j'eusse eu plus envie de tout autre chose que de visiter un musée avec ma tête brumeuse, j'acceptai.

« Schaub nous annoncera à quatre heures et demie. Retrouvons-nous en bas dans le hall d'entrée à quatre heures vingt ».

Je me levai et remarquai que mon corps me faisait mal à plusieurs autres endroits que ceux que j'avais ressentis au lit. Mais déjà en m'habillant, je trouvais que ma tête devenait plus claire. Peut-être, pensais-je, ne faut-il pas rester couché, mais marcher et se distraire.

À quatre heures et demie, nous étions à la porte du musée germanique, où nous attendait le monsieur qui s'était fait présenter Hitler hier à l'opéra. Je dois avouer que beaucoup de choses me sont passées sous le nez lors de cette visite, pour lesquelles je n'ai pas pu rassembler la collection nécessaire. Mais certaines choses me sont restées en mémoire, d'autant plus qu'elles ont fait l'objet de discussions approfondies et ont servi de pont pour trouver l'erreur recherchée.

Il y avait une représentation graphique sur les migrations des peuples du Nord et des Germains à l'époque préhistorique et dans l'Antiquité.

« À voir cela », dit Hitler, « on devrait supposer que les pays à population germanique doivent éprouver le même sentiment d'appartenance que les tribus allemandes. Il a certes fallu suffisamment de temps pour que la volonté d'une union politique se fasse jour. Mais la faute en incombe moins aux peuples qu'à leurs gouvernements, en particulier aux princes ».

« Mais Tacite[14] raconte », répondit notre guide, « que c'est précisément une particularité germanique que les tribus et les clans soient en querelle les uns avec les autres, et qu'ils aillent pour cela jusqu'à s'allier avec les ennemis de la

[14] [NdT : voir à propos de Tacite, la trilogie de Wilhelm Kammeier sur la falsification de l'histoire allemande, didi18edition.com]

germanité pour nuire à un frère de sang ».

« Et pourtant, Bismarck a réussi à unifier les tribus allemandes », a ajouté Hitler. « Ne croyez-vous pas que les Anglais, les Danois, les Suédois, les Finlandais, etc. ont le sentiment d'être, en fin de compte, des Germains ? »

Le directeur du musée répondit alors : « Je pense, Monsieur Hitler, qu'il y a plusieurs moments qui rendent cela improbable.

Tout d'abord, un problème linguistique. Mais cela a une grande importance. La langue anglaise n'a qu'une seule traduction pour l'allemand et le germanique : 'german'. Ainsi, lorsque nous parlons de sentiment communautaire germanique, l'anglais le traduit par 'german'.

Mais tous ceux qui lisent cela lisent maintenant : le sentiment de communauté 'allemand'. Et l'Anglais n'en a évidemment pas. Ni le Suédois, ni le Danois. Ils rient, secouent la tête et disent : qu'est-ce qu'il s'imagine l'Allemand ?! Si nous parlons alors d'une race germanique, l'Anglais comprend : 'race allemande'. Et celle-ci n'existe pas. Il la considère comme une prétention ou une folie. Et si nous parlons même de race germanique et de supériorité germanique dans le monde, alors chaque Anglais, chaque Américain, et en général chaque personne qui lit les journaux anglais et parle la langue anglaise lit : 'race allemande et supériorité allemande'. Et cela est déjà perçu comme une insolence agressive. Au début, je m'étonnais de certains commentaires anglais sur l'ouvrage de Spengler, *Le Déclin de l'Occident*. Mais quand Oswald Spengler écrit que le style mauresque n'a pris forme que là où se trouvaient des Germains, la traduction anglaise disait : où se trouvaient des 'Allemands'. Spengler faisait référence aux Goths et aux Vandales. Il n'est donc pas étonnant que Spengler soit souvent considéré à l'extérieur comme un Allemand arrogant typique ».

« Oui, alors comment les Anglais appellent-ils ce que nous entendons par Germains ? », demanda Hitler, agacé.

« Aryens ou Nord. C'est différent. Ce qui est aussi indéterminé que cette question, l'Anglais le laisse également indéterminé dans l'usage linguistique. Et nous, les Allemands, il nous appelle par ascendance : les Teutons ».

« Alors votre musée devrait aussi s'appeler 'musée nordique' ! », dit Hitler.

« En grande partie, oui. Si nous conduisons des Anglais ici, nous devons toujours utiliser des expressions anglaises, car sinon beaucoup de choses sont mal comprises.

Et maintenant, le deuxième moment. Les Anglais ne sont pas du tout des Germains au sens où nous l'entendons ».

« Pourquoi ? » s'exclame Hitler.

« Ce sont des Celtes, des Gallois, des Bretons et des Irlandais, certaines théories supposent même des établissements phéniciens dans le sud de

l'Angleterre, notamment le long de la Manche et dans l'estuaire de la Tamise. Ensuite, les Romains ont amené toutes sortes de tribus du bassin méditerranéen en Angleterre. Et si une migration de Basse-Saxe a ensuite eu lieu de l'autre côté, il est vrai que ceux-ci ont peu à peu pris le dessus sur les autres habitants, mais leur nombre est resté et reste encore faible aujourd'hui. Ils croient peut-être encore régner en Angleterre. Mais les mouvements ouvriers ont déjà contraint l'Angleterre à adopter dans une large mesure les principes démocratiques et conduiront peut-être même un jour à des mesures socialistes. Et alors, la mince couche supérieure sera rapidement absorbée ou éliminée.

Et comment ces Bretons, Celtes, Gallois et Irlandais, etc. pourraient-ils se sentir apparentés aux Germains ou même à nous, les Allemands ? ».

Hitler le regarda avec incrédulité et demanda : « Comment connaissez-vous donc si bien les conditions anglaises ? »

« J'ai étudié et travaillé scientifiquement en Angleterre pendant plusieurs années ».

Comme Hitler restait silencieux, il poursuivit : « Et troisièmement, l'Angleterre s'est constitué un empire grâce auquel elle est devenue la puissance mondiale la plus forte qui soit. Les intérêts de l'Angleterre se situent uniquement dans le domaine de la protection et du maintien de cette puissance mondiale. Les sentiments et la sentimentalité germaniques, si tant est qu'ils existent, ne peuvent que gêner et perturber ces intérêts anglais. L'Angleterre doit plutôt s'opposer aux États 'germaniques' avec son Empire, et seule l'Allemagne entre en ligne de compte, que s'opposer à l'Empire avec les Germains.

Et les autres pays nordiques dépendent plus de l'Angleterre, qui domine les mers, que de l'Allemagne. Ils sont donc liés à l'Angleterre et défendent le même point de vue que celle-ci.

Un esprit communautaire germanique n'est donc pas concevable. Espérer ou même construire sur cette base relève de l'utopie ».

Ces explications m'ont paru aussi intéressantes que surprenantes, d'autant plus qu'elles attaquaient si violemment la conception partiale de Hitler à l'égard de l'Angleterre. C'était un homme de Realpolitik. J'aurais aimé l'ajouter à notre liste d'hommes de politique étrangère. Mais lorsque j'ai demandé de ses nouvelles, il avait quitté le musée. Il n'y aurait travaillé que brièvement, apparemment comme assistant, avant de partir pour une université américaine.

Les explications linguistiques m'ont paru particulièrement importantes. Je n'avais encore jamais pris conscience que l'impossibilité de traduire le mot « germanique » pouvait souvent être à l'origine d'erreurs, et notamment de l'opinion des Anglais et des Américains selon laquelle nous, les Allemands, sommes arrogants et aspirons à dominer le monde, alors qu'en réalité, c'est

exactement le contraire qui est vrai. Mais je me suis rendu compte que Hitler avait lui aussi pris connaissance de toutes ces explications avec intérêt.[15]

Lors de la suite de la visite, notre guide a attiré notre attention sur le fait que la croix gammée était très répandue. « Nous ne la trouvons pas seulement dans les traditions des anciens Germains, auxquels on l'attribue probablement à juste titre. Car il doit s'agir de la roue solaire nordique, à quatre rayons mais à jante non continue, le précurseur de la vraie roue de char ordinaire. Mais nous la trouvons aussi en Russie, en Ukraine, en Asie Mineure, – aujourd'hui encore, elle y est nouée dans les tapis persans, – dans l'Asie antérieure en général, jusqu'en Inde, et puis nous la rencontrons en Égypte ancienne, et plus tard aussi en Crète et en Grèce ».

« Avez-vous ici une vue d'ensemble de la souche linguistique indo-européenne, ou des parentés entre les langues indo-européennes ? », demanda Hitler.

« Nous n'avons que des ouvrages sur le sujet, mais pas de tableaux. Seule une carte montre les pays qui appartiennent à cette zone linguistique ».

Il nous y conduisit. La carte n'était que générale. Mais Hitler a dit :

« Si l'on résumait un jour correctement la carte des migrations nordiques, des régions linguistiques indo-européennes, de la croix gammée et d'autres points communs, et si on les représentait historiquement, millénaire par millénaire, puis siècle par siècle, dans la mesure où le résultat des recherches le permet, alors peut-être pourrait-on avoir une vision du monde qui permettrait de comprendre beaucoup de choses qui sont aujourd'hui incompréhensibles. –

Avez-vous une idée des peuples qui nous ont transmis la légende des géants ? »

Le directeur du musée regarda Hitler avec un peu d'étonnement et répondit par la négative.

« Mais j'ai vu tout à l'heure une carte montrant jusqu'où la dernière période glaciaire a progressé vers le sud dans la moitié nord de la Terre, excluant toute vie humaine. Allons y à nouveau ».

Le directeur nous a conduits à cette carte, sur laquelle étaient indiquées en grandes lignes arquées les limites que la glace éternelle et les zones froides et tempérées ont probablement englobées au cours de toute la période glaciaire, selon les résultats des recherches menées jusqu'à présent. La ligne des glaces éternelles partait de la côte irlandaise, traversait le sud de l'Angleterre jusqu'à l'embouchure du Rhin, puis traversait l'Allemagne en diagonale jusqu'aux Carpates, pour se perdre ensuite assez loin au nord de la mer Noire et de la mer Caspienne, dans l'Oural et la Sibérie centrale.

[15] [NdT : dommage que Hitler ne s'en soit pas souvenu à Dunkerque !]

J'ai eu le sentiment que Hitler voulait compenser le revers qu'il avait subi par cette réponse en apportant quelque chose de nouveau, dans un tout autre domaine.

Hitler, en montrant la carte, a expliqué ce qui suit :

« Nous ne pouvons pas savoir combien de millénaires se sont écoulés depuis que notre terre a connu cette situation. Il est écrit ici 30 à 50 000 ans. Mais ce que nous savons, c'est qu'avant cette période glaciaire, la zone chaude et tempérée se trouvait beaucoup plus au nord, peut-être un peu comme aujourd'hui. Et qu'avant cela, il y a déjà eu une période glaciaire, et probablement plusieurs, beaucoup. Un professeur de géologie, à qui j'ai demandé il y a un an une conférence sur l'état de la recherche géologique sur la structure de la croûte terrestre, m'a dit qu'on pouvait déjà prouver l'existence de sept périodes glaciaires et qu'il fallait probablement s'attendre à ce qu'elles reviennent périodiquement.

Cette hypothèse m'a paru évidente. En effet, tout dans le monde est soumis à des changements périodiques. La recherche atomique a même révélé, comme je l'ai lu récemment, que l'atome est constitué d'un noyau autour duquel gravitent des électrons. Et le rapport entre la taille et la distance est supposé être similaire à celui entre le soleil et la terre, la terre correspondant à un tel électron. – Bien sûr, l'origine et les relations sont très différentes et ne peuvent en aucun cas être comparées.

Mais pourquoi le soleil et son système planétaire ne tourneraient-ils pas dans l'espace autour d'un noyau, d'un centre ou d'un foyer ? Je pense que ce serait une entreprise plus inutile de supposer le contraire que de croire pour l'instant qu'il en est ainsi. D'ailleurs, le directeur du planétarium de Munich m'a dit l'autre jour qu'il n'y avait aucun doute sur le fait que le système solaire se déplace dans l'univers.

De même que la Terre connaît l'hiver et l'été dans sa course autour du Soleil, en raison de la forme elliptique de sa course et de la position de l'axe de la Terre, pourquoi le Soleil et ses planètes ne passeraient-ils pas par des régions plus chaudes et plus froides dans leur course autour du point x ? Ici aussi, je pense qu'il est plus naturel de considérer cela comme probable que de supposer que les conditions de chaleur et de lumière sont identiques partout dans l'univers.

Quelqu'un pense-t-il que la nébuleuse d'Orion, par exemple, n'irradie pas sa propre chaleur, 100 et 1 000 fois supérieure à la chaleur du soleil, dans son environnement le plus lointain, de sorte qu'il doit faire plus chaud dans cette région de l'espace que là où nous nous trouvons actuellement, par exemple ?

Et puisque nous observons partout dans la nature et dans la vie des cercles ou des ellipses, nous devrions également supposer un cercle ou une ellipse dans notre système solaire, de sorte que les périodes plus froides et plus chaudes

reviennent toujours à certains intervalles de temps. Pour nous, habitants de la Terre, cela signifie une alternance constante de périodes glaciaires et de périodes plus chaudes, à des intervalles de temps à peu près toujours identiques. L'astronomie ne peut peut-être pas encore calculer la distance qui les sépare. Mais peut-être que la géologie devrait pouvoir le déterminer. Ses hypothèses sont très fluctuantes. À mon avis, l'écart ne peut pas être aussi grand qu'on le suppose ici. En effet, nous pouvons également déduire, dans une certaine mesure, la durée des périodes glaciaires à partir des effets qu'elles exercent sur les habitants de la Terre.

Si le système solaire, et donc aussi la Terre, vit dans de telles périodes glaciaires, et si nous regardons la carte, cela signifie que nous devons nous trouver actuellement dans une période intermédiaire. Et de la même manière que les hommes ont migré vers le nord au début de cette période intermédiaire, à partir des régions encore libres de glace selon cette carte, de la même manière, lorsque la période glaciaire s'est installée, les hommes se sont déplacés vers le sud pour échapper à la pression du froid.

Cela ne s'est pas fait avec des chariots de meubles et en migrations planifiées. Car cette pression a duré des millénaires et n'a jamais été ressentie par un être vivant et conscient. –

Ici et là, lors de la dernière période glaciaire ou même lors des périodes glaciaires précédentes, tous les hommes n'ont apparemment pas réussi à partir. Ils se sont peut-être accrochés trop longtemps à la glèbe et n'ont alors plus pu franchir les Alpes, par exemple. Ils ont été dépassés par la glaciation. Leur hiver a duré de plus en plus longtemps, leur vie est devenue de plus en plus primitive, leurs maisons et leurs huttes n'ont pas résisté aux intempéries, ils ont dû chercher des grottes dans lesquelles ils ont végété et se sont reproduits de plus en plus comme des animaux. Leur culture et leur civilisation se perdirent, les outils et les armes de chasse les plus simples restèrent leur équipement, et c'est ainsi que peu à peu, dans la mesure où ils ne s'éteignirent pas, ils retombèrent au niveau le plus bas des possibilités de vie humaine.

Ce n'est que lorsque la glace et le froid sont revenus, après des millénaires, que l'humanité s'est réveillée en eux. Ils ont d'abord fabriqué de nouveaux outils à partir de pierres, puis ils ont trouvé des minerais et les ont utilisés à leurs fins. Mais si, par hasard, un chercheur découvre aujourd'hui une telle grotte, ou même un crâne ancien dans la vallée de Néander, qui présente la forme d'un type d'être humain rétrograde [Néandertal], on lui dit : ce sont nos ancêtres ! Il y a 5 000 ans, ils auraient vécu à l'« âge de pierre », etc. Mais que 30 000 ans plus tôt, ils avaient peut-être déjà une culture élevée dont nous retrouvons le rayonnement plus tard en Orient et en Égypte, personne n'y pense, personne n'y croirait et la science le rejetterait certainement, car elle ne peut pas le prouver ! Mais elle ne peut pas non plus me prouver le contraire ! »

Nous avions tous deux écouté attentivement et, lorsque Hitler s'est tu, nous n'avons rien su dire de valable. L'homme du musée a dit : « Un exposé tout à fait nouveau mais très éclairant ! » Et je demandai au bout d'un moment : « Vous avez parlé de géants tout à l'heure ? Qu'est-ce que ceux-ci ont à voir avec cette théorie ? »

« Ne devrions-nous pas aller à l'hôtel ? », répondit Hitler. « Il va bientôt faire nuit ici et nous pouvons nous asseoir là-bas ».

Il avait raison. Tout ce temps, nous nous étions tenus devant la carte, que nous avions maintenant aussi en tête. Nous rentrâmes donc à la maison et Hitler invita notre guide à être son hôte. Comme nous n'avions pas mangé à midi, nous avons tout de suite commandé le dîner avec des œufs, du jambon cuit, du beurre et du pain. Nous avons ensuite bu du thé, que l'invité et moi avons accompagné de rhum.

Pendant le repas, Hitler poursuivit le développement de ses idées :

« Quelles énormes migrations ont dû avoir lieu au cours des siècles et des millénaires pour les habitants du nord de l'Europe et de l'Asie, qui était probablement différent géographiquement de ce qu'il est aujourd'hui. Quelles batailles ont dû avoir lieu lorsque des tribus ont décidé de s'étendre vers le sud, menacées par le froid croissant venant du nord. Dans de telles périodes, les peuples se dotent généralement de grands chefs qui, par leur clairvoyance et leurs prémonitions, ont parfois une longueur d'avance sur l'évolution. Je pourrais ainsi m'imaginer qu'un grand personnage doté d'une puissance militaire considérable ait un jour fait irruption sur le vaste territoire aujourd'hui russe, pour ainsi dire afin d'y installer ses tribus et ses peuples pour les siècles à venir.

Je ne suis pas suffisamment versé dans l'histoire des temps les plus anciens, c'est-à-dire de la préhistoire, pour pouvoir indiquer telle ou telle chose qui pourrait étayer de telles pensées. Mais que des ruines d'époques culturelles gigantesques soient encore enfouies sous les forêts et les décombres dans le nord de la Russie et en Sibérie, c'est ce qu'ont prouvé de nombreuses recherches du passé et des découvertes fortuites. Et que des hommes nordiques soient descendus loin et se soient installés jusqu'aux rives de la mer Noire, voire au-delà de la mer Caspienne, là où nous verrons plus tard encore l'empire des Mèdes, c'est ce que prouvent les types blonds aux yeux bleus et à la peau blanche en Biélorussie, en Ukraine et même au sud du Caucase. Une branche de cette invasion nordique rampant lentement vers le sud a apparemment été poussée vers le sud-ouest, dans les espaces de plus en plus étroits de l'Europe centrale et occidentale, et a trouvé sa dernière barrière dans les Alpes et les Pyrénées.

Rien ne peut être prouvé pour l'instant. Je le sais. Mais il doit en avoir été ainsi. Il ne pouvait pas en être autrement.

Et ces hommes nordiques, qui avaient depuis longtemps perdu le souvenir de leurs origines, ne portaient plus qu'une seule chose en eux : leur conception des dieux, leur nostalgie, leur éthique et leur attitude face à la vie. Ils se sont perpétués dans les légendes et les chants, ils ont été transmis par des signes et des représentations picturales. L'idée que le soleil soit représenté comme une divinité faisant le tour de la terre sur un char tiré par des chevaux de feu ne peut provenir que du Nord. C'est seulement là que le soleil roule le long du cercle de l'horizon, c'est seulement là qu'une telle idée peut naître. Et il en va de même pour la croix gammée. C'est la roue solaire qui tourne d'est en ouest, c'est-à-dire de gauche à droite, autour de la surface terrestre habitée par l'homme. C'est pourquoi vous ressentez toujours immédiatement comme faux le fait que les crochets de la croix regardent vers la droite plutôt que vers la gauche [sic].

Là où l'on représente le dieu-soleil dans un char, et où nous trouvons cette croix gammée utilisée comme symbole, nous pouvons supposer que les Nordiques ont vécu après avoir été chassés de leur patrie vers le sud par la période glaciaire.

Ces peuples ne sont jamais revenus au calme, définitivement au calme. Même s'ils se sont installés quelque part pendant 1 000 ou 2 000 ans. Il y avait toujours une pression venant de quelque part, même après l'arrêt de la progression des glaces. C'est peut-être aussi à cela que sont liés tous les mouvements de peuples qui remontent aux plus anciens débuts de nos connaissances historiques.

Il faut donc supposer que les fauteurs de troubles nordiques n'étaient pas non plus appréciés. D'autant plus qu'ils étaient plus grands que les méridionaux, plus forts et, comme c'est toujours le cas chez les conquérants, prêts à se battre. Et c'est ainsi que l'on peut tout à fait expliquer que chez tous les peuples qui ont un jour connu l'invasion de ces pays du Nord, soit née la légende des terribles géants qui ont contraint les indigènes du Sud aux corvées et à toutes sortes de services, à l'exception du service militaire et de la chasse, qu'ils se réservaient eux-mêmes. Les militaristes des temps préhistoriques ! C'est pourquoi j'ai demandé tout à l'heure s'il avait été établi chez quels peuples existe la légende des géants.

Pour le peuple d'Israël, nous connaissons dans la Bible l'histoire de David et du géant Goliath. Elle est bien sûr symbolique. Mais en même temps, elle est typique. Contre le Nord qui s'appuie sur ses poings en raison de sa plus grande violence, David utilise un outil auxiliaire dont l'invention est née de son sens de l'intelligence, la fronde, qu'il utilise en toute sécurité dans une embuscade.

Dans tout le Proche-Orient, précisément là où sont arrivés les derniers rejetons de la grande migration vers le sud, siégeait la famille des peuples sémites. Une aversion des Sémites pour le Nord est donc tout à fait compré-

hensible.

Nous sommes facilement enclins à croire que notre aversion pour les juifs est unilatérale. Dans la nature, une telle chose n'est jamais unilatérale. Les Nordistes sont tout aussi antipathiques aux juifs que l'inverse. Seulement, tant qu'il n'a pas le pouvoir, le juif est assez intelligent pour ne pas le laisser paraître. Mais une fois qu'il l'a en main, il ne fait plus mystère de son aversion, et celle-ci peut facilement se transformer en haine fanatique et en actes sadiques, qui le révèlent toutefois à ceux qui n'avaient pas eu ces connaissances jusque-là.

Mais revenons à nos réflexions. Si nous poursuivons nos recherches, pour lesquelles nous ne disposons malheureusement que de très peu de points de repère – la science qualifierait à juste titre mes réflexions de « non scientifiques » –, nous pourrions arriver à la conclusion que des hommes du Nord particulièrement audacieux, déterminés et entreprenants sont allés encore plus loin vers le sud et le sud-est, à savoir en Égypte et au-delà de l'Euphrate et du Tigre jusqu'en Inde.

Une fois encore, la croix gammée nous indique ce chemin. Mais ici, d'autres moments commencent déjà à nous éclairer. La souche linguistique indo-européenne, l'histoire de la géométrie, l'histoire de l'astronomie, l'édification de monuments, le culte des ancêtres et toutes sortes d'autres choses.

En tout cas, si l'homme du Nord est parvenu jusqu'à Charthum et l'Éthiopie, ainsi que jusqu'au golfe Persique et à l'Inde, c'est certainement là qu'il a pris la tête. Je n'ai pas besoin d'expliquer l'importance que cela aurait pour la grande connaissance de l'histoire, si des preuves pouvaient être apportées. Mais la construction de la tour de Babel, des pyramides et des cathédrales gothiques, toutes avec la même aspiration au ciel, à un contact avec l'infini, à une conception grandiose dont l'achèvement n'était en aucun cas possible en l'espace d'une vie humaine, sont des parallèles qui n'ont jamais eu leur équivalent chez les peuples du Proche-Orient et d'Égypte, à aucune époque et sous aucune forme.

Ce n'est que lors de la régression qu'apparaîtront de meilleurs indices de cet immense mouvement jusqu'à l'équateur. Lorsque le système solaire et la Terre sortirent de l'époque hivernale de leur voyage circulaire à travers l'univers, et que la chaleur croissante fit reculer la glaciation sur la Terre, le réchauffement à partir de l'équateur reprit simultanément. Les climats tempérés sont devenus tropicaux, les zones froides ont acquis un climat tempéré.

La richesse de l'Égypte se réduisait de plus en plus aux étroites surfaces irriguées par le Nil de part et d'autre du fleuve. Les prairies grasses d'Arabie se vidèrent et devinrent peu à peu des déserts, tandis que les rivages hautement cultivés du sud de la Méditerranée furent de plus en plus recouverts et rétrécis par les sables du Sahara.

Les hommes du Nord, qui s'étaient certes habitués dans une certaine

mesure au climat plus méridional, mais à l'époque toujours tempéré, fuyaient la chaleur tropicale toujours croissante, d'autant plus que la croissance et la richesse diminuaient dans la même mesure, et un mouvement de recul vers le Nord commença peu à peu, ainsi que le retour en force des peuples et des races indigènes, dont la constitution physique et l'ensemble du mode de vie étaient depuis toujours plus aptes à supporter le soleil et la chaleur tropicaux.

Les pharaons déplacent leur siège de Charthum à Memphis, les nomades d'Arabie se déplacent vers les régions de l'Euphrate et du Tigre, où ils sont d'abord faits prisonniers par les Babyloniens. Des noms comme Nebuchadnezzar, Cyrus, Croesus et Darius Ier sont des jalons dans cette évolution qui est désormais déjà historique. Les Perses s'avancent vers le nord jusqu'au Caucase et à l'est de la mer Caspienne, ils traversent l'Hellespont et pénètrent dans les Balkans, s'avançant vers la Grèce, où les restes nordiques, repoussés d'Égypte, avaient déjà construit et occupé de solides bastions quelques siècles plus tôt.

En effet, c'est à partir de Memphis-Caire que nous pouvons suivre, au cours du dernier millénaire avant Jésus-Christ, le passage de la classe dirigeante culturelle d'origine nordique vers la côte d'Asie mineure et la Grèce, en passant par la Crète et les îles de la mer Égée, puis, quelques siècles plus tard, vers Rome en passant par la Sicile et la Thrace en passant par la Thessalie, où Philippe de Macédoine construit un nouvel empire qui entre pour la première fois en contact avec des tribus d'origine nordique, mais qui ont survécu à la période glaciaire aux frontières des régions froides.

Considérons les monuments grecs ! Rien que l'idée d'une acropole ! Jamais avant l'époque de la migration nordique et jamais après, de tels monuments de la plus haute culture n'ont été construits sur les hauteurs rocheuses près des grandes villes ! Le style architectural lui-même, les matériaux utilisés, la décoration artistique sont restés l'apanage de cette époque. Nous ne trouvons également des tombes que de cette époque. Seuls les Nordiques connaissaient le culte des ancêtres. Les peuples sémitiques et les tribus indigènes de la Méditerranée orientale n'ont jamais entretenu les lieux de leurs morts, ni avant ni après.

Ce chemin de la migration vers l'arrière peut également être démontré en particulier dans le développement de la science géométrique et astronomique. Les connaissances égyptiennes sont arrivées en Grèce et à Syracuse via la Crète et ont connu leur plus grand perfectionnement pour l'époque grâce aux grands philosophes et mathématiciens grecs.

Une fois de plus, la Grèce fut menacée par l'avancée écrasante des masses du Proche-Orient perse qui se dirigeaient vers le nord et le nord-ouest. C'est alors que la culture de l'Antiquité, et donc de l'Europe, a trouvé un sauveur en la personne du fils du roi Philippe de Macédoine, âgé de vingt ans seulement :

Alexandre le Grand.

Élevé et accompagné dans ses premières années par l'un des plus grands philosophes du monde, Aristote, il s'est d'abord battu pour sauver sa peau en écrasant les démocraties grecques incapables de suivre le fil de sa pensée, puis il s'est tourné vers l'Orient contre la grande puissance perse. Au cours d'une gigantesque campagne victorieuse, alliant une immense bravoure personnelle à une intelligence supérieure, il écrasa les satrapies d'Asie Mineure, puis détruisit la grande armée de Darius III à la bataille d'Issus en 333 avant Jésus-Christ. Il s'enfonce ensuite dans les montagnes sauvages à l'est de la mer Caspienne, pour réapparaître peu après devant Babylone et s'emparer par surprise de cette ville, ainsi que de Suse, le centre culturel du monde d'Asie antérieure.

Mais ensuite, il maria la culture grecque au grand empire perse, éliminant ainsi définitivement le danger asiatique qui menaçait cette culture et ses peuples.

Entre-temps, en Méditerranée occidentale, la migration de retour nordique avait commencé à partir de Rome avec la création d'un nouvel empire, qui connut son achèvement avec Jules César et ses successeurs.

Si vous regardez les statues d'un César, d'un Auguste, mais aussi d'un Cicéron et avant cela d'un Socrate, – je vous le demande – ces têtes ont-elles une quelconque ressemblance avec les habitants de l'Italie ou de la Grèce ? Ne pourraient-elles pas au contraire siéger aujourd'hui telles quelles, peut-être seulement en queue de pie, dans la Chambre des Lords prussienne ou dans la Chambre des Lords anglaise ? Non, ce n'étaient pas des indigènes, c'étaient les derniers grands migrants de retour de sang nordique après l'époque de la dernière glaciation.

La migration vers le nord se poursuit toutefois. Quelques générations plus tard, nous voyons déjà un empereur romain à Trèves, d'où l'Europe occidentale sera gouvernée pendant des siècles. Et en 800 après Jésus-Christ, toujours un peu plus au nord, Charlemagne est couronné empereur à Aix-la-Chapelle, 'empereur romain de la nation allemande' ! –

C'était vingt millénaires d'histoire nordique. Je ne dis plus : l'histoire germanique. Un Anglais pourrait croire que je veux revendiquer Nebuchadnezzar et les pharaons égyptiens comme des Volksgenossen allemands.

Mais c'est ainsi que je vois le déroulement de l'histoire, même si elle n'est pas historique. Et c'est de cette constatation que découlent mes tâches et mes objectifs actuels ».

Hitler a peut-être parlé pendant une heure. Nous avions tous deux écouté avec un étonnement toujours plus grand. Alors qu'il s'arrêtait à présent, cela résonnait à mes oreilles et dans ma tête comme si Hitler continuait à parler.

L'invité était lui aussi assis à la table, silencieux et presque abattu, et regar-

dait devant lui. Enfin, il rompit le silence et dit :

« Monsieur Hitler. Vous devriez faire cette conférence aux plus grands professeurs et chercheurs du monde entier. Et ensuite, il faudrait les envoyer partout où l'on peut faire des recherches et prouver que c'est tel que vous le voyez, tel que vous l'avez présenté, si inédit, si absolument nouveau ».

« Cela ne sera possible », rétorqua Hitler « que lorsque nous aurons quelque chose de semblable à l'Académie Kaiser Wilhelm pour tous les autres domaines du savoir et de la recherche. Mais peut-être que cette fondation nous est également réservée ».

Sur ce, il se leva et prit congé de son invité. Comme je voulais moi aussi aller dans ma chambre, nous nous séparâmes tous les trois. Mais je pensais maintenant avoir trouvé la clé du domaine dans lequel j'espérais trouver l'erreur des vues hitlériennes d'hier. Lorsque je suis monté dans ma chambre, le souvenir de l'accident de voiture du matin m'est revenu. Et avec lui, des douleurs et des bourdonnements dans la tête. Malgré cela, je suis resté longtemps assis pour noter ce qui avait été dit et pour élaborer mon propre plan de campagne.

# 20. Comment influencer Hitler – Discussion sur la « question juive », la Russie et l'Angleterre

Hitler se levait presque toujours relativement tard, car il ne se couchait jamais avant deux heures du matin et lisait souvent pendant de longues heures. La plupart du temps, il prenait son petit-déjeuner dans sa chambre entre neuf et dix heures du matin, et Schaub était toujours à sa disposition pour faire des courses, passer des appels téléphoniques et, en fin de compte, faire les valises pour Hitler. C'est donc à Schaub que l'on s'adressait lorsque Hess n'était pas là pour se faire enregistrer auprès de Hitler ou lorsque l'on voulait obtenir quelque chose de lui.

Schaub était un fidèle serviteur de son maître. Au fond, il était d'un naturel honnête et ne s'intéressait pas aux choses politiques et scientifiques. Si l'on voulait que Hitler lise quelque chose, on le donnait ou on l'envoyait à Schaub. Il ne vérifiait pas le contenu, mais seulement celui qui lui avait donné ou envoyé le document ou le journal. Ensuite, il posait l'objet en question sur la table de nuit de Hitler, et on pouvait alors être sûr qu'il le lisait avant de s'endormir. Schaub était parfaitement conscient de la responsabilité qu'il assumait à cet égard. Car lui aussi connaissait son maître et savait qu'en agissant ainsi, il ne servait pas seulement son maître, mais aussi la cause.

Combien de choses auraient pu être évitées ou corrigées si les collaborateurs et ministres ultérieurs avaient fait de même !

Ce n'est pas une bizarrerie que de telles voies et moyens aient été importants chez Hitler. Il en va de même pour tous les grands hommes et en particulier pour les personnes de rang et de responsabilité les plus élevés. Beaucoup ont des conseillers attitrés. S'il s'agit de personnalités fortes, comme Bismarck par exemple, ils s'accaparent le travail, les décisions et les responsabilités. S'ils sont faibles, ils deviennent les instruments d'hommes de l'ombre, et ce ne sont généralement pas les meilleurs qui s'imposent, mais les plus arrivistes, voire des cliques familiales égoïstes. Et le véritable responsable est alors mal conseillé et mal instruit.

Hitler voulait s'affranchir de ces deux possibilités. Il voulait juger et décider par lui-même, et il se sentait assez fort pour cela. Ce n'est pas non plus que Hitler ne se soit pas laissé dire quelque chose. Mais il n'aimait pas qu'on lui donne des leçons en présence d'autres personnes, à l'exception peut-être de Hess et de Schaub. Il détestait en particulier qu'on le mette dans une situation de contrainte en présence d'autres personnes. Il pouvait perdre son sang-froid ! Il se déchaînait alors parfois comme un tigre qui se voit soudain enfermé dans une cage et cherche à en briser les barreaux. Et ces barreaux de cage, ce sont les hommes qui l'avaient mis dans cette situation de contrainte.

Si quelqu'un veut travailler avec une personnalité comme Hitler, il doit connaître ces caractéristiques de Hitler. Les ministres de Guillaume II et de Guillaume Ier, tout comme ceux de Napoléon et du vieux Fritz, avaient eux aussi étudié de près leurs grands maîtres et se conformaient à leurs particularités. Ce n'est pas nécessairement par égard pour leur carrière personnelle, mais par égard pour le peuple ! Celui qui a déjà l'honneur d'être appelé à une position dans laquelle il ne travaille pas pour lui-même, mais pour le peuple, doit aussi être prêt à toujours suivre la voie la plus appropriée pour la cause et pour le peuple.

Si, en outre, quelqu'un, comme Hitler plus tard, est occupé toute la journée par des choses et des questions aussi variées et toujours importantes, un ministre ou un visiteur se contentant de prendre la relève d'un autre, pendant des heures d'affilée, alors la personne concernée ne peut plus du tout réfléchir ! Et si, en plus, il est souvent mal orienté par des hommes qui se contredisent, en partie par folie, en partie par esprit de service, en partie par intention et par méchanceté, et qu'il reçoit des documents erronés, alors, avec le temps, il ne trouve plus du tout d'issue à la confusion de ce qu'il ne peut plus du tout assimiler mentalement.

Un Hitler se sent alors à nouveau dans cette cage de tigre et secoue furieusement les barreaux de fer. Et il les brise alors avec une force surhumaine, ces barres de fer, c'est-à-dire les hommes qu'il croit être les coupables. Et il peut arriver que ses collaborateurs les plus proches, comme Röhm, ou des personnes qu'il estime beaucoup, comme Pfeffer ou plus tard le colonel général von Fritsch(1), doivent s'éloigner de lui.

Mais si, la nuit, lorsqu'il veut vraiment se reposer, et qu'il veut de toute façon lire quelque chose, il trouve sur sa table de nuit une lettre ou un bref mémoire ou un article de journal, il a alors la paix pour réfléchir à l'affaire. Nous avons souvent vu que le lendemain matin, il était comme transformé par le fait qu'il avait pu y réfléchir pendant la nuit sans être dérangé.

C'est encore pire lorsque Hitler a le sentiment que quelqu'un ou un groupe entier travaille contre lui. Les cas de Röhm et de Fritsch, ainsi que de Stennes, en sont également des exemples clairs.

Je me suis parfois posé la question de savoir s'il était plus juste, dans l'intérêt du peuple, de travailler pour ou contre Hitler. Je suis toujours arrivé à la conclusion que quelqu'un qui est appelé à travailler avec une personnalité aussi unique que Hitler est un criminel pour le peuple s'il travaille contre lui. Il devait au contraire considérer que sa tâche consistait à guider Hitler, à lui présenter son propre point de vue, à lui fournir les documents dont il avait besoin, puis à résoudre avec lui les problèmes si infiniment importants du présent, pour le bien du peuple allemand et pour la bénédiction de l'humanité.

Les natures sensibles comme Hitler ont un sens très fin et infaillible pour

savoir si quelqu'un veut travailler intérieurement avec lui ou contre lui. Il n'est même pas nécessaire de passer à l'acte. Vu le peu de talent de Hitler pour juger les gens, il ne sait pas où se situe l'aversion ou le rejet de la personne concernée, ni sur quoi il se fonde. Et c'est pourquoi Hitler est prudent avec la personne concernée. Il ne lui dit pas tout ce qu'il devrait peut-être lui dire, il utilise même des subterfuges que l'autre perçoit comme de la malhonnêteté. Et cela ne fait qu'accroître une aversion déjà existante.

Un homme qui ne pouvait pas travailler avec Hitler ou qui comprenait qu'une collaboration n'était plus possible devait prendre la décision de le lui dire et de le justifier, puis de partir. Travailler contre lui serait la preuve que l'on n'est pas digne de travailler avec lui.

Ce matin-là, vers neuf heures, j'ai donc demandé à Schaub quand je pourrais me rendre chez Hitler pour lui présenter quelque chose. Hitler m'appela lui-même immédiatement au téléphone et me dit : « Venez donc prendre le petit-déjeuner chez moi, à neuf heures quinze ou neuf heures trente ». J'avais certes déjà pris mon petit déjeuner, mais j'ai accepté pour neuf heures trente.

« Vous apportez des nouvelles ? », demanda Hitler après que nous nous soyons salués.

« De nouvelles nouvelles, non. Mais tout ce que vous avez raconté et développé hier et avant-hier m'a donné de nouvelles idées. L'image du monde que j'avais devant moi jusqu'à présent a été considérablement modifiée, elle est devenue plus claire, et de ce fait, certaines pensées sont devenues plus claires chez moi que peut-être jusqu'à présent. Et c'est à ce sujet que je voulais demander de pouvoir vous présenter quelques éléments ».

« Bien sûr », dit-il. « Je ne dis pas ces choses pour qu'elles soient dites, même si cela me rend chaque fois plus clair sur le contexte et les conséquences pour nous. Vous savez que je ne cesse de répéter qu'il faut tirer des leçons de l'histoire mondiale. Hegel dit certes quelque part que l'on peut apprendre en premier lieu de l'histoire universelle, que l'on n'a jamais rien appris d'elle. Et là, il a vraiment raison. Mais je pense que ceux qui auraient dû en tirer des leçons ne la connaissaient pas du tout et n'avaient que trop peu pénétré ses secrets.

Pour beaucoup de gens, mais aussi pour la plupart des enseignants dans les écoles, l'histoire mondiale se résume à des dates de guerres et de batailles et à des noms de traités de paix et de rois. Cela me fait penser à quelqu'un qui pense pouvoir saisir l'essence et les relations des mathématiques supérieures en apprenant par cœur les tables de logarithmes de Gauss.

Mais vous vouliez parler. Je vous en prie ».

Et c'est ainsi que j'ai commencé.

« Deux ensembles de questions m'ont le plus préoccupé après vos discus-

sions d'hier et d'avant-hier : la question juive et la question anglaise. Ces deux questions sont peut-être pour nous des problèmes essentiels de politique intérieure et extérieure.

Bien qu'il s'agisse de deux problèmes totalement différents, je pense qu'ils présentent tant de parallèles dans leur traitement que nous devons en fin de compte parvenir aux mêmes conclusions et résultats.

Vous avez parlé du bolchevisme juif et vous le considérez comme le premier danger. Je voudrais séparer le judaïsme du bolchevisme. Certes, au début, les dirigeants bolcheviques étaient presque tous juifs et, aujourd'hui encore, un grand pourcentage d'entre eux sont juifs.

Lorsque vous avez comparé les juifs, en tant que parasites, au lierre, vous avez expliqué que les plantes parasites peuvent envahir et faire tomber un arbre qu'elles dévorent ensuite. En Russie, cet arbre était le tsarisme, avec l'ensemble des grandes propriétés foncières et une classe supérieure qui n'était même pas slave dans une large mesure. Cet arbre est tombé. Il est couché. Et les parasites se sont jetés sur lui pour dépecer et dévorer son cadavre.

Mais il s'est passé quelque chose d'inattendu. De l'effondrement de l'empire tsariste sont nés des peuples jeunes et nouveaux ! Des gens pleins de vie, en bonne santé, non affaiblis, prirent conscience de leur identité nationale et de leur libération. Certes, ils voyaient partout les juifs prendre la place de leurs anciens maîtres. Mais la nouvelle idée de liberté et l'ancienne aversion pour le judaïsme ne peuvent pas, selon toute logique raisonnable, permettre au judaïsme de jouir du même respect et de la même reconnaissance inconditionnelle que la classe dirigeante précédente. Car une conscience populaire entièrement nouvelle et contraignante dans son originalité a vu le jour. L'homme slave a progressé avec un dynamisme inouï. Des écoles primaires furent créées partout et le Russe devint savant et voyant. Des écoles secondaires et supérieures ont été créées dans les centres urbains, et là où il manquait des enseignants, on a fait venir des étrangers en Russie. Il ne s'écoulera pas plus de deux décennies avant qu'un nouveau peuple russe ne remplace la masse que le tsarisme a maintenue stupide.

Mais selon votre théorie, ce n'est pas un champ pour les parasites ! Même l'ensemble des idées socialistes empêche l'exploitation parasitaire d'autres personnes. Par conséquent, soit le judaïsme connaîtra un grand pogrom en Russie, qui décimera ses rangs, soit il quittera le terrain et prolifèrera ailleurs, là où il y a plus d'odeur de moisi.

Dans vingt ou trente ans au plus tard, nous n'aurons donc plus affaire à un bolchevisme juif, mais à un peuple russe en pleine évolution, probablement sans juifs.

En même temps, l'idée de la morgue disparaîtra du bolchevisme et sera remplacée par une forte volonté de construction, dont nous ne pouvons par-

fois nous faire une petite idée que lorsque nous parlons avec quelqu'un qui a réussi à voir un peu plus loin là-bas.

Nous n'avons pas besoin d'intervenir pour favoriser cette évolution. L'histoire mondiale suit son cours avec et sans notre intervention. Il nous suffit d'attendre. Mais nous devons empêcher que le grand flux de juifs quittant la Russie, qui pourrait commencer dans un avenir pas trop lointain, ne se déverse sur nous, c'est-à-dire sur l'Allemagne. Et cela m'amène en même temps à la question juive allemande.

Comme je l'ai déjà dit, c'est à la fois une question de politique intérieure et de politique extérieure. Car les juifs du monde entier forment un seul peuple. Ils se couvrent et s'aident mutuellement et sont liés entre eux par d'innombrables fils de parenté et de sang. Comme le juif détient le pouvoir dans les prétendues démocraties d'Angleterre et d'Amérique, ces organisations de façade de la suprématie juive, il sera en mesure de mobiliser toute l'influence de ces États et de ces peuples pour empêcher les mesures prises contre les juifs quelque part dans le monde. Il interviendra donc également contre la Russie soviétique et utilisera ses démocraties-peuples dès que des tendances antijuives s'y manifesteront. Il se peut que Staline en soit également conscient et qu'il maintienne donc consciemment le judaïsme en Russie[16] jusqu'à ce qu'il soit suffisamment fort, intérieurement et militairement, pour pouvoir faire face en toute tranquillité à une menace des démocraties juives.

Nous sommes donc, le cas échéant, sur le même front que la Russie.

Car il doit se passer quelque chose chez nous pour empêcher que le chêne allemand qui est tombé soit complètement envahi par la végétation et pour permettre son redressement. Et si mes réflexions sur la Russie soviétique sont correctes, il n'y a aucune raison d'attendre. Les mesures nécessaires peuvent toutefois être prises de telle manière qu'il ne faut pas s'attendre à une intervention de la juiverie mondiale.

Les juifs allemands, je veux dire les juifs vivant en Allemagne depuis de longues décennies, voire des siècles, ont généralement un système à deux enfants. Beaucoup n'ont qu'un enfant, beaucoup n'ont pas d'enfant du tout. S'il n'y avait pas eu l'arrivée des juifs de l'Est, le judaïsme en Allemagne aurait probablement quasi disparu depuis longtemps. S'il nous est donc possible d'empêcher l'immigration juive, le judaïsme en Allemagne ne peut en fait représenter aucun danger.

Or, il est tout à fait possible d'empêcher ou de limiter l'immigration. De telles lois existent également dans certains États d'Amérique du Nord, ainsi

[16] [NdT : sauf que Staline, d'après le chercheur russe Gregory Klimov, Joseph Staline (en fait Djougachvili = fils de juif) était à moitié juif. Le juif David Weissmann prétend quant à lui, que Staline était complètement juif (B'nai B'rith Messenger, 3 mars 1950, p. 19).]

qu'en Angleterre, en Nouvelle-Zélande et dans d'autres pays, qui ne sont donc pas encore taxés de judéophobie.

La reproduction du peuple juif par le mariage avec des Allemands est également sans danger. Les mariages mixtes au premier degré n'ont déjà souvent pas d'enfants, mais la plupart du temps, les enfants issus de tels mariages restent sans descendance. Et même si dans certains cas, même s'ils sont 10 000 ou 20 000, la reproduction réussit, ce serait un très mauvais signe pour la force du sang allemand et du peuple si les restes juifs ne pouvaient pas être absorbés et rendus inefficaces.

Biologiquement, je ne vois donc pas de danger juif pour l'Allemagne dès lors que l'immigration juive est bloquée. Mais le moyen le plus sûr d'éviter à l'avenir que le judaïsme ne prenne le dessus, c'est de renforcer les défenses internes du peuple allemand contre le poison parasitaire juif. Cela implique une éducation de la jeunesse meilleure et plus saine que celle qui a été pratiquée jusqu'à présent, ainsi que l'élimination de tout signe de désintégration, d'immoralité, de dépravation des mœurs, de possibilité de corruption et de décomposition culturelle au sein du peuple allemand. Là où règnent l'ordre et des mœurs strictes, comme vous l'avez dit vous-même avant-hier, le juif ne se sent pas à l'aise, il ne reste pas. Et s'il reste, il prouve par là qu'il aime lui aussi l'ordre et qu'il se conforme ainsi aux coutumes et aux conceptions allemandes. Nous pouvons alors l'accueillir tranquillement comme un Allemand. Une jeunesse saine est alors à l'abri de la séduction et de l'égarement, et elle continuera à s'éduquer elle-même et à se garder pure de tout ce qui est vil et sale.

En ce qui concerne la rupture de la position de force actuelle des juifs en Allemagne, nous n'avons pas à nous inquiéter. Car le jour où le Président du Reich vous confiera la chancellerie sur la base du vote du peuple allemand et donnera ainsi à notre Parti la possibilité de mettre en pratique les points de son programme, l'élévation sera telle que les juifs abandonneront d'eux-mêmes leur position de pouvoir et se soumettront au nouvel ordre. Il faudrait alors légiférer pour que certaines fonctions et certains postes de l'État ne puissent être confiés qu'à des personnalités de sang allemand et que, dans la vie culturelle allemande, la conception culturelle allemande, le style allemand, l'art et la musique allemands et les hommes allemands soient décisifs. Le reste peut être laissé à la nouvelle éducation saine de la jeunesse et à la nouvelle structure économique, sur laquelle je vous ai déjà donné une conférence. Pour le reste, le juif peut, à mon avis, ne pas être inquiété. Au contraire, il incombera à l'État et à l'économie de mettre ses capacités et ses qualités particulières au service de la collectivité.

Aucun homme, aucun peuple, aucun État ne peut alors s'opposer d'une manière ou d'une autre et ne le fera d'ailleurs pas. Tout au plus, nos mesures peuvent-elles être imitées par quelques peuples encore sains et pleins d'avenir ».

Comme je restais un instant silencieux, Hitler baissa brièvement les yeux. Il pinça les lèvres et fit un mouvement avec son bras, comme s'il voulait tirer un trait sous quelque chose. Mais il n'a rien dit, il m'a regardé à nouveau. C'est pourquoi j'ai continué :

« En ce qui concerne l'Angleterre, les remarques de notre guide d'hier au musée ont été pour moi d'une grande importance, dans la mesure où elles correspondent parfaitement à ma conception. L'Angleterre ne ressent aucune obligation germanique ou nordique. En effet, elle n'est plus un État nordique, à l'exception de quelques caractéristiques qui subsistent et d'une partie de la population, notamment en Écosse. Les intérêts très étendus de l'Angleterre dans le monde entier ont depuis longtemps fait disparaître les sentiments nordiques au profit des nécessités de l'empire.

L'Angleterre ne peut tolérer aucune puissance surpuissante en Europe, qu'il s'agisse du pouvoir de Louis XIV, de Napoléon, de Bismarck ou de Guillaume II. Elle ne tolérera pas non plus une Allemagne nationale-socialiste surpuissante. Cela ne peut et ne doit naturellement pas nous empêcher de revendiquer et de garantir nos droits vitaux et nos nécessités vitales. À cet égard, la voie que Pilsudski vous a proposée il y a quelque temps me semble être la seule vraie et la plus juste. Elle correspond aussi tout à fait à mes idées en matière de politique économique.

Mais l'Angleterre essaiera de nous faire perdre ce chemin, tout comme la France n'a pas approuvé récemment le projet du Dr Curtius(2) de former une union douanière avec l'Autriche. Et l'Angleterre a les moyens d'essayer et d'obtenir cela. Si nous voulions en revanche nous assurer par un réarmement militaire, cela aurait pour conséquence que l'Angleterre n'agirait que plus rapidement. Elle est en mesure de le faire à tout moment, car elle a en main, par le biais de la Loge, tous les gouvernements des États qui nous entourent : France, Belgique, Hollande, Danemark, Norvège, Suède, Pologne, Hongrie, Autriche et Tchécoslovaquie. Il n'y a que sur la Russie qu'elle n'a pas d'influence.[17]

Il n'y a donc pour nous qu'un seul allié en Europe, avec lequel nous pourrions faire la paix avec l'Angleterre : la Russie. Mais, comme nous l'avons déjà expliqué, nous ne pourrons nous allier avec elle que lorsqu'elle commencera à abandonner les tendances internationales du bolchevisme et à se libérer de la tutelle juive, c'est-à-dire après dix à vingt ans.

C'est le temps que nous devons attendre, mais c'est aussi le temps que nous pouvons prendre pour nous-mêmes, pour notre renouvellement en matière de politique intérieure, de politique économique et de politique sociale. Et ces mesures politiques nous rendront peu à peu amis aux yeux de nos voisins, tout autour de nous, et aux yeux de la Russie. Car nous allons justement résoudre

[17] [NdT : lire à ce sujet *La Finlande dans l'œil du cyclone*, d'Erkki Hautamäki, didi18edition.com]

les problèmes dont ils souffrent tous. Mais il nous faudra aussi dix à vingt ans pour y parvenir ! On ne peut pas jeter les bases d'une nouvelle vision du monde en quelques années, on ne peut pas inculquer de nouvelles connaissances à un peuple avec le trémie de Nuremberg. Elles doivent d'abord être éveillées, se réveiller, puis croître et se développer. Et nous-mêmes avons encore besoin d'années pour donner forme à nos idées.

Dix à vingt ans de construction ! Et ensuite, s'appuyer sur l'immense empire russe, qui entre-temps a également pris forme et figure et qui pourrait peut-être être fortement fécondé par nos idées ! Le moment sera alors venu de tendre la main à l'Angleterre. Car alors, nous ne pourrons plus être vaincus par l'Ouest. Si nous poursuivons alors vos grandes idées d'unification avec l'Angleterre, alors on nous accueillera à bras ouverts et on nous rendra nos colonies ; on nous laissera aussi à nouveau construire des bateaux et des avions, parce qu'on cherche la paix avec nous, tout comme nous voulons l'avoir avec les autres ».

Hitler regarda gravement devant lui lorsque j'eus terminé. Il se taisait lui aussi et se levait pour aller et venir dans la pièce. Puis il s'arrêta devant moi et dit d'une voix calme :

« Wagener. Nous n'aurons pas tout ce temps. Nous ne pouvons pas faire la navette entre l'Angleterre et la Russie pendant vingt ans ».

« L'Angleterre fait la navette depuis des siècles ! C'est justement sa supériorité et le secret de sa puissance ! »

« Mais l'Angleterre est maintenant une puissance mondiale depuis des siècles [répliqua Hitler], et nous commençons seulement à relever la tête. Nous devons essayer de gagner l'Angleterre ».

« Nous la gagnerons si elle sent que nous voulons tendre la main à la Russie ! »

« Alors vous voulez tromper la Russie ? »

« Non, Monsieur Hitler. Je ne veux tromper personne. Car toutes deux ont besoin de nous ou peuvent avoir besoin de nous ; et nous aussi, nous avons besoin des deux ».

« L'Angleterre a trois ennemis dans le monde [dit Hitler], c'est la Russie, l'Amérique et le Japon. Elle le sait, elle doit le savoir. Et c'est pourquoi elle sera prête à nous suivre lorsque nous lui paraîtrons dignes de conclure des traités avec nous ».

« La Russie ne pourra être l'ennemie de l'Angleterre que dans vingt ans [répondit Wagener]. L'Amérique ne peut pas encore se permettre d'être l'ennemi de l'Angleterre. Car pour conquérir économiquement le monde, elle a besoin de la seule domination maritime. Et dans un premier temps, l'Angleterre la lui conteste avec succès. Et le Japon n'est pas seulement l'ennemi de l'Angleterre, mais aussi de l'Amérique. Peut-être l'hostilité commune pourrait-

elle justement être de nature à rapprocher ces deux États en vue d'une attitude commune vis-à-vis du Japon ».

« Dans ce cas, nous nous trouvons à plus forte raison entre deux mondes qui grandissent de manière surpuissante [répondit Hitler]. Et si nous voulons alors nous décider, nous serons probablement assis entre deux chaises ».

« 70 millions d'Allemands, c'est trop [dit Wagener] pour qu'ils ne puissent pas attendre et être suivis avec intérêt par les deux mondes. Et nos idées socio-politiques et socio-économiques sont trop fortes pour ne pas trouver un écho dans les deux mondes. Nous n'avons pas besoin de 'Komm. Intern.'[18] pour gagner à notre cause les masses laborieuses du monde entier. La justesse de nos mesures et leurs succès ouvriront la voie à notre socialisme et empêcheront ainsi le passage à l'acte d'une attitude hostile de la part des cercles libertaires encore en tête dans les démocraties occidentales ».

Hitler dit alors :

« Wagener. J'admire l'Angleterre. J'admire sa politique claire et clairvoyante. J'aime l'Angleterre comme un peuple frère et les explications de l'homme du musée hier n'y ont rien changé.

Pourquoi ne serait-il pas possible de s'entendre, même en faisant l'impasse sur 1866 ? Si nous ne faisons rien qui puisse déranger les intérêts anglais, si nous ne négligeons rien pour faire comprendre à l'Angleterre cette volonté de notre part, alors il faut réussir à convaincre ce pays, qui a toujours possédé les plus grands politiciens et diplomates du monde, de ce qui est pourtant évident : les mers du monde ont besoin d'une police qui maintient l'ordre, d'une puissance qui peut imposer l'ordre. Elle est l'Angleterre, doit être l'Angleterre et doit rester l'Angleterre. Et nous avons besoin d'espace pour nos hommes et, sans cet espace, nous représentons toujours une menace pour les autres, sur le plan politique et économique. Car pour pouvoir nourrir les hommes dans nos étroites frontières, nous devons exporter pour échanger les denrées alimentaires qui nous manquent, et ce à n'importe quel prix ! Mais si nous avons de l'espace, cette contrainte disparaît et nous n'avons plus besoin de déranger les intérêts économiques de l'Angleterre et de l'Amérique. Où y a-t-il un point qui serait contraire aux intérêts de l'Angleterre ? Le fait de nous laisser les mains libres à l'Est signifie la paix définitive dans le monde. Et pour cela, nous pouvons être prêts à renoncer à nos anciennes colonies et à une flotte de guerre.

L'Angleterre et l'Allemagne seraient alors ensemble les garants du calme et de l'ordre dans le monde. Ce que la Société des Nations n'a pas réussi à obtenir, et ce que toute autre fédération, même la plus sophistiquée, ne pourra jamais obtenir, un traité fraternel entre l'Angleterre et l'Allemagne peut l'obtenir.

[18] [NdT : Kommunistische Internationale, Komintern]

C'est l'objectif de politique étrangère que j'ai en tête et pour lequel je veux me battre ».

C'est ainsi que Hitler a conclu notre conversation, qui m'a semblé être l'une des plus significatives que j'ai jamais eues avec lui. Sa ligne de conduite vis-à-vis de l'Angleterre et sa foi en l'Angleterre étaient si claires comme du cristal qu'il était impossible de répliquer. Et pourtant, je sentais qu'il y avait une fausseté intérieure et une auto-illusion dans cette conviction apparemment sacrée de Hitler.

Combien de fois Hitler avait-il exprimé que nous vivions un bouleversement de l'histoire mondiale, un changement de l'individualisme au socialisme, du sens du moi au sens du nous, du droit libéral de l'individu à l'engagement et à la responsabilité envers la communauté. Or, l'Angleterre est le représentant typique du libéralisme et de l'individualisme, la Russie celui du socialisme, même si c'est encore sous une forme stupide et extrême.

Si la grande idée de base de Hitler est juste, l'évolution du monde va de l'attitude anglaise à l'attitude russe, – qui nécessite bien sûr une purification, comme nous l'avions prévu dans nos propres idées socialistes. Il serait alors erroné de s'accrocher au représentant de l'idée en déclin. Il faut au contraire regarder vers le monde nouveau, le monde à venir ! L'histoire mondiale suit son cours, immuable, comme le cours des étoiles. Dans l'histoire, les grandes personnalités n'ont toujours réussi et prouvé leur grandeur que lorsqu'elles se sont placées à la tête de l'évolution naturelle, où elles ont déployé le drapeau de la nouvelle vision du monde et l'ont porté en avant dans la direction où l'évolution allait de toute façon. Mais celui qui a marché contre cette direction a toujours été vaincu par l'évolution, écrasé et piétiné, et à côté de lui sont généralement tombés aussi tous ceux qui marchaient avec lui.

Car lutter contre l'évolution naturelle est un péché contre l'esprit.

Il me semblait incompréhensible qu'un génie comme Hitler puisse commettre une telle erreur fondamentale. Il devait s'agir d'une opinion préconçue ou d'un lien d'une toute autre nature, ce qui, encore une fois, était inimaginable pour moi. J'étais décidé à aborder à nouveau ce sujet avec Hitler à la prochaine occasion.

Nous avons pris congé et Hitler m'a dit qu'il allait maintenant au Gau pour y voir Streicher. Je n'avais pas besoin de l'accompagner. Il voulait lui dire que la tâche de son *Stürmer* était désormais de rendre le peuple allemand et la jeunesse allemande forts contre les influences corrosives du judaïsme.

Les méthodes des juifs pourraient être décrites, les attaques haineuses devraient être évitées.

Pas d'incitation à la haine des juifs, pas d'attaques humiliantes, mais une mise en évidence claire de l'importance de la connaissance de la nature juive et

du danger juif.

Une fois dans ma chambre, j'avais la conviction d'avoir obtenu un succès au moins dans ce domaine. En politique étrangère, deux points de vue s'opposaient, dont le rapprochement semblait impossible, car les prémisses étaient différentes. Seule l'une ou l'autre pouvait l'emporter.

# 21. Rencontre avec Streicher – Hitler refuse les voyages à l'étranger – Poursuite des discussions sur la politique économique

Le soir, Hess arriva à Nuremberg avec Schreck et l'autre voiture. Le représentant de Daimler-Benz, Monsieur Härlin, avait tout mis en œuvre pour remettre en état la voiture qui se trouvait justement dans l'atelier.

Hess apporta en même temps la nouvelle que plusieurs Gauleiters étaient arrivés à Munich pour faire une conférence à Hitler sur l'aggravation de la question du chômage. De plus, des rapports en provenance de Berlin indiquaient que le gouvernement avait l'intention d'interdire la S.A.

Hitler décida donc de renoncer à son voyage à Berlin, qui était de toute façon perturbé, et de retourner le lendemain en voiture à Munich.

Le soir, nous étions encore assis avec Streicher, qui voulait prendre congé car il avait appris notre départ. J'ai ainsi eu l'occasion de faire un peu plus ample connaissance avec lui.

Il ne m'a pas semblé antipathique. C'était un type têtu, qui avait surfé sur son antisémitisme et s'était donné pour mission de démasquer le juif, comme il l'appelait. Si l'on rassemble méthodiquement tous les méfaits commis par des juifs, si l'on met à jour le cynisme avec lequel un juif agit souvent et avec lequel on agit également méthodiquement à partir d'une centrale juive indubitablement existante, si l'on examine les milliers et les milliers de suicides que des Allemands ont commis parce qu'ils avaient été spoliés par des juifs, expropriés et réduits à la servitude d'intérêt, et que l'on voit ensuite les juifs devenus riches et leurs femmes porter à leurs doigts sales et à leurs mains fétides les bijoux volés et les joyaux acquis par la sueur et le sang de leurs victimes, alors on peut comprendre l'attitude de Streicher.

Mais une telle attitude ne peut et ne doit pas être déterminante pour les décisions politiques. La tâche des dirigeants d'un peuple n'est pas la vengeance, mais la cessation et la prévention ! Streicher en était manifestement conscient.

« Je voulais seulement arracher le masque de mouton du visage diabolique de ces juifs, de ce peuple de parasites », dit-il. « Le peuple allemand doit apprendre à ne plus se laisser tromper par ce masque. Reconnaître le juif, c'est déjà se défendre à moitié. C'est pourquoi le juif essaie toujours d'éviter d'être reconnu. La Bible en témoigne à plusieurs reprises. Lors de la fuite de Sodome et Gomorrhe, il est écrit qu'ils étaient condamnés à mort s'ils étaient reconnus. Le fait de ne pas être reconnus joue un rôle important chez eux. Une preuve de

leur mauvaise conscience. Ce n'est pas pour rien qu'ils cherchent à introduire des chapeaux uniformes, des lunettes uniformes, et même des costumes uniformes ! Parce que le crâne d'un juif se trouve si bas entre les hautes épaules juives, on introduit l'idée que les autres doivent également avoir ces vilaines épaules hautes. Dans toutes les jupes et tous les manteaux, et surtout dans les robes et les chemisiers des femmes, les épaules sont méthodiquement surélevées par de la ouate et d'autres garnitures. Et ensuite, les confectionneurs juifs persuadent leurs clients que c'est la mode, oui, c'est beau ! Et les gens stupides, les Allemands, les Français et les Anglais, et bien sûr les Américains, y croient aussi de bonne grâce et finissent par trouver cela beau. Ce faisant, ils ne se doutent pas qu'ils ne doivent assumer cette déformation maladive de leur noble figure aryenne, que Dieu leur a donnée, que pour que le juif ne soit pas si facilement reconnu au premier coup d'œil, même de dos ! ».

Streicher était un fanatique. Et dans son fanatisme, il allait parfois trop loin. Comme le problème sexuel joue un grand rôle chez le juif, Streicher cherchait aussi à exprimer l'importance de cette question dans son *Stürmer*, bien qu'elle ne se prêtât pas à un journal que la jeunesse puisse aussi avoir entre les mains. « Mais », dit-il encore, « le sadisme propre à tout être parasite n'entre naturellement pas seulement en ligne de compte dans la lente saignée économique d'une victime, mais aussi dans la docilité sexuelle, sans parler de l'abomination d'un meurtre rituel, qui est sans doute par ailleurs rejeté par la communauté juive en général »[19].

« Nous ne devons plus aller trop loin », lança alors Hitler. « Il serait faux de généraliser des cas isolés de nature laide, commis par des criminels. Il y a aussi le danger que l'intention d'éclaircir la situation crée une atmosphère qui n'était peut-être pas du tout voulue par vous, mais qui peut conduire, le moment venu, à des excès dont les conséquences politiques seront supportées par l'ensemble du peuple allemand ».

Streicher n'a pas mené une vie de maître, comme l'ont fait certains autres Gauleiters après la prise du pouvoir. Il évitait même toute dépense. Il est resté longtemps dans son appartement de maître d'école, alors qu'on aurait dû exiger de lui depuis longtemps une certaine représentation. Il ne faisait rien de lui-même et ne voulait rien faire de lui-même. Mais il lui manquait la base éthique pour pouvoir garder la mesure qui lui était nécessaire et que Hitler exigeait de lui.

Après son départ, nous sommes restés encore quelques instants ensemble, à lire le journal et à bavarder de temps à autre.

Alors que nous parlions de l'évaluation correcte des conditions à l'étranger, je dis à Hitler :

[19] [NdT : voir *Meurtres rituels juifs* d'Arnold Spencer Leese, didi18edition.com]

« Vous avez lu tellement de choses et vous avez acquis une telle connaissance de l'histoire mondiale qu'il est maintenant indispensable que vous connaissiez vous-même le monde. Vous ne connaissez que votre patrie proche, Vienne et Munich, ainsi que les villes et les régions allemandes. Mais même des Allemands, vous ne connaissez déjà qu'une partie, et l'étranger vous est étranger.

Lorsqu'un soldat doit mener une attaque ou toute autre entreprise, il étudie bien la carte et son adversaire, mais ce qui est le plus précieux, c'est la vue personnelle du terrain de combat. S'il l'oublie, il peut arriver que sa carte soit erronée ou que son orientation soit mauvaise. S'il avait regardé le terrain, même brièvement, il aurait peut-être pris une toute autre décision.

C'est pourquoi il faut se décider à connaître l'étranger. Pour l'instant, c'est encore possible. Aujourd'hui, vous pouvez encore voyager en tant que personne privée et voir ce que vous voulez voir. D'année en année, cela devient de plus en plus difficile. Et si vous êtes au gouvernement, ce ne sera plus possible du tout.

Vous devez alors vous fier aux descriptions et aux représentations que vous donnent les autres, des personnes qui manquent peut-être de toute imagination et de toute connaissance profonde. Et vous n'êtes pas en mesure de juger si ce que l'on vous dit est vrai, vous ne pouvez même pas vous faire une idée de ce que l'on veut vraiment vous dire ».

« Wagener. Tout cela est très bien. Et je vous donne entièrement raison. Mais vous venez d'entendre de la bouche de Hess à quel point la situation est tendue en permanence. Croyez-moi : si nos adversaires savaient que je suis quelque part en France, par exemple, ils profiteraient de mon absence pour porter un coup ».

« Mais le monde n'est pas si grand que vous ne puissiez être de retour dans les 24 ou 48 heures. Et de toute façon, un gouvernement démocratique n'est pas si prompt à la décision ».

« Sans doute. Mais j'ai aussi le sentiment que je n'ai pas le droit de faire un voyage d'agrément alors que le peuple, alors que mes partisans sont au chômage et dans le besoin ».

« Cela ne changera rien, Monsieur Hitler. D'une part, ce n'est pas un voyage d'agrément et, d'autre part, vos camarades de parti comprendront parfaitement la nécessité pour vous de connaître les pays et les peuples voisins. Et puis, il n'est pas nécessaire de le faire savoir partout ».

« Nos adversaires politiques y veillent déjà ! »

« Et pourtant. Le regard sur le terrain de combat, militairement parlant, est votre devoir ! Il ne faut pas le manquer. Comment voulez-vous apprendre de l'histoire mondiale sans connaître le monde lui-même ? »

Hitler l'a bien compris. Lui aussi avait envie de sortir. Ce n'était pas non plus la crainte qu'il se passe quelque chose pendant son absence qui l'en empêchait. Il ne faisait qu'avancer cette raison. Mais il s'agissait sans aucun doute d'un certain complexe d'insécurité. Il ne savait pas parler de langues étrangères, il n'aimait pas les hôtels ou les régions étrangères, il n'aimait pas du tout les conditions étrangères qu'il ne connaissait pas, il craignait de se retrouver sur un parquet auquel il n'était pas habitué, et il craignait sans doute de devoir, lors d'un tel voyage, se mettre à la remorque d'un autre, dont il dépendrait pendant ce temps. Mais il ressentait cela comme une contrainte ! Et c'est contre cela qu'il se révoltait intérieurement.

Plus tard, j'ai encore essayé à plusieurs reprises de l'emmener avec moi lors de voyages à l'étranger que je faisais moi-même. Il cherchait et trouvait toujours des raisons pour lesquelles ce n'était pas possible.

C'était dommage. Beaucoup de choses auraient peut-être été différentes par la suite s'il avait connu d'autres pays, vu d'autres habitudes et attitudes, entendu la langue, la musique, l'accord de vie d'autres peuples. Et un homme comme Hitler aurait appris et assimilé plus de choses lors d'un tel voyage qu'un autre homme en des années d'études.

Cela n'aurait pas dû être le cas. Mais il ne faut pas négliger cette lacune dans sa formation préalable, et surtout ce moment de faiblesse inconditionnelle dans son caractère. C'est l'une des explications du choix malheureux de ses futurs conseillers en politique étrangère.

En automne 1930, une discussion sur les problèmes économiques eut encore lieu avec Hitler, Straßer et le Gauleiter de Munich Adolf Wagner, pour ainsi dire une suite à mes conférences commencées au début de l'été.

*(Suit un long développement sur les théories économiques de Wagener, qui reprend beaucoup de ce qui a déjà été présenté auparavant. La recommandation selon laquelle la participation aux bénéfices doit être proportionnelle au travail fourni est nouvelle. La limite maximale devrait être le salaire d'un mois. Les bénéfices supérieurs à ce montant sont versés aux organisations professionnelles concernées. Celles-ci seraient alors en mesure de prendre en charge la plupart des tâches sociales de l'État, ce qui dépolitiserait ces tâches jusqu'ici controversées. Afin d'harmoniser la monnaie avec le système de « rétrécissement de la propriété », Wagener recommande l'introduction d'une sorte de « monnaie flottante » qui perdrait un certain pourcentage de sa valeur chaque année. Grâce à la comptabilité et aux techniques bancaires modernes, cela serait tout à fait possible. – Note de Turner)*

Lorsque j'eus terminé, il s'écoula un certain temps avant que Hitler ne prenne la parole et explique que les idées et les plans étaient certes audacieux sur certains points, mais si séduisants que, n'étant pas un spécialiste, il s'étonnait que l'on n'ait pas encore eu de telles idées ou des idées similaires. Il devrait donc naturellement entendre d'autres personnes à ce sujet. Mais la tâche du nouveau département politico-économique à mettre en place auprès de la

direction du Reich consisterait tout d'abord à réfléchir de manière approfondie à ces questions et à les mettre sur papier. Mais il demanda à nouveau, et m'engagea personnellement, à ce que rien de ces idées ne soit divulgué au monde extérieur.

« Si elles sont justes et réalisables, personne n'a besoin de les connaître avant que nous puissions passer à leur mise en œuvre. Si elles sont fausses ou irréalisables, leur divulgation pourrait nous causer des dommages infinis. Car on qualifierait nos objectifs d'utopiques et nous-mêmes de fantaisistes.

En outre, je me rends de plus en plus compte d'une chose, je crois vous l'avoir déjà dit à l'époque : que l'on ne peut réaliser de telles choses que si l'on détient le pouvoir incontesté dans l'État, si personne ne peut se mêler de nos plans et les édulcorer, et si le peuple tout entier est derrière nous, rempli de la foi et de la conviction que ce que nous faisons est effectivement juste et sert l'ensemble du peuple.

La conquête du pouvoir incontesté au sein de l'État apparaît ainsi comme la condition préalable à la réalisation de tous vos plans, ainsi que de nombreuses autres tâches politiques. C'est dans la préparation de cela, dans le travail pour cela, dans la lutte incessante pour l'élargissement de notre mouvement avec l'objectif d'entrer un jour au Reichstag comme le Parti le plus fort du peuple allemand, que réside notre tâche primaire. Soyez donc conscients, Messieurs, que tout ce qui nous rapproche de ce but est juste et doit être poursuivi avec une énergie croissante, et que tout ce qui nous rend le chemin vers ce but plus difficile doit être évité et empêché. Nous devons alors, nous devons ! trouver la récompense de notre persévérance et de notre fidélité à notre idée. Mais alors, nous aurons aussi les hommes qu'il faut pour juger de tels problèmes et les mettre en pratique ».

Straßer m'a regardé avec un grand sourire. En sortant, il me dit : « Wagener. Êtes-vous allé voir Göring ? J'ai de nouvelles raisons de penser qu'un camp hostile se forme chez lui, non seulement contre vous, mais aussi contre toute votre politique sociale ». [...]

# 22. La « Braunes Haus » – Wagener devient Pg rétroactivement – Hitler sur la démocratie et le principe du Führer

L'aménagement de la direction de la Reichsleitung der N.S.D.A.P. selon le plan de Straßer nécessitait un agrandissement important de la maison du Parti. Cela n'était pas possible dans la Schellingstraße. Hitler souhaitait également déménager le siège du Parti dans un quartier un peu plus représentatif. En effet, les visiteurs étrangers, non seulement l'envoyé de Pilsudski par exemple, mais aussi les Allemands qui, lors d'un séjour à Munich, voulaient voir la maison dans laquelle Hitler, le célèbre chef du Parti, siégeait avec ses collaborateurs, ne pouvaient tout au plus que regarder de côté en hochant la tête, honteux, lorsqu'ils passaient dans la Schellingstraße devant l'étroit immeuble de petits appartements de trois étages qui représentait la centrale de ce grand mouvement.

Le quartier le plus beau et le plus précieux de Munich était sans aucun doute celui de l'ancienne Königsplatz, où tout étranger se rendait, ne serait-ce que pour visiter les Propylées ou les collections d'art. S'il avait été possible d'acheter une grande maison dans ce quartier, cela aurait forcément signifié en même temps une sorte de propagande pour le Parti.

Et c'est vrai. Par l'intermédiaire d'une famille munichoise connue, on a réussi à acheter la maison n° 5 de la Briennerstraße, une ancienne maison patricienne qui se trouvait juste à l'entrée de cette rue depuis la Königsplatz, la seconde maison à gauche. Elle possédait un grand jardin dans lequel il était possible de construire des garages et des logements pour les conseillers et l'administration de la maison, sans que cela ne dérange la façade avant et l'ensemble du milieu. La maison elle-même était un palais de l'époque de Louis I^er^ qui se prêtait parfaitement à des fins de travail et de présentation, ainsi qu'à l'aménagement d'un foyer(1).

Hitler a fait lui-même les plans de la transformation. Comme il l'a dit lui-même, c'était la première fois qu'il se sentait indépendant dans son métier d'architecte. Il fit également les plans de l'aménagement intérieur.

Au rez-de-chaussée se trouvait tout d'abord le hall d'honneur, un vaste hall comme on en trouve partout dans les anciennes demeures seigneuriales de l'époque, sur le modèle des palazzis italiens, et qui était également courant dans les bâtiments Renaissance de la Briennerstraße. À droite, on se rendait à la Haute Cour du Parti, c'est-à-dire dans les locaux du major [Walter] Buch. L'aménagement était sérieux et de bon goût. La maison correspondait à la dignité de sa fonction et on entrait dans ces pièces silencieuses et fermées avec

un sentiment de crainte pieuse.

À gauche du hall se trouvaient les services administratifs, où résidaient Bouhler et Schwarz, le directeur et le trésorier du Parti.

Au premier étage, dans l'aile donnant sur la Königsplatz, se trouvaient les appartements de Hitler. La pièce d'angle était son bureau. Devant, une petite antichambre, et encore devant, le bureau de Hess. Dans l'autre aile se trouvaient les locaux de travail du département d'organisation I qui venait d'être créé, c'est-à-dire ceux de Straßer et de quelques sous-départements.

La salle des sénateurs, qui occupait presque toute la largeur de la maison, donnait sur la façade du jardin. Hitler y avait apporté un soin particulier. Toute la salle était lambrissée jusqu'au plafond avec différentes essences de bois, parmi lesquelles le noyer du Caucase et l'ébène jouaient un rôle particulier. Les fenêtres étaient également intégrées dans le mur en bois et ne devaient être ouvertes que pour l'aération. Le plafond était lui aussi recouvert de bois et un énorme lustre en bronze était suspendu au milieu pour éclairer de manière éclatante la salle qui, autrement, serait complètement obscure.

Sur le devant de la salle, face à l'entrée, et sur les deux côtés longs, 72 fauteuils étaient disposés en chœur d'église, sur deux rangées sur les côtés longs, lourdement rembourrés de cuir de saffiano rouge saturé.

Le sol de la salle était constitué d'un parquet artistiquement incrusté de différents bois avec un grand motif de soleil au centre, ce qui renforçait encore l'impression de solennité que donnait la salle. [...]

Au deuxième étage, au milieu de la façade avant, se trouvait une salle de réunion qui pouvait accueillir une cinquantaine de personnes autour d'une large table dressée en fer à cheval. De là, on passait dans mon royaume, qui se trouvait donc au-dessus des locaux de Hitler. Il a d'abord voulu faire construire un ascenseur pour un seul homme qui relierait son cabinet de travail au mien. Il voulait avoir la possibilité de me rencontrer sans que d'autres le voient. Et puis, il voulait aussi pouvoir recevoir chez lui des gens qui ne passaient pas par son antichambre, et pouvoir les renvoyer sans qu'ils tombent dans les mains des visiteurs suivants. « Enfin », disait-il, « je veux moi aussi pouvoir m'enfuir à l'occasion, si je ne veux pas parler à quelqu'un qui assiège mon antichambre » Mais des difficultés architecturales ont empêché l'installation de l'ascenseur.

Pour Hierl, qui souhaitait généralement travailler chez lui, il était prévu qu'il utilise la salle de réunion lorsqu'il était dans les locaux. Les autres salles étaient prévues pour les différents services du département de politique économique et sociale.

Le sous-sol de la maison du Parti était aménagé en restaurant, en taverne. Simple, avec des tables en bois lisse, confortable, et pour nous qui avions jusqu'alors mangé la plupart du temps dans ce petit café ou dans l'Osteria et qui

étions assis le soir dans le « Schellingsalon », c'était un grand confort. Nous avions maintenant un vrai foyer, bon marché et sans être dérangés, et nous pouvions aussi nous asseoir de temps en temps avec Hitler et discuter, ce qui n'était possible qu'en voyage. Mais comme chaque Pg avait accès à ce foyer du Parti, cette joie ne dura pas très longtemps.

Une large annexe, allant de la cave au premier étage, jusque sous la salle des sénateurs, et s'étendant dans le jardin, devait accueillir le fichier du Parti : un travail embarrassant, fastidieux et chronophage, qui consignait chaque Pg avec son numéro, une description détaillée de sa vie et une évaluation. Je n'ai jamais compris le sens et l'objectif de ce fichier. C'était l'œuvre principale du trésorier du Reich Schwarz. Mais comme les descriptions de vie n'étaient pas toujours exactes et les évaluations souvent fausses, conformément à l'attitude des personnes qui les donnaient, tout cela m'a semblé être un jeu plus enfantin, mais très coûteux. J'ai toujours eu le sentiment, lorsqu'on parlait de ce fichier, qu'il représentait des rudiments de cette première formation de parti, où l'on se réjouissait lorsque le nombre de membres avait augmenté. Le champ de vision de ces vieux Pg n'avait pas augmenté, seul le nombre de fiches avait augmenté. Et ils y prenaient un plaisir enfantin. Le génie, qui était en fait l'agent de ce développement, leur était étranger, de même que le contenu le plus profond de ses idées, qu'il nous incombait de former en une doctrine. Ils n'en étaient pas du tout affectés. Il y avait plus de national-socialisme dans la grande masse du peuple que dans les rangs de ces anciens combattants qui cherchaient dans ce fichier la preuve de leur importance.

D'ailleurs, lorsqu'il m'a montré le nouveau bâtiment, Schwarz a abordé la question du fait que je n'étais pas encore membre du Parti. C'était vrai. Un homme de la S.A., même un dirigeant de la S.A., n'avait pas besoin d'être Pg. Mais je n'avais jamais pensé à cette question. Personne ne m'en avait parlé, et moi-même, je n'avais jamais entendu parler de ce registre.

« Je vais vous donner un très vieux numéro, en dessous de 100, il y en a un qui vient de mourir. Son numéro est libre ».

« Non », ai-je dit. « Je préférerais ne pas avoir de numéro du tout, mais en aucun cas celui d'une personne décédée. Vous devriez honorer les numéros des morts et les entourer d'une couronne de lauriers, mais ne pas les prêter à d'autres ».

« Mais il est important que les plus proches collaborateurs de Hitler aient également les numéros les plus anciens », a déclaré Schwarz.

« Je pense que cela est indifférent. Ce qui est plus important, c'est qu'il s'agisse des meilleures têtes. Et là, les vieux numéros seraient peut-être compromettants avec le temps ».

Dieu merci, Schwarz ne m'a pas compris. Il se contenta de secouer la tête et de dire : « Si vous ne voulez pas. Mais nos numéros sont aujourd'hui déjà plus

de 600 000, alors vous en aurez un ». Mais il a encore secoué la tête : « Chef d'État-major, et un numéro aussi élevé. Non, c'est contraire aux principes du Parti ».

« Mais pas sa mission », ai-je ajouté.

« Je vais voir quand vous êtes arrivé ici. Je vous donnerai alors au moins un numéro de cette époque ».

C'est ainsi que Schwarz conclut cette conversation et que je reçus quelques jours plus tard une confirmation d'adhésion au Parti avec le numéro 156---[2].

Comme le nouveau siège du Parti pouvait être occupé dès la fin de l'année 1930[3], plusieurs entretiens eurent encore lieu avec Straßer, en partie avec Hitler, en partie sans, dans le but de définir la nouvelle répartition de la direction du Parti.

En général, on en resta au plan proposé par Straßer dès l'été. Straßer devait devenir le directeur de l'organisation I, c'est-à-dire avoir sous ses ordres toute l'organisation du Parti.

« Je vois dans l'organisation du Parti un défaut, je dirais même une erreur, si je peux me permettre », ai-je déclaré à une telle occasion. « Dans le Parti, les Gauleiters nomment leurs Kreisleiters, les Kreisleiters leurs Ortsgruppenleiter et les Ortsgruppenleiter leurs Blockwarte, comme on les appelle parfois. Et en outre, chacun nomme ses propres collaborateurs. Les fonctionnaires du Parti d'un Gau ont donc sans faille le visage du Gauleiter, et il en va de même dans les arrondissements et les groupes locaux. La descendance porte également le même visage.

Si nos Gauleiters étaient tous des personnalités particulières, des personnalités qu'un examen et une sélection auraient assignés à leur place, cela ne serait peut-être pas dommageable. Mais peut-être seulement ! Aucun homme n'est si parfait qu'il ne puisse utiliser un autre, oui d'autres !, à côté de lui, comme conseillers, aides et organes d'exécution, qui ont leur propre point de vue, leur propre attitude, leurs expériences, leurs connaissances. C'est la seule façon d'obtenir un résultat optimal.

Mais s'il choisit lui-même ces collaborateurs, à moins d'être un type particulier, il prendra généralement ceux dont il sait qu'ils sont de son avis, qu'ils ne lui poseront pas de problème et qu'ils appliqueront parfaitement ses instructions. Si par exemple un Gauleiter est en colère contre les enseignants, il privilégiera les collaborateurs qui ont la même attitude. S'il a eu une fois dans sa vie des raisons de se plaindre des juristes, il est alors facile de supposer que, dans le choix de son entourage, il privilégie particulièrement ceux qui, eux aussi, se plaignent des juristes. S'il est strictement catholique, il s'entourera de catholiques, s'il est socialiste, il ne prendra que des socialistes dans son équipe.

Mais même cela ne serait pas encore le pire. Je vois le plus grand danger

dans le choix des personnes disponibles à de telles fins ! Qui a le temps de se consacrer plusieurs heures par jour au travail du Parti ? Qui est prêt à abandonner sa profession pour s'occuper uniquement de politique à plein temps ? Il se peut qu'il y ait ici ou là quelques idéalistes, ici ou là quelqu'un qui se dévoue à nos drapeaux pour la cause. Mais sinon, il s'agit le plus souvent de personnes – nous devons en être conscients – qui n'ont rien accompli dans leur profession, qui sont aigries ou qui ne valent rien. Et le nombre de ces derniers est certainement le plus important.

Et ces hommes sont naturellement toujours prêts à se plier aux idées, aux conceptions, aux intentions du Gauleiter ou du Kreisleiter qui les a engagés. Ils vivent des cotisations qu'ils collectent et des fondations qui sont faites dans leur domaine, la plupart du temps par des personnes qui sont peut-être enthousiasmées par la grande idée du mouvement, qui veulent le soutenir, mais qui n'y adhèrent pas, car elles perdraient sinon leur position, leur gagne-pain.

Et c'est ainsi que pour les petits, mais peut-être aussi pour les plus grands, fonctionnaires du Parti, leur activité au sein de celui-ci ne devient pas seulement une profession, mais aussi un gain d'argent, et souvent un gain d'argent sine cura, et leur ligne directrice n'est pas la haute mission de notre mouvement, mais la profession de foi anxieuse et basse : 'Je mange le pain que j'ai préparé, je chante la chanson que j'ai composée' ».

Ici, Hitler m'interrompit d'un geste de la main.

« Je suis conscient des faiblesses de l'organisation de notre Parti. Vous dites vous-même que les riches, les saturés, tous ceux qui ont une situation stable, ne sont pas prêts à mettre en jeu leur existence réelle. Ils sont parfois prêts à apporter leur soutien avec de l'argent. Mais qui sait s'ils ne donnent pas les mêmes taux à d'autres partis, même aux communistes. Donc même le soutien financier ne prouve pas encore les convictions.

Mais nous voulons travailler, construire ! Nous devons élargir notre organisation, la structurer ! Seul un développement du Parti en largeur nous donnera la possibilité de grandir jusqu'à la position dans laquelle nous pourrons réaliser nos plans les plus secrets. La démocratie exige la masse ! C'est le nombre qui fait la différence. Notre tâche sera plus tard d'ennoblir la démocratie parlementaire, la plus primitive de toutes les formes de gouvernement d'un peuple qui se gouverne lui-même, en donnant au peuple, par le biais d'une constitution, la possibilité d'élever les meilleurs, les plus capables, les aristoï, sur le bouclier.

C'est pourquoi nous devons, nous aussi, d'abord chercher à attirer les masses. À quoi me servent cent savants, mille professeurs, à quoi me servent les gens prétendument instruits qui ne sont même pas assez éduqués pour reconnaître la trivialité du parlementarisme. Et avec la forme anglaise, qui, comme je l'ai maintenant reconnu, prévaut également en Amérique et dans toutes les autres démocraties de type occidental : utiliser la démocratie unique-

ment comme une organisation fictive et faire figurer sur les listes de candidats des partis, par le biais de la loge et d'autres associations secrètes et publiques similaires, ou même directement par le biais de l'argent, les personnalités qui constituent l'organe suprême, également secret, qui englobe les véritables intérêts du pouvoir, – je ne peux pas être ami avec cette forme. Car il s'agit en fait d'une tromperie du peuple. Mais je ne veux pas tromper le peuple. Et à la longue, il ne pourrait pas non plus être trompé, en tout cas pas le peuple allemand ! Car le peuple allemand est au fond vraiment démocratique.

Comment pourrions-nous avoir l'idée de prendre en main le gouvernement en Allemagne sans violence et sans fraude, si ce n'est en étant convaincus que le peuple allemand, dans sa volonté démocratique, confie le gouvernement à ceux dont il espère le salut et un avenir meilleur ? Je n'ai pas besoin de loges, je n'ai pas besoin de sociétés secrètes qui font croire au peuple qu'il choisit ses hommes, alors qu'en réalité, elles mettent leurs hommes sur les listes et les font élire. J'aurais honte d'abuser de la confiance que me témoigne ce peuple si durement frappé, si durement trompé et qui, dans son dernier espoir, se tourne vers un seul.

Et c'est pourquoi je dois faire de la publicité auprès des masses. Et ce que nous faisons actuellement n'est rien d'autre que de la publicité de masse, de la publicité du peuple pour le peuple. Et là, je dois prendre tous ceux qui se mettent à ma disposition. Si j'en trouve certains qui sont échoués, qu'est-ce que ça peut faire ? Ils sont certainement davantage disposés et déterminés que d'autres à se construire un nouvel avenir, à remplir leur pauvre vie d'un nouveau contenu. Oui, ils sont même souvent de meilleurs combattants, de meilleurs défenseurs de nos idées, de meilleurs porte-drapeaux de notre foi.

Qui préféreriez-vous voir dans l'organisation politique plutôt que de tels combattants ? »

Hitler s'était échauffé et me regardait avec des yeux enflammés mais néanmoins interrogateurs. C'est alors que Straßer intervint, apparemment pour mettre fin au débat qui avait pris une toute autre tournure que celle prévue [sic] et dit :

« Ce sera la partie la plus difficile de ma tâche, aligner les Gauleiters de manière uniforme et empêcher que des personnes indignes et fausses n'occupent des postes de chefs de district et de groupes locaux.

Je préférerais déjà trouver des personnes qui sont quelque chose, qui représentent quelque chose, qui ont accompli quelque chose et qui, remplies de foi en nos objectifs élevés, seraient prêtes à se mettre à notre disposition. Mais dans la vie civile, ce sont des exceptions, de très rares exceptions.

C'est différent pour les officiers ! Lorsque je regarde les chefs de la S.A. ! Un homme meilleur que l'autre ! Bien sûr, ils ont leur pension et peuvent au moins vivre, et personne ne peut la leur prendre. Et s'ils n'ont plus rien à la fin

du mois, ils restent couchés jusqu'à ce qu'ils touchent leur argent le premier jour. Mais cela tient aussi à leur attitude intérieure. Ils ont l'habitude d'assumer des responsabilités envers les gens, ils ont appris à ne pas se voir eux-mêmes, mais à voir l'ensemble, ils servaient autrefois l'empereur et maintenant le peuple, et ils sont convaincus qu'ils servent au mieux leur peuple en marchant avec le nouveau mouvement.

Mais ils sont apolitiques, ils sont seulement ouverts, fidèles et prêts à se sacrifier. Mais ils ne sont pas à la hauteur de l'intrigue de l'exercice politique. C'est pourquoi nous ne pouvons pas les utiliser comme Gauleiter ou Kreisleiter. Ils ne le veulent d'ailleurs pas ! Ils sont habitués à pouvoir porter le cœur sur les lèvres, ce qui n'est pas possible en politique.

Et il ne nous reste donc que ceux qui s'offrent à nous ».

« Mais pourquoi n'essayons-nous pas, ai-je lancé, de recruter aussi d'autres personnes ? »

« Nous essayons déjà [répondit Straßer], mais sans succès ».

« Ainsi, seuls ceux qui ne sont rien et ne possèdent rien arrivent à la direction du Parti et à la direction de ses sections ! »

« Pour l'instant, je l'avoue, c'est ainsi ».

« Et ces gens qui ne sont rien sont censés être des dirigeants politiques ! »

« Ils reçoivent leurs instructions précises, ils distribuent nos journaux, ils placardent nos affiches et communiquent ce qui est écrit dans nos tracts ».

Hitler a alors interrompu notre discussion :

« Vous voyez. C'est pourquoi je suis pour le Führerprinzip [principe du chef]. Vous avez tous les deux raison. Nous dépendons de ceux qui se proposent. Et malheureusement, ce ne sont pas toujours les meilleurs. C'est pourquoi nous ne pouvons pas les laisser parler librement. Ils ne doivent représenter que ce qui leur est communiqué d'en haut. Un seul peut diriger. Ils ne sont assez forts que pour obéir.

Nous ne serions pas un Parti, nous ne serions pas un mouvement, si nous permettions à chacun de dire ce qu'il pense. Cela n'a rien à voir non plus avec la démocratie. Ceux qui ne veulent pas nous suivre restent à l'écart. Mais nos organes doivent nous suivre. Où irait un homme si une jambe voulait marcher à reculons pendant que l'autre avance ? »

« Mais le danger n'est-il pas proche », ai-je demandé, « que ces gens exigent justement aussi de leurs collaborateurs, de leurs suiveurs, voire de tous leurs camarades de Parti et finalement de tout le peuple, qu'ils n'aient pas d'opinion propre ? Plus un homme est petit, plus son horizon est étroit, et plus il est lui-même contraint d'obéir, plus il est indulgent envers les autres, surtout s'il a un certain pouvoir sur eux. Je pense par exemple à nos sous-officiers. Dans l'armée, leurs arbres ne peuvent pas monter jusqu'au ciel, car il y a un officier

au-dessus d'eux. Mais malheur si un jour l'esprit des sous-officiers n'avait plus cette inhibition et prenait le dessus dans l'armée ! D'un seul coup, l'armée ne serait plus une armée allemande supérieure, mais une phalange d'hoplites, capable de vaincre et de mourir, mais qui aurait abandonné ce qu'il y a de plus précieux dans notre armée allemande, le Führerprinzip ».

« Pourquoi ? », s'exclama alors Hitler, et un reproche indigné transparaissait dans le ton de sa question.

« Car le principe du chef ne consiste pas en ce qu'un chef dirige, mais en ce que tous les chefs dirigent, à savoir chacun dans le domaine de sa responsabilité. S'il n'en était pas ainsi, un théâtre de marionnettes serait l'exemple le plus clair du principe du chef ».

« Straßer », demanda alors Hitler avec sévérité, « pensez-vous qu'il soit possible que nous donnions à chaque Gauleiter et Kreisleiter le pouvoir de diriger comme bon lui semble ? »

« Impossible ! Ce serait la dissolution du Parti ! »

« Et admettriez-vous », me demanda-t-il, « qu'un Sturmführer ou un Standartenführer fasse ce qui lui plaît avec sa S. A., sans tenir compte de vos ordres ? »

« Sans tenir compte de mes ordres, je ne le lui permettrais pas. Mais qu'il engage sa propre tête et son propre cœur dans le cadre de mes ordres, c'est ce que j'exige de lui, sinon il n'est pas un chef ».

Comme Hitler regardait Straßer d'un air interrogateur, celui-ci remarqua :

« Nous ne pouvons pas faire la même chose avec nos dirigeants politiques. La direction politique est aussi autre chose que la direction d'une association tout de même construite sur une certaine discipline ».

« C'est vrai ! », dit alors Hitler d'un ton calme mais déterminé :

« La direction politique est une chose qui appartient plus au domaine de la philosophie qu'à n'importe quel autre. La démocratie élève un homme sur son bouclier et lui confie la direction politique. Nous, les nationaux-socialistes, voulons plus tard lui donner les meilleurs et les plus compétents, l'élite de tout le peuple et de toutes ses professions, comme conseillers et comme collaborateurs, mais il doit 'diriger' après que le peuple l'a désigné.

Il n'est responsable que devant le peuple et sa conscience, et cela lui est donné par Dieu, c'est la voix divine en lui. Je veux encore reconnaître au-dessus de lui un tribunal terrestre, un tribunal populaire ou une cour de justice d'État ou un sénat. Mais pas le Reichstag ou un autre parlement. Leur tâche consistait, sur la base des élections de l'ensemble du peuple, à offrir le sceptre au nom du peuple à l'homme qui avait été désigné par les élections pour diriger les affaires politiques de l'État, c'est-à-dire pour diriger l'État, et, s'il était prêt à l'accepter et si le Président du Reich le lui avait remis, également au nom du peuple, à

traiter avec lui les affaires gouvernementales, c'est-à-dire à discuter de ses projets de loi, à les approuver ou à les rejeter, ou à faire ses propres propositions. Mais ils ne doivent plus pouvoir le révoquer. Ils doivent seulement pouvoir faire appel à la Cour de justice contre lui. Et une nouvelle élection populaire peut créer de nouvelles conditions.

La direction politique de ce seul homme exige toutefois la plus grande capacité de responsabilité éthique, les plus grandes vertus humaines et la plus grande aptitude à diriger le gouvernement et le peuple.

C'est pourquoi il ne peut et ne doit pas tolérer à des postes à responsabilité des personnes qui agissent contre sa volonté. Car ils agissent contre la volonté du peuple. Ils peuvent travailler et essayer d'imposer leur tête lors des prochaines élections. Et s'ils gagnent la majorité du peuple à leur cause, ils obtiennent ce qu'ils veulent. Dans une campagne électorale, c'est parti contre parti. C'est le plus fort qui l'emporte ! Et il sera aussi le meilleur !

Mais si, au sein d'un parti, des groupes se forment et que l'un ou l'autre pense pouvoir recruter des partisans et suivre sa propre voie, alors un tel parti n'est pas l'instrument auquel le peuple peut accorder sa confiance. Et il ne suivra pas non plus un tel parti et ne votera pas pour lui.

Il ne doit donc y avoir qu'une seule direction, une seule voix, un seul chef dans notre Parti. Le reste, c'est de la discipline, du discernement ou de la foi ».

Pendant un moment, nous sommes tous restés silencieux. Puis j'ai repris la parole :

« J'avoue que la direction d'un parti politique est différente de la direction d'une troupe, d'une troupe militaire telle que la S.A. Mais on peut tout de même faire certaines comparaisons.

J'ai déjà dit qu'il existe une grande différence entre une armée dont les officiers ont l'attitude d'une prestation indépendante et libre, dans le cadre des ordres et des instructions qui leur sont donnés, ce qui implique un grand sens des responsabilités, et une armée qui est dominée et dirigée par l'esprit d'un corps de sous-officiers.

Une différence similaire devrait également exister dans un parti. Si les différents dirigeants du parti sont portés par la grande idée qui remplit leur parti et en fait un mouvement politique, et s'ils laissent la conviction qu'ils tirent de leur savoir et de leur foi agir sur leurs camarades de parti appartenant à leur domaine et sur le public en général, ils auront, je le crois, un plus grand écho que des personnes insignifiantes, même si ce sont des fanatiques qui ne font que débiter ce qu'ils ont appris et compris dans la presse et dans leurs lettres de direction.

C'est pourquoi il me semble souhaitable, et je dirais même nécessaire, que nous mettions en place une école de responsables politiques fonctionnant selon

un plan précis, une école supérieure comme aucun parti ou peuple n'en a jamais eu jusqu'à présent – si je fais exception des anciennes écoles de rhétorique grecques et romaines – dans laquelle nous formerons une relève qui, grâce à la sélection que permettra cette école, sera d'un niveau très supérieur à celui des responsables politiques actuels du Parti.

Et si un service du personnel du département d'organisation I de Straßer transfère ensuite les meilleurs de ces stagiaires politiques comme collaborateurs et chefs d'État-major auprès des Gauleiters et comme aide aux Kreisleiters, afin qu'ils deviennent peu à peu eux-mêmes Kreisleiters et plus tard Gauleiters, alors le principe politique du chef me semble mieux assuré et applicable sans hésitation que si, comme c'est le cas actuellement, les Gauleiters peuvent agir comme ils le souhaitent dans leurs Gau, pour ainsi dire comme de petits Hitler ».

« Et combien de temps pensez-vous qu'une telle formation devrait durer ? », demanda Hitler. « Dans un premier temps, un semestre suffirait, soit cinq à six mois. Si les personnes concernées ont fait leurs preuves dans la pratique, une formation supérieure devrait suivre, qui durerait peut-être à nouveau un semestre. Et alors, des voyages à l'étranger seraient nécessaires. Mais pas des voyages d'agrément. Mais les personnes concernées se verraient confier des tâches qui nécessiteraient un séjour et des études à l'étranger, pour lesquelles il faudrait bien sûr leur donner les moyens de les accomplir. Une telle tâche pourrait être : la structure sociale de la population en Argentine ; ou : l'influence des méthodes de travail américaines sur la position sociale de l'ouvrier ; ou : l'importance économique du port de New York pour les États-Unis, etc. ».

« Straßer, [demanda Hitler,] que pensez-vous de ces idées ? »

« J'ai le sentiment qu'une telle formation fait déjà partie des ressorts de la direction de l'État. Mais les idées de base pour cela semblent plus considérables ».

« Comment le Parti », ai-je interrompu, « veut-il avoir des hommes disponibles pour des postes d'État s'il ne les forme pas d'abord. L'appareil du Parti est à cet égard une précieuse école de pratique ».

« Il me semble », dit Hitler, « que nous entrons maintenant dans un autre domaine. Sur ce point, je pense que nous serions rapidement d'accord. Car je suis tout à fait d'accord avec vous. Mais tout d'abord, vous vouliez placer à côté des Gauleiters une sorte de gouvernement secondaire, des collaborateurs qui ne seraient pas nommés par eux, mais par une centrale, c'est-à-dire des hommes qui, le cas échéant, seraient prêts et en mesure de faire le jeu de leurs Gauleiters. Et je refuse cela. Cela me rappelle l'institution de l'État-major général dans l'armée. Derrière chaque commandant d'une formation supérieure se trouve un chef d'État-major ou un autre officier d'État-major général, qui a

le droit d'intervenir dans ses pouvoirs de commandement.

Chez Ludendorff, l'État-major général recevait souvent des directives, des orientations et des ordres avant que les commandants n'en soient informés. C'est l'État-major général qui dirigeait et non la généralité.

Je considère ce principe comme erroné et nuisible. C'est pourquoi je le rejette également pour l'organisation politique du Parti. Une telle organisation serait un parti dans le parti. Qui doit alors diriger ? Le chef du parti ou le chef de cet État-major, c'est-à-dire le chef du département d'organisation I ? Ou même son propre chef d'État-major !

Nous ne devons pas tolérer de gouvernement secondaire au sein du Parti, et je ne le tolérerai pas ! La formation de personnalités pour des tâches d'État n'est pas pour demain. Peut-être pourrons-nous envisager plus tard de telles formations. Pour l'instant, il s'agit de recruter en masse ! Pour cela, nous avons besoin de combattants ! Nous ne pourrons avoir besoin d'administrateurs intelligents que lorsque nous aurons créé la nouveauté qu'il s'agira alors d'administrer ! »

De telles discussions ont eu lieu à plusieurs reprises, jusqu'à ce que le but et la mission des différents départements de la nouvelle direction du Parti soient clairement définis. Hitler écoutait attentivement toutes les opinions et objections et prenait toujours des décisions parfaitement définies. Il suivait souvent les explications de ses conseillers, sans que l'on sache vraiment s'il était lui-même du même avis auparavant. Mais parfois, son attitude était manifestement le résultat d'une connaissance intuitive pour laquelle il était difficile de trouver des raisons rationnelles. Certes, il cherchait alors lui-même des raisons logiques pour justifier ce qui nous semblait parfois être une opinion préconçue.

Je me remémore qu'un jour, à l'occasion d'une affaire dont je ne me souvenais plus, il a fait une déclaration du genre : la solution au problème en question doit être telle ou telle. Il ne pouvait pas en donner les raisons, mais il les trouverait. Quelques jours plus tard, il me rencontra quelque part dans la Braunes Haus et me dit qu'il avait maintenant trouvé la raison qui l'avait amené à cette opinion. Mais lorsqu'il me l'exposa, nous arrivâmes à la conclusion que cette prétendue raison devait mener à de toutes autres conclusions. Il se mit alors à rire en secouant la tête et déclara : « Mais alors, la raison est fausse ». Mais il ne laissa pas sa conviction s'ébranler. Et il s'avéra plus tard qu'il avait raison.

# 23. Röhm devient chef d'État-major de la S.A. – Les opinions de Hitler sur l'homosexualité – Son remède politique : *« ne rien faire »*

Plus la date de l'emménagement dans la nouvelle maison du Parti et le remaniement de la direction du Reich approchaient, plus il devenait important de pourvoir le poste de chef d'État-major de la S.A.

Après avoir échoué à convaincre le général von Falkenhausen d'assumer cette fonction, Hitler refusa de faire une nouvelle tentative avec un général actif ou anciennement actif. Mais il devait s'agir d'un officier, habitué à travailler dans des États-majors, et qui avait des qualités de chef. De plus, il devait avoir sa confiance.

Il ne connaissait qu'un seul officier répondant à ces trois exigences : Röhm. Röhm était à l'État-major du général Kdos à Munich, le 9 novembre 1923. Il avait participé la veille au soir, en compagnie du général commandant von Lossow, aux réunions à la brasserie Bürgerbräukeller et avait été témoin de la poignée de main que le général, ainsi que le commandant de la police, le colonel Seißer, et le Ministre-Président bavarois, le Dr Kahr avec Ludendorff et Hitler pour confirmer leur décision de lutter ensemble contre le communisme et contre le gouvernement de Berlin, qui n'était pas assez fort pour empêcher le communisme de continuer à saper et à renverser l'Allemagne avec ses moyens d'État.

« Tout était clair », m'a dit Hitler. « L'appel que nous avions rédigé est connu. Et personne n'a pensé que l'un voulait trahir l'autre. Je crois encore aujourd'hui que ni Kahr, ni Seissler, ni Lossow n'ont eu de pensées de trahison en se serrant la main. Röhm me l'a confirmé à l'époque.

Ce n'est que grâce au cardinal Faulhaber, à qui les personnes très religieuses comme Kahr et Seißer ont annoncé le plan juste après leur départ de la Bürgerbräukeller, c'est-à-dire au milieu de la nuit, que l'accord a été modifié.

Je ne peux pas faire de reproches au cardinal. Il poursuivait depuis longtemps le projet d'utiliser le mouvement communiste en Prusse pour séparer l'Allemagne du Sud de l'Allemagne du Nord, et ce qui n'était pas encore réalisable à l'époque de l'Orgesch[1] pouvait peut-être devenir un fait. La décision de prendre en main le gouvernement central de Berlin à partir de Munich, sous la direction militaire de Ludendorff, auquel toute la Reichswehr se rallierait probablement dans les plus brefs délais, allait cependant directement à l'encontre des plans des dirigeants catholiques.

Je ne reproche pas non plus à Kahr et Seißer d'avoir été trop faibles pour tenir la parole donnée à cette personnalité incontestablement rare de Faulhaber.

Ils n'étaient justement pas les hommes solides que nous pensions et qu'ils étaient considérés comme tels, et la parole du prêtre leur importait davantage que leur propre décision libre, prise en commun avec nous, d'agir pour l'Allemagne. Mais je dois leur en vouloir, je les méprise et les accuse de ne pas nous avoir fait part de leur changement de décision et d'avoir tiré à la mitrailleuse sur nous qui pensions marcher avec eux. Et comme cette trahison a coûté la vie à tant de braves Allemands, ce sont de vulgaires criminels.

Le général commandant l'armée s'était lui aussi joint aux traîtres. Mais le capitaine d'État-major Röhm refusa de lui obéir. Il expliqua que c'était une crapulerie de d'abord tendre la main à un plan commun, puis ensuite (de façon concomitante) poser des mitrailleuses à l'arrière pour déjouer le plan. Comme convenu, il occupa le Quartier Général de la rue von der Tann, et attendit notre cortège[2].

En fait, il s'est barricadé avec ses hommes dans le bâtiment et dans la rue et a maintenu son attitude même lorsque la mitrailleuse de Seißer à la Feldherrnhalle avait déjà fait sauter notre colonne complètement surprise. Röhm a même déclaré à son général au téléphone qu'il ne déposerait les armes que sur instruction écrite de Ludendorff ou de moi-même.

C'est pourquoi j'ai une confiance absolue en Röhm ».

Ces faits m'étaient totalement inconnus. À l'époque, on ne lisait dans la presse que ce que le public devait entendre, et les journaux qui se rangeaient du côté de Hitler n'existaient pas encore. J'ai donc exprimé mon respect inconditionnel pour Röhm et ma compréhension du fait que Hitler lui faisait confiance.

« Une fois que Röhm eut purgé sa peine de forteresse et qu'il eut pris congé, il partit à l'étranger et s'engagea dans l'armée bolivienne. Il y est rapidement devenu chef d'État-major général, poste qu'il a également occupé lors de la guerre du Gran Chaco contre le Pérou, que la Bolivie a remportée sous la direction de Röhm[3].

J'ai écrit à ce Röhm pour lui demander s'il était prêt à me rejoindre en tant que chef d'État-major de la S.A. J'ai également laissé entendre que, lorsque nous prendrions le pouvoir, le chef d'État-major de la S.A. obtiendrait la position de Ministre de la Guerre ou de Ministre de l'Armée du Reich, tandis que le commandement militaire resterait toutefois entre les mains des commandants en chef de l'Armée et de la Marine ».

« Quand recevrai-je une réponse de sa part ?, » demandai-je.

« J'ai écrit il y a 14 jours. Je compte sur une réponse fin octobre ».

L'un des jours suivants, je rencontrai par hasard Pfeffer, qui avait quitté Berlin pour s'installer à Pasing, près de Munich, où sa famille avait entre-temps loué une maison. Le déménagement était en cours au moment où Pfeffer avait

été remercié par Hitler. C'est ainsi que sa famille, sa femme et ses six enfants, habitaient désormais près de Munich, tandis que lui avait choisi de travailler à Berlin.

J'ai parlé à Pfeffer de l'intention de Hitler de nommer Röhm chef d'État-major. Pfeffer dit alors en grommelant :

« Pas mal comme soldat. Un condottiere. Mais vous devez lui retirer la jeunesse hitlérienne. Je crois qu'il a trop d'yeux pour les jeunes et beaux garçons ».

« Vous le connaissez ? »

« Je crois ne l'avoir vu qu'une seule fois. Il a le visage un peu défiguré par des blessures reçues pendant la guerre mondiale. Il a perdu son nez. On l'a remplacé artificiellement par un morceau de chair prélevé sur sa cuisse. Mais ce n'est pas devenu très beau.

J'ai cependant beaucoup entendu parler de lui. En général en bien ! Seulement, comme je vous l'ai déjà dit, ses penchants semblent parfois aller dans la mauvaise direction. Il a aussi écrit un livre sur ses combats de corps francs en Haute-Silésie(4). Là aussi, on peut parfois le lire entre les lignes ».

Lorsque j'ai rencontré Hitler le lendemain, je lui ai raconté ce que j'avais entendu et que j'estimais qu'il était de mon devoir d'attirer son attention sur ce point.

Il m'a remercié en me disant qu'il avait sans doute entendu cela autrefois. Mais c'était il y a bientôt dix ans et on vieillit aussi. Mais il voulait lui en parler directement.

« Cette tendance de certaines personnes est un problème que je n'ai jamais pu m'expliquer auparavant. Votre théorie des rayons Od, que vous m'avez présentée l'autre jour, et la lecture de l'ouvrage de Reichenbach(5) sur ses observations m'ont un peu fait avancer.

Si des personnes ayant des rayonnements Od similaires se sentent effectivement sympathiques les unes aux autres, cela ne concerne évidemment pas seulement l'homme et la femme, mais aussi les femmes entre elles et les hommes entre eux.

Et si le corps jeune et sain éprouve vraiment le besoin de céder le surplus de ses forces de base à des personnes plus âgées, qui peuvent les utiliser et en ont besoin pour leur propre travail, alors on peut expliquer que non seulement les jeunes femmes et les jeunes filles se sentent attirées par un tel homme, mais aussi les jeunes hommes et les garçons. Cela n'a, à mon avis, rien à voir avec les questions sexuelles. Mais comme la transmission des forces de l'Od est plus forte et plus immédiate lors d'un contact physique, d'une poignée de main, d'une caresse, voire d'un baiser, la volonté d'un tel contact découle de la pulsion de l'échange d'Od.

Si cette volonté existe chez un jeune homme envers un homme plus âgé,

cela devrait être en même temps la preuve qu'il le ressent comme digne de l'offrande. Chez l'homme et la femme, des raisons purement sexuelles peuvent aussi être à l'origine d'un tel rapprochement, d'une accolade, d'une étreinte. Mais dans le cas d'un jeune homme ou même d'un garçon envers un aîné, cela n'entre pas en ligne de compte. Il me semble d'autant plus condamnable que l'aîné se laisse entraîner par ce câlin du jeune à des actes impudiques ou en profite même.

Nous avons d'ailleurs à plusieurs reprises dans l'histoire des indices qui montrent que ce sont justement des personnalités particulièrement remarquables qui sont soumises à de telles tendances, un moment qui pourrait soutenir la théorie de la dignité, mais qui montre le danger qui réside dans cette affaire. Nous devons donc défendre le point de vue selon lequel tout rapprochement sexuel entre personnes du même sexe est contre nature, il est contraire au sens de l'accouplement et au commandement divin : multipliez-vous. C'est pourquoi une telle activité, quelle qu'elle soit, doit être interdite et punie dès qu'un être humain a atteint l'âge d'être un homme. La pédérastie pure me semble en outre totalement non germanique. Je la perçois comme une cochonnerie de la plus basse espèce. Les pédérastes doivent être rejetés de la communauté nationale ».

J'ai été surpris de voir comment Hitler avait intégré et assimilé une brève conversation sur la théorie des rayons Od. Je m'étonnais des conséquences claires qu'il en tirait et me disais qu'il ne devait pas être si difficile de diriger correctement un homme habitué à exploiter ainsi ce qu'il avait un jour entendu. Toutefois, cela implique un objectif clair et une étude méthodique. Mais malheur à un tel homme si on lui tend de faux documents qu'il prend pour authentiques, si on lui donne de fausses nouvelles qu'il croit, si on lui donne de faux conseillers en qui il a confiance !

À la mi-novembre, Hitler me dit qu'il avait reçu un câble de Röhm, qu'il revenait et qu'il serait à Munich à la mi-décembre.

Entre-temps, Hitler s'était adjoint un aide de camp de la S.A., Brückner[6]. Cela ne m'a guère réjoui.

« Si vous voulez un adjudant de la S.A., il serait tout de même correct de m'envoyer, en tant que S. A., afin que je puisse choisir et vous présenter quelques hommes. Brückner n'a jamais été à la S.A., il n'a donc aucun contact avec elle ».

« Brückner était dans le corps franc Oberland le 9 novembre 23, il était donc déjà de notre côté à l'époque », m'a lancé Hitler[7].

Comme il se trouve que je connaissais la situation de Brückner, je poursuivis :

« Mais pendant la guerre mondiale, il n'a pas fait ses preuves en tant qu'officier actif. Il est sans doute le seul à avoir été à l'extérieur dès le début de la

guerre, comme premier lieutenant je crois, et à ne même pas posséder la E. K. [Eisern Kreuz – Croix de Fer – NdT] Et en ce moment, il est entraîneur de tennis ici à Munich, il vit séparé de sa femme, qui est ici couturière, et il fait croire aux jeunes filles qu'il est célibataire ».

Hitler me regarda alors avec acuité et coupa court à la conversation en disant :

« Il a ma confiance ».

« Et pourtant, ce n'est pas le bon homme pour vous. Il n'a pas de métier et il le trouve chez vous. Il fera tout pour le développer et le conserver ».

« C'est ce que je cherche justement ».

« Mais il ne pourra jamais vous donner un avis, un conseil ».

« Ce n'est pas ce que je veux. Je ne me sers de lui que comme d'un outil. Et puis, je veux avoir près de moi un homme qui, rien que par sa robuste silhouette et sa taille, offre une certaine garantie que personne n'osera s'approcher de moi. »

J'ai compris cette dernière raison. J'avais moi-même assisté une fois, en pleine ville de Leipzig, au saut de deux personnages peu sympathiques sur le marchepied gauche de notre véhicule motorisé et qui, les poings levés et avec des grimaces quasi animales, avaient crié à Hitler : « Hitler crève ! » Ce n'est que parce qu'il était assis à l'avant droit qu'ils n'ont pas pu l'atteindre avec leurs poings et, en accélérant brusquement, le conducteur les a semés.

Röhm était arrivé à Munich à la mi-décembre, comme il l'avait annoncé. Moi-même, je n'ai pas eu l'occasion de le voir. Il ne vint pas dans mon bureau et je ne le rencontrai nulle part ailleurs. Ce n'est qu'en février 1931 que je l'ai rencontré pour la première fois, alors qu'il avait depuis longtemps pris ma succession.

La raison ne tarda pas à m'apparaître clairement. Hitler m'a dit peu après son arrivée :

« J'ai parlé avec Röhm de la question de ses penchants. Il a d'abord été très surpris, puis il m'a dit qu'il avait peut-être eu des sentiments dans ce sens dans ses jeunes années, mais que cette période d'égarement était révolue ».

Connaissant Hitler, il avait dit lors de cet entretien avec Röhm que l'avertissement venait de moi. Hitler était en cela un peu étranger à la vie humaine. J'ai à nouveau vécu quelque chose de similaire par la suite.

*(Wagener rapporte par ailleurs qu'au vu du passé de Röhm, il a conseillé à Hitler de libérer les Jeunesses hitlériennes de leur dépendance actuelle vis-à-vis de la S.A. À la demande de Hitler de lui proposer un chef de la jeunesse approprié, il aurait nommé l'ancien lieutenant-colonel Kurt von Ulrich, qui avait longtemps été l'« Osaf- Stellvertreter-West » à Kassel et avait été promu « inspecteur général de la S.A. » en 1930*[8]*. Hitler aurait cependant considéré Ulrich, âgé d'une cinquantaine d'années, comme trop âgé pour occuper le*

*poste de chef de la jeunesse. À la place, Hitler aurait proposé Baldur von Schirach, alors Reichsführer du N.S. Studentenbund.*

*Wagener situe la nomination de Schirach par Hitler au poste de Reichsjugendführer à l'époque de la reprise de la S.A. par Röhm, c'est-à-dire au début de l'année 1931, alors que Schirach n'a en réalité pris cette fonction qu'en octobre 1931*[9]*. Le détachement des Jeunesses hitlériennes de la S.A., que Wagener date également de la prise de fonction de Röhm, n'eut lieu qu'en mai 1932* [10]*. – Note de Turner)*

« La S.S. est en effet déjà indépendante. Röhm n'aura donc plus à faire qu'avec la S.A. », poursuivit Hitler. « Alors, avez-vous encore des inquiétudes ? »

« Non. Je voudrais juste attirer votre attention sur un point. Si l'on apprend que Röhm est devenu chef d'État-major, il se peut que de mauvaises langues se mettent à parler. Car de la même manière que j'ai reçu le signe de son penchant peu clair, d'autres le recevront aussi. La presse qui nous est hostile, en particulier, pourrait peut-être en tirer profit. Comment vous comportez-vous lorsqu'une telle accusation est portée dans un journal ? »

« C'est évidemment un cas difficile ».

« En soi, dans un tel cas, c'est bien à Röhm de s'y opposer, [ajouta Wagener]. Mais est-ce que ce sera possible ?

L'empereur s'est trouvé une fois, quelques années avant la guerre mondiale, dans une situation similaire à la vôtre. À l'époque, des accusations de même nature avaient été lancées par le juif Maximilian Harden dans la revue : *Die Zukunft* contre le prince Eulenburg, qui faisait partie du cercle des conseillers les plus proches de l'empereur. Quand l'empereur l'a lu, il a retiré Eulenburg de toutes ses fonctions, l'a chassé du corps des officiers, lui a retiré ses titres et ses décorations et a exigé qu'il se rende au tribunal.[11]

Il s'en est suivi un énorme commérage dans la presse et dans le public, il n'y avait probablement pas une seule personne qui n'était pas au courant de l'affaire. Harden et ses commanditaires avaient atteint leur objectif. Eulenburg, l'homme le plus précieux parmi les amis de l'empereur, avait été éliminé. Mais ils avaient obtenu bien plus. Désormais, *Die Zukunft* ou n'importe quel autre journal n'avait qu'à dire de quelqu'un qui devait être démis de ses fonctions qu'il était aussi un 175[12], et l'empereur ou l'autorité dont dépendait l'intéressé devait chasser l'accusé comme Eulenburg. [...] Tout ce qui, dans le cercle entourant l'empereur, avait de la valeur et était en mesure d'exercer une bonne influence sur l'empereur, était traqué. Jusqu'à ce que l'empereur ne soit plus entouré que de gens comme Lyncker[13], Bethmann Hollweg, et le chef d'État-major général malade v. Moltke, qui n'étaient pas assez virils lorsque les nuages orageux de la guerre s'amoncelaient sur l'Europe, pour renforcer l'humeur de l'empereur et sa volonté de maintenir absolument la paix et de l'aider à gagner.

Donc, si vous envoyiez Röhm dans le désert dès que de telles accusations arrivent, vous feriez la même erreur que l'empereur ».

« Je vous suis très reconnaissant pour cette indication, [dit Hitler]. Je me souviens bien de ces évènements, mais je n'en connaissais pas le contenu intérieur ni le cheminement de pensée ».

« Mais quelque chose d'autre est nécessaire dans ce cas : vous devez alors dire dans le *Völkischer Beobachter* ou à l'occasion d'un discours à peu près la même chose que ce que vous avez dit tout à l'heure sur votre position vis-à-vis de ces penchants sexuels maladifs ou contre-nature. Ainsi, une chose au moins sera clarifiée, à savoir la conception du Parti sur ces choses ».

« C'est ce que la situation devra révéler. Si je le fais, on doit s'attendre à ce que j'agisse contre Röhm et que je le chasse. Votre premier conseil est certainement de ne rien faire. En politique, c'est un remède qui fonctionne toujours. La politique est toujours en quelque sorte un combat, une pression que l'un des camps tente d'exercer. Si l'on s'y oppose, on renforce la pression de l'agresseur. Si l'on s'écarte et que l'on n'offre aucune contre-pression, alors la pression n'est plus une pression mais un souffle d'air. Mais en tant que telle, elle ne peut rien esquisser, elle a manqué son but et sera abandonnée avec le temps ».

« Mais vous devez alors vous occuper de Röhm et parler à sa conscience. Sinon, il ressentira votre indulgence comme une carte blanche ».

« Assez parlé de cela maintenant ». Hitler me tendit la main et dit : « Wagener. Nous voulons rester amis. Certes, vous ne serez bientôt plus chef d'État-major de la S.A., mais en contrepartie, je vous demande de continuer à vous considérer comme mon chef d'État-major, même sans titre ».

J'ai répondu par ces mots : « Je vous remercie. Vous pouvez compter sur le fait que je vous dirai toujours mon point de vue et que je me soumettrai malgré tout si le bien du peuple allemand l'exige ».

La date du 1er mars 1931 fut fixée pour la reprise des travaux du chef d'État-major de la S.A. par Röhm(14).

# 24. Programme agricole de Wagener – Hitler : *« Pensez à Faust ! »* – Les objections de Himmler

Lors de l'organisation du département politico-économique et de la définition de ses tâches et objectifs, il me semblait nécessaire de clarifier la direction à prendre en matière de politique agricole et d'obtenir l'accord de Hitler à ce sujet. Cette discussion eut lieu immédiatement après la décision de réorganiser la direction du Reich. Y participaient Hitler, Straßer, Himmler, qui, en tant qu'agriculteur diplômé, était considéré dans une certaine mesure comme un spécialiste – il possédait d'ailleurs un petit domaine agricole à quelques kilomètres à l'est de Munich, qu'il exploitait lui-même et dont il vivait –, Gottfried Feder et Adolf Wagner, le Gauleiter de Munich.

Hitler m'a d'abord demandé d'exposer mes vues sur la politique agricole que je proposais pour le Parti.

« Le sol constitue la base alimentaire d'un peuple et donc sa base vitale. Lorsque la terre n'était pas encore aussi densément peuplée – dans notre région, donc, après la dernière période glaciaire – l'homme, une famille ou une tribu, prenait autant de terre qu'il lui en fallait pour y vivre avec son bétail et sa descendance. Lorsque la tribu grandissait, elle s'emparait de la terre, comme on le sait. Si elle entrait en conflit avec une tribu voisine, il y avait alors une querelle qui se réglait par les armes. Le plus fort s'imposait et étendait ses frontières en conséquence.

Il en était ainsi pour toutes les tribus et tous les peuples qui étaient sédentaires, c'est-à-dire qui pratiquaient l'agriculture et l'élevage. Il en allait autrement pour les nomades. Pour eux, les pâturages, les prairies, étaient la patrie. Tout comme le gibier n'est pas sédentaire, mais change de lieu en fonction de la nourriture qu'il trouve, au printemps ici, en été là, en automne ailleurs, les nomades changeaient également de lieu. Et sur les vastes étendues dont ils disposaient, ils faisaient paître leurs troupeaux là où se trouvait toujours la meilleure nourriture.

Même si toutes les tribus avaient peu à peu adopté un roulement bien précis, dont chacune tenait compte, l'accroissement d'une tribu et de son troupeau, mais aussi une croissance défavorable ou, au fil des décennies, des changements climatiques, obligeaient parfois à des modifications qui désorganisaient l'ensemble de la circulation et conduisaient à des combats. C'est ainsi que les tribus nomades d'Arabie, dont faisait partie le peuple d'Israël, se sont déplacées vers le nord en direction des tribus sémites sédentaires d'Asie antérieure, lorsque les prairies se sont progressivement desséchées et transfor-

mées en désert, ce qui a marqué le début du destin difficile de ce peuple. En Asie, des évènements similaires ont provoqué des déplacements de populations dont nous avons encore ressenti les effets à plusieurs reprises en Europe ; je veux parler des Huns, des Magyars et des Tartares, ainsi que, plus tôt encore, des mouvements que nous désignons communément par le terme de 'migration des peuples'.

Ces phénomènes sont également des processus qui correspondent à la notion d'occupation des terres chez nos ancêtres.

Peu à peu, ces mouvements se sont durcis. La forme primitive de ces extensions de frontières devint de plus en plus impossible à mesure que les habitats se resserraient en raison de la surpopulation, et l'occupation des terres fut remplacée à l'intérieur par l'intensification de l'agriculture et à l'extérieur par la colonisation ».

Straßer s'est alors interposé : « Mais les guerres n'ont pas cessé pour autant ! »

« Non, mais elles n'avaient plus pour but la conquête de terres, dans la mesure où il ne s'agissait pas de la conquête de colonies. Au contraire, les guerres du Moyen-Âge étaient presque sans exception des guerres princières et non des guerres populaires. Et pour les princes, il s'agissait soit de querelles de succession, soit de querelles de pouvoir ».

« C'est exact », remarqua Hitler. « Ce n'est que récemment que les guerres sont à nouveau la conséquence de luttes d'intérêts économiques ».

« Avec la colonisation », poursuivis-je, « que l'Allemagne n'a commencée qu'à la fin du siècle dernier, pour autant que l'on ne qualifie pas la conquête de l'Est allemand de colonisation. » –

« Nous pouvons tout aussi bien appeler cela une occupation du territoire », interrompit Hitler. « L'Est était certes peuplé, mais pas aussi densément que l'Ouest. C'est pourquoi on a pu, grâce à ces extensions de frontières, augmenter considérablement le rendement agricole du sol allemand, presque jusqu'à couvrir les besoins ».

« La colonisation dans le prolongement des propres frontières est en effet une simple occupation des terres », ai-je approuvé. « Ce n'est que lorsqu'il s'agit de territoires d'outre-mer que le terme de colonisation est usuel.

La colonisation, dis-je, nous a mis en conflit avec l'Angleterre. De plus, les jeunes territoires coloniaux ne pouvaient, dans un premier temps, accueillir qu'un nombre limité de personnes et ne pouvaient produire des récoltes tangibles qu'après plusieurs décennies ».

*(Dans ce qui suit, Wagener stigmatise l'augmentation de la production industrielle et du commerce extérieur sous l'Empire comme une grande erreur. L'agriculture allemande a ainsi reçu « un coup dévastateur ». On a produit beaucoup plus pour l'exportation que ce qui était*

*nécessaire. Pendant la Première Guerre mondiale, plus de 50 milliards de marks-or de créances allemandes à l'étranger ont été perdus par expropriation, ce qui signifie que le peuple a été escroqué de cette somme par le gouvernement et l'industrie*[1].

*À l'avenir, il faudra rompre avec la politique d'industrialisation forcée et d'exportation. Au lieu de cela, il faut augmenter la performance de l'agriculture nationale. Cela est tout à fait possible grâce à la mécanisation, à l'exploitation à grande échelle des céréales et à la spécialisation des autres branches de l'agriculture. Là où la culture des céréales est possible, les petits paysans et les grands propriétaires fonciers doivent céder la place à une exploitation commune selon des principes modernes. Le droit de propriété au sens traditionnel du terme n'est pas important. L'exploitation à grande échelle peut se faire sur une base coopérative ou par une toute nouvelle forme de société. L'élément décisif est qu'une telle transformation peut augmenter la récolte de céréales de 15 à 20 % et réduire les coûts de 25 à 33 %.*

*Comme seulement un quart à un tiers de la surface agricole totale se prête à une exploitation à grande échelle, il n'y a pas de risque d'élimination de la paysannerie. L'extension du système de « migration de la propriété » par le biais d'un « rétrécissement » annuel aux exploitations agricoles dépassant une certaine taille minimale garantirait même la promotion des paysans compétents au détriment des incapables.*

*Il est possible d'échapper en grande partie à la dépendance vis-à-vis des importations de denrées alimentaires en déplaçant l'industrie de transformation à la campagne. Si les entreprises industrielles étaient réparties dans des usines moyennes et petites à la campagne, les travailleurs pourraient avoir des potagers et des vergers et élever des poules, des chèvres ou des cochons, voire des vaches laitières. Ils seraient ainsi en mesure de se nourrir en partie eux-mêmes. Pour permettre un tel déplacement de l'industrie vers la campagne, l'État devrait surmonter l'égoïsme de la grande industrie et de l'industrie lourde en ordonnant que les prix du charbon, de l'électricité et de l'essence, artificiellement élevés et inégaux, soient maintenus au même niveau dans toute l'Allemagne, afin qu'il n'y ait plus d'avantages économiques à conserver une usine dans un des centres industriels. – Note de Turner)*

Hitler m'a interrompu en tapant sur la table et en disant : « C'est ce que j'ai toujours dit : il manquait dès le début une direction dans l'économie, une planification ! Oui, il manquait même la réflexion à ce sujet, la volonté d'y réfléchir. Les ministres de l'économie et les gouvernements sont tombés comme des bêtes fauves dans cette énorme évolution qui, en seulement trois décennies, a donné à l'Allemagne un tout autre aspect et une toute autre structure sociale. Mais peut-on encore changer cela ? Aura-t-on les moyens de démanteler les centres industriels et de répartir les usines à la campagne ? On peut contrôler les nouvelles implantations. Mais avec le recul économique actuel, il ne faut guère compter sur de nouvelles entreprises. Et quand on pense à ce que vous venez de dire pour la santé de l'agriculture et pour l'augmentation de la production agricole, on a envie de désespérer de la négligence criminelle du passé et de la reconnaissance de l'impérieuse nécessité pour l'avenir ! Un dieu devrait frapper d'un énorme marteau l'ensemble des centres industriels et les

quartiers d'habitation moisis des grandes villes ! Ce n'est qu'alors que l'on pourrait réparer ce qui a été péché, ce n'est qu'alors que nous serions en mesure de construire pour le peuple allemand, pour les ouvriers, pour la jeunesse allemande, la patrie dont ils ont besoin, qu'ils ont le droit de réclamer, et que nous avons le devoir de leur donner ! »

Et ce faisant, Hitler, les yeux brillants, regardait parmi nous dans une étrange transfiguration qui, sur le moment, nous empêchait de trouver les mots. « Ça ira quand même », dit Adolf Wagner au bout d'un moment. « Les machines et les bâtiments industriels s'usent très vite. Et une fois que les ouvriers auront envahi les villages et que la recherche d'établissements appropriés aura commencé, la grande course vers la campagne se fera avec une violence et une rapidité dont nous ne pouvons pas nous faire une idée pour le moment ».

« Et c'est en même temps », remarqua Gottfried Feder, « une énorme vague de création d'emplois ! Si l'État y contribue par des avantages fiscaux, le nombre de chômeurs disparaîtra à très court terme, jusqu'à ce qu'une nouvelle conjoncture d'exportation ou intérieure vide de toute façon le marché du chômage. »

« Et cette relocalisation », ajouta Straßer, « sera soutenue par la dissolution des grands groupes, des mastodontes et des trusts, qui se produira d'elle-même lorsque le principe de la migration des biens, qui fait partie des plans de Wagener, sera entamé. Je sens le vent tourner ».

Hitler poursuivit : « Je n'ai désormais plus de souci à me faire pour la santé d'une nouvelle classe paysanne, ou disons plutôt rurale, et en même temps pour le sauvetage de l'ouvrier industriel et sa reconquête par la communauté nationale. Je vois en esprit devant moi un pays en plein essor, plus beau qu'il ne l'a jamais été, et sur les lieux hideux des noires cheminées d'usine et des étroits quartiers de masse, un siècle à venir fera passer la charrue de l'oubli et d'une vie nouvelle ».

Après quelques instants de silence, j'ai repris mon exposé.

*(Wagener rapporte un échange de paroles entre lui et Himmler, qui avait émis des objections contre la spécialisation de l'agriculture et surtout contre l'élimination des grandes propriétés foncières. Cette dernière est indispensable à l'approvisionnement des villes, et toute expérience avec l'agriculture conduirait au chaos, à l'urgence et à l'effondrement. En revanche, Wagener insiste sur la nécessité de s'adapter à temps aux nouvelles conditions, même si des sacrifices douloureux sont inévitables. – Note de Turner)*

« Vous avez tous les deux raison, conditionnellement raison », intervint Hitler. « Il y a un long chemin entre la connaissance du meilleur et sa mise en œuvre. Rien ne peut être brisé sur des questions aussi importantes. Mais ce n'est pas non plus le but. Envoyons d'abord des commissions d'études agricoles au Canada, en Australie, et là où l'on a déjà commencé à mettre en place

de nouvelles formes d'exploitation. L'économie de kolkhoze serait également intéressante à étudier. Et faisons un premier pas quelque part. Cela peut très bien durer dix ans. Je n'ai aucun doute sur le fait que le meilleur s'imposera de lui-même.

Et une fois que nous aurons introduit la propriété itinérante, le pas vers des mesures plus radicales et plus rapides concernant la grande propriété foncière ne sera pas si difficile à franchir.

J'ai le sentiment que vos idées et vos projets sont justes. Mais ils ne se prêtent pas encore à un débat public. Ce que j'ai déjà dit à propos de la petite propriété vaut donc aussi pour eux : dans un premier temps, ces idées ne peuvent être discutées et clarifiées qu'à huis clos. Si nous assumons d'abord la responsabilité au sein de l'État, nous aurons alors aussi les hommes et la possibilité d'élaborer et d'expérimenter de manière professionnelle ».

*(Dans la suite du texte, Wagener dénonce la politique d'importation agricole de la République et affirme que la réalisation de ses plans d'autogestion économique de l'agriculture permettrait d'éviter à l'avenir les erreurs de planification. – Note de Turner)*

« En résumé, je dirais donc que l'augmentation du rendement, le rapatriement de l'industrie à la campagne et, par conséquent, l'amélioration des prix pour l'agriculteur, ainsi qu'une réforme foncière et agraire planifiée sont les moyens nécessaires pour nourrir le peuple allemand de son propre sol. Je pense que cet objectif peut être atteint si tous les moyens sont mis en œuvre et exploités jusqu'au bout.

Mais j'ai maintenant besoin de votre accord, Monsieur Hitler, pour pouvoir donner des ordres clairs à mon département de l'agriculture lors de la réorganisation de la direction du Reich ».

Hitler répondit : « Vous avez déjà entendu que je suis d'accord dans une large mesure. L'objectif que vous vous êtes fixé est absolument juste. La suite des études et la situation que nous trouverons nous montreront si les voies que vous indiquez peuvent toujours être suivies. Mais travaillez d'abord dans le sens que je vous ai indiqué. Je me ferai rendre compte plus tard, à l'occasion.

Je voudrais encore attirer l'attention sur deux points. Il doit y avoir en Allemagne une quantité infinie de terrains qui attendent encore d'être défrichés, d'être exploités pour l'agriculture et d'augmenter ainsi la production propre de l'Allemagne. Tous les moyens que vous avez énumérés sont de nature constructive. Ils sont justes et nécessaires. Mais seule une action qui crée de nouvelles terres, de nouveaux terrains, de nouvelles possibilités de colonisation sera vraiment créative. J'ai lu un jour qu'environ cent millions d'hectares de terres non cultivées[2] étaient encore disponibles pour une telle tâche, sans compter les prairies et les pâturages qui pourraient être labourés et qui représentent encore le double de cette surface. Que de possibilités immenses dans ce fait ! C'est toute une province prussienne ! Examinez cette question et

faites des propositions. Il faut également examiner les possibilités de gagner du terrain sur la mer. Ce n'est pas un objectif pour les prochaines années, mais pour des décennies, des générations.

Pensez à Faust ! Une volonté faustienne, une compréhension faustienne de la nature et de ses forces, des possibilités de la technique et du génie humain, telles doivent être les véritables caractéristiques d'une nouvelle ère qui s'éveille.

Et cela m'amène à la deuxième chose. Nous dépensons des millions pour toutes sortes de choses qui servent à la civilisation et au progrès scientifique. Mais le plus important, le développement supérieur de la culture et de la croissance de ce dont l'homme a besoin en premier lieu pour vivre, est négligé. Nous connaissons bien les éléments et les forces qui éveillent et font prospérer le monde végétal, qui sont les substances nutritives pour les animaux, mais aucune grande invention n'est faite, à part les engrais artificiels et quelques aliments artificiels pour animaux, pour imiter la nature, pour la surpasser !

Là aussi, vous devez vous y mettre, Wagener. Je suis convaincu que si nous poursuivons avec persévérance de nouvelles voies pour raccourcir le temps de croissance des légumes, par exemple, pour doubler la quantité de fruits et augmenter leur taille, nous y parviendrons ! Nous devons enfermer toutes les forces de la terre dans des serres ! Nous devons faire descendre le soleil du ciel ! Les cultures de semences et les cultures de multiplication doivent être cultivées ! Les plus grands chimistes et techniciens, biologistes et spécialistes de l'agriculture doivent être mis à contribution jusqu'à ce qu'ils aient obtenu de la terre allemande un rendement multiple, des arbres et des arbustes une récolte multiple et du gros et du petit bétail des poids et des produits doubles !

Le monde qui vit un tournant comme celui que nous vivons aujourd'hui en vivra d'autres. L'impossible deviendra possible, des miracles se produiront ! Mais ils ne se produiront que s'ils sont voulus et travaillés. C'est là que doit se situer le principal champ d'action pour les temps à venir. Que ne se moquerait pas de nous la postérité si nous nous contentions de maigres réorganisations, aussi grandioses qu'elles puissent paraître aujourd'hui. Nous devons trouver et utiliser les forces qui nous permettront de faire sortir le monde de ses gonds ! Ça, Wagener, c'est votre mission ».

Hitler s'éloigna avec un bref salut, tandis que nous nous regardions avec étonnement. Straßer secoua la tête et dit : « Nous rions. Mais nous verrons bien qu'il a raison. Il me vient à l'esprit un vers de Schiller qui dit ceci :

> « Avec le génie, la nature est en alliance éternelle,
> ce que l'un promet, l'autre le tient assurément ! »

Quelques jours plus tard, Hitler vint dans ma chambre et me dit que mes explications sur la politique d'exportation et de production erronée de l'industrie et la négligence de l'agriculture qui en résultait lui trottaient constamment dans la tête.

« S'il est vrai qu'avant la guerre mondiale, cinquante milliards d'avoirs allemands à l'étranger ont été constitués en l'espace de trois décennies environ, pour lesquels rien n'a été importé, et ce uniquement parce que l'on n'en avait pas besoin, alors nous avons en fait produit durant cette période pour... des dizaines [sic] de milliards de marks de fer et d'acier de plus que nécessaire. Nous aurions donc peut-être pu couvrir les besoins réels avec une production de seulement trois quarts ou quatre cinquièmes, ce qui devrait pouvoir être calculé. [...]

« Une augmentation », demanda encore Hitler, « de la production d'œufs ou de beurre, par exemple, est-elle très importante par rapport aux quantités d'acier et de fer produites par l'industrie lourde et à une augmentation des exportations ? »

J'ai pris les annuaires de l'Institut de recherche conjoncturelle, présidé par le conseiller secret Wagemann, qui donnaient des informations chiffrées précises sur toutes ces questions[3]. Nous constatâmes qu'au cours des deux dernières années pour lesquelles les annuaires étaient disponibles, l'importation d'œufs en Allemagne avait à elle seule atteint à peu près le même niveau que l'exportation de l'ensemble de l'industrie chimique, et qu'au cours des mêmes périodes, la production de beurre en Allemagne était, en millions de marks, nettement supérieure à l'ensemble de la production allemande de fer et d'acier pour la même période. Hitler secoua la tête d'un air étonné.

« Nous voyons », dis-je, « que ces hommes de l'industrie si prétentieux et arrogants de la Ruhr se classent encore, en termes d'importance pour l'économie allemande, en dessous de la servante assise avec son seau à traire au pis de la vache. C'est là que réside le crime qui a rendu notre peuple de moins en moins libre et de plus en plus dépendant de l'étranger. Et le zèle avec lequel l'industrie allemande du fer et des machines a mené la guerre d'exportation contre l'étranger, – au détriment de la production alimentaire intérieure allemande, – portait en outre en lui le germe de la guerre mondiale ».

« Monstrueux – et incompréhensible ! Personne ne le sait vraiment. Où sont passés les hommes du gouvernement ? »

« Dans les conseils d'administration des grandes usines », répondis-je.

« Qu'est-ce que nous aurons à régler une fois que nous serons au gouvernement ? Il y a des vers partout ! Partout, ça sent le moisi. Mais la stupidité est apparemment le plus grand des maux ».

« La mise en place de l'autogestion économique telle que je l'ai proposée et la direction de l'économie par l'État qu'elle rendra possible, mettront ces choses en ordre d'elles-mêmes. Je suis curieux de savoir quand le premier grand industriel viendra vous voir pour s'opposer à cette structure et à l'économie planifiée – comme ils l'appellent – et, en fin de compte, à moi ».

« C'est pourquoi il est bon, [répliqua Hitler], que nous clarifions les questions avant d'entrer en conflit avec les gens. Et il est également opportun de garder nos plans secrets jusqu'à ce que nous soyons au gouvernement. Sinon, ils enverront toute la meute des ouvriers de l'industrie qui ne comprennent rien, et nous n'arriverons jamais au pouvoir.

C'est tellement triste qu'il y ait si peu de gens qui aient une vue d'ensemble. Ce sont toujours des coteries d'intérêts, tous interprètent les choses à leur avantage et selon leurs chances de gain. Peut-on seulement croire quelqu'un ? »

« Bien sûr ! Aux chiffres ici dans ces livres, au bon sens et aux preuves contraignantes que la divinité nous donne à travers les évènements. L'annulation des créances allemandes à l'étranger après la guerre mondiale et le chômage actuel sont des preuves si infaillibles qu'on ne peut pas se tromper ».

« Mais vous avez bien vu que même Himmler rejette votre raisonnement, qui me paraît parfaitement clair ».

« Peut-être que la S.S. est financée depuis peu par de grands propriétaires terriens ? Je ne le sais pas. Mais, peut-être que c'est le cas ».

« Je ne peux pas l'imaginer ».

« Mais la S.S. a tout de même créé récemment un cercle de membres ou d'amis payants(4). Et je rencontre de temps en temps de nouveaux membres S.S. bien nommés ».

« C'est pour d'autres raisons. Laissons cela de côté. Je suis au courant de tout cela. Mais parlez à Himmler. Il faut trouver une ligne cohérente ».

C'est alors que j'ai compris le véritable but de la visite de Hitler. Himmler avait dû lui faire des avances. Il n'était pas d'accord. Mais il devait avoir ses raisons. Il était clair pour moi qu'il me faudrait mener un grand combat pour obtenir gain de cause dans ce domaine. Mais je ne m'attendais pas à ce qu'il commence déjà dans mes propres rangs.

Les gens ne voient pas que rien dans la vie humaine, dans la vie des peuples, ou même dans l'histoire de l'humanité, ne peut durer et rester éternellement comme avant. Même s'ils croient éprouver des sentiments socialistes, ils ne veulent pas pour autant penser de manière socialiste. La grande propriété foncière, qui remonte à l'époque des migrations des tribus, de la colonisation de l'Est ou des fiefs princiers, est désormais dépassée. Tôt ou tard, elles doivent être partagées. Plus tôt il aura lieu, plus il sera respectueux de l'individu, plus il sera planifié, plus il sera économique. Plus on s'y oppose, plus il est probable que des solutions radicales apparaissent un jour.

Une chose était sûre, et Hitler le ressentait alors aussi clairement que moi : si le national-socialisme ne résout pas cette question, le communisme le fera le moment venu. Mais alors, cela se passera comme nous voulions justement l'éviter. –

Le lendemain, j'ai demandé à Himmler de venir me voir. Je lui ai parlé de son opposition à mes projets de politique agricole et je lui ai demandé les raisons de son refus. En tant que national-socialiste, sa pensée ne pouvait guère être différente de la mienne.

« Wagener », dit-il, « ce n'est pas ça non plus. Mais je ne suis pas encore au clair avec ces problèmes. Je suis agriculteur de formation et j'ai jusqu'à présent considéré comme juste ce que j'ai appris. Et quand je regarde une ferme souabe de six à huit cents hectares, c'est quand même une fabuleuse... truc... chose », – Himmler avait l'habitude, lorsqu'il était embarrassé, d'utiliser très souvent le mot : « truc ». On savait alors soit qu'il avait l'esprit ailleurs, soit que sa bouche disait autre chose que ce que sa pensée pensait. – « Une exploitation économique arrondie et intensive. Et le paysan est un baron sur ses terres ».

« Sans aucun doute. Est-ce bien à nous maintenant d'élever des barons ? »

« Je dis ça comme ça... truc... seulement allégoriquement. Et quand on arrive sur un grand domaine, de deux à trois mille arpents ! Oui, cela fonctionne déjà selon les méthodes d'exploitation les plus modernes. Ce n'est que dans une grande exploitation de ce genre que l'on peut créer le capital dont on a besoin pour poursuivre le développement moderne ».

« C'est vrai aussi. Mais pouvons-nous avoir l'intention de développer d'autres capitalistes ? Les grandes entreprises peuvent tout de même être constituées en coopératives ! »

« Mais pourquoi détruire quelque chose qui fonctionne déjà correctement pour le refaire ensuite à l'identique, mais sur une base coopérative ? »

« C'est ce que nous devons éviter, que quelque chose soit détruit. Mais croyez-vous qu'un grand propriétaire terrien qui possède son domaine depuis trois cents ans, alors qu'il n'y avait peut-être que cinquante personnes par kilomètre carré en Allemagne, puisse conserver seul le même domaine de la même taille, alors qu'il y a désormais en moyenne cent trente-cinq personnes par kilomètre carré en Allemagne et deux cent cinquante à trois cent cinquante dans certaines régions ? Et là où se trouve le grand propriétaire terrien, il n'y a toujours que cinquante ou soixante personnes qui vivent dans le même espace.

Non, Himmler. Ce problème est si clair et si évident, – c'est-à-dire qu'il devrait l'être, – que les souvenirs et les sentiments sentimentaux ne peuvent rien y changer.

Et le peuple, dans sa grande masse, en est parfaitement conscient. Mettez-vous donc une fois à la place d'un ouvrier agricole qui, avec sa famille de huit à dix personnes, vit en grande partie des épis et des pommes de terre qu'il a le droit de ramasser dans les champs après la récolte, et qui regarde les grands seigneurs faire plus de dégâts lors d'une chasse à courre qu'il ne peut en ramasser avec l'ensemble de ses collègues de travail. Ne croyez-vous pas qu'il y

aura chez cet homme la pensée qu'un tel ordre est erroné, le désir que ses fils aient un jour une vie meilleure que la sienne, la volonté de lutter et de travailler pour qu'un changement se produise, et la décision de rejoindre un groupe de parti qui se consacrera à cette lutte ?

Et cette volonté du peuple s'imposera, d'une manière ou d'une autre. C'est à nous de la devancer d'une manière ou d'une autre et de rendre justice aux circonstances réelles par une solution raisonnable, sans sentimentalisme pour le passé ».

« Que cela doive arriver un jour, je le crois aussi, [remarqua Himmler]. Mais les propriétaires actuels ne le comprendront pas encore aujourd'hui ».

« C'est possible. Alors, nous devons les éclairer. Nous avons le temps. Mais même s'ils comprennent, ils ne voudront pas. Personne n'aime scier lui-même la branche sur laquelle il est assis ».

« Et s'ils savent que nous poursuivons cet objectif, ils s'opposeront à nous par tous les moyens ».

« Bien sûr ! C'est d'ailleurs pour cela que nous nous appelons : Parti national-socialiste des travailleurs. Sinon, nous devrions nous appeler Parti conservateur des grands propriétaires fonciers ! »

C'est alors que Himmler a soudain posé la question suivante : « Connaissez-vous le livre : *Blut und Boden* [*Sang et sol*] de Darré[5] ? »

« Non ».

« Je vais vous le donner. Darré y explique comment, précisément à partir de la campagne, un peuple se renouvelle sans cesse. Dans les villes, les familles meurent, soit réellement, soit en tant que membres de l'ensemble du peuple. Ce n'est qu'à la campagne que cette force créatrice renaît sans cesse du sang et du sol.

Cette source de force se perd si vous enlevez le sol au sang ».

« Ce n'est pas du tout ce que je fais, [dit Wagener]. Au contraire ! Je ramène même davantage de sang sur le sol de la terre ».

« Ce n'est que dans la propriété que naît un orgueilleux entêtement ».

« C'est toujours ce qu'on dit. Comme si un Schiller ou un Goethe, un Liszt ou un Beethoven, un Kant ou un Schopenhauer, un Napoléon ou un Moltke ou encore un Liebig ou l'inventeur de la machine à vapeur avaient été des fils de grands propriétaires terriens ou de grands paysans ! Bien sûr, c'est la plus belle chose qui soit d'avoir sa propre ferme ou un grand domaine. Et c'est merveilleux pour un jeune homme d'avoir grandi à la campagne. Mais ce n'est pas la propriété qui compte, c'est la terre.

Ne nous faisons pas d'illusions. Il y a peut-être quelques milliers de grands propriétaires terriens en Allemagne, quelques dizaines de milliers de grands agriculteurs en bonne santé. Mais il y a soixante-dix millions d'êtres humains !

Prétendez-vous être cru quand vous affirmez que c'est seulement de ces familles, peut-être cinquante à cent mille, que provient la force du peuple allemand ? »

« Ne voulez-vous pas voir le truc... Darré ? Il serait précieux que vous vous entreteniez avec lui. Peut-être même auriez-vous besoin de lui comme collaborateur dans votre département agricole ».

Voilà, le chat était sorti du sac ! Une lueur passa dans les yeux de Himmler. Ce Monsieur Darré allait sans doute être pendu à mes côtés en tant que collaborateur et responsable de l'agriculture. Je ne le connaissais pas. C'est pourquoi je ne pouvais pas le refuser comme ça. S'il s'agissait d'un homme doué au regard clair, je savais qu'il suivrait mes pensées. S'il ne l'était pas, j'avais une raison de le rejeter ou je pouvais toujours le remplacer. C'est pourquoi j'ai demandé :

« Vous le connaissez apparemment ? »

« J'ai étudié avec lui. Et Hess le connaît aussi. Il était avec lui au Pädagogium de Godesberg ».

Je savais que de très nombreux Allemands de l'étranger y fréquentaient l'internat. C'est pourquoi j'ai tout de suite posé la question directement :

« Est-il allemand de l'étranger ? »

« Oui. Sa famille est wurtembergeoise ; elle est originaire de Heilbronn. Son père était agriculteur et jardinier. Il a émigré en Argentine ».

« Que fait Darré maintenant ? »

« Après avoir obtenu son diplôme, il a d'abord travaillé pendant un ou deux ans dans la pratique, puis il a été envoyé par le gouvernement du Reich à la légation allemande à Riga, où il devait étudier des tâches spéciales de nature agricole. Maintenant, il vient de revenir et cherche un emploi ».

« Et comment le jugez-vous ? »

« Une personnalité vraiment au-dessus de la moyenne. Il connaît un peu plus le monde que s'il n'avait été qu'en Allemagne, son livre prouve son attitude idéaliste. Et il est absolument à l'aise dans les questions agricoles. Il s'est particulièrement occupé de la réforme agraire ».

« Bien, j'aimerais faire sa connaissance. Donnez-moi le livre. Je serai dans huit jours avec Hitler à Gera, à l'hôtel Monopol. C'est jeudi. S'il est intéressé, il peut me parler là-bas entre trois et six heures du soir ».

C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Darré. Son livre me plaisait assez. Lui aussi. Il répondait à mes réflexions sur la réforme agraire par des idées similaires. Je l'engageai et lui promis de lui confier le département de l'agriculture dans le service politico-économique de la direction de la Reichsleitung der N.S.D.A.P. Il devait prendre ses fonctions dès l'automne 1930[7].

# 25. Wagener publie le « W.P.D. » – Hitler entre « socialisme » et darwinisme social – Fondation du *National-Zeitung* d'Essen – Otto Dietrich devient chef de presse

L'une des raisons qui avaient convaincu Hitler que la direction de la politique économique n'était pas en de bonnes mains entre celles de Feder était le départ uni de quelques industriels du Parti à l'été 1930, dont une personnalité de premier plan de la Ruhr.

À l'époque, l'idée que le Parti voulait à l'avenir supprimer tout revenu supérieur à 1 000 marks par mois était apparue d'une manière ou d'une autre. Personne ne savait où cette idée avait été exprimée pour la première fois. Mais tous les orateurs du Parti et tous les journaux du Parti étaient remplis de ce principe « socialiste ».

D'autres conceptions, la plupart du temps dans le domaine de l'économie, comme le système des filiales, des grands magasins, des groupes et des associations d'intérêts, étaient également discutées par les orateurs et les journaux de manière totalement amateur, et des solutions maladroites étaient propagées et proclamées comme objectifs du Parti.

Hitler m'a dit qu'il fallait faire quelque chose pour éviter le désastre. Il déclara que ma proposition de mettre en place une formation et une sélection planifiées des chefs de district et de région ainsi que des orateurs du Parti et des rédacteurs de journaux n'était pas appropriée à ce moment-là, car les effets se feraient trop attendre. Il fallait trouver immédiatement un moyen de donner un niveau plus élevé aux rubriques économiques des journaux du Parti.

Je décidai donc, bien que je n'eusse pas encore en main la direction de la politique économique, de fonder un « Wirtschaftspolitischen Pressedienst » (service de presse économique), (W.P.D.) », et Hitler ordonna que tous les journaux du Parti le tiennent et reproduisent les articles du W.P.D.[1] Les autres débats économiques de nature fondamentale ne devaient plus être publiés dans les journaux à l'avenir. Les orateurs du Parti reçurent également le W.P.D., ainsi que toutes les directions des Gau.

Deux fois par semaine, le W.P.D. publiait une série d'articles, dix à douze articles de taille moyenne, dans lesquels il prenait position sur les évènements économiques du moment et sur les mesures gouvernementales. Ils mettaient également en lumière les défauts du système économique existant.

Je fis appel au capitaine Wolff[2] comme directeur du W.P.D., qui avait été mon associé dans l'entreprise d'importation et de commerce de contreplaqué et

de placage que j'avais abandonnée lorsque j'avais répondu à l'appel de Hitler à Munich. Il m'avait déjà demandé à plusieurs reprises de lui permettre de travailler à nouveau avec moi. Pour la rédaction, j'ai d'abord pris un certain Dr Ehrke(3), que le *Völkischer Beobachter* m'a cependant enlevé au bout de quelques semaines. Bernhard Köhler, à qui j'ai confié la sous-direction de la création d'emplois après la création du département politico-économique, fin 1931, et qui m'a succédé plus tard à la tête du département politico-économique de la direction de la Reichsleitung der N.S.D.A.P. Je mentionne par anticipation que son successeur en tant que rédacteur du W.P.D. devint début 1932 Walther Funk, connu plus tard comme chef de la presse du Reich et ensuite comme Ministre de l'économie. Pour les questions de politique agricole, j'avais trouvé comme collaborateur un certain Dr Luxenburg(4), spécialiste du commerce des céréales et de l'importation de denrées alimentaires.

Tous ces messieurs occupaient des postes fixes avec des revenus assurés et offraient leur collaboration volontairement et sans rémunération.

En l'espace d'une quinzaine de jours à peine, j'avais ainsi en main toute la presse économique du N.S.D.A.P. et j'indiquais en permanence aux collaborateurs du W.P.D. la tendance selon laquelle on travaillait.

Il me paraissait particulièrement important que le Parti ait au moins un journal qui, politiquement et économiquement, soit moins orienté vers le Parti, mais qui s'élève plutôt au-dessus du niveau des journaux du Parti, tout en étant malgré tout porteur des idées nationales-socialistes.

Comme il n'existait jusqu'alors en Allemagne que deux grands journaux reconnus en tant que journaux purement économiques en Allemagne et à l'étranger, le *Frankfurter Zeitung* et le *Berliner Börsenzeitung*, j'ai estimé que le lieu d'édition et de publication du nouveau journal que je projetais était la région de la Ruhr, et si possible Essen. [...]

L'objectif ne pouvait évidemment pas être de concurrencer les deux grands journaux économiques de renommée internationale mentionnés plus haut. Mais tous deux étaient purement libéraux sur le plan économique. Le nouveau journal devait avoir une orientation socialiste, tout en étant positif par rapport à l'économie, à l'économie libre et à l'économie privée, conformément aux idées que j'avais présentées à Hitler, sans pour autant abandonner ses dernières idées. Le journal devait donc être une nouveauté absolue. Car les feuilles socialistes précédentes étaient toutes de purs organes du Parti S.P.D. et du K.P.D., purement marxistes et communistes en ce qui concerne les questions économiques, sans compréhension ni sentiment pour les relations internes et vitales pour le peuple de l'économie et de ses nécessités.

Je suis allé à Essen. C'était peut-être en septembre 1930. J'ai discuté de mon intention avec le Gauleiter Terboven(5). Et je trouvai chez lui une compréhension joyeuse et totale.

Terboven avait été fonctionnaire de banque et s'était familiarisé très tôt avec les idées politiques de Hitler. Il avait une sensibilité socialiste extraordinairement fine, sans perdre pied et sans rêver à des idées folles et sauvages. Terboven était plus doué que la moyenne et possédait aussi un peu de cette intuition hitlérienne qui voit et saisit les choses avec d'autres yeux que ceux qu'on utilise habituellement. Son manque d'exigence personnelle en faisait un être à part. En 1933 encore, il vivait dans une mansarde, avec une commode et une valise, et côtoyait quotidiennement ses camarades de parti, parfois dans les recoins les plus sombres des quartiers ouvriers d'Essen. Il y avait souvent des bagarres, au cours desquelles il a été blessé à plusieurs reprises. Mais le nombre d'ouvriers, ainsi que de bourgeois et d'entrepreneurs qui le rejoignaient, augmentait de mois en mois. Personne n'était en mesure de l'accuser d'une quelconque diffamation. [...]

Terboven était donc immédiatement prêt à fonder avec moi le journal prévu. Comme le Gau d'Essen ne possédait pas encore de journal du Parti, ma suggestion lui convenait particulièrement bien. Et nous nous sommes mis à discuter des quatre questions principales qui étaient décisives pour notre projet : le financement, la question de l'impression, la rédaction et la distribution.

Comme nous étions tous deux des profanes, j'ai proposé d'aller voir le meilleur spécialiste de la presse pour nous faire conseiller. Le propriétaire du *Rheinisch Westfälische Zeitung* à Essen, le D[r] Reismann-Grone[6], nous a semblé être un bon conseiller. Ce journal devait certes être notre principal concurrent, mais en même temps, nous étions pour lui une nouvelle concurrence certaine. C'est pourquoi j'ai pensé qu'il était opportun que nous prenions contact avec Reismann-Grone.

J'étais conscient de l'étrangeté de ma démarche. En général, on pense que les concurrents doivent absolument être hostiles les uns envers les autres et se battre. Je pense que c'est le contraire qui est vrai. On a l'habitude de croire que la lutte est nécessaire pour que le plus sain et le plus fort, en l'occurrence le meilleur, s'impose. C'est le cas dans le règne animal et dans le règne végétal. Et il ne peut en être autrement chez l'homme et dans le travail humain.

J'en ai aussi souvent parlé avec Hitler. Il était radicalement de cet avis. Appliqué également à l'économie, il voyait dans la lutte pour l'affirmation de soi et pour le plus grand succès la garantie la plus sûre du progrès et de l'utilité générale.

Il y avait manifestement deux âmes qui se battaient dans sa poitrine. Il était socialiste et voulait l'être. Mais son lien intérieur avec la nature le poussait à observer sans cesse la lutte pour l'existence, la lutte pour vaincre l'autre, et à la reconnaître comme une loi naturelle.

« Mais c'est du libéralisme pur et dur ! », lui ai-je dit à l'occasion d'une telle

discussion. « C'est ainsi que l'homme pense et agit depuis deux millénaires. Avec ce slogan, il a vaincu l'absolutisme et créé le système que nous appelons aujourd'hui démocratie, qui a mis fin à la lutte de l'individu pour la liberté économique et intellectuelle. Mais cette même liberté économique a créé de nouvelles autocraties, dans les usines et les grandes entreprises, où les ouvriers et les employés sont devenus des esclaves encore plus directement que jamais auparavant sous le sceptre d'un dynaste ».

« Je sais moi-même », répondit-il, « qu'il y a là un point d'intersection entre les lignes de ma sensibilité naturelle et celles de ma connaissance logique et historique. Dans notre programme, nous avons même exprimé cet écueil en formulant le principe suivant : 'L'intérêt général prime sur l'intérêt personnel'. L'aspiration personnelle à aller de l'avant, voire l'appât du gain, est l'agent qui a animé le monde et l'économie et qui a donné naissance aux grandes inventions et découvertes. Si nous éliminons cela, l'instinct s'affaiblit et le développement stagne. Or, stagner, c'est régresser.

C'est pourquoi nous devons conserver cet agent, l'entretenir et même le récompenser ! Mais nous devons mettre cette aspiration, en soi égoïste, au service de la collectivité, au service de l'ensemble national, et peut-être même, avec le temps, au service de l'humanité entière ».

« Si vous croyez, [rétorqua Wagener], que l'humanité peut être éduquée dans ce sens sans une intervention très poussée de l'État, je pense que vous avez une trop bonne opinion de l'homme. Les désirs de l'homme sont mauvais, – on devrait dire égoïstes dès la jeunesse, c'est déjà écrit quelque part dans la Bible. Et le Christ a peut-être été l'un des premiers à opposer l'attitude libérale de l'homme à l'attitude socialiste. Mais son enseignement, que nous trouvons encore pur et noble chez Paul et d'autres, a très vite été falsifié, voire retourné, et il ne reste plus grand-chose du christianisme dans les églises qui se servent aujourd'hui de son nom »[20].

« Je le sais, Wagener. J'en suis tout à fait conscient. Mais il est bien plus facile de prêcher un socialisme conforme aux idées de Marx ou au communisme actuel et de trouver des prophètes pour cela, que pour la synthèse de la raison qui se donne pour but de mettre les qualités données de l'homme au service de la collectivité.

Car si nous laissions nos Gauleiters et nos orateurs propager le socialisme pur et dur, nous ne ferions rien d'autre que ce que les bolcheviques ont fait. Nous n'aurions donc pas besoin de les combattre. Mais nous voulons justement empêcher que ce bolchevisme destructeur, qui détruit la culture et l'éco-

[20] [NdT : *Christianisme, invention du judaïsme* ; *La Philosophie Universelle* de Jacqueline Berger ; *Atlantide, Edda et Bible* d'Hermann Wieland ; *La falsification de l'histoire allemande*, *La falsification de l'histoire du christianisme primitif* ainsi que *Nouvelles preuves de la falsification de l'histoire allemande* de Wilhelm Kammeier, didi18edition.com]

nomie, ne s'implante davantage et ne détruise aussi nos vies !

Le communisme se résume à un État d'assistance, où le niveau est nivelé vers le bas. Nous voulons un État du libre développement de la personnalité, mais en fin de compte uniquement pour les besoins de la collectivité, c'est-à-dire au service de la communauté, dans lequel le niveau doit être relevé le plus haut possible et toujours plus haut.

Mais cet État ne peut se développer que dans la lutte pour l'existence, dans une concurrence aussi libre que possible, liée uniquement à la promotion de l'utilité publique, c'est-à-dire de l'avantage pour tous, pour la communauté nationale, pour l'humanité.

Vous voyez, cela ne me vient pas tout à fait à l'esprit dans vos projets d'organisation économique, de construction économique autogestionnaire. Il est trop facile que ces conseils économiques, cette multiplicité d'opinions, ce chaos d'intérêts, entravent, voire étouffent le développement de la personnalité et de son initiative. Dans un premier temps, cette construction est nécessaire tant que l'économie est en panne, tant que des millions de personnes n'ont pas de travail, tant qu'une direction planifiée de l'économie par l'État doit être mise en place pour la faire tourner à nouveau à plein régime. Mais plus nous nous approchons de temps normaux, plus il faut desserrer les liens et les inhibitions qui entravent le libre jeu de la lutte naturelle.

L'État ne doit pas être une nounou, mais la conscience éthique devenue forme d'un peuple et de chaque individu ».

J'ai souvent entendu cette haute conception de Hitler dans sa bouche. Mais la plupart du temps, je l'ai davantage ressentie comme une confession religieuse que comme le programme politique d'un Parti.

Car chaque fois que l'on essayait d'en tirer profit pour une quelconque question économique ou autre, on en arrivait toujours soit à la solution socialiste, soit à la solution libérale. La structure professionnelle politique et économique autogestionnaire m'a toujours paru, et me paraît encore aujourd'hui, le moyen le plus organique et le plus sûr de trouver la synthèse entre les deux tendances fondamentales, de diriger et de surveiller leur collaboration et de permettre leur complémentarité mutuelle.

Dans le cas de la création de notre journal, j'ai donc tenté une solution plus socialiste.

On peut imaginer l'étonnement de M. Reismann-Grone, qui avait peut-être cinquante-cinq ans à l'époque, lorsque Terboven et moi, qui lui étions tous deux de parfaits inconnus, lui avons expliqué que nous voulions créer un nouveau journal qui ferait probablement concurrence au sien.

« Je n'ai pas encore entendu parler de ce projet », a-t-il dit.

« Vous êtes aussi le premier à l'apprendre », ai-je répondu.

« Et pourquoi me le dites-vous ? »

« Parce que je voulais vous demander si vous étiez prêt à imprimer notre journal ».

« Moi ? – », s'est-il exclamé, surpris. « Je – devrais imprimer un journal de mon concurrent ? »

« Peut-être que cela atténuerait un peu le terme de 'concurrence' ».

« Mais mon journal *Rheinisch-Westfälische Zeitung* a pourtant une ligne politique tout à fait irréprochable et claire ».

« Notre journal aura la même. Cela atténue en outre le terme de 'concurrence' ».

« Mais je ne peux pas imprimer une feuille blanche et une rouge ! Ce n'est pas seulement ma sensibilité qui se met en grève, mais mes collaborateurs, mes compositeurs et même les machines se rebellent contre cela ! »

« Mais peut-être qu'à l'inverse, le fait que vous imprimiez les deux feuilles serait un lien unificateur qui pourrait aussi exercer son influence sur les lecteurs et – peut-être aussi sur la politique ».

« L'avantage serait unilatéralement de votre côté ».

« Dans un premier temps, certainement. Pour l'avenir, cela ne pourra être prouvé que plus tard ».

« Sur quel nombre d'abonnés comptez-vous ? »

Terboven répondit : « Pour commencer, trente à cinquante mille. Au bout d'un an, avec cent mille, plus tard avec un demi-million ».

Reismann-Grone haussa les coins de la bouche et esquissa un sourire. « Dans ce cas, mes machines seraient trop petites pour servir les revendications ».

J'exprimai mes regrets et demandai si nous pouvions au moins lui demander conseil sur certaines choses concernant notre plan. Il a volontiers accepté de répondre à mes questions et m'a dit qu'il n'avait jamais eu une discussion aussi étrange sur les affaires.

Voici, en résumé, le résultat de nos négociations :

Par l'intermédiaire de Reismann-Grone, nous avons loué l'imprimerie du Bergwerkszeitung à Essen, qui venait de se libérer, car « Der Mittag » à Düsseldorf reprenait l'impression du *Bergwerkszeitung* à partir du 1er octobre 1930. Le prix de location était limité aux frais d'impôts et d'entretien des bâtiments et des machines. L'imprimerie fut immédiatement opérationnelle. La plupart des ouvriers, en particulier les typographes, ont été repris par nous.

Pour la rédaction de notre journal, nous avons repris l'ancien premier rédacteur de la *Rheinisch-Westfälische Zeitung*, le comte v. Schwerin[7], ainsi que le gendre de M. Reismann-Grone, le Dr Dietrich[8], qui était alors correspondant

des Leipziger Neuesten Nachrichten à Munich. Dietrich était le futur chef de la presse du Reich et le compagnon permanent du Führer.

Les deux rédacteurs n'étaient pas membres du Parti. Ils avaient, comme l'assurait Reismann-Grone, étudié en détail les objectifs du mouvement et sympathisaient avec lui.

« Ne faites pas l'erreur », dit-il, « de mettre à la tête de votre nouveau journal des hommes qui ne sont pas des rédacteurs qualifiés, simplement parce qu'ils ont peut-être déjà un numéro de camarade de Parti. Il est certainement beaucoup plus facile de convaincre des idées nationales-socialistes un type qui fait quelque chose dans son domaine que de nommer rédacteur un national-socialiste qui ne sait rien faire ».

L'avenir lui a donné raison. Au début, nous avons eu des discussions, voire des cours sur les idées nationales-socialistes avec les deux rédacteurs. Mais l'aisance et la rapidité de compréhension, ainsi que la capacité particulière de reproduire et de développer les idées comprises, qui sont le propre d'un bon rédacteur, ont fait que Schwerin et Dietrich ont su en peu de temps écrire davantage sur le national-socialisme et regarder les choses avec des lunettes nationales-socialistes plus claires que la grande masse des hommes du Parti.

Le nom choisi pour notre journal était : « Essener National-Zeitung ».

L'*Essener National-Zeitung* et le *Rheinisch Westfälische* ont conclu un accord selon lequel ils renonçaient, sans préjudice de leurs positions politiques et politico-économiques, à s'attaquer mutuellement et à s'arracher des annonces.

J'avais ainsi pleinement atteint mon objectif, au bénéfice des deux entreprises de presse. Le respect mutuel de ces deux journaux provoqua dans la Ruhr une entente si large, y compris dans les milieux politiques et économiques, que la Ruhr, à l'exception des parties communistes, devint en peu de temps mûre pour comprendre et reconnaître le national-socialisme.

Le financement du journal a été assuré non seulement par des fonds propres, mais aussi par un riche Pg de Dortmund, qui a mis 70 000 marks à disposition, ainsi que par des parts sociales remboursables mais sans intérêt, souscrites par différents membres du Parti et amis. En outre, un accord fut conclu avec les propriétaires de l'imprimerie du Bergwerkszeitung, représentés par le Dr Grauert de Düsseldorf, selon lequel ils accordaient un prêt unique remboursable de 50 000 marks pour la remise en état et l'extension.

Le 15 décembre 1930, le journal parut pour la première fois. Le 1er avril 1931, le tirage était déjà de 60 000 exemplaires, et début 1933, il avait dépassé les 600 000. À l'étranger, le *Essener Nationalzeitung* était le journal le plus lu, à côté des grands journaux comme le *Frankfurter Zeitung*, le *Deutsche Tageszeitung* et peu d'autres. Je l'ai trouvé en vente libre à Rome et à Naples, à Paris et à Bruxelles. En Autriche, il était le seul journal national-socialiste autorisé.

L'impact du journal était énorme. Le gouvernement allemand l'a interdit pendant des jours et des semaines entières, dès qu'il contenait la moindre déclaration susceptible de justifier une interdiction. On espérait ainsi ruiner le journal financièrement et en outre décourager les abonnés qui trouvaient naturellement dérangeant que la marchande de journaux s'absente à tout bout de champ et que le lecteur doive ainsi manquer l'heure habituelle du journal, d'autant plus qu'il était obligé d'acheter un journal de remplacement pour cela. Une fois, une interdiction de plusieurs semaines a failli provoquer l'effondrement financier du journal. En effet, pendant cette période, non seulement les cotisations d'abonnement, mais aussi les frais d'annonces n'étaient pas payés, alors que les frais généraux continuaient en grande partie. J'ai réussi à obtenir, par une visite personnelle au président de la Deutsche Bank, M. von Stauß[10], qu'il vienne en aide au journal, de sorte que cette période de détresse a pu être surmontée. Une autre fois, pour une raison quelconque, les livraisons de papier, et même d'encre d'imprimerie, furent bloquées. Reismann-Grone a alors aidé le journal pendant une longue période.

Sans les accords avec Reismann-Grone, l'entreprise audacieuse du journal n'aurait certainement jamais réussi et le Gau Essen-Ruhr n'aurait jamais connu les succès qu'il a effectivement connus.

Le principe de ne pas aller contre le concurrent et l'adversaire politique présumés, mais avec eux, avait fait ses preuves avec brio. Le *Rheinisch-Westfälische Zeitung* a également mieux résisté et plus longtemps que tous les autres journaux de même orientation.

En février 1931, Hitler me demanda qui était le rédacteur de ce journal, car il le trouvait particulièrement remarquable par son ton et son contenu. Lorsque je lui ai répondu qu'il y avait deux rédacteurs, il m'a dit : « Nous ne pouvons pas nous permettre d'avoir deux bonnes personnes dans l'un de nos journaux. Mais j'avais depuis longtemps l'intention de prendre un homme de presse dans mon entourage immédiat. C'est la seule façon pour moi de rester orienté en permanence au-delà de ma propre lecture des journaux et de transmettre en permanence des instructions à la presse de notre Parti.

L'un des deux rédacteurs serait-il qualifié ? »

Je lui ai expliqué qu'ils étaient tous les deux compétents. Mais je lui ai suggéré d'appeler Dietrich plutôt que Schwerin, car ce dernier était le plus indispensable au journal.

À la demande de Hitler, je fis venir Dietrich à Munich et le présentai à Hitler. Lui et Dietrich se mirent d'accord pour qu'il devienne rapidement le chef de la presse du Parti aux côtés de Hitler. Le journal ressentit douloureusement cette perte, la jeune épouse du Dr Dietrich, qui venait de se réjouir infiniment de son retour à Essen, fut profondément attristée, et j'enregistrai un nouveau succès, celui d'avoir introduit un nouvel homme de mon cercle dans

l'entourage proche de Hitler.

# 26. Göring en toge et babouches – Sa prétention à l'argent de l'industrie de la Ruhr

Mes préparatifs pour la fondation du *Essener National-Zeitung* avaient déclenché, de manière tout à fait surprenante pour moi, quelque chose de tout à fait différent, qui m'avait donné la clé des relations entre Hitler et Göring, qui avaient été jusqu'alors un mystère pour moi comme pour tous les autres. En outre, cela m'a plongé dans un terrible dilemme.

Vers novembre 1930, je reçus un message de Göring me demandant de lui rendre visite lors de ma prochaine présence à Berlin, mais le plus tôt possible(1).

Cela faisait déjà un an et trois mois que j'occupais une position de leader dans le mouvement, et je n'avais toujours pas rencontré Göring personnellement ni parlé avec lui. En fait, je ne l'avais même pas revu depuis le congrès de Nuremberg en 1929, bien qu'il se soit souvent rendu à Munich.

Il ne faisait aucun doute pour moi que Göring cherchait à m'éviter. Mais je devais aussi me faire à moi-même le même reproche à son égard. Qu'avions-nous l'un contre l'autre ? Même les multiples conseils de Pfeffer et de Straßer n'avaient pas réussi à me convaincre d'aller voir Göring, bien que j'en eusse toujours eu l'intention. Mais le fait que Hitler évitait de me parler de Göring, le fait que Göring et Hitler ne prenaient jamais l'occasion de nous rencontrer lorsque Göring était à Munich, tout cela me fit comprendre qu'il y avait quelque chose que Hitler voulait me cacher et qui poussait Göring à m'éviter.

Quelques jours plus tard, je me rendis à Berlin, où j'avais de toute façon du travail à faire, après avoir demandé à Bormann de convenir par téléphone de l'heure et du lieu de notre rencontre. Il avait été convenu que je me rendrais un jour donné, à onze heures du matin, à l'appartement privé de Göring, situé au quatrième étage de la Badenschen Straße à Berlin-Schöneberg(2).

Lorsque j'arrivai en haut avec l'ascenseur et que je sonnai, un jeune homme m'ouvrit et m'introduisit dans une pièce très agréablement meublée, avec de nombreux tapis, des sièges confortables, une ottomane couverte de coussins et recouverte d'un baldaquin qui surplombait également une petite table qui, avec deux fauteuils et l'ottomane, formait un joli groupe de sièges. Deux tableaux au mur semblaient être des photos d'ancêtres, sinon quelques gravures dans des cadres dorés et un paysage décoraient encore la pièce. Je m'assis sur une chaise près de la fenêtre, après avoir apparemment attendu encore un peu l'arrivée de Göring.

C'est alors que s'ouvrit la porte à deux battants à droite d'une pièce voisine, par laquelle Göring s'avança vers moi, vêtu d'un peignoir rouge, avec aux pieds

des babouches rouges, comme on en portait dans les harems de l'ancienne Turquie. Par sa corpulence, il avait vraiment quelque chose d'un sultan – ou d'un eunuque.

J'étais un peu étonné et j'avais envie de rire, – et je dis à Göring :

« Je suis apparemment arrivé un peu trop tôt. Vous pouvez vous préparer d'abord. J'attendrai jusque-là et j'aurai peut-être le droit d'allumer un cigare ».

Göring fut un peu gêné, mais seulement un court instant. Puis il ajouta :

« Oh, je reste comme ça. J'aime bien porter cette toge ».

Mais cette toge, comme je m'en rendais compte maintenant, était une robe de chambre tout à fait ordinaire, mais dont la couleur était en fait inhabituelle pour les hommes. Et en regardant les babouches rouges, dont je remarquai, outre la pointe, les boucles de brocart entrelacées d'or qui ressemblaient presque à des pompons, j'eus l'impression de me tromper en supposant que Göring n'était pas encore tout à fait habillé.

« Puis-je vous inviter dans mon bureau », continua Göring en me conduisant dans la pièce voisine où il m'offrit de m'asseoir sur un fauteuil qui se trouvait avec un autre devant un énorme bureau diplomatique où il prit lui-même place en face de moi.

Ce faisant, mon étonnement ne cessait de croître. La pièce était à nouveau aménagée avec un goût extraordinaire. Le fond était d'un rouge cardinal riche. Le bureau, les chaises et surtout tout le revêtement mural étaient de style Renaissance, en bois de chêne teinté en brun, qui ne laissait transparaître ce rouge qu'occasionnellement. L'arrière du bureau, derrière l'imposant fauteuil, était fermé par une bibliothèque ouverte. Ce n'est que juste derrière le fauteuil, c'est-à-dire au milieu du mur, que la rangée de livres était interrompue, peut-être sur $1^{1/4}$ de mètre de large. Là, une énorme épée était suspendue sur le cardinal rouge de la tapisserie, une épée comme celle que porte généralement l'archange Gabriel dans les anciennes peintures d'église, ou comme celle que les anciens chevaliers portaient sur eux comme épée à deux poings.

Sur la tablette en haut de la tapisserie et de la bibliothèque se trouvaient vingt à trente photographies de personnalités connues, toutes signées de leur nom. Il y avait une photo de l'empereur, du prince héritier, du roi de Bavière, du prince héritier bavarois, puis des photos de Hindenburg, de Ludendorff, du célèbre héros de l'aviation von Richthofen, dont Göring avait repris l'escadrille après sa chute mortelle, et d'autres officiers, enfin une grande photo de Mussolini et de Starace[3], ainsi que du roi d'Italie et du prince héritier Umberto.

Sur le bureau, devant la chaise de bureau, se trouvaient un gros livre et un récipient apparemment destiné aux ustensiles d'écriture. La décoration principale était une grande photographie de Carin Göring[4] et une horloge. À droite et à gauche, il y avait deux grands chandeliers d'église avec de grosses bougies

de plus d'un mètre de haut, toutes deux allumées lorsque j'ai pénétré dans la pièce.

Le bureau et l'espace derrière le bureau étaient placés sur un piédestal légèrement surélevé, de sorte que si l'on était assis devant le bureau, on devait toujours regarder vers le haut et Göring voyait tout de haut, comme depuis un trône.

La fenêtre était à moitié recouverte d'un rideau rouge cardinal, de sorte que la lumière dans la pièce était tamisée et déclenchait une ambiance qui captivait certainement la plupart des gens, mais qui faisait aussi osciller les personnes un peu plus perdues dans le monde entre l'admiration et le hochement de tête.

Et sur ce trône, éclairé par la lueur des bougies, Göring était assis dans une corpulence démesurée, vêtu de sa robe de chambre rouge et de ses babouches.

J'avais l'impression de me trouver dans le bureau d'un malade mental.

Après avoir pris place, Göring ouvrit le gros livre qui avait la forme d'une Bible de Luther et prit dans sa main un gros crayon rouge d'environ cinquante centimètres de long, dont l'extrémité supérieure était ornée d'une petite couronne.

Puis il a commencé à parler. On aurait dit qu'un juge suprême s'adressait à un délinquant qu'il voulait amadouer. Je l'ai écouté quelques instants, puis j'ai sorti un cigare de mon étui, je me suis levé, j'ai essayé de l'allumer à l'un des hauts chandeliers, mais j'ai malheureusement échoué parce que je n'arrivais pas à l'atteindre, et je me suis assis sur le large dossier de ma chaise, de sorte que j'étais maintenant assis un peu plus haut que Göring. Il observa ce que je faisais sans rien dire, puis poussa vers moi un lourd gobelet de cendres en laiton d'environ trente centimètres de diamètre et m'invita à me rasseoir. Mais lorsque je lui répondis en souriant que je restais assis ainsi, car j'avais l'habitude de m'asseoir toujours un peu plus haut que mes interlocuteurs, une vague de sang rouge lui monta au visage et ses yeux lancèrent des éclairs venimeux vers moi.

Il écrivit quelque chose dans son livre avec son crayon rouge, puis se remit à parler. Je me rendis cependant compte que je l'avais déstabilisé. Car il était quelque peu incohérent et certainement irréfléchi.

« Je ne suis pas socialiste. Je ne l'ai jamais été et ne le serai jamais. Mais je suis nationaliste, un nationaliste déterminé et inflexible ! C'est pourquoi j'ai veillé à ce que nous siégions au Reichstag à la place qui est la mienne[5].

Que signifie 'parti ouvrier' ? Êtes-vous un ouvrier ? Vous voulez me faire croire qu'en tant qu'ancien chef d'État-major, en tant qu'industriel, en tant qu'homme riche, vous vous identifiez à l'ouvrier ? En tout cas, ce n'est pas le cas pour moi ».

Mon étonnement ne cessait de croître. Quel était le but de cette conversation ? Où Göring voulait-il en venir ? Car il ne pouvait pas s'agir de paroles

en l'air.

« C'est une grande erreur de la part de Hitler », poursuivit-il, « de croire qu'il doit s'appuyer sur les ouvriers. Comment puis-je susciter des applaudissements et des cris de joie lors de mes discours, non pas en disant que l'ouvrier doit gagner cinq pfennigs de plus par heure, mais en proclamant que nous voulons libérer l'Allemagne des chaînes de Versailles, que nous voulons l'élever à nouveau au rang de grande puissance, respectée et enviée par le monde ! Quand nous y serons parvenus, l'ouvrier recevra de toute façon cinq pfennigs de plus et sans doute encore plus qu'avant.

Mais c'est peut-être une bonne chose que Hitler batte le tambour socialiste. Moi, je remue le tambour nationaliste. Il rassemble les foules, la masse, dont je me sers ensuite.

Pensez-vous que le Duce ou le roi d'Italie recevraient et prendraient au sérieux un dirigeant ouvrier ? Un secrétaire syndical ? Mais un homme qui sait prendre en ses mains puissantes la grande politique, la politique d'une nouvelle grande Allemagne, qui sera et doit être déterminante pour la politique de toute l'Europe, – ils reçoivent cet homme, ils s'entretiennent avec lui, avec lui ils sont prêts à examiner les bases d'une nouvelle organisation et répartition du pouvoir en Europe ».

*(Wagener poursuit en expliquant que Göring a alors sorti d'un tiroir un journal italien – selon ses souvenirs, le* Corriere della sera *– et l'a d'abord lu en italien, puis en a traduit librement le contenu. Dans cet article de journal, Göring aurait été décrit, à l'occasion d'une visite à Rome – il s'agissait probablement de son voyage en Italie en mai 1931*[6] *– comme l'homme à venir en Allemagne, pour lequel le N.S.D.A.P. n'était qu'un outil. Selon Wagener, ce journal a également rapporté que Göring avait reçu une haute décoration du roi Victor Emmanuel III ; ceci est probablement dû à une erreur de mémoire de Wagener, car avant 1933, le roi d'Italie ne décernait pas de décorations aux nationaux-socialistes. Même sous la direction de Mussolini, le royaume italien entretenait encore de bonnes relations avec la République allemande, ce qui excluait la remise d'une décoration à des membres dirigeants d'un parti d'opposition extrême comme le N.S.D.A.P. Mais comme Göring fréquentait déjà les cercles de la cour italienne depuis 1924, il est concevable qu'il se soit vanté auprès de Wagener de ses bonnes relations avec la maison royale*[7]*. – Note de Turner)*

Puis il replia le journal et le remit délicatement dans le tiroir en disant, le regard fixé sur moi : « Vous savez là-bas comment il faut considérer Hitler, et qu'il y en a pourtant un autre en Allemagne ! »

J'étais totalement perplexe. Ainsi, c'est ce Göring qui exerçait une telle influence sur Hitler ! C'est un criminel ! – Ou bien, – mes yeux se posèrent sur les pointes rouges de ses pantoufles, que je pouvais voir sous la table, – ou bien – pensai-je, est-il mûr pour l'asile de fous ? Peut-être, cette pensée me traversa-t-elle aussi l'esprit, veut-il seulement me mettre à l'épreuve ? Mais il était très sérieux quand il a lu le *Corriere della sera*. Et maintenant encore, il me regardait

avec un air fier de vainqueur. Je tentai de détourner l'attention en faisant remarquer :

« Pensez-vous qu'il soit opportun qu'une Allemagne ressuscitée conclue justement sa première amitié avec le peuple et le roi qui, contrairement aux traités antérieurs, nous ont poignardés dans le dos pendant la Grande Guerre ? »

« L'Italie ne voulait pas faire la guerre contre nous, mais seulement contre l'Autriche », a lancé Göring.

« Mais l'Autriche avait également fait partie de la Triple Alliance. »

« À l'époque, l'Autriche était déjà un 'homme' mort. Sa dissolution était de toute façon due après François-Joseph ».

« Mais la Triple Alliance avait bien été conçue comme une alliance fiduciaire ».

« Mais l'histoire passe souvent par des Treubünde [administrateurs fiduciaires – NdT], [répondit Göring]. Quand un membre meurt, il ne s'agit plus de fidélité, mais d'héritage ».

« Il s'agit alors d'une question d'Europe centrale à la résolution de laquelle l'Italie pouvait participer, même si elle n'avait pas rompu les traités auparavant. Et en outre, cette question n'a jamais été résolue contre nous, mais toujours avec nous ».

« L'Italie s'en rend compte aujourd'hui. C'est pourquoi elle cherche à s'associer à la nouvelle Allemagne ».

« Mais une union d'intérêts de l'Allemagne et de l'Italie, qui pourrait peut-être à terme englober l'Autriche, la nouvelle petite Autriche, en outre la Tchécoslovaquie, la Hongrie et peut-être aussi la Pologne, ne devrait-elle pas attirer l'attention de l'Angleterre ? »

« C'est justement ça ! L'Angleterre est notre ennemi [répliqua Göring]. Elle a la guerre mondiale sur la conscience et elle se révoltera à nouveau si nous nous renforçons. Mais si nous lui disputons la Méditerranée, en ce sens que l'Italie construit une flotte plus puissante que l'escadre anglaise de la Méditerranée, et si nous menaçons Malte à travers l'Italie, et peut-être un jour Gibraltar à travers l'Espagne, et le canal de Suez à travers l'Égypte, alors nous verrons si l'Angleterre reste encore sur le cheval sur lequel elle se sent toujours en sécurité ».

« Mais l'Italie n'a aucun potentiel de guerre. Elle n'a pas de charbon, pas de bois, pas de fer, pas de minerais, elle n'a rien qui soit une condition préalable pour un État qui veut construire et entretenir sa propre flotte de guerre puissante. Et puis, l'Italien n'est pas un soldat, ni sur mer ni sur terre. Il n'y a même pas une seule bataille dans l'histoire récente où une armée italienne ait vaincu une autre armée ».

« Mais il n'y a pas de guerre où l'Italie n'ait pas été, en fin de compte, du côté des vainqueurs ! »

« C'est vrai ! S'il n'était pas possible de faire autrement, ce serait par la trahison ! »

Göring resta silencieux un instant. Mon siège sur le dossier me devenait inconfortable. Je m'étais donc levé, mais je me réinstallai correctement dans mon fauteuil. Göring continua alors, résigné :

« Avec qui devons-nous nous allier ? L'Angleterre, la France, la Pologne, la Russie, lequel de ces pays entre en ligne de compte pour nous ? Seule l'Italie pourrait y être disposée. Car elle n'a pas obtenu ce que les autres lui avaient promis en échange de son entrée en guerre ».

« Contre nous ! Et pour la récompenser, vous voulez maintenant l'aider ».

Göring était à nouveau silencieux. J'avais l'impression qu'il se fatiguait, qu'il perdait soudain de son tonus, que notre conversation l'avait particulièrement éprouvé. Puis il dit calmement :

« En fait, je voulais vous parler de tout autre chose. Je propose que nous passions à notre sujet. Au fait, êtes-vous libre de venir manger chez moi ? »

J'ai décliné l'invitation, même si je n'avais pas d'autre rendez-vous. Ensuite, j'ai dû rester longtemps seul avec moi-même pour réfléchir à tout ce que j'avais vécu. Mais d'autres surprises allaient arriver.

« Excusez-moi un instant », dit Göring en se dirigeant vers la porte. J'ai presque eu l'impression qu'il chancelait. En tout cas, il tâtonna un peu le long de la table avant d'attraper la poignée de la porte.

Je suis resté seul pendant cinq minutes. Mais je n'arrivais pas à réfléchir correctement. Qu'est-ce que c'était que ce que je venais de vivre ! Pfeffer, Straßer ou Buch avaient-ils déjà eu un entretien similaire ? C'est impossible. Ils l'auraient dit. C'est ce qu'ils auraient dit à Hitler. Et pourquoi Göring m'a-t-il dit cela ? – Je n'arrivais pas à avancer dans mes pensées.

Göring entra à nouveau. Son visage avait à nouveau changé. Ses yeux étaient grands et brillants lorsqu'il passa devant moi en regardant par la fenêtre et en s'excusant encore une fois d'être sorti. Je remarquai alors que ses pupilles étaient toutes petites, minuscules. Et cela donnait à son regard quelque chose de perçant que je n'avais pas vraiment remarqué auparavant. Ce n'est que plus tard que l'on m'a rappelé – par hasard, le soir même – que Göring était accro à la morphine. Je suppose donc qu'il est sorti à ce moment-là pour se faire une nouvelle piqûre. Cela expliquerait aussi son comportement, dont je n'ai pris conscience qu'après la fin de la deuxième partie de notre conversation.

Il reprit :

« J'ai entendu dire que vous vouliez fonder un journal dans la Ruhr ».

J'ai hoché la tête.

« Vous vous rendez compte qu'il vous faut de l'argent pour cela, beaucoup d'argent ».

J'acquiesçai à nouveau.

« Et vous pensez peut-être que le moyen le plus simple de l'obtenir est de le demander aux grands industriels de la Ruhr eux-mêmes ».

« Je pourrais peut-être le faire. Mais je n'en veux pas. N'importe quel camarade du Parti peut plus facilement se faire financer par les industriels de la Ruhr que moi, si j'ai l'intention de prendre la direction de la politique économique et sociale du Parti ».

« Vous voyez, je le pense aussi. Mais vous vous êtes déjà fait donner 50 000 marks par les gens de la Ruhr ».

« Vous voulez dire l'avance sur les réparations pour l'imprimerie du journal de la mine ? »

« Pour quoi c'était officiellement, je ne sais pas. Je sais seulement que vous l'avez reçue ».

« Et pourquoi cela vous intéresse-t-il ? », ai-je demandé.

« Je veux vous parler franchement. J'ai besoin d'argent pour mes voyages, pour mon apparence, pour moi-même, mais aussi pour des tâches au sein du Parti et du groupe parlementaire du Reichstag. Tout homme politique a besoin d'un financement sûr. Si celui-ci fait défaut ou est incertain, c'est la politique qui en pâtit, le travail politique, la liberté de son action. C'est pourquoi je me suis assuré la région de la Ruhr, l'industrie minière et l'industrie lourde, comme source de financement. Ce qui est donné en argent aux Gaue Westfalen Nord et Westfalen Süd, à Essen et à Düsseldorf, ne me préoccupe pas. Ce sont de petites sommes. Mais tous les gros montants me reviennent. C'est ce que j'avais convenu jusqu'à présent avec les hommes de la Ruhr. Et cela s'est déroulé sans problème[8].

Les 50 000 marks que vous avez reçus pour votre journal m'étaient donc également destinés. Ils étaient déjà prêts. J'attendais déjà leur virement. Mais il n'a pas eu lieu. Vous imaginez la situation dans laquelle vous m'avez mis ? Je suis en train d'aménager une maison ici, dans la Bismarckstrasse, sur deux étages, comme un palace représentatif pour moi, où je pourrai donner des réceptions et organiser des soirées mondaines. Les architectes attendent de l'argent. Les 50 000 marks ! Et ils ne viennent pas.

Je pense que la représentation de la nouvelle Allemagne à venir à travers moi est plus importante qu'un nouveau journal ! Même si j'admets qu'avec un nouveau bon journal dans la Ruhr, on peut obtenir beaucoup, même pour moi !

Mais avec l'argent que je reçois de la Ruhr, je finance aussi Hitler, lui personnellement et occasionnellement le Parti ».

Cela m'a traversé l'esprit ! C'est donc là que se situe la position de pouvoir de Göring vis-à-vis de Hitler ! D'où les visites occasionnelles et rapides de Göring à Munich et de Hitler à Berlin ! D'où ma tenue à l'écart ? D'où l'évitement de toute mention de Göring dans la conversation avec moi. Et de là l'influence de Göring sur Adolf Hitler !

« Je vous le dis en toute confidentialité. Personne n'a besoin de le savoir. Je ne dis jamais non plus à Hitler d'où vient l'argent ».

Il garda le silence un moment. Comme je ne disais rien, il recommença :

« À présent, vous jetez mes plans et le financement de Hitler aux orties si vous commencez maintenant à vous servir vous aussi de la Ruhr comme source de financement. »

« Il n'en est pas question pour moi », l'interrompis-je. « Ce n'est pas moi qui ai reçu ces 50 000 marks, mais ils ont été investis dans l'imprimerie, qui appartient à l'industrie minière elle-même. Et ce ne sont que des prêts !

Le fait que les bailleurs de fonds me désignent comme bénéficiaire, comme je le déduis de vos propos, est totalement inexact, et je vais rectifier cela sur place. Je n'ai personnellement besoin d'aucun financement et je le refuserais si j'en avais besoin. Je travaillerais alors ou j'écrirais des livres. Je ne suis pas d'accord avec vous. Un homme politique qui n'est pas financièrement autonome ne fait pas une politique libre dans l'intérêt du peuple, c'est-à-dire de l'ensemble, mais il fait la politique de ceux qui le financent ».

« Quel parti n'est pas financé par des groupes quelconques ? Où un parti peut-il trouver les moyens de son organisation, de son travail et notamment d'une campagne électorale ? Ne posons pas la question. Tout le monde n'a pas la chance, comme vous apparemment, de pouvoir faire de la politique pour le plaisir ».

« Je ne fais pas de la politique par plaisir, [répondit Wagener], mais par un profond sentiment de devoir et par la conscience de la responsabilité qui peut s'emparer d'un homme qui a été entraîné dans la vie politique presque par hasard – ou peut-être aussi par la Providence – et qui voit qu'il ne peut plus en sortir maintenant ».

« Ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais vous retournerez dans votre entreprise ou ailleurs, si vous deviez un jour abandonner votre carrière politique. La plupart des hommes politiques n'ont pas cette possibilité. Pour eux, la politique est devenue leur métier ».

« Dans ce cas, ils ne peuvent pas être des chefs politiques, ils sont des employés de chefs politiques, des exécutants. Et le véritable chef politique est le membre ou le comité d'une association d'industriels qui a le pouvoir de signature pour les fonds de soutien politique ».

Göring fit un mouvement, comme s'il voulait balayer le sujet, et dit d'un ton

différent :

« Je voudrais donc vous demander de convenir que la région de la Ruhr n'est pas utilisée par d'autres personnes à des fins de financement, à l'exception des contributions et des fondations locales, mais que je suis toujours le seul à demander et à recevoir des subventions pour le Parti et pour Hitler, ainsi que pour d'autres objectifs qui, en fin de compte, sont également des objectifs politiques. Si votre journal a un jour besoin d'argent, il est d'ailleurs conforme à votre propre attitude que vous le receviez de moi et non directement des hommes d'affaires de la Ruhr ».

« Comme je vous l'ai déjà dit, cela n'entre pas du tout en ligne de compte pour moi. Vous ne me trouverez donc jamais dans votre région ».

« Je vous suis très reconnaissant de votre acceptation », dit-il avec un soulagement visible. « Mais j'ai encore une question. Par qui avez-vous obtenu les 50 000 marks l'autre jour ? Avec qui avez-vous négocié cela ? »

« D'abord avec Monsieur v. Loewenstein(9), le secrétaire général de l'association minière, et ensuite, à l'instigation de ce dernier, avec un certain Dr Grauert(10) à Düsseldorf, dont je ne connais pas la position officielle exacte ».

Göring nota ce nom.

« Je suis heureux », répéta-t-il encore une fois, « que nous soyons d'accord. J'en informerai également Hitler, de sorte que vous n'aurez pas besoin d'en parler davantage avec lui. Lui aussi veut et doit se tenir au point de vue qu'il ne prend pas d'argent à l'industrie ou au patronat. C'est aussi la raison pour laquelle je garde son financement entre les mains ».

Nous prîmes congé, Göring demandant à ce que je le revois dès mon retour à Berlin.

Quant à moi, je quittai la pièce et la maison en ayant l'impression que quelqu'un m'avait frappé le crâne avec un marteau en bois.

# 27. La faiblesse de Hitler face aux intrigants – Sa relation avec Göring – Hitler : avoir tous les pouvoirs avant la restructuration sociale

*(Dans ce qui suit, Wagener décrit une rencontre fortuite le soir suivant sa visite chez Göring avec un certain Dr Fischer. Celui-ci, qui avait longtemps vécu en Suède, raconta notamment à propos de Göring que sa mère était une serveuse bavaroise et que sa première femme avait divorcé de lui en Suède à cause de son addiction à la morphine et de son mode de vie généralement dissolu. En Suède, Göring était connu pour être un imposteur en raison de sa vie personnelle et professionnelle. – Note de Turner)*

Il m'a fallu plusieurs jours avant de penser avoir trouvé un peu de clarté sur ce que j'avais affronté.

Qu'est-ce que Göring me voulait ? C'était la première question à laquelle je cherchais à répondre. La cause était-elle uniquement une question d'argent ? Pour moi, ce n'était rien, pour lui, c'était peut-être tout ! C'était clair pour moi. Toute son existence, tous ses projets, sa vie en général étaient basés sur un financement provenant d'une autre source.

J'avais déjà entendu plusieurs plaintes à ce sujet. Un de mes chefs de corps francs des pays baltes, qui avait commencé à mettre en place quelque chose de semblable à un syndicat au sein du Parti, de sa propre initiative et sans lien avec la direction du Reich, le capitaine von Petersdorff(1), avait mis à la disposition de Göring, lorsqu'il s'était réfugié en Autriche après le 9 novembre 1923, toute sa caisse d'épargne de 3 500 RM, à la demande de ce dernier. Lorsqu'il demanda ensuite à Göring, dont il savait qu'il disposait de sommes considérables, de les lui restituer, il resta sans réponse. Lors de visites personnelles, on ne le laissa pas passer. – Madame Winifred Wagner m'a fait part à plusieurs reprises de la même souffrance. Son mari, Siegfried Wagner, avait également envoyé plusieurs fois de l'argent à Göring, près de 10 000 Mark au total.

Madame Winifred restait toujours sans réponse lorsqu'elle demandait un remboursement, car avec son festival, elle dépendait justement de chaque centime durant ces années-là. – Un troisième cas que j'ai connu est celui du major Pabst(2), chez qui Göring, son épouse et Thomas(3) avaient trouvé un hébergement et un moyen de subsistance à Innsbruck en 1923 et 1924. Pabst y vivait lui aussi en exil depuis le putsch de Kapp et dépendait de ses maigres revenus personnels.

Personne n'a récupéré son argent, même plus tard, ce que je mentionne d'emblée. Même après la prise du pouvoir, lorsque Göring acheta et construisit des châteaux et offrit des diadèmes à sa troisième femme(4), alors qu'ils avaient

eux-mêmes un besoin urgent d'argent, tous ces assistants dans le besoin n'ont pas reçu un sou en retour de Göring. Il préférait ne jamais se montrer à Bayreuth.

Il était donc compréhensible que mon apparition en tant que directeur présomptif de la politique économique du N.S.D.A.P. dans la Ruhr menace d'anéantir toute l'existence de Göring. Au début, il n'avait pas de nouvelle source de financement de cette ampleur à sa disposition.

Or, il semble que Göring ait d'abord senti un imposteur en moi, dont l'influence auprès de Hitler le gênait déjà et qui venait de lui mettre des bâtons dans les roues dans son domaine financier. Du moins, il supposait que j'avais les mêmes qualités. Il devait donc essayer soit de me démasquer, soit de m'intimider en me convainquant de sa propre personnalité supérieure et justifiée. Ou bien il devait faire cause commune avec moi.

Mais si rien de tout cela ne réussissait, il devait d'une manière ou d'une autre me mettre hors-jeu pour ne pas être lui-même anéanti.

Dès le début, l'intimidation, l'imposition, le condescendant dénigrement, n'ont pas réussi à m'atteindre. Göring s'est oublié, sans doute parce que les autres moyens qu'il utilisait ne servaient à rien, au point de sortir l'artillerie lourde et de se présenter avec arrogance comme l'homme à venir et Hitler comme son homme de main. Ou bien a-t-il vraiment montré son véritable visage ? Je ne voulais pas le croire !

Il lui restait donc à essayer de faire cause commune avec moi. Il m'a proposé de me financer moi aussi. Cela aussi a échoué, car je refusais de prendre de l'argent de l'économie ou de lui, même pour le journal.

En fait, il aurait pu être satisfait. Car je lui avais laissé sa source de financement. Et il dut reconnaître qu'il l'aurait gardée même sans m'en parler. Mais il n'avait pas pu le savoir avant. Mais à présent, il s'était dévoilé à moi. Il avait dévoilé son for intérieur, son imposture, son jeu infidèle envers Hitler, sa tromperie envers le mouvement et le Parti. C'était dangereux pour lui. Cela pouvait devenir pour lui un danger existentiel et un danger de mort. Il devait donc, s'il restait fidèle à sa nature d'imposteur – et il n'avait pas le choix –, me détruire en toutes circonstances pour ne pas être lui-même détruit le moment venu.

C'était devenu parfaitement clair pour moi, et l'avenir l'a pleinement confirmé.

La deuxième question que je me suis posée était celle de la position de Göring par rapport à Hitler. D'après la formation scolaire de Göring et d'après le jugement que j'avais entendu plusieurs fois de lui de la part d'anciens camarades, il n'avait pas une disposition d'esprit telle qu'il aurait pu, ou plutôt voulu, suivre les déductions et les éclairs de pensée du génie hitlérien. Göring était un

pur matérialiste. Les imposteurs ne peuvent être que des matérialistes. Et Hitler était un idéaliste. Une véritable collaboration entre les deux, une compréhension mutuelle, était tout simplement impossible.

Mais Göring avait compris depuis longtemps que Hitler était tellement étranger à la vie humaine qu'il ne voyait que le bien en chacun des autres. Il ne voyait le mal que lorsqu'il se présentait à lui de manière tangible, mais il ne le ressentait comme mauvais que lorsqu'il l'empêchait ou lui nuisait dans la liberté de ses pensées et dans la poursuite de ses objectifs. Si quelqu'un attirait son attention sur ce qui était mauvais, il n'y croyait généralement pas au début, à moins qu'on ne lui ait fait remarquer que cela allait à l'encontre de ses pensées et de ses objectifs. Si ce n'était pas le cas, cela ne le touchait généralement pas, il l'excusait comme une faiblesse humaine.

S'il estimait qu'il valait la peine de vérifier si une affirmation était correcte, il s'adressait en général simplement à la personne concernée, en citant le nom de la personne qui avait fait l'affirmation. J'avais déjà vécu cela personnellement de sa part dans l'affaire Brückner, ainsi que dans l'affaire Röhm, et bien d'autres cas m'avaient été racontés.

On pourrait interpréter cette caractéristique comme l'expression du sens juridique de Hitler. Mais ce n'était pas forcément le cas. Hitler ne s'est même pas rendu compte qu'il dressait ainsi les deux personnes concernées l'une contre l'autre et que l'accusé refusait bien sûr d'assumer sa culpabilité et menait ses propres accusations contre l'agresseur. Ainsi, le vainqueur est celui qui sait mieux dénigrer ou calomnier l'autre ou qui sait mieux prendre Hitler. S'il parvenait à éveiller le soupçon que l'adversaire appréciait Hitler ou travaillait contre ses intérêts et sa réputation, il avait beau jeu.

Hitler devait avoir des raisons particulières pour ne pas choisir la voie directe de l'interrogation. Un intrigant intelligent, qui le savait et qui posait d'emblée les mines qui empêchaient Hitler de poser des questions personnelles, pouvait donc empoisonner, même sans que Hitler ne laisse l'autre partie s'exprimer.

J'ai donc constaté plus tard, par exemple, que Göring avait parfois fait savoir à Hitler qu'il jouissait d'une telle confiance au sein du Parti, et en particulier au sein de la direction du Reich, que tout ce qui se passait lui était rapporté. Pour Hitler, il était important de le savoir. Il pouvait en effet compter sur le fait que Göring serait au courant de tout ce qui pourrait être dirigé contre la personne et les objectifs de Hitler. Göring lui en ferait toujours part. Seulement, Hitler devait absolument traiter ces communications de manière confidentielle, car sinon, on attirerait l'attention, on tiendrait ses réunions ailleurs que dans les locaux de l'entreprise, et le système de renseignements de Göring serait alors menacé.

C'est là que réside sans aucun doute une grande faiblesse de Hitler. Il ne

voyait pas clair dans l'intrigue, que ce soit celle de Göring ou celle d'autres personnes. Il avait trop grandi dans un petit monde, n'avait fréquenté que ses semblables pendant trop longtemps et n'avait consacré son temps qu'à l'étude et à la lecture de la littérature scientifique et spécialisée pour ne serait-ce que soupçonner la vie dans sa malveillance, ses faiblesses, sa fausseté et sa diablerie. Il est resté étranger à la vie humaine.

Mais ce faisant, il était méfiant. C'était sans doute le propre d'un génie non reconnu au départ. Mais Hitler avait en outre appris cela de l'histoire. L'assassinat de César l'intéressait, il étudiait l'histoire de la reine Elisabeth d'Angleterre avec un zèle essoufflé. Les moyens avec lesquels Napoléon assurait son pouvoir, l'époque de Pierre le Grand et plus tard celle des deux Catherine, il s'imprégnait de tout cela et voyait les mêmes poignards et les mêmes moyens se retourner contre lui, – bien que d'un autre côté, il n'en croyait à nouveau aucun homme capable. Cela le rendait justement incertain et méfiant.

C'est ainsi qu'il en vint à croire davantage et à se sentir plus à l'aise avec ceux qui n'en faisaient qu'à leur tête, qui n'avaient jamais leur propre opinion et voulaient l'imposer, et qui le mettaient même en garde contre les autres et l'incitaient à se méfier des autres. Car, pensait-il, ils ne font cela que pour lui et ne peuvent pas avoir un intérêt personnel.

Lorsque je lui ai dit un jour : « Nous devons essayer de rassembler les meilleurs esprits, les plus grandes personnalités, afin de participer à l'immense tâche que la Providence nous demande peut-être d'accomplir », il m'a répondu : « Beaucoup de cuisiniers gâtent la bouillie. Ces meilleurs esprits, ces plus grandes personnalités ont tous leur propre attitude face aux choses, leur propre volonté et leurs propres objectifs. Je suis d'accord avec Ptolémée, je crois le I^er^ ou le II^e^, à qui l'on a demandé un jour comment il avait réussi à s'affirmer et à faire face à tous les adversaires auxquels il avait dû s'attendre. Il était en train de se promener et passa devant un champ de coquelicots. Il prit alors sa cravache ou sa canne et coupa toutes les têtes de coquelicots qui dépassaient du champ, par ailleurs très régulier. Voilà, dit-il à celui qui l'interrogeait, voilà ce que j'ai fait. D'ailleurs, j'ai encore trouvé quelque part le même récit sur l'empereur romain d'Orient Septime Sévère ».

À l'époque, je ne pouvais m'empêcher de penser au cas Pfeffer, et au moment où j'écris ceci, à Straßer, à moi-même, à Röhm. Quel génie de l'escroquerie devait être Göring pour ne pas se faire cravacher !

Même si cette manière de penser de Hitler ne pouvait pas encore être reconnue dans de larges cercles à l'époque, Hess et Schaub, par qui le chemin menant à Hitler passait, essayaient d'éloigner de lui les personnes dont la tendance à l'intrigue était connue. Mais c'est aussi grâce à cela que plus d'un honnête homme a omis de s'adresser à Hitler lorsqu'il a reconnu chez un autre membre du Parti des erreurs et des faiblesses réelles auxquelles il aurait fallu

remédier. Inversement, un intrigant impitoyable pouvait parvenir à rallier Hitler en grande partie contre un autre homme, sans qu'aucun examen de la vérité n'ait lieu.

Je dois cependant souligner que jusqu'à la fin de l'année 1930, je n'ai rien vu ni entendu de semblable, à l'exception du cas où Göring a mis en garde contre le développement du pouvoir de la S.A. et s'en est pris à Pfeffer. Comme tout allait de l'avant, comme tout le monde avait le même objectif et le même intérêt, l'intrigue ne s'est pas développée et chacun s'occupait de lui-même et de sa tâche et se souciait peu des autres. Ce n'est que bien plus tard que cela s'est manifesté plus fortement, en fait juste avant la prise de pouvoir et surtout après.

Pour la première fois, l'entretien mémorable avec Göring, et ce que j'avais encore entendu sur lui le soir même, m'ont obligé à me rendre compte par moi-même de ces questions auxquelles je n'avais jamais pensé auparavant et qui, même à l'époque, au milieu du grand travail pour les grands objectifs, n'étaient pas aussi conscientes dans leurs conséquences ultimes qu'elles l'ont été pour moi.

En ce qui concerne la position de Göring vis-à-vis de Hitler, je compris donc à l'époque, d'après ses déclarations, qu'il sentait Hitler comme étant en dessous de lui, qu'il voyait volontiers ses idées socialistes comme un moyen d'amener les masses au Parti, mais que lui-même aspirait uniquement à des objectifs nationalistes, pour la réalisation desquels il avait besoin de Hitler et du Parti. Je ne savais pas encore s'il avait déjà à l'époque l'intention réfléchie et comment il comptait s'y prendre pour prendre la première place à Hitler, et peut-être, pensais-je, que ce n'était pas du tout son intention. Il pouvait aussi s'agir de l'agitation maladive d'un mégalomane. Mais c'était dangereux !

Une chose était cependant sûre. Grâce au financement de Hitler, Göring avait une position forte vis-à-vis de lui, et comme Hitler, qui s'était toujours trouvé lui-même dans les conditions les plus pauvres, avait besoin d'un soutien financier et voyait dans un bailleur de fonds un mécène, dans l'argent lui-même la base de tout travail politique, il se sentait financièrement assuré et singulièrement en sécurité entre les mains de Göring, dont il ne soupçonnait sans doute pas la nature d'intrigant imposteur.

L'influence de la question de l'argent en politique est bien connue. Non seulement la Loge utilise, indirectement il est vrai, la voie de l'injection d'argent dans les fonds électoraux pour placer ses candidats à des places sûres sur les listes électorales et donc dans les parlements, mais le grand capital fait lui aussi ce qu'il peut pour gagner et conserver de l'influence. Même les campagnes électorales américaines ne sont plus que des batailles de capitaux et non plus des débats politiques.

Moins les hommes qui travaillent en politique ont eu d'argent personnel

dans leur vie antérieure, plus l'argent a de l'attrait pour eux, et pas seulement pour les besoins de leur politique, mais aussi pour eux-mêmes. Pour cela, l'imposture d'un Göring n'est pas nécessaire. Nous retrouvons cela chez la plupart des hommes de parti de tous niveaux et de toutes tendances. Que l'on lise le récit de la révolution française jusqu'à l'Empire napoléonien, ou l'histoire de la République de Weimar, ou que l'on observe le mode de vie et l'évolution de la plupart des personnalités du Parti du N.S.D.A.P., c'est toujours la même chose.

Hitler constitue une exception inconditionnelle pour sa personne et ses exigences personnelles. Mais il avait lui aussi un grand respect pour les personnes qui donnaient ou réunissaient des sommes importantes pour ses objectifs politiques, et ce plus que si elles se mettaient à sa disposition avec leur travail. Je pense ici à ce Monsieur Keppler, que j'avais déjà rencontré au congrès du Parti du Reich à Nuremberg en compagnie du Gauleiter Robert Wagner. Au tout début, il avait donné à Hitler une somme importante, prélevée sur le fonds de l'usine industrielle qu'il dirigeait. Comme je l'ai constaté plus tard, à ma grande tristesse personnelle, son opinion l'emportait sur celle des plus anciens collaborateurs actifs.

Le directeur de la triste œuvre de mendicité, le W.H.W. [Winterhilfswerk[5] – Œuvre de secours d'hiver – NdT], le Dr Goebbels, fut qualifié par Hitler de personnalité géniale au vu du succès de la collecte d'une année quelconque. Sous l'impression des millions et, avec le temps, des milliards, il ne voyait même pas qu'une telle œuvre était l'expression la plus flagrante d'un système économique libéral et ne convenait pas du tout au socialisme. En effet, seul le système capitaliste libéral doit mener des actions sociales, car il est fondamentalement antisocial. Un État socialiste n'a pas besoin d'un W.H.W.

Le fait que Göring disposait de moyens plus importants, quelle qu'en soit l'origine, et qu'aux yeux de Hitler, il les mettait, en plus de la protection de sa propre vie, exclusivement à la disposition des objectifs politiques du mouvement et, en outre, à sa disposition personnelle, devait faire de Göring une personnalité unique, presque hyper-idéaliste et intouchable pour Hitler.

La troisième question que je me suis posée était la suivante : dans quelle direction politique marche Göring ?

Son insistance sur le fait qu'il était nationaliste était certainement sincère. Un matérialiste n'a pas besoin d'être socialiste. Mais un socialiste doit en fait être nationaliste, il doit l'être ! Car le concept du socialisme, de la vie en commun, implique un espace, une pluralité d'hommes, une nation, c'est-à-dire une communauté de naissance au sein de laquelle ce socialisme doit régner.

Le véritable socialisme est donc national. Le marxisme et le bolchevisme sont des erreurs de parcours qui étaient peut-être nécessaires et qu'il fallait emprunter. Car leurs fondateurs et leurs champions devaient également

opposer une puissance internationale à l'énorme pouvoir du libéralisme économique international, qui avait entraîné la domination du capital sur le travail. Ils l'appelèrent d'emblée, par propagande, la III[e] Internationale. Leur objectif était de briser cette domination du capital sur le travail et de la remplacer par la domination de l'homme au travail sur le capital. Mais leur voie était l'élimination de l'ordre existant dans son ensemble, car il semblait tout simplement impossible de le détacher du libéralisme économique. Et cette élimination ne pouvait manifestement pas être obtenue autrement que par la proclamation de la domination du prolétariat et par la lutte pour cette domination.

Mais cette lutte et cette domination détruisaient nécessairement non seulement l'ordre existant, mais aussi les personnes qui le soutenaient, et enfin, en même temps, les porteurs de toute la culture des régions dans lesquelles cette révolution se réalisait.

C'était la grande idée d'Adolf Hitler, le but sublime de son mouvement : remplacer cette volonté de destruction internationale par une volonté de construction nationale, avec le même objectif : utiliser comme fondements de cette construction non pas l'individualisme, le libéralisme et l'égoïsme, mais le véritable socialisme, tel qu'il était aussi le fondement de la doctrine chrétienne originelle.

Lorsque j'ai parlé de cela avec le rédacteur politique d'un journal socialiste de Munich, un ancien camarade de classe du lycée de Karlsruhe nommé Goldschagg[6], il a dit :

« Si l'on veut construire quelque chose sur de nouvelles fondations, il faut d'abord démolir tout ce qui est là, jusqu'aux fondations, et même les démolir avec. Sinon, on ne peut pas construire sur de nouvelles fondations ! C'est pourquoi je suis pour un compromis instable, maintenu par la lutte. C'est aussi ce qu'on appelle communément le marxisme. Nous luttons donc contre le communisme comme contre le libéralisme. Mais je reconnais que jusqu'à présent, le libéralisme a toujours eu le dessus, comme le plus fort, et que les compromis ont finalement été assez unilatéraux.

Ce que vous voulez, vous les nationaux-socialistes, c'est bien l'idéal, mais vous verrez aussi qu'il n'est réalisable qu'après l'élimination radicale de tous les fondements. Et comme vous voulez empêcher ou éviter cela, il ne sera pas atteint, et le grand enthousiasme que vous avez suscité par vos objectifs, et qui me fascine également, voudra sortir quelque part. C'est pourquoi il – pensez à moi ! – choisira, pour des raisons purement dynamiques, la voie nationaliste, parce que la voie socialiste ne fonctionne pas ainsi ».

J'ai beaucoup parlé de ces problèmes avec Goldschagg et d'autres socialistes, et j'ai ensuite eu des conversations répétées avec Hitler sur les mêmes questions. Hitler admettait que « le grand plan » comportait une certaine impossibilité, précisément celle que Goldschagg avait caractérisée.

« Mais », disait-il, « l'explosion nationaliste de cette dynamique est de toute façon d'abord nécessaire pour être maître chez soi ! Tant que nous n'aurons pas secoué les chaînes de Versailles, les contrôles, les occupations, les réparations et les contributions, ainsi que le droit de nos adversaires à s'immiscer dans les affaires intérieures de l'Allemagne, on ne pourra pas commencer à passer du libéralisme économique au socialisme. Ce qui se passe avant n'est que du travail au coup par coup, du bricolage – ne peut-il en être autrement ?

Mais ensuite, on peut reconstruire, mur par mur, étage par étage. Je n'ai pas besoin d'être architecte pour ne pas savoir que c'est possible. Mais il faut avoir tous les pouvoirs, politiquement parlant : tout le pouvoir politique. Sinon, ce n'est évidemment pas possible. Et il ne peut pas y avoir de compromis ». –

Si donc Göring poursuivait des objectifs purement nationalistes, il ne contredisait pas, pour l'instant, la pensée de Hitler. Seulement, j'ai eu l'impression que Göring voyait dans les objectifs nationalistes la fin en soi et la finalité, tandis que Hitler ne les reconnaissait que comme un moyen d'atteindre la fin, tout en les considérant également comme nécessaires. Si donc Göring pouvait servir de précurseur pour cette première étape sur le chemin de la réalisation des derniers espoirs et était utilisé comme tel par Hitler, on pouvait pour l'instant accepter son aversion pour le socialisme.

Mais il y avait naturellement un grand danger, justement en relation avec son financement, dans une influence ultérieure de sa personne sur la direction de l'État.

Et c'était la quatrième question dont je cherchais à rendre compte.

Comment la dépendance financière de Göring vis-à-vis de l'industrie de la Ruhr se répercute-t-elle sur le développement de sa politique ?

Au début, il était évident qu'il ne pouvait pas promouvoir une autre politique que celle souhaitée par ses bailleurs de fonds. À une occasion ultérieure, Göring me dit : « Je sais que je peux facilement être confronté à un dilemme si l'on aborde avec moi des questions économiques. Mais je les contourne, voire je les refuse. Je réponds : tant que les questions politiques ne sont pas résolues, il est inutile de parler de problèmes économiques. Nous ne devons pas disperser nos forces. Tout doit être mis en œuvre pour libérer l'Allemagne de ses entraves politiques. Les entraves économiques n'auront de toute façon plus de prise ».

Et lorsque je lui ai parlé du danger de dépendre financièrement de la Ruhr, même pour plus tard, il m'a répondu :

« Une fois que nous aurons le gouvernement en main, nous n'aurons plus besoin de tels financements. Je secouerai alors ces gens de la même manière que Napoléon a secoué le cercle des citoyens lorsqu'il était prêt à se coiffer de la couronne impériale ».

Je m'étonnais parfois, lorsque j'entendais parler Göring et que je le voyais se produire, de la personnalité qui se cachait dans cet étrange personnage. Il ne se rendait sans doute même plus compte de son imposture la plupart du temps. Il jouait le rôle qu'il s'était fixé avec tant d'excellence et de perfection qu'un étranger ne voyait plus en lui un acteur, mais la personnalité légitime pour ce rôle. Même l'ambassadeur français à Berlin, François-Poncet, m'a dit un jour, alors qu'il avait rencontré Göring : *« C'est quelqu'un ! ».*

Il n'est pas étonnant que Hitler ait vu en lui le paladin héroïque de sa propre personne, peut-être le seul sur lequel il était parfois prêt à lever les yeux sans être blessé dans sa propre vanité. –

Les choses étaient ainsi. C'est contre ce Göring que je devais défendre le génie de Hitler, le protéger, et ce probablement contre sa volonté. Je devais essayer de le libérer de ses chaînes. Car en fin de compte, Göring n'était qu'un imposteur, mais un imposteur extrêmement déterminé, impitoyable, brutal et donc d'autant plus dangereux.

C'est ici que commence un combat dramatique que je me suis senti obligé de mener. Se taire et fermer les yeux n'était pas possible. Ou alors, je devais démissionner de mon travail aux côtés de Hitler et quitter le Parti. Mais cela me semblait être une lâche désertion. Engager le combat contre Göring, Hitler et le Parti aurait été une trahison du peuple et, de plus, inutile. Car le mouvement progressait inexorablement. Sa victoire ne pouvait plus être évitée. La crise économique croissante, l'échec de plus en plus flagrant du système des partis de Weimar et l'incompétence criante des hommes des gouvernements de l'époque donnaient au Parti un élan irrépressible. Et la prise de conscience, y compris à l'étranger, des erreurs incompréhensibles du diktat de Versailles et de ses conséquences, apporta au national-socialisme un nombre croissant de voix, y compris dans des milieux qui lui étaient jusque-là hostiles, dans toutes les professions et dans tous les partis.

En outre, les derniers objectifs et conclusions d'Adolf Hitler étaient bien trop justes et élevés, et leur réalisation bien trop urgente, pour que je puisse refuser ma collaboration. Car avec un geste de plus en plus insolent, avec une insistance de plus en plus grande et de plus en plus ouverte, le communisme bolchevique se tenait prêt à s'emparer de l'Allemagne et à accomplir l'acte d'extermination du peuple allemand que j'avais empêché de ma propre décision en 1919 en tant que chef d'État-major dans les pays baltes avec mes courageux corps francs. Je ne pouvais pas concilier ma conscience avec le fait d'être complice de l'abandon de la patrie allemande au destin que j'avais vu de mes propres yeux dans les pays baltes et pour lequel j'avais exigé de milliers de camarades fidèles qu'ils endurent, combattent et tombent.

J'ai donc décidé de tenir bon, de me battre et, s'il le faut, de tomber.

J'ai perdu la bataille contre Göring. Certes, je suis encore en vie, bien que le

30 juin 1934, j'ai déjà été conduit au bagne en voiture. Un hasard, une panne de voiture, peut-être la Providence, m'a sauvé. Mais Göring est devenu le destin du peuple allemand.

# 28. Les finances de Hitler – Hitler défend Göring – Henriette Hoffmann comme « ballerine du roi » – Rapprochement avec l'Italie

Quelques jours plus tard, j'ai rendu visite au trésorier du Reich, Schwarz, afin d'aborder le plus discrètement possible la question du financement de Hitler.

Il refusa d'abord de m'en parler. Non pas parce qu'il avait quelque chose à cacher, mais parce que Hitler lui-même avait toujours refusé d'aborder cette question avec Schwarz.

Mais ensuite, il s'est montré un peu plus communicatif et a raconté que Hitler n'avait pour seule source d'argent que les revenus de son livre *Mein Kampf*, dont seul l'éditeur Eherverlag, et plus précisément Amann[1], était personnellement au courant.

« Mais cela ne peut pas suffire à couvrir le logement, la vie, la voiture, le chauffeur, l'accompagnateur et le séjour permanent à l'hôtel », ai-je dit.

Schwarz me répondit qu'il avait lui-même déjà parlé à plusieurs reprises au chef, nom que les anciens membres du Parti donnaient encore à Hitler à Munich, et qu'il lui avait proposé de se faire verser une certaine somme mensuelle par la caisse du Parti.

« Mais il a toujours rejeté cela d'un air désapprobateur. Les cotisations au Parti, disait le chef, doivent être destinées à l'organisation du Parti, aux tâches de combat du Parti et à la maison du Parti, ainsi qu'à d'autres institutions du Parti, et elles doivent couvrir les frais de salaires et de traitements de ceux qui sont nécessaires pour diriger l'appareil du Parti et le maintenir en ordre. En tant que dirigeant du Parti, il ne veut et ne doit pas s'approprier un centime des cotisations que certains camarades du Parti, pauvres et peut-être même sans emploi, ont durement économisées.

Mais je suppose », poursuivit Schwarz, « que la maison d'édition Eherverlag verse au chef, lorsqu'il écrit des éditoriaux, ce qui arrive tout de même souvent, parfois même sous un autre nom, des rémunérations telles qu'elles sont usuelles dans le secteur de la presse ».

« Malgré tout, cela ne peut toujours pas suffire », ai-je souligné. « Ne pourrait-on pas essayer de parler à Hitler pour créer un fonds spécial 'chef' qui serait alors exclusivement à sa disposition ? ».

« Il refusera certainement ».

« Il faut bien qu'il trouve quelque part les moyens dont il a besoin. Il vaut donc mieux que ce soit vous, en tant que trésorier du Reich, qui organisiez cela,

plutôt que de laisser Hitler se faire donner de l'argent par n'importe quel financier, dont il deviendrait ainsi dépendant avec le temps ».

« Je ne ferai plus rien dans cette affaire », dit Schwarz d'un ton déterminé. « Savez-vous comment sont calculés les bénéfices du *Völkischer Beobachter* ? »

« Comme le *Völkischer Beobachter* n'a pas d'imprimerie propre, mais est produit par une autre imprimerie sur la base d'un contrat d'impression, les bénéfices nets sont très faibles. La maison d'édition Eher appartient au Parti. Comme on le sait, les entreprises du Parti sont enregistrées en tant que SARL et Bouhler en est le gérant(2). Les bénéfices sont imposés conformément à la loi sur l'impôt sur les sociétés. Ce qui reste est utilisé pour l'extension des entreprises, pour le soutien d'autres journaux et actuellement pour l'achat et l'agrandissement du siège. Car ces locaux sont aussi une sorte d'entreprise du Parti.

Le fisc est très intéressé par nos livres. Ils aimeraient bien nous faire un petit cadeau. Mais ils n'en trouveront pas l'occasion. C'est pourquoi le chef ne veut jamais figurer dans les livres ».

J'ai compris que je n'avais pas eu de chance avec Schwarz. Je ne voulais pas lui dire les vraies raisons de mes questions. Elles ne le concernaient pas.

Je me suis alors adressé directement à Hitler. C'est Hitler lui-même qui m'en a donné l'occasion. Göring était revenu à Munich peu après ma visite à Berlin. Il ne s'était à nouveau pas montré chez moi. Je ne l'ai appris que par hasard, par Schaub.

Un après-midi, j'étais assis avec Hitler dans son coin au café Heck, près du Residenzgarten, où il passait souvent l'après-midi. C'est alors qu'il me demanda brusquement :

« Connaissez-vous vraiment le Göring d'autrefois ? »

Je lui racontai que je l'avais vu de temps en temps à Karlsruhe dans les années 1908 à 1910, alors que j'étais cadet. Mais on ne peut pas dire que je l'ai connu. Sinon, je l'ai vu pour la première fois à Nuremberg lors du congrès du Parti du Reich et je lui ai rendu visite récemment à Berlin.

« Que j'aie cet homme, c'est une vraie chance », dit Hitler. « Connaissez-vous sa femme ? »

« Non ».

Un peu hésitant et réfléchissant, Hitler poursuivit :

« C'est déjà la Providence qui a voulu cela. Elle doit être très fortunée, posséder des millions ».

« Ah », ai-je lancé, « je ne le savais pas du tout. J'ai toujours pensé qu'elle était divorcée et qu'il ne recevait que des allocations d'éducation pour son fils Thomas, qui est aussi à la maison chez Göring ».

« Non, elle est millionnaire. J'ai vu la photo du château d'où elle vient. C'est

une comtesse de ceci ou de cela ; j'ai oublié le nom.

C'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'ai demandé à Göring de se montrer le plus possible à Berlin. Il y a une différence entre un homme qui a l'habitude de vivre et qui représente le Parti, et Schaub ou quelqu'un d'autre. Et sans l'argent de sa femme, cela ne serait pas possible. Elle a également des parents et des connaissances dans les cercles politiques les plus importants en Suisse et à l'étranger. Cette femme est particulièrement précieuse pour nous ».

« Mais il reçoit aussi de temps en temps de l'argent de la région de la Ruhr », ai-je été tenté de dire, afin d'amener peu à peu la conversation là où je le souhaitais.

« Oui, il vient de me le dire. Vous voyez quelle position Göring a déjà auprès de ces plus grands hommes d'affaires allemands, qu'ils lui demandent s'ils doivent soutenir votre journal d'Essen. C'est pour ainsi dire grâce à Göring que votre journal a pu être mis sur pied. Et à cette occasion, ils lui ont également proposé de mettre des moyens à sa disposition si le Parti avait besoin de quelque chose ».

J'ai peut-être pris un air stupide en entendant cela.

Surpris, j'ai regardé Hitler.

« Monsieur Hitler », ai-je rétorqué, « c'est tout simplement une représentation inexacte. Bien sûr, c'est grâce au soutien du journal *Essener National-Zeitung* que nous avons pu louer l'imprimerie de la mine et obtenir une avance pour son extension. Mais Göring n'y est pour rien ! Comme il me l'a dit lui-même, cette affaire ne l'intéresse que parce qu'il s'attendait déjà à recevoir cette somme de 50 000 marks pour ses propres besoins, et qu'ils ne lui sont pas parvenus après avoir été mis à disposition du journal ».

Hitler m'interrompit alors : « Ne vous méprenez pas. Je ne fais de reproches à personne ! Je trouve même brillant que le journal ait obtenu l'imprimerie et l'argent ».

Il a dû passer à côté de l'essentiel. Nous étions donc à nouveau sur une mauvaise voie. Je devais être encore plus clair :

« Comme je l'ai entendu de la bouche de Göring, il se fait financer par l'industrie de la Ruhr. Il ne s'agit donc pas d'une nouvelle offre qu'il a reçue, mais d'une vieille habitude. Et si la caisse du Parti, ce que je ne sais pas, ou quelqu'un d'autre du Parti reçoit de l'argent de Göring, il provient probablement plutôt de ces fonds de l'industrie de la Ruhr que des allocations d'éducation de Carin Göring ! ».

« Pourquoi Göring n'aurait-il pas déjà reçu de l'argent des industriels de la Ruhr ? Je ne demande pas à un Gauleiter où il a obtenu ses fonds, et je ne demande pas non plus à Göring. Mais que sa femme dispose de millions, et qu'il en disposait déjà à une époque où il ne pouvait certainement rien obtenir

de la Ruhr, je le sais parfaitement ». Et sur ce, il prit un journal et se plongea dedans. Schaub me regarda de ses yeux presque sans vie.

Il n'y eut plus de conversation cet après-midi-là. Nous nous sommes brièvement quittés, et il y avait une froideur délibérée dans le salut de Hitler.

Le lendemain, Schaub me dit :

« Pourquoi avez-vous abordé un tel sujet ? Je ne me suis jamais soucié de cela. Je n'aime pas non plus ce Göring. Mais de l'argent, il en a ! »

« Schaub », lui ai-je répondu, « s'il a de l'argent, il n'est toujours pas prouvé qu'il provienne de sa fortune ou de celle de sa femme, ou qu'il soit arrivé entre ses mains d'une manière ou d'une autre, d'une autre source ».

« Cela doit-il vous préoccuper ? Pour moi, ça n'a pas d'importance ».

« Mais pas pour moi. Car si Hitler recevait de l'argent de Göring et qu'il provenait d'industriels de la Ruhr, alors nos objectifs nationaux-socialistes prendraient fin avec le temps. Qui paie les violons choisit la musique ».

Schaub m'a regardé avec un grand sourire, comme s'il ne m'avait pas compris. Puis il dit : « Je n'ai jamais entendu dire que le chef avait reçu de l'argent de Göring ». –

Là aussi, je n'ai pas été plus loin.

Quelques jours plus tard, j'étais en route avec Hitler et nous avons passé la nuit à Nuremberg, comme d'habitude. Nous n'étions partis que l'après-midi et voulions continuer le lendemain matin vers Weimar. Après avoir assisté à une excellente représentation de l'opéra Carmen, nous nous sommes assis ensemble au Deutscher Hof, en mangeant, en lisant le journal et en bavardant.

La fille du photographe Hoffmann, alors âgée d'environ dix-sept ans, était présente et animait la conversation par ses récits de jeune fille décontractée.

Hitler avait déjà pris l'habitude de faire emmener de temps en temps cette jeune fille très intelligente et vive par son père, et de surmonter, grâce à la distraction totale que lui procuraient son insouciance et sa capacité à s'amuser, le point mort qui survient le soir après une journée fatigante et que la plupart des hommes surmontent habituellement en buvant de l'alcool ou en jouant au Skat. Lorsque M^lle^ Hoffmann allait se coucher, peut-être vers onze heures, nous restions comme toujours une à deux heures à discuter plus sérieusement. La « ballerine du roi » était déjà devenue une institution.

J'ai profité de l'occasion pour ramener la conversation sur Göring. Cette fois, je voulais l'aborder différemment. Je racontai que j'avais lu dans une revue française un essai dans lequel le national-socialisme était décrit comme une imitation du fascisme [sic] et que la visite de Göring à Mussolini devait en être considérée comme une preuve.

« Quels gens stupides ! », s'est exclamé Hitler en riant. « En quoi consisterait l'imitation ? La plupart du temps, ils disent : dans le salut fasciste. Ils ne

connaissent pas l'histoire. Sinon, ils devraient savoir que le salut fasciste, c'est-à-dire le vieux salut romain de l'époque impériale, était en fait le salut germanique. Les Germains saluaient ainsi pour montrer qu'ils n'avaient pas d'armes à la main ou qu'ils ne voulaient pas s'en servir, qu'ils venaient donc en amis. Tacite décrit en effet cela de manière très détaillée et ajoute que le nombre de Germains dans les légions était déjà si important à l'époque de Varus que le front romain avait attaqué avec des cris de guerre germaniques.

Nous n'imitons donc rien, nous revenons aux anciennes coutumes. Le geste militaire consistant à mettre la main à la casquette n'est en effet qu'une modification de ce salut germanique. La discipline militaire de la soldatesque, qui n'est apparue qu'à la fin du Moyen-Âge et qui avait besoin d'un uniforme de paix en plus de l'équipement de guerre, exigeait une réglementation de la procédure de salut. Placer la main sur le couvre-chef était une solution plus simple que de prescrire l'angle, la direction et la flexion du coude de l'ancien salut. Nous retirons donc tout simplement la main de la casquette !

Et qu'est-ce qu'on imite d'autre ? La S.A. doit correspondre aux chemises noires. En Allemagne, nous avions déjà des milices, des associations de volontaires et d'autres organisations d'aide bien avant que les chemises noires ne soient organisées en Italie. Je rappelle le Freikorps Oberland, l'aide technique d'urgence, le Stahlhelm, etc. La S.A. est une continuation de ces différentes organisations allemandes, mais pas une imitation des troupes de chemises noires.

Qu'aurions-nous imité d'autre ? »

« C'est bien sûr absurde », ai-je dit, « Mussolini ou un autre peut l'imaginer. Mais si Göring apparaît en Italie comme représentant de notre mouvement, il est évident que le monde suppose que nous y voyons notre modèle ».

« Et si l'un d'entre nous se rendait en Angleterre, peut-être y trouverait-il notre modèle ? Nous ne devons pas nous soucier pour l'instant de ce que le monde dit. De plus, plus il s'occupe de nous, plus cela fait de la propagande pour nous, même dans notre propre pays. La pire chose qui puisse arriver à un homme, à un parti, à un peuple, c'est qu'il soit passé sous silence, qu'on ne parle ni ne lise jamais de lui nulle part.

C'est ce qui est étrange ! Nos adversaires politiques, en Allemagne et à l'étranger, sont nos meilleurs propagandistes. Et même si nous commettons des erreurs, les autres commettent l'erreur de ne pas s'attarder exclusivement sur notre erreur, mais de l'utiliser pour salir tout ce qu'ils veulent combattre chez nous. Mais ce faisant, ils suscitent le rejet de tous ceux qui, certes, condamnent aussi cette erreur, mais ne veulent pas se laisser dénigrer le positif, le juste, l'idéal élevé, qui les comble et les enthousiasme eux-mêmes.

Si ces trois fois sages, qui, dans leur critique, se frappent la poitrine comme des pharisiens et proclament avec une hypocrisie prétentieuse, en levant les

yeux au ciel avec un certain dégoût : 'Nous remercions Dieu de ne pas être comme eux', s'ils savaient combien ils sont terriblement stupides et comment ils font ainsi justement notre travail, ils auraient vraiment honte. Mais ils sont tellement stupides qu'ils ne le remarquent même pas. Que Dieu nous les garde ! Sans eux, nous n'arriverions jamais au pouvoir ».

« Il ne fait aucun doute [dit Wagener] que les visites de Göring à Mussolini et au roi font parler de nous. Mais elles font aussi parler de lui ».

« Vous êtes jaloux ? »

« Moi ? Pour l'amour de Dieu ! Comment pourrais-je être jaloux que quelqu'un aille justement chez le peuple et chez le roi qui a trahi l'Allemagne pendant la grande guerre ? »

« Göring ne va pas chez ce roi, mais chez Mussolini ! Mussolini n'est pas impliqué dans cette trahison. Il la condamne. Peut-être est-il l'homme qui est prêt à la réparer ».

Je réfléchis un instant. Car j'étais encore sur la mauvaise voie. Puis je demandai brusquement :

« Est-ce que Göring y est vraiment allé en votre nom ? ».

« Il m'a annoncé auparavant qu'il allait y aller. Il avait reçu une invitation de Mussolini ». Hitler dit cela avec un peu de résignation.

« Il est étrange que Mussolini s'intéresse autant à Göring. S'il voulait prendre contact avec notre mouvement, il aurait dû en fait vous inviter ».

« Cela aurait peut-être été trop officiel pour lui. Il voulait sans doute que cette réunion reste secrète ».

« Il est alors étonnant que les journaux italiens aient fait tant de bruit autour de la visite de Göring. Le secret ne peut pas avoir été voulu ».

Hitler resta silencieux. C'est pourquoi je continuai.

« Et si le roi voulait exprimer sa sympathie ou celle du peuple italien pour le mouvement national-socialiste par une remise de décoration, alors vous étiez encore une fois le premier à entrer en ligne de compte... ».

Hitler m'a interrompu :

« J'aurais refusé la médaille ! »

« C'est également mon avis. On n'accepte pas une décoration d'un homme qui a trahi le peuple allemand ! »

Hitler se taisait à nouveau. Je remarquai qu'il se passait quelque chose en lui qui l'empêchait de me donner la réponse qu'il aurait jugée juste. Je continuai donc à lui poser la question :

« Je ne suis donc pas jaloux, mais je ne suis pas d'accord. Et je suis convaincu, Monsieur Hitler, que vous l'êtes aussi.

Mais que veut Göring à Mussolini et au roi » ?

« Il aurait été imprudent de refuser une invitation », dit calmement Hitler. « Cela n'aurait sans doute pas été possible non plus. Car cette invitation à Göring ne peut en fait être qu'une chose commandée ».

« Pourquoi commandée ? »

« Sinon, comment Mussolini aurait-il pu penser à Göring ? Il ne travaille pas à la direction du Reich, il n'a pas de domaine de travail particulier dans le Parti. Il n'est que député du Reichstag. Mais d'autres le sont aussi. Il doit donc déjà y avoir quelqu'un qui vient d'attirer l'attention de Mussolini sur Göring et peut-être sur son désir d'être reçu par Mussolini ».

« Et qui cela devrait-il être ? », demanda Hitler.

« C'est justement ce que je me demande. Je sais seulement que Göring fréquente plus souvent le jeune directeur de la chambre de commerce italienne à Berlin, qui est, paraît-il, très apprécié dans le corps diplomatique à cause de sa jolie femme, encore plus jeune que lui. Il se rend tous les trois ou quatre mois en Italie et doit toujours informer personnellement Mussolini de la situation en Allemagne.

J'imagine qu'il parle aussi de Göring et qu'il insinue que Göring se rendra par hasard prochainement à Rome et qu'il serait certainement prêt, s'il était invité par Mussolini, à faire une visite au Palazzo Venezia.

C'est à peu près comme ça qu'une invitation se fait chez les diplomates ».

Hitler dit alors sèchement :

« Et en quoi cela vous dérange-t-il ? »

« Je pense qu'une telle action diplomatique ne peut avoir lieu qu'après vous avoir consulté ou sur votre ordre. Si cela n'a pas lieu, c'est qu'il y a des objectifs et des intentions propres, et même si ce n'est peut-être que l'intention de faire parler de soi. Cette intention a d'ailleurs été atteinte en profondeur ».

« Qu'est-ce que vous voulez dire ? »

« Que Göring est devenu d'un seul coup l'homme le plus connu du N.S.D.A.P. en Allemagne et à l'étranger. Avant, personne ne le connaissait ».

« Wagener. Je crois qu'il y a une sensibilité personnelle qui parle en vous ».

« C'est peut-être vrai. Mais il n'y a pas de motifs personnels à la base, pas de jalousie, pas de rancune, pas d'ambition blessée.

Mais je prévois trois choses qui ne peuvent pas non plus vous laisser indifférents, vous et le Parti, et donc le peuple allemand :

Premièrement, Göring n'est pas du tout l'homme qui serait en mesure de représenter le Parti national-socialiste des travailleurs allemands ;

Deuxièmement, en continuant à développer de tels voyages diplomatiques de Göring, il devient à tout le moins le deuxième homme du Parti auprès du peuple allemand et à l'étranger, une position qu'il n'a jamais eue et qu'il ne doit

jamais avoir ;

Et troisièmement : par les visites de Göring à Rome, qui ont eu lieu sans votre volonté et contre le sentiment allemand, un rapprochement de l'Allemagne et de l'Italie est amorcé, qui ne peut avoir que, et exclusivement, des conséquences négatives pour l'Allemagne ».

Hitler s'exclama alors [sic] et demanda :

« Qu'avez-vous contre Göring ? »

« Je n'aurais peut-être rien contre lui si je n'avais pas le sentiment que vous avez beaucoup pour lui ».

« Je vous accorde ouvertement ce dernier point. Mais votre logique m'échappe ».

« S'il était sans influence sur vous, il pourrait peut-être m'être indifférent. Mais puisqu'il est adoubé par vous, je soulève des objections à son encontre. Tout d'abord, je me demande quelles raisons vous pouvez avoir de lui accorder une si grande confiance ».

Cette question indirecte a manifestement mis Hitler mal à l'aise. Il devint un peu plus froid et dit :

« Ce sont moins des raisons que des sentiments ! »

« Il y a des gens qui ont un talent particulier pour susciter des sentiments de sympathie, de reconnaissance, voire d'admiration, par leur façon de se donner et moins par leur façon d'être. Ils sont prédisposés de la même manière que les créatures d'imposture ».

Indigné, Hitler poursuit :

« Traitez-vous d'imposteur toute personne qui joue ou veut jouer un rôle en politique ? Aucun homme politique n'est né pour exercer son métier. Le temps de la monarchie est révolu, celui de la noblesse de droit divin, celui de la détermination par l'emplacement du berceau d'un homme. Cette institution calcifiée de la féodalité médiévale a fait place à la saine démocratie, à la sélection des meilleurs parmi la grande masse du peuple ! »

Je me suis défendu avec la même indignation en soulignant :

« Ce n'est pas le cas. Si je n'étais pas du même avis que vous, à savoir qu'un peuple doit se gouverner lui-même et élire ses dirigeants, je ne serais pas assis ici avec vous. Mais tant que l'Allemagne ne s'est pas habituée à cette institution démocratique, il peut facilement arriver que les mauvaises personnes arrivent au sommet ! Dans la Constitution de Weimar, il manque encore les paragraphes qui prévoient la sélection des plus compétents pour travailler au sein de l'État. Et de ce fait, la porte est tout de même très largement ouverte à l'imposture ».

« Le peuple a un sentiment démocratique très sain [répliqua Hitler]. Certaines déceptions auraient peut-être été épargnées au peuple s'il avait toujours

choisi lui-même ses dirigeants.

Bien sûr, l'habitude séculaire de se laisser gouverner l'a privée de l'idée, je dirais même du devoir naturel, de désigner lui-même ses hommes d'État. Depuis l'occupation romaine de la Germanie et de la Gaule, la saine idée germanique de la démocratie s'était perdue, avait été supprimée.

De tout temps, le moyen le plus sûr de priver un peuple du sentiment et de la volonté démocratiques a été la domination forcée. Il réclame alors la liberté, mais il veut un chef qui la lui conquiert ! Il ne crie donc pas à la démocratie, mais au leadership.

Car la domination forcée doit toujours être hostile à la volonté démocratique. Nous l'avons vu dans la Rhénanie occupée, dans le Palatinat et dans la Sarre ! Si les principes démocratiques y avaient été appliqués, les autorités et les troupes d'occupation auraient dû accepter tout et n'importe quoi. Mais elles ne le veulent pas, et ce serait d'ailleurs contraire à leur intention. Ce faisant, elles suppriment également la démocratie. La démocratie et l'occupation par l'ennemi ne sont pas compatibles dans un pays. L'occupation par l'ennemi suscite le rejet, la haine, la révolte et, comme je l'ai dit, le désir d'une personnalité forte qui envoie balader l'occupation par l'ennemi ! Mais pas de démocratie ! La démocratie sous une occupation ennemie ne peut appeler que les créatures qui sont prêtes à ramper comme des ascaris autour du rectum de l'ennemi, afin d'apercevoir une possibilité de s'y glisser. Mais ils ne font que passer dans ses excréments et sont expulsés avec lui.

Regardez ces gens toujours prêts, les trafiquants et les séparatistes ! Ils se présentent comme les représentants du peuple, mais en réalité ils le trahissent.

Ainsi, dans les territoires occupés, nous avons considérablement reculé dans notre pensée démocratique et ceux qui se nomment démocrates sont des créatures hélitiques qui cherchent à s'attirer les faveurs du despotisme ennemi en renonçant précisément à leurs droits démocratiques. Mais les vrais démocrates sont les autres, qui sont donc aussi combattus et persécutés par l'ennemi.

Mais, comme je l'ai dit, le peuple a un sentiment très sain, naturel et juste de ce que peuvent être ses chefs et de ce que sont ses séducteurs. Il passera outre les faux chefs et suivra les bons dès que la domination forcée cessera. Et plus elle durera et plus elle sera dure, plus fort et plus puissant sera le réveil qui fera triompher la volonté démocratique du peuple. –

Moi aussi, je suis un homme du peuple. Je ressens les choses de manière aussi naturelle et donc juste que le peuple. C'est pourquoi je ne me trompe pas sur Göring. Il me suffit de voir comment ils l'acclament chaque fois qu'il se présente et parle.

Vous pensez qu'il n'est pas l'homme qui peut représenter le Parti national-socialiste des travailleurs ? Je pense au contraire qu'il est l'un des plus aptes que

nous puissions mettre en avant.

Vous pensez que Göring ne doit pas avoir la deuxième place dans le Parti ? Je pense qu'il aura la place à laquelle le vote du peuple l'appelle.

Et en ce qui concerne la politique de rapprochement avec l'Italie, un rapprochement ne signifie pas encore une amitié, une visite de Göring à Rome ne signifie pas encore une Entente, une remise de médaille du roi ne signifie pas encore une alliance.

Je suis moi-même né et j'ai grandi en Autriche, de sorte que j'ai absorbé dès le lait maternel et à l'école une forte aversion pour les macaronis. Et je ne vois pour l'instant que des points de friction entre l'Italie et nous, partout où la politique étrangère des deux pays se touche : la question autrichienne, la question tyrolienne, la question de Trieste.

Mais de même que nous devons chercher avec la Pologne une voie de règlement pacifique des différends créés par le crime de Versailles, et que nous la trouverons, je le crois, depuis l'ambassade de Pilsudski, de même nous devons la chercher avec l'Italie. Et les rapports de Göring sur ses visites me laissent espérer un succès dans ce domaine également.

Laissons donc la question de Göring. Je ne me laisserai pas détourner de ma ligne par des animosités personnelles ».

Sur ce, Hitler mit fin à la conversation et se rendit dans sa chambre.

Je vis que je ne pouvais pas m'opposer à Göring dans le cadre d'une simple conversation. Il avait déjà trop consolidé sa position. Je devais chercher d'autres moyens. Et tout ce que Hitler m'avait répondu était, comme toujours, si clair, si juste, si irréfutable, que je ne pouvais rien dire contre. Mais cela ne touchait pas au cœur de l'affaire, cela passait à côté.

Je décidai de retourner voir Göring le plus tôt possible, afin de le connaître un peu plus. Qu'il n'y ait pas d'erreur de ma part sur sa personne, cela me paraissait absolument certain. Je devais peut-être attendre qu'il se mette à nu face à Hitler. En outre, j'ai attiré l'attention de Straßer, Buch et Pfeffer, qui se trouvait la plupart du temps à Berlin. Mais les autres ne voyaient pas non plus la possibilité d'attaquer avec succès la position de Göring et ne voulaient pas se soumettre à cette tâche difficile.

# 29. La première défaite de Wagener – Straßer : *« Ici, ce sont les enfants qui gouvernent »* – Une paix sociale avec Feder

*(Après avoir évoqué son mariage le 31 décembre 1930 et sa lune de miel, Wagener revient sur les évènements du N.S.D.A.P. – Note de Turner)*

Lorsque je suis rentré à Munich fin janvier 1931, la nouvelle répartition de la direction du Reich était déjà en cours. Straßer avait pris en charge son département d'organisation I, c'est-à-dire l'organisation du Parti proprement dite, sans la S.A., la S.S. et la Jeunesse hitlérienne. Röhm était chef d'État-major de la S.A., Himmler Reichsführer S.S. et Schirach Hitler-Jugend-Führer(1). Hierl avait entre les mains le département d'organisation II, qui ne comprenait toutefois au départ que l'économie. Il ne s'était donc encore rien passé dans ce domaine. Seule une chose s'était produite, qui contredisait totalement mon opinion : le département de l'agriculture, c'est-à-dire la partie la plus importante de l'économie, avait été détaché du département politico-économique et rendu indépendant.

Hitler a reproché à Hierl, et Hierl a reproché à Hitler, d'avoir procédé à cette division. Les raisons invoquées étaient les suivantes : la division organique II n'était pas nécessaire si elle n'avait qu'une seule division, la division économique ; Feder avait estimé que la séparation de l'agriculture et de l'économie industrielle, comme il l'appelait, était opportune ; enfin, l'agriculture, ou plutôt le peuple rural, n'avait pas seulement des tâches économiques, mais en premier lieu des tâches de politique démographique et raciale, qui ne permettaient pas de subordonner la division à la division politico-économique.

Straßer m'a dit : « Prenez votre mal en patience. Les raisons sont plus profondes. Toute la politique économique, et plus tard toute l'économie, dans une seule main, même avec le titre de chancelier de l'économie, c'est une trop forte concentration de pouvoir pour Hitler, mais surtout pour Göring. En tout cas, il a travaillé avec zèle contre cela. Un chancelier économique ne peut plus être abattu aussi facilement. Il a plusieurs cordes à son arc. Mais le directeur de l'économie industrielle peut être remplacé sans ébranler la direction de l'agriculture, le système bancaire, le système des matières premières et tout ce qui s'ensuit. Feder a également préconisé la séparation. Il lui reste donc l'espoir du chancelier de l'économie ».

« Mais on ne décide pas d'une telle chose tant que je suis absent ? », ai-je demandé à Straßer, indigné.

« On ne doit jamais partir d'ici. Ici, ce sont les enfants qui gouvernent, et les

mauvais garçons sont plus appréciés des enfants que les gentils ».

« C'est un jeu injuste. Il ne s'agit pas pour moi de savoir si le domaine d'activité est plus ou moins grand, ni même de savoir qui est le chancelier de l'économie, mais il s'agit pour moi de l'économie. On ne peut tout de même pas séparer l'agriculture de l'économie. C'est une absurdité qu'ont commise les gouvernements allemands précédents et d'autres encore. C'est pourquoi l'économie alimentaire ne fonctionne pas non plus dès qu'il y a des difficultés. Et l'agriculture reste toujours le parent pauvre ! C'était justement l'occasion de mettre de l'ordre dans tout cela.

Et là, on retombe dans les mêmes bêtises qu'avant.

Je vais dire à Hitler que je m'en vais. Je me retire. Qu'il se trouve un autre homme pour l'économie ».

« Ça ne sert à rien, Wagener », me dit Straßer : « Vous vous entendrez bien avec Darré. Et ce qui arrivera plus tard, on le verra ».

« Ce n'est qu'un début ! Darré, en tant qu'ami de Himmler, poursuivra l'ancienne politique de grande agriculture. Mes plans socialistes pour la réforme agraire et la transformation de toute l'agriculture en grandes exploitations coopératives et en petites exploitations spécialisées tombent à l'eau. Et pour l'industrie, l'artisanat et le commerce, la transformation socio-économique n'est pas possible si elle ne commence pas par l'agriculture. De plus, le regroupement des professions libérales comme cinquième secteur économique est totalement illusoire, car ces professions travaillent aussi bien pour l'agriculture que pour le reste de l'économie et devraient automatiquement être réparties entre ces deux moitiés de l'économie ».

« Je vous comprends, Wagener, et je suis tout à fait d'accord avec vous. Mais cela va s'arranger. Nous devons combattre les adversaires et non pas nous disputer sur les questions pour lesquelles ils sont nos adversaires. Et le principal adversaire est Göring. Mais ne sous-estimez pas non plus Feder. Le fait que Hitler lui ait retiré la politique économique, ce qu'il n'a pas voulu admettre jusqu'à la fin, a fait de lui votre ennemi juré, son rival ».

« Eh bien, sommes-nous une arène d'animaux sauvages qui se battent tous les uns contre les autres, ou sommes-nous un Parti qui a des objectifs fixes et des lignes directrices claires ? »

« Nous ne sommes ni l'un ni l'autre », répondit Straßer. « Mais nous sommes un mouvement qui a certes pris la forme extérieure d'un Parti, car sinon il n'aurait pas la possibilité de s'exprimer au Reichstag. Mais dans ce mouvement, il y a beaucoup d'hommes, ou du moins plusieurs, qui veulent quelque chose et qui savent ce qu'ils veulent. Mais ils veulent des choses différentes.

Peu d'entre eux ont compris le socialisme. Mais grâce à lui, nous avons une

grande partie du peuple pour nous. La plupart des gens comprennent mal le mot 'national'. Ils le séparent du socialisme, alors qu'il ne signifie qu'une définition particulière du socialisme, par rapport au socialisme international.

Mais là où le mot 'national' est rendu autonome en tant qu'idée, comme par exemple par Göring, – mais aussi par beaucoup d'autres, – il devient alors synonyme de nationalisme, et il en résulte facilement du chauvinisme ou même de l'impérialisme. Car pour ces cadets, le nationalisme n'a pas d'autre signification, et ils voient dans l'uniforme d'officier et dans les épaulettes la seule confirmation privilégiée d'un sentiment national.

Wagener, vous ne pouvez pas partir ! Car ici, en fin de compte, le socialisme s'oppose au libéralisme, qui ne porte que les habits du nationalisme. L'avenir s'oppose au passé ! La Russie s'oppose aux États économiques capitalistes occidentaux ! Chez nous, en Allemagne, qui se trouve entre ces deux fronts, et même dans notre mouvement, cette lutte est menée ! Si les socialistes l'emportent, la transformation pacifique du monde du libéralisme au socialisme sera assurée. Si les autres, les nationalistes comme ils se nomment – à tort, bien sûr, car nous sommes en fin de compte les véritables nationaux – gagnent, la lutte entre l'Est et l'Ouest se déroulera un jour sur notre sol. Le vainqueur sera quand même le socialisme, ce qui vient et non ce qui a été. Mais le vainqueur se tiendra sur un tas de ruines.

Vous ne pouvez donc pas devenir déserteur, vous ne pouvez pas partir, Wagener ! Vous n'en avez pas le droit ».

« Mais où se situe Hitler ? Le chef du Parti ? », ai-je demandé.

« Toutes les idées, Wagener, justement celles que je viens d'exposer, nous les tenons de lui. Sans lui, nous ne les aurions pas, ou nous n'en serions pas encore là. En tout cas, sans lui, nous n'aurions pas notre mouvement, mais nous aurions peut-être déjà le bolchevisme.

Mais vous connaissez Hitler. C'est un artiste. Ses idées viennent en quelque sorte de l'au-delà. Elles ne sont pas tangibles pour lui. Il les développe devant nous. Il nous en parle. Mais il ne pourrait jamais les réaliser lui-même. Il les oublie même parfois. S'il pouvait les exprimer dans des formes architecturales, il pourrait les façonner ; s'il était poète, elles rayonneraient de ses œuvres, et s'il était compositeur, elles agiraient sur nous dans des symphonies. Mais c'est un politicien. Or, c'est faux. Il raconte lui-même dans son 'combat' comment il a pris la 'décision' de devenir un homme politique. Mais ce n'est pas seulement une question de décision. Il aurait dû se décider à chercher des hommes politiques capables de traduire ses idées ingénieuses dans la réalité et de les mettre en œuvre ou de les appliquer de manière bénéfique pour le peuple allemand. Car un homme politique doit être un homme de politique réelle. Il l'a souvent dit et l'histoire le prouve. Mais il n'est pas un politicien réel, il ne peut même pas l'être, précisément parce qu'il est un artiste.

C'est pourquoi d'autres membres du Parti doivent faire de la realpolitik. Et ces autres sont justement divisés en deux camps.

Mais comme j'ai le Parti entre les mains en tant que directeur de l'organisation I et que je dirige le groupe parlementaire au Reichstag, je n'ai aucun doute sur le fait que nous allons gagner. Mais nous devons rester unis !

Sommes-nous unis ? » Et ce faisant, il me tendit sa main virile et ferme et me regarda de ses yeux clairs et fidèles, si bien que je dus saisir sa main.

C'est ainsi que j'ai accepté ma première défaite.

Je repensai à Pfeffer, qui m'avait dit un jour que Hitler voulait, dans la mesure du possible, toujours avoir deux personnes côte à côte aux postes décisifs et qu'il aimait que ses collaborateurs se surveillent mutuellement. Ainsi, ils ne peuvent jamais être dangereux pour lui. Ici, cela m'a semblé à nouveau confirmé. Direction Göring contre direction Straßer et Wagener, Feder contre Wagener, Hierl contre Wagener, Darré contre Wagener. Le divide et impera était sans doute déjà une vieille doctrine de dirigeants despotiques. Mais son application dans la vie quotidienne, pensais-je, son élévation au rang de principe de travail en général, allait tout de même trop loin.

Ou est-ce justement l'art de l'homme d'État ? La prudence nécessaire d'un dirigeant politique ? L'erreur ne vient-elle pas de moi ? Mon apparence, mon langage, mon attitude ferme face aux choses pourraient-ils éveiller le soupçon que je ne suis pas du tout l'idéaliste que je croyais être, mais que j'ai mes propres projets politiques ? Je n'ai pas ressenti ces moments comme l'expression d'objectifs dictatoriaux ni comme la preuve d'une volonté dictatoriale de Hitler.

C'est vers la mi-février 1931 que j'ai écrit à Gottfried Feder pour le prier de me donner l'occasion de m'entretenir avec lui.

Cela faisait presque un an et demi que j'étais à la direction du Parti et que j'avais déjà eu des contacts avec lui à plusieurs reprises lors de grandes réunions, comme les congrès des Gauleiters, etc. Mais il n'y a jamais eu de discussion.

J'étais en partie responsable de cette situation. C'était l'homme qui, jusqu'alors, était le principal responsable de la politique économique du N.S.D.A.P., ou du moins qui était considéré comme tel. En étudiant ses écrits, ses articles de journaux et ses discours, j'avais cependant compris qu'il avait certes un jugement clair sur les rapports économiques, que certains détails lui étaient familiers, mais qu'il considérait tout d'un point de vue purement technique, que ses tentatives de solutions étaient toujours de nature mécanique, et que les véritables idées de politique économique et les connaissances en matière de politique sociale lui étaient étrangères.

Ce qui m'a semblé le plus étrange, c'est son attitude vis-à-vis de la question de la nationalisation. Il voulait, en nationalisant ce qu'il appelait le « commerce

de distribution », c'est-à-dire l'ensemble du commerce, supprimer le commerce intermédiaire et obtenir ainsi, pensait-il, des baisses de prix de 1/4 à 1/3.

Ce qui m'avait particulièrement frappé, c'était sa vanité, sur laquelle personne d'autre au sein de la direction du Reich n'avait de doute. Comme il n'y avait personne dans le cercle de Hitler qui s'occupait de questions économiques, à l'exception du Gauleiter de Munich, le Dr Adolf Wagner, Feder avait l'habitude d'avoir raison et de garder raison lorsqu'un problème économique était abordé. Il avait ainsi pris l'habitude d'écarter avec un peu d'arrogance une personne qui, par ses questions, laissait supposer un certain doute quant à la justesse de l'une ou l'autre de ses explications.

Feder évitait en principe toute discussion avec les dirigeants économiques, les industriels, les commerçants et les banquiers. Il les considérait également comme de petits faiseurs d'affaires, dépourvus de toute notion de grandeur.

Il n'avait qu'un seul ami, avec lequel il était toutefois étroitement lié, l'ingénieur Dr Lawaczeck(2), qui était un spécialiste particulier dans le domaine des grandes centrales électriques. Feder était presque toujours avec lui, et leur travail commun se limitait exclusivement aux grandes planifications dans ce domaine. En effet, Feder était lui aussi ingénieur de profession et avait travaillé dans ce domaine pendant toute la durée de son activité pratique.

Du fait qu'il était le véritable rédacteur du programme du Parti et qu'il avait été désigné par Hitler dans *Mein Kampf* comme le programmateur du Parti(3), il était connu, au moins de nom, par la plupart des membres du Parti et prétendait être habilité, en tant que père de l'idéologie du Parti, à répondre ex officio à toutes les questions, quel que soit le domaine concerné.

Mais Feder n'était pas assez important pour que Hitler le considère comme un danger. Il le laissa aller de son côté, ne le convoqua que rarement à des réunions, et lui retira finalement la politique économique lorsqu'il vit que les entrepreneurs allemands se tenaient à l'écart du Parti, voire lui tournaient le dos, en raison de l'absence d'une ligne claire et uniforme dans le domaine de la politique économique.

Moi-même, je voulais d'abord me tenir à l'écart de toutes ces questions, afin de ne pas entrer en conflit avec Feder, avant de pouvoir parler moi-même d'office. Straßer m'a dit un jour que Hitler avait pensé les choses tout autrement. Il avait supposé que j'essaierais le plus tôt possible de m'entretenir avec Feder des problèmes de politique économique, et que cela me mettrait en porte-à-faux avec lui. C'est à partir de cette tension et de cette dispute qu'il aurait pris ses décisions, donnant bientôt raison à l'un ou à l'autre. C'est à contrecœur qu'il se serait vu contraint par ma réticence à prendre lui-même une décision claire. –

À ma demande, Feder a accepté de me rendre visite dans mon bureau de la Braunes Haus. Il est arrivé à l'heure convenue, accompagné de Lawaczeck.

Nous nous sommes assis autour de la même table ronde autour de laquelle nous nous étions si souvent assis dans la chambre de Hitler, dans la Schellingstrasse. Dans la nouvelle maison, elle m'avait été donnée avec les fauteuils pour m'asseoir dans ma salle de travail.

Par quelques mots polis, j'exprimai que je voyais en Feder le créateur de nombreuses idées dans le domaine de la réorganisation économique de l'Allemagne, et que c'était donc mon souhait naturel de toujours travailler avec lui et, si nous étions en désaccord, de parvenir à un accord sans que cela ne se voie de l'extérieur.

« En aucun cas, la coopérative du Parti ne doit avoir l'impression qu'il existe deux orientations différentes dans la politique économique du Parti, ou même que nous nous battons tous les deux. C'est pourquoi je m'efforcerai, lorsque des idées et des plans propagés jusqu'à présent devront être modifiés, de ne pas l'exprimer brusquement, mais de déduire autant que possible la nouvelle conception de l'ancienne ou d'utiliser une nouvelle situation venant de l'extérieur comme motif pour notre autre attitude.

Ce que je préférerais, c'est que dans de tels cas, vous preniez l'initiative de justifier de nouvelles idées. Ainsi, on ne pourra jamais soupçonner que nous nous faisons la guerre ou que je renverse ce que vous avez construit ».

Je remarquai que Feder, qui était venu dans un certain état d'esprit de combat, avait transformé l'expression de son visage et de ses yeux et avait apparemment suivi mes dernières paroles avec un consentement complaisant. Tandis que Lawaczeck, qui m'avait jusque-là regardé d'un œil quelque peu hostile, se tournait maintenant vers Feder, étonné et en attente.

« Je vous remercie pour vos explications, Monsieur Wagener, qui m'ont donné de vous une toute autre image que celle que je m'étais faite. Dans ces conditions, je pense moi aussi qu'ensemble nous pouvons donner à la politique économique du N.S.D.A.P. la forme dont elle a besoin ».

Après une courte pause, il poursuivit :

« Étant donné que je fais partie des premiers députés du Parti au Reichstag et que je siège dans toutes les commissions économiques et politico-économiques où nous avons des représentants, j'apprends naturellement énormément de choses qui sont importantes pour nous, et je suis d'autre part en mesure d'y faire valoir notre position sur toutes les questions en suspens. Dans l'intérêt de la réputation du Parti, il est donc également nécessaire que je sois considéré au Parlement, et donc aussi par le public, comme l'expert du Parti pour toutes les questions économiques, et que le département de politique économique soit ici plutôt le bureau dans lequel ces questions trouvent leur examen et leur clarification technique et politique ».

Je ne pouvais m'empêcher de rire intérieurement de la manière dont Feder

avait su, à partir d'un fait donné, nous placer, moi et mon département, d'emblée et comme s'il devait en être ainsi, à la seconde place et faire de nous, pour ainsi dire, tout simplement son « bureau ». Feder était un très bon dialecticien, mais il allait un peu trop droit au but. J'ai donc répondu :

« Je salue et me félicite de ce que notre unité, née d'une volonté sincère, permette au département politico-économique de la direction du Parti de disposer en vous, en tant que député au Reichstag élu à cet effet par l'ensemble du Parti, de l'auditeur et du porte-parole désigné, tant à la séance plénière du Reichstag que dans les commissions parlementaires, avec lequel nous nous efforcerons de maintenir l'entente et le contact les plus étroits dans l'intérêt du travail commun et des objectifs élevés du Parti.

Cela permettra également au service de presse politico-économique, qui est désormais un organe du département politico-économique et qui, par le biais de plus de soixante journaux avec un tirage total de plus de deux millions, présente et fait entendre chaque jour les idées politico-économiques du département à toute la coopérative du Parti et en même temps à la grande masse du peuple allemand, de caractériser plus qu'auparavant les machinations parlementaires et de prendre position à leur sujet. Vous trouverez ainsi le terrain toujours préparé pour vos propres interventions au Reichstag et dans les commissions ».

Feder serra un peu les lèvres, presque imperceptiblement, mais dit ensuite, après une courte réflexion :

« Pour moi aussi, c'est bien sûr un enrichissement de pouvoir considérer la W.P.D. (Wirtschaftspolitischer Pressedienst) comme un organe qui soutient ma politique économique et lui ouvre la voie en mettant à sa disposition toute la presse, – dont j'ai bien sûr toujours pu disposer jusqu'à présent. Seulement, l'organisation de la W.P.D. permet d'adresser plus rapidement et plus complètement la parole à la grande masse par l'intermédiaire de nos journaux ».

Cette attaque fut repoussée.

Je commençai par dire quelques mots à Lawaczeck sur son activité passée. Il avait dirigé la construction de grands barrages et de centrales électriques en Suède et en Roumanie sur la base de ses propres projets et avait actuellement élaboré pour la Bavière un projet visant à exploiter les forces hydrauliques des affluents du Danube pour produire de l'électricité, ce qui suffirait à remplacer toutes les centrales électriques fonctionnant au charbon et à électrifier l'ensemble des chemins de fer et l'ensemble de l'industrie bavaroise.

*(Feder a principalement vu la source de cette nouvelle vague dans l'exploitation de l'énergie hydroélectrique par la construction d'un vaste réseau de barrages sur les fleuves allemands et par la construction de centaines, voire de milliers de centrales hydroélectriques. Cela permettrait de créer de nombreux emplois. L'hydrogène pourrait être utilisé comme gaz d'éclairage et de chauffage sans modification substantielle. Le charbon ainsi économisé*

*pourrait ensuite être transformé en essence, ce qui rendrait l'Allemagne largement indépendante en matière d'énergie et donnerait une forte impulsion à la motorisation. Jusqu'à présent, la motorisation de l'Allemagne avait été stoppée par la résistance de l'industrie du charbon de la Ruhr qui, par peur de la concurrence pour les chemins de fer, avait insisté sur une taxe automobile élevée. Mais tout cela changerait avec l'État national-socialiste, et une nouvelle vague de motorisation, provoquée par la construction de voitures et de routes, créerait à son tour des emplois supplémentaires. Wagener rapporte qu'à la fin de l'entretien, il a été positivement impressionné par les idées et les plans de Feder et qu'il avait le sentiment qu'il pourrait collaborer avec Feder « si aucun tiers ne s'interposait et ne troublait la paix sociale ». – Note de Turner)*

## 30. Hitler sur le Christ et le « socialisme », l'intellect, le savoir et le savoir-faire

La mise sur pied du département de politique économique a représenté un travail énorme. Il devait en effet être l'appareil qui, plus tard, lors de la reprise du gouvernement, serait intégré au ministère dans la mesure du possible tel quel. Il s'agissait donc de tenir compte de cet objectif dès le départ dans le choix des collaborateurs.

Je n'avais aucun doute sur le fait que pour le « Parti national-socialiste des travailleurs », la création d'une orientation absolument claire et la définition de directives indubitables dans le domaine de la politique économique et sociale étaient une condition sine qua non. Et j'ai toujours trouvé auprès de Hitler, lorsque je lui parlais de ces questions, un accord et un soutien total.

Mais, comme je l'avais compris depuis longtemps, il n'était pas homme à accorder une quelconque primauté à l'économie, quel que soit le domaine concerné.

« Le socialisme est un problème politique. Et la politique n'est pas une affaire d'économie », m'a-t-il dit un jour lors d'un tel débat. « Le socialisme est une question d'attitude face à la vie, d'attitude éthique face à la vie, et pas seulement face à la vie de sa propre personne, mais face à la vie de tous ceux qui vivent ensemble dans un espace de vie commun, peuplé ou étatique. Le socialisme est une vision du monde !

Mais cette vision du monde n'est en fait pas nouvelle. Je m'étonne toujours, en lisant les évangiles du Nouveau Testament et les révélations de certains prophètes, et en me plaçant à l'époque du monde romain et de l'hellénisme tardif, ainsi que du monde oriental, de tout ce que l'on a fait de cet enseignement si clair et si unique dans son contexte, élevé au rang de religion, de ces hommes bénis de Dieu, en particulier de Jésus-Christ. Ils ont créé, porté sur les fonts baptismaux, enseigné et vécu cette nouvelle vision du monde que nous appelons maintenant le socialisme ! Mais les communautés qui se sont ensuite appelées Églises chrétiennes ne les ont pas comprises ! Ou si elles l'ont fait, elles ont alors renié et trahi le Christ !

Car ils ont renversé l'idée sacrée du socialisme chrétien en son contraire ! Ils l'ont tuée, comme les juifs de l'époque ont crucifié le Christ ; ils l'ont enterrée, comme le corps du Christ a été enterré. Mais ils ont ressuscité le Christ pour faire croire que sa doctrine aussi était ressuscitée !

C'est là que réside le crime monstrueux de ces adversaires du socialisme chrétien ! Dans la plus basse hypocrisie, ils portent en avant la croix, l'instrument de ce meurtre qu'ils répètent sans cesse en pensée, comme un nouveau

signe sacré de la connaissance chrétienne, – et font s'agenouiller l'humanité devant elle. Ils prétendent même prêcher la doctrine du Christ. Mais leur vie et leurs actes sont un coup de poing permanent contre cette doctrine et son Créateur, et une calomnie contre Dieu !

Nous sommes les seuls à déterrer cette doctrine ! Ce n'est que par nous que cette doctrine célèbre sa résurrection ! Marie et Madeleine se tenaient devant le tombeau vide. Car elles cherchaient le mort ! Nous, au contraire, nous voulons mettre au jour les trésors du Christ vivant ![21]

C'est là que réside l'essentiel de notre tâche : nous devons redonner à notre peuple allemand la connaissance de cette doctrine ! Car à quoi a conduit cette falsification de l'idée originelle de l'amour chrétien, de la communauté de destin devant Dieu et du socialisme ? Vous devez la reconnaître à ses fruits ! La suppression de la liberté d'expression, la persécution des vrais chrétiens, le meurtre de masse infâme de l'Inquisition et du bûcher des sorcières, les campagnes armées contre les peuples de la libre et vraie foi chrétienne, la destruction de leurs villes et villages, l'enlèvement de leur bétail et de leurs biens, la destruction de leur économie florissante, et le jugement de leurs dirigeants devant des tribunaux qui, dans leur hypocrisie crispée, ne peuvent être qualifiés que de blasphèmes. – Tel est le vrai visage de ces Églises hypocrites qui se sont interposées entre Dieu et les hommes, par instinct égoïste, par désir de reconnaissance personnelle et de profit, et par volonté de préserver l'obstination autocratique contre la connaissance profonde qu'a le Christ de la nécessité d'une communauté socialiste des hommes et des peuples.

Nous devons détourner tout le sentiment, la pensée, l'action et même la foi du peuple de l'individualisme antichrétien et suffisant du passé, de l'égoïsme et du pharisaïsme stupide de l'arrogance personnelle, et nous devons éduquer en particulier la jeunesse dans l'esprit de ces paroles du Christ que nous devons à nouveau interpréter : aimez-vous les uns les autres, ayez des égards pour vos semblables, souvenez-vous que chacun de vous n'est pas seulement une créature de Dieu, mais que vous êtes tous frères ! C'est avec dégoût et mépris que cette jeunesse se séparera de ces hypocrites qui ont le Christ dans la bouche, mais le diable dans le cœur, qui font l'aumône pour pouvoir s'enrichir sans être dérangés, qui se réclament de la patrie pour remplir leur propre bourse grâce au travail des autres, qui prêchent la paix et incitent à la guerre !

Si l'on veut voir pourquoi une guerre a été menée, il suffit de jeter un coup d'œil sur les mesures prises par le vainqueur après la défaite de son adversaire, et auxquelles il donne le nom de 'traité de paix' avec des gestes généralement hypocrites ! Ce faisant, nous reconnaissons aussi son christianisme !

Prenons la guerre mondiale : livraison de la flotte marchande allemande,

[21] [NdT : *Atlantide, Edda et Bible* de Hermann Wieland, didi18edition.com]

mise à contribution totale de l'économie allemande pour les réparations, et asservissement du peuple allemand par des services de fret pour des décennies ! Nous voyons bien : l'élimination, l'anéantissement de la concurrence purement économique était le but de la guerre ! Et le chant hypocrite qui l'accompagne : l'Allemagne et le militarisme allemand sont les seuls responsables de la guerre ! – Pourtant, chaque Allemand peut se présenter devant Dieu et avouer : je me sens libre de toute culpabilité.

Prenons par contre la guerre de 1866 : la sortie de l'Autriche de l'empire allemand, et rien d'autre ! Là, nous voyons qu'il ne s'agissait pas de concurrence économique, ni de l'asservissement d'un peuple ! Mais il s'agissait uniquement de la sortie de la maison impériale autrichienne de l'Empire, dont la vie et l'unité étaient entravées par cette maison impériale.

Ou prenons la guerre de 1870 : restitution de l'Alsace-Lorraine, qui avait été volée au Reich pendant sa période de faiblesse, paiement de cinq milliards de francs que la France pouvait mettre sur la table dans un délai d'un an, – rien d'autre ! Il ne s'agissait pas de préjudice économique, d'asservissement du peuple français. Mais il s'agissait uniquement d'éliminer l'adversaire qui voulait empêcher la refondation de l'empire allemand unifié.

C'est pourquoi il n'y avait pas besoin d'hypocrisie en 1866 et en 1870 ! Les traités de paix étaient de vrais traités de paix, et la question de la culpabilité n'était pas à l'ordre du jour.

Ce sont ces chrétiens qu'il faut démasquer, que notre jeunesse doit reconnaître pour devenir forte à tout jamais contre le mensonge romain et contre cette perfidie qui porte le poignard empoisonné sous le manteau parsemé d'emblèmes des églises chrétiennes.

Vous voyez, Wagener : notre tâche n'est pas économique. Bien sûr, l'économie et son éthique doivent aussi être adaptées aux conditions de ce socialisme. J'approuve tous vos projets. Mais ils ne sont pas primaires. Remplir le peuple de la foi renaissante et de la vision du monde de celui qui a déjà été un sauveur dans la détresse la plus profonde des peuples, voilà ce qui est primordial !

Et comme les vieux sont le plus souvent inextricablement mêlés à leurs intérêts économiques et à leur esprit mercantile égoïste, nous ne pouvons nous appuyer principalement que sur la jeunesse. C'est elle qui reconquerra pour son peuple et pour l'humanité le véritable royaume des cieux » !

Ces réflexions de Hitler revenaient souvent lorsqu'on discutait de problèmes économiques qui lui semblaient certes justes et précieux, mais pas décisifs. C'est pourquoi, pour la sélection et l'éducation de mes collaborateurs, ce n'était pas seulement l'aptitude professionnelle et intellectuelle qui était déterminante dès le départ, mais il fallait aussi examiner et déterminer leur attitude éthique et leur caractère.

« Intellect ! » a dit Hitler lorsque nous avons parlé des difficultés de ma sélection. « Qu'est-ce que c'est au juste ? Si l'on y réfléchit sérieusement, c'est l'atrophie de l'instinct naturel.

L'intellect n'a rien à voir avec la sagesse humaine et avec le savoir, voire le savoir-faire. C'est ce que la plupart des gens confondent. Bien sûr, on peut simplement donner une autre interprétation à un mot. Tout comme les choses et les objets reçoivent souvent une autre signification. Qui pense, en parlant des épaulettes d'un soldat, d'un officier, qu'il s'agissait au départ d'une protection d'épaule fabriquée en fer ou en acier contre les coups de sabre ennemis ? Ou les cordons du col et des pattes de manches, que c'était autrefois l'ornement des boutonnières ? Je pense que peu de généraux savent que la broderie dorée de leur col a une origine aussi prosaïque. Ou lorsque nous trouvons le pied de druide, le pentagramme, sur les écuries de chevaux et de vaches dans les campagnes, généralement au milieu, au-dessus de la porte. Les paysans disent que c'est une protection contre les maladies et les épidémies. Qui sait encore que c'était le signe alchimique d'une solution de mercure que l'on prescrivait déjà dans l'Égypte ancienne, 3 000 ans avant notre ère, contre la lèpre et les maladies syphilitiques, mais aussi contre la peste mammaire chez les animaux. Aujourd'hui encore, le salvarsan est utilisé, comme à l'époque, à la fois contre la syphilis et contre la peste mammaire.

Ainsi, on peut aussi donner au mot 'intellect' une autre signification, qui s'éloigne de ce qu'il signifiait au départ.

J'entends souvent les gens s'indigner lorsque nous raillons les intellectuels. Cela montre bien qu'ils ont si peu d'intellect qu'ils ne remarquent même pas que ce n'est que de la moquerie. Car ce qui se nomme généralement 'intellectuel' est le plus souvent un cercle de cerveaux malades qui se jettent des morceaux de leur savoir, accumulé de manière incohérente et purement synthétique, sous des formes dialectiquement exacerbées. Le judaïsme y est particulièrement bien représenté. Il a une capacité particulière à le faire et en même temps l'audace de présenter aux autres hommes un tel fatras non digéré comme la sagesse suprême.

Prenez un livre en main. Après deux ou trois pages, vous pourrez certainement dire s'il a été écrit par un juif intellectuel ou par un écrivain sérieux. Le juif ne peut pas s'empêcher de faire jouer son prétendu intellect. Parfois, cela semble tout à fait spirituel, parfois même c'est spirituel. Mais ce n'est jamais créatif, c'est toujours destructeur. Faire preuve d'esprit aux dépens des autres, c'est le jeu favori des intellectuels. Ils ne peuvent pas faire autrement que de chercher à 'noircir ce qui brille et à traîner le sublime dans la poussière'.

Non ! Le savoir et le savoir-faire nécessitent d'autres éléments que cet intellect qui caresse l'esprit. Il faut avant tout un corps sain ! C'est la condition préalable pour qu'un esprit sain puisse être développé en lui. La culture

grecque, la philosophie grecque ne seraient pas concevables si elles n'étaient pas fondées sur un soin particulier du corps et même de sa régularité et de sa beauté. Les cancres n'ont pas une culture élevée, ils ne sont pas créatifs et élevés dans leur pensée et leur action.

Ces ridicules Fante se moquent déjà de moi et me démontrent que les défigurés physiques et même les faibles et les malades ont parfois été de grands penseurs. Bien sûr, cela arrive. Et pourtant, je me fais un devoir de prouver qu'un boiteux est aussi intellectuellement handicapé. Shakespeare le fait si bien dire à son Richard III : parce qu'il est si difforme et que les autres crient après lui, il est 'prêt à devenir un scélérat'. Et s'il arrive qu'une poule aveugle trouve une fois un grain, cela ne signifie pas pour autant que les poules aveugles mangent mieux et pondent mieux que les poules en bonne santé.

Ne prenez donc dans votre équipe que des personnes en bonne santé physique.

Et la deuxième chose est qu'un être humain qui doit accomplir quelque chose de nouveau et de créatif doit avoir grandi en harmonie. Là où les enfants doivent regarder leurs parents se quereller, s'insulter et même se tromper sans cesse, le jeune homme ne peut pas non plus grandir avec l'harmonie intérieure dont il a besoin pour réaliser l'équilibre entre les bons et les mauvais instincts qui sommeillent en chaque être. Lui aussi est prédisposé. Lui aussi sera un boiteux toute sa vie. Lui aussi est facilement prêt à devenir un méchant.

N'acceptez donc pas à un poste de responsabilité quelqu'un dont on sait que les parents n'ont pas vécu un mariage heureux ou ont même divorcé.

La troisième chose est qu'un homme doit être irréprochable sur le plan racial. Il doit être soit germanique, soit latin, soit chinois, soit juif, soit indien, soit nègre, etc. J'ai le même respect pour tous. Nous pouvons travailler ou compter sur tous. Chacun a ses particularités. Et selon ce que l'on veut, il est préférable d'utiliser l'un ou l'autre pour le travail en question. Ce n'est pas différent pour les hommes que pour les chevaux ou les chiens. Si l'on a utilisé la bonne race pour une tâche donnée, on peut être sûr que la tâche sera accomplie.

Mais si l'on prend des mélanges de races, quelle que soit leur nature, on ne peut jamais savoir quelle spécificité raciale l'emporte au moment où cela devient important et où il faut même prendre des décisions. Dans le travail d'un bâtard, vous reconnaîtrez toujours les deux races dont il porte le sang. Si vous lui confiez un poste de responsabilité et de direction, vous constaterez que la lutte inconsciente que son sang ambivalent mène en lui-même s'exprime également dans l'ensemble de ses prestations, dans ses jugements et dans ses décisions. Lénine en est le meilleur exemple. Son père était un directeur d'études slave de formation européenne occidentale. La mère était une Tartarine d'origine asiatique. Toute la révolution bolchevique ressemble à la

lutte dans le sang de Lénine : la lutte entre la volonté d'extermination asiatique et la volonté culturelle de l'Europe.

Ne confiez donc pas de tâches dirigeantes à des métis raciaux, même entre l'Est et l'Ouest.

Ces trois choses sont les éléments sur lesquels peuvent se construire un véritable savoir et un savoir-faire. Si ces éléments sont présents, un homme intelligent, qui a appris quelque chose et qui a la volonté d'accomplir quelque chose, peut se développer en un travail créatif. S'ils font défaut, il peut être intelligent, savoir et lire, mais son savoir-faire reste toujours partiel et, dans le cas le plus élevé, il peut devenir une lumière dans un club intellectuel improductif, mais d'autant plus prétentieux ». – [...]

# 31. Hitler sur la contraception, l'interruption de grossesse et la stérilisation forcée – « Enfants incapables de vivre » – Mort de l'individualité par l'industrialisation et renaissance par « notre socialisme »

*(Après avoir décrit la structure organisationnelle et la composition du personnel du département politico-économique[1], Wagener résume les résultats des délibérations sur le futur ordre économique d'une Allemagne nationale-socialiste. Il réitère ses plans pour une « économie sociale » et une « structure professionnelle » présentés plus haut. Les points suivants sont ajoutés : là où cela est nécessaire, un transfert progressif des entreprises dans le secteur public pourrait être obtenu en conservant la part annuelle de contraction (« Kapitalabgabe ») d'une entreprise par l'État ou en la revendant aux communes ou aux Länder. La vente de cette part de retrait aux individus travaillant dans l'entreprise concernée permettrait en outre de dissoudre progressivement les « groupes » (par lesquels Wagener entend la possession d'une série d'entreprises par une seule société) et de remplacer les grandes ou gigantesques entreprises par des moyennes et petites entreprises. La période de transition durerait dix à vingt ans dans le cas des entreprises industrielles, et plus longtemps dans l'agriculture. La « taxe sur le capital » annuelle dans le cadre de la « contraction » (ainsi qu'une taxe calculée en conséquence versée à l'État par les petites entreprises qui ne devraient pas être touchées par la « migration de la propriété ») remplacerait « en principe » tous les autres impôts. Seuls certains types de taxes à la consommation et de droits d'importation devraient encore être perçus par l'État en temps normal. Suite à la réduction des charges fiscales qui en résulterait, on pourrait s'attendre à ce que les coûts de production diminuent de 15 à 30 %, les prix de vente de moitié, tandis que le revenu réel et le pouvoir d'achat global augmenteraient en conséquence. Le chômage serait éliminé « pour toujours » et le niveau de vie du peuple serait amélioré « de manière inimaginable ». L'autogestion économique serait en mesure de surmonter la « manie de l'exportation », surtout au moyen d'une orientation des besoins et de la consommation en influençant les médias de masse. Pour ce faire, les organes professionnels et économiques de l'autogestion devraient assumer la tâche de l'aide et de l'assistance sociales. Il faut rompre avec la limitation de l'assistance sociale aux « malades, aux paresseux, aux incapables, aux dégénérés ». Le système d'assistance actuel serait dû aux partis bourgeois qui l'avaient justifié sur la base de l'humanité et de la charité chrétienne. – Note de Turner)*

« En réalité, ils ne pensent pas du tout ainsi », a dit un jour Hitler. « Mais ils n'ont plus l'honnêteté et le courage, ils n'ont plus la force naturelle de tirer les conséquences de la connaissance de la vérité. Leur 'éducation' ne leur permet plus de reconnaître les exigences de

la nature et d'y répondre. Et ils préfèrent laisser tout un peuple dégénérer et aller au diable plutôt que de prendre la décision de ne soigner que ce qui est sain et vigoureux et d'abandonner les malades et les faibles à l'hospice. Avec un regard hypocrite, ils parlent de la charité voulue par Dieu et blasphèment en sortant de leur bourse remplie d'or une paire de pièces d'argent en fer blanc et en les jetant aux pieds des malheureux avec publication dans les journaux.

Bien sûr, il n'est pas conforme à la condition humaine d'agir comme l'animal. Nous ne pouvons pas simplement éliminer le malade et le faible, l'abandonner comme le fait le gibier, le tuer comme le font les abeilles avec leurs faux bourdons. Ce qui vient d'entrer dans la société humaine doit d'une manière ou d'une autre être mis au service de cette société et pris en charge. Mais la Providence nous a fait trouver les moyens d'empêcher, ou du moins de limiter, l'entrée de ce qui est malade et faible dans la société humaine.

Maintenant que nous connaissons les lois de l'hérédité, il est possible d'empêcher à grande échelle la naissance de personnes malsaines et lourdement chargées. J'ai étudié avec intérêt les lois de certains États américains sur l'empêchement de la procréation d'êtres humains dont la descendance serait selon toute vraisemblance sans valeur ou nuisible à la population. Certes, il y aura parfois des erreurs. Mais la possibilité d'exagérations et d'erreurs n'est pas encore une preuve de l'inexactitude de ces lois. Elle ne fait qu'exhorter à la plus grande conscience possible. Mais quand je vois les moyens qui ont été inventés et qui sont continuellement utilisés pour empêcher la conception ou même pour tuer et avorter la vie en germe, il me semble que c'est un paroxysme d'hypocrisie et de fausseté intérieure, lorsque ce sont précisément ces hommes – et ils le sont en majorité – qui qualifient de péché contre Dieu la stérilisation de personnes physiquement et moralement gravement atteintes et de pures natures criminelles. Je méprise cette hypocrisie dans le monde et tous ceux qui la portent sur leur visage et dans leur bouche.

Les médecins que j'avais réunis l'autre jour et que j'avais consultés sur ces questions pour ma propre consolidation intérieure et mon instruction, m'ont également dit que lorsqu'un enfant vient au monde, il n'est en fait pas encore porté. Si l'on compare la durée de gestation d'un lapin, d'un chien, d'un cheval, d'une vache, d'un cochon, etc. avec celle de l'homme, il est clair que la durée de gestation du fruit humain devrait être beaucoup plus longue. On voit d'ailleurs que l'animal, lorsqu'il vient au monde, peut immédiatement se tenir sur ses pattes, boire et se précipiter vers la mamelle de sa mère. L'enfant humain, en revanche, est encore totalement impuissant, il est incapable de marcher et de ramper ou de chercher le sein de sa mère. La dégénérescence du corps humain est déjà si importante que l'enfant ne peut plus être porté dans le ventre de sa mère, car il deviendrait alors trop grand et ne pourrait plus sortir. Lorsqu'un enfant naît, il n'est donc pas encore 'venu au monde'. Il lui faudra encore

quelques mois avant d'être réellement capable de se mouvoir de manière autonome et de recevoir ou d'exprimer d'autres impressions que la seule sensation de faim, qui est la pure expression de la volonté de vivre, telle qu'elle est déjà présente dans le fœtus et qui prend seulement d'autres formes après que le cordon ombilical a été coupé et que le mode d'alimentation utilisé jusqu'alors a été interrompu.

Mais s'il en est ainsi, l'enfant n'entre en fait dans la société humaine que quelques mois après sa naissance. La question se pose donc de savoir s'il est contraire aux principes de l'humanité et à une loi divine de ne pas élever un nouveau-né qui quitte le ventre de sa mère manifestement incapable de vivre, mais de lui donner le destin qu'il aurait probablement eu de lui-même si la période de gestation humaine avait duré plus longtemps, conformément aux exigences de la nature.

Bien sûr, on ne peut pas laisser la décision aux parents. Ce serait la porte ouverte à la criminalité. Seule une commission médicale, qui examine la question avec le plus grand sérieux moral, pourrait en juger. L'élimination de l'enfant n'est toutefois en aucun cas possible sans le consentement de la mère. L'enfant appartient à la mère, pas à l'État. Mais une mère saine et pleine de vitalité prendra, le cas échéant, cette décision dure et difficile précisément en raison du sentiment du devoir maternel que la nature, que la divinité lui a transmis, surtout si elle possède déjà quelques enfants en bonne santé et qu'elle peut encore en avoir d'autres. Car Dieu et la nature ne peuvent pas vouloir que les mères mettent au monde des êtres humains malades, défigurés et inutilisables pour la vie ! Ce n'est pas pour rien que certains peuples de culture ancienne ont accompagné cet acte de sacrifices sacerdotaux et de services religieux ».

Ces idées de Hitler ont souvent été mal comprises et rejetées comme non chrétiennes et païennes. Et pourtant, il y a en elles un profond sentiment de responsabilité religieuse qu'un homme d'État ou un créateur d'une nouvelle vision socialiste du monde ne peut ignorer.

« Et si », poursuivait Hitler, « un corps ne trouve plus la volonté et la force de rester ou de devenir sain, il court un danger et doit, à un moment ou à un autre, être victime d'une infection, peut-être mineure en soi, ou simplement succomber à sa faiblesse même. Un peuple est aussi un corps. Un peuple doit lui aussi avoir la volonté de vivre et de se maintenir en bonne santé, et trouver la force de surmonter la maladie et l'infirmité infectieuse. Et un peuple doit avoir cette volonté consciente, parfaitement claire et ciblée ! Ce n'est qu'alors qu'il sera jugé digne par la Providence de persévérer et de s'imposer ». [...]

La collaboration avec Hitler pour la définition de nos objectifs de politique économique et sociale a été extrêmement stimulante. Il ne donnait jamais d'ordres contraignants sur quelque sujet que ce soit. Il fallait plutôt tirer de la

conversation avec lui et de ses déclarations occasionnelles, comme je viens de le mentionner, des instructions pour notre travail en matière de politique économique et sociale. Il avait une manière de travailler très différente de celle de la plupart des professions. Néanmoins, il faudrait être un idiot pour dire, par exemple, à la suite d'une telle conversation, que Hitler a ordonné de tuer des enfants et que seul un criminel peut interpréter ses idées claires comme une autorisation de commettre des meurtres.

Je ne me souviens pas que Hitler ait donné, ne serait-ce qu'une seule fois, des ordres qui auraient été contraires au véritable sentiment chrétien et à l'humanité. On pourrait peut-être dire qu'il aurait dû compter un peu plus sur la stupidité de ses auditeurs, qui prennent de telles considérations philosophiques, démographiques ou religieuses comme des ordres et agissent à leur guise, au lieu de les assimiler, de les évaluer et de les mettre en pratique en leur âme et conscience.

Hitler avait la particularité, qu'il faut toujours garder à l'esprit, de ne rien concevoir, consigner ou signer par écrit qui ne soit pas réellement sa propre décision finale ou, plus tard, la loi. Son bureau était toujours vide. Il lui arrivait de dessiner avec des crayons et des crayons de couleur pendant qu'un autre parlait. Mais je ne l'ai jamais vu écrire. Il concevait en parlant. Il réfléchissait en parlant. Il suivait une suggestion qui lui avait été faite ou une question qui s'était posée avec des mots qui devenaient parfois des conférences, des discours. Et pourtant, ce n'étaient que des réflexions qu'il faisait à voix haute, et pour lesquelles il n'aimait donc pas être interrompu.

« Laissez-moi donc terminer ma réflexion », dit-il lorsque je voulus l'interrompre un jour. « Je suis tout à fait d'accord avec vous, mais je vais réfléchir à l'autre côté ».

Mais il m'a parlé de telle manière que j'ai cru qu'il était vraiment du point de vue qu'il exposait. Si quelqu'un qui ne connaît pas cette caractéristique doit travailler avec lui, il peut y avoir de grands malentendus. Et si quelqu'un fait preuve d'un excès de zèle et agit immédiatement après avoir assisté à une telle déduction de Hitler, il peut même faire exactement le contraire, croyant réaliser l'intention de Hitler. Combien de fois quelqu'un m'a-t-il dit qu'il ne savait plus du tout ce que voulait Hitler. Une fois, il a dit ceci, une autre fois cela.

Je n'oublierai jamais la fois où Feder est venu me voir avec un sourire supérieur et m'a expliqué que Hitler rejetait totalement mes idées et mes plans socialistes. Il était un partisan acharné de l'individualisme et du libéralisme économique. Comme je le contestais, Feder me dit qu'il venait de voir Hitler et que ce dernier lui avait expliqué pendant une demi-heure le bien-fondé des principes individualistes.

Je suis immédiatement descendu chez Hitler – c'était encore dans la Braunes Haus, dans la Brienner Strasse – lorsqu'il m'a déjà crié : « Vous avez

bien fait de venir. Je viens d'examiner avec Feder le pour et le contre de l'individualisme. J'en suis arrivé à une conclusion tout à fait étrange.

L'individualisme, dont le remplacement par le socialisme est en cours et pour l'élimination et le remplacement duquel nous sommes décidés à mettre la main, est en fait déjà enterré par l'industrialisation. Oui, il l'est déjà. Car à cause de tout le développement industriel et de tous ses corollaires, le système des associations, le système des groupes, le système des trusts et des monopoles, il ne reste plus que très peu d'hommes qui peuvent s'imaginer vivre leur vie individuelle. Mais cela aussi est une erreur. Car eux aussi sont esclaves de leurs entreprises de pouvoir économique. Et tous les autres ne sont de toute façon plus que des membres actifs de la grande entreprise générale. Les gens travaillent du matin au soir, dans un rythme effréné. Et lorsqu'ils se couchent le soir, morts de fatigue, ils n'ont en fin de compte travaillé que pour pouvoir conserver leur vie d'esclave primitive, peut-être un jour un peu mieux aménagée. Mais leur vie n'a pas d'autre contenu.

De l'individualisme, il ne reste donc plus que la législation, le droit civil, et en outre le fatras de paragraphes de la constitution démocratique qui mentionnent et garantissent des droits de l'homme et des droits fondamentaux qui n'existent déjà plus du point de vue économique.

Avec l'industrialisation, l'individu n'est plus du tout libre, il est devenu esclave du capital et de la machine. Et l'État n'est pas l'organisation d'autogestion de l'individu libre, qui s'appelle citoyen, mais l'organisation de pointe de la machine de travail résultant de l'industrialisation, dans laquelle toute indépendance et toute individualité sont entièrement broyées. C'est dans l'État bolchevique, avec son capitalisme d'État, que cela se manifeste de la manière la plus criante.

Mais si nous mettons en œuvre notre économie sociale, comme nous l'avons déjà évoqué à plusieurs reprises, nous parvenons à libérer l'individu de la domination du capital et de toutes ses institutions. Tout d'abord, le travail prend désormais possession du capital. Mais le plus important sur le plan éthique est le suivant : si le pouvoir d'achat du salaire augmente, comme vous le dites, peut-être même qu'il double, cela aura d'abord pour effet qu'il faudra produire plus, puisqu'il y aura plus de demande. Mais ensuite viendra la grande époque de la saturation personnelle progressive, avec le résultat que l'homme gagnera toujours suffisamment s'il ne travaille plus huit heures par jour, mais seulement sept ou six.

Et ce moment est celui de la renaissance de l'individualité, de la possibilité de vivre par soi-même en dehors des heures consacrées au gagne-pain matériel et de se consacrer à des passe-temps, à des choses culturelles, à l'art, à la science, à la vie en général et à la famille.

Dans cette mesure, le socialisme, notre socialisme, nous ramène donc à

l'individualité et donc à l'impulsion la plus forte pour un développement supérieur personnel, ethnique et, en général, humain ».

Lorsque j'ai dit à Hitler que cette conception était sans aucun doute de nature à nous conforter dans la poursuite méthodique de nos tâches socio-économiques, il m'a répondu :

« Sans aucun doute. Plus on se penche sur les conséquences de nos pensées et de nos plans, plus on est convaincu qu'ils sont justes et qu'ils constituent la solution réelle aux problèmes du socialisme qui paraissent si difficiles. Ce que le marxisme, le léninisme et le stalinisme n'ont pas réalisé, nous serons en mesure de le faire. Et notre synthèse n'est pas un compromis – je refuserais un tel compromis – , mais elle est l'élimination radicale de tous les faux résultats de l'industrialisation et du libéralisme économique débridé et le retour de ce développement au service de l'humanité et de l'individu ».

Lorsque je suis revenu vers Feder, je lui ai dit qu'il avait apparemment mal compris Hitler et je lui ai raconté les explications que celui-ci m'avait données. Feder n'a pas voulu le croire et s'est rendu une nouvelle fois chez Hitler. À son retour, il reconnut son erreur, mais fit remarquer que Hitler avait d'abord effectivement passé en revue avec lui tous les avantages et inconvénients de l'individualisme et qu'il en était arrivé à la conclusion que les avantages l'emportaient. Cependant, sa conception actuelle est une reconnaissance indiscutable qui me donne raison et donne raison à mes pensées et qui, en fin de compte, ramène l'individu à la possibilité de développer librement tous les aspects éthiquement justes et positifs de l'individualisme.

# 32. La pensée de Hitler – Les théories d'Einstein comme confirmation du pouvoir de l'intuition – L'intuition comme outil de la Providence

*(Wagener raconte également qu'au cours d'un voyage commun, un soir à l'hôtel Zum Elephanten à Weimar, il a attiré l'attention de Hitler sur le risque de se méprendre sur son habitude de parler de choses importantes « sur le mode du divertissement ». Hitler aurait alors répondu : – Note de Turner)*

« Vous avez peut-être raison. Mais c'est ainsi. Je me surprends même parfois à penser [sic] que ce n'est pas moi qui parle, mais que c'est moi qui parle. J'ai alors souvent l'impression qu'il y a une erreur dans la logique humaine, ou qu'elle a des limites dont elle n'est pas consciente. Il me vient parfois des pensées, des conceptions, des vues que je n'ai lues nulle part, que je n'ai entendues nulle part et auxquelles je n'avais jamais pensé auparavant, que je ne peux pas non plus justifier logiquement et qui me semblent même ne pas pouvoir être justifiées logiquement du tout. Mais elles se révèlent souvent justes par la suite.

J'ai récemment écouté une conférence privée sur la théorie de la relativité d'Einstein[22]. Je n'ai pas tout compris. Il serait d'ailleurs étrange que l'on puisse faire comprendre à un profane, en une heure de conférence, ce que les savants ont réfléchi et étudié pendant des décennies, jusqu'à ce qu'un esprit particulier parvienne à mettre de la clarté dans l'imbroglio de ces problèmes. Mais j'ai retenu une chose : c'est que la signification principale de la théorie d'Einstein réside dans la reconnaissance, ou plutôt dans la démonstration, que notre machine à penser humaine a des limites, au-delà desquelles d'autres moyens, en l'occurrence les mathématiques supérieures, permettent de penser ou de calculer, en obtenant des résultats exacts qui se situent à nouveau dans le cercle de la conscience humaine et qui étaient même en partie déjà reconnus et connus auparavant comme des faits, mais auxquels aucun pont logique ne conduisait.

Auparavant, la science aurait probablement rejeté la possibilité de l'existence

[22] [NdT : Aujourd'hui nous savons que l'alcoolique juif Albert Einstein a plagié Henri Poincaré. Quel meilleur emplacement pour détourner la propriété intellectuelle des autres : Albert Einstein est sans doute le collaborateur le plus célèbre de l'IPI (Institut Fédéral de la Propriété Intellectuelle). Il débute son activité d'« expert technique de la III$^{e}$ classe » au sein de la division des brevets du Bureau fédéral de l'IPI en 1902 en Suisse, où il examine la brevetabilité d'inventions, voir vidéo traduite en français « Europa la dernière bataille, chaîne Odysee @didi18.]

de choses logiquement indémontrables et les aurait reléguées au domaine du mysticisme ou de la croyance religieuse. Mais lorsque l'existence de telles choses a été prouvée de manière indiscutable, la science s'est trouvée face à une énigme. C'est alors qu'Einstein, au prix d'un travail de réflexion et de calcul inouï, trouva dans d'autres dimensions que celles qui étaient imaginables pour l'homme tridimensionnel et habituelles dans la science à de telles fins, la méthode pour apporter la preuve de ce qui semblait jusque-là insondable.

C'est ainsi que je dois à Einstein, tel qu'il me l'a présenté et tel que je l'ai compris, la preuve scientifique qu'il existe des choses qui peuvent bien être reconnues par les sens de l'homme, mais qui ne peuvent pas être comprises et justifiées, et qui pourtant sont vraies et peuvent être la base d'une nouvelle pensée, peut-être même d'une nouvelle conception du monde.

Je saurai donc me consoler à l'avenir si des connaissances me viennent à l'esprit, pour lesquelles il me manque un pont logique. Et j'aurai quand même le courage de m'appuyer dessus ».

J'ai fait remarquer qu'il y avait là de grands dangers. Surtout si quelqu'un doit assumer la responsabilité d'autres personnes, d'un grand mouvement, peut-être même d'un peuple entier, les grandes décisions ne peuvent pas être basées uniquement sur de pures intuitions. Car les sens humains sont si imparfaits que leurs connaissances, tant qu'elles ne sont pas prouvées, peuvent être trompeuses.

« Mais j'obtiens de telles connaissances », poursuivit Hitler avec des yeux brillants, « pas du tout grâce aux sens humains ! S'il s'agissait de telles connaissances, elles devraient être logiquement démontrables. Et si elles ne le sont pas, alors elles seraient certainement erronées. Mais dans de tels cas, il me semble plutôt que je les tire de ce monde surdimensionné dans lequel Einstein regarde certes avec ses mathématiques, mais pas non plus avec ses yeux ou avec sa capacité de conscience ».

« Mais remarquez-vous toujours si une telle connaissance vient de l'au-delà ou d'ici-bas par l'intermédiaire des sens humains ? »

« Je le remarque toujours, sans aucun doute. Mais je ne m'en rends pas toujours compte. C'est pourquoi je passe parfois à côté de telles intuitions transcendantales sans y prêter attention. En général, j'ai l'impression de vibrer intérieurement, comme si j'étais touché par un contact invisible. Si j'ai saisi le moment, ce que j'ai dit ou fait à partir de ce sentiment était en fait toujours juste. Si je l'ai manqué, il s'est presque toujours avéré par la suite que j'aurais eu raison d'obéir à ma voix intérieure ».

« Je crois », ai-je interrompu Hitler, « que vous n'êtes pas le seul dans ce cas. C'est plus ou moins le cas de tous les hommes. Certains disent qu'ils ont un bon jour ou un moment de lucidité. Le commerçant a la main heureuse. Le joueur affirme l'avoir senti quelque part et ose un gros pari. Le proverbe dit que

la première pensée est toujours la meilleure. Mais on ne la retient généralement pas... ».

« ... et ensuite vient cette maudite logique », poursuivit Hitler, « et la réflexion humaine ! Et puis on élabore un point de vue ou une opinion, magnifiquement démontrée et justifiée, et on se laisse influencer par d'autres, auxquels il manque cette étincelle divine, – et entre-temps la chance passe et on se frappe la tête en disant : 'Si seulement tu avais suivi ta première intuition ! ».

« En effet ! C'est souvent comme ça. Mais on ne peut pas en faire une règle. Si ça ne concerne que soi, oui. On n'a qu'à se débrouiller tout seul. Mais quand il s'agit de décisions responsables... ».

« C'est justement à ce moment-là qu'une telle intuition est de la plus grande importance. Bien sûr, les circonstances réelles jouent ici un rôle fondamental. Mais croyez-vous que la décision d'un Alexandre d'accepter la bataille d'Issus avec un front inversé et d'attaquer et de percer précisément le front le plus fort des Perses au centre, était un travail de bureau ? Un Frédéric le Grand, un Napoléon, ne croyez-vous pas qu'ils ont souvent agi sur inspiration ? J'ai même la conviction que le secret de leurs plus grands succès dans l'histoire du monde était justement qu'ils ne s'appuyaient pas sur la logique humaine, mais sur des inspirations du moment ».

« C'est justement avec Napoléon que nous voyons que les intuitions peuvent induire en erreur. Car un homme qui s'habitue à s'appuyer en premier lieu sur des intuitions pour ses actions et ses décisions doit en fait perdre pied. Dans le cas de Napoléon, cela peut être suivi de très près ».

« Qui peut prouver que ce n'était pas l'inverse ? N'était-ce pas peut-être même des résolutions bien pesées, n'était-ce pas la conséquence logique qui l'a poussé à abattre d'abord la Prusse, puis aussi la Russie, afin de pouvoir diriger l'Europe unie contre son ennemi, l'Angleterre ? La campagne de Russie en particulier n'était pas une intuition. C'était une œuvre humaine basée sur des déductions logiques, mais qui comportait une erreur de calcul : la négligence du génie de Gneisenau, qui était stratégiquement équivalent. Si Gneisenau n'avait pas conjuré le Tsar et ne l'avait pas convaincu que, par un gigantesque mouvement d'évitement, il entraînait Napoléon à l'intérieur de la Russie et dans l'hiver russe, où il devait périr par manque de possibilités de ravitaillement, les armées russes se seraient trouvées à la frontière et auraient été battues par Napoléon exactement comme les Prussiens à Iéna et Auerstädt.

Ils ne me rendront pas fou. Dans toutes les inventions et les découvertes, l'intuition venue de quelque part joue un grand rôle. Et il en va de même en politique, dans l'art de l'État et dans l'art du général. Un général qui n'ose pas mettre dans la balance de ses résolutions la conviction de sa propre chance reste un culturiste ou un bégueule et ne conduira jamais ses armées et son peuple à des victoires dans l'histoire mondiale ».

« Je ne veux pas non plus essayer de vous induire en erreur, Monsieur Hitler. Je suis au contraire entièrement convaincu de la justesse de vos explications. Mais je suis conscient du danger qu'il y a pour tout homme fortement intuitif à s'habituer, avec le temps et surtout après une série de grands succès, à se fier à ses intuitions et peut-être seulement à elles. Car ce qui a toujours duré dans le monde, c'est ce qui a été acquis, honnêtement combattu, arraché à la nature et au monde ».

« Sans aucun doute ! Mais suivez les choses, et vous trouverez qu'au début, il y a presque toujours eu une intuition, une inspiration, une idée ! La plupart du temps, celui qui l'a conçue, qui a commencé à la mettre en pratique, n'a pas eu la chance de voir sa victoire. Et souvent, la plus grande importance d'une décision intuitive, comme seule la postérité est en mesure de le constater et de le reconnaître, ne se situait pas du tout dans le domaine ou dans la ligne de la conduite du combat de son inventeur. Des victoires d'Alexandre le Grand, il n'est pas resté d'empire gréco-perse. Mais la culture grecque a conquis et fécondé tout le Moyen-Orient, et autour de la fondation la plus importante, la ville d'Alexandrie, l'empire des Ptolomées s'est développé comme le dernier grand, voire le plus important centre de rassemblement de l'art et de la science antiques, destiné à transmettre les immenses valeurs et pensées de cette culture à la postérité, et donc à nous aussi. Alexandre nous apparaît donc aujourd'hui comme l'instrument de Dieu qui devait empêcher la destruction de la culture gréco-égéenne par l'asiatisme sauvage, qui avait déjà pénétré une fois jusqu'au Péloponnèse sous Xerxès, et briser la force impétueuse perse par une alliance, un mariage avec l'esprit grec et la civilisation occidentale ». J'ai voulu interrompre et souligner le parallèle avec l'époque actuelle, mais Hitler m'a fait signe de ne pas le faire et a poursuivi sans s'arrêter :

« Charles Quint aussi a voulu autre chose que ce qui est arrivé, ou Luther, ou même Robespierre, ou Napoléon. Si ces hommes n'avaient pas suivi leurs intuitions, il y aurait peut-être eu une évolution bien plus catastrophique pour l'humanité. Mais c'est là le domaine de la Providence, dans lequel il nous est interdit d'avoir un regard. Nous ne pouvons et ne devons tous nous considérer que comme des moyens de la Providence, les uns plus, les autres moins. Et personne n'a le droit de se soustraire à la mission qui lui est confiée ».

Et soudain, une lueur brillante traversa les yeux de Hitler et il poursuivit en regardant au loin : « Moi aussi, je ne suis peut-être destiné qu'à marcher devant vous avec le flambeau de la connaissance. Vous devez accomplir l'œuvre derrière moi. Je dois suivre mon inspiration et ma mission. Mais vous, derrière moi, vous pouvez voir les choses et les reconnaître telles qu'elles sont. Le flambeau ne fait que projeter parfois sa lumière vacillante sur mon chemin. Mais ceux qui marchent derrière moi marchent à la lumière. C'est pourquoi nous appartenons à un même ensemble, vous et moi ! Moi, celui qui guide à

travers l'obscurité, et vous, qui devez achever en voyant ! »

Hitler se taisait, et moi aussi je devais me taire. Mais à l'époque, il ne m'est pas venu à l'idée de considérer cette déclaration comme une « intuition » ou un « pressentiment clairvoyant ». Et Hitler lui-même, en dernier lieu, l'a sans doute interprétée ainsi. C'est justement au cours de la conversation sur ce sujet, comme on le verra plus tard, que se produit le cas où l'on passe à côté d'une intuition sans y prêter attention ! C'est pourquoi, lorsqu'il me regarda au bout d'un certain temps, je lui dis :

« Tant que nous sommes ensemble, nous qui nous connaissons, je n'ai pas de craintes. Mais que des étrangers puissent vous suivre ou même vous comprendre, voilà ma grande inquiétude ».

Sur quoi il se décida brièvement :

« C'est pourquoi il faut que vous teniez les étrangers à distance de moi ».

# 33. Hitler compare les usines Zeiß à l'Angleterre – « L'Angleterre a besoin de disposer d'une épée sur le continent »

Cette conversation m'a empêché de dormir pendant longtemps, d'autant plus que j'ai d'abord pris des notes qui m'ont vraiment occupé.

J'ai trouvé, contrairement à la méthode de travail de Hitler, que ce n'est que lorsqu'on essaie de mettre quelque chose par écrit que l'on se force à réfléchir correctement à cette affaire. Et quand on se repose, on a des idées dans un demi-sommeil et parfois même au milieu de la nuit, qui sont parfois de véritables illuminations, on pourrait dire des connaissances semblables à des intuitions. Mais si on ne les note pas tout de suite, elles nous échappent et certaines pensées précieuses se perdent. Les personnes qui ont des responsabilités devraient donc toujours avoir du papier et un crayon à portée de main et être prêtes à noter immédiatement leurs idées.

C'est ainsi que le lendemain matin, j'ai trouvé une note sur ma table de nuit :

« La reconnaissance de l'évolution inéluctable vers le socialisme est une intuition, la communauté avec l'Angleterre est une idée logique ». Je mis le papier dans ma poche pour me rappeler que j'en avais parlé à Hitler.

Après le petit déjeuner, nous avons eu un entretien avec un industriel qui voulait nous faire un exposé sur le statut et les expériences des usines Zeiß. On disait toujours que les usines Zeiß étaient un exemple d'entreprise socialiste. C'est pourquoi nous avons voulu nous informer à ce sujet.

Mais ce que l'on nous a rapporté nous a donné une toute autre image, très intéressante pour nous.

Le dernier propriétaire individuel des usines Zeiß, Monsieur Abbe[1], était un socialiste convaincu et un grand idéaliste. Selon son testament, il a légué l'ensemble de son usine à ses ouvriers et à ses fonctionnaires. Ce faisant, il avait défini un statut selon lequel la gestion de l'entreprise et la direction devaient être surveillées par un curatorium doté de pouvoirs absolus. Les directives établies à cet effet exigeaient une gestion dans l'intérêt général des nouveaux propriétaires, en tenant compte du maintien et de l'extension de l'entreprise. Le conseil d'administration ne devait pas être révocable et devait se compléter par ses propres élections. Abbe avait manifestement voulu éviter que le sens de son testament ne soit parfois modifié par un vote et que toute sa fondation ne soit peut-être détruite.

Ainsi, la direction restait entre de bonnes mains et représentait en fait une

oligarchie, un « État dirigeant » à tendance socialiste. Tous les ouvriers et employés étaient propriétaires de l'usine, tout comme les hommes du conseil d'administration. Tous avaient le même intérêt : maintenir l'usine comme source de vie et d'énergie pour tous les participants, tout en réalisant le plus de bénéfices possible.

L'ensemble des efforts de l'entreprise était donc socialiste de l'intérieur, mais libéral de l'extérieur, comme toute autre entreprise privée de type purement capitaliste. C'est pourquoi tous les moyens de la pensée économique libérale et capitaliste ont été utilisés dans la gestion de l'entreprise. La concurrence a été combattue, plusieurs usines ont été rachetées. Une usine qui apparaissait comme concurrente a été rachetée, mais uniquement pour la fermer et posséder ses brevets. Ce faisant, un millier d'ouvriers ont tout simplement été mis à la rue. D'autres grands concurrents, tels que Goerz[2], Hensoldt[3], ont été contraints par la lutte économique de se joindre à Zeiß, en utilisant parfois non seulement les moyens de pouvoir du capital, mais aussi des moyens qui se moquaient de la décence économique, de la morale et de l'éthique chrétienne.

Mais le groupe Zeiß a prospéré et s'est développé au profit de tous les participants, qui étaient de plus en plus soudés et convaincus, et voyaient dans leur usine l'exemple type d'une entreprise socialiste. Ils n'avaient d'intérêt que pour le développement et le succès de « leur usine », ils étaient associés à la propriété et au succès et avaient leur mot à dire. Ils formaient donc en fait leur propre démocratie socialiste.

« Il nous a décrit l'Angleterre ! » dit Hitler lorsque le conférencier fut parti. « Ce qu'il a dit de l'ouvrier ciseleur pourrait être dit mot pour mot du peuple anglais ! Le curatorium est le gouvernement ou l'organisation de la loge qui se trouve derrière. Les Anglais se vantent toujours de leur démocratie. Mais si l'on se penche sur leur histoire, on constate qu'ils n'ont pas du tout construit leur empire par des moyens démocratiques. C'est exactement la même chose que pour les usines Zeiß. Les ouvriers de Zeiß ne revendiquent le socialisme que pour eux-mêmes. À l'extérieur, ils sont des libéraux économiques. Et les Anglais ne revendiquent la démocratie que pour eux aussi et se disent, comme Zeiß, l'exemple même de la démocratie. Mais à l'extérieur, ce sont des impérialistes de la plus grande envergure ».

Cette connaissance de Hitler correspondait parfaitement à mes intentions. C'est pourquoi j'ai dit :

« Et si un Goerz ou un Hensoldt se présente à côté, il sera maté avec les moyens de pouvoir correspondants, ou racheté, ce que l'on pourrait aussi appeler conquis, et mis hors service ou au service de son propre groupe ! »

« Ne devrait-on pas prendre pour modèle cette démocratie anglaise ? », répondit Hitler, contrairement à mon attente. C'est justement ce qui m'impressionne tant en Angleterre et ce que nous devons apprendre d'elle. Tout comme

un ouvrier de Zeiß est fier d'être un ouvrier de Zeiß, un Anglais est fier d'être un Anglais ! Parce que leurs intérêts personnels, même s'ils sont purement réels, sont exactement les mêmes que ceux de l'entreprise dans son ensemble ! Chaque succès économique de l'usine sert l'ouvrier, chaque succès politique de l'Angleterre sert l'Anglais, – tout en étant conscient que, dans ce système d'État particulièrement libéral sur le plan économique, les grands, et en premier lieu les dirigeants des loges réunis au sein du curatorium, profitent davantage des succès que les petits. Lorsque des concurrents des usines Zeiß sont rachetés et intégrés, la fierté de l'ouvrier Zeiß s'en trouve rehaussée et sa base économique améliorée.

Lorsque les concurrents de l'Angleterre sont soumis et mis à la remorque ou entravés, la fierté de l'Anglais et sa base économique nationale se relèvent.

C'est ce dont je rêve aussi pour l'Allemagne !

Seulement, nous ne devons plus nous contenter d'un État national-démocratique, mais nous devons déjà créer le national-socialisme, c'est-à-dire des statuts améliorés de Zeiß ».

« Je crois », interrompis-je Hitler, « qu'on travaille ici avec les mots : 'démocratie' et 'socialisme' comme avec des contraires. Mais le véritable front de bataille est : 'libéralisme économique' et 'socialisme'. Le mot 'démocratie' englobe un concept d'État qui peut être aussi bien libéral que socialiste. L'opposé serait 'autocratie', 'dictature' ou 'despotisme'. Après la chute des monarchies en Allemagne, qui portaient encore en elles un reste d'autocratie, nous avons maintenant la démocratie, l'État populaire qui se gouverne lui-même, ou plutôt dans lequel le peuple se gouverne lui-même. Et cet État populaire peut être soit libéral sur le plan économique, soit socialiste sur le plan économique ».

« Mais l'Angleterre et les usines Zeiß ont encore un conseil d'administration, public mais inamovible dans le premier cas, secret dans le second, et donc également inamovible. Car l'électeur anglais issu du peuple ne sait pas que la Loge a une influence sur le choix de ses candidats aux élections et donc sur la composition et le type de son gouvernement.

Je veux bien qu'on appelle cela en Angleterre une 'démocratie nationale-libérale' et pour nous une 'démocratie nationale-socialiste'. Mais au-dessus ou à l'intérieur, il doit encore y avoir le curatorium ! En Angleterre, c'est, comme je l'ai dit, la loge, en Amérique, ce ne sont déjà plus que les ploutocrates dans la loge, en Russie, c'est le Parti communiste, et chez nous, ce devrait être le Parti national-socialiste ou son Sénat.

Par ailleurs, je trouve horrible de n'utiliser que des mots se terminant par 'isme' : libéralisme, socialisme, communisme, marxisme, nationalisme, etc. J'ai une grande horreur des '... ismes' : on veut en général exprimer par là une augmentation de l'intensité, parfois peut-être juste quelque chose de caractéris-

tique, mais le plus souvent quelque chose d'exclusif. – Mais souvent, ce ne sont que des 'sophismes' » ! ajouta Hitler en souriant. « On abuse beaucoup de ces expressions. Je rappelle seulement 'l'héroïsme' d'un peuple et 'l'idéalisme' d'un homme, ou l'industrialisme de ce siècle.

L'Église utilise l'horrible construction verbale 'catéchisme' ! Le terme le plus insensé qui existe parmi les... ismes et qui n'a été inventée par nos adversaires que pendant la guerre mondiale, c'est le 'militarisme'.

Personne ne peut dire ce que ce mot signifie réellement. Si on le définit comme la volonté constante d'un État d'imposer sa volonté de puissance par des actes de guerre lorsqu'il n'est pas possible de faire autrement, alors l'Angleterre est le type même d'un État militariste. La volonté de puissance est décisive. Si la volonté de puissance fait défaut et si un État n'est prêt qu'à se défendre contre des attaques, on ne peut pas bien parler de militarisme, mais tout au plus d'une disposition militaire permanente.

Si les pays allemands, par exemple, n'avaient pas eu cette volonté, les Huns, les Magyars, les Tartares et les Turcs, et d'un autre côté les Maures, n'auraient jamais été chassés d'Europe occidentale et centrale. Les peuples continentaux d'Europe, en particulier l'Allemagne, presque toujours menacée en premier lieu, ont dû être constamment prêts à défendre leur liberté, leur sol et même leur vie. Ils ne sont pas pour autant des militaristes, mais de pauvres peuples tourmentés qui ont malheureusement toujours dû rester sur leurs gardes.

La Grande-Bretagne et les pays scandinaves, ainsi que les régions plus éloignées des points chauds, ont eu la vie très facile. Nous avons fait le travail pour eux, nous avons même dû le faire dans notre propre intérêt. Un Anglais qui lit l'histoire mondiale sans préjugés devrait tout de même s'en rendre compte ! C'est sur cette base que je suis convaincu que nous pourrons à l'avenir nous allier avec les Anglais ».

« Ici, vous pensez avec une logique humaine, Monsieur Hitler. Un peu plus d'intuition serait peut-être la bienvenue ! Si je reprends votre comparaison avec les usines Zeiß, pour l'Angleterre, l'Allemagne, c'est par exemple la société Hensoldt. Si celle-ci est détruite par les Tartares ou les Turcs – entre parenthèses : les usines Zeiß – c'est tout de même merveilleux pour l'Angleterre ! L'Angleterre n'a donc pas besoin de le faire elle-même ! De même que le directoire de l'entreprise Zeiß matraque la concurrence, sinon par la force des armes, du moins par des moyens économiques et autres, ou se réjouit si ce travail est fait par d'autres, de même l'Angleterre combattra et matraquera les États et les peuples qui lui semblent être des concurrents, ou se réjouira si cela est fait par d'autres !

Le fait que l'Allemagne doive constamment disposer d'un équipement militaire relativement important, en raison de la menace qu'elle a toujours représentée dans l'histoire mondiale, est une épine dans le pied de l'Angleterre.

Car de ce fait, la concurrence de l'Allemagne est toujours très difficile à éliminer, donc dangereuse, et en outre, l'Allemagne représente toujours une puissance qui attire éventuellement d'autres États sous son charme. En effet, la longue éducation du peuple allemand, qui l'a amené à être constamment prêt à s'engager par les armes, entraîne involontairement un certain type et une certaine attitude de soldat, une attitude militaire fondamentale avec tous ses corollaires, ainsi qu'un sens particulier de l'honneur et la volonté de défendre cet honneur, le cas échéant, par les armes ! C'est là que réside la principale différence entre la pensée et l'action anglaises et allemandes. En Angleterre, c'est un conseil d'administration qui gouverne, comme pour les usines Zeiß, et qui pèse le pour et le contre de manière purement commerciale et calculée. En Allemagne, des considérations morales, éthiques et même d'honneur peuvent conduire à des décisions politiques ».

« C'est vrai ! » s'exclama Hitler. « Tout à fait juste ! C'est justement la force de la politique anglaise ! Nous devons devenir aussi sobres que les Anglais ! Aussi sobre que le conseil d'administration de la Zeißwerke ! C'est ainsi que nous serons le plus utiles au peuple allemand. Jusqu'à présent, nous n'étions pas du tout des militaristes et nous ne le sommes pas non plus, mais nous semblons seulement l'être ! Mais l'Angleterre est militariste jusqu'au bout des ongles ! La volonté de puissance est là. Et la volonté d'agir est là. Dès qu'il se passe quelque chose quelque part dans le monde qui ne convient pas à l'Angleterre, la flotte anglaise manifeste et lance même ses grenades en pleine paix dans la ville rebelle. Voilà le vrai militarisme ! Et s'il est nécessaire d'abattre un pays insoumis, l'Angleterre met des forces à terre et demande à ses amis d'entrer en campagne avec elle pour la liberté et la paix, pour la justice et l'humanité, et contre les agresseurs et les militaristes qui ne laissent pas leurs voisins en paix. Mais elle se bat aussi sans pitié et avec détermination jusqu'au dernier soldat de ses amis.

C'est ce que nous devons apprendre de l'Angleterre ! Nous autres Allemands voulons toujours éviter d'offenser l'étranger. La paix, la paix, la paix était le cri et la prière de l'empereur Guillaume II. Un chapeau à la main, on traverse tout le pays, c'est le proverbe du peuple. Avec la paix et le chapeau à la main, l'Angleterre n'aurait pas conquis le monde !

Si nous voulons la paix et la tranquillité, nous devons montrer les dents ! Comme l'Angleterre, nous devons le faire. Et le mieux serait de le faire avec l'Angleterre ».

« Mais Monsieur Hitler », ai-je lancé, comme à mon habitude, cette fois encore : « ce n'est pas possible ! Dans ce cas, il faudrait déjà que nous devenions un domaine de la Grande-Bretagne. Comme Hensoldt ou Goerz sont devenus une filiale de Zeiß ! L'Angleterre ne tolère pas un homme fort à côté d'elle, du moins pas sur le continent européen ».

« Wagener. C'est là que nos chemins se séparent. Nous ne sommes pas d'accord sur ce point. L'Angleterre voit aussi le danger que représente la Russie. L'Angleterre a besoin d'une épée sur le continent. Nous avons donc les mêmes intérêts, nous sommes même dépendants les uns des autres. Si nous sommes submergés par le bolchevisme, l'Angleterre tombera aussi. Mais ensemble, nous sommes assez forts pour faire face au danger international du bolchevisme.

Je veux et je dois préserver le peuple allemand de la détresse du bolchevisme. Cela ne peut se faire qu'avec l'Angleterre ! »

C'est ainsi que Hitler mit fin à la conversation. –

Il est étrange que ce génie, d'ordinaire si lucide, ait été ici complètement aveugle. Plus tard, je n'ai jamais réussi à le dissuader de penser qu'il pouvait suivre l'Angleterre tout en étant fort. Je lui ai parlé un jour de ce qu'il avait dit sur ce point dans *Mein Kampf*. Il y pensait qu'il ne pourrait conclure un traité d'alliance avec l'Angleterre que lorsque l'Allemagne serait « capable de s'allier », ce qu'il entendait par ordre intérieur, puissance économique et force militaire. Il ne voulait tout simplement pas admettre que c'était justement ces trois choses réunies qui devaient provoquer l'hostilité ouverte de l'Angleterre, l'encerclement et l'utilisation de tous les moyens des amis de l'Angleterre pour l'abattre.

Apparemment, Hitler se trompait complètement sur les politiciens anglais. Il pensait qu'ils avaient « une vision large », qu'ils « prévoyaient les dangers du bolchevisme ». Mais pour eux, les dangers du bolchevisme n'étaient pas aigus. Pour eux, le bolchevisme entrait même toujours plus en ligne de compte comme allié contre l'Allemagne que comme ennemi commun ! Si nous voulions avoir la paix et l'amitié avec l'Angleterre, nous devions tendre la main à la Russie ![23] Mais alors, l'Angleterre aurait peut-être dû payer quelque chose pour nous séduire !

En effet, elle ne pouvait pas trouver de solution avec la Russie dans ce cas, car ce serait au prix du pétrole de la Perse et du Golfe persique, ou au prix du Bosphore et des Dardanelles, et donc de la Méditerranée. Et les deux sont pour l'Angleterre le renoncement à l'Empire.

« L'Allemagne a une mission européenne », me répondit Hitler lorsque je lui exposai à nouveau ces idées une fois de plus. « Nous ne pouvons et ne devons pas trahir l'Europe au profit du bolchevisme. On peut agir politiquement avec intelligence, jusqu'à la malhonnêteté si je veux, mais on ne peut pas sortir le poignard contre sa propre race ! On peut s'entraider sur le plan économique, jusqu'à l'escroquerie si je puis dire, mais on ne peut pas trahir le destin commun des peuples européens ! On peut conclure des accords, jusqu'à l'hypocrisie si je puis dire, mais ils doivent toujours et tous, en fin de compte, servir un seul grand objectif : le sauvetage et la préservation de l'Europe et de sa culture ! Je

[23] [NdT : *La Finlande dans l'œil du cyclone* d'Erkki Hautamäki, didi18edition.com]

ne pourrais pas regarder un Allemand dans les yeux si je négligeais ne serait-ce qu'une seule fois cet objectif !

Et je ne pense pas ainsi par sentimentalisme paneuropéen, mais parce que l'époque est révolue où des États aussi étroitement limités dans l'espace que les États européens – à l'exception de la Russie – pouvaient mener leur propre politique, peut-être même contraire à celle de leurs voisins. La guerre mondiale a fait apparaître de grandes communautés d'États, dont le développement ne sera pas non plus entravé par la structure ridicule de la Société des Nations. Il s'agit de l'Amérique, de la Russie, peut-être de la Chine, et – peut-être – de l'Europe occidentale et centrale avec l'Afrique. Si l'Angleterre suit l'Europe, elle vivra et jouera avec nous le rôle de leader. Elle pourra même conserver ses dominations. Si elle ne le fait pas, nos petits-enfants n'entendront plus parler de la Grande-Bretagne en cours de géographie, mais seulement en cours d'histoire. Mais eux aussi auront déjà des écoles russes.

C'est pourquoi elle suivra le mouvement. L'Angleterre se rendra compte que l'existence de l'Allemagne est décisive pour sa propre existence et celle de l'Europe unie. Si l'Allemagne est écrasée par le bolchevisme, le reste de l'Europe ne sera plus qu'une charogne jetée à l'ours russe. C'est pourquoi la vie de l'Europe dépend d'une part de la trahison ou de la fidélité européenne de l'Allemagne. Mais d'autre part, l'avenir de l'Allemagne dépend aussi de la préservation de l'Europe. Et l'Angleterre fait partie de l'Europe. C'est ce qui détermine ma position politique. Je n'ai jamais douté que nous devions en outre emprunter la voie d'un nouvel ordre socialiste des choses. Mais il vaut mieux faire des expériences socialistes quand l'ordre règne. Sinon, elles glissent facilement dans les eaux du bolchevisme ».

De telles présentations étaient toujours si claires et inattaquables que j'y ai toujours puisé l'espoir qu'elles pourraient devenir des faits. Mais cela nécessitait du temps de préparation, de compréhension, d'explication et d'élimination des préjugés, en particulier en Angleterre et en France. – Et en attendant, la lumière de la connaissance pouvait également poindre en Russie. Mais pour cela, il me semblait nécessaire de publier nos plans socio-économiques en temps voulu. Ces idées européennes n'avaient qu'un seul ennemi naturel : l'Amérique ! Car l'impérialisme économique américain devait voir dans l'instauration d'un ordre fermé en Europe son ennemi mortel, ne serait-ce qu'en raison de son dynamisme économique. Il y avait donc un risque que l'Amérique se serve de l'Angleterre pour empêcher la résolution de la question européenne.

## 34. Hitler condamne la « surindustrialisation » et l'« américanisation » – Le bloc économique centre-européen comme noyau d'une grande union européenne – L'Ukraine comme complément indispensable – Hitler ne se laisse pas « violer » par les faits

*(Wagener décrit ensuite une conversation qu'il a eue à l'hôtel Atlantik avec dix armateurs, grands commerçants et banquiers de Hambourg, qu'il ne cite pas nommément. En réponse à leur question principale – comment aider le commerçant hambourgeois, en particulier le N.S.D.A.P. – il aurait notamment avancé les éléments suivants. Le Parti ne pense pas au commerçant hambourgeois, mais au peuple allemand. L'erreur des commerçants hambourgeois est d'avoir toujours pensé à eux-mêmes. En outre, la ville n'a pas su saisir les grandes mutations et opportunités de l'ère industrielle. C'est pourquoi elle a été dépassée par de grandes entreprises industrielles qui ont créé leurs propres succursales à l'étranger, ainsi que par des entrepreneurs anglais. Il a recommandé le développement du service de passagers et du commerce de transit comme mesures pour revitaliser Hambourg. En tant que port le plus à l'est de l'Europe, où les grands paquebots font escale, Hambourg est en mesure de devenir un New York européen. – Note de Turner)*

Grâce à ces explications, j'avais apparemment fortement impressionné l'assemblée et gagné son adhésion au Parti. Lorsque j'en fis part à Hitler, qui était également venu à Hambourg à l'époque, mais qui s'était volontairement tenu à l'écart de la réunion, il me dit : « Je pense que vous avez vraiment dit quelque chose de nouveau aux gens, vous, le rat des champs, à ces voyageurs des mers royaux ! Couplée à un tel manque d'instinct, l'économie se traîne et devient de plus en plus son propre valet ».

Le soir, après avoir assisté à l'opéra, nous nous sommes retrouvés dans notre vieil et modeste hôtel Phoenix, où nous descendions toujours, situé près de la gare centrale, et Hitler est revenu sur ses impressions de la journée :

« Hambourg m'apparaît comme un exemple type de la façon dont la vie culturelle la plus élevée peut, et même doit, être étranglée et détruite par l'industrialisme – j'emploie à dessein ce mot horrible. Lorsque l'on traverse les magnifiques quartiers de l'Außenalster, on reconnaît encore la robe qui date d'une époque antérieure et que Hambourg porte encore aujourd'hui. Mais elle couvre déjà une grande partie du prolétariat. Et cela continuera si nous n'opposons rien de nouveau à la surindustrialisation et à l'américanisation.

La guerre mondiale a eu pour conséquence que, dans la mesure où le capitalisme domine, l'Amérique a la suprématie. Et comme l'Amérique souffre de surproduction industrielle, elle va profiter de cette domination pour écouler cette surproduction. Cela concerne tout le monde, l'Allemagne comme la France, l'Angleterre comme l'Amérique du Sud, la Chine et le Japon. Ce n'est que là où le capitalisme est brisé, aboli, remplacé par quelque chose de nouveau, que cesse la puissance de l'Amérique.

C'est là que réside notre grande tâche et en même temps notre chance ! C'est ici que se trouve le sous-sol dans lequel nous pouvons jeter l'ancre. C'est à partir de là que l'on peut construire un monde anti-industriel ».

Comme Hitler s'est arrêté un instant, j'ai demandé : « À quoi pourrait-il ressembler ? »

Sur quoi Hitler poursuivit :

« Que le capital doive être mis au service du travail, comme vos bureaux l'élaborent actuellement, c'est la condition préalable. Mais en même temps, l'économie, et donc en premier lieu l'industrie, doit être mise au service du peuple. Nous y parviendrons grâce à la mise en place de l'autogestion économique et à la surveillance planificatrice de l'État. Nous aurons alors une économie sociale fermée, une économie nationale-socialiste. Nous aurions ainsi déjà dépassé l'Angleterre. Car l'Angleterre a certes aussi une économie nationale, même la plus ancienne. Mais son économie n'est pas socialiste et peut donc être attaquée par l'Américain.

Ensuite, nous devons former des communautés d'intérêts économiques avec les pays qui nous entourent, la Pologne, la Tchéquie, l'Autriche, la Hongrie, les Balkans, le Danemark et les Pays-Bas, et peut-être aussi la Belgique et le Luxembourg, et la Suisse. Il en résulterait un bloc économique d'Europe centrale qui unirait ces États de manière toujours plus solide et plus étroite, ne serait-ce que par les avantages qu'il offrirait à tous. Une union monétaire, puis une union douanière, iraient de pair. Celle-ci ferait tomber les ridicules barrières douanières qui, chez nous en Europe, frappent au visage toute personne raisonnable, et la création d'une union d'États également politique en serait la conséquence. Ainsi, l'Europe se doterait enfin d'un cœur fort et vigoureux, qui reprendrait tout ou partie des principes de notre économie sociale, et ce d'autant plus facilement que cette forme d'économie aura des effets positifs chez nous et que la pression communiste de l'Est, d'une part, et la pression économique impérialiste de l'Amérique, d'autre part, seront fortes.

Lorsque nous en serons là, le moment devrait être venu d'approcher l'Angleterre, puis les autres États européens à l'exception de la Russie, afin de réunir toute l'Europe centrale, occidentale et méridionale en une grande union.

Je sais que vous voulez me dire que l'Angleterre nous tombera dans les bras avant cela »,

« Non ! » m'écriai-je. « Si nous faisons comme ça, non ! L'Anglais ne peut pas mettre en pièces ce qui est économiquement uni ! C'est même un vieux principe anglais : le drapeau suit le commerce ! Dans deux ou trois décennies, cet objectif pourra être atteint avec certitude par ce biais ! »

Lorsque j'ai dit deux à trois décennies, Hitler a plissé les yeux et fait une légère grimace. Puis il poursuivit :

« Cela ira plus vite. Il faut que ça aille plus vite. Les Russes ne nous laisseront pas autant de temps. »

« Je crois que la Russie éternelle a le temps et nous laissera le temps. Et si nous mettons en œuvre notre économie sociale, elle se répercutera sur la Russie et déteindra sur elle. »

« Permettez-moi de poursuivre ma réflexion. Lorsque cette Europe sera créée, elle comprendra certes toute l'Afrique, l'Inde, l'Australie et l'archipel hollandais, mais elle ne sera pas encore autosuffisante en matière de nourriture. L'Ukraine devrait également en faire partie ! Ce n'est qu'alors que la Méditerranée orientale serait définitivement acquise à l'Europe.

Il se pourrait même que nous devions déjà inclure l'Ukraine dans l'alliance centre-européenne. Sinon, l'Europe centrale pourrait encore être affamée. Car l'Europe centrale est un complexe de 140 à 160 millions de personnes au niveau de vie le plus élevé. Ni les États-Unis d'Amérique, ni la Russie ne pèsent plus lourd dans la balance. Mais l'espace est trop étroit pour assurer l'alimentation. C'est pourquoi il serait opportun de mettre la main sur l'Ukraine le plus tôt possible. L'Angleterre nous couvrirait contre l'Amérique et pourrait ensuite, en s'alliant avec nous, reconquérir sa suprématie maritime incontestée.

Vous secouez à nouveau la tête, Wagener. L'Angleterre doit tout de même comprendre qu'il en va de son propre intérêt. Ses politiciens ne peuvent tout de même pas être à ce point myopes qu'ils préfèrent quitter la scène mondiale en tant que grande puissance et laisser l'avenir à l'Amérique et à la Russie plutôt que de maintenir leur politique d'équilibre obstinée et désormais dépassée ».

« Monsieur Hitler, l'Angleterre pense autrement ! Si nous devions marcher contre la Russie, que Dieu nous en préserve, l'Angleterre nous poignarderait dans le dos. Car elle ne veut pas d'un État continental fort en Europe, même pas en Europe centrale. Elle ne pourra peut-être pas l'empêcher s'il est construit de manière purement économique et pacifique. Mais elle pourra l'empêcher dès que les armes seront sorties.

Vous écrivez déjà dans *Mein Kampf* qu'il est nécessaire de gagner de l'espace vers l'Est. Tout à l'heure, vous avez développé, tout à fait dans mon sens, l'assemblage économique de l'Europe centrale. Pourquoi ne serait-il pas possible d'étendre les accords économiques encore plus à l'Est, d'autant plus que nous avons résolu le grand problème social avec notre économie sociale, que la

Russie soviétique cherche également à résoudre par tous les moyens ? On ne peut détruire par les armes que ce que l'économie a construit. Éviter les conflits armés, du moins ceux dans lesquels nous sommes impliqués, c'est notre mission et le moyen de devenir grands ! C'est pourquoi, tout comme vous me l'avez dit lorsque j'étais chef d'État-major de la S.A., je suis contre le réarmement militaire ».

« Je ne suis plus sûr de moi à ce sujet. Vous voyez. Lorsque le Dr Curtius(1) a voulu conclure une union douanière avec l'Autriche, la France lui est tombée dessus. S'il avait mis sur pied trente divisions, la France y aurait réfléchi !

C'est justement lorsque nous voulons conclure nos accords économiques dans le but d'une union plus étroite que nous courons le risque que la France nous tombe à nouveau dessus. Soit tous les autres doivent également désarmer, comme nous sommes désarmés, soit nous devons nous réarmer, comme eux sont réarmés. Ce fait m'apparaît de plus en plus clairement au fur et à mesure que je me penche sur ces questions.[24] Et pensez-vous que la France désarmera volontairement, ou la Pologne, ou la Tchéquie ?

Nous n'échapperons donc pas au réarmement. Non pas parce que nous voulons faire la guerre, mais parce que les autres nous obligent à nous réarmer, et car sans puissance militaire, toute tentative de politique contractuelle, même économique, serait un coup d'épée dans l'eau, comme chez Curtius ».

Hitler fit une pause. Je devais être d'accord avec lui en mon for intérieur. Il était vraiment tragique qu'à maintes reprises dans l'histoire mondiale, une politique de paix allemande n'ait été possible que sous la protection et le parapluie d'un fort armement, et que cet armement ait ensuite été la plupart du temps l'occasion de guerres au cours desquelles tous les voisins se sont généralement jetés sur l'Allemagne.

C'est ainsi qu'il m'est revenu à l'esprit que seule une alliance avec la Russie pouvait garantir un développement pacifique, et j'ai décidé d'étudier de plus près ces possibilités, tant sur le plan économique que politique.

« Nous avons commencé par Hambourg », reprit Hitler au bout d'un certain temps, « et nous avons terminé par la Grande Politique. Et le résultat est la prise de conscience que si l'on ne parvient pas à unifier l'Europe, c'est la victoire de l'impérialisme économique américain. Et il appartiendra alors à un autre siècle de choisir entre la Russie et l'Amérique. Mais alors, la victoire sera du côté de la Russie, et les peuples d'Europe marcheront sous la bannière rouge, sous le signe de l'étoile soviétique ! »

Cordemann(2) s'était chargé d'étudier les conditions et les possibilités économiques de la Russie, et en particulier les possibilités d'échanges entre l'Europe

[24] [NdT : *1914-1945 : la deuxième Guerre de Trente Ans ou le grand suicide européen* de Gerd Schultz-Rhonhof, 2 vol. didi18edition.com]

centrale et la Russie soviétique. En ce qui concerne la situation politique de la Russie et son attitude pour l'avenir, je pris contact avec Pfeffer, qui habitait à Berlin depuis environ un an et qui recueillait justement des impressions et des nouvelles dans ce sens. En raison de la situation militaire, je pris rendez-vous avec deux officiers qui avaient été commandés en Russie pour servir dans des unités russes.

Dans la mesure où il a utilisé des sources allemandes, Cordemann n'a pu fonder ses travaux que sur des documents relativement anciens. Les informations en provenance de Russie même étaient rares et devaient être accueillies avec scepticisme. Seuls les communiqués américains contenaient des chiffres plus précis.

Néanmoins, une comparaison élaborée par Cordemann entre ce que la Russie avait exporté et ce qu'elle avait importé entre 1925 et 1930 permettait d'évaluer de manière assez précise le commerce extérieur russe. Comme la Russie ne pouvait payer ses importations que par des livraisons de contrepartie ou par de l'or, extrait en quantité croissante au Kamtchatka – déjà plus d'un tiers de milliard en 1930 –, l'ensemble du commerce extérieur russe était une pure opération de troc, dans le cadre de laquelle la Russie avait toutefois reçu des crédits de marchandises de l'Allemagne et de l'Amérique, qui s'élevaient à trois milliards de la part de l'Allemagne, alors que le montant des crédits américains n'était pas connu.

Il ressort cependant de l'aperçu de Cordemann que tout ce que la Russie avait importé en machines et en produits finis aurait pu être livré en totalité par l'Allemagne. De même, les énormes constructions d'usines industrielles, de grands lotissements, de ponts, de barrages, de chantiers navals et autres auraient pu être entièrement réalisées par des entreprises allemandes. Là où nous aurions manqué de matières premières telles que le cuivre, le plomb, le manganèse, le platine et autres minerais pour la fabrication, la Russie aurait pu nous les fournir.

La même situation s'est présentée pour les exportations russes. Même ce que la Russie avait exporté aurait été utilisable pour nous. Dans le cas d'un commerce d'échange plus intensif entre nous et la Russie, nous aurions toutefois attaché de l'importance à d'autres produits d'exportation russes, que la Russie aurait sans aucun doute cédés encore plus facilement et plus volontiers que ce que l'Amérique, par exemple, achetait à la Russie. Nous aurions pris en charge une grande partie des denrées alimentaires, des céréales, des animaux ou de la viande, du beurre et des graisses, du thé, de l'huile, de l'essence, du pétrole, du bois et du placage, du contreplaqué, de la laine, des peaux, etc. Nous aurions pu prendre en charge certains de ces biens en tant que marchandises en transit pour d'autres pays européens. Si l'on résume l'ensemble des importations allemandes de ces années, on constate qu'elles auraient pu être

importées en Russie dans leur quasi-totalité en cas d'entente mutuelle. Seuls le coton et le caoutchouc manquaient.

Quelle possibilité y avait-il dans un bloc économique : Europe centrale – Russie ! Les constatations de Cordemann étaient si surprenantes que je lui demandai de faire un exposé à ce sujet devant Hitler, cartes et statistiques à l'appui, auquel j'invitai également d'autres collaborateurs de la direction de la Reichsleitung der N.S.D.A.P. et quelques économistes.

Hitler est sorti de la salle après la conférence, sans dire un mot. Quand je lui en ai parlé plus tard, il a dit :

« Vous vous attendez à ce que je dise soudain le contraire de ce qui était jusqu'à présent mon programme et même le contenu de notre propagande ? Soit je devais mettre en doute les documents et l'opinion de Cordemann – mais je n'ai pas de chiffres ni d'indices pour cela –, soit je devais m'en aller. Ils voulaient me violer. Mais je ne me laisserai pas violer. Nous verrons bien dans quelle mesure nous pourrons continuer à échanger des marchandises avec la Russie. En aucun cas je ne dépendrai économiquement d'un État dont je ne suis pas sûr politiquement. Ce serait imprudent, sacrilège, stupide et irresponsable.

Par ailleurs, j'ai vu sur les cartes de Cordemann qu'une grande partie des valeurs importantes pour nous se trouvent en Ukraine et dans la région du Caucase. Vous connaissez mes pensées sur l'Ukraine. L'exposé de Cordemann les a étayées à nouveau ! »

Je me suis retrouvé comme un caniche arrosé. Pour la première fois, je voyais clairement la différence entre ma pensée et la sienne. J'étais socialiste, coopérateur, chrétien, également en ce qui concerne les relations et la coopération entre les peuples et les hommes au-delà de leurs propres frontières, et lui était national-socialiste, « Zeißist », nationaliste à l'anglaise, qui ne pensait socialiste que pour son peuple et au sein de son propre peuple. Mais à l'extérieur, il était en fin de compte un libéraliste économique flagrant, un égoïste et un impérialiste. De ce point de vue, son Europe centrale revêtait une toute autre signification que celle qui apparaissait lors de la conversation de Hambourg. Mais le réarmement était aussi une condition préalable à de tels projets. Qui pouvait bien l'inciter à penser à une telle politique de puissance ?

Il est toutefois difficile de dire quelle est la bonne opinion. Je n'ai pas osé à l'époque, et je n'ose toujours pas aujourd'hui (1936) [sic], rejeter purement et simplement l'attitude de Hitler. Je dois au contraire admettre que tous les évènements et les succès de Hitler en politique étrangère sont de nature à faire apparaître sa conception comme la meilleure et à ébranler dangereusement la mienne. Le prestige de l'Allemagne nationale-socialiste à l'étranger et le rétablissement de l'image de l'homme allemand auprès des autres peuples prouvent également que le monde reconnaît Hitler et la voie qu'il a empruntée. En fin de

compte, il faudra laisser à l'évolution le soin de montrer quelle aurait été la meilleure voie, mais même dans ce cas, il ne serait pas du tout prouvé que la poursuite de mes idées aurait pu conduire au but espéré.

# 35. La profession de foi de Hitler en matière de politique étrangère – L'union avec l'Italie est indispensable – Briser le bolchevisme au cœur de son pouvoir – Une Europe de Gibraltar au Caucase – Le danger américain

*(Wagener rapporte une rencontre avec Pfeffer, qui avait entre-temps déménagé à Berlin. Pfeffer se serait plaint du fait qu'à Berlin, les forces nationalistes et antisocialistes étaient fortement représentées au sein du N.S.D.A.P., notamment par Göring. Celui-ci présentait parfois des hommes d'affaires à Hitler ou lui parlait d'eux et de leur aversion pour le socialisme et la Russie. Pfeffer a appris que Göring recevait de l'argent des industriels de la Ruhr, de la Lufthansa (qui lui verse 1 000 marks par mois, soi-disant pour des expertises) et du magnat de la cigarette Reemtsma. Selon Pfeffer, ces « gens d'argent » ne seraient pas des partisans de Göring, mais donneraient de l'argent à des hommes politiques de tous les partis, y compris les sociaux-démocrates et les communistes, pour des raisons opportunistes. Leurs mises en garde contre toute entente avec la Russie et toute expérience avec le socialisme ont cependant un effet sur Hitler, bien que, selon l'appréciation de Pfeffer, Hitler semble être encore ferme. Si cette tendance nationaliste devait toutefois gagner Hitler à sa cause, Pfeffer ne voit que la guerre comme conséquence.*

*Wagener évoque ensuite des discussions avec des Allemands qui ont passé un certain temps en Union soviétique et qui sont arrivés à la conclusion que l'Allemagne devait se ranger du côté de la nouvelle Russie. Il résume ses opinions de politique étrangère de l'époque comme suit : 1) une action militaire russe n'était ni prévue ni possible pour les dix à vingt prochaines années ; 2) une alliance avec l'Italie de Mussolini était erronée, car elle renforçait l'impression déjà largement répandue en Union soviétique que les nationaux-socialistes n'étaient que des « fascistes », et parce que, d'autre part, elle poserait également des problèmes aux Anglais et aux Français, car tous deux s'opposeraient aux objectifs impérialistes de Mussolini ; 3) pour permettre un rapprochement idéologique avec l'Union soviétique, il faudrait mettre en avant des plans pour une économie sociale en Allemagne ; 4) tout armement ou préparation militaire dépassant la nécessité de l'autoconservation devait être évité afin de ne pas attirer l'attention de l'Angleterre et de la France et de ne pas inciter la Russie à modifier sa politique d'armement ; 5) par des accords économiques et une coopération économique, les pays voisins d'Europe centrale de l'Allemagne devraient se rallier à une fédération d'Europe centrale qui servirait de pont entre l'Est et l'Ouest, par lequel une entente socialiste pourrait prendre son chemin ; 6) à la fin, il y aurait une Allemagne libérée des chaînes de Versailles, qui pourrait exiger la restitution de ses colonies et parvenir à une entente et une coopération économiques avec l'Union soviétique, afin de permettre la « naissance d'une nouvelle grande culture slavo-européenne ». – Note de Turner)*

Tels étaient les résultats de mon orientation planifiée sur la situation russe. Pour la partie économique, j'avais déjà reçu une fin de non-recevoir de la part de Hitler. J'ai alors entrepris d'aborder à nouveau le sujet d'un point de vue politique et militaire.

C'est au cours d'un voyage qui me menait à Berlin en passant par Dresde que j'ai eu l'occasion, un soir après l'opéra, de présenter à Hitler les résultats de mes études sur la situation à l'Est et d'y associer mes propres idées. Hitler m'avait écouté attentivement, d'autant plus que j'avais sous la main les notes que je portais depuis longtemps sur moi pour cette discussion. Les questions étaient trop importantes, les arguments trop précieux pour être présentés sur le ton de la conversation en présence d'autres personnes. Ce soir-là, il me sembla que j'avais la possibilité, l'attention et la volonté de Hitler d'entreprendre ce pari. Car je n'avais pas douté qu'il s'agissait d'une gageure. J'exigeais en fait un changement à 180° et l'abandon de tous les conseillers qui influençaient Hitler dans la direction antibolchevique. Même si cela n'était pas exprimé littéralement, cela ne faisait aucun doute dans mes propos.

Hitler me répondit alors avec exactement le même sérieux profond qui était à la base de mon exposé, et sa réponse se transforma en une profession de foi de politique étrangère que je jugeai si importante que je la mis par écrit pendant la nuit, car elle avait un caractère fondamental dans sa déduction et son objectif.

Il expliquait ainsi :

« Je ne me suis pas engagé sur la voie de la politique pour ouvrir la voie à un socialisme international, ni même pour prêcher une nouvelle religion socialiste. Je ne me sens pas apte à être un fondateur de religion, je ne le suis pas et ne veux pas l'être. Mais je suis un homme politique. J'apporte au peuple allemand le socialisme national, la doctrine politique de la communauté du peuple, de l'appartenance commune de tous ceux qui appartiennent au peuple allemand et qui sont prêts et disposés à se sentir comme une partie insoluble, mais aussi coresponsable, de l'ensemble du peuple.

Un peuple au sens politique actuel n'est plus une unité raciale, une communauté purement raciale. Les grandes migrations de l'histoire mondiale, les campagnes de guerre, les périodes d'occupation ennemie, mais aussi les mélanges naturels, de plus en plus nombreux du fait des relations commerciales mondiales, ont eu partout pour effet de faire cohabiter toutes sortes de races et de croisements raciaux à l'intérieur des frontières d'un État.

Néanmoins, la plupart des États, à l'exception notable des États-Unis d'Amérique du Nord, sont des entités dans lesquelles, dans certaines régions, soit l'ancienne tribu a été préservée, soit une communauté s'est constituée avec le temps en un peuple qui possède son propre style, sa propre langue, sa propre conception de l'éthique et de la morale, et sa propre culture. Et sous l'influence

de facteurs économiques, politiques et même purement géographiques, d'autres groupes de personnes se sentant appartenir à un même ensemble se forment et se désignent à juste titre comme un peuple. C'est ainsi qu'avec le temps, l'Amérique deviendra elle aussi un peuple.

Un tel peuple possède un instinct tout à fait naturel pour ce qui lui sert et lui est utile, et pour ce qui lui est nuisible. De même, il ressent instinctivement quelles sont les personnes qui lui appartiennent et celles qui ne le lui appartiennent pas. Dans la nature, nous le voyons par exemple dans un troupeau de moutons ou de cerfs. Si des animaux étrangers s'égarent dans la communauté des autres, ils sont combattus et rejetés, et la nature ne connaît rien de ce que nous appelons l'humanité et le socialisme. Avec un manque brutal d'égards, celui qui ne fait pas partie de la communauté est chassé du troupeau, voire du domaine de la meute, ou même abattu.

De tels peuples ont leur propre classe dirigeante, issue d'un vote populaire anonyme, et leur chef, également désigné par le peuple. L'augmentation du nombre de peuples, l'impossibilité pour tous les membres du peuple de se connaître et les distances géographiques obligent à une organisation particulière pour la formation et l'expression du vote populaire et de l'opinion du peuple en général. Car nous sommes sortis des monarchies absolues, qui sont des rudiments des temps passés, où l'on a négligé ou peut-être délibérément omis d'organiser davantage le vote populaire. Les peuples sont devenus suffisamment conscients et responsables pour se doter d'organisations solides pour l'élection du groupe dirigeant et du chef. Nous les appelons 'Constitution'. Chaque peuple a la constitution qu'il mérite. Sinon, il aurait trouvé les moyens de la changer.

Notre Constitution de Weimar, par exemple, est un système juridique et mécanique qui manque d'organicité. Elle ne tient compte que des hommes, pas d'un peuple. Elle n'est pas née de la volonté consciente du peuple allemand, mais sous la pression de l'occupation et de la menace ennemies. Des juristes et des personnes étrangères au peuple l'ont élaboré et fixé, dont je ne conteste pas les bonnes intentions, mais dont le produit ne pouvait être que quelque chose de mécanique. Notre mouvement s'est donné pour mission de permettre au peuple allemand de modifier la Constitution de Weimar afin qu'elle corresponde à la nature et à la volonté du peuple. Et cette essence du peuple allemand est socialiste au sens le plus profond du terme. La communauté du peuple est en fin de compte toujours du socialisme.

Vous avez mentionné plus tôt la position des juifs en Russie soviétique. Vous appelez la participation des juifs à la révolution bolchevique 'aide à la naissance'. Ne nous trompons pas ! Les mouvements socialistes du monde entier sont devenus, à cause des juifs, des machineries de lutte contre le développement organique des peuples ! Leur influence n'est pas créatrice d'État,

mais destructrice d'État. Car ils n'aiment pas l'idée socialiste à cause de l'idée, mais à cause de la possibilité de gagner les masses mécontentes à la lutte contre le dirigisme populaire à l'aide de cette idée. Car puisque le juif, en raison de sa promesse biblique, aspire au pouvoir dans tous les peuples, le dirigisme ancestral de chaque peuple est son ennemi ! Mais si l'on a réussi à l'éliminer par une révolution, les juifs ne mettent pas en œuvre le véritable socialisme promis, qui leur arracherait à nouveau le pouvoir des mains, mais ils fondent le règne du prolétariat ou, comme ce fut le cas à Weimar, le règne des révolutionnaires, et ils assument eux-mêmes la sauvegarde des acquis de la révolution et la représentation du prolétariat.

Le juif n'est pas socialiste ! Il a déjà crucifié une fois le grand créateur de l'idée socialiste de rédemption ! Il le fera encore et encore, s'il le peut ! Car il est individualiste, libéral sur le plan économique, égoïste, et même un parasite. En Russie, les juifs ont réussi à mener la volonté de libération de la Slavonie opprimée contre des dominateurs soi-disant étrangers à l'espèce, mais ils se sont ensuite mis à leur place, eux-mêmes étrangers à l'espèce. Ils sont toujours là, et je n'ai aucune raison de croire que les Slaves se préparent à les chasser. Mais tant que ce n'est pas le cas, une Allemagne nationale-socialiste ne peut pas pactiser avec la Russie. Je reconnais plutôt la volonté du judaïsme d'organiser, depuis la Russie, l'élimination de l'ordre existant dans les autres peuples du monde ! Car l'organisation du Komintern est purement juive !

C'est pourquoi il est nécessaire de rendre les peuples d'Europe et du monde entier forts contre ce germe de décomposition. Mais cela ne peut réussir que si nous avons l'aide de l'Angleterre, qui est toujours la puissance mondiale la plus forte et la plus solide de notre époque. Ce n'est qu'avec elle que l'on pourra construire une Europe composée d'États indépendants, prêts à se défendre intérieurement, au caractère solide, et exempts du poison de la destruction internationale. Et puis, j'ai le sentiment, et je le lis dans l'histoire, que ce seront surtout les peuples germaniques, les peuples nordiques, c'est-à-dire l'Angleterre, la Scandinavie, le Danemark, l'Allemagne, la Hollande, l'Irlande, l'Islande, le Canada et probablement aussi une partie des États-Unis d'Amérique du Nord, qui seront appelés à repousser l'attaque judéo-bolchevique et à créer ensuite un nouvel ordre mondial.

Je ne suis pas un adepte d'Oswald Spengler ! Je ne crois pas au déclin de l'Occident. Non, je considère qu'il est de ma mission providentielle de contribuer à l'empêcher. Je ne crois pas à la naissance d'une nouvelle culture slave. Aucune culture n'est jamais née sous la direction des juifs, il n'y a eu que des destructions ! En revanche, je crois que la vieille culture aryenne, qui a été ébranlée par l'industrialisation, renaîtra sous la direction des hommes nordiques. Et elle se développera sur une base socialiste avant de conquérir le monde.

Mais même sans le leadership juif, les Slaves ne seraient pas aptes à porter une nouvelle culture. Les Slaves sont des hommes qui souffrent, mais pas des créateurs, des animaux de troupeau, mais pas des personnalités ! De plus, l'ensemble de l'Union soviétique est composé de manière bien trop hétérogène pour pouvoir être assemblé et orienté à la longue comme un peuple unique.

Et encore une chose. La nouvelle culture portera le sceau de l'industrialisation, bien que l'industrialisation soit, au sens le plus profond du terme, hostile à la culture. C'est dans la résolution de ce dilemme que réside le plus grand secret de nos projets nationaux-socialistes ! Or, tous les grands pays industrialisés, à l'exception du Japon qui a une aptitude particulière à l'imitation, sont germaniques ou nordiques, comme vous voulez l'appeler. Là où d'autres pays ont voulu construire une industrie, ils ont dû recourir à leurs composants nordiques ou les ont empruntés à l'étranger : aux Anglais, aux Allemands, aux Américains. La capacité d'organisation industrielle est également liée à la race. Le juif n'est pas non plus adapté à une activité industrielle. Il ne possède que des actions, ou alors il en fait le commerce, et il fait le commerce des produits industriels. Mais il ne peut pas produire, et là où il le fait, il échoue.

C'est pourquoi nous trouvons justement dans les pays nordiques davantage de volonté de développement économique libre, de sens du travail et d'aspiration à la performance et au succès. C'est là que se trouvait le terrain du libéralisme économique, qui a eu pour conséquence d'asservir le travail au capital. J'ai lu récemment que l'un d'entre eux écrivait : 'Comme il doit faire bon vivre dans des pays comme la France, l'Italie et l'Orient. Là-bas, il n'y a pas d'agitation, pas de surindustrialisation, pas de course au travail et au profit ! Il y règne un calme tranquille, la paix du travail, le goût des plaisirs, du chant, de l'art, de l'introspection, de la famille et de l'amour.'

Le libéralisme des pays industrialisés, la revendication de la liberté et de l'autodétermination en matière de propriété et d'emploi de la part des entrepreneurs, s'est inversé ! Les bénéficiaires du libéralisme ne sont plus que les grands, les masses sont devenues leurs serviteurs et leurs esclaves. Même dans les organisations et les chambres des démocraties, seul l'esprit d'entreprise règne, les propriétaires du capital privé, les grands magnats de l'industrie, les trusts, dominent l'État.

L'industrialisation des États s'est malheureusement accompagnée d'une typification des hommes et d'une banalisation de toute la vie et de son contenu culturel : plombage des divertissements, styles uniques, musique unique, cols uniques, lunettes uniques, etc. Si nous voulons parvenir à une renaissance culturelle, nous devons mettre fin à l'asservissement de la grande masse des gens sous le joug de l'industrialisation.

C'est là que réside l'une de nos tâches les plus fondamentales. Pas au niveau international ! En quoi les autres nous concernent-ils ? Nous n'avons cette

tâche que pour l'Allemagne, que pour notre peuple allemand ! Ce que font les autres peut nous être indifférent. Mais ils devront tous suivre. Là où règne la démocratie, cette volonté de la majorité du peuple s'imposera. Comment pourrions-nous, nous les nationaux-socialistes, parvenir à réaliser nos objectifs si la Constitution de Weimar ne nous en donnait pas la possibilité ? Car une révolution, un putsch, seraient écrasés par la Reichswehr et la police. Ce n'est pas l'idée démocratique de Weimar qui est fausse, mais la forme du parlementarisme de Weimar ! Je n'ai donc aucun doute que dans tous les pays démocratiques, un nouvel ordre socialiste prendra progressivement, mais avec une certitude absolue, son chemin. Sauf en Russie ! Là-bas, le troupeau sera toujours gouverné à la baguette.

Je reconnais tout à fait votre pensée sur la fertilisation de la Russie. Cela viendra aussi un jour. Mais pas dans le but de créer une nouvelle culture qui remplacerait celle de l'Occident, mais parce que la Russie ne pourra pas éternellement travailler avec une charrue en bois et tirer avec un arc et des flèches au milieu du monde industrialisé.

L'Internationale du mouvement communiste, qui part de la Russie, n'a rien de russe ou de slave, elle est juive. Et il ne faut pas tomber dans l'erreur de croire qu'il y a une idée russo-slave derrière tout cela, qui aurait même un contenu créatif. Ce que font actuellement les gens du Komintern est purement destructeur.

Il existe aussi une idée socialiste internationale constructive. Mais elle est tout à fait différente. En effet, lorsque les nations auront commencé à mettre en œuvre une réorganisation socialiste et socio-économique à l'intérieur de leurs propres frontières, il arrivera un moment où l'ensemble des nations, c'est-à-dire tous les peuples et tous les États, cesseront de lutter entre eux selon des principes libéraux pour le pouvoir et la domination, l'asservissement et l'exploitation, c'est-à-dire d'agir selon des points de vue impérialistes, mais où règneront également entre eux le respect, l'esprit communautaire, le 'socialisme'. Ce qui s'est d'abord produit à petite échelle au sein des différents peuples, se produira ensuite au sein de toute la communauté des peuples de la Terre. Même les plus petits auront l'égalité des droits, même les plus démunis pourront participer aux biens et aux excédents de la propriété mondiale des grands. Ce sera le socialisme des peuples ! Mais c'est tout autre chose que le socialisme international de Marx ou de Lénine !

Si, par exemple, des entreprises industrielles décident, en vertu d'un raisonnement supérieur, de ne plus se battre les unes contre les autres, mais de former une communauté d'intérêts, chaque entreprise reste indépendante en soi. Elle est seulement intégrée à l'ensemble en termes de production et de vente, selon un plan supérieur et des critères de raison et de rentabilité. Elle doit donc céder un peu de sa souveraineté, dans l'intérêt de l'ensemble et donc

aussi dans son propre intérêt. Dans un peuple aussi, chaque citoyen doit céder quelque chose de sa propre souveraineté – ce que l'on appelle communément la 'liberté personnelle' – à l'organisation commune d'autogestion, l'État. Tout droit émane en premier lieu du peuple. La Constitution de Weimar l'a très clairement compris. Le peuple, chaque individu, cède autant que nécessaire, mais pas plus, à l'État qu'il a créé ou au gouvernement qu'il a constitutionnellement institué.

Il en sera de même pour le socialisme des peuples. Chaque peuple reste autonome. Il ne cède à la communauté, à l'organisation autogestionnaire, à l'État mondial, que la part de sa souveraineté nécessaire pour lui permettre d'accomplir les tâches qui sont dans l'intérêt de tous et de chacun.

Mais avant cela, il faut d'abord le socialisme national. Sinon, les peuples et leurs gouvernements ne sont pas mûrs pour le socialisme des peuples. On ne peut pas être libéral dans son propre pays et exiger le socialisme parmi les peuples. L'éducation et la conviction socialistes nationales doivent précéder. Mais si nous ne parvenons pas à suivre cette voie, nous obtiendrons soit un empire mondial à la tête duquel se trouvera un seul État, le plus fort, le plus puissant, qui devra en fin de compte utiliser des moyens militaires pour assurer et conserver son pouvoir, soit le bolchevisme international, qui ne peut être lui aussi qu'un régime de force. L'Amérique du Nord semble viser le premier objectif, la Russie le second. Les deux ne sont peut-être pas encore tout à fait au clair à ce sujet. Mais, comme je l'ai dit, si nous ne parvenons pas à ouvrir la voie au socialisme des peuples, alors l'un ou l'autre devra venir !

Mais là encore, je suis convaincu, et je me considère comme un pionnier, que l'humanité trouvera cette voie. Car les peuples et leurs États sont des concepts donnés par la nature et voulus par Dieu, ce sont des groupes d'hommes qui ont tous été créés par ce même Dieu et qui se trouvent donc sur un pied d'égalité entre eux, évalués uniquement en fonction de leurs capacités et de leurs prestations pour l'ensemble. Les forces internationales qui sont à l'œuvre pour briser, dissoudre, saper l'unité des corps populaires, des États, des nations, sont donc contraires à la nature et hostiles à l'ordre divin. En font partie en premier lieu le judaïsme, mais aussi l'Église catholique, les syndicats à vocation internationale, le communisme international, les grands trusts internationaux, etc. De telles organisations peuvent être temporairement plus fortes que les États ! Et c'est là leur danger ! Non seulement pour l'État individuel, mais aussi pour la possibilité de créer une grande communauté socialiste des peuples.

Si nous poursuivons l'objectif d'une telle communauté de peuples – et, comme je l'ai dit, il doit être poursuivi et sera le but ultime de la politique humaine sur terre –, nous devons d'abord rétablir l'autonomie et l'indépendance des peuples, même les plus petits, et reléguer les grandes organisations

internationales à leur domaine de travail purement objectif, en éliminant toute possibilité d'influence de leur part sur les directions et les organisations des États. Il s'agit là d'une autre conclusion fondamentale.

L'idée politique d'opprimer éternellement des peuples plus petits, de les annexer, de les occuper, de dissoudre leurs États, de les dépouiller de leur autonomie administrative et de leur souveraineté divine est également une entreprise inutile et insensée, un péché contre la nature. Même après avoir cessé d'exister en tant qu'État pendant des siècles, la Pologne portait toujours en elle la volonté de former un État. On peut même dire que l'assujettissement d'un peuple, son intégration forcée dans de fausses frontières ou l'occupation militaire du pays concerné ne font qu'accroître la volonté de liberté et le désir de libération de ce peuple ! La Gaule, la Grande-Bretagne et la Germanie ne sont devenues des États fermés que par le despotisme militaire romain qui a duré des siècles. La Russie a été unifiée par la domination des Mongols et des Tartares, en France, une conscience nationale s'est éveillée grâce à l'occupation anglaise du nord de la France. La Prusse n'est devenue prussienne qu'avec l'occupation napoléonienne ! Avant cela, il s'agissait de pays isolés qui n'étaient unis que par la couronne. On ne peut éliminer un peuple qu'en tuant les gens, comme l'ont fait les Américains avec les Indiens, ou les Espagnols avec les peuples indigènes d'Amérique du Sud et d'Amérique centrale.

Même si les membres d'un peuple sont expulsés d'un pays ou dispersés dans le monde entier, le peuple ne cesse pas pour autant de vivre. Il reste en lui, même après des générations, la nostalgie de la terre d'où il a été chassé ou le désir d'une réunification. Bien que Wilson ait reconnu ce fait et en ait fait le contenu de ses 14 Points, il s'est ensuite incliné devant la psychose de haine aveuglante des autres et l'idiotie hors du commun de ces hommes d'État à l'esprit étroit.

Le peuple juif nous donne ici aussi des exemples clairs. Les juifs qui ont été chassés de Rhénanie il y a des siècles et installés en Pologne ont encore aujourd'hui le désir de retourner en Allemagne. Jusqu'à aujourd'hui, les juifs de l'Est ont conservé leur langue allemande, le yiddish, et tous les juifs de l'Est qui migrent vers l'Ouest vont d'abord toujours dans des pays où l'on parle allemand. Un autre exemple est la nostalgie de la réunification en Palestine. Même si des points de vue politiques plus élevés sont déterminants, la politique juive n'aurait pas pu établir ce plan avec des chances de succès après presque deux mille ans de dépossession, s'il n'y avait pas eu cette nostalgie qui sommeillait.[25]

Et combien de fois constatons-nous que des immigrés allemands veulent passer leurs vieux jours dans leur pays d'origine. Ou qu'ils essaient de faire

[25] [NdT : la Palestine n'a jamais appartenu aux juifs !]

venir leur patrie chez eux en cultivant la langue, les chants, les coutumes et les traditions. Les Munichois ont leur Oktoberfest, les Dresdois leur Vogelwiese, les Berlinois leur Baumblütenfest, et tous ont leur sapin de Noël allemand.

L'application de cette connaissance est une autre grande tâche pour l'avenir. C'est là que se trouvent les racines de la vraie religion, de l'attachement à la divinité ! Ces pauvres créatures fléchissent les genoux et se tordent les mains en prière devant des statues de bois sculptées, et les grands hypocrites leur font croire que leur âme brûlera quelques jours de moins dans le purgatoire de l'enfer. Mais le véritable lien avec Dieu, le sentiment sublime d'être une créature divine, voilà ce qui leur est extirpé et interdit ! Je vois ici ce λογος (logos) de l'évangéliste Jean, que Luther a malheureusement traduit par 'parole'. Goethe a tenté de rectifier le tir avec ces lignes critiques : 'Il m'est impossible d'estimer ce mot si haut, je dois le traduire autrement', et il a dit : 'Au commencement était l'action'. Mais moi, je dis : 'Au commencement était l'instinct ! Et l'instinct existait de toute éternité ! Et l'instinct était une création de Dieu et Dieu lui-même était cet instinct'. Et l'instinct a été donné aux êtres vivants, et il est aussi en nous. Et chez l'homme, il est devenu conscient, mais nous passons à côté de lui, comme le Christ l'a déjà déploré. La paix sur terre que le Christ voulait apporter est ce socialisme des peuples ! C'est la nouvelle grande religion et elle viendra parce qu'elle est divine ! et elle attend le Messie » ! –

Hitler s'est arrêté un instant, puis a dit calmement :

« Mais je ne suis pas le Messie. Il viendra après moi. Je n'ai que la volonté de créer pour le peuple allemand les bases d'une véritable communauté nationale. C'est une tâche politique qui englobe aussi bien la vision du monde que l'économie.

Il ne peut en être autrement, et tout en moi m'indique que le peuple allemand a ainsi une mission divine ! Combien de grands prophètes l'ont déjà prédit ! Goethe a écrit un jour avec une profonde tristesse : 'Le peuple allemand n'accomplira sa mission mondiale que lorsqu'il y sera contraint par l'épée de Dieu !' J'espère que la guerre mondiale aura été cette épée de Dieu ! Si la Providence nous réservait encore une autre exhortation par l'épée de Dieu, ce serait une terrible épreuve ! »

Une fois encore, Hitler fit une courte pause. Puis il se redressa et déclara plus fort qu'auparavant :

« Je ne peux pas imaginer que les peuples culturels du monde soient aveuglés au point de se déchirer pour ouvrir la voie au bolchevisme. C'est le contraire qui est nécessaire : l'union, par groupes, en confédérations d'États, en familles de peuples, peut-être même, ici et là, en États fédéraux.

C'est pourquoi je ne pense pas comme vous à l'Italie de Mussolini. Elle a abattu le bolchevisme et le communisme internationaux dans ses frontières. Elle est en train de créer une communauté nationale. Elle travaille par tous les

moyens au renforcement interne de sa propre identité nationale. Je ne connais pas personnellement l'Italie. Mais ce que j'entends de là-bas et ce que je vois en images est grand et important pour le devenir de l'Italie ! Comme l'Italie a déjà changé sous Mussolini ! Ses objectifs impérialistes sont faux s'ils ne restent pas dans les limites des traités existants. Mais la mentalité italienne a aussi besoin de succès en politique étrangère. Et l'Italie doit encore rattraper une partie des péchés commis par l'Entente depuis la guerre mondiale. La folie de ces hommes d'État, la myopie stupide de leurs objectifs, la petitesse obstinée de leur champ de vision, sont responsables du fait que le monde ne trouve pas la paix.

Il est donc d'autant plus important que nous travaillions à cette union. Et là, je vous le dis et le répète : sans l'Angleterre, elle n'est pas possible ! L'Angleterre a le pouvoir de le faire. Nous n'apportons que l'idée et la volonté. Je ne peux pas imaginer que l'Angleterre ne se décide pas à descendre de son piédestal d'arrogance et d'impérialisme, dépassé par l'évolution du monde, et à tendre la main à une communauté de peuples. L'Angleterre ne peut donc pas ignorer les phénomènes actuels ! Elle ne peut tout de même pas fouler aux pieds la mission de la race aryenne dans le monde ! Elle doit reconnaître le danger du communisme international, même si son empire insulaire n'en serait peut-être la proie qu'en dernier lieu. Et elle doit tout de même remarquer que le monde, et donc elle aussi, a un nouvel adversaire de taille, de l'autre côté de l'Atlantique : l'Amérique. En effet, suite à la surindustrialisation qui a connu son dernier essor pendant la guerre mondiale, l'Amérique est tout simplement obligée de mener une politique impérialiste mondiale. Dans un premier temps, Roosevelt espère seulement la 'prospérité'. Mais s'il ne peut pas l'obtenir par des moyens pacifiques – et il ne le pourra pas – alors elle ne peut être imposée que par une guerre, une guerre qui élimine à jamais la concurrence économique de l'Europe et si possible aussi du Japon, et qui assure à l'Amérique les grands marchés mondiaux de l'avenir : l'Amérique du Sud et la Chine, peut-être aussi la Russie.

L'Angleterre fait désormais partie de l'Europe, même si elle ne voulait pas l'admettre jusqu'à présent. Son front est contre la Russie et contre l'Amérique. Cette lutte a déjà commencé sur les champs pétrolifères de Perse, elle se poursuivra en Inde et en Extrême-Orient. Et pour finir, elle s'étendra à tout l'Empire !

Ce que vous avez raconté tout à l'heure sur les armements russes n'est propre qu'à faire comprendre que plus tôt on pourra se décider à briser le bolchevisme russe au cœur de sa puissance, plus il sera facile d'éliminer le danger mondial qu'il représente. Et en outre, l'Europe a besoin des céréales, de la viande, du bois, du charbon, du fer et du pétrole de la Russie pour pouvoir se maintenir dans la lutte décisive avec l'Amérique. C'est l'intérêt de l'Angleterre comme le nôtre, c'est l'intérêt d'une Europe unie ! L'Angleterre et l'Allemagne

sont menacées de la même manière. Mais elles sont en même temps la colonne vertébrale de l'Occident, du vieux monde, la source culturelle de l'humanité. Et une Europe qui s'étend de Gibraltar au Caucase englobe en même temps toutes les zones d'intérêt des pays qui en font partie dans les autres parties du monde, en particulier toute l'Afrique, l'Inde, les îles Malaisiennes, l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Et avec une telle concentration de puissance, le Canada, qui sinon doit tomber avec l'Amérique, restera également, et la famille des peuples arabes complètera le cercle de ces États unis de l'ancien monde.

C'est le prix que nous offrons à l'Angleterre ! La paix du monde serait assurée pour l'éternité. Car aucune puissance terrestre ne pourrait plus porter le trouble dans cette communauté, et aucune armée ou flotte au monde ne serait en mesure d'ébranler cette puissance.

Il n'est pas possible que l'Angleterre ne reconnaisse pas et ne comprenne pas cela. En tout cas, je suis disposé, même au risque de ne pas convaincre l'Angleterre, à suivre cette voie, et je ne trahirai pas l'Europe au profit du bolchevisme et du judaïsme ».

Hitler a prononcé ces derniers mots en élevant la voix. C'était un dernier refus, sans doute définitif, de la politique que je proposais. Mais ce refus était en même temps si impressionnant et convaincant qu'après une longue lutte intérieure, je décidai de m'y soumettre. Je n'avais plus que deux objectifs : ouvrir la voie vers l'Est par des négociations économiques et des traités, ce qui éviterait et rendrait inutile un affrontement par les armes, et mettre en place le plus rapidement possible un nouvel ordre socio-économique qui pourrait peut-être inciter la Russie à imiter et à abandonner son idéologie bolchevique.

Les explications de Hitler, qui représentaient pour moi le programme de politique étrangère le plus clair que j'avais jamais entendu de sa bouche, constituèrent donc désormais les lignes directrices pour la poursuite du travail de mon département, et elles devinrent la base de toutes les discussions politiques que je dus mener par la suite.

On ne peut pas travailler à la tête d'un mouvement avec deux programmes politiques différents. Soit je devais quitter la direction du Parti et donc le Parti, soit je devais travailler dans le sens du programme d'Adolf Hitler dans ma région. Il n'y avait pas de juste milieu. J'ai choisi cette dernière voie à l'époque et je dois avouer que, peu à peu, sous l'impression de la volonté inflexible de ce personnage et de la persévérance de ses efforts pour me convaincre, j'en suis effectivement venu à penser qu'il devait être possible de gagner l'Angleterre à l'ensemble de ces idées. [...]

## 36. La discrétion de Hitler et sa réticence à prendre des décisions – Son pouvoir de suggestion – Goebbels, Göring et Himmler comme agents dénaturant ses intentions – Ses accès de colère – Comment il réagissait à une plaisanterie grossière

Bien que mon domaine de travail ne soit ni la politique intérieure ni la politique extérieure, je devais, en tant que chef du département de politique économique et sociale, rester constamment informé de ces domaines. C'est pourquoi Hitler m'invitait plus souvent à des réunions qui n'avaient pas nécessairement trait à l'économie. Ce n'était pas tout à fait dans ses habitudes. Hitler était en effet d'avis que les pensées et les plans, en particulier les intentions et les résolutions réelles, devaient absolument être conservés dans le cœur de l'intéressé ou du cercle le plus proche auprès duquel ils étaient nés et élaborés et à partir duquel leur exécution devait être ordonnée. De même, ceux à qui l'exécution serait confiée plus tard ne devaient être informés que lorsqu'ils devaient effectivement le savoir, et on ne devait leur communiquer que ce qui était absolument nécessaire pour l'exécution de la tâche en question.

C'est pourquoi il ne discutait de politique étrangère qu'avec celui qu'il avait pressenti pour cette tâche, de politique intérieure qu'avec son conseiller en politique intérieure, de politique économique qu'avec moi. S'il consultait d'autres personnes, il ne s'entretenait avec elles que de certaines parties du domaine concerné. Il se pouvait alors qu'il aborde des idées qu'il n'approuvait pas lui-même. Mais ce n'est que de cette manière qu'il pensait vraiment entendre des opinions contraires.

On peut avoir des opinions différentes sur ce point. Comme l'entourage de Hitler était en grande partie composé de personnes très primitives et que les Gauleiters étaient pour la plupart des hommes d'un niveau très modeste, tout ce que Hitler disait était toujours très rapidement et très abondamment commenté. Certaines choses étaient plus prononcées, d'autres laissées de côté, et peut-être que la plupart d'entre elles, n'ayant pas été comprises, étaient colportées et expliquées de manière totalement erronée. Hitler ne pouvait donc pas confier ses intentions et ses objectifs les plus profonds à ces personnes. Mais la dépendance à l'égard de ses paroles et de ses déclarations n'en a été que plus grande, afin de les raconter ensuite sous le sceau du secret, peut-être par vanité et par besoin de reconnaissance. Que n'avons-nous pas vu dans ce domaine ! Mais comme Hitler n'ébauchait pas ses idées à son bureau, mais lors de conversations, de réunions et d'exposés semblables à des conférences, il arrivait

régulièrement que soit présent à ces occasions celui ou celle à l'oreille duquel ces déclarations n'étaient pas destinées. Les mauvaises expériences qu'il avait faites dans ce domaine l'avaient amené à s'habituer de plus en plus à se taire dans un cercle plus large, ou à n'avoir qu'une conversation très générale, dans laquelle il laissait plutôt transparaître le contraire de ses intentions réelles que celles-ci. Les personnes vraiment sérieuses en arrivaient parfois à penser qu'il n'était pas honnête.

Outre cette conséquence, cette manière de procéder comportait également le risque que des personnes réellement valables et actives considèrent les idées hitlériennes, dont elles n'avaient appris que des extraits, comme aberrantes, irréelles ou même fausses, et qu'elles ne puissent pas collaborer avec lui ou qu'elles s'en éloignent. Les personnalités ne se laissent pas abuser par des idées partielles ou même induire en erreur. On ne peut se le permettre qu'avec des hommes limités, des imbéciles unilatéraux et de pures natures de serviteurs.

Il s'ensuivit tout naturellement que les personnalités réelles ne firent pas long feu dans l'entourage de Hitler et qu'il se vit de plus en plus entouré d'hommes simples d'esprit, de vermines irréfléchies et de flatteurs qui ne voyaient leur vanité satisfaite que par le fait de marcher dans l'ombre du titan et d'être le plus souvent possible représentés avec Hitler sur les photographies que l'inévitable et très entreprenant photographe Hoffmann produisait à la chaîne.

Hitler, qui n'avait malheureusement pas reçu la connaissance des hommes à la naissance, une omission fatale de la Providence, en vint de plus en plus à penser que les hommes étaient au fond terriblement stupides et que lui-même se distinguait de loin de la masse.

« Je n'aurais jamais pensé », m'a-t-il dit un jour, « que le niveau moyen de connaissances et de compétences des gens soit si bas ! »

Ce à quoi je lui ai répondu : « Cela ne dépend que de vous. Vous ne connaissez que le cercle qui vous entoure, et les gens intelligents et les personnalités vous retiennent ou vous repoussent même ».

« Pourquoi ? » demanda Hitler, étonné.

« Parce que votre méthode de travail ne tolère pas les grandes personnalités ! Celui qui a appris quelque chose et qui est capable d'accomplir quelque chose, exige un domaine de travail fixe avec confiance et indépendance. Vous lui donnez déjà un domaine d'activité, mais le sentiment de confiance ne peut pas naître si la personne concernée reste dans l'ignorance de vos intentions et de vos plans ultimes, et l'indépendance nécessite une mission claire, la définition d'un objectif précis et, la plupart du temps, la clarification des limites. Si cela fait défaut, tout travail s'enlise, devient insatisfaisant et fait que soit l'intérêt de celui qui travaille s'affaiblit, soit il cherche ailleurs un travail plus gratifiant ».

« Je ne peux pas révéler mes dernières pensées à mes collaborateurs, car elles ne sont même pas fixées pour moi-même. Je ne suis pas non plus très favorable à la fixation. Tout est trop nouveau, tout est en train de naître, tout est en développement. Il est difficile de trouver des personnalités assez désintéressées pour travailler sans savoir si ce qu'elles ont élaboré pourra un jour être mis en œuvre, pour réfléchir, découvrir et inventer, sans pouvoir espérer que leurs prestations seront un jour reconnues et appliquées, pour renoncer à leur profession actuelle, à leur revenu élevé et assuré, pour mourir de faim à Munich et parcourir toute l'Allemagne comme un gibier traqué, sans en retirer autre chose que la satisfaction intérieure d'un martyr altruiste ».

Je devais donner raison à Hitler. J'avais certes réussi à trouver des hommes d'une certaine envergure pour mon département politico-économique. Mais je ne pouvais pas prévoir combien de temps j'allais pouvoir les garder une fois que les tâches que j'avais fixées seraient accomplies. Comme j'avais un échange d'idées permanent avec Straßer, qui s'occupait du secteur politique, et comme Hitler se dévoilait beaucoup plus à moi qu'aux autres, je ne ressentais pas personnellement les inhibitions que d'autres devaient ressentir, et je pouvais aussi donner des orientations et des objectifs clairs dans mon domaine de travail.

En 1931 et en 1932, j'ai accompagné Hitler dans la plupart de ses très fréquents voyages. C'était une lourde charge pour mon jeune mariage, d'autant plus que ma femme ne savait jamais où nous étions et quand elle pouvait m'attendre à son retour. En 1931, la première année après le mariage, je n'ai passé que 42 jours à Munich. Tout le reste du temps, j'étais en route avec Hitler, le plus souvent en voiture. Mais il le fallait, dans l'intérêt de l'ensemble, du mouvement, voire de l'idée socialiste, et du rassemblement national et de l'élévation du peuple allemand après l'effondrement et la honte de 1918/19. Nous ne pensions alors jamais à nous. Hitler donnait l'exemple de cette vie, et nous la vivions également. L'« Allemagne » était notre seule pensée, le peuple allemand et l'avenir allemand.

Au cours de ces voyages, les longues soirées offraient toujours la meilleure possibilité de débattre, et il n'y avait pas de domaine de la connaissance et de la vie pratique, de la politique et de la gestion de l'État, qui n'ait pas fait l'objet de plusieurs conversations en soirée. Hitler invitait souvent des scientifiques, des savants, des médecins ou des artistes que nous avions rencontrés, parfois de manière planifiée, parfois par hasard, au cours de la journée.

On ne peut comprendre Hitler et la collaboration avec lui, et donc aussi les malentendus et les erreurs qui se sont régulièrement manifestés après sa prise de pouvoir, que si on le connaît à travers de telles conversations.

Dans tous les domaines, il avait non seulement un savoir immense, mais il lisait chaque nouveau livre, presque chaque journal, et dévorait les lignes à une

vitesse inimaginable. Il avait le don d'extraire l'essentiel et de l'intégrer immédiatement dans le réservoir de ses propres connaissances. Mais sa plus grande capacité était sans doute de pouvoir s'exprimer sur un sujet qui lui tenait à cœur ou qui était attiré par une occasion extérieure dans le domaine de la discussion, avec une clarté et une concision tout à fait admirables, comme d'autres ne parviennent à le développer qu'après une préparation et sous la forme d'un exposé bien réfléchi.

C'est peut-être justement cette aptitude particulière qui a fait que Hitler n'a jamais donné d'ordres. Comme je l'ai dit, il ne voulait pas prendre de décisions. Il évitait, voire omettait, de dire : je veux ceci ou cela. Il exposait plutôt ses idées, généralement plus philosophiques et générales, au collaborateur concerné ou à un certain cercle, et expliquait qu'il fallait prendre les choses de telle ou telle manière, les considérer de tel ou tel point de vue, décider selon tel ou tel principe, et faire attention à telle ou telle chose. Il incombait ensuite à chacun de prendre ses dispositions et de travailler dans son domaine de manière à ce que l'orientation générale présentée par Hitler, le grand objectif qui se cristallisait au fil du temps à partir de ces entretiens, soit recherché et atteint avec le temps. Hitler disait parfois : « Si tous pouvaient travailler ainsi, si tous s'efforçaient avec une ferme et consciente persévérance d'atteindre un objectif commun et vaste, alors le but suprême devrait être atteint un jour. Que des erreurs soient commises, c'est humain. C'est dommage. Mais elles seront surmontées si un objectif commun est toujours repris comme ligne directrice ».

Lorsque des personnes doivent travailler avec Hitler, qu'il s'agisse de ministres ou d'autres collaborateurs, sans le connaître et sans connaître sa manière de faire, il arrive bien sûr facilement qu'ils ne sachent que faire de ses explications ou qu'ils considèrent comme une directive ou un ordre un élément qui leur convient ou qu'ils viennent de comprendre ou de croire avoir compris, et qu'ils s'entêtent à l'appliquer, peut-être même sans être convaincus de sa nécessité ou de sa justesse. Le pire serait que les officiers soient obligés de travailler avec lui, surtout si, comme cela s'est produit plus tard, il était leur supérieur en tant que commandant suprême de la Wehrmacht. Car l'officier est habitué à l'obéissance, et plus la disposition à la discipline est grande, moins la pratique de la recherche et de l'accomplissement autonome d'une tâche déterminée est grande, plus l'officier attend un ordre. Or, Hitler n'est pas prêt à donner des ordres et n'a pas l'habitude d'en donner. C'est ainsi que des choses peuvent être considérées comme des ordres alors qu'il s'agissait d'idées dont le traitement critique et l'exécution auraient dû être confiés aux hommes responsables.

Hitler avait une faiblesse, mais elle était justement due à cette manière de travailler. Lorsque quelque chose était exécuté par lui sur la base de telles conversations et déclarations générales, il prétendait que c'était son succès. Il

avait sans doute raison dans une certaine mesure. En effet, lors de sa discussion, il pensait que les choses devaient être faites de telle ou telle manière. Si quelque chose qui avait été fait dans son intérêt échouait, il en prenait la responsabilité. Mais si cela n'allait pas dans son sens, il en rejetait impitoyablement la responsabilité sur l'exécutant et en tirait les conséquences en fonction de l'importance et de la signification de l'affaire, surtout si le bien public ou même l'opinion publique en subissait les conséquences. La personne concernée a été mutée à un autre poste, licenciée ou même appelée à rendre des comptes, et ce en public si le bien de l'État ou la personne de Hitler était en jeu. Il était alors désigné comme le coupable du préjudice subi. Malheureusement, Hitler a ensuite fait des exceptions à cette attitude cohérente lorsque d'anciens collaborateurs ont commis de telles erreurs. J'y reviendrai en temps voulu.

Mais il était très facile de tirer des conclusions erronées des conversations courantes de Hitler, surtout pour les personnes qui ne connaissaient pas sa manière de travailler et sa vision du monde dans son ensemble, et étant donné qu'il s'efforçait parfois méthodiquement de laisser planer le doute.

Enfin, il y avait dans la nature de son discours quelque chose de fortement fascinant, peut-être même pour certains quelque chose de suggestif, qui désactivait chez les personnes influençables leur propre appareil de pensée pendant qu'elles écoutaient et les faisait agir ensuite sous une contrainte de représentation dont elles n'étaient peut-être même plus capables de rendre compte.

J'ai pu observer une fois à quel point cette force suggestive était puissante lorsque Hitler est apparu à une fête sportive de la S.A. et a suivi les différents combats avec l'intérêt et la volonté d'assister à des performances maximales.

Il est presque incompréhensible qu'à partir du moment où Hitler est entré dans le stade et a été accueilli par des acclamations générales, des hommes qui n'étaient peut-être habitués qu'à des performances moyennes aient atteint, sous l'emprise de sa personnalité, des temps au 100 mètres, des distances au javelot, des performances au relais, à la natation et même au tir qui s'approchaient des plus hauts records internationaux et les dépassaient même parfois. Lui-même était assis sur sa chaise, penché en avant et visiblement concentré mentalement et physiquement pendant une telle compétition et, lorsque l'épreuve était terminée, il s'affaissait chaque fois quelques instants comme s'il était fatigué. [...]

Lors de ses discours dans les grandes assemblées, qu'il prononçait toujours librement et sans préparation dans notre esprit, il perdait toujours 1 kg 300 à 1 kg 800. Sa seule préparation consistait généralement en une concentration mentale d'environ un quart d'heure sur le sujet envisagé, en prenant parfois un ou deux comprimés de Kola Dallmann[1].

Il n'est donc pas étonnant que Hitler ait eu l'habitude de s'attribuer, dans une certaine mesure, les grands succès auxquels il était associé. « Pendant que je

travaille », il entendait par là les discours, les réunions, les défilés, mais aussi, par exemple, la présence à une manifestation sportive ou à une démonstration de troupes, « je puise une nouvelle force dans les yeux brillants, les applaudissements et l'enthousiasme de mes auditeurs, des personnes présentes, de la masse entière, et je la concentre en moi pour le seul but pour lequel je suis présent ou que je poursuis ».

C'est ainsi que certains disent à juste titre qu'il y a quelque chose d'inquiétant, de dynamique, dans sa personnalité. Parfois, on parle aussi de quelque chose de despotique et de violeur. Mais seuls les gens qui ne connaissent pas Hitler de près et qui essaient de le déduire uniquement des apparences peuvent ressentir cela. Mais il est absolument faux et erroné d'essayer de le qualifier de diabolique. Le diabolique implique une intention, et plus précisément une disposition ou une volonté diabolique. Hitler était totalement éloigné des deux. Mais comme il vivait la plupart du temps dans un autre monde de pensées que celui auquel nous sommes habitués, ses conclusions, ses déclarations et même ses instructions, lorsqu'il se sentait obligé de les donner, pouvaient avoir des conséquences dans les mains de ceux qui devaient les exécuter, conséquences qu'il n'avait ni voulues ni anticipées. […]

1931 et 32 […] À l'époque, Straßer et moi espérions toujours pouvoir reléguer Göring à l'arrière-plan. Himmler n'apparaissait qu'en tant que Reichsführer de la S.S. et à peine autrement. Et Goebbels était le Gauleiter de Berlin, où il avait sans aucun doute remporté de grands succès, sans toutefois se distinguer plus qu'aucun autre Gauleiter. En outre, il dépendait de Gregor Straßer, qui dirigeait le département d'organisation I, c'est-à-dire l'organisation du Parti à proprement parler. Ce n'est qu'en tant qu'orateur populaire qu'il était reconnu comme un phénomène.

C'est ainsi que Straßer et moi, avec nos collaborateurs de plus en plus nombreux, poursuivîmes imperturbablement la voie qui nous avait été tracée et que nous nous donnâmes sans cesse la main en nous promettant d'engager toutes nos forces pour achever, avec Hitler et pour le N.S.D.A.P., tous les préparatifs en vue de l'accomplissement des tâches qui incomberaient obligatoirement au Parti après avoir atteint la force nécessaire au Reichstag. En même temps, nous participions bien sûr aussi à la collaboration active pour atteindre cet objectif politique.

J'ai mentionné que Hitler était prêt à couvrir, ou du moins à ne pas tenir compte, des erreurs dont il se sentait coresponsable, même indirectement, et qu'il n'en tirait les conséquences que lorsque de telles erreurs ou les dérives qui en résultaient allaient à l'encontre de ses instructions ou de ses déclarations. Certes, dans un tel cas, la relation interne entre lui et la personne concernée n'était pas affectée, car il ne voyait dans ces erreurs que la malchance d'un bon sens erroné et de son insuffisance. Mais le désir de ne pas aller à l'encontre de

ses intentions et l'identification progressive de plus en plus forte de ses pensées avec le bien du peuple allemand entraînèrent peu à peu une réticence de ses collaborateurs à prendre des décisions indépendantes, le goût de la responsabilité, l'actif le plus précieux dans la collaboration avec d'autres, s'atrophia et s'étouffa, et chacun chercha d'une manière ou d'une autre à couvrir ses actes directement ou indirectement par un mot de Hitler ou même, si possible, par sa signature.

Lui-même ressentait cela comme une preuve supplémentaire de la petitesse des hommes et de sa propre supériorité. Avec le temps, il a cru qu'il devait vraiment tout faire lui-même et que sans lui, il n'y avait absolument aucune possibilité de prendre des décisions. Et lorsque ses satellites et ses flatteurs profitaient de chaque occasion de faire des erreurs ou d'essuyer des échecs pour souligner qu'il s'agissait une fois de plus d'une décision indépendante d'un autre et que son avis, c'est-à-dire celui du Führer, n'avait pas été sollicité, cela renforçait en lui, même s'il n'y prêtait pas attention, la croyance qu'il était effectivement le seul à pouvoir tout faire correctement et qu'il était au-dessus des faiblesses humaines.

C'est précisément ce sentiment de supériorité, qui lui a été inculqué peu à peu par les autres et qui n'existait pas auparavant, ou du moins ne s'était pas encore manifesté sous cette forme, qui faisait qu'il considérait comme une faute, qui ne serait jamais assez sévèrement punie, le fait de ne pas tenir compte de sa personne ou de tenter, en présence d'autres personnes, de lui faire remarquer une erreur ou une faute qu'il avait commise lui-même. Le pire était bien sûr une action ou la préparation d'une action qui allait délibérément à l'encontre de ses pensées et de ses intentions, ou même une organisation et une entente avec d'autres qui revenaient à saboter ses plans ou à le forcer à faire quelque chose contre sa volonté. Dans de tels cas, il pouvait entrer dans une colère et une indignation telles que la veine de la colère sur son front, de la racine du nez jusqu'à la racine des cheveux, devenait d'un bleu effrayant et que sa voix s'emballait, qu'on pouvait croire devoir craindre pour sa vie – mais aussi pour la sienne – et que, par respect pour cet homme par ailleurs si extraordinaire, on évitait de provoquer un tel éclat ou on le laissait passer en silence. C'est pourquoi, d'autre part, combien il était facile à des créatures intrigantes de le monter contre un autre et de le dépouiller ainsi, avec le temps, de son influence et de sa position.

Ces crises[26] étaient cependant rares et il est étrange que Hitler lui-même les

[26] [NdT : Les propos d'Otto Wagener doivent être restitués dans leur contexte d'origine, et ne pas être compris à l'aune de la propagande malveillante, émanant des services et auteurs anglo-saxons qui ont crée une image d'un Hitler hystérique et malade des nerfs ; propagande qui a profondément imprégné l'imaginaire collectif ! Pourtant aucun témoin digne de foi ne

redoutait, d'autant plus qu'il s'effondrait toujours visiblement après et devait prendre des médicaments pour se calmer. Ce trait de caractère a souvent été décrit comme l'expression d'une volonté despotique. Dans le cas d'une personnalité comme Hitler, cela devait parfois apparaître comme tel. Mais en réalité, il s'agit plutôt de l'expression d'un sentiment maladif de compulsion, lié d'une manière ou d'une autre à des défauts glandulaires, qui élimine les inhibitions de l'éducation, de la bienséance et, chez Hitler, de sa propre bonté, par ailleurs illimitée. Ces incidents assez dérangeants ne doivent donc pas être considérés, à mon avis, comme des traits de caractère, mais comme des symptômes de carence biologique.

Il ne fait cependant aucun doute que Hitler avait un sens très aigu du respect de sa personne. Dans une certaine mesure, cela pourrait s'expliquer par des complexes liés à ses origines et à son passé, ou par une vanité de prima donna assez fréquente chez les artistes. Mais j'ai toujours eu le sentiment qu'il y avait quelque chose de plus derrière tout cela, et que Hitler était né, dans toute sa nature, pour une mission particulière, qui impliquait le respect de sa personne. Un incident survenu en 1930 l'illustre très bien.

Un jour, alors que nous voulions rentrer de Nuremberg à Munich, Hitler avec une nouvelle Mercedes à compresseur de 200 CV, Pfeffer et moi avec notre vieille voiture de 35-60-120, Pfeffer dit qu'il était impossible d'utiliser les 200 CV dans les virages de la route et les localités. Hitler a dit que la réserve contenue dans ces 200 CV permettait malgré tout d'atteindre une vitesse moyenne nettement plus élevée qu'avec une voiture plus faible. Pfeffer contesta cette affirmation. C'est ainsi que Hitler nous donna quinze minutes d'avance et nous assura qu'il nous aurait rattrapés à Ingolstadt.

Nous avons commencé par pousser la voiture à son maximum. Mais nous étions conscients que Hitler serait encore plus rapide. Et en effet, au bout d'une heure, nous avons vu de temps en temps derrière nous un panache de pous-

---

rapporte de telles scènes hors du commun mais seulement, tout au plus, quelques éclats de voix, au demeurant relativement rares !

Ainsi l'historien militaire Philippe Masson écrit, dans son ouvrage *Hitler, chef de guerre* (Perrin, 2005) : page 220 : « Manstein reconnaît au Fűhrer certaines qualités fondamentales du chef de guerre : une volonté puissante, la maîtrise de ses nerfs, une intelligence aiguë [etc...] »

Page 227 : « Ses fameux accès de colère appartiennent au domaine de la légende comme ceux représentant Hitler se roulant par terre et mordant le tapis. Manstein n'a été témoin que d'une seule scène désagréable entre Hitler et Halder. Dőnitz jamais. Guderian reconnaît que ces accès sont devenus plus fréquents après le traumatisme causé par l'attentat du 20 juillet » [1944]. Autrement dit les prétendues crises de nerf de Hitler ne se distinguent absolument en rien des comportements que l'on peut retrouver chez tous les chefs soumis à de très grandes responsabilités. Et peu d'hommes sur Terre en eurent d'aussi prodigieuses ! Seule la fertile imagination des agents juifs américains et britanniques a voulu déceler une quelconque singularité afin de servir leur propagande calomnieuse !]

sière qui laissait présager l'approche de la grande voiture. Je crois que c'était près d'Eichstätt, lorsque nous avons dû reconnaître que nous allions bientôt être rattrapés. Nous avons alors eu l'idée de contourner l'église d'Eichstätt et de laisser Hitler nous dépasser sans qu'il s'en aperçoive. Nous y sommes parvenus. Et lorsque nous avons quitté Eichstätt et traversé le pont de l'Altmühl, nous l'avons vu se précipiter de l'autre côté comme une flèche le long de la route de la vallée et disparaître dans la forêt. Et nous nous imaginions qu'il allait essayer de nous poursuivre toujours plus loin et qu'il tirerait le maximum de la voiture pour nous rattraper.

Lorsque nous nous sommes retrouvés à Munich et que Pfeffer a raconté notre supercherie avec son style sec, Hitler s'est instantanément effondré. Il ne parla plus et se leva immédiatement après le repas pour s'éloigner presque sans nous saluer.

Cela m'a rappelé ce que, en tant que père d'aspirant, j'avais toujours enseigné à mes jeunes aspirants et lieutenants dans mon régiment il y a plus de vingt ans : qu'on ne pouvait se permettre de plaisanter – nous appelions cela à l'époque « dégeler » – qu'avec des personnes du même type et de même rang.

En effet, un supérieur comme un subordonné est généralement offensé lorsqu'on se permet de plaisanter avec lui ; il se sent soit sous-estimé, soit même méprisé. Hitler ne se sentait donc pas « égal ». Et je me demandais encore pourquoi à l'époque. Aujourd'hui, il est clair pour moi qu'à l'époque, il portait déjà en lui la vocation de « Führer », tout comme cette position s'est réellement développée par la suite. Mais ce n'était certainement pas un complexe d'infériorité !

Si l'on voulait attirer son attention sur une opinion erronée, une erreur de raisonnement ou une contradiction avec des conceptions fondamentales de son propre programme, ou du droit, de la morale et de l'éthique, il fallait éviter de le faire en présence d'étrangers. Seul l'entourage habituel, Hess, Schaub, Sepp Dietrich(3), etc., dérangeait moins, même si Hitler n'aimait pas, en leur présence, être interpellé d'une manière qui aurait pu apparaître comme une instruction ou même une réprimande. Il était plus à l'aise si, dans les cas où un report ne semblait pas opportun, on lui demandait de pouvoir lui faire une « communication importante » en privé.

Lorsqu'on lui parlait seul et en privé d'erreurs, de fautes ou de la possibilité d'un autre point de vue, il entrait en fait toujours dans ces pensées et acceptait volontiers qu'on lui dise quelque chose qui l'aurait indigné au plus haut point devant une autre personne.

Lorsque Hitler s'en est pris au vieux Président du Reich lors d'un discours à Nuremberg en 1932 – le Président du Reich n'avait pas chargé Hitler de former le gouvernement du Reich, comme cela aurait été conforme aux principes démocratiques et à l'ordre parlementaire, bien que le Parti ait été le plus fort

lors d'une nouvelle élection au Reichstag, mais lui avait demandé de se contenter du poste de Vice-Chancelier, – et comme il utilisait des expressions qui pouvaient offenser et ridiculiser le vieux monsieur, j'ai immédiatement quitté Berlin, où j'avais déjà lu l'affaire dans les journaux avec les commentaires correspondants, pour me rendre à Munich et monter au Berghof près de Berchtesgaden, où Hitler était déjà revenu, pour lui dire que de tels propos étaient faux et ne pouvaient que le discréditer lui-même. J'ai rencontré Hitler dans le salon de ce qui était alors une petite maison de week-end, où il s'apprêtait à prendre son petit-déjeuner avec son entourage.

Lorsque j'entrai, il renvoya de lui-même toutes les personnes présentes, y compris sa sœur qui tenait la maison là-bas, comme s'il avait lu sur mon visage que je voulais lui dire quelque chose en privé. Lorsque je lui ai brièvement expliqué la raison de ma venue et que j'ai conclu par ces mots : « Il ne faut pas priver le peuple de ses dieux, mais surtout ne pas les insulter ! », il m'a serré les deux mains et m'a répondu : « Wagener. Je vous remercie. Je m'en suis rendu compte moi-même. Vous avez raison. Il ne faut pas priver le peuple de ses dieux ». Après une courte pause, il poursuivit : « Je ne le referai pas ». Puis, après une brève pression, il a lâché mes mains et dit : « Mais partez maintenant ».

Ma visite n'avait ainsi duré que trois minutes. Mais pendant trois à quatre semaines, il évita de me rencontrer. Mais lorsque j'ai vu Hitler, devant l'église de garnison de Potsdam en mars 1933, faire cette profonde révérence, immortalisée sur tant de photos, à Hindenburg, le fidèle Ekkehard du peuple allemand, lorsqu'il lui a serré la main, la seule révérence que Hitler ait peut-être jamais faite, j'ai involontairement repensé à mon exhortation.

Hitler était facile à diriger. Hitler était prêt à accepter. Mais on ne peut pas fréquenter un homme aussi extraordinaire comme nous en avons l'habitude. Et il fallait le connaître, ses forces, ses faiblesses, ses capacités ingénieuses et ses particularités humaines.

C'est ainsi que j'ai appris à connaître Hitler en 1931 et 32 à Munich, sur la route, et surtout lors des soirées dans les hôtels et les quartiers, où nous étions souvent seuls, tandis que Schaub et Schreck, ainsi que Sepp Dietrich et Hoffmann, qui étaient presque toujours nos compagnons, cherchaient quelque part d'autres distractions et divertissements, comme presque personne d'autre ne l'a connu, et je crois même pouvoir dire comme personne d'autre ne pouvait le connaître.

C'est un crime commis par ceux qui en portent la responsabilité que d'avoir fait sortir Hitler seul, le 30 janvier 1933, du cercle de ceux qui avaient travaillé, lutté et s'étaient retrouvés avec lui pendant des années, et de l'avoir contraint à former un cabinet, composé presque exclusivement d'adversaires politiques et dans lequel personne n'était prêt ou n'avait reconnu la nécessité, et n'aurait été

en mesure de servir et d'agir comme catalyseur entre les hommes du gouvernement du Reich qui s'opposaient, se méfiaient, ne se comprenaient pas et restaient éternellement étrangers les uns aux autres. [...]

# 37. Les raisons de la participation de Hitler au gouvernement de Thuringe – Les « vrais socialistes » ne coalisent qu'avec les partis bourgeois – Le succès de Hitler à Weimar

En 1931, un dimanche matin, Hitler a téléphoné chez moi pour me demander si j'étais là et s'il pouvait venir me voir tout de suite[1].

Vingt minutes plus tard, il était là. Une fois que nous nous sommes assis, il a commencé :

« Vous savez que nos adversaires politiques font tout pour trouver une raison à l'interdiction et à la dissolution du Parti. Il semble que les communistes aient sinon menacé de faire une grève générale et de provoquer des troubles.

Or, il n'y a qu'un moyen sûr de rendre impossible la dissolution du Parti : avoir occupé un poste ministériel quelque part en Allemagne, c'est-à-dire dans le gouvernement du Reich ou dans un gouvernement régional, et que être ainsi entrés dans un gouvernement. Jusqu'à ce point, même Brüning[2] serait bien obligé de respecter les principes les plus primitifs de la démocratie.

Sauckel[3] vient de m'appeler pour me dire qu'en Thuringe, le poste de Ministre de l'intérieur devait être repourvu et que le gouvernement actuel sans nous était en fait un gouvernement minoritaire. Il pense qu'il serait possible d'amener les partis bourgeois à asseoir le gouvernement sur une base plus solide en intégrant le N.S.D.A.P. au gouvernement et en nous proposant le poste de Ministre de l'intérieur.

Ce serait bien sûr une merveilleuse occasion de devenir 'légaux' dans le sens de la démocratie, bien que nous ne nous soyons jamais rendus coupables d'illégalité depuis le 9 novembre 1923.

C'est la première fois que nous nous engageons sur un terrain que je ne connais pas. Je ne crains pas de déraper, mais je ne veux pas non plus me mettre en danger en cas d'échec.

Je vous prie maintenant de vous rendre à Weimar, de négocier avec les partis et les autres personnalités concernées et de me télégraphier ensuite, lorsqu'il y aura une chance raisonnable de réussite du plan, et de me faire venir. Dans ce cas, vous devriez préparer les entretiens qui me sont encore nécessaires et je préférerais parler le soir devant un cercle choisi de peut-être 250 à 300 personnes, messieurs et dames, dans une salle appropriée.

N'oublions pas les femmes ! Les hommes s'éloignent d'une telle conférence pour se rendre à la brasserie, à la table des habitués ou ailleurs, et tout ce que l'on a dit est alors démoli. Les « je sais tout » se font entendre, les éternels « si »

et « mais » passent au premier plan, et à la fin, tout ce qui avait déjà captivé et enthousiasmé les gens au départ est obscurci et déchiré. Mais quand les femmes sont là, les hommes doivent les accompagner à la maison, et la femme parle encore à son mari. Les femmes ont un instinct beaucoup plus clair et restent bien plus fermes que les hommes, qui ont l'habitude de considérer et d'observer de manière critique et qui, par leur logique stupide, se laissent à nouveau détourner des connaissances et des impressions les plus simples et les plus naturelles ».

J'ai bien sûr accepté avec plaisir d'assumer cette tâche et j'ai demandé qui Hitler avait envisagé comme ministre. Hitler nomma Frick.(4) « Il a été administrateur, il connaît bien les affaires de police, il est calme, clair et déterminé et ne fera certainement pas d'erreurs tactiques. Et c'est ce qui m'importe pour l'instant ».

Lorsque j'ai demandé s'il n'était pas juste de mettre là, si possible, l'homme qui devrait plus tard travailler au sein du gouvernement du Reich en tant que Ministre de l'intérieur, c'est-à-dire Straßer, il a répondu :

« Je pense que c'est juste. Ce serait une certaine préparation. Mais Straßer est peut-être déjà une personnalité trop forte pour la Thuringe et je ne peux pas non plus me passer de lui à la direction du Parti ».

On en resta donc à Frick et je dois admettre qu'il s'avéra plus tard que Hitler avait raison.

« Quand partirez-vous ? » demanda Hitler.

« Demain matin ».

« Ne pouvez-vous pas partir dès aujourd'hui, ou au moins par le train rapide de nuit ? Il ne faut pas perdre une heure ».

« Bien. Alors je partirai avec le train rapide de nuit ».

« Schaub vous trouvera tout de suite une place en wagon-lit. Vous aurez de ses nouvelles. Ai-je besoin de vous dire autre chose ? »

« Je ne vois pas ».

« Bon voyage alors. Et rendez-vous à Weimar ».

Une heure plus tard, Schaub m'apporta mon billet de wagon-lits. Le soir, ma femme me conduisit au train et, une demi-heure après le départ, alors que j'étais seul dans mon compartiment, je réfléchis vraiment à ma mission et me demandai s'il était déjà arrivé que des chemins aussi importants et décisifs nécessitent aussi peu d'orientation préalable que mon projet actuel. Mais toute autre parole de Hitler aurait été superflue. J'étais tellement absorbé par ses pensées qu'il savait qu'il pouvait compter sur moi.

À Weimar, le Gauleiter Sauckel vint me chercher tôt le matin à la gare et m'emmena à l'hôtel Zum Elephanten, où nous discutâmes des visites que je devais faire. [...]

Il m'avait déjà inscrit auprès des présidents du Parti populaire allemand, des nationaux allemands, de la Ligue rurale ou de ce que l'on appelait à l'époque ce parti de la population paysanne, ainsi que des démocrates. Je me suis ensuite entretenu avec le président de l'association des industriels de Thuringe[5], avec le président de la direction des chemins de fer du Reich à Erfurt, avec le directeur de la filiale de la Reichsbank à Weimar et avec les hommes du ministère en fonction.

Le soir, je me suis assis avec Sauckel et ses plus proches collaborateurs, dont la plupart étaient également membres du Landtag de Thuringe, et nous avons discuté des résultats de la journée, qui donnaient déjà beaucoup de chances au plan de Hitler.

J'ai demandé : « Comment se fait-il que nous, les socialistes, ne nous associons pas avec les autres partis socialistes, mais que nous nous associons maintenant avec les groupes bourgeois ? Une fois que nous aurons fait cela, ce sera aussi le regroupement de l'avenir. Et ce n'est pas vraiment juste ! »

Sauckel a déclaré : « Les sociaux-démocrates nous considèrent comme leurs adversaires les plus virulents. Leurs dirigeants nous combattent par tous les moyens politiques et avec une haine personnelle qui devrait être incompréhensible. [...]

Et que nous ne puissions pas pratiquer avec les communistes, c'est tout de même une évidence pour nous-mêmes ».

Je devais admettre qu'il n'y avait probablement aucune possibilité d'envisager une alliance avec des groupes socialistes d'une autre tendance. Et comme nous avions besoin d'un poste ministériel pour devenir « légaux », nous n'avions pas d'autre choix que de former cette coalition.

« En ce qui concerne la bourgeoisie », s'est mêlé à la conversation le camarade de parti [nom absent], maître ramoneur de profession et également député au parlement régional, « c'est une erreur de croire qu'elle rejette le socialisme. Au contraire ! L'homme allemand est en fait fondamentalement socialiste. Pourquoi l'Allemagne a-t-elle toujours été le plus grand soutien de la religion chrétienne, avec toute sa philosophie et son attitude, et même la colonne vertébrale de l'Église catholique ? Parce que l'amour du prochain, le souci des autres, l'esprit de communauté sont des caractéristiques proprement germaniques et particulièrement allemandes, que l'on ne connaît pas dans cette mesure en France et en Italie, où j'ai travaillé trois ans comme compagnon. Le fait que ce soit en Allemagne que les guerres de religion aient été les plus violentes prouve à quel point l'Allemand a pris au sérieux ce socialisme chrétien, cette libre disposition à être là aussi pour les autres, face à la romanisation du christianisme, à l'isolement des hommes et à l'élimination de la liberté de pensée et de la responsabilité mutuelle par des formes dogmatiques qui permettent d'effacer avec de la monnaie sale les péchés commis envers le pro-

chain.

C'est pourquoi la bourgeoisie salue, surtout ici en Thuringe, le nouveau mouvement social qui remet la responsabilité mutuelle des hommes allemands au centre des devoirs civiques et qui réunit ainsi à nouveau la pensée chrétienne et la foi politique.

Nous aurions donc tort de froisser la bourgeoisie en nous associant à ceux qui font de la mésentente un moyen d'agitation et de la lutte le contenu de la vie politique et économique. Les vrais socialistes, nous les aurons, même s'ils sont encore aujourd'hui dans la Commune. Et nous ne voulons pas des dirigeants de ces hérésies antiétatiques et antipopulaires ! Nous devons même les tenir à distance. Notre alliance avec les partis bourgeois signifie déjà la communauté du peuple. Les restes scarifiés des faux partis socialistes seront mis de côté et s'éteindront en une seule génération humaine, car ils n'ont plus de possibilité d'existence ni de justification ».

J'ai été très étonné par ce maître ramoneur et enthousiasmé par ses explications. Quelle clarté naturelle se trouvait dans le cœur d'hommes si simples ! Et le problème qui me préoccupait depuis longtemps a été résolu pour moi à jamais par ses explications. Nous étions les véritables socialistes d'Allemagne. Les sociaux-démocrates et les communistes ne s'arrogeaient cette appellation qu'à tort. L'idée socialiste allemande était représentée par nous, et non par les autres partis, les dits partis de gauche. Le cours organique des choses devait donc être que ce n'était pas nous qui nous allions avec eux pour sauver et maintenir leurs idées fausses, mais qu'ils devaient mourir, disparaître, et avec eux les fausses doctrines de leurs courants de pensée internationaux et destructeurs. Mais il m'est apparu clairement que ce fait impliquait pour nous de grandes obligations. Nous n'avions le droit de penser ainsi que si nous faisions vraiment de notre socialisme national le but ultime et le contenu de notre travail politique.

J'ai convenu avec Sauckel que nous organiserions le lendemain après-midi un thé politique à l'hôtel Zum Elephanten, auquel Sauckel devait être invité en tant que Gauleiter. Seuls une vingtaine de messieurs devaient y assister, les principaux représentants des partis de droite, de l'État et de l'économie de Thuringe. J'ai téléphoné à Hitler pour qu'il soit là l'après-midi, avec Frick et Hess, et peut-être aussi avec Straßer, afin que les invités puissent à l'occasion de ce thé faire connaissance avec Hitler lui-même et ses plus proches collaborateurs. Le soir, une réunion devait avoir lieu dans la salle de l'hôtel Kaiserin Augusta, avec trois cents invités, hommes et femmes, et Hitler devait prendre la parole[6].

Tout s'est déroulé comme prévu. Au moment du thé, nous étions répartis en trois tables rondes, Hitler présidant l'une d'entre elles avec Sauckel, Frick la deuxième avec Hess et moi la troisième. Straßer était parti en voyage et n'a pas

pu être joint à temps. Mais au bout d'une demi-heure, la table avec Hitler était déjà au centre de l'attention. Je voulais d'abord que nous changions de table au fur et à mesure. Mais tout le monde avait déjà fait front et prêté l'oreille à Hitler et écoutait ses explications sur la nécessité d'un gouvernement fort en Allemagne, qui ne soit pas soumis à des changements à tout moment, mandaté et soutenu par la grande majorité du peuple allemand et soutenu par la confiance du peuple.

Je dus demander à Hitler de partir pour conclure l'après-midi de thé. Sauckel, qui avait accompagné quelques messieurs à l'extérieur, annonça que l'élection ministérielle et donc notre entrée dans le gouvernement étaient assurées.

Hitler avait passé une très bonne journée. Le succès de l'après-midi l'avait encore particulièrement stimulé et l'attention tendue des auditeurs, qui considéraient en outre la soirée comme un évènement social et qui commencèrent très vite à établir et à consolider sans cesse le contact avec Hitler par des applaudissements spontanés, lui permit d'atteindre un niveau de force de conviction et d'enthousiasme que je n'ai que rarement vu chez lui.

Le lendemain, le gouvernement de Thuringe accepta Frick comme Ministre de l'intérieur et présenta la motion de confiance devant le Landtag. Elle fut adoptée par toutes les voix, uniquement contre les sociaux-démocrates et les communistes[7].

Ainsi, l'épée de Damoclès de l'interdiction du Parti et de sa dissolution nous était définitivement retirée, nous étions devenus un Parti de gouvernement. Le premier pas vers le cabinet du Reich était fait. Le serment de gouvernement de Frick était en même temps un engagement du Parti envers la République et la Constitution républicaine du peuple allemand.

# 38. Les efforts de Wagener pour trouver des sources de financement en contournant Göring – Hitler en noble compagnie chez Göring

Au printemps 1931, je suis retourné voir Göring dans son appartement de la Badensche Strasse. Comme je n'avais pas réussi à libérer Hitler de ses liens internes avec Göring, je voulais essayer d'arranger les choses avec Göring lui-même. L'idée de le dépouiller de son influence en obtenant que l'afflux d'argent de la Ruhr, qui ne cessait d'abonder entre ses mains, soit directement versé dans les caisses du Parti, ou en créant un « Cercle pour la sauvegarde de la reconstruction allemande », auquel tous les donateurs auraient apporté leurs fonds et qui aurait alors dû fournir de lui-même le soutien financier du Parti, s'est révélée irréalisable, du moins en ce qui concerne la Ruhr. Terboven, à qui j'avais demandé de faire des recherches dans ce sens, est venu me voir avec la conclusion suivante :

« Les gens veulent utiliser leur argent pour s'assurer que la politique du Parti ne va pas à l'encontre de leurs intérêts. C'est pourquoi ils ne financent pas la caisse du Parti ou un cercle anonyme, mais ils donnent leur argent à un homme dont ils pensent qu'il a un mot à dire au sein du Parti et surtout au chef du Parti. Et là, ils ne jurent que par Göring, qui ne cesse de les conforter dans cette direction, d'autant plus qu'il est en fait plus économiquement impérialiste que socialiste. De plus, il a besoin de beaucoup d'argent ! »

À d'autres endroits, de tels cercles ont réussi à voir le jour. A Munich, un tel groupe s'était formé autour du vieux camarade de Parti Pietzsch(1), un industriel connu qui joua plus tard un rôle en tant que président du Conseil économique du Reich ; dans le nord de l'Allemagne, le propriétaire connu du Kaffee Hag (Handels-A.G.), le Dr Ludwig Roselius(2) de Brême, qui s'était également fait un nom en tant que mécène dans le domaine d'une nouvelle forme d'art et d'une architecture de style germanique adaptée au sol et aux moyens naturels de construction, s'est chargé de la formation d'un tel cercle. Ces hommes et leurs cercles n'étaient pas unilatéralement attachés au N.S.D.A.P., mais ils avaient réellement en tête la création d'une réserve de fonds, gérée par un comité formé de scientifiques, d'artistes, d'économistes et de politiciens, qui devait profiter et a profité non seulement à un parti, mais aussi à des inventeurs, des chercheurs, des artistes, des écrivains et d'autres personnalités qui ont apporté une contribution particulière à l'Allemagne et au peuple allemand dans le sens d'une reconstruction. Dans une certaine mesure, on peut considérer ces cercles comme les prédécesseurs du futur Secours d'hiver, même s'il faut faire abstraction de ses missions sociales.

Aux yeux de Hitler, Göring restait donc le grand homme qui, généreusement et prêt à faire des sacrifices, se mettait lui-même et toute sa fortune, provenant en partie de Madame Carin, à la disposition du futur sauveur du peuple allemand de la misère et de l'opprobre les plus profondes. On n'avait pas réussi à détourner Hitler de cette croyance erronée. Au contraire. Il m'a dit, alors que nous parlions à nouveau de questions financières, un peu comme il l'avait déjà fait auparavant : « Je remercie la Providence de m'avoir envoyé cet homme ! ».

Je répondis : « Je crois bien que tout le monde ne serait pas capable d'extraire autant d'argent de l'industrie de la Ruhr que Göring ! Mais la plus grande partie reste entre ses mains. » Il dit alors : « Que se passe-t-il donc entre vous officiers et les uns contre les autres ? Quand on interroge un officier sur un autre officier ou qu'on l'entend parler d'un autre officier, c'est généralement l'invective. Chacun soupçonne l'autre. J'en suis presque arrivé au point de ne plus croire un officier quand il parle d'un autre officier ».

Je ne pouvais que répondre : « Cela dépend beaucoup de l'officier ».

« Lequel », demanda Hitler en souriant, « celui qui parle ou celui dont on parle ? »

« Aux deux. Et en outre aussi à la crédulité et aux préjugés de celui à qui on parle ». Hitler coupa alors court à la conversation.

Cette fois-ci, Göring n'était pas en redingote, mais en civil bourgeois. Il avait des invités : un prince Wied[3] avec la princesse et son frère, un comte zu Solms[4], qui était établi dans la région de Zwickau. J'ai également fait la connaissance de M^me^ Carin et de son fils Thomas.

Le prince était un homme d'un certain âge, calme et réservé, et apparemment pas très vif intellectuellement. Plus tard, lors de la prise de pouvoir, il devint, à l'instigation de Göring, ambassadeur d'Allemagne en Suède. Pour parer à toute éventualité, Göring souhaitait manifestement y faire siéger une connaissance qui lui serait redevable. Car en Suède, Göring n'était pas particulièrement apprécié. La princesse était très distrayante et s'intéressait particulièrement aux choses qui, comme l'a dit Shakespeare, existent entre le ciel et la terre et dont notre sagesse scolaire ne peut pas rêver. Malgré ce penchant qui m'a semblé un peu étrange au début et qui peut facilement tourner à la superstition chez beaucoup de gens, la princesse avait un jugement sobre sur ces choses.

Lorsque nous avons parlé de graphologie, sujet que j'avais déjà abordé plus en détail, elle a dit à juste titre que les gens sont généralement beaucoup trop superficiels dans leur jugement sur les autres. Pourtant, on peut certainement obtenir une image assez infaillible d'une autre personne si l'on observe toutes les caractéristiques de l'ensemble de l'apparence extérieure, du costume, de la coiffure, de la démarche, des mouvements et du discours, étant entendu qu'il

faut être au clair sur les caractéristiques et leur signification, et que le complément et le contrôle les plus sûrs de cette impression sont garantis par la vérification graphologique. En outre, une évaluation phrénologique de la tête et l'observation approfondie des yeux de la personne concernée permettraient d'obtenir une image définitivement indubitable.

Au cours de cette conversation, je regardai plusieurs fois Göring, qui essayait toujours d'aborder un autre sujet. Lorsque je mentionnai que j'avais moi aussi pratiqué la phrénologie, Carin me suggéra d'évaluer la tête de Hermann. Il m'en empêcha en me demandant si j'avais déjà pris rendez-vous pour le dîner. Comme je répondais par la négative, il m'invita à rester chez eux à midi. [...]

*(Wagener décrit sa conversation avant le déjeuner et à table avec la princesse Wied, principalement sur l'astrologie comme clé du caractère humain. – Note de Turner)*

Grâce à ces explications, j'avais fortement attiré l'attention de la princesse, qui voulait apparemment s'entretenir plus en détail avec moi de ces choses et demanda tout à coup à Göring :

« Monsieur le docteur Wagener va-t-il rester ici si Monsieur Hitler vient cet après-midi ? ».

Göring et Carin étaient complètement perplexes. Moi aussi, je ne pensais pas avoir bien entendu. Mais Göring répondit avec un visage un peu gêné :

« Bien sûr, bien sûr ». Et puis il m'a invité à rester, car Hitler viendrait vers trois heures pour exposer personnellement ses principes et ses objectifs politiques à ses invités.

Moi aussi, j'ai peut-être eu un visage embarrassé. Car il était clair pour moi que ma présence ne convenait en aucun cas à Göring. Et Hitler ne m'avait pas non plus informé de la visite prévue, bien que je lui eusse dit le matin que je voulais discuter de quelque chose avec Göring.

C'est ainsi que l'après-midi, Hitler vint chez Göring, accompagné de Hess, et donna dans ce cercle un peu étrange une conférence d'environ une heure sur la nécessité de la reconstruction intérieure de l'homme allemand. Après cette conférence, Göring s'adressa encore pendant une dizaine de minutes à ses trois invités, en soulignant qu'il avait tenu à ce qu'Adolf Hitler, en tant que chef du Parti, leur expose en personne ses pensées et ses objectifs.

Alors que j'allais prendre congé auprès de Hitler et de Hess et que nous prenions la voiture pour retourner à l'hôtel Sans-Soucis[5], où nous logions toujours à l'époque pour 4,30 RM par jour, je demandai à Hitler comment il s'était retrouvé à passer cet étrange après-midi, auquel j'avais assisté tout à fait par hasard.

Hitler me répondit que Göring lui avait décrit le prince Wied comme l'un des princes les plus élevés spirituellement de l'ancienne Allemagne, qui revêtait

une importance particulière pour le Parti. C'est pourquoi il s'était déclaré prêt à effectuer cette visite. Mais Göring l'avait obligé à garder cette rencontre strictement secrète dans l'intérêt du prince. C'est pourquoi il ne m'en a pas parlé.

« Göring a justement des liens et des relations amicales avec les plus hautes sphères. Cela le rend doublement précieux à mes yeux », ajouta Hitler.

« Mais Monsieur Hitler, » ai-je dit, « c'était une pure comédie ! Le prince Wied est un personnage totalement insignifiant ! Ne vous laissez pas avoir par Göring ! Il voulait manifestement se vanter auprès de vous d'une connaissance princière... !! »

« Mais Carin est de la même famille que le prince Wied ! » affirma alors Hitler.

« Aucune trace ! Les Wied ont toutefois des relations en Suède, et il est peut-être précieux pour Göring de rehausser son prestige en Suède par ce biais ».

« Ce Wied ne m'a pas fait une impression particulière. Mais ils sont de la même famille. C'est ce que m'a dit Göring ».

« Si Göring vient un jour chez nous, je lui en parlerai en votre présence. Je suis curieux de voir ce qu'il va répondre ».

« Je vous prie de ne pas faire cela. D'ailleurs, comment êtes-vous arrivé chez Göring cet après-midi ? Et pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? »

« Je ne me doutais pas du tout de votre visite. Je suis venu chez Göring ce matin tout à fait par hasard, pour discuter avec lui de tout autre chose. C'est ce dont je vous avais parlé. C'est là que j'ai rencontré ses invités et qu'on m'a gardé pour le déjeuner ».

« C'est étrange. Et il voulait encore que je ne vous le dise pas ».

« Pas de chance ! » dis-je alors. « Mais c'est vraiment une pure coïncidence ». –

Le hasard m'avait cependant donné un aperçu profond des moyens par lesquels Göring cherchait à impressionner Hitler et à l'attacher à lui. Et le fait que je ne devais rien savoir de tout cela était particulièrement intéressant pour moi.

Mais, une fois de plus, ce que j'avais prévu de faire, c'est-à-dire d'arriver à une discussion avec Göring, n'avait pas été atteint.

# 39. Les délibérations du département politico-économique – Exposé sur le système monétaire – Hitler sur l'objectif du sionisme – On lui explique que la guerre est une opération à perte

Les travaux du département de politique économique se sont poursuivis comme prévu pendant cette période, que j'ai passée à voyager très souvent.

J'ai constaté avec grand plaisir que mes principes de direction d'une équipe de collaborateurs, qui étaient tous plus ou moins des personnalités, ont fait leurs preuves. Le travail à accomplir était sans doute unique, et il n'y a guère eu dans l'histoire du monde d'équipe chargée d'étudier, de réfléchir, de travailler et de mettre sur papier de manière appropriée tout ce qui concerne le passage d'une économie libérale à une économie sociale. [...]

Lorsque j'étais là, tous les chefs de service se réunissaient tous les matins chez moi et, à tour de rôle, l'un d'entre eux présentait l'état de son travail, ses nouvelles idées et les difficultés rencontrées. Les autres chefs de département prenaient position et ma tâche consistait à rappeler sans cesse, dans toutes les questions douteuses, mais aussi à toutes les occasions possibles, l'objectif : trouver et réaliser la synthèse entre le libéralisme économique, dépassé et ébranlé par l'évolution vers l'industrialisme, et l'hérésie du marxisme et du communisme. La propriété privée ne devait pas être abolie, mais mise au service de la communauté. Il ne fallait pas interdire l'initiative privée, mais au contraire la stimuler, tout en la mettant au service de la communauté. L'économie ne devait pas être gérée de manière collective et administrée par le parlement, mais de manière dirigée, mais contrôlée par le parlement de l'obédience et orientée selon la devise : seul est juste ce qui sert le peuple allemand et sa communauté. L'intérêt commun doit donc primer sur l'intérêt personnel. Mais l'intérêt personnel devait tout de même être un agent de l'esprit d'entreprise économique et de la volonté de performance.

Mais l'essentiel était et reste toujours de briser le pouvoir du capital mort sur le travail vivant et de créer le droit du travail à acquérir le capital. Ce n'est qu'ainsi que le capital peut être mis au service du travail, petit à petit et toujours à nouveau.

*(Dans ce qui suit, Wagener rapporte une conférence de son collaborateur Adrian von Renteln[1] sur la monnaie-or, en présence de Hitler, à l'occasion de l'abandon de l'étalon-or par l'Angleterre en septembre 1931. Sur la base de considérations pseudo-historiques, von Renteln a qualifié la monnaie-or d'invention des juifs : puisque les juifs n'avaient pas de pouvoir politique, ils auraient inventé le pouvoir de l'argent. – Note de Turner)*

« Ici, je dois faire remarquer », interrompit Hitler, « que le pouvoir juif, par la maîtrise de la monnaie, se trouvait toujours à l'extérieur, chez d'autres peuples, et non à l'intérieur des frontières de son propre peuple.

C'est un phénomène remarquable. Le pouvoir qu'un homme ou un peuple a à l'extérieur est généralement inversement proportionnel à sa propre consolidation interne ou à son pouvoir à l'intérieur, à moins qu'il ne s'agisse d'un despotisme de pouvoir purement militariste. Il me semble plus fort que le pouvoir de l'argent, mais plus dangereux, plus facile à attaquer et donc à détruire.

Le peuple juif, quant à lui, n'avait pour ainsi dire aucune organisation étatique réelle depuis qu'il avait été emmené en captivité à Babylone. À l'intérieur, il n'y avait plus aucune concentration de pouvoir et, sur le plan militaire, le judaïsme a toujours été insignifiant. En revanche, à l'extérieur, chez les autres peuples, nous voyons les juifs partout en tant que commerçants, marchands et banquiers, et surtout en tant que prêteurs d'argent. Et avec l'argent, ils avaient le pouvoir monétaire en main.

Si le pouvoir juif était issu d'un État mère fort, les ennemis de Juda auraient pu détruire cet État et ainsi anéantir le pouvoir. Ils ont même détruit l'État alors qu'il existait encore, ils ont même rasé le Temple. Mais cela n'a pas affecté le pouvoir financier que chaque juif possédait et exerçait à l'étranger. Et c'est ainsi que ce pouvoir a continué à nomadiser. Il n'était plus possible de l'attraper, de l'attaquer ou de l'éliminer. Car il n'avait pas de centre vital et ne se trouvait pas sur un territoire dominé par les moyens d'un pouvoir militaire souverain.

Il est donc clair que le pouvoir financier des juifs dans les différents pays devait toujours, à un moment ou à un autre, entrer en conflit avec les autorités concernées, et que les États recouraient soit à l'emprisonnement des juifs, soit à leur expulsion. Mais comme ils n'agissaient jamais ensemble, mais qu'au contraire une grande partie des autres États, le plus souvent sous l'influence du judaïsme qui ne ménageait pas ses moyens financiers et son influence à cette fin, prenait position contre l'un d'entre eux qui avait décidé de l'expulsion, la puissance internationale du judaïsme n'a jamais été éliminée par ces expulsions partielles, elle a même été le plus souvent renforcée.

On ne pourrait éliminer la puissance financière du judaïsme que si l'on créait un grand État juif dans lequel ils devraient tous être expulsés. Mais comme cela n'est pas réalisable avant que les peuples du monde entier ne forment tous une union solide et unie, cela n'est pas pour demain ».

« Ce qui me semble particulièrement intéressant dans vos explications », ai-je ajouté, « c'est que vous dites qu'en fait, seule une puissance militaire peut être dangereuse pour le judaïsme, mais seulement si le peuple juif vit ensemble dans un État fermé. Or, actuellement, c'est justement du côté du judaïsme que l'on s'efforce de recréer un État juif, et leurs grands espoirs sont tournés vers la

Palestine ».

« Vous voyez par là que les juifs ne se soucient pas du tout d'un État juif proprement dit. Car le juif intelligent ne placerait pas son État populaire précisément là où se trouve le désert et où manquent toutes les matières premières dont un peuple moderne a besoin.

La refondation de l'État juif de Palestine a donc de tout autres raisons.

Grâce à la guerre mondiale, la puissance du judaïsme mondial a augmenté de manière inimaginable. Pour faire la guerre, il fallait de l'argent. Et c'est ainsi que la guerre mondiale, qui a affecté d'une manière ou d'une autre tous les peuples du monde, a donné au judaïsme la plus grande chance qu'il ait jamais eue. Le financement total de la guerre mondiale, quel que soit l'État dans lequel elle se déroulait, passait presque exclusivement par les mains des juifs. Lisez les signatures lors des appels d'offres pour les emprunts de guerre. Pas seulement pour ceux d'Allemagne, mais aussi pour ceux d'Angleterre, de France, d'Amérique et d'ailleurs. Vous y lirez presque exclusivement des sociétés bancaires juives. Elles récoltaient l'argent dans les peuples, et les braves citoyens grattaient jusqu'au dernier centime pour le souscrire comme emprunt de guerre sur l'autel du consortium des banques juives. Les banques accordaient même des crédits sur des garanties matérielles aux personnes qui n'avaient justement pas d'argent liquide, afin de pouvoir souscrire des emprunts de guerre au-delà de leur fortune réelle. Et ensuite, ce consortium de banques mettait ces sommes collectées à la disposition de l'État concerné contre une commission d'intermédiaire élevée. Des centaines de milliards de la richesse nationale ont ainsi transité par les caisses et les livres des banques juives, et des centaines de millions y sont à chaque fois restés bloqués à titre de commission. L'opération était pourtant sans risque pour les banques. Mais les banques ne donnaient rien de leurs propres ressources. Au contraire, comme nous l'avons dit, soit elles se contentaient de les prêter à d'autres contre des garanties, afin que les autres soient les dindons de la farce et supportent le risque, soit elles utilisaient leurs liquidités pour financer la conjoncture de guerre de l'économie, à laquelle les fonds d'emprunt étaient en grande partie destinés pour les commandes de guerre. Et cette participation financière était au moins aussi lucrative et sans risque que les opérations d'emprunt.

En tout cas, à la fin de la guerre, les États et l'économie étaient tous, sans exception, devenus les grands débiteurs des banques juives ou étaient en leur possession. Et les particuliers étaient en grande partie assis sur leurs emprunts de guerre, qui avaient été soit dévalués, soit gelés. Les banques, elles, se contentaient de leurs garanties. Le pouvoir financier des juifs était donc plus solide que jamais. La promesse de l'Ancien Testament semblait s'être réalisée : 'Toutes les nations te seront soumises, leurs rois te serviront, etc'. Le pouvoir juif dans le monde semblait devenu inattaquable, définitif, parfait.

Il ne restait plus qu'à étayer ce pouvoir sur le plan spirituel, politique et, si possible, religieux. Mais pour cela, il fallait une centrale visible du peuple juif. L'endroit où elle se trouvait était en soi totalement indifférent. En effet, il ne devait pas s'agir d'une véritable centrale de pouvoir politique ou économique. Car ce pouvoir devait continuer à se trouver à l'extérieur, chez les autres peuples. Mais nous voyons dans la propagande, par exemple pour le peuple élu de Dieu, Israël, l'objectif qui est poursuivi.

Lorsque l'on a vu les juifs polonais et galiciens, sales, miteux, à l'oreille fendue, entrer à Vienne et à Berlin avec leur caftan pouilleux et un sac de linge sale, on a alors la véritable saveur de ce peuple élu de Dieu ! Mais le peuple élu de Dieu devait renouer avec son ancienne tradition. Il devait se rendre à Jérusalem. Aucun autre lieu au monde n'était aussi approprié et significatif. Et en même temps, le christianisme, qui prend également ses racines à Jérusalem, lieu d'action de son grand Créateur, a été entraîné dans l'emprise du peuple de Dieu nouvellement découvert.

La création de l'État juif de Palestine n'est donc pas la réunification du peuple juif dans un État, mais la tentative de création d'une centrale juive mondiale qui, à terme, devrait avoir en main la direction absolue du destin de tous les peuples du monde grâce au pouvoir financier international. Afin d'éliminer toute possibilité de déploiement de puissance militaire d'un État isolé, il ne reste plus qu'à élargir la Société des Nations pour en faire une sorte d'État mondial. Et si seul cet État mondial peut encore posséder une puissance militaire, pour ainsi dire comme police mondiale, alors Juda aura définitivement stabilisé sa puissance financière dans le monde et l'aura garantie et assurée par la seule puissance militaire internationale dans laquelle les opprimés font le service de l'esclave pour leurs oppresseurs. Voilà le sens de la Palestine ! »

« Ce pouvoir financier serait définitivement brisé par notre nouvelle idée de migration de l'argent et des biens. Nul doute que la communauté juive internationale mettra tout en œuvre pour empêcher sa réalisation, voire sa divulgation », ai-je dit.

« Il en résulte ce que j'ai toujours souligné, que cette idée ne doit en aucun cas faire l'objet d'une propagande, ni même d'une discussion, sauf dans votre cercle de travail le plus étroit. Elle n'est de toute façon réalisable que si nous avons le pouvoir politique entre les mains. Et là aussi, nous aurons pour adversaires, outre les juifs, l'ensemble de l'industrie privée, en particulier l'industrie lourde, ainsi que la moyenne et la grande propriété foncière et, bien sûr, les banques. Et Dieu sait comment l'armée se comportera par rapport à cela.

Nous ne pouvons nous appuyer que sur la classe moyenne, les ouvriers et les paysans. Il s'agit certes de la masse du peuple. Mais nous ne pouvons le faire qu'avec l'intelligence. Et ce sont les autres. C'est le dilemme auquel nous sommes confrontés. Si nous le faisons avec la masse contre l'intelligence, cela

dégénérera, que nous le voulions ou non, en formes bolcheviques. Si nous essayons de le faire avec l'intelligence, cela sera boycotté et saboté. Il ne nous reste donc plus qu'à élever une nouvelle génération dans l'idée socialiste de la responsabilité pour la communauté du peuple et dans la foi en la justesse de nos voies et de nos objectifs.

Espérons que la juiverie internationale, qui mènera tous les peuples du monde à la lutte contre nous, nous laissera une génération. Sinon, nous et le peuple allemand serons trompés dans nos espoirs et notre travail préparatoire, et le bolchevisme suivra sa voie, faisant de l'Europe un champ de ruines et faisant reculer la culture du monde de plusieurs siècles. Car sa direction est également entre les mains des juifs. Si les juifs ne parviennent pas à construire leur domination mondiale sur le pouvoir financier et à l'assurer par une force militaire internationale, il lui reste la voie de la bolchevisation du monde, de l'élimination de la classe dirigeante naturelle des peuples et de l'asservissement de leurs masses. Pour assurer cette domination, aucune puissance militaire n'est alors nécessaire. L'Inquisition, appelée de façon moderne G.P.U., y suffira ».

Hitler est resté silencieux. Nous étions un peu perdus. Mais son exposé avait été si captivant et si clair qu'il nous avait tous complètement subjugués. J'ai donc proposé une courte pause de cinq minutes pour que nous puissions revenir au thème de la monnaie. –

De telles discussions en présence de Hitler étaient en fait toujours des expériences, même pour quelqu'un qui le côtoyait plus souvent. Mais il était très difficile de faire en sorte que l'on reste sur le sujet. Son génie précédait toujours toute réflexion, ou bien il s'égarait dans des domaines qui concernaient davantage les conséquences politiques d'une connaissance ou d'une présentation que la conséquence purement objective envisagée !

*(Wagener poursuit sa reproduction du long discours de Renteln sur le système monétaire. Comme Wagener lui-même, Renteln s'opposait à un taux d'intérêt fixe et préconisait plutôt une participation du prêteur d'argent aux bénéfices et aux pertes du débiteur. Il s'opposait en outre aux actions en justice d'un créancier en cas de perte. – Note de Turner)*

« Sur ce point, je suis tout à fait d'accord avec vous », interrompit Hitler. « L'État ne doit pas réfléchir à tout ce qu'il peut organiser et régler par la loi, mais à ce qu'il doit absolument organiser et régler. L'État doit se manifester le moins possible. L'économie trouvera elle-même la bonne voie. Et l'éducation des hommes à la morale et au respect de la loi, mais aussi à un rapport éthique plus élevé entre eux et avec la communauté, sont les voies qu'un État doit suivre pour un peuple aussi évolué, méritant liberté et confiance, que l'est le peuple allemand ».

*(Renteln poursuivit en expliquant que l'invention de la lettre de change et du papier-monnaie, ainsi que le développement de tout le système bancaire et de crédit, avaient permis une « auto-propagation » contre nature de l'argent, de sorte que l'argent n'était plus dans un*

*rapport correct avec les biens existants. D'énormes profits sont allés aux prêteurs d'argent et une « escroquerie mondiale » massive a été commise contre les peuples, mais elle a été dissimulée par l'enseignement dominant de l'économie nationale. Seules les forces réunies de tous les socialistes du monde pourraient venir à bout de cette « aberration ». – Note de Turner)*

« Tout cela semble si simple et si juste », dit Hitler, « qu'on ne veut pas croire que le monde soit vraiment prisonnier d'une croyance utopique erronée, des chaînes d'une obsession presque hypnotique ».

« Il nous arrive à nous-mêmes, Monsieur Hitler », répondis-je, « de chanceler, car il semble en fait tout à fait inimaginable que l'humanité s'abandonne volontairement à une tromperie dont elle souffre comme d'un fléau ».

« On ne peut comprendre Marx et même Lénine et Staline que lorsqu'on a reconnu ces choses », a déclaré Hitler. « Mais ne devrait-il vraiment pas y avoir d'autre issue au labyrinthe de cette irréalité née d'un grand acte juif initial ? Je sais que vous pensez avoir trouvé une voie qui m'a semblé évidente à l'époque également. Mais ce domaine est trop éloigné de moi pour que je puisse en juger par moi-même ».

« C'est justement ce qui est grave, c'est que ce domaine est trop étranger à presque tous les hommes. Ce n'est que grâce à cela que le maintien de cette escroquerie mondiale est possible ».

« Mais comment se fait-il que Marx et les hommes du bolchevisme n'aient pas trouvé d'autre voie que celle de la destruction totale, alors qu'il doit sans aucun doute y avoir aussi une voie plus raisonnable ? »

« Parce que l'humanité est tellement prise dans cette hypnose qu'elle n'admettra pas le changement nécessaire si elle n'y est pas contrainte par les moyens les plus radicaux, précisément ceux de la destruction ».

« Mais vous pensez que nous pouvons prendre une autre voie ? »

« Si nous avons le pouvoir à cent pour cent dans l'État ».

« Et le monde ? »

« Unira toutes les armées et les flottes d'Europe et d'Amérique pour nous abattre et pour éliminer ce danger de mort pour la domination mondiale du capital financier, c'est-à-dire du judaïsme. Et ils tueront tout le monde et brûleront tous les livres et les dossiers qui pourraient être des témoins de la vérité de la connaissance ».

Hitler garda le silence. Au bout d'un moment, il dit :

« Et vous pensez que nous n'aurions pas non plus de soutien en Angleterre ? »

« L'Angleterre et l'Amérique sont les plus intéressés par le maintien de l'hypnose. Le seul État qui serait prêt à suivre notre pensée serait la Russie ».

« Nous ne pouvons pas cheminer avec la Russie. L'homme russe n'est pas encore prêt. Il est manifestement à mi-chemin entre l'enfant et le prédateur. Le peuple russe ne pourrait rien faire de nos connaissances. Si nous avons déjà du mal avec le peuple allemand, – combien cela sera impossible en Russie ! ».

« Je l'admets. Il faudra encore des générations avant que la Russie ne soit en mesure de donner à son peuple une autogestion, et encore moins de lui faire confiance pour la construction organique d'une économie ».

« Je suis heureux que vous soyez enfin d'accord avec moi sur ce point. Mais maintenant, continuez, Renteln ».

*(Wagener décrit la suite de l'exposé de Renteln sur le système monétaire, dans lequel celui-ci compare le rôle de l'argent dans une économie nationale à la fonction du sang dans le corps humain. De même que chez un homme en bonne santé, la quantité de sang doit correspondre à la taille du corps, de même l'argent doit être couvert par des actifs tangibles afin d'atteindre un équilibre sain. Or, la création de crédit a rompu cet équilibre. L'argent est devenu une entité à part entière au lieu de rester une fonction de l'économie globale. Cette situation n'a fait que s'accroître et s'aggraver avec la guerre moderne, qui a « dilapidé » la plus grande partie de la production de guerre, de sorte que les grands emprunts de guerre, inévitables en raison des coûts énormes de la guerre moderne, sont restés sans couverture par des valeurs réelles. Le résultat doit être une dévaluation de la monnaie afin de rétablir l'équilibre entre la masse monétaire et les actifs réels. C'est ce qui s'est produit en Angleterre en abandonnant l'étalon-or avec treize ans de retard. – Note de Turner)*

« Alors vous êtes d'avis », demanda Hitler, « qu'une guerre ne peut jamais être gagnée économiquement du tout ? »

« Une guerre de l'ampleur de la guerre mondiale jamais [répondit Renteln]. Et comme les nouvelles guerres sont toujours menées avec de nouvelles armes, c'est-à-dire avec des moyens de destruction plus coûteux, la disproportion ne fera que s'accroître à l'avenir ».

« Mais si le vainqueur exproprie et prend pour lui tout le pays et les usines et les ressources naturelles du vaincu, ou du moins une grande partie, on doit pouvoir parvenir à créer une couverture pour les obligations ? »

« Dans une certaine mesure : oui. En effet, si l'État revend à des particuliers les valeurs confisquées, c'est-à-dire prises au vaincu, il fait rentrer de l'argent avec lequel il peut couvrir ses obligations. Il peut même se faire payer en emprunts de guerre. Mais s'il ne vend pas, mais nationalise en quelque sorte, cela signifie même pour lui un nouvel engagement financier. Bien sûr, il peut faire travailler la population de l'État vaincu comme esclave ou contre un demi-salaire, comme c'était le cas dans l'Antiquité, ou même la vendre comme esclave. On pourrait tout à fait couvrir cela du manteau de la charité chrétienne, par exemple en faisant travailler la main-d'œuvre du vaincu, tant qu'elle est prisonnière de guerre, chez des entrepreneurs privés qui ne versent pas le salaire aux ouvriers, mais au trésor public, et ne leur donnent que ce qu'ils

peuvent tout juste continuer à travailler.

On peut le faire. Ce n'est pas allemand, mais c'est déjà en partie ce que faisaient les nations culturelles après la guerre mondiale. Mais tout cela n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan d'obligations et d'endettement qui existe.

De plus, la guerre provoque généralement des destructions si importantes dans le pays du vaincu, ou du moins dans les régions où la guerre a eu lieu, que le retour à la rentabilité de l'économie du pays concerné est repoussé de plusieurs années. Conserver le pays n'est donc qu'une nouvelle charge qui, en fin de compte, ne fait que peser sur le porte-monnaie ou le revenu de ses propres citoyens. Si on ne le garde pas, on s'épargne certes cette nouvelle charge. Mais comme les relations économiques internationales sont fortement basées sur la réciprocité, le vainqueur souffre également du malaise du vaincu.

D'un point de vue économique, une guerre de l'ampleur de la Guerre mondiale est donc toujours et dans tous les cas un pur non-sens, une pure perte catastrophique, un recul de plusieurs décennies pour chaque peuple impliqué. Et si un État commence une guerre pour des raisons économiques, c'est-à-dire dans l'intention d'améliorer sa propre situation économique, il est absolument certain que cet État obtiendra exactement le contraire. Il aurait tout aussi bien pu imposer à chacun de ses citoyens un impôt spécial de 1/3 à la moitié de sa fortune et détruire les recettes fiscales considérables ainsi obtenues à l'occasion d'un grand feu d'artifice qui aurait en outre dû tuer quelques cent mille personnes ».

Hitler se tourna alors vers moi en disant :

« Est-ce vrai ? » Ce à quoi je répondis simplement :

« Oui ».

« Dans ce cas, nous allons reparler de ce point à la prochaine occasion. –

Je vous remercie, Renteln, pour vos explications. J'ai compris la chute de la monnaie anglaise. C'est ce qui m'importait. Mais j'ai encore une question : quel sera l'impact de la baisse de la monnaie anglaise ? ».

« En Angleterre, aucun. Car là-bas, l'équilibre entre l'endettement mutuel, c'est-à-dire le volume d'argent, et la valeur réelle de la richesse nationale a déjà été réalisé. C'est d'ailleurs lui qui a forcé l'Angleterre à baisser la livre. La valeur d'achat de la livre avait déjà baissé d'environ un tiers en Angleterre, tout était devenu un tiers plus cher. L'Angleterre s'est donc naturellement de plus en plus privée d'exportations. Car tout était devenu peu à peu trop cher, surtout par rapport aux prix des marchandises allemandes, où le mark avait la parité or et les prix aussi. L'Angleterre a donc dû baisser la livre d'un tiers pour retrouver des prix normaux à l'étranger.

Je dis donc qu'en interne, en Angleterre même, la baisse de la livre ne se répercutera ni sur les prix ni sur les salaires. Et comme l'ensemble du bloc

sterling participe à la baisse et que l'Angleterre achète la majeure partie de ses importations aux pays du bloc sterling, les produits d'importation vitaux ne seront pas plus chers.

Mais vers l'extérieur, le changement est que l'Angleterre peut à nouveau exporter plus facilement. Elle pourra donc à nouveau se présenter comme concurrente sur le marché mondial, ce qui sera particulièrement important pour l'économie d'exportation allemande. Nos exportations vont encore diminuer, le chômage va encore augmenter ! »

« Est-ce que vous dévalueriez maintenant aussi le mark ? » me demanda Hitler.

« Non. Je mettrais en œuvre les nouvelles mesures que nous avons prévues pour l'économie. Cela nous permettrait d'exporter suffisamment pour pouvoir importer ce dont nous avons besoin. Et exporter plus n'est qu'un défi à la guerre, et en plus une fraude et un vol du peuple ».

« Que feront les autres ? »

« L'Amérique suivra l'Angleterre. À contrecœur. Mais elle doit le faire ! Puisqu'elle dépend de l'exportation ».

Hitler réfléchit un peu. Puis il me dit :

« Je voudrais aussi vous parler encore une fois de cela ».

Et d'une manière générale, il ajouta :

« Je vois que l'on travaille bien. C'est d'abord à nous de faire la clarté. Tout est pourri, fragile, obsolète dans le monde. Seules des pensées nouvelles et révolutionnaires peuvent nous sauver ! Mais seules les pensées doivent être révolutionnaires, pas la forme de leur réalisation ».

C'est ainsi que Hitler prit congé. Nous avons nous-mêmes poursuivi notre discussion sur la monnaie après une courte pause. [...]

# 40. Plans de création d'emplois – Conditions préalables : Foi, amour, espoir – Le financement – Hitler insiste sur la confidentialité

Lors de la réunion sur le programme de création d'emplois, c'est le Dr Bernhard Köhler[1] qui a fait l'exposé. Hitler et Gregor Straßer étaient présents. Straßer voulait ensuite parler de cette question au Reichstag. Köhler expliqua à peu près ce qui suit :

« Je voudrais utiliser le mot peu séduisant d''industrialisme' pour y associer la fausse doctrine selon laquelle une prospérité économique dépend en premier lieu de la possibilité d'exporter, de conquérir de nouveaux débouchés, de supplanter l'industrie d'autres pays et, si possible, de dominer le marché mondial. L'industrialisme est un impérialisme économique. L'impérialisme est une tyrannie. La tyrannie peut être exercée soit par des moyens spirituels, soit par des moyens militaires. Le juif exerce par exemple la tyrannie par le despotisme de l'économie monétaire, pour laquelle il a créé une base spirituelle qui n'a pas été attaquée jusqu'à présent. Rome a exercé la tyrannie par le biais de ses légions, c'est-à-dire par des actes de guerre et l'occupation ou le maintien de l'occupation des pays vaincus.

Avant 1914, l'Allemagne a exercé une certaine domination sur le monde par le biais d'une performance économique accrue et d'une performance supérieure. Elle était donc d'origine spirituelle.

Les autres pays industrialisés du monde, en premier lieu l'Angleterre et l'Amérique, ne voyaient aucune possibilité de s'opposer à cette supériorité intellectuelle avec les mêmes moyens. Ils ont donc eu recours au militarisme. La guerre mondiale a donc été la conséquence de l'industrialisme, les succès économiques de l'Allemagne ayant incité les autres à décider d'abattre l'hégémonie économique mondiale allemande par une destruction militaire de l'Allemagne. Le diktat de Versailles est la preuve la plus claire de la justesse de cette conclusion.

Or, immédiatement après la conclusion de la paix, l'Allemagne a recommencé exactement avec les mêmes maximes de l'impérialisme industriel qui, en fin de compte, avaient provoqué la guerre ».

Ici, Hitler l'interrompit en disant :

« Vous avez tout à fait raison. Les autres sont les militaristes. Le fait que l'Allemagne leur ait rendu la défaite militaire si difficile leur permet maintenant, premièrement, d'insulter l'Allemagne comme l'État militariste typique et, deuxièmement, d'exiger la démilitarisation de l'Allemagne pour toujours. –

Ainsi, la prochaine fois, il leur sera plus facile de détruire la puissance économique allemande si elle leur devient à nouveau désagréable.

L'empereur avait tout à fait raison lorsqu'il pensait devoir assurer l'économie allemande par une armée et une flotte puissantes ».

« Il s'agit seulement de savoir », répondis-je, « si l'impérialisme économique est vraiment juste et s'il est nécessaire au bien-être d'un peuple ».

« C'est là que se situe le point central, y compris pour le sujet dont je veux parler aujourd'hui », dit Köhler.

« Si, après la guerre mondiale, l'Allemagne est immédiatement revenue à ses anciennes habitudes : exporter, exporter !, c'est principalement la faute de nos adversaires et du diktat de Versailles. Car on a exigé des indemnités de guerre et des réparations qui ont tout simplement stimulé la production et les exportations de l'industrie allemande, ce qui n'aurait jamais été possible dans un contexte de libre concurrence. Les adversaires, qui avaient commencé et mené la guerre pour éliminer une fois pour toutes la concurrence économique allemande du marché mondial, l'ont forcée, dans leur aveuglement total, à revenir sur le marché mondial et lui ont fixé en même temps des prix de dumping, facilités par le grand processus de dévaluation de la monnaie allemande, de sorte que leur propre économie n'était tout simplement plus compétitive. Ils avaient mené toute leur guerre pour rien. L'industrie allemande tournait à plein régime, le marché mondial était plus ouvert que jamais à l'expansion des exportations allemandes.

Ce n'est qu'à ce moment-là qu'ils décidèrent de prendre les mesures nécessaires pour réparer leurs erreurs. Comme ils avaient le pouvoir entre les mains suite à leur victoire militaire, ils ont tout simplement fermé leurs pays aux exportations allemandes et ont également abrogé les dispositions relatives aux réparations en nature.

C'est ainsi que l'Allemagne a connu un revers. Les exportations diminuèrent, la production dut être réduite, les hauts-fourneaux furent éteints en nombre toujours plus grand et la navigation outre-mer fut presque arrêtée. Le chômage commença, l'effondrement économique, la misère, la faim et l'absence de perspectives succédèrent à la haute conjoncture pour l'économie allemande que les adversaires, dans leur folie, avaient initialement provoquée.

C'est dans cet état que nous nous trouvons aujourd'hui. Et c'est là qu'apparaît le caractère totalement contre nature de l'industrialisme. Lorsque l'on lit les journaux économiques, que l'on écoute les industriels, que l'on observe les mesures gouvernementales, et même lorsque l'on s'entretient avec l'ouvrier, le bourgeois, l'homme du peuple, tout se tourne vers les frontières comme vers un sort : comment relancer nos exportations, voilà l'alpha et l'oméga de toute réflexion. Brüning a couronné cette folie avec son 4e décret d'urgence(2). Il n'a promulgué ce décret délirant que parce qu'il pensait qu'avec des prix 10 % plus

bas, les exportations allaient redémarrer ».

« C'était donc là le cœur du problème ! » s'exclama alors Hitler. « Brüning a même pensé à quelque chose dans son inconscience criminelle ? ».

« Cette folie de l'exportation est une véritable maladie », remarqua Straßer.

« Et il ne nous sera pas facile », ajoutai-je, « de guérir de cette maladie en particulier la grande industrie et l'industrie lourde, mais aussi les exportateurs de Hambourg ».

Köhler poursuivit :

« Mais il ne nous reste qu'une seule voie, qui est aussi la bonne : tout mettre en œuvre sur le marché intérieur, le mettre en ordre, stimuler les besoins intérieurs et n'exporter que ce qui est absolument nécessaire pour couvrir les importations indispensables. Si nous appliquons ce principe et le respectons à l'avenir, les autres peuples de la planète, et en particulier l'Amérique, n'auront plus cette raison décisive de prendre les armes contre nous. Nous pourrions même avoir l'Amérique comme alliée plutôt que comme ennemie.

Mais si nous revenons à la folie de vouloir exporter par tous les moyens, alors, avec le temps, nos adversaires de la guerre mondiale n'auront plus rien d'autre à faire que de tirer à nouveau l'épée qui vient d'être rangée dans le fourreau. Mais ils feront alors correctement ce qu'ils ont mal fait en 1918/19. Ils détruiront complètement notre industrie d'exportation, la démantèleront et la videront, ils nous prendront notre industrie de matières premières et la géreront eux-mêmes, et ils détruiront notre navigation, à l'exception des voiliers côtiers médiévaux. Nous pouvons nous y attendre avec une certitude de 100 %. Car c'est ce qui a provoqué la guerre mondiale. Par leur propre diktat de paix, ils se sont privés, dans leur inconscience, des fruits de leur victoire. Mais si nous leur donnons l'occasion de se déchaîner à nouveau, ils rattraperont avec une brutalité impitoyable ce qu'ils ont négligé de faire ».

C'est là que Hitler s'est adressé à moi en ces termes :

« Je n'avais jamais pris conscience à ce point que cette recherche d'exportation était une 'addiction' qui constituait l'une des principales raisons de la guerre. » [...]

« Mais l'Allemagne peut-elle vivre si elle n'exporte pas ? » demanda Hitler.

« Non [répliqua Wagener]. Elle doit exporter. Mais elle ne doit exporter, comme l'a bien dit Köhler, que ce qui lui permet de payer les importations nécessaires ».

« Mais on n'a guère exporté davantage, n'est-ce pas ? »

*(Wagener répète ici, en réponse à la question de Hitler, ses explications sur les créances allemandes à l'étranger perdues à la suite de la guerre mondiale, qu'il estime à cinquante milliards de marks. La réalisation de ces créances à l'étranger prouve, avait-il argumenté, que l'on exportait bien plus que nécessaire. Wagener poursuit : – Note de Turner)*

« La guerre mondiale a tiré un trait sur ces cinquante milliards d'avoirs allemands à l'étranger. Ces traîtres au peuple crient à nouveau : 'Exportation, exportation !'

Je vous mets en garde, Monsieur Hitler, contre les industriels de la Ruhr, contre la grande industrie en général et contre les accros de l'exportation ! Ils sont les véritables ennemis de l'Allemagne et du peuple allemand ! Et je vous mets également en garde contre ceux qui sont achetés et payés par eux ! ».

Hitler me regarda un instant en silence et avec étonnement. Puis il dit :

« Je croyais que vous étiez vous-même un industriel et que vous exportiez beaucoup ? »

« Oui, bien sûr ! C'est de là que vient mon savoir », ai-je rétorqué.

Il y eut à nouveau une petite pause. Puis Hitler demanda :

« Eh bien, le marché intérieur peut-il occuper le peuple allemand ? »

Le Dr Köhler demanda alors la permission de continuer, puisqu'il voulait justement aborder ce sujet.

« Pendant la guerre, rien n'a été réparé, rien n'a été remplacé, rien n'a été renouvelé. Et beaucoup de choses ont été détruites. Et ensuite est venue la période de dévaluation, au cours de laquelle le peuple a perdu ses économies, son patrimoine, pour autant qu'il s'agisse d'argent. Après cela, il n'a plus été possible de réparer et de renouveler. Et maintenant, il y a une détresse générale, même chez ceux qui possèdent encore quelque chose. Personne n'a plus le courage d'entreprendre quoi que ce soit. Chacun se contente de puiser dans sa substance ou dans ses économies et calcule quand elles seront épuisées.

Il y aurait donc suffisamment de possibilités de travail, de besoins et de commandes. À cela s'ajoutent les grands projets qui peuvent être entrepris à tout moment : la construction de grandes centrales électriques sur les cours d'eau, les barrages correspondants et le réseau de conduites, la conversion des chemins de fer à l'électricité, ainsi que de l'industrie, de l'artisanat et des ménages à la force électrique. En outre, la motorisation des transports, la construction d'automobiles, de routes pour voitures, l'aménagement de l'ancien réseau routier, le transport par camion, le transport par autobus. Enfin, la construction si urgente de logements, non seulement dans les villes, mais aussi à la campagne et dans les lotissements de banlieue prévus.

Ce sont là des travaux qui pourraient être entrepris immédiatement, à tout moment, donc même sans qu'il y ait déjà eu une conversion de la forme économique à nos principes nationaux-socialistes. Une fois ces travaux entrepris et réalisés, il n'y aura plus jamais de pénurie de travail.

Si nous nous posons la question de savoir pourquoi les gouvernements actuels ne s'attaquent pas à ces projets, il y a trois réponses :

1) Ils manquent d'idées, de discernement, d'amour pour le peuple et de

volonté pour faire quelque chose qui irait à l'encontre de leurs intérêts actuels.

2) Le peuple manque de foi, d'espoir, de confiance, de courage pour entreprendre quelque chose, car il doit craindre que tout aille de travers.

3) Les personnes qui pourraient donner des ordres de travail manquent d'argent ou de capacité de crédit pour pouvoir réaliser les travaux.

Les problèmes se situent donc dans un tout autre domaine que celui de l'industrie, de l'exportation à l'étranger ou de la demande. La foi, la charité, l'espérance, ces trois-là, constituent la condition éthique, et la question du financement est la seule condition pratique à résoudre au préalable. Résoudre les trois premières choses, c'est la tâche du mouvement, de la direction politique ; la question du financement doit être résolue par nous et exécutée plus tard par l'État ».

Hitler se leva alors de sa chaise et dit, les yeux brillants :

« Tout à fait juste ! Je suis tout à fait d'accord avec vous ! Les gens parlent toujours et pensent qu'on ne peut changer et améliorer les situations économiques qu'avec des moyens économiques. Non ! il y a deux façons d'atténuer une détresse, voire de la supprimer : soit en supprimant effectivement la détresse, mais cela n'est pas toujours possible, du moins pas immédiatement, – soit en supprimant le sentiment de détresse ! Et cela est possible si l'on s'y prend bien ! Eveiller la foi, l'amour et l'espoir, vous avez raison, c'est notre première tâche. Elle peut déjà être résolue ou du moins entamée, même avant que nous puissions agir au sein du gouvernement. Plus la foi est grande, plus l'amour est confiant et plus l'espoir qui nous lie, nous et notre mouvement, à l'ensemble du peuple allemand est convaincu, plus la disposition, la volonté et tout le dynamisme avec lesquels nous prendrons le gouvernement seront puissants ! Il nous suffira alors de donner les aides adéquates. Le sentiment de dépassement créera alors de lui-même le miracle de l'élimination de la misère ! » [...]

Köhler poursuivit à peu près comme suit :

« Je ne m'inquiète pas des conditions psychologiques et éthiques préalables. Le deuxième point, l'établissement de la confiance, la création d'un nouveau courage et d'une nouvelle assurance est déjà en marche.

Le premier point, les idées, le discernement, l'amour du peuple et la volonté des dirigeants, n'a pas non plus besoin d'être mentionné une fois que nous pouvons agir. Je reviendrai brièvement sur les détails des projets.

Le grand point d'interrogation se trouve derrière le troisième point : le financement. C'est sur ce point que la décision sera prise.

Selon les conceptions actuelles de l'économie nationale, aucune voie n'a été négligée. Aucune n'a abouti. Ce qui manque, c'est l'argent ! Il manque des liquidités pour donner des ordres de travail. Et selon les conceptions scientifiques actuelles et les principes de l'économie financière et du système monétaire,

il n'y a pas d'autre possibilité de créer de l'argent que de recourir à des crédits étrangers.

Ce n'est que depuis que je me trouve ici, dans ce fauteuil, que j'ai reconnu que la conception de l'économie nationale scientifique qui prévalait jusqu'à présent était absurde, et que les principes immuables du système monétaire internationalement reconnu étaient faux !

J'ai compris que l'argent n'est justement pas une chose en soi, mais une fonction du corps économique, et qu'un État n'a pas seulement le droit, mais aussi le devoir de veiller à ce que le corps économique soit suffisamment irrigué par l'argent, et par de l'argent de bonne qualité ».

*(Dans le paragraphe suivant, Wagener rapporte les propositions de Köhler pour une combinaison de stimulation de l'économie par le secteur privé et l'État, provoquée par des crédits d'État pour des projets de construction qui devaient conduire à l'embauche de chômeurs. – Note de Turner)*

Comme Köhler faisait une courte pause pour respirer, Hilter a posé la question entre les deux :

« J'entends bien le message ! Mais d'où vient l'argent maintenant ? »

« Il est créé », répondit Köhler, « recréé, créé de toutes pièces, si vous voulez, un mensonge ! »

Hitler secoua la tête en souriant et me dit : « Si j'étais seul avec lui, je penserais maintenant : pauvre fou ».

Ce à quoi je ne pouvais que répliquer : « Et pourtant, il a raison. C'est simplement quelque chose de nouveau que l'État fasse cela. Les banques juives l'ont toujours fait lorsqu'elles y voyaient leur intérêt et qu'elles trouvaient suffisamment de sécurité ».

« Je ne comprends pas », a-t-il poursuivi en secouant la tête. C'est pourquoi je poursuivis :

« Imaginez, Monsieur Hitler, qu'un avion survole l'Allemagne et laisse tomber de temps en temps sur le sol un billet de 1 000 marks, que quelqu'un ramasse. Imaginons que chaque billet de 1 000 marks soit accompagné d'une note indiquant qu'il s'agit d'un cadeau de votre part, ou de la part du gouvernement du Reich, et que celui qui le trouve peut l'utiliser immédiatement, qu'il doit même l'utiliser, c'est-à-dire acheter quelque chose dont il a besoin pour lui et pour les siens.

Quelle est la conséquence ? Partout où un tel billet de 1 000 marks est trouvé et utilisé comme pouvoir d'achat, 1 000 marks sont dépensés. Des gens encaissent ces 1 000 marks comme produit de leur travail ou de leurs marchandises.

En fin de compte, du travail est créé quelque part et d'une manière ou d'une autre pour environ 1 000 marks. Cela signifie que, tout bien considéré, un

chômeur est réemployé pendant six à huit mois. Mais comme il dépense ces 1 000 marks et ne les laisse pas dans son bas de laine, un deuxième chômeur est réemployé pour peut-être six mois, ou un ancien chômeur partiel peut travailler à plein temps, ou comme vous voulez. Et le besoin en marchandises qui résulte de l'activité d'achat des nouveaux travailleurs à temps plein stimule également la production de ces marchandises. On peut peut-être dire que chaque billet de 1 000 marks jeté permet à deux ou trois ouvriers de se remettre au travail à plein temps pendant six mois chacun ».

Hitler m'a interrompu en me posant une question :

« Mais c'est justement ce qu'a fait le gouvernement précédent. Il verse en effet des allocations de chômage à fonds perdus ! »

« Oui et non ! Il ne verse à chacun que ce qui lui permet de subvenir à ses besoins. Que peut acheter un chômeur avec son allocation ? Juste ce dont lui et sa famille ont besoin pour manger. Rien d'autre. Il ne fait donc qu'occuper l'agriculture et l'industrie alimentaire et maintenir le besoin d'importation de denrées alimentaires. Si le chômeur recevait un salaire complet, il achèterait aussi des vêtements, de la vaisselle, des chaussures, etc. Il occuperait donc l'économie commerciale, et retirerait donc des chômeurs du marché. C'est là que se situe l'erreur de calcul ! » [...]

Hitler, qui avait écouté avec attention, dit maintenant, les yeux brillants de joie :

« Cela me fait penser à ces surdoués qui se tiennent devant une montre qui ne marche pas et qui ne pensent pas qu'elle n'est tout simplement pas remontée ! »

« Mais même s'ils s'en étaient aperçus, il leur manquerait la clé ! » ajouta Renteln.

« La clé, pourquoi la clé ? Ils dépensent l'argent. Mais sans réfléchir, selon un principe erroné ».

« Mais trouver la transition, c'est aussi ce qui compte », a dit Renteln.

J'ai interrompu cette conversation en revenant sur ce que j'avais dit et j'ai dit :

« Ce qui m'importait, c'était de montrer que l'État, rien qu'en lâchant des billets de 1 000 marks en avion au-dessus de l'Allemagne, pourrait parvenir à relancer l'économie. Ce n'est pas possible avec le système d'indemnisation des chômeurs. Ce système n'a pas la volonté de créer des emplois. Ce n'est qu'une institution de charité pour ceux qui n'ont déjà plus de travail.

Si nous revenons aux réflexions du Dr Köhler, nous nous rendons compte que nous devons donner les billets de 1 000 marks, dans la mesure où l'État ne les utilise pas lui-même pour ses propres commandes, à ceux qui ont du travail, mais pas d'argent pour faire exécuter le travail.

Où trouver l'argent, c'est une question technique dont la solution ne pose aucune difficulté. Monsieur Brüning le prend bien de quelque part. Mais comme il est conseillé par des juifs et des banquiers, il leur emprunte de l'argent. Mais il peut tout aussi bien, comme le dit Köhler, le créer, le recréer de son propre droit, l'inventer de toutes pièces, mentir !

Nous sommes ici face à l'erreur du système monétaire en vigueur jusqu'à présent. L'État a le droit de créer de la monnaie, non, il en a même le devoir ! Car le corps économique a besoin de suffisamment d'argent pour pouvoir circuler. Et s'il ne l'a pas, en raison de la période de dévaluation et d'autres erreurs commises à l'époque, alors il doit y arriver ! Il le doit ! Et il n'a pas besoin de demander à qui que ce soit, à personne ! Ni le président de la Reichsbank, ni les banquiers du quartier des banques à Berlin, ni Wall Street, ni le Conseil des sages de Sion.

Pourtant, cette création monétaire peut tout à fait se faire avec les moyens et selon les habitudes d'un compte débiteur et créditeur ordinaire. Nous créons par exemple un compte spécial à la Reichsbank pour les traites de création d'emplois. Il ne nous reste plus qu'à déterminer les organismes qui peuvent accepter, émettre et présenter à l'escompte de tels effets. Des hommes comme Schacht[3] ou Jakob Goldschmidt[4] sont parfaitement capables de mettre au point ce genre de choses. Là, ils se sentent dans leur métier.

Et nous pouvons même couvrir ce compte à nouveau avec le temps, si nous le voulons et s'il s'avère que l'on a introduit trop d'argent frais dans le flux sanguin.

Le capitaine Tholens[5], qui est un spécialiste dans ce domaine, a découvert et démontré, grâce aux statistiques du conseiller secret Wagemann de l'Institut de recherche conjoncturelle, qu'en 1930, les recettes fiscales totales de l'État représentaient 19 % du revenu national. Si l'État injecte un milliard de crédits nouvellement créés dans le corps économique, 200 millions, c'est-à-dire 1/5 de ce montant, reviennent chaque année dans les caisses du Reich et peuvent être utilisés – comme je l'ai dit, si nous le voulons – pour couvrir le compte des traites de création d'emplois. En cinq ans environ, le crédit créé de toutes pièces sera récupéré et aura disparu des comptes. Je précise qu'il ne s'agit ici que de la partie des crédits dépensés à fonds perdu, c'est-à-dire sous forme d'aides. Les autres crédits peuvent de toute façon continuer à figurer dans les livres, puisque de nouvelles valeurs ont été créées pour eux et qu'il y a donc des créanciers solvables derrière.

Je pense que nous pouvons nous abstenir de traiter ici en détail ces questions purement pratiques et techniques. Il est clair que la question du financement peut être résolue, et ce sans aucune difficulté.

Je pense que le Dr Köhler voulait encore dire quelques mots sur le programme de création d'emplois lui-même ».

« J'ai encore une question sur le financement », dit Hitler. « Si tout cela est aussi simple que vous le dites, il me semble toujours incompréhensible que nos adversaires politiques n'aient pas découvert eux-mêmes ces voies. Pourquoi ne les empruntent-ils pas ? »

« Premièrement, je ne crois pas », ai-je répondu, « qu'ils aient déjà découvert ces voies, du moins pas ceux qui portent la responsabilité au sein de l'État. Deuxièmement, s'engager dans ces voies signifierait l'abandon de l'économie monétaire et de l'économie de capital en vigueur jusqu'à présent, et donc le détrônement de ceux qui détiennent le pouvoir de l'argent dans le monde et qui dominent donc l'économie du monde. Et troisièmement, les responsables du gouvernement et également les grands partis du Reichstag, ainsi que la plupart des députés du Reichstag, sont directement ou indirectement payés d'une manière ou d'une autre, disons tranquillement soudoyés, par la caste des magnats de l'argent ». [...]

« Pensez-vous qu'il soit opportun [demanda Hitler] que nous publiions les idées qui ont été présentées ici ? »

« Non, nous ferions l'unanimité contre nous parmi les capitalistes du monde entier et leurs gouvernements. Certains sentent déjà que l'abandon de l'étalon-or et de l'idée de garantie-or hante nos esprits, une chose qui, pour nous, est déjà si complètement abandonnée que nous n'en parlons même plus. Mais cela donne déjà aux grands de la Ruhr, de l'industrie lourde, du monde bancaire et surtout aux loges l'occasion de nous mettre en garde contre nous et nos principes économiques.

Nous verrons que ces gens parviendront, le jour où nous aurons droit, en tant que parti le plus fort au Reichstag, à la formation d'un gouvernement, à nous reléguer aux ministères qui n'ont rien à voir avec l'économie, et surtout à éliminer l'influence des personnalités qui ont justement donné naissance à nos idées d'économie sociale et qui pourraient les réaliser ».

« Je suis du même avis [remarqua Hitler]. Ce que j'ai toujours dit de nos projets et idées économiques s'applique donc aussi à ces choses : elles ne doivent pas être rendues publiques ».

Straßer demanda alors : « Mais que doit dire notre interlocuteur au Reichstag lorsque nous devons parler du programme de création d'emplois ? Je ne peux pas éviter de faire certaines déclarations ».

« Si des déclarations publiques doivent être faites à ce sujet, il est opportun que vous en discutiez auparavant avec Wagener et que vous vous mettiez d'accord sur ce qui doit et peut être dit. Mais en aucun cas le système révolutionnaire de gestion de l'argent expliqué aujourd'hui ne doit être mentionné ».

*(Wagener expose par la suite le programme de création d'emplois que Köhler avait présenté à Hitler et aux autres participants à cet entretien. Il se composait de neuf points :*

*réparation et rénovation de maisons d'habitation ainsi que de bâtiments agricoles ; création de nouvelles maisons pour les ouvriers agricoles ; acquisition et remplacement de machines dans l'artisanat et l'industrie ; développement de l'économie des transports ; développement de l'économie énergétique ; intensification de l'économie des matières premières ; organisation et planification étatique du commerce extérieur ; rationalisation de l'agriculture ; création de nouvelles terres et de terres à coloniser par le drainage de marais et de marécages ainsi que par le défrichement d'autres terres arables. Tous devaient être stimulés par des subventions ou des prêts de l'État selon différentes formules. – Note de Turner)*

Hitler s'est levé et nous a tendu la main, à Köhler et à moi. Straßer dit en riant :

« J'ai la tête qui tourne. Il faut que vous veniez chez moi un soir, Köhler. J'aurai alors du papier et un crayon ».

Hitler prit congé en disant : « J'attends maintenant la prise de pouvoir avec calme et confiance. Si les espoirs que le peuple allemand place en nous sont satisfaits par les faits, comme j'en ai eu l'impression ici, alors la profonde détresse de ce peuple durement éprouvé sera remplacée par un bien-être et une confiance sûre, qui constitueront la base d'un renouveau intérieur et culturel. Nous parviendrons alors à empêcher le déclin de l'Occident ».

# 41. Hitler trouve dans les migrations tribales une clé de la politique saxonne – Ses opinions sur les théories raciales – Les juifs, seul peuple « pur »

Un trimestre après l'entrée dans le gouvernement de Thuringe, Hitler m'a demandé de le rejoindre pour me dire qu'il était peut-être possible d'entrer dans le gouvernement de Saxe[1]. Le Gauleiter Mutschmann[2] avait indiqué que tous les partis bourgeois pourraient probablement être gagnés, à l'exception des démocrates. En outre, l'attitude de l'Ordre des Jeunes Allemands, qui a obtenu trois sièges au Landtag et s'était récemment fortement rapproché des démocrates, n'était pas encore claire.

Hitler me demanda, comme à l'époque pour la Thuringe, de mener les discussions nécessaires.

« En Saxe aussi, je préférerais occuper le ministère de l'Intérieur », dit-il. « Vu l'attitude adoptée jusqu'à présent par le gouvernement du Reich et les autorités de l'État à notre égard, il est toujours préférable que nous prenions en main le ministère de l'Intérieur. On a alors le pouvoir de police et le pouvoir exécutif. À ce moment-là, toutes les autres difficultés qui empêchent encore aujourd'hui l'ensemble de la fonction publique d'adhérer au Parti disparaissent également ».

En effet, même dans les années 1931/32, des fonctionnaires étaient parfois licenciés s'ils étaient membres du N.S.D.A.P. Même dans l'économie, un employé, surtout s'il occupait un poste élevé, devait le plus souvent garder le secret sur son appartenance, à moins qu'il n'ait par hasard un patron qui penchait lui-même vers le mouvement. Ce n'était pas le respect des ouvriers qui l'empêchait d'afficher ses opinions politiques, mais l'interdiction de son patron. Même un entrepreneur dépendant d'un crédit bancaire ou de fournisseurs ou de certains cercles d'acheteurs ne pouvait pas se déclarer en faveur du N.S.D.A.P. sans courir le risque de voir ses crédits résiliés ou ses livraisons ou commandes retirées. Dans la Reichswehr, le national-socialiste était considéré par les officiers plus âgés comme un ennemi méprisable de la patrie.

*(Wagener reproduit par la suite les explications de Hitler sur la « falsification » du concept de « démocratie » dans la République de Weimar, qui ressemblent fortement aux parties correspondantes de « Mein Kampf ». Wagener affirme que Hitler s'attendait déjà, à l'époque de Brüning, à ce que seuls Papen et Schleicher entrent en ligne de compte comme chanceliers du Reich dans un système présidentiel de plus en plus autoritaire. Afin de déjouer un putsch militaire, Hitler estime qu'il est nécessaire que les ministères de l'Intérieur du plus grand nombre possible de Länder soient occupés par des nationaux-socialistes, afin que le*

*N.S.D.A.P. ait la main sur la police. C'est pourquoi il souhaitait envoyer Wagener à Dresde afin d'entamer des négociations pour entrer dans le gouvernement saxon. – Note de Turner)*

Sur le chemin de Dresde, Hitler et moi sommes passés en voiture par Nuremberg, Bayreuth et Bad Berneck, où nous avons passé la nuit dans le bel hôtel Bube. Le soir, nous nous sommes assis ensemble et Hitler a abordé la question du gouvernement en Saxe. Nous avons alors évoqué la personne du Gauleiter Mutschmann :

« Je trouverais inquiétant d'envisager Mutschmann comme Ministre de l'intérieur en Saxe », dis-je. « Il n'est ni une personnalité, ni intelligent, ni habile. Tout au plus, il est autoritaire ».

« Vous avez raison. Il n'est pas question de le nommer ministre. Ce n'était d'ailleurs pas mon intention. Cette fois-ci, je voulais utiliser Straßer.

Vous voyez, à travers la personne de Mutschmann, nous voyons d'une part l'énorme mélange de tribus et même de races en Allemagne, et d'autre part l'importance du bon choix des hommes pour diriger le Parti dans les différents Gau.

Jusqu'au XII$^{e}$ siècle, la Saxe était peuplée de toutes sortes de tribus, parmi lesquelles je ne mentionnerai à l'est que les Wendes, c'est-à-dire une tribu slave, et à l'ouest et au sud-ouest les Erzgebirge et les Vogtländer. Ce sont tous deux des tribus germaniques primitives, que nous pouvons mettre sur un pied d'égalité avec les habitants de la forêt bavaroise, ainsi qu'avec les autochtones des versants nord des Alpes, du Jura souabe ou de la partie supérieure de la Forêt-Noire.

Ces personnes étaient autrefois les maîtres illimités de leur pays, vivaient dans leurs communautés claniques et tribales, et élisaient leurs dirigeants selon des principes démocratiques. Ils n'avaient aucun désir d'expansion ou de domination.

Des tribus germaniques étrangères sont arrivées de quelque part, en partie chassées de leur propre patrie, en partie dans le cadre d'une 'prise de possession', comme elles l'appelaient, en partie dans le cadre de grandes migrations de peuples, dont nous n'examinerons pas ici la cause.

C'est ainsi que les Thuringiens et les Saxons ont marché vers l'est, tout comme, un millénaire plus tôt, les Alamans et les Souabes avaient pénétré vers le sud dans la région située entre le Rhin et le haut Danube, et les Francs et les Bavarois dans les terres fertiles de la région du Main et dans le grand bassin du Danube bavarois et de ses affluents. Que cela se soit passé exactement comme je viens de l'esquisser, dans le temps, l'espace et les tribus, n'a aucune importance. Ce qui est certain, c'est que les envahisseurs avaient une culture supérieure à celle des autochtones et qu'ils possédaient de meilleures armes et une

volonté de domination plus forte.

Ils s'emparaient partout des terres qui avaient une valeur agricole, les partageaient et les colonisaient, repoussant les indigènes sur les versants les plus stériles des montagnes et des forêts avoisinantes ou les obligeant à travailler chez eux comme serfs.

C'est ainsi que ces anciens propriétaires du pays, refoulés, devenus non libres, en partie soumis en partie opprimés, portaient dans leur cœur une haine intérieure contre ces envahisseurs, haine qui, de façon étonnante, se manifeste encore aujourd'hui de façon plus ou moins aiguë partout où un mélange n'a pas eu lieu. [...]

La colonisation de la Saxe par des tribus germaniques plus développées n'a commencé qu'au XII[e] siècle. On peut suivre les époques avec précision si l'on se donne seulement la peine de comparer les dates gravées sur les portails de pierre des plus grands châteaux forts et châteaux de Saxe comme étant les années de construction. [...]

Nous avons donc affaire en Saxe à deux groupes d'habitants : les autochtones mécontents, lésés et en partie dépossédés, et les conquérants, les envahisseurs et plus tard les immigrés. Le premier groupe a un sentiment d'appartenance à la patrie, une fierté d'appartenance à la patrie, une conscience de sa terre et des coutumes qui lui sont propres, et il éprouve un rejet intérieur envers les autres. Les envahisseurs, quant à eux, n'aiment pas les autochtones parce qu'ils sont suspicieux, sournois, peu ouverts et malveillants. Et tout cela parce qu'ils ne connaissent pas leur histoire et ne la comprennent donc pas.

C'est seulement ainsi que, dans cette Saxe paisible et laborieuse, le dirigeant communiste Max Hölz[3], qui n'avait certainement aucune idée du communisme proprement dit, a pu mener les autochtones de la région de l'Erzgebirge à une lutte ouverte contre les envahisseurs qui siégeaient désormais partout en tant que propriétaires fonciers, châtelains et industriels, et qui faisaient travailler les habitants du pays, en fait légitimes, dans leurs entreprises contre de bas salaires de misère, comme le disait le mot d'ordre. La révolte de Hölz n'était pas une lutte du communisme contre le capitalisme, mais une vengeance des autochtones contre les conquérants ultérieurs, qui se sentaient désormais la classe des maîtres.

Jusqu'à récemment, la Saxe comptait le plus grand nombre de communistes et de sociaux-démocrates indépendants. Tous des autochtones. Parmi eux, seuls ceux qui ont réussi dans l'économie ou dans la fonction publique sont passés dans le camp des immigrés.

Si nous voulons maintenant rétablir la paix et l'ordre en Saxe et si nous voulons enterrer pour toujours cette hache de guerre entre la population autochtone et la nouvelle population, dans quel camp devons-nous prendre le Gauleiter ? Il n'y a aucun doute : dans celui des indigènes ! Si un représentant

des autres était le Gauleiter de notre mouvement, la masse du peuple serait d'emblée contre le mouvement. Car les autochtones se sentent également opprimés par notre mouvement. Et nous creuserions un fossé que nous devons combler en tant que socialistes. Mais si nous les ramenons à la liberté et à l'égalité, ils seront nos plus fidèles partisans. C'est pourquoi un autochtone doit être Gauleiter : Mutschmann, lui-même originaire du Vogtland.

Les immigrés sont inoffensifs. Ils ne savent rien des choses et ne s'en préoccupent pas. Ils se sentent soit autorisés à posséder leurs biens, soit assurés de leur profit économique. Si nous ne les attaquons pas, ils n'auront rien contre nous. Mais comme ils vivent dans la peur des indigènes, qui ne leur apparaissent que comme des communistes d'extrême gauche, et s'ils voient que nous faisons venir ces gens chez nous et les rééduquons pacifiquement, ils nous accueilleront même comme leurs sauveurs.

C'est pourquoi j'ai dû et pu nommer Mutschmann Gauleiter en Saxe. Le succès ne s'est pas fait attendre. En quelques années, le N.S.D.A.P. est devenu le Parti le plus puissant de Saxe. Et nous prenions notre électorat en premier lieu dans les rangs des communistes, des sociaux-démocrates et surtout des personnes qui ne votaient pas jusqu'alors et qui vivaient dans la discorde, car ils appartenaient en fait aux uns, mais ne voulaient pas se brouiller avec les autres. –

Et voilà que les partis de droite veulaient nous faire entrer au gouvernement. Mais nous devions être prudents. En tant que Gauleiter, Mutschmann était juste et bon. Mais en tant que Ministre de l'intérieur, il ne convenait pas. Mais je ne pouvais en aucun cas prendre quelqu'un de l'autre camp, c'est-à-dire un conquérant, un envahisseur, un immigré. Les autochtones l'auraient ressenti comme un abus de confiance, comme une trahison, comme la révélation d'une tromperie, et le Parti aurait perdu du terrain en Saxe.

C'est pourquoi j'ai dû choisir un parfait étranger, non pas un Prussien, mais un Allemand du Sud, et en tout cas quelqu'un qui fut encore plus valable pour eux et pour le Parti que Mutschmann, quelqu'un en qui les membres du Parti saxon voyaient donc encore plus un guide vers leur liberté, et que Mutschmann reconnaissait également comme 'appelé'. Et là, seul Straßer entre en ligne de compte ».

Ces déclarations ont permis une fois de plus de jeter un regard profond sur la vie intérieure d'Adolf Hitler, infiniment réfléchie, finement ressentie, consciente de ses responsabilités envers le peuple allemand et sa mission. Quelle connaissance profonde, quelle compréhension claire du contexte, quelle volonté noble, sublime et totalement désintéressée se trouvaient à la base de telles décisions ! Personne, pas même un membre du Parti, n'aurait pu imaginer à l'époque les pensées qui ont présidé à une proposition ministérielle aussi simple en soi, ni les considérations qui sont intervenues. [...]

Combien de fois m'est revenue en mémoire la suite de notre conversation à Berneck, au cours de laquelle nous avons abordé la question raciale.

J'avais parlé du fait que de tels problèmes de population, comme en Saxe, faisaient apparaître la propagande excessive des théories raciales comme préoccupante, voire dangereuse et nuisible.

« Ces théories raciales, telles qu'elles sont généralement interprétées et appliquées, sont tout à fait fausses », répondit Hitler. « Tout d'abord, des théories biologiques tout à fait primitives de la reproduction et de l'hérédité sont mélangées de façon hétéroclite avec des théories raciales, passées au crible de l'esprit de ceux qui veulent aller au fond des choses, puis prêchées comme une bouillie totalement non fermentée sous le masque de la connaissance scientifique, ou même livrées au papier, dans lequel chacun peut piocher ce qu'il veut. Il n'est pas étonnant que les personnes réellement perspicaces choisissent particulièrement les absurdités pour rendre absurdes toutes les sornettes sur la race.

Ne devrait parler de questions raciales que celui qui a lu auparavant Gobineau(4) et Chamberlain(5). Celui qui n'a pas le temps et la compréhension nécessaires pour cela prouve qu'il n'a pas le droit de participer à des débats sur ces problèmes profondément sérieux, totalement nouveaux pour la science sous cette forme et qui montrent l'histoire mondiale sous un tout autre jour.

Ce que l'on raconte souvent de nos jours sur ces choses me semble parfois ressembler au mauvais goût et à l'art de la décomposition de Freud, qui se fondent en soi également sur des constatations très justes, simples et jusqu'ici non reconnues par la science de la psychiatrie. Peut-être même Freud n'est-il rien d'autre que le représentant destructeur et déformant, le plus souvent dans le domaine de la psychologie sexuelle, de l'ambiguïté physique et psychique qui est née des mélanges raciaux.

Il va de soi qu'il existe différentes races chez les humains, tout comme chez les plantes et les animaux. C'est à la science qu'il appartiendra un jour de déterminer définitivement où il convient de commencer à utiliser le terme technique de « race » comme terme de distinction. Mais pas avant d'avoir fini d'étudier et de réfléchir à ces questions et de les avoir expliquées et démontrées dans tous les domaines des sciences pratiques et humaines. D'ici là, des décennies, voire des siècles, peuvent encore s'écouler.

Actuellement, outre les races blanche, jaune et noire, qui ne peuvent en aucun cas être considérées scientifiquement comme une classification raciale justifiée et fondée, on a l'habitude de désigner comme 'races', par exemple dans la race blanche, les sémites[27] et les aryens. Parmi les Sémites, on compte les Arabes, les Israélites, les Égyptiens, peut-être aussi les Perses, et probablement

[27] [NdT : les Sémites, qu'ils soient arabes ou juifs, ne font pas partie de la race blanche, les juifs le disent eux-mêmes d'ailleurs.]

encore quelques autres tribus. Parmi les Aryens, on trouve les Germains, les Latins, les Slaves, et aussi quelques autres, comme les Celtes.

On a l'habitude de désigner ces sous-groupes par le terme de 'peuples'. Il serait peut-être préférable de parler de familles de peuples. Car au fil des millénaires, ces peuples se sont multipliés et divisés depuis longtemps. Mais en raison de leur situation originelle, ils peuvent toujours être qualifiés de familles.

Ainsi, les Italiens, les Espagnols et les Français du sud forment une famille de peuples latins, les Danois, les Suédois, les Allemands et les Anglo-Saxons une famille germanique, les Ukrainiens, les Biélorusses, les Bulgares, les Yougoslaves et d'autres encore une famille de peuples slaves.

Mais ce n'est pas aussi simple et clair que je le dis. En effet, les migrations des peuples, le despotisme militaire romain, les grandes conquêtes telles que celles des Huns, des Magyars, des Tatars et des Turcs, les mesures dynastiques du Moyen-Âge et l'interdépendance des intérêts économiques des temps modernes ont entraîné des déplacements et des mélanges qui, en général, n'ont guère préservé les races « pures ». De fortes interactions, y compris dans le domaine biologique, se sont produites au sein des familles de peuples et des grandes races, c'est-à-dire les races aryennes, sémitiques, etc.

Il est particulièrement intéressant de suivre l'évolution des juifs. Ils sont une tribu du peuple d'Israël. Selon l'Ancien Testament, il y avait douze tribus. Toutes les autres ont disparu de la scène mondiale, seule la tribu de Juda s'est maintenue. Et nous pouvons dire qu'elle s'est même conservée pure dans une large mesure. Bien sûr, elle a cédé des membres en se mélangeant à d'autres peuples et races. Ils y ont disparu ou se sont fondus dans les autres. Mais le noyau de la tribu de Juda, que l'on désigne aujourd'hui à juste titre comme 'le peuple juif', est peut-être le seul peuple de notre histoire et de notre région méditerranéenne à être resté pur.

Comment cela a-t-il été possible, à quoi cela est-il lié, et quels en ont été les avantages ou les inconvénients ?

Si l'on veut approfondir ces questions, il est facile de se perdre dans les détails et de s'égarer. Rien qu'en lisant l'Ancien Testament, on se perd rapidement dans l'inconnu, sans compter qu'il est difficile à lire pour les nôtres, car il est écrit dans un style et une langue qui nous semblent étranges et qu'il est porté par un ethos matérialiste qui n'est pas le nôtre.

Mais l'essentiel me semble être là : en ayant leur propre religion, leur propre Dieu pour ainsi dire, en formant une communauté religieuse unie et en observant leurs propres coutumes et lois, les juifs ont conservé leurs spécificités raciales, leur éthique, leur vision du monde et, ce qui est le plus important, leur sang, leurs clans, leurs familles, totalement purs et inaltérés.

Ce n'est pas la communauté politique du peuple qui leur a permis de se

maintenir immunisés sur le plan racial, mais la communauté religieuse. Et la force de leur religion est qu'elle n'est pas seulement leur religion, mais aussi leur loi. Leur Dieu est leur maître et leur guide, la promesse qui leur a été faite est leur foi, qui les englobe tous et les fait vivre et tendre vers une direction unique, droite et immuable. Mais leur promesse n'est pas du tout une affaire religieuse, c'est une promesse politique, un objectif parfaitement mondain, la prédiction d'une prise de pouvoir purement terrestre, derrière laquelle rien d'autre ne vient et ne se tient, ni quelque chose d'éternel, ni quelque chose de divin, ni quelque chose de sublime qui pourrait aller au-delà de cette prise de pouvoir matérielle, s'élever au-dessus des objectifs de leur propre tribu et conduire l'humanité plus haut ou la développer davantage. Non, elle dit seulement : tous les peuples te seront soumis, leurs rois te serviront ! C'est le matérialisme le plus flagrant et l'impérialisme le plus despotique, qui porte en lui tout le sadisme du nomadisme parasitaire.

C'est ici que se trouve l'explication de la manière dont il a été possible à ce peuple de conserver sa pureté raciale. Il a reçu, par l'intermédiaire de Moïse et des hommes qui ont consigné et transmis la législation mosaïque, un code de vie et de conduite élevé au rang de religion, entièrement adapté à la nature de sa race et contenant, de manière simple et claire, sans dogmes ni règles de foi douteuses, de manière sobre et purement réaliste, ce qui servait l'avenir et l'affirmation de soi des enfants d'Israël. Tout est basé sur le bien de son propre peuple, rien n'est basé sur la considération des autres. Tout est né de l'instinct instinctif de la tribu nomade originelle qui parasitait avec ses troupeaux, son 'capital', les prairies de la vaste Arabie et qui, entre-temps, avait été contrainte, en raison de la désertification et de la dévastation progressives de ces terres, d'inventer une autre forme de 'capitalisme', celle du capitalisme monétaire, avec lequel ils continuaient à parasiter les terres bénies et les emplois des autres peuples de la terre. Et là où ils sont allés, ceux qui avaient été envoyés en avant, les animaux de tête, ont d'abord pris racine en adoptant les coutumes, les lois et même la religion des peuples hôtes. Ils s'appellent eux-mêmes 'les assimilés'. Puis, comme Joseph en Égypte, ils ont attiré à eux leur noyau racial, qui possédait dans leurs synagogues les cellules de force de la préservation et de la consolidation de leur race, et ce sous la protection et avec l'approbation, voire le soutien, des peuples qui devaient plus tard leur être soumis. Ils se nomment, aujourd'hui encore, 'les sionistes'. Les lois sur le mariage du judaïsme sont particulièrement claires et strictes. Le juif n'a pas besoin d'utiliser le terme de 'race'. Car pour lui, il n'y a que le 'juif' et le non-juif. Moïse appelle le 'non-juif' simplement l'étranger. J'ai lu ces termes plus en détail chez un prophète ou dans le Talmud, je ne sais plus où. Il y est dit que même le mariage avec une autre tribu israélite est interdit.

Celui qui enfreint cette règle se retire de la communauté du peuple juif pro-

prement dit et perd le bénéfice de l'aide matérielle et du soutien mutuels. En outre, le juif sait que, comme il est écrit, dans un tel cas, sa semence est maudite et deviendra tôt ou tard stérile.

Tout cela confère à la préservation de la race du peuple juif cette force immense que nous devons sans aucun doute reconnaître avec admiration. Si nous nous posons maintenant la question de savoir quels sont les avantages ou les inconvénients d'une telle préservation de la race d'un peuple, la réponse est encore plus difficile que celle de la première question. Car d'une part, nous voyons que dans notre espace historique, seuls les juifs ont réussi à se maintenir purs, et d'autre part, on ne peut pas tirer de conclusions hâtives des résultats de la sélection raciale juive pour les peuples et les tribus d'autres races.

Pour le judaïsme, ce maintien de la pureté a sans aucun doute eu de grands avantages. En utilisant et en développant son instinct de parasite nomade, il a développé en lui et en tous ses membres une capacité acrobatique à découvrir les points de l'ensemble du processus vital des peuples hôtes qui offrent la possibilité de greffe la plus facile et qui peuvent en même temps permettre et assurer une domination et un contrôle du cycle vital. Le mode de pensée totalement matériel des juifs a facilité cette tâche, et plus les idéaux d'un peuple sont élevés, plus il est facile pour les juifs de pénétrer l'économie de manière réaliste.

Il en va tout autrement chez tous les autres peuples que nous connaissons. Car ce sont tous des peuples sédentaires, qui pratiquent l'agriculture et l'élevage, et qui ne sont donc pas des parasites nomades. Ils ne possèdent justement pas ces caractéristiques particulièrement déterminantes pour le judaïsme. Ils ne font pas paître leurs bêtes sur les terres fertiles des prairies libres pour repartir lorsque le pâturage est utilisé, mais ils cultivent et sèment, et ils récoltent et vivent sur leur propre terre ferme, qui leur appartient, sur laquelle ils sont nés et ont été élevés, et dont les conditions météorologiques et la végétation ont marqué leur empreinte et celle de leur vie. Ils appartiennent à la terre et ne peuvent en être séparés.

Lorsque des étrangers pénètrent dans le domaine de leur tribu et de leur propriété tribale, ils sont perçus comme des intrus. Une lutte s'engage alors pour la terre, pour leur emploi et pour le fruit de leur travail. L'espace ne peut appartenir qu'à une seule personne. Soit l'habitant reste le maître, soit le conquérant prend possession de la terre et des gens. Dans ce cas, les deux restent dans le pays, mais l'un est le vainqueur, l'autre le vaincu. Et il se passe des générations, des siècles, pour que cette relation soit maintenue.

Seul le juif sait éviter le soupçon en tant qu'envahisseur qui veut priver l'indigène de sa terre. Il se tient à l'écart de toute acquisition de terre ! Il se contente d'utiliser son capital-argent pour profiter du succès du travail des autres, en le mettant à la disposition de tel ou tel contre des intérêts – et bien sûr une sécurité. On ne l'aime pas. Mais on a besoin de lui, ou du moins on

l'utilise. Et les indigènes l'utilisent comme les conquérants. Et c'est ainsi qu'il sait gagner la confiance des uns, contre les autres, et vice versa.

Nous voyons combien les différences sont énormes entre l'éthique, l'attitude face à la vie, le rapport aux gens, entre les juifs et les peuples sédentaires. On ne peut pas dire que ce que les uns font, les autres devraient l'imiter, ou que ce qui est considéré comme juste chez les autres, les premiers devraient aussi l'accepter. Ce sont vraiment deux « races » totalement différentes. De même, la notion de préservation de la pureté de la race ne peut jamais être transposée de l'exemple juif à l'exemple aryen, par exemple. Et ce qui était juste et possible là-bas peut être et peut être tout à fait inexact et même impossible ici ».

# 42. Hitler déclare les partis allemands – Le Christ comme annonciateur de la communauté du peuple – La théorie raciale est un « poison » pour la collectivité

*(Wagener poursuit sa reproduction des propos de Hitler sur le thème de la « race » : – Note de Turner)*

« Au sein de la race aryenne, la volonté et la disposition au mélange existent sans aucun doute. Il ne fait aucun doute non plus que la reproduction n'en souffre pas. Pourtant, et je reviens ainsi à mes premières remarques sur la Saxe, la forêt bavaroise et l'Allemagne du Sud, nous constatons que, malgré de multiples mélanges et mariages, un équilibre parfait entre la couche indigène et la couche conquérante n'a pas pu être atteint à l'époque du principat. En effet, la priorité des immigrés, qui revendiquaient le rôle d'aristocrates et se le voyaient accorder par les princes qui étaient de leur origine, était maintenue de manière convulsive par la loi et les droits, par le pouvoir policier et même par le mercenariat étranger.

Lorsqu'à la fin du XVIII[e] siècle, la révolution française commença à libérer les indigènes de la classe supérieure et que la démocratie déclara l'égalité des droits des deux groupes et l'érigea en loi, ce n'est pas comme si les tensions avaient cessé et que les deux parties se donnaient la main, mais c'est exactement le contraire : l'hostilité mutuelle pouvait alors vraiment s'exprimer, elle recevait même pour cela le droit démocratique. Il n'est donc pas étonnant que les groupes aient formé des partis séparés, qui s'opposaient désormais par ce qu'ils croyaient être des convictions politiques, mais qui en réalité avaient déterré la vieille hache de guerre qui semblait enterrée depuis des siècles.

Partout où, à l'époque des migrations, de l'Empire romain et des luttes de pouvoir et de peuples du Moyen-Âge, il y avait eu des mélanges, nous reconnaissons aujourd'hui, dans la lutte des partis politiques, la base la plus profonde des anciennes querelles. Ce ne sont pas en premier lieu des conceptions démocratiques, politiques ou économiques qui s'affrontent dans le cadre d'une pensée allemande des partis, mais la vendetta originelle de ces couches, que l'on appelle aujourd'hui la haine de classe, s'est à nouveau réveillée ! L'État des partis de Weimar nous en donne une image claire.

Commençons à droite avec les conservateurs, qui s'appellent maintenant les nationaux allemands. Dans de vastes régions, ils sont les envahisseurs, les immigrés, les colonisateurs, les conquérants qui veulent absolument maintenir la relation de leur suzeraineté avec les autochtones. Plus nous avançons vers

l'est de l'Allemagne, plus la prétention au rang de maître de ces hommes, dont les ancêtres ont sans aucun doute été un jour des pionniers de la germanité et les porteurs d'une culture occidentale supérieure, se fait sentir. La grande propriété foncière, la grande paysannerie, la noblesse, la fonction publique attachée à la tradition et les représentants de l'Église protestante sont leurs soutiens, et les parties de l'économie qui sont en mesure de tirer leur capital de l'ancienne propriété foncière en font partie. –

Vient ensuite le Parti populaire allemand, le Parti économique et les propriétaires, une fourmilière [sic] qui, du petit matin jusqu'à tard dans la soirée, se dépêchent d'aller et venir avec zèle et affairement sur les chemins de l'économie, s'interpellent à l'occasion, puis repartent en toute hâte, traînant parfois de lourdes charges, ou du moins une serviette qui contient, outre du pain beurré, des documents tout à fait secondaires, mais qui apparaissent sur le moment à l'intéressé comme de précieux gages pour satisfaire sa soif de profit ridicule et totalement insignifiante pour les affaires du monde. C'est le mélange de races de la variété la plus courante. Ils ne sont pas dangereux, insignifiants, apolitiques, sans force. Ils ne font que végéter. Ils n'ont ni propriété conquise, ni revendication indigène. Ils habitent dans les grandes et les petites villes, dans des maisons à étages ou individuelles, font du commerce de gros et de détail de biens de valeur changeante pour le profit, ou travaillent pour un salaire et assurent leur vieillesse par un droit à la retraite ou par une assurance-vie dont ils attendent avec impatience le début et le versement avec la profession de foi joyeuse du pilier de comptoir : le repos est le premier devoir du citoyen. –

Puis vient le centre : les personnes qui ont conservé l'esprit de soumission servile de l'époque du despotisme militaire romain à la domination ultramontaine de Rome jusqu'à aujourd'hui. De même que nous reconnaissons chez les nationalistes allemands la volonté germanique du maître et l'esprit du protestantisme contre la dogmatisation de la foi et le bâillonnement de la conscience, nous voyons là les peuples et les tribus éduqués peu à peu, sous la surveillance des légions soudanaises et autres, à l'obéissance sans volonté à l'autorité, et qui plus tard, au lieu du casque de guerre d'un centurion, ont automatiquement obéi au chapeau de cardinal et d'évêque d'un légat pontifical. Le Limes est la limite géographique de ce pouvoir central. Les véritables combattants qui vivaient encore autrefois dans cette région ont été tués ou expulsés par l'Inquisition et le bûcher des sorcières. Le Parti n'est donc pas un groupe d'Allemands fiers de leurs convictions politiques et de leurs opinions, mais c'est le grand troupeau de la bergerie de Rome, malheureusement privé de liberté par son histoire. –

Reconnaissez-vous le problème racial dans ces partis, Wagener ? Je ne peux pas l'exposer autrement, je ne peux pas non plus le prouver, je ne fais que le voir, mais je le vois aussi clairement que je vous vois devant moi ! Vous me

suivez ? Vous devez le faire, sinon vous ne pourrez pas régler la situation en Saxe ».

« Je suis mot pour mot. Continuez à parler », ai-je dit.

« J'en viens maintenant aux démocrates. Encore une fois, une stratification raciale : les juifs et les juifs artificiels. Car chaque démocrate de cette direction du Parti est en fait un juif artificiel.

Ce Parti, qui porte l'appellation 'démocratique' de manière totalement injustifiée, est lié et intéressé au niveau international. Il utilise le parangon de la démocratie pour masquer l'absence de toute idée nationale. Le terme 'peuple' est pour lui quelque chose de méprisable, quelque chose soit de petit-bourgeois, soit de chauvin, soit même de militariste. Ces trois caractéristiques sont combattues et rejetées avec mépris par le Parti démocratique. Ce ne sont pourtant que des slogans qu'ils ont eux-mêmes découverts pour désigner ce dont ils se privent dans leur dépravation intellectuelle et morale et qu'ils combattent donc. Ils parlent d'eux-mêmes d'européanité et de citoyenneté mondiale, se réclament de Goethe, et ne me paraissent être qu'une tumeur puante au sein du peuple dont ils vivent pourtant du travail et de l'assiduité et dont ils utilisent les prestations dans tous les domaines à leurs propres fins et objectifs.

Ce sont le plus souvent des métis, au deuxième ou troisième degré, non seulement avec des juifs, mais aussi avec tout sang d'autres pays et continents. Mais ils maîtrisent le système bancaire, les groupes et les trusts, ils possèdent les relations les meilleures et les plus directes avec l'étranger, et prouvent leur mépris de l'homme allemand en ayant toujours à la bouche ce que fait l'Anglais, ce que l'Américain considère comme juste, et ce qui, chez l'Allemand, est mauvais, inférieur, prolétaire et justement authentiquement allemand. Ce faisant, ils se rallient sans condition à la direction juive.

Dieu merci, le peuple allemand, dans sa grande majorité, a un sens très fin de qui fait partie du peuple et de qui s'en exclut. C'est pourquoi ce Parti n'a aucun soutien au sein du peuple. Il n'a de soutien qu'en dehors du peuple. C'est pour cette raison que les grands maîtres de ces étrangers au peuple ont décidé de changer de nom. Ils s'appellent désormais 'Parti d'État'. Cela correspond parfaitement à leur pensée. Car pour eux, l'État n'est pas l'organisation autogérée d'un peuple, mais seulement une direction générale qui, pour des raisons de prospérité économique, cherche avec plus de zèle à conclure des contrats de pool et d'intérêt avec d'autres directions générales qu'à se préoccuper de ses propres fidèles, de leur bien-être et de leur malheur, de leur niveau et de leur avenir.

Mais les fils de ces gens, leur jeunesse en pleine croissance, sont en partie impressionnés par les évènements populaires et se détournent avec dégoût de leurs pères. L'école, le sport et les mouvements de jeunesse les mettent en

contact avec les jeunes de parents à la pensée allemande. C'est ainsi qu'un exode se fait bientôt sentir. Dans leur pensée mécanique, les dirigeants du Parti ont donc cherché un moyen d'offrir à la jeunesse quelque chose de similaire à la S.A. ou au Stahlhelm ou au Rotfront, par exemple. Et c'est là qu'ils ont pris en charge le financement et la direction de la Reichsbanners Schwarz-Rot-Gold, ainsi que l'ensemble de l''Ordre des jeunes Allemands'.

Ces incapables ! Ils ne se doutent pas de leurs instincts raciaux ! Ce qui se développe dans leurs cercles en tant que jeunesse consciente d'elle-même, se sentant allemande, aimant la liberté et le sens de la communauté, va là où cela est cultivé. Ce qui ne veut que simuler un sentiment national, ce qui est intérieurement étranger au peuple et de moindre valeur caractérielle, se retrouve là où l'on ne fait que simuler. C'est là que les gens se divisent ! Les uns suivent les drapeaux lumineux portant l'inscription : foi, fidélité, héroïsme, les autres se cachent derrière les lambeaux noir-rouge-jaune de l'autosatisfaction et se trompent mutuellement avec des mensonges, de la lâcheté et de l'hypocrisie ! Et ce sont eux : 'les démocrates' !

J'en viens maintenant aux sociaux-démocrates. C'est là que nous trouvons la grande masse du bon peuple allemand, travailleur et laborieux, de toutes les tribus et de toutes les couches sociales, que j'ai pris en affection, que j'aime, avec laquelle je me sens uni, soudé jusqu'aux dernières fibres, à laquelle j'ai donné ma vie, ma force, mon travail, ma volonté, mon espoir et ma foi ! Cette grande et immense masse du peuple, c'est en fait le peuple lui-même ! J'ai travaillé avec lui sur les chantiers, j'ai souffert de la faim avec lui en tant que chômeur, j'ai été avec lui dans les tranchées, je le connais, ce peuple magnifique ! Mais il suit actuellement de faux dirigeants ! Au lieu que ceux de droite tendent la main au peuple, la main du frère, la main du compagnon du peuple, au lieu que les hommes de même sang, de même tribu, de même destin s'offrent au peuple comme guides, ils le repoussent, ils l'exploitent seulement comme on exploite des esclaves, et se détournent quand ils voient sa détresse, de sorte qu'il doit se remettre entre les mains d'autres guides, même étrangers à la race. Ceux-ci les remplissent maintenant de haine contre leurs propres camarades du peuple, de sorte qu'ils ne voient plus en eux que des exploiteurs, des oppresseurs, des capitalistes, des seigneurs arrogants, auxquels rien ne les lie plus que l'infâme contrat salarial qui ne donne à l'homme au travail que ce qui lui permet de conserver sa force de travail pour les services des autres.

Quel péché contre le sang ont commis ces insensés politiciens juridiques !

Si, à partir de cette constatation, nous examinons la question des avantages et des inconvénients d'une séparation des races et des tribus dans notre patrie allemande, nous ne voyons que des inconvénients ! En soulevant les problèmes raciaux, le peuple allemand ne ferait que se diviser encore plus, se dresser les uns contre les autres, s'atomiser et devenir ainsi insignifiant en politique étran-

gère. C'est pourquoi j'ai déjà interdit à plusieurs reprises, et j'interdirai à nouveau avec la plus grande fermeté, lors de la prochaine réunion des Gauleiters, que l'on parle et écrive sur la doctrine raciale et les problèmes raciaux. C'est exactement le contraire que nous devons faire ! *Volksgemeinschaft*, communauté du peuple, communauté du peuple, doit être notre cri de guerre ! Tout ce qui unit et relie les couches sociales doit être mis en avant, entretenu et encouragé, et tout ce qui les sépare, tout ce qui fait ressurgir les anciens préjugés, doit être évité, combattu, éliminé. Nous devons réparer les erreurs qui ont été commises de part et d'autre. Nous devons prêcher comme le Christ : 'Vous êtes tous frères ! Aimez-vous les uns les autres !'

Nous seuls pouvons et devons être au clair sur les questions raciales, vous et moi, et Rosenberg et encore un ou deux autres. Car elles sont pour nous une clé et un guide. Mais pour le grand public, c'est un poison ! Et en plus, cela ne fait qu'éveiller des complexes d'arrogance ou d'infériorité. Et ils sont le moyen le plus sûr de détruire une communauté nationale.

Donc, même si j'admire les lois des juifs pour la préservation et la pureté de leur race, je dois être d'avis que les théories raciales, si elles deviennent le contenu du débat public, peuvent être un malheur national plutôt qu'une bénédiction.

Nous devons accepter le mélange des sangs tel qu'il est. Nous ne devons pas dire qu'un sang est pire qu'un autre, qu'un mélange est meilleur qu'un autre. Nous devons au contraire emprunter d'autres voies pour faire naître quelque chose de plus élevé de cette masse grise. Nous devons essayer de faire remonter à la surface, d'éveiller, d'entretenir et de développer les qualités positives, les qualités précieuses des personnes vivant en Allemagne, et nous devons trouver les moyens d'empêcher la reproduction de ce qui est mauvais, de ce qui est inférieur, des dispositions criminelles et décadentes et des maladies héréditaires nuisibles au peuple.

Et puis, nous devons éduquer les jeunes à la beauté du mouvement, à la beauté du corps et à la beauté de l'esprit. Le sport, l'entretien du corps, l'endurcissement, la présentation publique de jeux et de compétitions et une renaissance des arts du spectacle selon les anciens modèles grecs contribueront à ce qu'une jeune fille voie à quoi doit ressembler et se présenter un homme qui lui convienne et lui appartienne, et à ce qu'un garçon sache ce qu'est pour lui l'idéal féminin. Il se détournera alors de lui-même des formes de jeu de marionnettes coquettes, des cheveux teints, des visages peints, des lèvres maquillées et des ongles rouges.

Et cette sélection sera d'autant plus évidente que nous rassemblerons et souderons le peuple allemand. Dès le plus jeune âge, au jardin d'enfants, à l'école primaire, dans les jeunesses hitlériennes et au B.d.M., toutes les couches sociales doivent se rencontrer. Il ne doit pas y avoir de différence entre les

riches et les pauvres, entre les classes supérieures et les classes inférieures, entre les villes et les campagnes, entre les employeurs et les employés, mais seulement une différence entre ce qui est décent et ce qui ne l'est pas, entre ce qui est camarade et ce qui ne l'est pas, entre ce qui est franc et ce qui ne l'est pas, entre ce qui est vrai et ce qui est mensonger, entre ce qui est brave et ce qui est lâche et entre ce qui est sain et ce qui est malade.

Lorsque cette jeunesse grandira, elle jettera d'un coup de pied toute cette pagaille de partis par-dessus bord et choisira dans chaque circonscription un homme, un seul, qui la représentera et ira pour elle au Reichstag. Ce sera alors la vraie démocratie ! Et il serait risible que parmi ces élus, il n'y en ait qu'un seul qui ne soit pas vraiment un modèle et un archétype, le représentant d'un esprit allemand, d'un homme allemand, le représentant de ce même peuple allemand qui, de génération en génération, se détache de plus en plus de la boue envasée, dans l'Europe où patauge encore actuellement le vieux monde ».

Soudain, Hitler dit d'une voix un peu étouffée :

« Parfois, j'ai le sentiment qu'il ne nous est pas encore donné de vivre ce grand avenir, comme si seule une génération à venir serait mûre pour mettre en œuvre nos pensées et nos plans. – Mais notre tâche sera alors de jeter les bases de cette communauté nationale et de guider en particulier la jeunesse allemande sur le chemin qui mène à cet objectif. Cela ne se fera pas sans lutte ! Nous devons en être conscients. Tout ce que l'on entreprend ne sera pas toujours couronné de succès. Il y aura des revers, comme nous en avons connu au sein du Parti, des coups de marteau s'abattront sur nous. Mais c'est sous eux et grâce à eux que le fer et l'airain dont est fait le peuple allemand seront forgés et martelés, et ils deviendront durs, durs comme l'acier, durs comme l'acier ! C'est ainsi que naîtra cette épée magnifique, d'un bleu étincelant, qui ne se brisera plus et ne faillira plus jamais : l'Allemagne, le peuple allemand ! Et ce peuple sera l'épée de Dieu ! » –

Si l'on compare ce qui a été réalisé ou du moins commencé plus tard par le fameux N.S. Rassenamt (Office national de la race) sous Himmler et Darré avec ce que Hitler voulait vraiment, on est tout aussi étonné que pour tant d'autres choses qu'il avait bien comprises, mais qui, entre les mains d'autres personnes, sont devenues de véritables absurdités. [...]

# 43. Une leçon de « Rienzi » – Parti de masse au lieu d'« Ordre » – Cibles principales : Parti populaire allemand et Parti économique

*(Dans le paragraphe suivant, Wagener rapporte que sa mission en Saxe n'a pas été couronnée de succès. Une participation du N.S.D.A.P. au gouvernement n'aurait été possible que par une coalition avec tous les partis de droite, et une partie du Parti saxon, dirigé par le Gauleiter Mutschmann, aurait refusé toute collaboration avec les nationaux allemands. – Note de Turner)*

Lorsqu'à Berlin, où il était parti en avance, j'ai rapporté à Hitler mes impressions et l'absence de résultat de mes entretiens à Dresde, il m'a dit :

« En fait, c'est ce que je pensais. Seules les menaces d'interdiction de Brüning m'obligent à prendre pied dans les gouvernements des Länder. Mais la Saxe est justement un faux objet.

De plus, c'est là que le dilemme auquel nous serons confrontés à plusieurs reprises se manifeste avec le plus de force : au lieu de pouvoir pactiser avec les gens de la social-démocratie, nous devons pactiser avec les partis de droite. C'est à chaque fois une erreur. Et c'est pourquoi nous ne devons pas commettre cette erreur trop souvent. Au contraire, nous devons absolument travailler avec des forces accrues pour atteindre l'objectif de gagner la majorité au Reichstag. Ce n'est qu'ainsi que nous resterons intérieurement fidèles à nous-mêmes et que nous n'aurons pas à tenir compte de groupes dont la nature nous est étrangère et doit donc nous peser ». [...]

Alors que nous nous apprêtions à rentrer à Munich, Hitler me dit que je devais faire constater ce qui serait joué le soir suivant dans les opéras de Nuremberg, Weimar et Dresde. Ensuite, l'itinéraire devait être déterminé. Schaub téléphona aux trois directions des Gau et m'informa qu'aucun opéra ne serait donné à Nuremberg, mais qu'il y aurait « Rienzi » à Weimar et « Der Rosenkavalier » à Dresde.

En racontant cela à Hitler, j'ai ajouté :

« Vous devez accorder moins d'importance à Rienzi ».

Il s'indigna alors :

« Pourquoi ? Je l'aime particulièrement ! Pourquoi une telle réflexion ? »

« J'ai pensé que vous seriez peut-être mal à l'aise en assistant à la représentation d'un homme du peuple qui s'était érigé en chef de ce peuple et qui finit par périr à cause des intrigues de son entourage ».

Il m'a alors souri de façon comique, en disant :

« J'observe au contraire peut-être toujours les erreurs que l'on pourrait commettre, – pour les éviter ensuite ».

« Rienzi a été trahi par les conservateurs, par la noblesse, par les grands de la propriété et de l'économie auxquels il avait tendu la main », ai-je rétorqué.

« Mais il n'avait pas son propre Parti derrière lui », fut la réponse.

Le sujet n'a pas été abordé plus avant. Nous sommes allés à Weimar et avons assisté à une excellente représentation de Rienzi. Lorsque nous nous sommes retrouvés au Zum Elephanten, où Frick et Sauckel s'étaient également rendus, Hitler a dit :

« Nous devons rendre le Parti encore plus fort, le consolider intérieurement, et l'immuniser non seulement contre les influences internationales du communisme destructeur, mais aussi contre le nationalisme réactionnaire de droite. Avec ce nationalisme, qui n'a rien de commun avec le national-socialisme, de faux dirigeants, de faux conseillers et de fausses idées arrivent à la surface. Et il n'y a pas plus de distance entre les fausses idées et le renversement réactionnaire qu'entre les idées communistes et la révolution bolchevique. Le renversement réactionnaire signifierait et aurait pour condition préalable une trahison de notre part, de nos connaissances, de nos objectifs, et donc du peuple allemand. – Je suis quand même content d'avoir entendu Rienzi. Comme vous m'en avez parlé hier, j'ai été particulièrement attentif.

Il ne fait aucun doute que nous marchons sur le fil du rasoir. Mais plus nous élargirons la base du Parti, plus le chemin sera facile et simple pour nous, et moins il sera dangereux pour le peuple allemand ».

« Voulez-vous abandonner l'idée de limiter le nombre des membres du Parti à 2½ ou 3 millions au maximum ? », demanda Frick.

« Je ne suis pas très au clair à ce sujet. En fait, le Parti devait devenir avec le temps une communauté des meilleurs, des plus sûrs de leur objectif, de ceux dont la vision du monde ne faisait aucun doute. C'était mon objectif. Il devait être la même chose que la Loge pour la démocratie anglaise et américaine, disons plutôt pour la démocratie mondiale : un 'Ordre'.

Mais vu l'évolution de la situation politique en Allemagne, ce n'est pas encore possible. Ce sera peut-être un objectif lointain. Car dans un premier temps, nous n'avons pas encore le pouvoir gouvernemental entre les mains. Le conquérir doit être notre premier objectif. Et pour cela, nous ne pouvons pas faire l'impasse sur la nécessité de posséder la majorité absolue au Reichstag. Mais cette tâche ne peut pas être accomplie par un Ordre, mais seulement par un Parti, c'est-à-dire un mouvement de masse ».

« Mais la Loge règne aussi sans condition dans les démocraties occidentales, malgré la limitation du nombre », remarquai-je.

« Mais cela fait des siècles qu'elle y travaille ! » rétorqua Hitler. « Nous n'avons pas autant de temps. Nous vivons au milieu du tournant qui mène de l'individualisme et du libéralisme économique au socialisme. Déjà, à l'Est, le pendule a largement dépassé son objectif et s'est déplacé vers la gauche ».

« Comme il s'agit d'un pendule – et tous les mouvements de ce genre dans le monde se déroulent par vagues ou sous forme de pendule – », a lancé Frick entre-temps, « il revient, il doit revenir. Nous devons donc nous préparer à l'attraper ».

« Allons-nous dépendre du pendule ? » demanda Sauckel.

« Que nous le voulions ou non, le pendule oscille [répondit Frick]. Il ne sert à rien de le suivre, et nous ne pouvons pas non plus accélérer son mouvement. Nous pouvons seulement éveiller, préparer, créer la compréhension du pendule. Lorsqu'il revient, il trouve un champ énergétique qu'il est peut-être en mesure de retenir, comme un aimant. C'est là, à mon avis, que réside notre mission ».

« Mais en dehors de ce pendule qui oscille entre individualisme et socialisme », dit Hitler, « l'histoire mondiale suit également son cours. Et elle a placé l'Allemagne dans une situation qui exige une issue, une solution et un sauvetage.

Je suis déjà d'accord avec la création du champ énergétique, Frick. Mais en outre, il faut agir politiquement. Et si l'Allemagne ne dispose pas d'une direction forte capable de préparer le champ énergétique, le moment du retour du pendule sera certainement manqué. Nous entrerons alors dans une nouvelle ère de réaction. Et nous ne pouvons pas savoir si les hommes et les connaissances seront alors disponibles pour le retour du pendule vers la gauche. En tout cas, quelques décennies se seront écoulées et d'immenses dégâts auront pu être causés ».

« Que les deux doivent se produire », remarquai-je entre-temps, « ne fait aucun doute. Mais pour l'instant, partout en Allemagne, nous ne pouvons former des gouvernements qu'avec la droite, avec ceux qui ont aussi trahi Rienzi. Avec eux, le champ d'énergie ne peut guère être créé. Ils favoriseront plutôt le retour du pendule tout à fait à droite et, si nous voulons alors faire autrement, ils nous enfonceront un poignard dans le dos ».

« C'est pourquoi le Parti doit devenir suffisamment fort pour pouvoir prendre seul le pouvoir », constata définitivement Hitler. « Et c'est notre tâche pour les prochains mois : nous devons prendre aux autres partis suffisamment d'électeurs pour obtenir la majorité ».

« Jusqu'à présent », a déclaré Frick, « nous avons gagné en premier lieu trois groupes d'électeurs : premièrement, les soldats du front et tous ceux qui sont remplis de l'esprit du soldat du front ; deuxièmement, la grande masse de ceux

qui ne votent pas, c'est-à-dire ceux que les faibles programmes des anciens partis n'incitaient pas à voter, et troisièmement, la jeunesse en âge de voter, qui voit dans l'échec des anciens partis une grande portion de la responsabilité du malheur national et qui ne veut plus confier son destin à un comité de parti, mais à un chef ».

« Cette confiance est en même temps une obligation pour nous », poursuivit Hitler. « C'est pourquoi nous ne devons pas nous croiser les bras et attendre qu'une plus grande jeunesse ait grandi et que nos électeurs actuels aient des cheveux blancs, mais nous devons oeuvrer pour que, dans un avenir pas trop lointain, nous puissions prendre le gouvernement et agir. Plus le nombre de chômeurs augmente, plus le système de Weimar s'avère impossible, plus vite nous devrons prendre les choses en main.

Nous devons adapter notre tactique à cela. Nous devons préparer notre campagne électorale pour le prochain tour de manière à prendre des électeurs aux autres partis. Jusqu'à présent, nous avons évité cela. Nous n'avons mené nos attaques que contre le communisme et le marxisme, ainsi que contre le système de Weimar et son gouvernement. Maintenant, nous devons attaquer les partis, et ce selon le principe de la moindre résistance. Notre attaque doit être dirigée d'abord contre le plus faible ».

« Ce sont le Parti populaire allemand et le 'Parti économique' », dit Frick.

« Bien. Prenons d'abord le Parti populaire allemand. De quels slogans avons-nous besoin pour ébranler la confiance contre sa direction et son programme ? »

« Puisque le Volkspartei est le Parti du gouvernement, il ne peut pas être difficile de souligner qu'il est en partie responsable de l'absence de résultats du travail gouvernemental. Locarno, l'accord Dawes et le plan Young sont l'œuvre des dirigeants du Parti. L'échec de l'accord douanier avec l'Autriche accable le Dr Curtius(1). Les ordonnances d'urgence de Brüning, en particulier la quatrième, sont la preuve de l'incompétence et de l'amateurisme économique, y compris des conseillers du Parti populaire allemand(2).

De plus, j'ai le sentiment que le Parti a de toute façon perdu son assise interne. Au Reichstag, les députés du Parti viennent de plus en plus souvent me voir pour discuter d'un rapprochement avec nous. Si nous menons correctement notre propagande, dans le domaine politique et économique, le succès est assuré à mon avis ».

« Je donnerai les instructions nécessaires à Munich », conclut Hitler. « Wagener, vous commencez immédiatement ce travail dans le secteur économique. La presse et les thèmes de réunion doivent être spécialement harmonisés pour les anciens membres du Volksparteil. Mais nous ne devons jamais nous écarter de nos objectifs, jamais un mot ne doit être prononcé, jamais une promesse ne doit être faite qui ne puisse tenir devant notre conscience ! Car

notre force ne réside que dans notre clarté inconditionnelle et dans l'immuabilité de notre programme ». –

Pour illustrer le résultat de cette décision et du travail qui s'en est suivi, je citerai les chiffres suivants : lors des élections au Reichstag du 14.9.30, le Parti populaire allemand avait 30 sièges, le N.S.D.A.P. 107. Les nouvelles élections du 31.7.32 n'ont donné que 7 sièges au Parti populaire et à nous 230. Le Parti populaire avait perdu environ trois quarts de ses sièges. Les électeurs s'étaient manifestement reportés sur nous.

Après ces élections au Reichstag, nous avons attaqué le « Parti économique ». Il avait d'abord encore 23 sièges. Grâce à notre travail d'information planifié, nous sommes parvenus à un résultat tout à fait étonnant : le parti a disparu du Reichstag lors des élections suivantes, à l'exception de deux sièges, et le 6 novembre 32, il a complètement disparu[3].

# 44. La mort de Geli Raubal – Hitler parle du mariage, de Dieu et de l'industrialisation – Il est devenu végétarien

Au printemps[1] 1931, un évènement s'est produit qui a exercé une forte influence sur Hitler et sur toute sa conception de la vie.

Sa nièce, Geli Raubal[2], qui tenait la maison d'Adolf Hitler avec sa mère et qui, avec son goût indéniable et sa joie de vivre débordante, était devenue un facteur indispensable pour Hitler dans la Prinzregentenstrasse, mourut de sa propre main d'un coup de pistolet.

Hitler avait alors toujours un pistolet chargé sur sa table de nuit ou sur son bureau. Il devait en effet toujours s'attendre à ce que des desperados des partis de gauche s'introduisent un jour dans son appartement, comme ils l'avaient fait avec Horst Wessel, pour l'éliminer. Les menaces et les lettres d'avertissement ne manquaient pas.

Quand Hitler partait en voyage, il confiait toujours son pistolet à sa nièce, qui avait pris l'habitude de le poser sur son bureau et sa table de nuit.

Un soir, alors que Hitler prenait le train-couchette pour Berlin, on lui apporta dans le compartiment de Saalfeld, aux premières heures du matin, un télégramme annonçant que Geli s'était tiré une balle. Il descendit à la station suivante et se dépêcha de retourner à Munich en utilisant le train et la voiture, où il venait d'assister à l'autopsie du corps. Il s'agissait de déterminer pour le tribunal s'il s'agissait d'un meurtre ou d'un suicide, d'une intention ou d'un hasard. Le médecin l'autorisa à y assister.

Celui qui assiste pour la première fois à l'ouverture d'un cadavre ne peut s'empêcher d'éprouver une certaine horreur et un certain effroi. Le fait qu'un être qui, jusqu'à présent, était proche de soi en tant qu'être humain et avec le cœur par-dessus tout, ne soit constitué que de morceaux de chair et de parties de cadavre sous le couteau du médecin qui pratique la dissection, repousse terriblement et creuse dans les sentiments et la sensibilité, de sorte qu'il est impossible de l'effacer pendant des années, peut-être pour toute la vie.

Le suivi de la trajectoire du tir a révélé que l'arme était apparemment tenue dans la main gauche, le canon vers le corps. Comme Geli était assise à son bureau et écrivait une lettre tout à fait anodine qui n'était pas encore terminée, on peut supposer qu'il lui est venu à l'esprit de prendre le pistolet et de vérifier s'il était chargé, ce qui a apparemment fait partir le coup et l'a atteint en plein cœur. Elle était tombée de sa chaise de bureau, l'arme à la main, et avait été retrouvée par sa mère. Il s'agissait donc sans aucun doute d'une coïncidence

très malheureuse.[28]

Hitler s'est complètement isolé du monde extérieur pendant plusieurs jours. Il se sentait responsable, car il avait confié son pistolet à sa nièce.

Huit jours plus tard, alors que je me trouvais avec lui à Nuremberg, j'ai remarqué qu'il ne mangeait pas de viande. Moi-même, j'avais malencontreusement commandé du goulasch. J'ai remarqué que Hitler luttait contre la nausée lorsque j'ai pris la viande dans mon assiette, sans me douter du lien entre les deux. Soudain, il se leva et dit :

« Je vais m'asseoir là-bas. Venez donc aussi lorsque vous aurez fini de manger ».

Le soir, son humeur maussade s'est exprimée. Aucune conversation ne s'est engagée. Il se contentait de regarder le journal et de regarder devant lui. Ce n'est que très tard qu'il a commencé à poser de brèves questions et à parler sans contenu. Jusqu'à ce qu'il semble enfin maître de lui et dise :

« La femme joue tout de même un rôle plus important dans la vie d'un homme qu'on n'est enclin à le reconnaître, si on ne s'en prive pas. Certes, j'ai surmonté le besoin de posséder physiquement une femme. Mais ce que valait pour moi la main aimante d'un être féminin proche de mon cœur, et ce que signifiaient pour moi les soins permanents dont elle m'entourait, je ne le réalise que maintenant, là où cela me manque. Mais le plus grand vide, un vide béant, je le ressens quand je m'assois le matin pour prendre mon petit-déjeuner et quand je rentre à la maison à midi ou le soir et que je suis en fait seul, tout seul. Pourtant, ma sœur est là, comme avant, et cherche à remplacer ce que Geli était pour moi.

Mais Geli était bien plus que cela pour moi. Son rire joyeux était toujours une joie sincère, son bavardage inoffensif était un plaisir pour moi. Même lorsqu'elle s'asseyait tranquillement à mes côtés pour faire des mots croisés, j'étais entouré d'un sentiment de bien-être qui a maintenant cédé la place à un sentiment glacial de solitude ».

Hitler fit à nouveau une pause et parla ensuite, comme s'il était seul :

« Jusqu'à présent, j'avais encore des liens avec le monde, – apparemment je les avais encore, je ne le savais même pas. Maintenant, tout m'est retiré. Maintenant, je suis complètement libre, à l'intérieur et à l'extérieur. Peut-être que cela devait être ainsi. Maintenant, je n'appartiens plus qu'au peuple allemand et à ma mission. – Pauvre Geli ! Elle a dû se sacrifier pour cela ». Ce faisant, un trait si profondément humain de tristesse et de compassion s'empara de son visage que l'on oublia complètement le génie qui l'habitait pour ne voir devant soi que l'homme Adolf Hitler.

[28] [NdT : Julius Schaub en parle dans ses notes, voir *Julius Schaub, dans l'ombre de Hitler*, didi18edition.com]

« J'ai aussi changé d'avis sur le mariage. Maintenant seulement, je pressens à quoi je dois renoncer en renonçant au mariage. Mais je dois y renoncer. C'est maintenant que je comprends qu'il ne peut en être autrement et pourquoi.

Un mariage est un engagement qui, s'il est authentique, n'a besoin de la confirmation de l'État que pour des raisons juridiques, et de la bénédiction de l'Église que pour des raisons de foi ou de suggestion. Car un mariage authentique est lui-même une religion. Mais comme de nombreux mariages sont des mariages d'intérêt, des mariages de convenance, des mariages forcés ou des mariages sexuels, il est nécessaire et juste que les Églises et l'État s'occupent de ces mariages afin de les conduire inévitablement vers ce qu'ils n'étaient peut-être pas au départ, mais qu'ils devraient être.

Si je devais me marier, ce ne pourrait être qu'un vrai mariage. Mais ce serait un engagement dans une autre direction que celle de ma mission. Une chose devrait en souffrir, et même une autre devrait être mise de côté, soit ma mission, soit mon mariage. Ou bien je trahirais tous ceux qui m'ont suivi jusqu'ici dans mes pensées et mes objectifs, je trahirais le mouvement que j'ai créé, en fin de compte le peuple allemand tout entier, et je me sentirais comme un traître, – ou bien je trahirais ma femme de ses droits, le mariage de son sens sacré, l'ordre mondial divin de son exigence, et je me sentirais comme un adultère.

En effet, selon l'ordre divin du monde, le mariage est tout d'abord, d'un point de vue tout à fait primitif, l'union de deux cellules afin d'engendrer de nouvelles cellules dans le but de maintenir la construction et le développement de la création divine. Plus un être vivant est développé, plus il a pour mission d'élever, d'éduquer et de développer le nouvel être jeune, afin qu'il puisse remplir la tâche qui lui incombe dans le monde, dans l'univers. Et sa tâche résulte de l'hérédité, de l'éducation, de la formation, de l'éveil des forces éthiques et morales en lui, et peut-être d'un destin ou d'une vocation.

L'éducation et la formation occupent pleinement un couple de parents. Car ce que le père accomplit par son travail, et ce que la mère y ajoute par son travail, ne peut servir que deux points de vue fondamentaux : premièrement, l'accomplissement de sa propre tâche dans le monde, et deuxièmement, l'accomplissement du devoir de procréation et de l'éducation d'une nouvelle jeune vie pour la création divine et sa préservation.

Lorsque j'utilise le mot 'divin', je ne vois pas devant moi un dieu à forme humaine avec une longue barbe blanche. Vous savez ce que j'en pense. Goethe dit quelque part : 'Que serait un dieu qui ne ferait que pousser de l'extérieur, qui ferait tourner l'univers en rond au bout de son doigt ?' Pour moi, Dieu est le Logos de Jean, qui s'est incarné et vit dans le monde, le traverse et l'anime, lui donne son impulsion et sa force motrice, et constitue le sens et le contenu véritables du monde.

Peut-être que les hommes de l'Église romaine appellent cela 'païen'. C'est possible. Alors le Christ était un païen. J'appelle païen ce qu'ils ont fait des idées et de l'enseignement du Christ, leurs cultes, leurs conceptions de l'enfer et du purgatoire et du paradis, et ensuite leur adoration des saints. Aucune religion de l'Antiquité, aucune idolâtrie négroïde, aucune secte, même la plus primitive, des religions mahométanes, indiennes ou chinoises n'a créé autant de dieux et de dieux auxiliaires que l'Église romaine. Et puis ils chantent tous ensemble en chœur dans le livre de Moïse : 'Vous n'aurez pas d'autres dieux à côté de moi'. – Laissons cela de côté. C'est trop bête ! –

Celui qui ne voit pas dans le mariage l'accomplissement d'une mission divine et qui est prêt à y adapter toute sa vie et sa pensée, devient lui-même un traître à ceux qui l'ont engendré et remis au monde, et il devient aussi un traître à son devoir envers la création divine.

Mais lorsque je vois la détresse du peuple allemand, l'absence de perspective de son existence, telle que Versailles et Weimar l'ont apportée, et d'autre part la possibilité de pouvoir sortir le peuple de cette tristesse pour une nouvelle existence digne d'être vécue et pour lui permettre de remplir à nouveau son devoir envers la création divine, je ressens comme une tâche et une vocation supérieures le fait de travailler pour cela et de m'y engager et de m'y consacrer entièrement, de sorte que je dois renoncer à l'obligation de me marier.

Mais si je regarde les mariages qui me sont présentés et dont j'entends parler, je trouve qu'ils sont pour la plupart très éloignés de ce qu'ils devraient être en termes de sens et de contenu. Là aussi, j'attribue la faute à la misère de l'époque, à l'évolution tout à fait erronée qu'a prise le monde par son attitude de plus en plus matérialiste. Il me semble que les inventions scientifiques et techniques des derniers siècles ont donné une impulsion particulière à cette évolution. L'industrialisation, le sens du profit, la course à la surproduction, la lutte absurde pour l'exportation et la concurrence, bref, tout ce que l'on pourrait résumer par le mot 'industrialisme', ont finalement détruit le mariage, l'ont vidé de son sens et de son contenu et ont rabaissé la vie de couple des hommes à la satisfaction exclusive des besoins physiques au sens le plus large et peut-être aussi de la vanité. Si je pense seulement au travail de 10 ou 12 heures qui laisse l'homme rentrer le soir à la maison, sale, fatigué et maussade, où la femme l'attend avec anxiété car le salaire n'a pas suffi à lui procurer un vrai dîner, – ou si je pense au travail des femmes, également de 8 à 10 heures, après lequel la femme rentre à la maison avec des lits encore non faits, pas de feu dans le poêle, la vaisselle de la veille pas encore rangée, avec dans les bras le pain et le saucisson sommairement enveloppés dans du papier journal, destinés au repas du soir, – et quand je pense à la façon dont les enfants sont simplement emmenés le matin dans les foyers, exactement comme les oies sont conduites devant le village et le jeune bétail emmené dans les pâturages et

reviennent le soir en mugissant, remplissant les étables habituelles, alors je ressens vraiment les conséquences néfastes de cette économie industrialiste.

C'est la faute au fait qu'un mariage n'est plus un mariage de nos jours ! Mais qu'a fait l'Église pour y remédier ? Elle demande seulement à ces pauvres gens de payer l'impôt ecclésiastique pour que les édifices et les palais épiscopaux, sans doute grandioses, et l'organisation du pouvoir de l'Église puissent être préservés ! Que fait l'État pour soulager cette misère ? Il ne fait que prendre des mesures pour les aggraver par la misère du chômage ! Qu'ont fait les partis pour y remédier ? Ils se contentent de crier, de s'insulter et de jeter des pierres sur le seul mouvement prêt à agir !

Une fois que nous aurons retrouvé le plein emploi et que nous aurons libéré l'Allemagne des entraves des mesures hostiles [verbe manquant] qui nous ont été imposées de manière planifiée pour que nous suffoquions et mourions ! – alors viendra pour nous la possibilité, mais aussi le devoir, de redonner au mariage le sens et le contenu que Dieu lui a donnés.

Il ne s'agit pas de prendre des mesures en vue d'une sélection généalogique, comme ces idiots, dont nous comptons également quelques-uns dans nos propres rangs, veulent le faire, mais de rétablir la possibilité de vie et de développement du mariage, son éthique et sa mission divine. Protection des enfants et des jeunes, protection des femmes, limitation du temps de travail à 36 ou 40 heures par semaine, fondation d'un double dimanche – car ce n'est que lorsque l'on a deux jours de temps libre que l'on peut profiter d'un seul ! – et assurer un revenu qui permette, outre la simple alimentation, de cultiver le jeu et le divertissement, l'art et le savoir, – telles sont les conditions que nous devons créer pour que le mariage redevienne ce qu'il doit être dans un sens plus élevé.

Ce n'est qu'ainsi que naîtront à nouveau des familles qui, par leur union solide, leur cohésion, leur volonté d'aller de l'avant et leur auto-éducation, pourront être les piliers du peuple et de l'État, les porteurs du développement de toute la communauté, les conquérants et les garants d'un avenir plus grand non seulement pour l'Allemagne, mais aussi pour le monde entier et l'humanité.

Ce ne sont pas les individus, qui ont pu un jour surgir de la masse du peuple et dont la Providence s'est servie pour accomplir des choses révolutionnaires, pour créer des choses extraordinaires et pour ouvrir de nouvelles voies vers de nouveaux objectifs, qui sont les garants de la consolidation de choses grandes et nouvelles et de la mise en commun de pensées bouleversantes pour tout un peuple, mais les familles sont les cellules centrales de la connaissance et de la transmission d'un nouveau savoir, d'une nouvelle volonté sociale et d'une nouvelle vision du monde.

Les familles peuvent être éternelles, les individus meurent. Aujourd'hui encore, les anciennes familles de sénateurs romains font partie des grands d'Italie. Les Sforza, les Colona, les Médicis, les Borghese, ont été pendant deux

millénaires les porteurs de l'esprit romain et les créateurs d'une culture et d'un art italiens supérieurs. Sans la sacralisation du mariage, ces familles n'auraient pas pu survivre aux grands effondrements politiques et militaires de l'Antiquité et du Moyen-Âge.

Fonder de telles familles, leur donner la possibilité de se stabiliser et de s'ancrer économiquement, c'est une tâche qui nous incombe et qui aura des répercussions dans le futur le plus lointain ».

Depuis la mort de Geli, Hitler ne mangeait plus de viande. Mais il se réhabitua peu à peu à ce que l'on mange de la viande en sa présence. Au bout de quelques mois, il lui arrivait même de plaisanter à ce sujet. Mais il n'aimait pas que les autres en parlent.

Extérieurement, on remarquait seulement que Hitler n'était pas toujours aussi soigné qu'auparavant dans sa tenue vestimentaire. Mais cela aussi s'est vite arrangé.

# 45. Les opinions de Hitler sur les Arabes et les Anglais – Gagner l'Angleterre en renonçant à l'Ouest pour avoir les « mains libres » à l'Est

*(Dans la suite du texte, Wagener relate la visite d'un envoyé de la Ligue arabe à Hitler. Cet envoyé aurait transmis le respect du monde arabe pour Hitler et son mouvement et exprimé l'espoir que l'Allemagne se libère des « chaînes de ses étrangleurs ». Le fait que le N.S.D.A.P. soit le premier mouvement politique du monde moderne à avoir correctement identifié les grands dangers du judaïsme suscite une sympathie particulière chez les Arabes. Sa mission consistait à demander à Hitler, lorsqu'il expulserait les juifs d'Allemagne, de ne pas les envoyer en Palestine ou dans une autre région du monde arabe. – Note de Turner)*

« C'est étrange », me dit Hitler après l'entretien, « je n'ai pas encore envisagé l'idée d'expulser les juifs d'Allemagne. Et comme notre objectif est la paix, je ne pense pas que ce soit nécessaire. Si nous étions impliqués dans une guerre, comme ce fut le cas pendant la Première Guerre mondiale, il faudrait alors s'assurer de la présence des juifs. Car ce sont eux qui, à l'époque, ont aiguisé le poignard que les représentants élus du peuple allemand ont ensuite planté dans le dos du gouvernement du peuple et de son front combattant.

Mais les Sémites semblent connaître leurs semblables raciaux. En outre, il me semble qu'ils comprennent et connaissent mieux la race que l'Europe, qui, avec sa politesse surteinte, a permis que tout ce qui contribue à la clarté et à la vérité soit recouvert d'une peinture de couverture générale et grise.

Nous ne voulons pas perdre de vue le lien avec la Ligue arabe. Nous autres Allemands avons l'habitude de toujours chercher nos amis en Europe, si possible de la même race. Peut-être que c'est faux. On peut peut-être trouver des amis beaucoup plus facilement dans les autres races. Si les Arabes savent qu'ils trouvent en nous, c'est-à-dire dans une nouvelle Allemagne, une compréhension, un appui et un soutien conscient de leurs propres aspirations à la liberté, et que nous les considérons comme capables de former une alliance et que nous les accueillons favorablement, cela pourrait également avoir de grandes répercussions sur notre position en Europe. En outre, un lien d'intérêt entre l'Allemagne et la race arabo-sémitique serait peut-être aussi d'une grande importance pour nos relations avec les millions de peuples africains, indiens et jaunes.

Une toute nouvelle perspective s'ouvre à moi ! »

Mais Hitler se frotta les yeux avec la main et dit plus calmement :

« Je dois d'abord dormir là-dessus. Il me semble que cela ne peut être qu'un objectif lointain. La realpolitik nous lie à l'Angleterre ».

« L'Angleterre n'accepterait pas non plus que nous commencions à sympathiser avec les peuples qu'elle considère jusqu'à présent comme ses vassaux », ai-je lancé. « Si nous menons une politique avec l'Angleterre, nous devons laisser tomber, ou du moins mettre de côté, les idées en soi très séduisantes et adaptées à notre pensée socialiste que vous venez d'exposer. Si nous pouvions et si nous menions une politique purement socialiste, ces idées offriraient toutefois une perspective qui pourrait donner une autre image au monde entier ».

*(Wagener raconte encore comment, à la même époque, un vieux camarade de guerre l'avait informé qu'un colonel anglais, appartenant à l'Abwehr britannique, souhaitait venir à Munich et le rencontrer pour s'informer des idées et des objectifs du N.S.D.A.P. – Note de Turner)*

Lorsque j'ai informé Hitler de cette visite, il m'a dit : « Maintenant, l'Angleterre commence elle aussi à s'intéresser à nous. – Soyons prudents. Je ne connais pas les Anglais personnellement. Ce que j'ai lu et entendu à leur sujet n'est en partie pas très favorable. Une seule chose me semble sûre : ce sont des gens pratiques, qui ne pensent qu'à leur avantage et à leur sécurité.

Ils semblent lents dans leurs actions. Ils préfèrent laisser une affaire se développer, tout en regardant de loin comment elle évolue. L'avantage d'habiter sur une île s'est répercuté sur toute leur politique, voire sur toute leur manière d'être.

Comme ils ne pensent qu'à eux-mêmes lorsqu'ils agissent et parlent, une certaine hypocrisie est devenue une seconde nature pour eux.

Mais si je sais que quelqu'un ne cherche que son propre intérêt, je peux mieux négocier avec lui que s'il a des objectifs et des pensées vagues. La tâche de la politique étrangère d'un pays est justement de rechercher et de préserver son propre avantage dans le cadre et dans les conditions de la situation internationale globale.

L'idéal est de pouvoir tirer un avantage commun d'une affaire avec un autre. Les intérêts communs peuvent alors ouvrir la voie à un rapprochement. Dans votre conversation, vous devez donc mettre l'accent sur ces possibilités communes, qui sont en fait des nécessités.

Mais cela n'aurait aucun sens de ne faire que cela. L'Anglais devrait en effet nous considérer comme des héros et des lèche-bottes si nous n'affichions pas en même temps nos couleurs dans l'objectif le plus important pour nous : rétablir la souveraineté totale de l'Allemagne et son respect dans le monde. Car en réalité, ce n'est qu'à cette condition que nous serons en mesure de nous allier à l'Angleterre.

Je pourrais imaginer que les Anglais se méfient un peu de nous. Car ils nourrissent contre nous une haine méthodiquement cultivée et ouvertement exprimée, surtout pendant la guerre. Ces personnes supposent généralement que l'autre les déteste aussi. Ils ne peuvent tout simplement pas s'imaginer que, malgré la guerre, l'occupation, l'oppression, et malgré Baralong[1] d'une part et la propagande mensongère de Northcliff[2] d'autre part, nous, les Allemands, ne haïssons pas les Anglais. Mais ceux qui ne se sentent pas coupables et qui sont intellectuellement et culturellement élevés ne haïssent pas. La haine est toujours liée à un complexe d'infériorité. Certes, je ne vois absolument pas d'où cela pourrait venir chez l'Anglais. Mais puisqu'il peut nous haïr, il doit en être ainsi. Il y a là une faille dans l'idée que je me fais de l'Anglais. Il y a quelque chose qui ne va pas. Freud dirait que son attitude arrogante est une preuve supplémentaire de la présence réelle de complexes.

J'espère rencontrer Neurath[3] prochainement. Il pourra peut-être m'éclairer.

En tout cas, la méfiance de l'Angleterre à notre égard en résulterait.

C'est pourquoi je pense qu'il est juste que nous soyons d'emblée totalement ouverts vis-à-vis des Anglais. Rien ne doit être obscur, rien ne doit donner lieu à des soupçons. Nous devons dire virilement ce que nous voulons et ce que nous pensons. Ce n'est qu'alors, je pense, que le terrain pourra être aplani, sur lequel nous nous donnerons la main pour atteindre des objectifs communs ».

« Voulez-vous aussi parler vous-même au colonel anglais ? » ai-je demandé.

« Non, il ne s'y attendra pas du tout. Il a été envoyé en premier lieu pour se renseigner sur ce qui se passe. Ensuite, les Anglais continueront à observer et à regarder. Il ne sert donc à rien que j'intervienne. Au contraire. Il faut aussi que quelqu'un d'autre qu'un colonel des services secrets vienne me parler ou négocier avec moi.

Je ferais exactement la même chose à la place des Anglais et je serais surpris que mon premier émissaire rencontre immédiatement le premier homme du nouveau mouvement.

Rendez-moi donc compte du déroulement de votre conversation ».

*(Suit le récit de Wagener de trois entretiens avec le colonel anglais. Après avoir fait comprendre à l'Anglais que le N.S.D.A.P. ne reconnaissait pas Versailles comme traité de paix, il lui aurait expliqué comment les nationaux-socialistes considéraient les trois alliés possibles de l'Allemagne – la France, la Russie et l'Angleterre. Selon lui, la France n'est pas un facteur indépendant, car elle est dirigée par la centrale des loges maçonniques en Angleterre. Alors que les nationaux-socialistes étaient déterminés à combattre le bolchevisme, la Russie pourrait être un allié pour l'Allemagne en cas d'attitude hostile des puissances occidentales. Il aurait alors fait remarquer que la Russie représentait un danger pour les intérêts anglais dans le golfe Persique et en Méditerranée orientale. Dans « Mein Kampf », Hitler a toutefois précisé qu'il préférait une union avec l'Angleterre et qu'il était prêt à lui*

*laisser le contrôle des mers du monde. Finalement, le colonel anglais s'est montré peu impressionné et a exprimé l'opinion que l'Angleterre n'avait rien à craindre de la Russie ou du bolchevisme. Le lendemain, Wagener rendit compte de ces entretiens à Hitler.*

*Il avait alors exprimé l'opinion que les Anglais ne comprenaient pas la situation de l'Allemagne et n'étaient pas intéressés par son amélioration. De leur point de vue, la Russie est si éloignée que le bolchevisme ne semble pas être un danger pour eux. L'Allemagne, en revanche, serait un adversaire vaincu mais potentiellement encore dangereux, de sorte qu'ils ne montreraient aucune tendance à l'aider à se remettre sur pied. – Note de Turner)*

« C'est tout à fait possible », a déclaré Hitler. « Mais l'Angleterre ne fera rien non plus si nous nous redressons nous-mêmes. Elle commencera par observer. Et la visite de l'Angleterre chez vous a été la première manifestation de cette observation. Nous devons attirer l'attention de l'Angleterre et de ses principaux politiciens et économistes sur le danger venant de l'Est, et ne rien entreprendre nous-mêmes qui puisse défier l'Angleterre. Si nous donnons la preuve que nous renonçons à l'Alsace-Lorraine vis-à-vis de la France, aux régions frontalières qui nous ont été prises au sud d'Aix-la-Chapelle vis-à-vis de la Belgique, à la restitution de la partie du Schleswig que Versailles lui a apportée vis-à-vis du Danemark, à la restitution de nos colonies vis-à-vis de l'Angleterre, et que nous ne voulons avoir les mains libres qu'à l'est et au sud-est, alors l'Angleterre ne peut en fait rien faire de mieux que de nous dire : alors nous voulons au moins conclure avec vous des accords qui définissent nos intérêts mutuels là-bas, – et, en ce qui me concerne, qu'ils posent encore des conditions qui servent la sécurité de l'Angleterre et de son empire mondial ».

« Il me semble toujours aussi décisif que nous gagnions à notre cause nos voisins du Sud-Est et de l'Est par le biais d'échanges économiques et de contrats économiques, comme vous l'a proposé Pilsudski. Dans ces pays aussi, la Loge règne partout. Pilsudski en personne est peut-être le seul homme d'État autour de nous qui ne soit pas dépendant de la Loge. Mais lorsqu'il mourra, la franc-maçonnerie aura également le pouvoir en main en Pologne.

Les frères des loges y sont liés par des intérêts économiques et par les avantages qui leur sont offerts en loge. Si nous offrons des avantages économiques à ces pays, l'intérêt des loges pour nous sera également éveillé et les liens avec les centrales secrètes en Angleterre deviendront fluctuants face aux possibilités plus grandes que représentent les contrats avec nous. Le monde est à vendre. Les intérêts économiques y sont déterminants. Et même les plus grandes pensées démographiques, culturelles et religieuses sont fondées sur des objectifs économiques.

Si nous ne parlons pas du tout de politique, mais que nous nous contentons de pratiquer et de développer la pure économie d'échange résultant des nécessités de l'importation, nous ne pourrons froisser personne, pas même l'Angleterre, et nous nous consoliderons silencieusement, tout comme nos

voisins, d'une manière qui étonnera parfois l'Angleterre observatrice, mais qui ne l'effraiera pas.

Le moment viendra alors où nous pourrons prendre la décision définitive d'une union et d'un lien contractuel plus étroit avec la France, c'est-à-dire avec l'Europe occidentale, ou avec l'Angleterre, c'est-à-dire avec la puissance mondiale britannique, ou avec la Russie, c'est-à-dire avec la future grande puissance : le socialisme ! »

« Je crains », dit Hitler, « que dans le premier cas, nous ne soyons qu'une partie, dans le troisième, qu'un maillon. Mais dans le deuxième cas, nous serons des partenaires ! »

# 46. Les inquiétudes de Hitler face au risque de putsch à droite et à l'agitation à gauche – Funk comme agent de liaison avec les milieux économiques – Installation à l'hôtel Kaiserhof – Des millions souscrits pour le cas d'une guerre civile

C'était au milieu de l'année 1931, lorsque Hitler vint me voir à l'improviste, une fois de plus, un dimanche matin, pour discuter d'une idée qui l'avait empêché de dormir pendant la nuit[1].

« Le jeu des forces démocratiques aurait dû conduire le Reichstag à nous inviter à participer à la formation du gouvernement, dès les résultats des dernières élections – nous sommes tout de même le deuxième parti avec cent sept sièges. On s'en abstient. On refuse même de négocier avec nous sur cette question. On enfreint la coutume parlementaire, les principes les plus primitifs de la démocratie, les règles les plus simples de la logique, qui devrait accorder plus de poids à un parti qui grandit qu'à ceux qui disparaissent.

En d'autres termes, la démocratie est abolie de facto, les élections ne sont plus que des processus extérieurs, on fait fi du résultat des élections et, pour gouverner, on constitue un ministère dont la composition est plus ou moins autoritaire et qui, précisément pour légiférer, dans la mesure où cela ne relève pas de l'article 48, crée à chaque fois, par des actions et des marchandages, des majorités au Reichstag, lesquelles sont de ce fait totalement instables et peuvent à tout moment faire passer aussi bien un vote de défiance qu'un projet de loi positif.

On est prêt à nous accorder le privilège du Reichstag. Mais on nous tient à l'écart du gouvernement.

Ce principe équivaut à un coup d'État latent. Plus il est maintenu, plus il s'enracine, plus il peut se manifester ouvertement et plus les possibilités de nous écarter définitivement de la possibilité de gouverner sont grandes.

Deux dangers se profilent ainsi pour l'Allemagne : premièrement, celui d'une dictature réactionnaire de droite, et deuxièmement, celui d'une indignation à gauche, sous la direction des communistes. Les deux sont synonymes de guerre civile ! L'éviter, voire la rendre impossible, est notre devoir envers le peuple allemand et notre tâche dans l'esprit de notre mouvement.

Il faut donc faire ce qui suit :

1) Il existe probablement un groupe secret de personnes qui forment la tête pensante de la Réaction. Göring pense qu'il s'agit d'un groupe de généraux, dont font partie Schleicher, Stülpnagel[2], Hammerstein[3], mais aussi

Hindenburg père et fils. Papen, Hugenberg, une grande partie des industriels de la Ruhr et l'ensemble des grands propriétaires fonciers seraient derrière eux.

Il est nécessaire de connaître plus précisément ce groupe, de l'observer et de s'y introduire.

2) Politiquement, ce groupe a en premier lieu derrière lui les nationalistes allemands, le Stahlhelm, et ensuite probablement aussi les partis bourgeois, peut-être même le Zentrum, comme le montre la manière de gouverner de Brüning.

Il est donc nécessaire de prendre contact avec ces partis, d'autant plus qu'ils ne peuvent pas obtenir la majorité au Reichstag sans nous, non pas pour leur prêter main forte dans leur putsch réactionnaire, mais pour l'empêcher.

3) Sur le plan de la politique du pouvoir, le groupe a la Reichswehr derrière lui. Certes, nous avons beaucoup de sympathie parmi les jeunes officiers et le corps des sous-officiers, et surtout parmi les hommes d'équipage. Mais la discipline militaire est un facteur de pouvoir très fort entre les mains de la généralité. Et elle est derrière le groupe Hindenburg – Schleicher – Stülpnagel.

La seule organisation que l'on pourrait opposer à la Reichswehr serait la S.A. Car le Stahlhelm ferait bloc avec la Reichswehr.

Mais la S.A. n'a pas d'armes. Et sans armes, même une supériorité numérique dix fois supérieure ne peut rien faire, même si, ici ou là, la troupe refusait de tirer.

La question se pose donc de savoir comment armer la S.A. et la former en conséquence.

4) Au moment du coup d'État de droite, les ouvriers répondraient par la grève générale, la social-démocratie et les communistes par l'émeute et la résistance.

Certes, avec le temps, la police et la Reichswehr pourraient prendre le dessus. Mais ce serait une effroyable effusion de sang qui ne se terminerait même pas par un ordre stable. Nous-mêmes, dans cette lutte, serions déchirés entre socialistes et nationalistes. Car le véritable national-socialisme n'est pas clair pour la plupart des gens, et en outre, il ne pourrait pas se décider à marcher avec la Réaction contre les ouvriers allemands, ni avec les communistes contre la bourgeoisie allemande qui pense nationalement. Nous serions donc emportés dans ce tourbillon.

Nous ne pourrons éviter ce tourbillon que si notre S.A. est armée et si forte que ni la Reichswehr, ni les partis de droite, ni le groupe des politiciens réactionnaires au pouvoir n'oseront entreprendre quoi que ce soit contre nous ou même sans nous.

La nécessité d'armer la S.A. apparaît donc ici aussi. C'est donc notre autre tâche urgente. Il faut veiller à ce que cet armement ne soit pas perçu et inter-

prété par les groupes de droite et le gouvernement, mais aussi par la gauche, comme une préparation à un putsch. Je ne veux pas d'un coup d'État, je ne veux pas du tout d'un conflit interne avec des armes, mais je veux que ce soit la volonté du peuple qui décide, qui s'exprime à travers les élections législatives.

Voilà donc le problème ».

Comme Hitler se taisait et attendait apparemment ma réponse, je répliquai :

« En ce qui concerne le premier point, il n'est pas si facile de pénétrer dans le groupe Schleicher–Hindenburg. Faire leur connaissance est bien sûr possible sans problème. Car tous les généraux que vous avez cités sont issus du 3e régiment de la Garde à pied. C'est sans doute ainsi que ces officiers se sont retrouvés.

En ce qui concerne le deuxième point, il s'agit d'une affaire politique qui, à mon avis, ne peut pas poser de problèmes. Je pourrais toujours organiser une rencontre avec le président du Parti populaire allemand, le Dr Dingeldey(4), ainsi qu'avec le président du Parti économique. En ce qui concerne les nationalistes allemands, le directeur du parti au Landtag prussien, un major à la retraite Borck(5), est un de mes amis intime, et j'ai un grand nombre de connaissances au sein du Stahlhelm ».

« Ces deux points ne sont pas très importants pour moi en ce moment. Dans ce domaine, Göring et Straßer ont également leurs relations. En fait, je viens vous voir pour le troisième et le quatrième point : pour l'armement ».

« Cette question comporte deux problèmes : premièrement, la formation des S.A. et la préparation de leur articulation opérationnelle, et deuxièmement, l'acquisition et la mise à disposition des armes.

Il faut combattre les imposteurs par leurs propres moyens. J'en viens donc à l'idée suivante : vous ou Röhm prenez contact avec la Reichswehr, Straßer ou Frick, ou encore la S.A., avec la police, afin d'obtenir la mise à disposition de commandos d'instruction de la Reichswehr et de la police, qui serviront de professeurs à la S.A. La raison invoquée est que nous craignons un putsch de gauche et que nous voulons aider à le repousser. Nous ferons ainsi d'une pierre deux coups : la Reichswehr et la police nous aideront à les former et nous établirons en même temps un lien plus étroit entre la S.A. et ces organisations d'État ».

« Là aussi, j'ai déjà parlé de cela avec Röhm. Il est du même avis que vous et ne voit pas non plus de difficultés. La S.A. et la Reichswehr entretiennent de toute façon de bonnes relations par le biais des associations de tradition, et une bonne entente règne également presque partout avec la police, quoique plus secrètement. [...]

Röhm veut créer un État-major de formation et a déjà des officiers et des fonctionnaires de police en activité en vue. Ça va marcher ».

« Il ne reste donc plus qu'à mettre les armes à disposition et à financer leur acquisition. En ce qui concerne la mise à disposition, la Reichswehr a, comme je l'ai entendu dire à l'occasion, fait fabriquer et préparer des armes en grande quantité par les industries concernées, manifestement pour qu'en cas de putsch de gauche, auquel il fallait toujours s'attendre, un renforcement et un armement immédiats des formations de la Reichswehr puissent avoir lieu. Je ne sais pas quelle est l'ampleur de ces effectifs. Mais on pourrait le déterminer ».

« Mais la question décisive est maintenant de savoir comment nous pouvons nous procurer ces stocks ! » dit alors Hitler.

« Nous devons les acheter ! » répondis-je.

« C'est de la folie ! » s'exclama Hitler. « Cela coûte des millions ! Où allez-vous trouver cet argent ? »

« De l'industrie, de l'économie en général ».

« Franchement », remarqua Hitler un peu plus calmement, « ce que vous dites, c'était aussi ma pensée. Je n'ai pas trouvé d'autre solution. Mais comment commencer, cela ne m'est pas apparu clairement. Et c'est pourquoi je suis venu vous voir.

Connaîtriez-vous un moyen d'obtenir ces millions de la part d'hommes et d'entreprises économiques ? »

« On n'aurait besoin de l'argent que lorsqu'il y a vraiment urgence, c'est-à-dire lorsqu'un putsch ou une émeute est en cours ou que l'on sait qu'il est inévitable. Même dans ce cas, les armes doivent être utilisées. Avant cela, elles restent dans les usines et les dépôts. Si les usines ont besoin d'argent, le bombardement des stocks est possible dans une certaine mesure.

L'économie sait qu'en cas de guerre civile, tout est perdu. Lorsque les ouvriers et la commune se déchaînent, il ne reste pas une pierre sur l'autre. Même en cas de coup d'État, cela n'est pas exclu.

Si l'économie a la perspective d'empêcher cela en mettant des moyens financiers à disposition, elle donne tout ce dont nous avons besoin. Nous devons donc obtenir des garanties, inconditionnelles et irrévocables, qu'en cas de troubles, sur la base d'un mot-clé dont l'annonce peut être décidée par un comité commun, nous disposerons auprès de certaines grandes banques de sommes déterminées en vue de l'acquisition d'armes et de la mobilisation de la SA. L'argent n'a donc pas besoin d'être donné ou déposé immédiatement, mais doit être disponible uniquement en cas de déclenchement du mot-clé.

Et avec les fabriques d'armes et autres usines concernées, nous fixons par contrat que les armes ou le matériel en question doivent être mis à notre disposition à cette date et dans ce but. Nous obtiendrons peut-être même que la Reichswehr nous couvre. Mais comme l'économie compte sur notre entrée ultérieure au gouvernement, il n'y aura pas de difficultés, même sans la couver-

ture de la Reichswehr ».

« Voilà, vous m'avez expliqué tout ce que j'avais déjà imaginé moi-même ou que j'aurais pu imaginer d'une manière ou d'une autre. Il n'y a que ce que je ne peux pas encore imaginer, comment nous allons réunir cette somme, que vous n'avez pas encore dit ».

« Mais j'y viens maintenant. Nous n'avons pas besoin de courir de Ponce à Pilate. Nous nous adressons simplement aux personnalités dirigeantes de l'économie. Vous devez seulement me permettre de confier l'organisation de ces réunions à un homme que vous n'estimez malheureusement pas beaucoup, mais qui est à mon avis le plus qualifié pour cela : Walther Funk, le rédacteur de mon W.D.P. (Wirtschaftspolitischer Pressedienst). Grâce à son activité de rédacteur économique du *Börsen-Zeitung* de Berlin, Funk a les meilleures relations partout dans l'économie allemande, en particulier dans la Ruhr et l'industrie lourde, ainsi que dans tous les groupes et associations, et il jouit d'une grande réputation.

J'imagine qu'il invite toujours deux ou trois hommes de premier plan à une réunion avec vous en votre nom. Vous leur exposez votre point de vue sur l'évolution politique à venir et sur le risque d'un coup d'État de gauche, et vous leur expliquez brièvement votre intention. Ensuite, vous demandez les millions nécessaires. Funk doit faire le reste. Je suis éventuellement à sa disposition pour cela. Je vais immédiatement essayer de le joindre par téléphone pour qu'il vienne ici ».

« Je voulais de toute façon aller à Berlin demain. Nous pourrons lui parler là-bas. Si vous pensez qu'il nous sera utile pour cette tâche, je n'ai rien contre le fait d'essayer avec lui. Par ailleurs, je ne l'aime pas ».

« Bien. Je vous ferai un rapport quand j'aurai parlé avec lui ».

Sur ce, Hitler prit congé.

J'ai eu Funk au téléphone au bout de vingt minutes. Comme c'était dimanche, je l'ai trouvé chez lui.

Grâce au téléphone, je n'ai pu que lui indiquer brièvement de quoi il s'agissait. Mais je remarquai qu'il était très intéressé et qu'il voyait manifestement son heure de gloire arriver.

« Mais si Monsieur Hitler veut parler à des industriels et autres grands hommes d'affaires », dit Funk, « il ne peut pas les recevoir à l'hôtel Sans-Souci. Il n'y a qu'un seul hôtel qui puisse faire l'affaire : l'hôtel Kaiserhof. C'est le plus représentatif et il se trouve déjà en face de la chancellerie du Reich. Si vous êtes d'accord, je vais y commander les chambres correspondantes. Quand arrivez-vous ? »

« Nous partirons d'ici demain en voiture. Je pense que nous pourrons y être mardi vers deux heures de l'après-midi. Je suis tout à fait d'accord avec le

Kaiserhof. Hitler aussi, certainement ».

« Je ferai alors le nécessaire et serai moi-même dans le hall de l'hôtel à partir de deux heures ».

Et c'est ce qui s'est passé.

Nous nous sommes alors installés pour la première fois dans les belles chambres du Kaiserhof, à l'angle sud-ouest, au deuxième étage. La chambre d'angle était un grand salon très bien aménagé. À côté, il y avait la chambre à coucher de Hitler avec sa salle de bain, et à côté, celle de Schaub. De l'autre côté du salon se trouvaient les autres accompagnateurs.

J'informai Funk, qui nous attendait, du sens et du but des entretiens, sans mentionner bien sûr l'intention finale, à savoir que ces préparatifs devaient empêcher le coup d'État juridique !

Funk avait déjà invité pour cet après-midi-là les deux dirigeants du groupe Allianz, dont l'administration centrale se trouvait en face du Kaiserhof : Messieurs Dr Schmitt(6), qui devint plus tard brièvement connu en tant que Ministre de l'économie, et von Finck(7), à l'époque président du conseil de surveillance du groupe et de l'association de Stuttgart, deux phénomènes absolument impressionnants, particulièrement remarquables physiquement et intellectuellement.

Lorsqu'ils arrivèrent à quatre heures, Hitler leur fit part de ses pensées dans un discours d'une demi-heure environ. Une brève conversation s'ensuivit, qui laissa entendre que les deux hommes voyaient la situation politique en noir, compte tenu de l'impossibilité manifeste d'éradiquer le chômage, et s'attendaient donc absolument à des troubles et à une grande poussée vers la gauche à plus ou moins long terme.

Funk l'accompagna dehors et revint au bout de cinq minutes avec l'annonce que le groupe Allianz mettrait à disposition cinq millions de marks dans le cas prévu.

Hitler resta sans voix sur le moment. Funk annonça que le lendemain matin, les membres du conseil d'administration du syndicat de la potasse viendraient, le conseiller secret Dr Diehn(8) et M. Rosterg(9), puis le grand industriel Günther Quandt(10).

Lorsque Funk nous a quittés, Hitler m'a demandé si je m'attendais à de tels chiffres. Lorsque j'ai répondu par l'affirmative, il a dit : « C'est là que l'on se rend compte de la puissance de la grande économie. Car ces millions sont la puissance. Et s'ils mettent ces millions à notre disposition, ils ne peuvent pas en même temps les mettre à la disposition d'un autre parti ou d'une autre organisation. Alors ils nous donnent leur pouvoir ! »

« Oui », ai-je répondu. « Nous voyons d'une part le prestige que le N.S.D.A.P. et vous en particulier avez déjà dans l'économie. Je ne pense pas

qu'un autre chef de parti parviendrait à obtenir de telles sommes après une demi-heure de conférence.

Mais d'un autre côté, cette volonté comporte un danger. Nous sommes socialistes, nous voulons introduire un nouvel ordre social, nous avons des projets qui seront certainement rejetés par ces personnes. Prenons garde à ne pas nous laisser acheter par l'économie ! Nous ne devons pas tomber dans l'impression que la générosité dans l'octroi d'argent est une affirmation de notre mouvement. C'est plutôt l'expression de la conviction que notre mouvement, ou du moins les forces qu'il regroupe, est ainsi gagné aux fins de l'économie libertaire, c'est-à-dire du libéralisme et du capitalisme.

C'est là que je dois lancer un avertissement ! L'avenir de notre mouvement réside uniquement dans son nouveau socialisme ! L'objectif stratégique de notre travail est de remplacer l'esprit de profit égoïste des individus par une aspiration communautaire orientée vers les intérêts de la collectivité. J'ai déjà mentionné à plusieurs reprises que j'y voyais la renaissance de l'idée même du Christ, la communauté sociale de tous les hommes, l'amour du prochain, la tolérance, l'humilité.

Ce que veulent les hommes d'affaires est tout autre chose : ils veulent gagner de l'argent, de l'argent, de l'argent sale, sans même savoir qu'ils courent ainsi après un fantôme diabolique.

C'est pourquoi je suis également heureux que vous n'ayez expressément pas 'demandé' de l'argent à ces gens, mais que vous l'ayez 'exigé', et que vous ne l'ayez pas exigé pour le mouvement et pour maintenant, mais seulement en cas de troubles ».

« Ce que vous dites là est tout à fait exact. Je suis parfaitement conscient de cela. Les putschistes militaires à la Schleicher veulent nous tromper, et de la même manière, les hommes d'affaires pensent pouvoir nous mener silencieusement sur la mauvaise voie avec leur argent.

Mais un chemin escarpé mène à l'autel de la patrie et nous devons toujours utiliser des escaliers ici et là pour avancer. Même ce que nous faisons en ce moment n'est qu'un escalier. On peut aussi partir de là en se trompant. Mais nous ne le ferons pas. Mais je suis maintenant rassuré quant à l'avenir. Nous n'aurons jamais besoin de ces millions ! Mais le fait qu'ils nous soient donnés si volontiers est pour moi la preuve que notre position est déjà si solide que personne n'osera faire un coup d'État contre notre volonté.

Mais prenez aussi cette conscience de votre force comme base pour les négociations politiques à venir. Là aussi, personne au Reichstag ne pourra bientôt plus se passer de nous. C'est pourquoi, une fois que nous serons le parti le plus fort, nous pourrons effectivement exiger la formation d'un gouvernement et nous n'aurons pas besoin de venir en quémandeurs ».

Hitler fut de bonne humeur toute la soirée, une humeur qui fut encore renforcée le lendemain, lorsque la liste des souscriptions atteignit déjà treize millions à midi.

# 47. Harald Quandt se présente chez son « Führer » – L'effet de sa mère sur Hitler – Goebbels et la « Chauffeureska » à minuit chez Magda Quandt – Hitler est ébranlé

Nous déjeunions vers deux heures dans le salon de Hitler et avions commandé des places de théâtre à l'opéra pour le soir.

Vers quatre heures, Schaub est entré et a dit qu'un garçon se trouvait dehors et voulait se présenter à Hitler. Il le fit entrer.

C'était un très beau garçon, mince, blond, vêtu d'un uniforme bleu de fantaisie, sanglé, avec un poignard au côté et une casquette de marin sur la tête. En levant le bras au garde-à-vous pour faire le salut allemand, il dit : « Le plus jeune hitlérien d'Allemagne se présente à son Führer ! »

« Comment t'appelles-tu ? » lui demanda Hitler en lui serrant la main.

« Harald[1] Quandt ».

En entendant ce nom, Hitler ne pensait pas plus que moi à l'industriel Quandt, qui était là le matin même.

« Quel âge as-tu ? »

« Dix ans ! »

« Qui t'a donc fait ce bel uniforme ? »

« Ma mère ».

« Comment te sens-tu dans cet uniforme ? »

Le garçon se redressa alors un peu plus droit et dit : « Deux fois plus fort ! »

Hitler m'a regardé avec un grand sourire et m'a dit : « Deux fois plus fort ! Vous avez entendu : en uniforme, deux fois plus fort ! » Et au garçon, il dit :

« Je trouve ça gentil que tu viennes me voir. Comment savais-tu que j'étais là ? »

« Par ma mère ».

« Où est donc ta mère ? »

« En bas, dans le hall, en train de prendre le thé ».

« Alors salue bien ta mère, et que l'on te revoie de temps en temps ».

Quand le garçon fut parti, Hitler dit :

« Les enfants énoncent souvent de grandes vérités sans faire attention. En uniforme, le petit garçon se sent deux fois plus fort. Nous voulons nous en souvenir, Wagener. Celui qui est mis en avant pour accomplir quelque chose de particulier devrait recevoir un uniforme. Soit il a peur de le porter et de se faire

remarquer, et il ne pourra de toute façon pas faire ce qu'on attend de lui. Ou alors, il se sent deux fois plus fort en uniforme et accomplit aussi deux fois plus de choses ».

Si l'organisation du Parti a reçu peu après un uniforme homogène, c'est grâce à Harald[2] Quandt.

Peu de temps après, Goebbels vint saluer Hitler. Il demanda si nous ne viendrions pas prendre le thé à cinq heures dans le hall de l'hôtel. Il avait fait réserver une table d'angle.

« Je serais déjà descendu, mais il y a une femme en bas qui a fait monter son garçon chez moi tout à l'heure. Je ne sais pas si je dois les inviter à ma table. Je devrais quand même les saluer ».

« Vous pouvez le faire sans problème. C'est Madame Quandt[3] », dit Goebbels, « la femme divorcée de l'industriel qui était chez vous aujourd'hui ».

« Ah ! » me dit Hitler en riant, « ce nom m'était pourtant si familier ! – Mais pourquoi est-elle divorcée ? »

« Tout va bien. Elle n'est pas responsable. Et le garçon est d'ailleurs plus chez elle que chez son père », répondit Goebbels.

« Vous connaissez apparemment cette femme ? Tant mieux. Je descendrai à cinq heures. Faites-moi rencontrer Mme Quandt et arrangez-vous pour la table. Mais le garçon doit aussi être là. Wagener, Schaub et Sepp Dietrich m'accompagneront ».

Goebbels était à peine parti que Göring arrivait. Prétentieux comme il l'était toujours, il dit tout de suite à Hitler qu'il devait lui parler rapidement en privé et qu'il voulait repartir tout de suite. Je connaissais ça. Il apportait toujours de l'argent à Hitler, de l'argent qui provenait soi-disant de la fortune de Carin Göring, mais qui venait en réalité de la Ruhr.

Lorsque Hitler et Göring ressortirent de la chambre privée de Hitler où ils s'étaient rendus, Hitler leur dit qu'il rencontrerait tout à l'heure une Madame Quandt en prenant le thé.

« Ah ! » s'écria Göring, « la Pompadour de Goebbels ! »

« Pourquoi, qu'est-ce que ça veut dire ? »

« Goebbels la fréquente beaucoup chez elle. Il la connaît depuis l'époque de son mariage avec Quandt. Je crois qu'il y était le précepteur du garçon de dix ans, ou quelque chose comme ça. Il gagnait ainsi régulièrement un peu d'argent. Car il ne peut pas vivre de sa fonction de Gauleiter, et en tant que député du Reichstag, il ne lui reste que 550 marks.

Je crois que Mme Quandt l'aide aussi de temps en temps comme secrétaire ».

Hitler m'a regardé avec un peu d'étonnement. Puis il demanda à Göring :

« Y a-t-il cependant des réserves à ce que je m'assoie à la table avec elle ? »

« Non », répondit Göring avec réticence. « Mais devant une Pompadour, il faut être prudent ». –

Peu après cinq heures, nous sommes descendus dans le hall. Quel spectacle s'offrait à nous ! La grande salle était pleine à craquer, table contre table. Tout le monde regardait Hitler lorsque nous sommes entrés et que Goebbels s'est approché de nous. À chaque table, des gens se sont levés pour saluer Hitler.

Goebbels nous a conduits à une table où il nous a présenté Mme Quandt et une autre dame qui était avec elle. Le garçon a fait ses honneurs au garde-à-vous et Hitler a pincé sa petite joue plus que rouge. Hitler a ensuite demandé aux dames de venir à la table d'angle qui nous était réservée.

Dès le premier coup d'œil, Mme Quandt fit une excellente impression, qui ne fit que croître au fil de la conversation. Elle était de taille moyenne, bien proportionnée, blonde, des yeux bleus clairs et brillants, des mains soignées, bien habillée mais sans excès, calme dans ses mouvements, déterminée, sûre d'elle, un sourire engageant, j'oserais presque dire enchanteur.

Je remarquai le plaisir que Hitler prenait à sa vivacité inoffensive. Et je remarquais aussi comment elle s'accrochait au regard de Hitler avec ses grands yeux. Et lorsque la conversation s'enlisait dans l'embarras, c'était toujours le jeune Harald(4) qui servait de catalyseur pour rétablir le lien.

J'ai dû faire remarquer à Hitler qu'il était temps de se préparer pour l'opéra, afin qu'il se libère. Rien de particulier n'a été convenu. Mais il ne faisait aucun doute qu'un lien d'amitié et d'admiration plus étroit avait commencé à se tisser entre Hitler et Mme Quandt.

Après l'opéra, nous nous sommes assis tous les deux dans le salon de Hitler. Il était pensif. Il vivait sans aucun doute sous l'influence de la rencontre de cet après-midi.

« Je croyais en avoir fini, pour ma part, avec le monde et les influences humaines. – Mais ce ne sont pas des moments terrestres, comme on dit, qui m'ont touché aujourd'hui et qui me tiennent encore en haleine. Il y a quelque chose de plus qui relie les gens entre eux et qui peut s'influencer mutuellement.

Même leurs rayons Od, que je rencontre à chaque pas depuis que je connais la théorie et qui me permettent d'expliquer des choses qui m'auraient peut-être semblé incompréhensibles autrement, sont trop liés à la matière pour moi. Il faut que quelque chose de surnaturel vive et soit en nous. Peut-être que ceux qui appellent cela le divin en nous ont raison.

Pendant mon amitié attentionnée avec Geli, je l'ai ressenti avec elle, mais jamais avec d'autres femmes. Depuis sa mort, cela m'a manqué et je pensais avoir enterré ces sentiments avec elle dans son cercueil. Aujourd'hui, ils m'enveloppent à nouveau, par surprise, mais avec une grande violence ».

Nous restâmes à nouveau silencieux. Que devais-je dire ? C'est alors que

l'homme Adolf Hitler s'est à nouveau animé, lui qui n'apparaissait sinon que comme l'enveloppe de son génie.

« L'homme seul n'est-il rien ? S'il ne trouve son équilibre que dans l'union avec un autre ? L'homme avec la femme ? L'être masculin et l'être féminin, celui qui engendre avec force et celui qui enfante avec souffrance ? »

Ainsi ruminaient ses pensées, alors qu'en réalité c'était son cœur qui parlait. Il n'y eut pas de véritable conversation.

Peu après minuit, Schaub, Sepp Dietrich et Schreck rentrèrent à la maison un peu bruyamment. Schaub jeta un coup d'œil dans le salon, apparemment pour voir si Hitler était là.

« D'où venez-vous ? » demanda Hitler.

« De chez M^me^ Quandt », fut la réponse. Elle est tombée comme un couperet.

« Pourquoi ? »

« Quand vous êtes parti, Monsieur Hitler, nous l'avons encore rencontrée en bas en train de partir. Elle nous a invités à lui rendre visite un jour, et nous nous sommes tout de suite annoncés pour ce soir-là. Elle a un grand appartement sur la Reichskanzlerplatz. Nous y sommes allés après le dîner. Une de ses connaissances était également là et nous avons progressivement vidé son armoire à glace.

À minuit, alors que nous nous apprêtions à partir, la porte s'est ouverte et Goebbels est apparu, le visage étonné, en disant : 'Je suis surpris de trouver ici, si tard dans la soirée, une si bonne compagnie. Je lui répondis : 'Nous sommes encore plus surpris de pouvoir accueillir un hôte aussi tardif à une heure aussi tardive de la nuit. Et comment êtes-vous arrivés ici ? En taxi ; et puis nous avons sonné et on nous a ouvert'. Mais comment êtes-vous arrivés ici ? Vous n'avez pas sonné et personne ne vous a ouvert. Et Sepp a dit : 'Il a la clé de la maison. Alors nous ferions mieux d'y aller' ».

Hitler était ébranlé. Il fit une grimace et voulut manifestement rire.

Mais ce ne fut pas un rire. Schaub repartit et je pris congé à mon tour. Hitler me serra la main avec ces mots tristes :

« Ce n'était après tout qu'une courte rechute. La Providence a été clémente avec moi. – Nous nous reparlerons demain matin ».

# 48. Les plans de Hitler pour la carrière d'officier – Sur l'opportunité de la guerre et l'effet d'un fait accompli surprenant

*(Wagener rapporte que le lendemain matin, quatre autres dirigeants économiques, qu'il ne nomme pas, se sont inscrits par radio. À la mi-journée, la liste des souscriptions aurait atteint vingt-cinq millions de marks. C'est à cette heure que Röhm est arrivé en visite. Lors de la conversation avec Hitler et Wagener, Röhm aurait exprimé son mépris pour les 100 000 hommes de la Reichswehr. Lorsque le N.S.D.A.P. serait au pouvoir et qu'il serait ministre de la Reichswehr, il remplacerait les « types de la cour de caserne » de la Reichswehr par des officiers qui seraient des « combattants solitaires » indépendants, des guides plutôt que des exécutants, au moyen d'une sélection rigoureuse. La tâche de la S.A. serait de fournir une formation pré-militaire permettant à l'armée de transformer les hommes en soldats en peu de temps. – Note de Turner)*

Ici, Hitler dit en se levant : « Je vais encore beaucoup plus loin. Pendant la guerre, les commandants de compagnie de l'infanterie étaient presque exclusivement des officiers de réserve. Vers la fin de la guerre, même les commandants de bataillon n'étaient qu'en infime partie actifs. Mais si l'officier de réserve réussit en temps de guerre, il peut encore mieux réussir en temps de paix. Je n'ai besoin d'officiers d'active que pour les troupes expérimentales et spécialisées, ce qui ne veut pas dire qu'on ne peut pas utiliser d'officiers de réserve dans ces domaines. Au contraire ! Mais il faut qu'il y ait un certain nombre d'officiers actifs.

Par ailleurs, l'officier ne peut pas être uniquement un officier. Dans une armée socialiste, il devrait même s'être distingué d'une manière ou d'une autre dans sa profession civile avant de pouvoir devenir officier de réserve. Et chaque officier de réserve peut être un aspirant à la carrière d'officier supérieur. S'il est jugé apte et accepté, cela doit également lui apporter des avantages dans sa profession civile.

Lorsque, sur la base de son aptitude et de son choix, il entre en service actif à l'âge de 30 ou 35 ans, il doit être formé et éduqué dans des écoles d'armes et des académies, et entre-temps comme commandant de bataillon, adjudant supérieur et officier d'État-major général, comme l'exige le commandement supérieur des troupes.

Mais même dans ce cas, un officier ne peut pas se contenter d'être officier. Entre-temps, il devrait par exemple être administrateur de district, pendant trois à cinq ans, ou maire, ou fondé de pouvoir dans une grande entreprise

industrielle, dans une société d'exportation ou dans une banque, – selon la profession civile qu'il a exercée auparavant. Ensuite, il doit partir à l'étranger, si possible dans des armées étrangères, mais au moins chez des peuples étrangers, dont il doit connaître et étudier les langues, les coutumes et les forces morales et économiques. Et ensuite, il devrait rédiger une sorte de thèse de doctorat qui lui permettrait d'obtenir le titre de colonel, par exemple.

En tant que général, il devrait être pendant quelques années président de gouvernement ou président d'une chambre de commerce ou d'économie, ou ambassadeur ou consul général à l'étranger, ou professeur d'université, ou toute autre activité qui exige l'engagement, la performance et la mise à l'épreuve de toute la personnalité et qui requiert quotidiennement des décisions et des choix.

Ces autres professions ne se sentiraient pas du tout lésées. Au contraire, elles éprouveraient la même fierté de voir le plus grand nombre possible d'hommes issus de leur cercle occuper des postes de commandement dans le corps des officiers supérieurs, comme c'était le cas jusqu'à présent pour les régiments, lorsque le plus grand nombre possible d'États-majors généraux en étaient issus. Car la profession civile initiale est la plus importante. Seuls les meilleurs des autres professions sont sélectionnés pour la carrière d'officier. C'est là que se situe le plus grand changement !

Röhm, je crois que nous sommes sur la bonne voie. Après avoir vu la confiance de l'économie en nous et en notre S.A., je suis de plus en plus convaincu que les difficultés financières ne nous empêcheront jamais de faire ce qui est juste. » [...]

Le soir, Hitler aborda le sujet de la guerre, apparemment incité à le faire par l'exposé de Röhm.

« Lors de vos discussions économiques de l'autre jour, il est apparu qu'une guerre doit entraîner de si grandes pertes économiques pour tous ceux qui y participent qu'elle s'avère toujours être une affaire vouée à la perte. [...] Je voulais que vous me donniez encore une fois une justification plus détaillée de cela ».

« Permettez-moi, dis-je, de me recueillir quelques minutes. Le sujet n'est pas tel que l'on puisse parler à tort et à travers ».

Hitler me regarda d'abord avec étonnement, puis visiblement avec satisfaction. Il avait en effet l'impression que je prenais ce genre de conversation plus au sérieux qu'une discussion autour d'un thé à cinq heures.

J'étais certes conscient qu'il n'assimilait et n'intégrait dans la mosaïque de ses connaissances que ce qui y avait sa place. Mais c'est justement pour cela que la forme sous laquelle on lui présentait les choses était d'une importance extraordinaire. Et l'on pouvait tout à fait donner à l'image de la mosaïque et à ses couleurs une autre expression ou un autre plan, si l'on parvenait, pour autant

que cela soit nécessaire, à détruire les tesselles qu'il avait accumulées jusqu'alors et à lui en donner de nouvelles qui lui ouvraient un nouvel aspect.

J'avais depuis longtemps pris l'habitude de voir en Adolf Hitler un phénomène que l'on devait accepter, tel quel, comme existant et placé d'une manière ou d'une autre par la Providence parmi les hommes, et plus précisément en Allemagne. [...]

*(Dans la suite du texte, Wagener raconte comment il a défendu à cette occasion devant Hitler le point de vue selon lequel, à l'époque des armes techniques et des armées de masse, la guerre était devenue si coûteuse que tous les participants – vainqueurs et vaincus – ne pouvaient s'attendre qu'à des pertes économiques graves et durables. Selon lui, il serait tout à fait criminel qu'à l'avenir un gouvernement fasse la guerre à des fins de politique extérieure. – Note de Turner)*

« Cela signifierait », a lancé Hitler, « qu'une réparation des dispositions du diktat de Versailles n'est tout simplement plus possible. Est-ce vraiment votre point de vue ? »

« Pas du tout. Le fait de savoir qu'une guerre ne peut apporter que des inconvénients et des pertes, même si elle est gagnée, est en fait une grande garantie que l'on peut se permettre toutes sortes de choses sans que les autres prennent les armes. Il suffit de la préparer et de la mener de telle sorte que l'opinion mondiale la considère comme justifiée, comme le rétablissement d'un état à vrai dire naturel, et comme le résultat de l'expression de la volonté du peuple concerné, et non comme l'acte de violence d'un esprit de conquête avide d'armes.

Si, par exemple, nous obtenons, par le rétablissement d'un ordre exemplaire et d'une ascension porteuse d'avenir en Allemagne, que la Sarre veuille redevenir allemande, ou que l'Autriche, en tant qu'État fédéral, cherche à se rattacher au Reich, aucun pays étranger ne qualifiera d'acte de violence le fait que nous prêtions notre bras à ces pays pour qu'ils réalisent leur souhait légitime, exprimé par un vote libre. De même, la question des Memelland, de Dantzig et du corridor peut, sous l'impression de l'importance de l'ascension que nous voulons provoquer pour l'Allemagne et que nous provoquerons certainement, trouver une solution plus rapide et plus facile que nous ne le prévoyons nous-mêmes pour le moment.

Mais la meilleure solution serait toujours l'union économique, puis douanière et enfin monétaire des pays d'Europe centrale, sans qu'il soit nécessaire de discuter de la question d'une revendication de leadership, car dans une telle union, celui qui a le leadership économique aura en fin de compte aussi le leadership politique. Mais j'estime que la formation de l'union politique doit absolument se faire sur la base de l'égalité des droits, c'est-à-dire de la formation démocratique du parlement, comme cela a été fait en Amérique au Congrès et dans toute la structure de la constitution, et comme Bismarck l'a

déjà fait dans l'État fédéral allemand.

Lorsque cela sera atteint, les frontières des corridors, etc. seront de toute façon tombées. Qui se soucie aujourd'hui de savoir s'il habite dans le pays de Bade, en Hesse ou en Prusse ? Il habite en Allemagne ! Ou qui ressent comme un franchissement de frontière le fait de se rendre d'un pays à l'autre en train ou en voiture aux États-Unis ? Il en sera exactement de même en Europe centrale. Et l'Europe se développera à partir de l'Europe centrale, d'elle-même et en relativement peu de temps.

Pendant tout ce temps, nous ne devons toutefois mener qu'une seule politique, par tous les moyens et avec la plus grande sagesse : la politique consistant à éviter toute guerre et toute incitation à la guerre. Nous serons alors assurés de la victoire finale sur nos adversaires de la guerre mondiale, ou plutôt sur les erreurs de nos adversaires de la guerre mondiale. Et le véritable traité de paix sera décidé lors d'un congrès qui fondera en même temps les 'États-Unis d'Europe' ».

« Vous n'avez pas du tout tenu compte du danger russo-bolchevique. Pensez-vous que la Russie assiste impuissante à cette évolution ? », demanda Hitler.

« Nos mesures et réorganisations socialistes nous protègent contre ce danger. Car parallèlement aux processus politico-économiques et purement politiques que nous venons d'accomplir, la transformation socio-politique se poursuit en Allemagne.

Il nous est indifférent de savoir si et quand nos voisins nous imiteront. Ils l'imiteront tous, c'est certain ! Et même la Russie nous imitera. Mais cela prendra plus de temps. Et en Russie, l'homme grégaire doit d'abord être rééduqué pour devenir un individu. Cela prendra deux à trois générations, une fois que l'État s'y sera attelé. Mais nos solutions socio-économiques et nos principes d'autogestion socialistes conquerront certainement le monde entier. Et la Russie n'y verra pas un danger, mais un accomplissement.

Si l'on parvient encore à tendre la main à l'Angleterre, alors nous n'aurons plus besoin de la Société des Nations, l'étape suivante sera déjà un parlement mondial qui se chargera de manière centralisée de régler de nombreuses tâches qui ne peuvent de toute façon être accomplies qu'en commun, et qui préparera l'élargissement des États-Unis d'Europe et d'Amérique à une union de ces associations d'États ».

Hitler réfléchit quelques instants. Puis il dit : « Je ne peux pas me fermer à votre point de vue. Il ne me vient certes pas à l'esprit que je devrais accorder la priorité aux considérations économiques.

Mais je retiens trois choses de vos explications. La condition préalable est que nous réussissions, après la prise en charge du gouvernement, à amener

l'Allemagne à un soulèvement intérieur puissant en garantissant le calme et l'ordre, en éliminant le chômage et en créant une nouvelle vague conjoncturelle économique, et en faisant reconnaître inconditionnellement notre gouvernement et son caractère déterminé par nos voisins, nos anciens adversaires et le monde en général. Ces trois choses sont les suivantes :

1) Les mesures politiques qui doivent être prises pour corriger le diktat de Versailles et rétablir la souveraineté allemande ne doivent pas être quémandées, préparées de longue date ou considérées comme un objet de négociation diplomatique, sinon on réveillera les sentiments d'hostilité, on brandira le sabre, comme la France lorsque le Dr Curtius a voulu conclure son traité douanier avec l'Autriche, et il n'en sortira toujours que des compromis boiteux qui n'éclairciront pas l'air, mais le rendront plutôt nuageux. Mais si un fait accompli est créé par surprise, derrière lequel le peuple allemand uni se tient avec une ferme volonté, et auquel nous avons en outre droit sur la base des 14 Points de Wilson, alors l'idée de « guerre » n'apparaît même pas, ni chez nous, ni chez les adversaires.

2) S'il devait être nécessaire de se préparer à l'intervention militaire d'un adversaire, celui-ci doit savoir qu'il a tout le peuple allemand en armes contre lui. Pour cela, le plan de Röhm présenté aujourd'hui me semble être la bonne voie.

3) Et troisièmement, nous pouvons éviter toute guerre si nous avons l'Angleterre comme alliée. C'est pourquoi j'en reviens toujours à la nécessité de s'entendre avec l'Angleterre. L'établissement de la confiance entre l'Angleterre et l'Allemagne est le moyen le plus sûr d'y parvenir. Et nous n'avons pas besoin de faire semblant avec l'Angleterre. Nous pouvons jouer cartes sur table avec elle. Car dans nos objectifs, il n'y a rien qui puisse la gêner ou même la menacer.

Voilà les trois points que je retiens de notre conversation. Et ce qui est juste et remarquable, c'est votre point de vue selon lequel chaque État et chaque homme d'État doit et va réfléchir à la possibilité de déclencher une guerre, car même si elle est victorieuse, elle fait plus de mal que de bien.

Vous avez peut-être raison. L'époque des grandes guerres est révolue. La lutte par les armes est de plus en plus remplacée par la voie de l'équilibre économique, que les traités politiques doivent suivre. Seules les visions du monde devront encore faire l'objet d'une lutte : Ici le libéralisme ! Là, le socialisme ! Mais elle peut être menée plus avantageusement avec l'idée révolutionnaire qu'avec des canons et des bombardiers ». [...]

# 49. Les projets de Hitler pour un chemin de fer souterrain entre Hambourg et Berlin – Ses opinions sur l'architecture et l'art – Il rejette le « naufrage » de Spengler

*(Wagener rapporte ses entretiens politico-économiques à Hambourg avec le Gauleiter local, Karl Kaufmann, ainsi qu'avec des armateurs et des importateurs. Il y a défendu le point de vue selon lequel l'activité d'exportation de l'Allemagne devait dans un premier temps passer après le développement du marché intérieur, ce qui nécessitait la reconversion de Hambourg à d'autres tâches. Selon lui, le meilleur moyen d'y parvenir est de faire de Hambourg le plus grand port de transbordement d'Europe centrale, un carrefour pour le commerce d'importation et de transit, en particulier des pays d'Europe centrale et orientale. Les exportateurs allemands doivent se tourner vers ces pays. Pour le monde extérieur, Hambourg doit devenir la porte de l'Europe centrale et orientale. – Note de Turner)*

Lorsque, quelques jours plus tard, je fis une conférence à Hitler sur ces idées, il se fit immédiatement envoyer des plans et des images de Hambourg. À l'époque, il avait déjà commencé les premières ébauches d'un aménagement de cette « porte de l'Europe ».

« Ce que New York est d'un côté de l'Atlantique, Hambourg doit le devenir de l'autre », expliqua-t-il. « Mais à la place de la ville mondiale américaine, empilée mécaniquement, avec ses gratte-ciel, sa sobriété affairée et son impersonnalité, les bateaux qui font escale à Hambourg sont peu à peu accueillis par les rives verdoyantes du charmant paysage de l'Elbe, avec ses maisons à colombages sur la plage et ses jardins fleuris. Et peu à peu, l'image doit se condenser en une image de ville, de grande ville, d''Allemagne', qui doit porter le sceau de la culture de l'Europe, où que l'on laisse vagabonder l'œil !

Hambourg peut parfaitement attirer le trafic de passagers. Et si l'on construit un train rapide souterrain de Cuxhaven à Hambourg et de là à Berlin, un monorail d'une vitesse de 200 km, Hambourg et Berlin ne feront plus qu'un, et personne ne prendra l'avion s'il peut, dans de chauds coussins, voyager en même temps du paquebot océanique jusqu'au centre de l'Europe centrale ».

Il était étonnant de voir comment Hitler a immédiatement saisi la situation et comment ses pensées lointaines ont immédiatement perçu une vision d'avenir qui serait peut-être réservée au siècle prochain.

« Je pourrais imaginer », ajoutai-je, « qu'une telle perspective économique puisse également avoir des conséquences politiques. Plus nous tournerons nos intérêts vers le marché de l'Europe centrale et orientale, moins il y aura de pos-

sibilités de friction avec l'Angleterre, et plus un rapprochement progressif entre nous et la Russie paraîtra envisageable ».

« Comme ces plans portent loin dans l'avenir », me confirma Hitler, « je ne veux pas rejeter cette idée. La politique continentale de Bismarck sera, dans la période à venir et probablement pour tout l'avenir, la base la plus solide pour un développement sain de l'Allemagne ».

À Munich, j'ai présenté à Hitler deux personnalités dont j'espérais qu'elles auraient une grande influence en Amérique, comme à l'étranger d'ailleurs, si elles avaient une impression personnelle de lui. Il s'agissait du Dr Edmund Stinnes(1) et du Dr Ludwig Roselius(2).

Stinnes était sur le point de partir pour quelques mois aux États-Unis, où il rencontra la plupart des personnalités de premier plan et eut l'occasion de répondre, dans les clubs et les sociétés, aux questions qui lui étaient constamment posées, comme il le raconta lors de son dernier voyage : « Qui est Hitler ? Que veut-il ? Qu'est-ce que le national-socialisme ? »

Hitler a parlé plus d'une demi-heure avec Stinnes, et il m'a dit après :

« Il ne fait aucun doute que je suis fortement impressionné. Ce qu'il dit est intelligent, la façon dont il le dit est convaincante. Mais je crois que Hitler ne vit pas dans notre monde. Je n'ai qu'une impression humaine de lui : il est vaniteux ».

Ce jugement du docteur Stinnes m'a beaucoup intéressé. Stinnes est tout de même un homme d'importance économique, qui a beaucoup voyagé dans le monde, qui s'intéresse à beaucoup de choses, et qui s'élève au-dessus du temps et de l'espace. Sa femme est la fille du célèbre professeur d'université fribourgeois von Schulze-Gaevernitz(3), qui était à l'époque également M.d.R. dans le groupe parlementaire du Parti démocrate, dont Stinnes faisait également partie. Le mot « vanité » m'a frappé.

Certains traits de caractère de Hitler, comme le fait qu'il ne supporte pas d'être corrigé en présence de tiers, ou qu'on ne peut pas se permettre de plaisanter avec lui, ou encore l'habillage toujours très prononcé des réunions ou des défilés auxquels il participe, ou même le simple geste de la main pour écarter une mèche de cheveux de son visage, – ces traits ne nous semblaient pas être de la vanité, à nous qui étions constamment autour de lui. Mais Stinnes avait peut-être raison de dire que la raison la plus profonde était une vanité prononcée. Après la prise du pouvoir, cette vanité s'est manifestée sans aucun doute.

Lorsque Stinnes revint d'Amérique plus de six mois plus tard, il me parla beaucoup du grand intérêt avec lequel ses amis avaient accueilli ses rapports, et du fait qu'en Allemagne, on considérait le nouveau mouvement avec sympathie, même si c'était avec une réserve attentiste. [...]

Avec Roselius, le célèbre fondateur et propriétaire de la Kaffee-Hag, Hitler en vint très vite à parler d'art et d'architecture.

« J'ai entendu les jugements les plus divers sur votre rue Böttcher[4] à Brême », dit Hitler. « Votre architecte n'a-t-il pas un peu déraillé et n'a-t-il pas introduit beaucoup d'éléments étrangers à ses idées par ailleurs nordiques ? » Roselius répondit qu'il s'était donné pour mission, ainsi qu'à ses architectes, de faire un essai et d'acquérir de l'expérience dans la construction en briques, telle qu'elle avait déjà été développée et entretenue par la Hansa il y a des siècles dans toutes les villes et places portuaires de la mer Baltique.

« On devrait construire dans chaque pays et dans chaque région avec les moyens que l'on y trouve. À partir de là, il faut développer un style de construction particulier qui, rien que par son matériau de construction, s'adapte à l'environnement et au caractère des habitants de la région.

Ce serait par exemple un non-sens de construire avec des colonnes sur la côte nord de l'Allemagne ! Les colonnes appartiennent à des endroits où il fait chaud, où le soleil est ardent et où l'on recherche l'ombre et la fraîcheur aérée. Ce n'est pas le cas dans le nord de l'Allemagne. Les matériaux de construction naturels pour les piliers porteurs font également défaut sur place. Là, c'est la brique qui est le matériau naturel. Et il s'agit maintenant de trouver l'architecture, la forme et le style de construction correspondant aux exigences actuelles d'une maison d'habitation ou d'un bâtiment représentatif, afin d'obtenir le meilleur résultat possible pour l'usage pratique, mais aussi pour l'œil et pour toute la sensibilité artistique.

La première expérience à grande échelle de la maison du Chili a été réalisée à Hambourg. On peut dire que c'est une réussite. Mais il s'agissait d'un immeuble de bureaux, dont l'effet est toutefois devenu très représentatif.

J'ai donc essayé – et j'ai chargé l'architecte [nom manquant] de l'exécution – de créer un exemple dans le domaine de la construction d'immeubles d'habitation et de rues en milieu urbain, afin de montrer les possibilités de conception et l'utilisation de figures architecturales dans des bâtiments de différents types, pour la construction desquels on n'a utilisé que des briques, à l'exception bien sûr des poutres en T en fer des plafonds. C'est ainsi qu'est née la Böttcherstraße. [Nom manquant] s'est offert quelques ingrédients hypermodernes complètement tordus. Je lui ai laissé le plaisir et j'espère qu'il est guéri de l'impossibilité de ses extravagances. Certaines choses qui sont tombées à l'eau m'ont tout de même plu. Qui se moque de Goethe parce que l'on trouve dans la 'Nuit de Walpurgis' [dans *Faust* – NdT] des passages qui semblent tout à fait extravagants. Des professeurs et des érudits écrivent même des volumes pour interpréter le sens profond de telles absurdités. Je ne suis certes pas Goethe, même en ce qui concerne l'architecture. Mais je me permets de temps en temps de faire quelque chose qui semble absurde. Peut-être trouverai-je un

jour un interprète ».

« Ce que vous dites sur l'adaptation du style et du mode de construction à la région et au matériau de construction que l'on y trouve », rétorqua Hitler, « est l'un des secrets de l'architecture. Mais il y a d'autres secrets, tout aussi importants.

Toutes les cultures qui, à notre connaissance, se sont éveillées et ont pris forme, ont toujours trouvé leur première expression dans l'architecture. Et comme toute culture passe par une période de jeunesse, commençant par l'enfance lapidaire, bientôt remplacée par une période de tempête et d'impulsion, nous trouvons également dans l'architecture d'une culture naissante, après les débuts enfantins, une représentation de cette période de tempête et d'impulsion, et ce plus fortement que dans la peinture, la poésie et la musique. C'est ainsi qu'après le premier millénaire, nous voyons les dômes gothiques s'élever dans l'espace germanique et celtique, expression du dépassement de la notion limitée de finitude, un bouleversement spirituel qui a détruit les colonnades du classicisme hellénique, une révolution qui s'est emparée du ciel !

La période de la 'Sturm und Drang' a été suivie par l'âge d'or de la culture germano-européenne, qui s'est consolidée, a pris possession du pays, s'est façonnée et a atteint sa maturité. Il s'exprime à l'époque de la Renaissance, mais aussi du baroque, et se termine par le magnifique classicisme des styles de Schinkel et de Semper.

Avec l'architecture, la peinture traverse elle aussi les âges. Mais elle suit, développe au XIVe siècle sa plus forte volonté créatrice, et atteint au cinquecento, au XVe siècle, son apogée éclatante, à laquelle succèdent de temps à autre, dans les siècles suivants, quelques grandes figures qui ne sont plus que des épigones. La peinture a donc atteint plus tôt sa maturité, bien qu'elle se soit réveillée plus tard de la rêverie de la jeunesse, et elle semblait avoir déjà dépassé l'âge de la virilité créatrice, alors que l'architecture était encore en pleine création.

Vous connaissez le 'Déclin de l'Occident', dans lequel Oswald Spengler déduit de la décadence actuelle de la peinture, mais aussi de la poésie et de la musique, la fin de notre époque culturelle. Il est philosophe, mais il est issu des sciences naturelles. Il ordonne les observations, il enregistre les connaissances et le savoir. Il voit l'évolution sous forme de graphique. Et si une courbe descend chez lui, cela se présente comme un fait avéré, la ligne zéro devant être atteinte ici et là. Et ce moment est alors la fin, le déclin de l'Occident !

Mais toute ma pensée et ma volonté d'architecte et de politicien ne peuvent pas être affectées par le tracé graphique. J'étudie les raisons pour lesquelles la courbe est descendue, et j'essaie ensuite d'éliminer ces causes. Mais en même temps, j'étudie les raisons pour lesquelles la courbe était autrefois ascendante ! Puis je m'efforce de rétablir les conditions d'antan, de faire renaître la volonté

créatrice d'autrefois et de provoquer une nouvelle étape dans la courbe toujours fluctuante du développement.

Il n'y a pas de doute ! Notre culture est entrée dans une phase de stagnation, elle ressemble à la vieillesse. Mais les raisons n'en sont pas qu'elle ait déjà dépassé sa virilité, mais plutôt que les porteurs de cette culture, les hommes germano-européens, l'ont négligée et se sont tournés vers des tâches matérielles, la technicisation, l'industrialisation, la possessivité objective, la rapacité et un égocentrisme économique qui l'emporte sur tout le reste. Toute leur pensée et leurs efforts ne se résument plus qu'à ce qui est écrit dans leurs livres et à l'étalage extérieur de leur fortune en biens terrestres.

Je suis saisi de dégoût, d'un pénible mépris, quand je vois la vie et les activités de ces gens ! »

Involontairement, ces mots m'ont rappelé le souvenir de certaines connaissances et amis que j'avais laissés à Karlsruhe et Baden-Baden lorsque je suis parti pour Munich. Ils vivaient vraiment de manière purement égocentrique, la patrie n'était pour eux qu'un décor, les membres du peuple n'étaient que des figurants, voire des figurants de luxe. D'ailleurs, leur attention ne se portait vraiment que sur ce qui était « en dessous du trait[29] ».

Hitler poursuit : « Mais Dieu merci, ce ne sont que les 10 000 personnes les plus riches qui pensent ainsi. Certes, l'ensemble de la bourgeoisie est déjà fortement infectée et malade. Mais la jeunesse de la bourgeoisie est encore en bonne santé et peut être ramenée à la nature, à un développement plus élevé, à une nouvelle volonté culturelle, tant qu'elle n'est pas entraînée dans la machine à pédaler de la vie moderne sans contenu et uniquement matérialiste, pour sombrer ensuite soit dans la recherche du profit de l'économie, soit dans la stupidité du quotidien bourgeois, soit dans la dépravation des grandes villes.

Si nous parvenons à remplacer la recherche égocentrique du profit dans l'économie par une volonté communautaire socialiste et une grande responsabilité envers la collectivité, si nous parvenons à éliminer la stupidité de la vie quotidienne bourgeoise par la possibilité de jouir de la liberté personnelle, de la beauté de la nature, de la gloire de notre propre patrie et des mille et une facettes du reste du monde, et si nous en avons fini avec la dépravation de la dégénérescence dans tous les domaines, cultivée dans l'enchevêtrement des maisons et sur les routes asphaltées des mégapoles, alors la voie sera ouverte à une nouvelle vie, à une nouvelle volonté de création, à un nouvel envol du sens et de l'esprit libres et sains, – et alors, – cher Monsieur Roselius, – de vos briques aussi naîtront tout naturellement de nouvelles formes, des temples de la vie seront construits, des dômes d'un culte plus élevé seront érigés, et même après des millénaires, les murs témoigneront des grandes époques où de plus

[29] [NdT : « unter dem Strich », « hors budget » ?]

grands encore sont nés ! »

Lorsque Roselius eut quitté avec moi la chambre d'Adolf Hitler, il me prit la main et me dit :

« Wagener, je vous remercie de m'avoir donné cette heure. Quel homme il est ! Et comme on se sent petit avec ce qui nous semblait si important ! Mais maintenant, je sais où je dois mettre la main ! Malgré mes soixante ans, je n'ai plus qu'un seul objectif : collaborer pour aider la jeunesse et le peuple allemand à retrouver sa liberté intérieure et extérieure ! »

# 50. La compréhension du national-socialisme par Funk – Il est subventionné par l'industrie de la Ruhr – Wagener comme entremetteur matrimonial pour Goebbels

Entre-temps, Hitler avait terminé avec Funk son action visant à assurer la préparation à contrer un « putsch de gauche ». Comme nous l'avons appris par Straßer et Frick, le succès a été tel que les plans d'un putsch de la Reichswehr ont été repoussés. [...]

Grâce à la réussite de l'opération financière, Funk avait considérablement renforcé sa réputation auprès de Hitler. Je le remarquai au fait que Hitler [rencontrait] plus souvent Funk sans m'en parler et qu'il ne me parlait plus de cette action à moins que je n'en parle. En outre, il recevait depuis peu de Funk une sorte de service de presse destiné à l'informer en permanence sur les questions de politique économique. Comme Funk ne m'en envoyait ni copie ni tirage, alors que Straßer en recevait une, je compris que Funk avait l'intention soit d'exercer sur Hitler et Straßer une influence différente de celle que je jugeais opportune en matière de politique économique, soit de se rapprocher de Hitler et de la direction du Parti en contournant ma personne.

L'importance de ce travail de Funk m'est immédiatement apparue. Comme Funk avait une plume très habile et qu'en tant que journaliste et rédacteur économique d'un journal aussi important que le *Börsenzeitung* de Berlin, il savait aussi suggérer à ses lecteurs ce qu'il voulait dire de la manière la plus appropriée, je ne devais pas sous-estimer l'impact de cette orientation secrète de la presse. J'ai donc demandé à Funk, qui était en fait mon collaborateur, même s'il ne recevait pas de salaire de ma part, de me soumettre au préalable ses rapports à Hitler.

Funk a refusé et a en même temps démissionné de son travail pour le W.P.D. Je lui ai demandé de venir à nouveau à Munich pour une discussion. Il s'y rendit et nous semblâmes pouvoir parvenir à un accord.

Mais le soir, nous avons d'abord dîné ensemble au restaurant Neue Börse, et Funk s'est mis à boire un peu plus que ce qu'il ne pouvait apparemment supporter. À partir de onze heures, bien que le restaurant soit encore assez plein, il commença à chanter et donna un billet de 100 marks au chef d'orchestre de la très agréable et discrète fanfare pour qu'il l'accompagne dans une chanson. C'est ce qui s'est passé, mais avec pour résultat qu'on nous a demandé de changer de local.

Funk voulait absolument aller au Maxim-Bar [ ?] sur la Karlsplatz. Malgré

mes efforts, je n'ai pas pu l'en empêcher, mais je l'ai accompagné, car je me sentais responsable de mon « invité ». Là, il a immédiatement commandé deux bouteilles de champagne, mais après que nous ayons d'abord bu un verre, il a disparu dans les toilettes des femmes et est réapparu avec la dame des toilettes en robe noire avec un tablier et un bonnet blancs pour danser avec elle. Cela provoqua l'indignation des invités et un grand tumulte s'ensuivit. Funk a alors également glissé un billet de 100 marks dans la main de la femme, sans doute très sage, mais qui était en fait employée pour les toilettes, mais elle a ensuite été attrapée par les clients masculins et reconduite à la porte, puis elle a quitté le bar en criant : « C'est du national-socialisme ! » J'étais complètement horrifié, j'ai payé les deux bouteilles et je suis également parti.

Lorsque j'ai demandé au portier s'il savait où était parti le monsieur qui s'était envolé du bar tout à l'heure, il m'a dit :

« C'était un cavalier raffiné. Je lui ai trouvé un taxi avec lequel il est allé à la 'Malkasten'. Il m'a donné 50 marks ».

Je pris alors moi aussi un taxi pour le suivre et le sortir de ce bar d'artistes très connu et très fréquenté à Munich pour l'emmener à son hôtel. Mais lorsque j'arrivai, je le vis déjà à une table avec deux négresses, un spectacle en soi rare à Munich, mais qui attira doublement l'attention du public sur la table de Funk. Il venait de prendre l'une de ses dames dans ses bras pour l'embrasser. Je me suis alors tourné vers la porte et je suis parti, en proie à de violents tourments de conscience.

Malheureusement, Hitler et Hess n'étaient pas à Munich le lendemain. Je n'ai plus revu Funk et j'ai seulement entendu de son hôtel qu'il avait été ramené chez lui le matin et qu'il avait commandé pour le soir une place dans un wagon-lit de première classe pour Berlin.

J'ai appris par la suite que ces crises d'ivresse étaient plus fréquentes chez Funk et qu'il passait pour un véritable ivrogne trimestriel. L'argent dont il disposait si librement provenait, ce dont je ne m'étais pas inquiété auparavant, de l'industrie de la Ruhr, qui lui versait une aide mensuelle de 3 000 marks par l'intermédiaire de l'Association des mineurs, en dehors de subventions occasionnelles plus importantes pour des objectifs particuliers.(1) Il a d'ailleurs continué à recevoir cette aide mensuelle plus tard, en tant que chef de la presse du Reich, et même en tant que Ministre de l'économie du Reich.

Je n'ai malheureusement pas eu connaissance de ces choses à l'époque. Mais mon expérience à Munich m'a suffi pour exiger de Hitler qu'il se sépare immédiatement de lui.

Mais nous ne nous sommes rencontrés qu'une semaine plus tard à Berlin, alors que nous voulions nous rendre à Brunswick pour le défilé de la S.A.(2) Un temps précieux s'était écoulé et mon récit n'exprimait peut-être plus tout à fait l'indignation qui m'avait envahi le premier jour. Quoi qu'il en soit, je racontai à

Hitler mon expérience avec Funk, ce qui le fit rire et lui fit dire :

« Wagener, vous exagérez. D'ailleurs, Funk est venu me voir entre-temps et m'a également parlé de votre expérience commune. – Qu'avez-vous contre Funk ces derniers temps ? D'abord vous me le recommandez, après l'avoir employé pendant trois mois dans votre W.P.D., et comme je l'accepte maintenant et que j'obtiens avec lui des succès que je n'aurais pu obtenir avec aucun autre, vous voulez me le reprendre ? »

« Mais Monsieur Hitler ! » ai-je dit. « Si je l'ai employé pour le W.P.D., cela ne signifie pas encore que je l'emploierais pour autre chose. Et si je vous l'ai recommandé car vous vouliez obtenir de l'économie les moyens de réaliser des objectifs particuliers, cela ne signifiait pas encore que je le considérais comme apte à devenir votre conseiller en politique économique. Et si j'ai maintenant constaté qu'il s'est montré là-bas à Munich sous une forme qui me fait penser qu'il est inquiétant que vous vous encombriez de lui, ce n'est pas pour vous l'enlever, mais pour vous éclairer et vous mettre en garde dans votre propre intérêt et dans l'intérêt du mouvement ».

« Parlez-lui encore une fois de l'affaire. Je ne peux pas le mettre à la porte maintenant, alors qu'il vient d'établir pour moi et avec moi les liens peut-être les plus significatifs que j'ai vécus depuis longtemps. Vous en conviendrez vous-même.

Il m'a dit qu'il avait eu un différend avec vous et qu'il avait démissionné de son travail pour le W.P.D. Il ne semble pas être tout à fait d'accord avec votre politique économique, il la trouve très théorique. Il m'est tout à fait précieux d'entendre de sa part, à l'occasion, des opinions d'un autre ordre ».

On peut imaginer l'effroi qui m'a saisi. Le travail de la Ruhr commençait déjà !

« Monsieur Hitler. Funk n'a pas d'opinion propre en matière de politique économique. Lorsque je l'ai gagné à la cause du W.P.D., il a montré une grande inclination et un grand intérêt pour nos idées et nos objectifs socialistes. J'ai l'impression qu'entre-temps, il s'est davantage tourné vers l'opinion de ses bailleurs de fonds et de ses amis de l'économie, que vous avez en grande partie rencontrés grâce à lui. Mais ce sont tous des adversaires de notre politique économique ! ».

« Vous m'avez fait une fois », répondit-il, « une conférence sur la stratégie et la tactique. Vous disiez alors que le chef militaire suprême, le commandant, doit avoir saisi et reconnu l'objectif stratégique lointain pour pouvoir livrer les batailles tactiques qui lui barrent la route.

Il en va de même ici. L'objectif lointain est clair pour moi. Les batailles tactiques peuvent sembler m'entraîner sur des chemins de traverse. Mais lorsqu'elles sont vaincues, je reprends imperturbablement la direction de

l'objectif stratégique. En 1870, Moltke a lui aussi tourné à droite de son objectif stratégique, Paris, afin de livrer la bataille tactiquement nécessaire de Sedan. Et lorsque MacMahon et Napoléon furent capturés, il reprit sa marche sur Paris ». –

Pour l'instant, cela ne servait à rien de continuer à insister auprès de Hitler. Je m'étais toujours attendu à ce que les milieux économiques réactionnaires posent un jour leurs conditions s'ils nous soutenaient financièrement. Et comme ils étaient libéraux sur le plan économique, il était évident qu'ils opposeraient leur veto à notre socialisme. Mais je n'avais pas prévu que Funk, mon propre collaborateur, deviendrait le porte-drapeau de l'industrie lourde et de l'industrie minière.

J'ai pris la décision de parler à nouveau à Straßer. Je voyais poindre une crise de confiance, dont je ne pouvais toutefois pas encore me faire une idée. Mais j'avais compris que Funk était un nouvel adversaire pour moi et ma politique économique. En plus de Göring, je devais maintenant me battre contre Funk !

La veille du départ pour Brunswick, Goebbels vint me trouver à l'hôtel. Il me raconta que Madame Quandt aimerait bien se rendre à Brunswick, mais qu'il ne pouvait pas l'emmener dans sa voiture. Il me demanda si je n'avais pas la possibilité et si je n'étais pas prêt à emmener Mme Quandt et son amie, que je connaissais également, dans ma propre voiture. L'hébergement à Braunschweig était assuré. Et au retour, il serait lui-même capable de transporter les dames.

J'ai accepté avec plaisir.

Hitler m'avait déjà parlé plusieurs fois de Madame Quandt, me demandant si je l'avais encore revue et si je savais quelque chose d'autre à son sujet. Après cette soirée, Goebbels avait tout d'abord évité de rencontrer Hitler. Depuis, il n'y avait donc plus rien eu à ce sujet.

Ce soir-là, Hitler revint sur le sujet de Mme Quandt et dit :

« Cette femme pourrait jouer un grand rôle dans ma vie, même sans que je sois marié avec elle. Dans mon travail, elle pourrait constituer le contrepoids féminin à mes instincts unilatéralement masculins. Elle pourrait être une seconde Geli pour moi. – Dommage qu'elle ne soit pas mariée ». –

Le lendemain, vers midi, je suis allé chercher Mme Quandt et sa compagne à leur appartement de la Reichskanzlerplatz. Je conduisais une grosse Horch de 100 chevaux, de sorte que mon chauffeur, les deux dames et moi-même, ainsi que les bagages, avions de la place.

Vers deux heures, nous avons fait une pause pique-nique dans un petit bois. Mme Quandt avait emporté une valise de pique-nique bien équipée, de sorte que nous avions tout ce dont nous avions besoin.

Après le petit-déjeuner, je suis allé me promener avec elle et je lui ai

demandé :

« Puis-je me permettre de discuter avec vous d'un problème sérieux, mais en m'immisçant dans vos affaires internes ? ».

« Comme je suppose qu'il est lié à Monsieur Hitler, je le demande », répondit-elle avec le même sérieux.

« C'est vrai. C'est lié à Hitler. Je n'ai pas besoin de vous expliquer ce que je pense de lui et que je le connais très bien ».

« Je le sais. Goebbels me l'a souvent dit ».

« Très bien. Hitler est en soi un problème que peu de gens parviendront à résoudre, que personne ne parviendra probablement à maîtriser, – sauf peut-être une femme.

Non pas que la femme doive suivre son génie, l'éveiller, le stimuler, le dompter ou le brider. Hitler n'accorde pas ce droit à une femme. Une femme ne serait pas là pour ça non plus. Mais établir pour l'homme Hitler le contact avec la vie, avec d'autres hommes, avec le monde, établir en lui l'équilibre hellénique, cela pourrait réussir à une femme, et encore une fois exclusivement à une femme. Car lorsque des hommes, des gens de son entourage, tentent de le faire, il refuse toujours. Et les hommes ne peuvent pas non plus le faire.

Hitler refuse maintenant de se marier. On pourrait discuter pendant des heures de la raison de ce choix, et de la question de savoir s'il est bon et opportun. En tout cas, c'est ainsi. Et nous n'y changerons rien ».

J'ai fait une courte pause, durant laquelle M^me^ Quandt en a profité pour dire :

« Je peux tout à fait l'imaginer. Je dirais même qu'il est juste que Monsieur Hitler ne se marie pas. Car ce mariage ne serait jamais un mariage. – Et, en regardant les traits de son visage, je pourrais imaginer qu'il peut parfois être très difficile. Il a également été célibataire trop longtemps pour ne pas mettre sa personne au premier plan de manière inconditionnelle. Sa femme ne serait parfois, peut-être même souvent, qu'un meuble, une armoire qui lui ferait aussi occasionnellement obstacle, ou un parlophone dans lequel il voudrait parler sans qu'il réponde, ou un gramophone dont il voudrait écouter certains disques et qu'il pourrait mettre en marche et arrêter comme bon lui semble ».

« Je trouve fantastique la manière dont vous l'avez observé et reconnu. Vous m'épargnez ainsi de nombreuses explications et justifications. Et il m'est plus facile de parler ouvertement. –

Hitler, malgré tout son génie et sa singularité, n'est qu'un être humain, et un être humain de sexe masculin. Et les hommes ont toujours besoin de s'appuyer sur un être féminin, sur une femme.

S'ils s'appuient sur un homme ou sur d'autres hommes en général, ce sont des liens qui résultent de la collaboration, de la profession, d'intérêts et de

points de vue communs, ou du hasard. Il y a des hommes chez qui ces liens peuvent être renforcés par des sentiments du cœur. Il peut s'agir de sentiments paternels ou, à l'inverse, de sentiments d'affection filiale, – ou encore de sentiments que l'on appelle simplement amitié. Il existe aussi des cas où de tels sentiments vont encore plus loin. Nous les qualifions d'anormaux. Mais l'histoire du monde nous montre que chez les personnes anormales, il existe aussi des possibilités anormales que le normal n'est peut-être même pas en mesure de juger objectivement. Mais comme tout ce qui est anormal est maladif et que la nature combat et élimine ce qui est maladif, l'homme sain a le droit et le devoir de condamner l'anormal dans ce domaine également.

Mais tout cela n'existe pas chez Hitler. En fait, il ne laisse même pas parler les sentiments du cœur que nous appelons amitié envers les hommes. Seuls la raison, l'utilité, éventuellement la nécessité, déterminent son attitude envers les autres hommes. Et comme l'utilité et la nécessité sont variables, selon les circonstances, l'attitude de Hitler envers les autres hommes est également variable. Il peut donc aujourd'hui poursuivre les mêmes objectifs avec un homme dans le cadre d'une collaboration très étroite et d'un échange de vues très intime, et demain cette prétendue amitié peut déjà être ébranlée. Oui, elle peut se transformer en un rejet absolu, en une lutte, en une élimination. Car il suffit que l'objectif auquel Hitler tient soit devenu différent, ou qu'il ait décidé de prendre un autre chemin pour atteindre cet objectif. C'est une caractéristique que beaucoup ne comprennent pas et trouvent donc inquiétante, inesthétique, malhonnête. J'y reviendrai plus tard.

Mais il ne s'agit pas chez lui de l'opportunité et de la nécessité pour sa personne, pour son avantage ou pour le confort de sa vie. Non, il s'agit uniquement du but de sa vie, qu'il identifie à l'avenir de l'Allemagne et qu'il ressent comme une mission, une vocation.

Comme Hitler considère et évalue tous les hommes [...] uniquement de ce point de vue, il ne se soucie guère de l'intérieur des hommes. Il ne le ressent pas du tout et n'y pense même pas. Il ne remarque pas s'il a devant lui un flatteur ou un intrigant, un ami fidèle ou un escroc. Il remarque seulement s'il lui est utile ou non sur le moment. Il n'a donc, selon nos critères, aucune connaissance de l'être humain, pas du tout, du tout, mais regarde les gens d'un tout autre point de vue. C'est pourquoi certains disent aussi que Hitler a un mauvais caractère. De notre point de vue, du point de vue du partenaire concerné, du point de vue du collaborateur, il semble vraiment l'être. Mais lui-même ne le ressent pas ainsi. Il ne veut pas non plus être mauvais. Car de la même manière qu'il se concentre lui-même, sa vie, son travail, toutes ses aspirations, sur un seul et unique objectif, son objectif, il considère comme évident qu'il peut en exiger autant de son entourage. Dans l'histoire de la royauté anglaise, nous trouvons différents exemples de ce genre. L'exemple le

plus flagrant est celui de la reine Elisabeth, chez qui la sexualité féminine jouait en outre un rôle. En Angleterre, cette conception a même longtemps été une raison d'État, et l'est peut-être encore dans une certaine mesure aujourd'hui.

Mais les personnes honnêtes, les personnalités sûres d'elles-mêmes, les caractères, ne se laissent pas traiter de la sorte, c'est-à-dire utiliser puis mettre au placard, entraîner dans un travail important puis mettre de côté. Hitler doit perdre ainsi, avec le temps, ses meilleurs amis et collaborateurs, il doit se mettre à dos les hommes les plus précieux de son entourage et il rassemblera ainsi de plus en plus autour de lui un cercle de gens sans caractère, de rampants, de beaux parleurs, d'imbéciles et d'hypocrites, sur lesquels son génie finira lui aussi par se brouiller.

Et il faut s'en prémunir. Mais seule une femme peut le faire ! Une femme qui le captive, l'homme Adolf Hitler, – aussi loin qu'il se laisse captiver, – qui entre avec lui dans une relation qu'il ne trouve pas et ne veut pas trouver avec les hommes, qui peut aussi lui dire quelque chose qui n'est pas issu du domaine de la raison, qui peut l'arracher à ses ruminations, à ses fantaisies, à son éternelle occupation avec lui-même, à ses propres intuitions, pensées, plans, qui peut l'arracher à ses rêves d'avenir et à ses réflexions qui s'étendent sur les siècles à venir, pour lui montrer le quotidien, le présent, la beauté et la laideur de la vie, qui va avec lui au théâtre, à l'opéra, aux concerts et qui reste ensuite avec lui, et qui, à l'occasion, prend le thé avec lui à une table bien garnie, dîne devant une porcelaine bien entretenue, et apprécie la bonne musique dans sa propre maison, – je résume tout en ces mots : qui fait de lui un être humain ! »

Madame Quandt s'était arrêtée et me regardait avec ses grands yeux bleus, dans lesquels il y avait une lueur veloutée de compassion, d'amour et d'enthousiasme contenu. Et quand j'ai dit :

« Et cette femme pourrait être vous ! » Elle regarda alors vers le sol et un rouge timide passa sur son beau visage.

Nous avons fait quelques pas en silence. Soudain, elle s'est arrêtée en disant :

« Mais alors, il faudrait que je sois mariée ».

« C'est vrai », ai-je répondu, et en même temps, j'ai dit : « Le mieux, ce serait avec Goebbels ».

« Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? »

« Parce que vous êtes de toute façon déjà bien connue de Goebbels, parce que Hitler l'aime bien aussi, et parce que Goebbels est un type correct avec lequel vous devriez et pourriez résoudre cette lourde tâche que vous assumeriez non seulement pour Hitler personnellement, mais pour tout le mouvement, voire pour le bien du peuple allemand ».

Hésitante, elle me serra la main et, tout aussi hésitante, elle dit :

« Monsieur Wagener. – Jamais personne ne m'a parlé ainsi. – Je suis parfaitement lucide, – et pourtant tout tourne dans ma tête. – Retournons à la voiture. – Vous ne devez pas me surestimer. Je lutte aussi contre le fait que je le fasse moi-même. – Mais pour Adolf Hitler, je serais prête à tout prendre sur moi ».

Nous avons poursuivi notre route jusqu'à Brunswick, où j'ai déposé Mme Quandt et son accompagnatrice à l'hôtel Kaiserhof, tandis que je descendais chez des parents dans la maison natale de mon père, au 38 Alschlagen, une vieille maison à colombages dont le pignon s'élevait très haut et dont les étages inférieurs étaient construits en saillie dans la rue.

Le lendemain, j'ai accompagné Mme Quandt au défilé sur la grande place libre devant le château ducal, où 40 000 hommes de la S.A. et de la S.S., ainsi que les jeunesses hitlériennes et le B.d.M.(3) défilaient en douze rangées devant leur Führer.

Nous ne parlions plus de la conversation de la veille. C'est seulement au moment de nous quitter que Mme Quandt m'a dit :

« Je vous promets que vous serez la première personne à savoir si je me fiance avec Goebbels. Alors vous savez que c'est en même temps une promesse encore plus grande ».

Deux semaines plus tard, Mme Quandt a téléphoné un midi de Berlin à notre maison de Munich pour annoncer sa visite pour le dimanche suivant à 11h30 du matin. À l'heure indiquée, Goebbels et Mme Quandt se sont présentés ensemble chez nous.

« Je suis venue pour honorer ma parole », a-t-elle dit, « vous et votre épouse êtes les premiers à qui nous annonçons ici nos fiançailles ».

Et Goebbels poursuit :

« J'ai appris à l'époque, dès Brunswick, ce dont vous aviez parlé avec Madame Quandt. Je vous remercie et je vous serre la main en réponse ».

Nous fêtâmes aussitôt les fiançailles avec un verre de champagne. À une heure, les fiancés se rendirent chez Hitler pour lui annoncer également la nouvelle. Et le soir, une petite fête de fiançailles eut lieu à l'hôtel [nom manquant], où, outre les fiancés, il n'y avait que Hitler, Hess et sa femme, ma femme et moi, et Schaub, Sepp Dietrich et Schreck. Hitler conduisit ma femme à table et s'assit en face des fiancés. J'étais assis avec Mme Hess à côté de Mme Magda(4). Il régnait une ambiance si joyeuse, si détachée et si élevée que j'ai eu la ferme impression que trois personnes étaient devenues heureuses(5).

Et Madame Magda, même si elle s'est éloignée de ma femme et de moi, a effectivement tenu ses promesses. Elle est vraiment devenue pour Hitler l'être féminin vers lequel il se réfugiait pour échapper à l'engrenage épuisant de son devoir, aux tiraillements sans conscience de son entourage et, en fin de compte,

à lui-même. Et elle a pris beaucoup sur elle, a renoncé à beaucoup, a compensé beaucoup et a ouvert la voie à beaucoup. Elle est devenue comme l'autre moitié de l'homme Hitler, unie et maintenue de son côté par un respect et une affection illimités et confiants, de son côté par une sainte volonté de servir et d'accomplir un devoir supérieur.

# 51. Hitler rejette l'État corporatif d'Othmar Spann – Il envisage de nommer Schacht à la présidence de la Reichsbank – Wagener s'oppose aux conseillers berlinois de Hitler – Le « problème Hitler »

La lutte pour l'homme allemand se poursuivait. Les réunions, les discours, les conférences et les entretiens se succédaient sans interruption. De nouvelles personnalités de l'économie, de la science et de la vie intellectuelle venaient voir Hitler ou le rencontraient, de nouvelles idées et pensées étaient examinées et considérées.

Je citerai ici les projets du professeur viennois Othmar Spann(1) pour un État corporatif. Il voulait supprimer le parlementarisme et instaurer à la place une chambre purement corporatiste, dans laquelle siégeraient des représentants élus de toutes les classes, représentant ainsi une sélection intellectuelle, une élite issue de chaque corps de métier. Sur ordre de Hitler, j'ai négocié à plusieurs reprises avec des représentants de Spann, j'ai notamment assisté à plusieurs conférences du Dr Heinrich(2), qui était le bras droit du professeur Othmar Spann. J'avais fait inviter le Dr Heinrich par mon chargé de la politique économique à Düsseldorf, le Dr Klein(3), à une telle série de conférences.

Mais les idées de Spann n'étaient pas compatibles avec le national-socialisme. Le national-socialisme était fondé sur la démocratie au sens large. Or, l'État corporatif ne serait pas l'organisation d'un État populaire, mais la mise en place d'une oligarchie s'appuyant en premier lieu sur une aristocratie (sélection des meilleurs), non pas au sens féodal du terme, mais au sens d'une aristocratie de l'esprit, d'une aristocratie financière et économique, et bien sûr aussi d'une aristocratie des ouvriers et de la paysannerie.

« Un tel État », disait Hitler, « ne peut pas ouvrir la voie à une nouvelle et grande réalisation socialiste. Il ne peut être que réactionnaire. Malgré la bonne idée de sélection qui le sous-tend, il est une régression et non un progrès. La manière dont nous voulons donner la parole aux professions et à leurs représentants, pour ainsi dire à côté du Parlement, le grand forum de la volonté et de l'opinion populaires, est sans aucun doute plus avantageuse, plus opportune, plus démocratique et plus socialiste.

Le plan de Spann convient mieux à la formation d'un consistoire ou d'un synode pour une communauté religieuse, mais pas à l'élaboration révolutionnaire de nouvelles formes de gouvernement d'une humanité en pleine mutation. [...] »

Un autre homme avec lequel Hitler est entré en contact est le Dr Hjalmar

Schacht. Celui-ci doit être considéré comme l'exposant du capitalisme mondial, du libéralisme économique mondial, de la doctrine juive internationale en matière d'argent et de finance, et en outre comme le représentant de la franc-maçonnerie, dont il détenait le plus haut grade. Il était donc, dans tous les domaines, un adversaire et un ennemi déclaré du national-socialisme, en particulier de ses nouveaux plans et idées économiques.

Hitler avait apparemment parlé avec lui de la dévaluation de la livre anglaise et m'avait dit :

« Schacht est du même avis que vous à ce sujet. La baisse de la livre n'aura d'effet sur la formation des prix intérieurs anglais que dans la mesure où des biens importés de pays extérieurs au bloc de Sterling arriveront sur le marché anglais ».

Je répondis : « Schacht ne peut pas être d'un autre avis sur ce point. D'ailleurs, cela a déjà été prouvé entre-temps. Mais Schacht arrive à cette conclusion sur la base d'un raisonnement très différent du mien ».

« Qu'est-ce que vous avez encore contre Schacht ? Voulez-vous dire qu'il a tort ? »

« Qui a raison ou qui a tort, seuls les siècles à venir le diront. Schacht représente la doctrine économique actuellement encore en vigueur dans le monde entier, et moi je représente une nouvelle doctrine. D'un point de vue économique, Schacht est conservateur et réactionnaire, moi je suis révolutionnaire. Schacht représente le point de vue de la classe dominante des banquiers et des capitalistes : 'Qui a, a !' [On ne parle pas d'argent, on en a. (Proverbe) – NdT] Je défends le point de vue du peuple, qui s'est vu en partie confisquer ses biens, et en partie privé. Je suis donc socialiste, comme vous l'êtes vous-même.

Schacht et moi, nous sommes des adversaires. Et Schacht et vous, vous êtes aussi des adversaires. Quand on demande son avis à un adversaire et qu'on discute avec lui, il faut le savoir d'emblée et se le rappeler sans cesse ».

« Mais Schacht est sans doute la tête la plus importante que nous ayons en Allemagne dans le domaine de l'économie monétaire et financière ».

« Il le croit de lui-même. Les libéraux économiques le disent car il fait leur travail. Et les juifs et les loges font en sorte qu'il soit reconnu comme tel. Il est aussi effectivement immensément expérimenté et jouit d'un grand prestige, y compris auprès des banquiers mondiaux étrangers et en particulier auprès des banquiers mondiaux juifs et américains.

C'est pourquoi je l'estime beaucoup. – Mais on le surestime peut-être un peu.

En fait, il n'est pas banquier de profession. Il était auparavant correspondant de presse et, à un moment donné, avant la guerre mondiale, Jakob Goldschmidt l'a fait venir dans sa banque en tant qu'archiviste.(4) Mais cela n'a

aucune importance. En fait, c'est sans doute auprès de Jakob Goldschmidt qu'il a été à la meilleure école en matière de connaissance et de méthodes d'utilisation du pouvoir de l'argent. –

Je suppose que c'est Funk ou Göring qui vous a mis en contact avec lui ? »

« Tous deux m'avaient parlé de lui et j'avais le désir de faire sa connaissance ».

« Funk et Göring sont tous deux conseillés par l'industrie lourde et l'industrie de la Ruhr. Ils reçoivent aussi tous les deux de l'argent de là-bas. Si tous deux vous recommandent Schacht, je vois là, en arrière-plan, les hommes de la Ruhr au travail ».

« Je ne veux pas seulement entendre votre raisonnement, mais aussi celui de vos adversaires », dit sèchement Hitler.

« J'apprécie cela aussi. Mais alors, j'aimerais bien être là ! »

« Mais je veux leur parler, justement quand vous n'êtes pas là ».

« Je ne peux pas m'y opposer. Mais je crains qu'il n'en ressorte pas grand-chose de bon ».

Hitler a alors mis fin à la conversation. Mais un soir, alors que nous étions à nouveau assis ensemble, j'ai relancé le sujet en disant :

« Il y a quelques jours, j'ai lu un article très intéressant de l'Anglais Keynes(5). Il est considéré là-bas comme le plus grand expert scientifique dans le domaine de la monnaie et de la finance et est également reconnu à l'étranger. En suivant le fil de ses pensées, on a le sentiment qu'il est en train de nous rejoindre, sans toutefois nous connaître et sans connaître notre attitude. Il a déjà jeté par-dessus bord l'idée de l'or comme base inébranlable et irremplaçable d'une monnaie. Voulez-vous lire quelque chose de lui ? »

Hitler refusa en expliquant de manière tout à fait compréhensible qu'il s'agissait d'un domaine trop étranger pour lui permettre de trouver la concentration nécessaire à l'étude correcte de telles lectures.

« Actuellement, il y a aussi un autre grand nom dans ce domaine, un professeur suédois du nom de Cassel(6). Il est plus proche du point de vue de Schacht. Mais Keynes et Cassel sont tous deux conscients que l'on ne peut tout simplement rien changer pour l'instant à la législation et à la réglementation internationales de toutes les transactions monétaires et aux principes du système financier capitaliste ».

« Vous voyez », dit Hitler, « c'est aussi ce que dit Schacht. Et c'est pourquoi il considère comme irréalisables et utopiques tous les plans et toutes les idées qui sont toujours soulevés par des profanes et des semi-spécialistes ».

« C'est tout à fait clair pour moi. Et si tout le monde le croit et l'imite, le plus sûr est de maintenir l'ordre ancien et donc la domination du capital sur le travail. Mais alors, il ne faut pas s'étonner si les masses se précipitent vers le

marxisme et finissent par détruire l'édifice capitaliste forcé par les moyens du bolchevisme, mais en perdant malheureusement aussi les éléments de construction à partir desquels nous voulions bâtir notre économie sociale ».

Hitler devint pensif :

« Vous pensez donc que, dans toutes les circonstances, nous devons lutter contre Schacht et contre la conception dominante dans le domaine de l'argent et de la finance ? ».

« Que nous devions nous battre, c'est pour moi une certitude inébranlable. Mais quand devrons-nous nous battre, c'est une autre question. Nous ne pouvons pas, du jour au lendemain, renverser un ordre existant et le remplacer par un nouveau. Au printemps, à l'occasion d'une discussion à Munich au sein du département de politique économique, vous avez dit vous-même qu'un tel bouleversement – car c'est bien de cela qu'il s'agit – devait être précédé d'une préparation et d'une explication qui dureraient peut-être des décennies. Je vais même plus loin. Une éducation doit avoir lieu, et ce dans tous les domaines, scolaire, culturel, instinctif, scientifique, voire même religieux, afin de faire passer toute la sensibilité et la pensée du peuple grandissant du libéralisme capitaliste à la reconnaissance des conditions et de la nécessité du socialisme, de sorte que ce nouvel ordre soit de plus en plus fortement et de plus en plus bruyamment voulu, exigé et finalement mis en œuvre par le peuple tout entier.

Car l'introduction d'une économie socialiste est plus qu'un 'règlement' ! Elle nécessite une connaissance morale, une conviction éthique, une profession de foi religieuse ! Car elle est, dans son essence la plus intime, un renoncement à l'idolâtrie des millénaires passés, le dépassement d'un système monétaire déjà combattu par Moïse et le Christ, qui n'a pu être maintenu jusqu'à aujourd'hui que par l'attitude stupide, le viol et un pharisaïsme mensonger. C'est à nous qu'il incombe de provoquer cette énorme révolution ; en revanche, l'empêcher est l'intention et peut-être déjà la mission de Schacht ».

« Mais s'il nous faut des décennies pour préparer cette révolution, ne devrons-nous pas continuer à travailler selon l'ancien système jusque-là ? »

« On ne peut pas changer cela. Mais une certaine tendance dans le maniement de la monnaie et du crédit, notamment par la Reichsbank, pourrait être introduite très rapidement. Et en outre, la jurisprudence économique peut déjà modifier quelque peu le 'je tiens à mon billet ' dans le sens de la justice sociale.

Mais pour le reste, si nous voulons éliminer le chômage, nous sommes obligés en toutes circonstances de nous écarter de l'ancien système et d'emprunter de nouvelles voies ».

« Schacht serait-il lui aussi prêt à le faire ? »

« À contrecœur. Mais il est suffisamment intelligent pour savoir qu'il n'y a pas d'autre solution. Et s'il s'apercevait que cela se ferait par notre intermé-

diaire, avec ou sans l'accord du monde bancaire qui est d'accord avec lui, alors il préférerait certainement être de la partie et même, si possible, prendre la direction des opérations, afin de prouver que ce n'est pas nous qui sommes devenus maîtres de la situation avec nos mesures révolutionnaires, mais qu'il possède aussi, selon les principes actuels, l'agilité nécessaire pour sauver une situation inextricable. Une fois le danger écarté, il serait alors en mesure de redresser la barre le moment venu ».

Après une courte réflexion, Hitler demanda :

« Que se passerait-il si nous, c'est-à-dire un président national-socialiste de la Reichsbank, commencions immédiatement après avoir pris le pouvoir à financer la création d'emplois de notre manière ? »

« La finance mondiale serait sens dessus dessous et attaquerait notre monnaie par tous les moyens ».

« Avec quel succès ? »

« Le mark baisserait à l'étranger et ne jouirait d'aucune confiance. Bien entendu, la confiance en nous-mêmes serait également ébranlée. Mais en Allemagne, nos mesures n'auraient aucune influence néfaste sur le pouvoir d'achat du mark. Et comme nous éliminerions le chômage et que l'économie serait en hausse, l'attaque de la finance mondiale sur le cours de notre mark se solderait par une défaite. Ce serait alors la première victoire d'une nouvelle idée nationale-socialiste de l'argent et de la monnaie ».

« Êtes-vous complètement sûr de votre coup ? »

« Parfaitement ! »

« Mais si, par exemple, un homme comme Schacht, en tant que président de la Reichsbank, finançait également la création d'emplois selon nos principes, l'attaque contre la monnaie allemande aurait-elle également lieu ? »

« Comme Schacht prendrait préalablement contact avec les autorités compétentes à l'étranger, il est probable qu'il ne le ferait pas. Ce n'est que lorsque le moment sera venu pour lui de revenir à l'ancien système – car ce serait sa mission secrète – que la finance mondiale soutiendrait les démarches que Schacht devrait entreprendre à cette fin auprès du gouvernement national-socialiste, en exerçant une légère pression sur le mark ».

« Si vous avez raison, il serait donc préférable, pour commencer, de nommer un homme comme Schacht à la présidence de la Reichsbank, à condition qu'il soit prêt à financer la création d'emplois selon notre méthode ou quelque chose de similaire. Une fois que nous aurons surmonté le chômage et que le peuple sera uni derrière nous et le mouvement, alors une menace sur le mark par la bourse mondiale ne pourra plus nous faire de mal, comme vous venez de le dire vous-même ».

« C'est vrai », ai-je confirmé.

« Nous pourrions donc tranquillement mettre Schacht devant la décision de continuer à suivre notre tactique monétaire et financière, ou bien de céder la place. Le Maure aurait alors fait son devoir ».

« Il n'y a rien à redire à cette façon de penser, Monsieur Hitler. Mais il est toujours hasardeux de faire du bouc le jardinier. Et sa tendance sera toujours opposée à celle qui correspond à notre attitude ».

« Ce qui m'importait, c'était d'y réfléchir un peu. Nous avons encore du temps avant d'en arriver là. Mais cette voie ne me semble pas impraticable. Car nous rassurerions en même temps toute l'économie, qui ne craint rien tant que les expériences monétaires ».

Ce fut une fois de plus un coup de maître de voir comment Hitler a rassemblé et construit les raisons de faire quelque chose de différent de ce qui était prévu jusqu'alors. Je savais très bien que le travail d'agitation de Göring et de Funk était derrière tout cela, et qu'il s'agissait à nouveau d'un travail rémunéré pour les représentants du capitalisme et du système économique précédent, je le savais également. En soi, l'idée de Hitler était tout à fait plausible. Mais elle n'était pas juste ! Et elle n'aurait pas du tout été nécessaire. En outre, la même logique pouvait être appliquée de la même manière à tous les autres domaines d'une direction et d'un gouvernement d'État. Hitler a manifestement hésité entre les influences de ses conseillers berlinois et les miennes. Les Berlinois avaient le plus grand pouvoir. Car ils étaient en même temps les bailleurs de fonds ou les intermédiaires financiers de Hitler et pouvaient toujours dire que ces sources d'argent seraient coupées si les plans révolutionnaires étaient trop accentués, et ils pouvaient constamment lui amener de nouvelles personnes de grand nom qui continuaient à l'influencer dans cette direction.

Il était écœurant de voir comment ces deux hommes, Göring et Funk, trahissaient le socialisme proprement dit, au nom des misérables pots-de-vin qui leur permettaient d'augmenter constamment leur niveau de vie au prix de l'élimination progressive et de la falsification de la grande mission historique du mouvement.

Je commençais à me tromper, non pas sur notre objectif ni sur le peuple allemand, mais sur le destin dans lequel les Nornes nouaient sans cesse des fils qui devaient détruire ou du moins menacer ce qui avait été construit et préparé de grand et de noble et qui était encore en cours de réalisation. Mais je m'étais moi aussi voué au peuple allemand et à notre noble objectif. C'est pourquoi ma décision était prise : j'allais engager le combat contre les forces du monde souterrain.

Le problème Hitler me donnait parfois le vertige. Je faisais constamment l'expérience de son génie supérieur, je voyais sans cesse sa capacité surprenante à reconnaître clairement même les situations les plus difficiles et à les ramener à

un dénominateur très simple, et j'entendais, en partie de mes propres oreilles, en partie par l'intermédiaire de tiers, comment il présentait avec une évidence souveraine des conceptions, exprimait des opinions et tirait des conséquences à partir d'une compréhension intuitive de domaines de connaissances et de faits qui lui étaient jusqu'alors étrangers, ce qui étonnait complètement même les spécialistes les plus sérieux.

Et puis ce froid calcul de l'engagement des hommes et des personnalités qui se présentent à lui pour le but qui lui semble juste, ce manque total de cœur envers l'individu, l'utilisation d'hommes pour la solution d'une tâche déterminée et leur renvoi dès qu'elle est accomplie, – mais tout cela chez lui non pas pour un avantage personnel ou un enrichissement personnel, mais exclusivement dans le souci conscient des intérêts et du bien du peuple allemand !

En revanche, l'amour et la bonté touchants envers les enfants, les pauvres, les personnes dans le besoin, le peuple en général, sont ressentis de la même manière par tous et leur sont rendus.

Il me semblait toujours qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas. Mais ce que c'était ou ce que cela pouvait être, je n'y arrivais pas. Cela restait alors un mystère pour moi.

## 52. Straßer explique la forte position de Funk et la « croyance en l'autorité » de Hitler – ses suppositions sur l'utilisation par Hitler de stimulants – il conseille à Wagener de déménager à Berlin

Lorsque j'ai rencontré Straßer pour lui parler de Funk, il a de lui-même amené la conversation sur ce point.

« Ce que vous me dites de Funk », m'a dit Straßer, « n'a pour l'instant aucune importance pour Hitler. Grâce à Funk, il a trouvé le contact personnel avec les hommes les plus importants de l'économie et il pense avoir besoin de Funk pour maintenir les liens. La grande liste de souscription n'est pas la seule à jouer un rôle. Elle n'était qu'une sorte d'acte d'introduction. Mais ce qui est décisif, c'est la puissance de l'ensemble des milieux de la Ruhr et de l'économie, que Hitler voit intéressés et liés au mouvement et à lui-même par Funk.

Vous savez, Hitler aime reconnaître l'autorité dans certains domaines. Il a alors pour objectif de les gagner à sa cause, de susciter l'enthousiasme pour lui. L'importance de la personne concernée pour le grand objectif que nous poursuivons tous n'a pas besoin de jouer un rôle immédiat. C'est presque comme si Hitler se satisfaisait d'avoir vaincu une telle personnalité. Cela renforce son assurance, sa confiance en lui et la conviction qu'il est vraiment à la hauteur, même de l'autorité !

Mais s'il ne parvient pas à influencer la personne concernée par son pouvoir de suggestion, celui-ci le rejette, ne le reconnaît plus comme autorité et passe outre.

Nous devons être conscients que nous aussi, ses plus proches collaborateurs, devrons un jour ou l'autre nous confronter à cette particularité de Hitler. Nous évoluons constamment sur le fil du rasoir. Il ne nous reconnaît de toute façon pas comme des autorités. Nous lui parlons bien trop ouvertement et bien trop souvent pour qu'il connaisse nos erreurs. Il ne nous considère aussi que comme ses collaborateurs, des instruments, des membres de lui-même. Mais en plus, il nous arrive de lui donner notre avis, d'être en désaccord avec lui, de le contredire ou même de l'instruire. Il ne peut plus nous soumettre à son pouvoir de suggestion comme des hommes nouveaux. C'est pourquoi nous ne pouvons déjà plus être une autorité pour lui, même s'il nous avait pris comme tels au début. Peut-être préférerait-il déjà se débarrasser de nous. Mais il ne peut pas encore se passer de nous comme instruments et membres. C'est pourquoi il préfère nous éviter de temps en temps et rencontrer des sujets plus appropriés.

Et maintenant, vous voulez lui enlever l'homme qui lui fournit constamment de tels nouveaux sujets ? Vous n'y arriverez jamais ». –

Une nouvelle bizarrerie de Hitler m'est alors apparue. Je connaissais déjà la croyance en l'autorité. Mais les explications de Straßer jetaient un nouvel éclairage sur Hitler, et la remarque du Dr Edmund Stinnes : « Il est vaniteux » me revint involontairement en mémoire.

« D'ailleurs », poursuivit Straßer, « je me suis déjà lié d'amitié avec Funk. Il joue très bien du piano, il a un toucher merveilleux et fin, il a une très bonne voix, c'est un champion de Skat et il participe volontiers lorsqu'il s'agit d'être joyeux. Le cas que vous avez vécu n'était peut-être qu'un cas particulier. Le mieux que vous puissiez faire est de l'oublier ».

« On ne peut pas oublier une telle chose. Comprendre non plus. Mais je veux bien essayer de pardonner. Seulement, je ne peux plus travailler avec Funk ».

« Mais c'est idiot de votre part. Vous le laisseriez alors complètement à Hitler ! »

« C'est peut-être vrai. Mais personne ne peut se défaire de sa peau. Et moi non plus, je ne veux pas me défaire de ma peau.

J'ai d'abord pensé que je pourrais peut-être vous convaincre de vous allier à Funk. Mais il semble que ce soit déjà trop tard ».

Straßer a hésité un instant. Puis il dit :

« Nous avons déjà conclu une alliance ensemble. Nous voulons la maintenir. Et si nous y ajoutions Funk ? »

« Straßer », ai-je répondu, « une alliance telle que nous l'avons conclue, avec Funk comme tiers, n'est pas possible pour moi. Vous devez au moins le tenir à l'écart ».

« On n'est jamais mieux servi que par soi-même », dit Straßer. – « Comment vous entendez-vous avec Hitler ? »

Je fus complètement surpris par cette question intermédiaire.

« Je ne sais pas ce que vous voulez dire ? » demandai-je.

« Wagener », poursuivit-il, « ne vous donne-t-il pas parfois la chair de poule quand vous êtes avec lui ? »

« Non. En fait, jamais. Mais de temps en temps, après ! »

« Vous voyez. Vous êtes encore sous une certaine hypnose de sa part, une certaine influence suggestive. Mais elle ne dure apparemment plus très longtemps. J'en suis déjà totalement libéré ».

« Qu'est-ce que vous voulez dire ? »

« Que nous devons nous serrer les coudes encore plus qu'avant. – Je suis un vieux pharmacien. Et les anciens de ma corporation étaient eux-mêmes à

moitié médecins. Hitler ne me semble pas en très bonne santé. Mais je n'ai pas encore trouvé ce qui ne va pas chez lui. Ses yeux de verre, leur éclat lumineux, ses larges pupilles, l'expression occasionnelle de transfiguration qui se lit sur son visage et qui impressionne les autres, les gagne à sa cause, les laisse le regarder avec étonnement, – mais ensuite sa démarche chaloupée, les accès occasionnels, comme des crises, d'un manque total d'inhibition, lorsqu'il se met en colère, mais qui n'apparaissent que lorsqu'il se sent ignoré ou offensé, tout cela me laisse songeur.

Mais sa fraîcheur et son agilité d'esprit, son génie, sa compréhension rapide et claire, sa mémoire phénoménale des chiffres et des processus, son talent de conférencier et de présentateur, et en particulier son immense force de volonté, m'apparaissent à nouveau comme des preuves d'une santé si positive que les autres phénomènes ne peuvent guère avoir leur origine dans une disposition pathologique.

J'en conclus donc qu'il utilise peut-être des produits qui pourraient déclencher les phénomènes mentionnés ».

« De la morphine ? » lui demandai-je.

« Non, il n'en est pas question. Mais il existe un remède très répandu dans les pays méditerranéens, en particulier chez les femmes, qui est considéré comme totalement inoffensif, mais qui, comme l'a établi la récente science des remèdes, ne l'est absolument pas. Il s'appelle 'Belladone'. Les femmes en prennent pour paraître jeunes, pour avoir une expression ouverte et captivante, de grands yeux brillants avec de larges pupilles. Mais elles ont toujours l'air d'avoir un peu mal au cœur et d'être un peu léthargiques. C'est pour cela que l'on dit 'Belle Dame'.

Mais comment Hitler a-t-il pu trouver ce moyen ? Je me creuse la tête à ce sujet. Mais je soupçonne que sa nièce Geli, qui voulait devenir chanteuse, a pu l'utiliser. Les chanteuses et les actrices l'utilisent souvent. Et Geli avait aussi des yeux si larges et si brillants, et un regard profond et méditatif, mais aussi légèrement sensuel. C'est peut-être grâce à cela que Hitler a pu obtenir de la Belladone. Mais, comme je l'ai dit, ce n'est qu'une supposition, une possibilité, une explication que je me donne en tant que pharmacien.

Que Hitler utilise Kola Dallmann(1) en grandes proportions, je le sais. Il en prend toujours quand il veut être particulièrement vif d'esprit, avant des réunions, des conversations importantes, lorsqu'il se rend en société, et en principe toujours avant de parler en public ».

« Je le sais aussi », ai-je lancé.

« Le produit est également inoffensif, certainement. Mais si on en prend systématiquement, il faut en prendre de plus en plus avec le temps, et même le remède le plus inoffensif commence alors à avoir des conséquences néfastes. Si

ma supposition concernant la Belladone est exacte, alors il faut ajouter que les deux remèdes s'annulent mutuellement dans une certaine mesure, mais peut-être aussi qu'ils interagissent l'un avec l'autre. Cela expliquerait certains phénomènes chez Hitler, comme par exemple le vacillement occasionnel, le fait de ne pas vouloir prendre de décision, la soudaine flambée dans son regard lorsqu'il saisi un mot-clé et laisse alors son génie se répandre en discours, alors qu'avant et aussi après, il peut rester assis dans un calme stoïque et regarder au loin, en réfléchissant ou comme dans un rêve ».

Straßer se leva pour faire les cent pas dans la pièce et dit :

« Peut-être est-ce là une partie de l'énigme Hitler. Mais il reste toujours ce contraste incompréhensible : le surgénéralisme et ce que nous appellerions chez un homme moyen le manque de caractère. Et c'est tout cela ensemble que je ressens comme sinistre ».

Comme il se taisait, je lui demandai ce qu'il en était maintenant de la consolidation de notre alliance.

« Wagener », me répondit-il en s'arrêtant devant moi : « Nous travaillons sur les problèmes qui nous attendent lorsque nous entrerons au gouvernement. Et nous travaillons d'un point de vue socialiste. Dans la mesure du possible, nous avons déjà dans nos tiroirs la plupart des solutions aux problèmes qui nous sont posés. Pensez-vous que nous serons un jour en mesure de les sortir des tiroirs de l'école ? »

« Hitler veut déjà confier la gestion de l'argent et de la monnaie à Hjalmar Schacht, comme il me l'a laissé entendre ».

« Et la politique économique, il la confiera à un représentant du système économique capitaliste. Comptez là-dessus ».

« Vous tenez ça de Funk ? »

« Non, de Göring ».

« Et qu'en pense Funk ? »

« Il s'est mis à rire. Il voulait faire un pas vers vous. Mais à chaque fois qu'il prenait son élan, il hésitait à nouveau. Il ne parviendra jamais à faire le saut ».

« Et pensez-vous qu'il n'y a pas encore la possibilité d'éliminer l'influence de Göring sur Hitler ? »

« C'est ce que nous devons essayer de faire par tous les moyens. Mais si nous sommes tous les deux ici à Munich, cela ne sera jamais possible. L'un de nous doit aller à Berlin, vous ou moi. Comme j'ai entre les mains toute l'organisation du Parti et que je dois la tenir – car c'est en fin de compte la seule position de pouvoir que nous ayons – je ne peux pas partir. Vous pourriez tout de même mener la politique économique depuis Berlin. Réfléchissez-y. Mais alors, ce serait bien que vous alliez avec Funk ».

« Et que ferais-je à Berlin ? »

« Toujours être là lorsque Hitler est là. Veiller à ce que les fils économiques, je veux dire les fils politico-économiques, aillent vers votre bureau et non vers Göring. Faire de la politique là où palpite la vie centrale de l'Allemagne, et non pas ici où vous ne pouvez faire que de la paperasserie ! »

« Et que va dire Göring ? »

« Il déterrera alors la hache de guerre comme il se doit ».

« Et Hitler ? »

« Il regardera votre combat sans intervenir ».

« Et comment participez-vous à la lutte ? »

« Je vous soutiendrai au sein du Parti et je dirigerai au Reichstag, au sein de notre groupe parlementaire, le groupe contre Göring ».

Je me suis levée à mon tour et nous avons fait les cent pas dans la pièce comme des tigres. Cette idée était totalement nouvelle pour moi. Il fallait y réfléchir, l'examiner, la méditer. Car il pouvait en être autrement. À Munich, j'étais un cadre supérieur de la direction du Reich. J'étais à la centrale. Je pouvais toujours rencontrer Hitler, je l'accompagnais beaucoup dans ses déplacements. À Berlin, j'étais d'abord seul, même si j'avais un certain bureau. Mais je n'ai jamais pu emmener tout le département avec moi. Et qui, en outre, en assumait les frais ?

« Laissez-moi réfléchir à votre proposition », dis-je à Straßer. « Elle m'a trop surpris pour que je puisse tout de suite me faire une idée du pour et du contre. Il n'est pas non plus nécessaire que ce soit demain ».

« Il n'est pas nécessaire de se précipiter. Vous devez préparer cela aussi bien à Berlin que chez Hitler. Et avec lui, je pourrais vous seconder ».

« La politique est un métier ingrat ! Je donnerais cher pour n'y avoir jamais mis les pieds ! »

« C'est exactement ce que je ressens. Mais nous ne devons pas oublier que nous avons désormais aussi un devoir envers nos camarades de Parti, envers le mouvement et, pour ainsi dire, envers le peuple tout entier. Il croit en Hitler. Il espère en lui. Il lui apparaît déjà comme le seul salut ! Et c'est bien là le drame : il est partout au centre, il est le Parti, il est le mouvement. J'ai encore un certain nom dans le Parti.

Je pourrais, le cas échéant, donner une nouvelle fois mon avis, même sans me référer à Hitler. Mais vous êtes resté trop en retrait. Vous êtes sans doute considéré comme le chef du département de la politique économique. Mais on pense : 'Vous ne faites de la politique économique que sur les ordres de Hitler !' »

« C'est ce que je fais. Du moins, je ne fais rien sans son accord ».

« Mais si Hitler prend d'autres chemins, serez-vous en mesure de dire au

peuple : il fait fausse route ! Suivez-moi ! Le croyez-vous ? »

« Non, je suis très clair à ce sujet. Tout ce que nous faisons de bien sera mis sur son compte. Et nous ne pouvons rien faire contre lui ».

« C'est là que réside le grand danger. Pas pour nous. La personne ne joue aucun rôle. Mais si jamais il se trompe vraiment, sous l'influence de Göring et séduit par les 'autorités' ? Alors nous ne pourrons pas l'empêcher. Et la réputation de Göring auprès du peuple est considérablement en hausse grâce à son habile propagande, en particulier grâce à ses voyages en Italie, qui sont en soi totalement insensés. À cela s'ajoutent sa position au Reichstag et ses talents d'orateur démagogue. Cela ne sera donc pas facile pour nous ! Au contraire, cela devient de plus en plus difficile ! »

« Peut-être allons-nous quand même avoir un troisième larron », ai-je dit : « Goebbels ».

Je racontai comment les fiançailles de Goebbels avaient eu lieu.

« C'est très bien », dit Straßer. « Je me réjouissais déjà en silence que le mariage de Goebbels donne naissance à une maison à Berlin où Hitler pourra se cacher et souffler un peu. Il n'aime pas aller dans la maison de Göring, parce qu'il y a toujours des gens officiels qui l'attendent et à qui il est présenté avant le début de la représentation, comme l'acteur principal de 'l'Alhambra' à l'Oktoberfest.

Vous avez donc déjà une base plus large à Berlin. Moi-même, je suis en bons termes avec Goebbels. Nous nous rencontrons d'ailleurs toujours au Reichstag. Et je ne pense pas qu'il soit un ami de Göring ».

Lorsque nous nous sommes quittés tard dans la soirée, notre alliance avait vraiment gagné en solidité. Et alors que nous nous séparions, Straßer remarqua encore :

« Notre alliance sert Hitler. Mais au-delà de lui, le peuple allemand ! C'est ce qui doit nous guider. Et notre discussion sur la question de la Belladone, gardons-la pour nous ».

La question du transfert de mon domicile à Berlin me préoccupait beaucoup. Je devais m'assurer de l'accord de Hitler, c'était clair pour moi. Et je devais lui présenter des raisons plausibles.

Car, si je réfléchissais calmement et jusqu'au bout à tout le passé, au présent et à mon alliance avec Straßer, cette démarche était pour la première fois un acte de ma part dont je ne pouvais pas dire toute la vérité à Hitler sur son but. Car tout au fond de moi sommeillait l'idée que la personne d'« Adolf Hitler » et les « idées du national-socialisme » qu'il avait fait naître et développer, pour lesquelles je m'étais déjà pleinement et exclusivement engagé depuis plus de deux ans, pour lesquelles j'avais renoncé à toute ma vie civile, à ma profession civile, à toute mon existence, et qui avaient depuis lors pris pour moi une

forme et une forme tout à fait claires, n'étaient pas nécessairement indissociables et solidement liées entre elles pour l'éternité. La question de savoir si je voulais suivre Hitler ou ses idées pouvait donc se poser un jour. C'est une pensée étrange !

Et les pensées et les idées de Hitler avaient toujours été annoncées au peuple allemand par nous, par la direction du Reich, par les Gauleiters, par les journaux, par les orateurs et par toutes les publications, et bien sûr identifiées à sa personne ! C'est ainsi que sa personne est devenue, pour le peuple et surtout pour les partisans du Parti, le porteur spirituel immuable de ces idées, tout comme il en a été le créateur au plus profond de lui-même.

Si Hitler s'éloignait et se séparait de ses idées telles qu'elles constituaient alors le contenu de notre travail et de notre propagande, le peuple, le Parti, et même ses proches collaborateurs le suivraient-ils ou resteraient-ils fidèles à ses idées ? Le remarqueraient-ils d'eux-mêmes, s'ils se rendaient compte que l'idée et la personne se séparent, ou bien ce processus ne se déroulerait-il pas si lentement, si progressivement, si imperceptiblement, qu'il ne serait peut-être même pas perceptible pour les personnes les plus éloignées, et même pour les plus proches, seulement lorsqu'il serait déjà très avancé, voire trop tard ? À cela s'ajoute l'effet suggestif qui émane de la personne de Hitler, son immense force de volonté, et la faiblesse personnelle et existentielle de la majeure partie de ses collaborateurs, qui préféreraient s'incliner plutôt que de suivre leur propre voie.

Straßer et moi serions-nous en mesure de crier au Parti et au peuple, comme l'a dit Straßer : « Hitler se trompe, suivez-nous ! » Et y aurait-il même des gens qui nous écouteraient ?

Ne serait-il pas plus probable qu'ils nous traitent d'« insurgés », de « traîtres », d'« infidèles » et de « saboteurs » ? Et même si nous avions encore Goebbels et peut-être Röhm, ou Funk à cause de moi, dans le lot ? L'influence et le pouvoir de Hitler et de ses autres satellites au sein du Parti et du peuple ne seraient-ils pas plus forts pour qu'ils ne puissent pas tout simplement nous mettre de côté, nous expulser du Parti et ainsi nous réduire au silence ?

Mais une fois que le pouvoir d'État était entre ses mains, il était impossible et inutile de se révolter contre lui.

D'autre part, d'où tirerions-nous le droit démocratique de nous indigner contre Hitler ? N'est-ce pas son mouvement, son Parti, auquel il a donné des idées et des objectifs et qu'il dirige ? Et n'est-ce pas à nous seuls de décider si nous voulons continuer à le suivre personnellement ou si nous voulons nous séparer de lui ? Bien sûr, nous avons le droit de créer notre propre parti, notre propre mouvement. Et l'évolution montrerait à qui les masses électorales se rallieraient.

Mais tout cela n'était que des considérations hypothétiques. Ce cas ne s'était pas encore produit. Il n'y avait pas encore d'indice absolu que cela se produirait.

Seule la possibilité se profilait à l'horizon. Et en outre, il semblait que seule l'influence de faux conseillers avait fait vaciller Hitler dans telle ou telle conception. Il s'agissait donc apparemment en premier lieu de contrer cette influence, de la combattre, de l'éliminer si possible. Pour l'instant, c'est effectivement la seule décision qui pouvait être prise. Car nous ne pouvions même pas décider définitivement si le droit et la vérité étaient de notre côté et si les changements de Hitler n'étaient pas bien fondés et opportuns. Seule la postérité pouvait en juger. Mais personne ne pouvait nous forcer à agir contre notre conscience, qui nous imposait une responsabilité vis-à-vis de notre propre devoir et du peuple allemand.

Nous devions en outre garder Hitler sous notre protection, comme il l'avait dit lui-même : « Vous devez tenir les étrangers à distance de moi ».

C'est ainsi que je décidai de préparer mon changement de domicile en transférant d'abord le W.P.D. à Berlin, afin d'y avoir au moins mon propre bureau et la possibilité d'entrer en contact plus étroit, par l'intermédiaire de mes collaborateurs, avec tous les services et organismes économiques importants pour nous, et de permettre d'autre part aux hommes qui souhaitaient me rencontrer ou que je souhaitais rencontrer moi-même de me rencontrer à Berlin, ce qui était de toute façon très important, car on ne voulait souvent toujours pas venir officiellement à Munich.

Le capitaine Wolff, le directeur du W.P.D., réussit à louer un appartement au premier étage au numéro 2 de « Am Karlsbad », une petite rue à proximité du pont de Potsdam. Il avait été jusqu'alors le bureau d'une commission commerciale soviétique, dont j'ai également repris tout le mobilier et l'équipement téléphonique.

En automne 1931, le W.P.D. s'y installa. J'ai informé Hitler de ce transfert pour lui expliquer que je me rendrais donc plus souvent à Berlin.

Il était d'ailleurs très favorable à cette idée.

« Nous devons peu à peu nous présenter de plus en plus à Berlin. Plus nous y aurons de bureaux qui témoignent de l'activité du Parti, plus on parlera de nous et plus nos adversaires politiques sentiront que le N.S.D.A.P. se rapproche du lieu du gouvernement. Le choix de l'hôtel Der Kaiserhof comme mon quartier général berlinois, en face de la Chancellerie du Reich, a déjà fortement ébranlé les hommes là-bas. Et ces impressions ne restent pas sans effet sur la propre succession du Parti ».

Le premier pas était donc maintenant franchi. J'avais le sentiment que le suivant, le changement de domicile personnel, serait également possible sans difficultés. Je l'envisageai donc pour le printemps 1932. Mais contre toute attente, des difficultés surgirent, qui me retinrent encore à Munich jusqu'à l'été 1932.

## 53. Hitler envisage la constitution d'un conseil du Parti, mais y renonce – Il regrette la publication de *Mein Kampf*

Peu avant Noël 1931, j'ai rendu visite à Hitler dans son appartement, où il devait rester à cause d'une grippe. Je voulais lui dire au revoir pour les jours de Noël, que j'allais passer dans la neige avec ma femme et son frère, alors âgé de 16 ans, à Obladis, dans le Tyrol.

À cette occasion, Hitler m'a dit qu'il fallait toujours s'attendre à ce qu'il nous arrive quelque chose. C'est pourquoi, pendant sa maladie, il s'était dit qu'il devait tout de même s'occuper de la constitution du conseil du Parti.

« Vous savez bien que ce conseil du Parti doit veiller, et est responsable devant le Parti, à ce que les principes nationaux et socialistes du Parti soient toujours respectés et développés, et en particulier à ce qu'aucune partie ne les enfreigne ».

J'ai écouté avec attention ! Il y avait là une possibilité de maintenir et de garantir la bonne direction du mouvement ! Il est étrange que Hitler ait été amené, par une maladie en soi si insignifiante, à envisager sérieusement cette direction suprême du Parti, plus démocratique et oligarchique, déjà envisagée depuis la transformation de la maison de la Briennerstraße !

« Si je devais quitter cette vie prématurément, sans un tel conseil du Parti, il y aurait une lutte de diadoques pour la direction, que je vois toujours devant mes yeux lorsque je ressens à quel point les points de vue et les pensées de mes différents collaborateurs sont différents. La lutte ne porterait pas seulement sur la direction, mais aussi sur les objectifs, sur le programme ».

« Même sans l'idée d'un départ prématuré de votre personne, je trouverais le Sénat opportun », ai-je lancé. « En effet, ce n'est qu'en présence d'une telle communauté de dirigeants que les points de vue et les projets dont vous discutez à l'occasion avec tel ou tel, mais aussi les travaux et les propositions des départements, comme le mien par exemple, pourront avoir une base plus large et être transmis à une communauté plus large comme un savoir sûr. Ce Sénat serait également un grand soulagement pour vous. En effet, grâce à ses réunions plus fréquentes et plus régulières, qui seraient toujours présidées par vous, il deviendrait peu à peu le Sénat qui, à l'occasion, pourrait traiter des affaires courantes et trancher des questions non fondamentales sans votre présidence ».

« C'est vrai. C'est pourquoi ce sont justement les anciens nationaux-socialistes qui doivent siéger au Sénat, eux qui ont dès le début fermement intégré notre volonté et les objectifs de notre programme et qui sont en mesure

de les défendre.

Mais il y a encore autre chose que je voudrais obtenir. Dans certaines régions, nous avons des Gauleiters et dans certains districts des Kreisleiters qui sont certes de vieux militants du Parti, mais qui ne peuvent pas s'en sortir et qui ne suivent pas l'évolution du Parti. Mais je ne peux pas simplement remplacer ces hommes par d'autres, vis-à-vis de leur propre coopérative de Parti et surtout de leurs propres anciens partisans. Mais si je les nomme au conseil du Parti, c'est une élévation, la plus grande reconnaissance, le plus grand vote de confiance pour eux. Et en même temps, ils peuvent quitter leur fonction.

La formation du Sénat permettrait donc en même temps un revirement, comme Straßer me l'a déjà si souvent proposé ».

« Si ces changements très souhaitables pouvaient également être réalisés à cette occasion, la constitution du sénat du Parti n'aurait pas seulement des conséquences pour le travail ciblé du Parti et la fixation inébranlable de ses objectifs, mais le Parti connaîtrait un essor considérable, car de nombreuses personnes raisonnables ne sont dissuadées d'adhérer au Parti en premier lieu que par de tels hommes de la direction politique, pourtant en partie assez inaptes ».

« J'ai aussi souvent cette impression ici et là. Mais je suis très prudent à ce sujet. Je ne peux pas faire de quelqu'un un Gauleiter s'il n'est pas considéré par les membres de son parti comme un national-socialiste éprouvé. Il en va autrement des rédacteurs de journaux ou, par exemple, de vos collaborateurs. Les responsables politiques en place doivent absolument être reconnus. Et là, la sélection est mauvaise. La plupart du temps, le meilleur est déjà chef de district ou de Gau. C'est pourquoi nous devrions d'abord faire entrer de vraies personnalités dans le Parti, qui devraient bien sûr faire leurs preuves avant que je puisse leur confier le poste de chef de district ou de Gau ».

« C'est sans aucun doute vrai, et cette question n'est malheureusement pas si simple à résoudre. Mais si les Gauleiters remarquent déjà qu'ils peuvent être remplacés, et si les étrangers le voient aussi, cela exerce déjà une influence très favorable et positive.

Il faut aussi envisager que le Sénat prenne comme première décision de convoquer tous les Gauleiters, les Kreisleiters et tous les autres hommes importants du mouvement, dans les plus brefs délais, et absolument avant que nous n'entrions au gouvernement, pour un cours semestriel complet de formation, d'éducation et d'instruction les plus élevées, au cours duquel on ne parlera pas seulement en détail de nos objectifs, de nos plans, de nos idées et de nos théories, mais aussi des bases philosophiques d'un véritable leadership : éthique, morale, doctrine juridique, religion, etc. ».

« Nous n'avons pas besoin du Sénat pour cela. C'est Straßer qui devrait l'ordonner, exactement comme le font déjà la S.A. et la S.S. dans leurs écoles

du Führer. Mais les Gauleiters ne sont pas disposés à faire cela. Je pense que nous n'aurions pas de chance avec une telle tentative. Nous ne pouvons donc prévoir une telle formation que pour la génération montante.

Pour nos Gauleiters actuels, il y a aussi quelque chose de très différent qui m'importe. Ils doivent en premier lieu être absolument fidèles au mouvement, ils doivent être durs dans l'exigence du respect de nos principes, ils doivent faire l'objet d'une sélection en ce qui concerne la persévérance et la capacité d'une connaissance claire du socialisme national, et non en ce qui concerne une apparence socialement raffinée, – de même que le Parti doit être une sélection parmi le peuple en ce qui concerne la fidélité envers le peuple, l'amour de la vérité, la franchise, la capacité d'enthousiasme sincère et la volonté de sacrifice ; – mais il ne doit pas être pour autant une représentation disproportionnée de maîtres !

Les Gauleiters ont la responsabilité de veiller à ce qu'aucun faux membre n'entre dans le Parti. Car même l'organisation la plus achevée ne réussit pas son test de résistance si une grande partie des hommes qui la composent est intérieurement hostile à ses objectifs ou à elle-même ».

Puis Hitler a conclu cette conversation en disant qu'il voulait discuter de la liste des membres du Sénat avec Straßer pendant les fêtes de Noël et que je devais revenir le voir à mon retour.

J'ai immédiatement informé Straßer de mon entretien avec Hitler, ce à quoi Straßer m'a répondu :

« L'établissement de la liste est déjà un pas en avant. Mais ce n'est qu'une étape. Hitler ne fera pas le dernier ».

« Qu'est-ce que vous voulez dire ? »

« Un tel Sénat serait une sélection de vieux combattants qui ont fait leurs preuves et qui ont tous leur propre tête. Ils sont certes tous fidèles à Hitler, mais ils attendent aussi de lui qu'il soit fidèle à eux, au mouvement, au programme.

Devant le Sénat, Hitler devrait annoncer la couleur. Il devrait s'engager. Il devrait s'attendre à ce que le Sénat le mette en cause et l'épingle. Et il sait que je ne me tairais pas, par exemple, si j'étais un jour d'un autre avis. Et l'humeur du Sénat – même s'il n'y a pas de vote – le forcerait éventuellement à prendre des choses et des décisions qui ne lui conviennent pas pour autant.

Il ne préparera donc le Sénat que pour la période qui suivra sa mort. S'il s'en occupe maintenant, cela montre seulement qu'il pense être plus gravement malade. Une fois qu'il sera guéri, l'idée du Sénat retombera dans le sommeil de la Belle au bois dormant. Vous verrez que j'ai raison ». –

Et Straßer avait raison. [...]

Lorsque je suis revenu début janvier et que je suis allé voir Hitler, il était à

nouveau en pleine forme et il a répondu à ma question sur le Sénat par ces mots :

« La relève et le remplacement des Gauleiters est la difficulté que nous n'arrivons pas encore à surmonter pour le moment. Mais vous connaissez aussi mon point de vue selon lequel, en politique, il ne faut jamais dire à l'avance ce que l'on va faire ou ce que l'on veut faire. Ce n'est que lorsque l'on ne peut plus faire autrement que de l'annoncer que l'on peut le faire. Mais même dans ce cas, on ne doit le révéler qu'à ceux qui doivent absolument le savoir, et on ne doit leur en dire que ce qui est absolument nécessaire pour atteindre le but visé. Le mieux est d'agir par surprise ! Si l'on parle beaucoup d'un grand plan au préalable, il est généralement réduit à néant et l'action échoue. Tout au moins, le succès est remis en question.

C'est pourquoi le Sénat est en fait inutile, voire dangereux, tant que nous n'avons pas mis en œuvre et atteint nos plans, notre programme, notre objectif ».

« Dans ce cas, vous n'auriez pas non plus dû écrire *Mein Kampf* avant », ai-je lancé.

« C'est très juste. Je le regrette aussi souvent. Mais lorsque j'étais à Landsberg, après le 9 novembre 1923, tout me semblait d'abord fini. J'étais prisonnier, privé de liberté, le Parti était exproprié, dissous, – tout semblait fini, pire encore que l'Allemagne après la guerre mondiale. J'ai écrit *Mein Kampf* pour ainsi dire comme un compte-rendu pour le peuple allemand, principalement en mémoire des victimes du 9 novembre. J'ai écrit depuis l'étroitesse de ma cellule.

Quand j'ai été libéré, j'ai fait imprimer *Mein Kampf*. J'espérais qu'il rassemblerait peut-être mes anciens amis. Et c'est vrai ! C'est ce qui s'est passé.

Mais peu à peu, j'ai vu que beaucoup de choses étaient différentes de ce que j'avais vu et ruminé derrière les barreaux. Et bientôt, j'ai commencé à esquisser des changements, des améliorations. Mais ce ne furent que des détériorations. Je me suis demandé si je ne devais pas retirer le livre. Mais ce n'était plus possible. Il a fait son chemin à travers l'Allemagne, il est même parti à l'étranger, et ce qu'il y avait de juste, de positif en lui, n'a pas manqué de faire son effet. Je n'y ai donc plus touché. Je n'ai plus rien changé. Et cela m'a même donné la base financière pour reconstruire le Parti. Si je l'écrivais aujourd'hui, beaucoup de choses seraient différentes. Mais je ne l'écrirais plus du tout aujourd'hui !

Car j'en ai tiré les leçons. C'est pourquoi je me dis que si je communiquais à un Sénat tous les plans et intentions les plus secrets, non seulement ils ne resteraient pas secrets pour le Sénat, mais ils seraient même le plus souvent déformés et déchirés et se répandraient dans le monde. Ils entreraient en conflit avec *Mein Kampf*, parfois même avec le programme du Parti. Cela a-t-il un sens ? Mais si je ne lui communique pas tout, alors il commencera à être une farce dès sa création, et il restera une farce même si plus tard il devait être

vraiment le Sénat ! » –

En m'éloignant pensivement de Hitler, je me suis dit : « C'est étrange. Il a encore raison. Est-ce que c'est de la suggestion qu'il a raison, ou est-ce qu'il a vraiment raison ? » –

Et aujourd'hui, je dis : « Comment peuvent parfois se sentir les autres qui ne le connaissent pas ainsi ? Ils ne peuvent pas faire autrement que de se plier à sa force d'esprit ».

# 54. Hitler sur l'éducation et la race – Il condamne le culte des Germains – Missions de la jeunesse hitlérienne

Nous étions une fois de plus à l'hôtel Bube à Bad Berneck ; le Gauleiter Schemm[1] était venu de Bayreuth toute proche et a passé la soirée avec nous. Schemm était professeur d'école primaire. Mais par son éducation, sa capacité à parler, sa conception et sa manière de vivre, il était l'égal de n'importe quel conseiller d'études d'une école secondaire, et dans sa conception socialiste, il était très au-dessus de la moyenne. [...]

Ce soir-là, Hitler s'entretint avec lui de l'éducation de la jeunesse et du système scolaire.

« Un mouvement comme le nôtre », dit Hitler, « l'œuvre que nous voulons tous nous sentir appelés à accomplir, doit voir bien au-delà du présent, vers l'avenir. Vous ne devez pas vous laisser perturber ou influencer par la politique dans votre planification. Lorsque je réfléchis aux questions d'éducation et d'école, deux âmes se disputent toujours dans ma poitrine : celle du politicien et celle du philosophe. Mais je ne suis pas philosophe ! C'est pourquoi l'âme politique l'emporte facilement chez moi.

Elle veut créer, et elle veut encore vivre ce qui a été créé. Mais nous ne pouvons plus vivre nous-mêmes les conséquences et les succès d'un nouveau système d'éducation et de formation. Et il est impossible de les constater, comme on peut constater les résultats dans d'autres domaines de travail, avec des chiffres, des représentations graphiques ou même des preuves de profit financier.

Car ces conséquences et ces succès doivent résider dans le fait que les générations à venir pensent différemment, que les hommes entrent dans un autre rapport les uns avec les autres, et qu'ainsi s'éveille une toute nouvelle manière d'organiser la vie, de concevoir le but de la vie et donc la volonté de vivre et la recherche de la performance. Et tout cela se situe très fortement dans le domaine de la philosophie, dont j'aperçois peut-être parfois clairement les points les plus importants, comme éclairés par un projecteur, mais qui est pour moi trop abstrait pour que je puisse m'y retrouver en détail. C'est votre affaire, votre tâche, votre devoir.

Un homme seul ne peut pas le faire. Vous n'avez pas non plus besoin d'être philosophe. Vous n'avez pas besoin de faire partie des élus du collège des professeurs d'une université pour lever l'étendard d'un prophète et conduire, à la tête des hommes de l'école et de l'éducation allemandes, les chemins qui

mènent à cette nouvelle vie.

Je ne méprise pas la science. Je ne veux en aucun cas la sous-estimer. Au contraire ! Les grands hommes du monde savant sont les étoiles brillantes du firmament de la vie intellectuelle, et nous ne sommes même pas en mesure de comprendre comment, avec leur lumière et leurs forces qui nous échappent en partie, ils agissent mystérieusement mais puissamment sur les autres astres, sur notre terre, et même sur le vent et le temps qu'il fait chez nous, sur notre croissance et, en fin de compte, même sur notre propre humeur humaine, sur notre esprit, nos actions et notre vie entière ! Schemm ! Je vous crie avec Hans Sachs : 'Ne méprisez pas les maîtres ! Vous devez également enseigner à la jeunesse le respect du grand savoir et de la grande performance et importance de la science !

Et pourtant, la science n'est fécondée que par la vie ! Et vous êtes plus proche de la vie que le savant qui doit passer une grande partie de son temps assis derrière des livres dans sa salle d'étude et qui, par son savoir et ses études, a déjà pris tellement de distance avec la vie réelle qu'il ne la vit souvent même plus lui-même. La condition préalable à la direction de l'éducation et de l'école est cependant la proximité avec la vie ! Et dans ce domaine, seul celui qui peut non seulement enseigner et éduquer, mais aussi donner l'exemple, qui a été lui-même éduqué et qui connaît lui-même le système scolaire de fond en comble, peut diriger.

Et en plus, il y a encore une condition pour lui. Il doit être le plus clair possible sur le plan racial et de la non-mixité. Mais nous ne devons pas en arriver à l'idée totalement bornée, si souvent défendue, que chaque enseignant doit être un blond germanique ! C'est une pure absurdité ! Nous avons même besoin de Latins, de Celtes, de Slaves – et en théorie, je n'aurais rien contre les juifs – afin d'offrir une éducation et une formation aussi variées que possible. Mais il est inapproprié d'utiliser comme enseignants et éducateurs des personnes issues de mariages mixtes, par exemple de Basse-Saxe et de Français du sud, ou de Rhénans et de Slaves, ou de Celtes et d'Italiens. Les mélanges d'Aryens de toutes sortes avec des juifs ou d'autres races sont bien entendu totalement exclus. Car chaque race a sa propre éthique. Et on ne peut pas les mélanger. Il se peut seulement que le mélange de races soit soumis tantôt à une éthique, tantôt à une autre. Et une telle personne ne peut pas être éduquée.

Mais les autres mélanges, comme ceux que j'ai mentionnés, c'est-à-dire les germaniques et les latins, etc. Ils peuvent parfois être excellents dans leur capacité d'adaptation. On ne peut même pas nier que de tels mariages mixtes ont déjà donné naissance aux plus grands artistes, aux inventeurs les plus puissants, aux savants les plus reconnus. Même depuis le catéchisme universitaire, ils peuvent accomplir des choses remarquables. Mais à l'école, dans leur mission éducative directe, ils échouent facilement. Car ils sont fluctuants, inconstants,

inconsistants, et les élèves le ressentent très bien. Même s'ils pouvaient apprendre quelque chose avec un tel enseignant, ils ne l'aiment pas, le considèrent comme malhonnête, capricieux et injuste. Et c'est généralement la fin de l'envie d'apprendre, et donc de l'apprentissage lui-même. De plus, de tels enseignants sont également de mauvais modèles ».

C'est là que Schemm remarqua, Hitler ayant fait une petite pause :

« Je suis très heureux, Monsieur Hitler, que vous me disiez cela comme étant votre point de vue. On entend toujours parler de l'homme blond, de la race nordique, du culte de Wodan et de l'esprit de l'Edda, comme si les autres hommes n'avaient aucun droit à l'existence dans le monde ou n'étaient que des sous-hommes de second rang. Ces stupides bavards ne savent même pas ce qu'ils font. Car ils ne font qu'éveiller des complexes d'infériorité et de la haine chez ceux qui n'ont pas la chance d'être blonds, et divisent ainsi le peuple allemand en deux moitiés raciales : les Germains et les non-germains ».

« J'ai déjà expressément interdit cela à plusieurs reprises ! » interrompit Hitler en s'emportant. « Ces bêtises avec les *Thing-Plätzen*, avec les fêtes du solstice, avec le serpent de Mittgard(2) et tout ce qu'ils font remonter à la préhistoire germanique ! Et puis ils lisent Nietzsche avec des garçons de quinze ans et leur peignent le surhomme avec des citations incomprises en leur disant : 'Voilà ce que vous êtes, ou ce que vous devez devenir' ! »

« Je vous remercie, Monsieur Hitler », dit Schemm, « de me donner raison sur ce point. J'ai certes déjà participé aux célébrations du solstice d'été. Mais j'ai toujours l'impression que les gens qui viennent du Sud n'ont aucun sens pour cela. Une telle fête ne leur dit rien. Et même chez les habitants du nord de l'Allemagne, le souvenir d'une origine encore plus septentrionale est moins atavique que propagandiste. Et cette propagande met en danger la communauté nationale ».

« C'est justement nous, les Allemands, qui devons éviter tout ce qui a un effet de séparation supplémentaire », poursuivit Hitler. « Nous avons déjà le Limes avec toutes ses conséquences dans le domaine religieux, politique et idéologique. Si nous disons maintenant aux hommes qu'ils sont des hommes différents, alors nous ne travaillerons pas dans le sens de l'unification de tous les Allemands, mais dans le sens de la séparation et de la dissolution définitives du concept d'Allemagne ».

« Mais alors, les Jeunesses hitlériennes doivent aussi changer de tactique », ai-je lancé. « Je crains que ces dites célébrations germaniques anciennes ne se transforment de plus en plus en manifestations qui donnent à cette organisation de jeunesse un tout autre objectif que celui qu'elle s'était fixé au départ ».

« J'en ai déjà parlé à plusieurs reprises avec Schirach. Mais Schirach appréhende ces célébrations d'un autre point de vue. Et là, je dois lui donner raison. La jeunesse ne connaît que ces fêtes religieuses de mauvais goût et en partie

complètement tirées par les cheveux, comme l'Immaculée Conception, la Saint-Joseph, la Fête-Dieu – et encore, un ensemble de mots tout à fait épouvantables que personne ne sait interpréter correctement. Personne ou presque ne sait que Noël a été adopté par les légionnaires et les colons germaniques de l'ancien Empire romain. Ce n'est que lorsqu'il se rend dans d'autres pays qu'il est étonné de voir que la chrétienté orthodoxe ne connaît pas du tout la fête de Noël, et que même l'espace méditerranéen catholique romain ne célèbre un véritable Noël que là où siègent encore les descendants des Goths et des Vandales, des Normands et des Lombards, etc.

Je n'ai rien contre la fête de Noël. Je reconnais même hautement le raisonnement intelligent des Pères de l'Église romaine : ils n'ont pas supprimé la fête la plus élevée du monde nordique, le jour où le soleil a atteint sa position la plus basse et commence à nouveau à monter à l'horizon, mais ils ont déplacé la naissance du Christ à ce jour et ont ainsi fait du jour férié des anciens Germains, pris dans la nature, le jour du Christ. On peut d'ailleurs en déduire le pourcentage élevé que les Germains devaient représenter dans le christianisme romain et que Rome a jugé nécessaire de les gagner de cette manière.

Pourquoi notre jeunesse ne devrait-elle pas être ramenée à la nature ? Car pour la nature, ce jour décisif est vraiment un évènement énorme : le dépassement de la nuit de plus en plus longue et sombre par la renaissance de l'astre du jour, qui éveille un nouvel espoir, une nouvelle vie, une nouvelle force ! Et comme les écoles primaires actuelles enseignent même déjà le mouvement des astres et les causes de l'été et de l'hiver, le soleil de minuit et la fête de juillet sont effectivement déjà des notions cosmiques pour les jeunes. Mais personne ne sait si le Christ est vraiment né à cette date. En tout cas, la Bible ne dit pas qu'il a fêté son anniversaire ni quand. Et la fête de Noël lui était certainement inconnue.

Mais nous ne voulons pas priver l'Église de ses jours fériés. Le simple fait que l'école soit fermée ces jours-là est déjà une grande joie pour la jeunesse. Mais cela n'empêche pas qu'au lieu d'emmener les jeunes dans des églises remplies d'encens, on les conduise en pleine nature pour leur montrer les puissants rouages de la création divine, et qu'on leur montre le cycle éternel de la terre, du monde et de la vie, dans lequel a lieu, encore et toujours, une lutte contre les forces des ténèbres, qui se termine par la victoire des forces de la lumière, qui sont créatrices et qui, d'un hiver glacial, éveillent un printemps en germe, apportant une nouvelle joie de vivre, une nouvelle vie, et à nouveau de nouvelles forces créatrices.

Laissons les jeunes fêter cela tranquillement. Au contraire ! Tout ce qui la rapproche de la divinité est bon, et tout ce qui s'interpose entre elle et la divinité est faux, même s'il s'agit d'un prêtre catholique ».

Je devais donner raison à Hitler. « Seulement, les chefs de la jeunesse ne

doivent pas tomber dans l'erreur de vouloir en faire une religion ».

« Ils ne le feront pas. Et cela n'a rien à voir avec la race. Quand les jeunes hitlériens auront grandi, ils se souviendront certes avec plaisir des nuits où ils ont admiré avec enthousiasme cette couronne de feux flamboyants autour de l'horizon qui les mettait en contact avec un être supérieur, mais ce sont des souvenirs de jeunesse, de beaux et magnifiques souvenirs de jeunesse, et plus précieux que s'ils avaient passé ces nuits dans des bars et des casinos étouffants.

Il ne faut pas non plus se demander si telle ou telle chose est idéale à 100 % ou non. Allez voir les jeunes lorsqu'ils viennent de vivre une telle fête du solstice. Vous verrez alors si elle a eu un effet positif ou non. Si nous voulions bien sûr emmener les jeunes sur une montagne pour chanter avec eux des chansons aussi stupides que celles que les femmes et les hommes adultes chantent encore aujourd'hui dans les églises, et si nous voulions ensuite adorer ces feux comme le font les anciens dans ces églises avec des statues en bois sculptées et des images peintes, ou même avec des reliques mensongères, alors ceux qui disent : laissez-les plutôt aller dans les lieux de culte couverts, pour qu'ils n'attrapent au moins pas le rhume, auraient raison.

La mission des Jeunesses hitlériennes n'est ni religieuse, ni raciale, ni philosophique, ni politique, ni économique, mais elle est purement naturelle : la jeunesse qui grandit doit être ramenée à la nature, elle doit reconnaître la nature comme sa source de vie et de force, et fortifier et développer son corps dans la nature, le rendre sain et le maintenir sain. Car ce n'est que dans un corps sain que peut se développer un esprit sain et ce n'est que dans la liberté de la nature que l'homme s'ouvre à une morale et à une moralité plus élevées, et le jeune homme et la jeune fille en devenir prennent conscience de ces fondements éthiques qui les distinguent de l'animal et qui donnent leur empreinte raciale aux individus et, avec le temps, au peuple tout entier.

Cela me permet de revenir sur le choix des enseignants. Que ce soit un Norde ou un Germanique, un Allemand du Sud, un Latin ou un Slave ne joue donc aucun rôle en soi. Bien entendu, un Frison de l'Est ne sera que rarement adapté à l'enseignement du français. Un Badois, un Hessois ou un Rhénan fera probablement mieux l'affaire. En revanche, un Allemand du Nord sera en général plus apte à enseigner l'anglais, et celui qui est originaire de l'Est sera plus apte à enseigner le russe. Je pourrais également penser que pour l'histoire de la culture, un homme qui a grandi dans le sud et l'ouest, c'est-à-dire plus sur le sol historique de notre culture allemande, est plus apte à enseigner qu'un fils de paysan de Prusse orientale.

Mais pour cela, aucune loi ni disposition particulière de l'État n'est nécessaire. Tout cela se fait tout seul. Car chacun n'étudiera que la matière qui lui convient et qui est innée. Et plus son corps s'est développé sainement durant sa jeunesse, plus il a été éduqué librement et plus il est devenu autonome grâce au

libre mouvement dans la nature, plus il sera sûr de reconnaître le bon objectif et de prendre la bonne décision.

Ce n'est que dans le domaine de la race qu'un choix doit être fait, car, comme nous l'avons dit, les conceptions des races en matière d'éthique sont différentes. Et la jeunesse ne doit et ne peut être éduquée qu'à une seule éthique. Mais là encore, on ne peut rien généraliser. Car il existe dans toutes les races des assimilateurs que vous ne pouvez même plus distinguer de la race avec laquelle ils vivent. Qui pourrait dire qu'un huguenot ne s'est pas assimilé en Allemagne ? Et c'est exactement la même chose pour certains juifs. Inversement, vous devez vous étonner chez certains Allemands qu'ils appartiennent éthiquement à un autre pays et qu'ils soient même parfois politiquement plus proches de nos ennemis que de leur propre peuple.

Vous voyez donc que le critère est tout autre que celui que prêchent ces théoriciens de la race. Ajoutez aux examens de séminaire et d'université, c'est-à-dire à l'examen d'aptitude scientifique, l'examen de l'aptitude caractérielle, et exigez en outre certaines performances sportives que seuls peuvent accomplir ceux qui sont en bonne santé physique, courageux, entreprenants et sûrs d'eux, et qui ont aussi la bonne ambition pour accomplir ces performances. Les enfants raciaux sont alors éliminés d'eux-mêmes, quel que soit le sang dont ils sont ou dont ils s'imaginent être issus. Et si un juif remplit ces conditions, il sera également un bon enseignant et un bon éducateur. Je connais des soldats et des officiers de réserve juifs qui ont fait la guerre et qui étaient même de vrais casse-cou.

D'ailleurs, l'ancienne histoire germanique montre que même nos ancêtres primitifs étaient déjà de cet avis. Les tribus choisissaient généralement leurs princes, c'est-à-dire leurs chefs, parmi les hommes libres. Mais elles pouvaient aussi choisir un non-libre, s'il était un bâtard et s'il avait fait ses preuves devant l'ennemi. Les plus valeureux des hommes libres étaient appelés « héros », les plus valeureux des bâtards étaient appelés « chevaliers ». Qu'on lise la Chanson des Nibelungen et d'autres légendes, et l'on verra qu'on y trouvera bientôt autant d'hommes d'armes que de héros ».

La conversation fut quelque peu interrompue. Lorsque je fus assis seul avec Schaub et Schemm, celui-ci dit : « On devrait noter une telle conversation. Elle contient tellement de choses que l'on est occupé pendant longtemps à digérer ce que l'on entend. Où Adolf Hitler a-t-il trouvé tout cela ! »

Je lui ai dit que je notais toujours moi-même ce qui avait été dit. « J'ai déjà demandé à Hitler de me laisser publier de telles conversations. Mais il ne le voulait pas : 'Après ma mort, vous pourrez publier ce que vous voulez. Mais avant, cela ne peut servir à rien. Nos adversaires politiques ne feraient que le démolir. Ainsi, la publication du *Mythe* de Rosenberg[3], qui s'est faite à mon insu, était inopportune. C'est pourquoi mes notes sont restées dans mon

bureau. Mais elles sont bien conservées ».

# 55. Les vues de Hitler sur l'enseignement et la famille dans une « démocratie socialiste » – Ses projets d'« établissements d'éducation nationale »

Lorsque Hitler revint, il poursuivit immédiatement la discussion avec vivacité et en vint à la question de l'organisation scolaire.

« Nous devons, dans l'État socialiste – mais en fait, cela devrait être le cas dans chaque État ! – partir du principe que chaque enfant et jeune homme doit recevoir l'enseignement et l'éducation qui correspondent à ses capacités et à ses aptitudes particulières.

Mais cela ne veut pas dire que l'État doit retirer aux parents et à la famille l'éducation et la promotion du développement. Ce serait totalement faux. Si nous croyons à la valeur éternelle de l'être humain – et c'est le point positif le plus fort de toutes les religions supérieures –, ce ne peut être en premier lieu que par la préservation de l'espèce et son développement supérieur, et la famille en est le germe. Tout ce qu'un être humain est et peut être, il ne l'est et ne peut l'être que sur la base du patrimoine génétique qu'il a reçu de son père et de sa mère, formé et éveillé en premier lieu par l'environnement et les conditions dans lesquels il a grandi, ainsi que par l'éducation et la formation qu'il a reçues dans la maison familiale, à l'école, dans le cercle d'amis et dans la vie pratique, l'exemple de ceux qui vivent le plus près et le plus intimement avec lui exerçant la plus grande influence.

Lorsqu'un père ou une mère revendique la valeur éternelle de son propre être, de la force créatrice de sa propre âme et du patrimoine héréditaire de ses propres ancêtres qu'il/elle a multiplié, consolidé et ennobli, il/elle doit avoir la volonté de prendre en main la création des bases de l'éducation et du développement de ses enfants.

Les conditions de vie actuelles, rendues totalement anormales et absurdes par la misère des deux dernières décennies, mais surtout par la course de plus en plus rapide et dévorante des rouages de l'économie libérale-capitaliste, empêchent dans de nombreux cas aussi bien le père que la mère de s'occuper de l'éducation et de la formation de leurs enfants comme ils le devraient et comme ils le souhaiteraient peut-être eux-mêmes. Et dans les villes, et tout particulièrement chez les prétendus « grands », la recherche du plaisir, la vanité de la représentation, la pensée purement matérialiste qui n'est axée que sur le présent, et une arrogance stupide et décadente prennent souvent tellement de temps et d'argent, et en général tous les intérêts, qu'il ne reste plus rien pour l'éducation des enfants.

Dans un État libéral, cela peut être l'affaire de chacun. On appelle cela les

droits de l'homme, la libre disposition de sa personne, la liberté démocratique ! En réalité, il s'agit d'une économie de loterie, d'une décadence, d'une évolution vers le gangstérisme snob et le nihilisme qui, avec le temps, doit conduire à la ruine du peuple et de l'État. [...]

Et le secret d'une éducation durable et réussie est que l'éducateur ne gouverne pas et n'agit pas avec le pouvoir de son droit d'enseigner, ou le père avec le pouvoir de sa responsabilité juridique, mais ils doivent être eux-mêmes les serviteurs d'une idée et se manifester comme tels. Et cette idée doit culminer dans le but communautaire socialiste, donc au service de tous, établi par la divinité, voulu par l'ensemble du peuple et transmis par l'éducateur et le professeur. Instinctivement, les jeunes se rapprochent les uns des autres lorsqu'ils reconnaissent la grandeur de la tâche impérative qui leur est confiée à tous et à l'accomplissement de laquelle chacun a le devoir religieux, moral et social de collaborer selon ses forces et ses capacités.

C'est pourquoi chacun doit pouvoir bénéficier de l'éducation scolaire qui correspond à ses capacités morales et intellectuelles.

À cet égard, l'organisation scolaire actuelle est inadaptée. Elle part, à mon avis, d'une idée fondamentalement fausse. En effet, dans ses exigences et ses plans, elle s'oriente vers la moyenne, c'est-à-dire vers la stupidité, au lieu de s'orienter vers la surperformance, c'est-à-dire vers le plus grand talent.

Comprenez-moi, Schemm. Vous devez en discuter avec vos collègues et vous faire une idée. Je veux dire : la charge de travail d'une classe et d'une école est fixée de manière à ce que la moyenne suive. Ce qui est en dessous de la moyenne est à la traîne et freine l'enseignant. Mais ceux qui sont au-dessus traînent et perdent du temps. Mais ce sont ces jeunes qui comptent ! Du point de vue du peuple, de la communauté socialiste !

Bien sûr, il n'y a pas de mal à ce qu'un garçon soit formé un peu plus lentement que ses capacités ne le permettraient pendant un an ou deux. Mais cela ne doit pas durer trop longtemps.

Nous avons actuellement huit ans d'école obligatoire. Il est vrai qu'en quatrième année, ceux qui passent à l'école secondaire se distinguent. Mais à ce moment-là, le déclic n'a pas encore eu lieu. Et ils continuent à être abrutis par l'école obligatoire jusqu'à l'âge de 14 ans.

Ne serait-il pas préférable de ne faire que six ans d'école obligatoire, et ce pour tous. Et on commencerait en cinquième année, exactement comme à la Realschule, par une langue étrangère, c'est-à-dire le français, l'anglais ou le russe. Mais bien sûr une seule, pas facultative, mais le français à l'ouest, l'anglais au nord et le russe à l'est.

On verrait alors dès la cinquième et la sixième année qui ne suit pas. Il est alors dispensé des matières qui ne lui conviennent pas, et il reçoit des cours de

rattrapage dans les autres matières pendant les heures ainsi libérées pour lui. Je donne donc à un plus grand nombre la possibilité de suivre l'enseignement moyen et j'élimine ceux qui ne s'y prêtent pas. Je fais donc l'inverse de ce qui se faisait jusqu'à présent ».

Schemm interrompit en disant :

« C'est peut-être possible dans une ville. Dans les écoles de village, c'est impossible. Car là, un enseignant a deux ou trois classes d'âge en même temps dans une seule salle de classe ».

« J'ai également fréquenté une telle école de village[1]. C'est ce qui m'amène à ma proposition. Là-bas, lorsque j'étais dans la classe la plus basse, j'écoutais déjà les élèves de la deuxième classe, et plus tard ceux de la troisième et de la quatrième. Dieu merci, je suis parti. Sinon, j'aurais dû rester en dernière classe pendant deux ou trois ans ».

« C'est peut-être possible pour certains élèves. En moyenne, c'est... »

Hitler l'interrompit :

« Vous me parlez encore de moyenne ! La formation scolaire la plus élevée ne nécessite que la sélection ! Et il s'agit de sélectionner et d'encourager cette sélection dès l'école primaire, et ce dès le début ! Réfléchissez à la manière dont on doit le faire à l'école primaire et surtout à l'école de village, mais il faut le faire !

Car il me semble absolument plus juste de fixer l'objectif de la classe de telle sorte qu'il ne soit atteint que par un tiers ou la moitié, les autres ne devant absolument pas rester assis. Au contraire, ils sont limités à l'enseignement des matières les plus élémentaires et les pratiquent alors doublement. On pourrait peut-être envisager de faire deux classes différentes à partir de la quatrième année. C'est ce qu'il faut voir. C'est l'expérience qui nous le dira.

Après la sixième année, je pense qu'il serait judicieux de séparer l'école secondaire de l'école de perfectionnement. L'école secondaire correspondrait au lycée, l'école de perfectionnement à la septième et huitième année de l'école primaire. Mais les deux devraient être structurés et planifiés de manière totalement différente.

Si l'école obligatoire commence à six ans, cette division se ferait entre douze et treize ans. On voit alors plus précisément ce que l'on peut faire et devenir qu'à neuf, dix ou onze ans.

Au lycée également, il faudrait à nouveau travailler selon le principe suivant : on exige plus pour que l'élimination soit meilleure. Si l'on commence par exemple le latin dans la classe inférieure du lycée – ce qui me semble approprié –, on verra au cours de cette classe et de la suivante qui a la tête à cela et qui ne l'a pas. Après la deuxième année de lycée, c'est-à-dire à l'âge de quatorze ou quinze ans, il pourrait y avoir une nouvelle division entre le lycée classique et le

Realgymnasium. Il n'y a pas de mal à ce que quelqu'un ait passé un ou deux ans à se battre en vain avec le latin. Il en sortira bien quelque chose, même si ce n'est que la constatation qu'il n'est pas fait pour cela. Pour ce lycée final, quatre années supplémentaires suffisent certainement.

J'arrive donc à un total de huit années scolaires pour l'élève du primaire et du secondaire, et de douze années pour l'élève du secondaire. Plus la sélection est bonne, plus la progression est rapide. Je pense donc que nous pouvons faire l'économie de la neuvième année de lycée actuelle ».

« Ne serait-il pas possible », dit Schemm, « que l'élimination des moins bons élèves de la moyenne de la classe puisse engendrer de l'agacement, de la mésentente et des complexes d'infériorité, qui ont eux aussi leur part d'ombre ? »

« La vie est un combat dans lequel seul le meilleur et le plus fort s'impose. Plus tôt un jeune s'en rend compte, plus tôt il s'y adapte. Leurs préoccupations ne sont ni socialistes ni libérales, mais humanitaires. Et cela n'est généralement qu'un mot étranger pour 'hypocrite'. Nous ne devons pas agir selon des considérations humanitaires, mais selon des considérations socialistes ! Ce qui est avantageux pour l'ensemble du peuple est juste. L'individu est un membre de l'ensemble et s'intègre ou est intégré là où il peut le mieux travailler pour la collectivité. Celui qui ne peut rien faire doit le savoir. Au contraire ! Il doit le savoir. Actuellement, nous traînons les plus grosses têtes blondes à travers les lycées et les universités, uniquement parce que le père occupe une position élevée ou parce qu'il a de l'argent ! Est-ce donc une honte d'être apprenti menuisier, maçon ou cordonnier ? Tout travail est également honorable. En tant qu'être humain et membre du peuple, personne ne se distingue des autres par le travail qu'il accomplit, mais uniquement par la manière dont il l'accomplit !

Cela n'a rien à voir avec la rémunération, avec le montant du salaire. Le travail est payé en fonction de sa valeur économique, culturelle et générale par rapport à l'ensemble. Cela n'a donc pas sa place ici.

C'est donc aussi une tâche de l'éducation que d'éveiller le respect pour le travail d'autrui !

Par ailleurs, je pense que vos préoccupations sont sans objet pour une autre raison : les enfants et les garçons savent tous eux-mêmes très bien de quoi ils sont capables et où ils ont leur place, souvent mieux que les enseignants. Il y a beaucoup plus de chances qu'un inadapté soit admis dans l'enseignement supérieur que d'arriver là où le programme scolaire correspond à ses capacités. –

Jusqu'à présent, nous avons parlé de l'organisation de l'enseignement dans l'État socialiste. J'en viens maintenant à la question financière.

Si notre objectif est que chacun reçoive l'éducation qui correspond à ses capacités, nous devons aussi en donner les moyens financiers.

On pourrait penser que l'ensemble du système scolaire doit être gratuit. Mais c'est peut-être une erreur dans les conséquences. Nous avons affaire à des êtres humains. Et il est humain de prendre à la légère quelque chose qui ne coûte rien, c'est-à-dire qui ne doit pas être gagné. Si un père doit payer l'école pour son fils, il a peut-être plus intérêt à ce que le garçon apprenne quelque chose que si l'école ne coûte rien. Car il doit économiser.

Je suis donc d'avis qu'un certain montant de base devrait être versé. Il ne doit pas être très élevé. Ensuite, c'est aux organisations professionnelles d'intervenir pour aider et soutenir les familles qui se retrouvent dans le besoin ou dans la détresse à cause d'un nombre élevé d'enfants, d'une maladie ou pour toute autre raison. Cela nécessite toutefois la mise en place d'un ordre économique particulier », dit Hitler entre-temps en me regardant, – « qui permette aux syndicats, paysanneries, corporations et autres organisations professionnelles de le faire. Jusqu'à ce que cela soit réalisé, cela devrait être l'affaire des communes, mais seulement en dernier ressort et en compensation de l'État.

C'est ici que la différence entre l'État socialiste et l'État communiste apparaît clairement. Dans l'État socialiste, l'individu ou sa communauté professionnelle conserve la responsabilité et la coresponsabilité pour lui-même ou pour ses collègues. Dans l'État communiste, toute responsabilité et tout souci sont pris en charge par l'État et reportés sur lui.

Nous devons prendre garde à ne pas tomber dans le piège des idées communistes. Car au fond, elles ne sont pas socialistes. Même vos objections concernant l'égalitarisme dans les écoles de village proviennent en fin de compte d'une boîte dans laquelle se trouvent des idées communistes et non socialistes ! Le socialisme cultive la liberté individuelle en l'orientant vers le bien commun, le communisme supprime cette liberté par la collectivisation, c'est-à-dire par la création de troupeaux et de bétail que l'État conduit au travail et au pâturage.

C'est pourquoi, lorsque des élèves se distinguent particulièrement par leur disposition, leur application et leurs capacités, il faudrait mettre à leur disposition des bourses plus importantes, à attribuer en partie à l'élève concerné, en partie aux parents de celui-ci.

Rien n'incite plus à la performance que les éloges et les réprimandes. Et si, en plus des éloges, l'enfant reçoit un séjour de deux à quatre semaines à la mer ou à la montagne et que les parents reçoivent une somme d'argent de 50 à 100 marks pour l'aider à s'habiller ou à s'équiper autrement, cela fait des miracles pour l'avenir, y compris pour les camarades d'école et leurs parents ».

« Cela ne devrait-il pas stimuler trop fortement le sens matériel et le pousser au premier plan ? », demanda Schemm.

« Cette question sort à nouveau de votre boîte communiste », répondit Hitler. « Ne nous faisons pas d'illusions ! Pourquoi le juif est-il si souvent avan-

tagé par rapport à nous autres Allemands ? Parce que son sens matériel pense d'emblée à l'avantage dans chaque action ! Pourquoi l'Angleterre a-t-elle pu conquérir le monde ? Parce qu'elle a agi exclusivement d'un point de vue économique et qu'elle a travaillé en premier lieu avec des moyens économiques pour obtenir un avantage matériel.

Nous, les Allemands, nous considérons que notre fierté est d'être le 'peuple des poètes et des penseurs'. Et pourtant, aussi loin que nous nous souvenions, nos adversaires nous ont toujours arraché une parcelle de terrain après l'autre ! Nous 'poétisons' et 'pensons' pendant que les autres se partagent le monde ! Et nous nous réjouissons incomparablement plus d'une reconnaissance de l'étranger que si nous avions conclu avec l'étranger un accord d'achat avantageux pour cent mille porcs.

Nous n'avons pas besoin d'entretenir et d'accroître davantage le sens idéaliste de notre peuple. Nous devrions au contraire veiller à ce que le sens des affaires soit un peu plus développé. Bien sûr, il y a des choses plus importantes que les avantages commerciaux. Mais le fait que les décorations et les titres de noblesse soient plus appréciés qu'une dotation ou une augmentation de salaire n'est qu'un vestige de l'époque féodale qui, à l'exception du corps des officiers, dernière relique de cette époque, a déjà perdu sa reconnaissance. J'exclue naturellement de cette catégorie les distinctions pour bravoure en temps de guerre ou pour des actes de sauvetage, même si je trouverais juste de coupler également les remises de décorations à de telles occasions avec des avantages matériels ». –

Après une courte pause, Hitler poursuivit : « En ce qui concerne les frais de scolarité pour les élèves de l'enseignement secondaire, une autre approche doit être adoptée dans la mesure où un paysan, un ouvrier et même un petit artisan n'est pas en mesure de garder un fils ou une fille pendant plus de huit années scolaires et de payer des frais de scolarité pour eux. Car les enfants qui n'ont pas la capacité d'aller à l'école secondaire auraient alors plus de valeur pour de tels parents que ceux qui ont cette capacité. Vous souriez ? » s'interrompit Hitler. « Mais c'est malheureusement ainsi. Et Dieu sait qu'il ne peut en être autrement avec les revenus minimaux de l'homme ordinaire. Car le paysan compte toujours sur le fait que son fils et sa fille, dès l'âge de quatorze ans, l'accompagneront dans les champs ou à l'étable en tant que main-d'œuvre bon marché, et même une famille d'ouvriers doit tenir compte du fait que, pour élever un grand nombre d'enfants, ces derniers contribueront déjà un peu au ménage à l'âge de quatorze ans.

Il ne suffit donc pas qu'un tel père de famille ne doive pas payer de frais de scolarité pour son fils dans l'enseignement secondaire, mais il doit en plus recevoir une aide. Étant donné que la collectivité, le peuple dans son ensemble, a intérêt à ce que la jeunesse compétente soit tirée vers le haut, il est légitime

que, dans ce cas, la collectivité, c'est-à-dire l'État, paie également cette aide. Elle pourrait consister en une allocation d'habillement et de nourriture de peut-être 30 marks par mois, soit exactement ce que reçoit un jeune en tant qu'apprenti à l'usine, dans l'artisanat ou dans un bureau commercial. Car il est aussi apprenti à l'école. Cette subvention entrerait donc en ligne de compte à partir de la neuvième année scolaire, c'est-à-dire à partir de la division entre le lycée classique et le Realgymnasium.

En outre, tous les moyens scolaires, livres, cahiers, ustensiles d'écriture, etc. devraient être fournis gratuitement par l'État, et ce dès la septième année scolaire, et dans toutes les écoles, y compris les écoles de perfectionnement. Il convient d'envisager la mise à disposition gratuite du matériel scolaire dès le début. Mais là encore, le fait que quelque chose qui a dû être payé soit traité avec plus de soin que lorsqu'il est gratuit joue un rôle. Nous pourrons en reparler à l'occasion ».

« Trouveriez-vous à présent juste que les frais de scolarité dans les écoles secondaires soient supprimés pour tous les pères, même pour un directeur général ou un ministre ? », demanda Schemm.

« La question est légitime. Mais je voudrais y répondre par 'oui'.

Tout d'abord, après la grande période de dévalorisation, nous trouvons aujourd'hui parmi les personnes cultivées de nombreux pauvres honteux qui doivent se priver pour donner à leurs enfants une éducation correspondant à leurs capacités, bien plus qu'un ouvrier. Ensuite, celui qui reçoit un salaire plus élevé a généralement aussi des dépenses et des obligations plus élevées, qui découlent de sa position. Il n'a donc souvent pas plus de moyens pour ses enfants que celui qui a un revenu plus faible. Enfin, dans les temps à venir, en particulier lorsque la prochaine génération sera entrée dans le monde du travail, beaucoup plus de personnes qui ne possèdent rien d'autre que leur savoir-faire et leur volonté de réussir accéderont à des professions mieux rémunérées, où elles ne doivent pas être pénalisées par le fait qu'elles doivent faire plus de dépenses pour leurs enfants que les autres.

Il serait également contraire aux principes socialistes de vouloir diviser les gens en deux catégories : ceux qui paient les frais de scolarité et ceux qui ne les paient pas. Et où faut-il tracer la frontière ?

Mais je pense qu'il y a autre chose : que les parents fortunés soient incités et, le cas échéant, invités à prendre en charge les camarades d'école non fortunés de leurs enfants, en les invitant occasionnellement chez eux en semaine ou le dimanche, ou même pendant les vacances, ou en les emmenant en excursion ou en séjour d'été. – Mais c'est une épée à double tranchant ! Il est trop facile pour les plus pauvres de ne pas trouver d'ami ou de famille amie. – Réfléchissez bien à cela. D'une manière ou d'une autre, il me semble que cela devrait être possible et que ce serait même un avantage particulier pour la cohé-

sion toujours plus solide de la grande communauté nationale qui englobe tout le monde et qui est l'alpha et l'oméga d'un véritable socialisme. C'est pourquoi nous nous appelons nationaux-socialistes ! Nous voulons tout d'abord réaliser le socialisme dans notre nation et notre peuple ! Ce n'est que lorsque les peuples seront socialistes en eux-mêmes qu'ils pourront penser à un socialisme international. – Là encore, vous voyez la différence entre le national-socialisme, le marxisme international et le communisme. –

J'ai maintenant une idée en tête, que j'ai tirée du système éducatif romain. On devrait être en mesure de sélectionner les élèves très spéciaux – il ne s'agit ici que de garçons – parmi l'ensemble du peuple, afin de leur donner une formation particulièrement excellente. Et ces élèves devraient être formés très tôt à une certaine profession de dirigeant.

C'est là que réside la différence essentielle entre une monarchie ou une oligarchie aristocratique ou encore économiquement libérale, et une démocratie socialiste. Dans le premier cas, les fils des familles supérieures reçoivent spontanément l'éducation et la formation qui leur permettront de progresser dans la carrière qui leur est réservée dans la haute administration de l'État et dans la haute fonction publique en général. Les nouveaux arrivants n'ont une chance que s'ils sont financièrement indépendants ou s'ils ont de bonnes 'relations et recommandations', et bien sûr – du moins en général – s'ils ont les compétences nécessaires. Sinon, ils ne font que s'agiter en tant qu"écoliers concessionnaires', se méprisant eux-mêmes et les autres. Dans le corps des officiers, j'ai l'impression que nous trouvons ce type plus souvent depuis 1919.

Une démocratie, et en particulier une démocratie socialiste, exige cependant la formation et l'éducation des meilleurs éléments de l'ensemble du peuple pour la haute fonction publique ! L'organisation scolaire dans son ensemble doit donc en tenir compte. L'omission de cette réorganisation est la raison la plus profonde de l'échec progressif de l'État de Weimar. Car la sélection des meilleurs ne s'étend pas actuellement à l'ensemble du peuple, mais, comme auparavant, principalement aux cercles qui étaient déjà « en haut », qui peuvent se le permettre et qui possèdent les relations nécessaires. Et comme ces cercles sont bien entendu réactionnaires, les postes dirigeants de l'État sont également de plus en plus occupés par des réactionnaires et il n'est pas étonnant que la Réaction relève de plus en plus la tête. Ce sont justement les épiciers concessionnaires que j'ai mentionnés tout à l'heure qui y participent le plus bruyamment. Car ils s'accrochent à leur position et ne veulent en aucun cas afficher d'où ils viennent. Au contraire, ils s'efforcent plutôt de surpasser encore, par une attitude ultra-réactionnaire et par un rejet brutal du socialisme et des idées de la communauté du peuple, ceux qui, par leur naissance et leur enfance, portent en eux l'esprit réactionnaire.

C'est précisément nous qui devrons ressentir et digérer les conséquences

des péchés par omission de Weimar dans le domaine de l'éducation et de l'enseignement, lorsque nous aurons le gouvernement entre les mains. Car nous aussi, nous sommes considérés par les réactionnaires comme des 'parvenus' et des 'gauchistes', qu'ils aimeraient bien qualifier d''ennemis de la patrie', de 'bolcheviques' et d''inférieurs'. Et pourtant, ce sont eux qui sont prêts à trahir leur patrie.

Deux groupes au sein d'un peuple n'ont aucun sentiment pour le 'peuple' et la 'patrie', même s'ils aiment les évoquer. L'un est le descendant de l'époque féodale, qui se caractérise aujourd'hui comme réactionnaire, l'autre est celui qui se dit démocrate et qui s'est donc regroupé dans un parti politique auquel il a donné le nom hypocrite de 'parti démocratique', aujourd'hui 'Parti d'État'. Mais ces deux groupes ne poursuivent et ne connaissent que leurs propres intérêts et objectifs égoïstes. La patrie leur est indifférente, pour autant qu'ils n'entendent pas par là la propriété foncière de leurs pères. Quant au peuple, ils le méprisent et ne voient en lui que les serviteurs et les ouvriers de leur capital.

Pour compléter le tableau, nous devons encore mentionner les communistes, qui rejettent pourtant officiellement la notion de peuple et chez qui la notion de trahison de la patrie n'existe donc pas non plus. Une seule chose les distingue des deux autres : ils sont au moins honnêtes. C'est pourquoi ils approuveront également nos principes d'éducation et d'école. Les réactionnaires et les démocrates, en revanche, ne le font pas. Car ils ne se soucient que de la progression de leurs propres enfants. Nous, nous nous préoccupons de la sélection de tout le peuple.

C'est pourquoi nous devons entreprendre au plus vite de rattraper ce qui a été négligé.

Les Romains regroupaient les meilleurs élèves de tout leur empire dans des internats où ils étaient éduqués et formés par les meilleurs enseignants. Ils ne tenaient pas compte de la profession du père. Ils n'excluaient que les races étrangères, à savoir les nègres et les juifs. Sinon, les juifs jouissaient chez eux de toutes les libertés, les Nègres en revanche ne jouissaient qu'exceptionnellement de cette liberté lorsqu'ils avaient rendu des services particulièrement remarquables à l'Empire romain ; les juifs pouvaient même devenir 'citoyens romains', comme nous le voyons dans le cas de Paul. Mais l'école des pages, c'est-à-dire l'institution dans laquelle étaient formés les jeunes hommes qui devaient ensuite entrer dans la haute fonction publique, ne leur était pas accessible.

J'ai donc en tête une organisation similaire pour l'Allemagne.

Je pense que ces écoles devraient englober la cinquième à la douzième année scolaire, c'est-à-dire les deux dernières années de l'école primaire et l'ensemble du lycée. Les écoles devraient être des internats avec des éducateurs et des enseignants sélectionnés. En ce qui concerne l'éducation, on pourrait peut-être s'inspirer des corps de cadets allemands, l'éducation politique nationale

devant toutefois être dispensée dans une bien plus large mesure et avec d'autres objectifs, en particulier dans les dernières années. Dans le programme scolaire, les exigences devraient aller bien au-delà de celles des lycées. Et un moment particulier doit être porté dans le cœur des jeunes élèves, un moment que le Christ a déjà souligné comme une obligation éthique de l'individu dans la communauté socialiste : 'celui qui a reçu plus de livres, on lui demandera plus', il n'a donc pas de plus grands droits, mais de plus grands devoirs. Telle doit donc être l'éthique d'une telle institution d'éducation nationale et politique.

Et ce faisant, j'attire votre attention sur un deuxième aspect, Schemm, qui doit toujours être éveillé chez les jeunes, où qu'ils soient, qu'il s'agisse d'une école de perfectionnement ou d'un collège, d'un lycée classique ou d'un établissement d'éducation politique nationale : chaque nouvelle génération doit 'vouloir' plus que ce que la précédente 'pouvait' faire ! Il faut lui montrer tout ce qui a changé à l'époque des deux dernières générations, le développement dans tous les domaines de la technique, de la chimie et des sciences en général, et que ce fait implique pour la jeunesse actuelle l'obligation de continuer à avancer sur le chemin de ce développement et de ne pas s'arrêter ! Ainsi, le respect pour les générations précédentes, pour les parents et pour les ancêtres, devient une évidence et la disposition à avoir honte si le présent n'atteint pas davantage que le passé et si l'avenir n'atteint pas davantage que le présent. C'est ainsi que nous éveillons une nouvelle période de tempête dans la jeunesse de notre peuple, qui rendra sa jeunesse à l'ensemble du peuple et surmontera la stagnation de la culture occidentale ! Ainsi, la prophétie défaitiste d'Oswald Spengler sur le déclin de l'Occident sera démentie ! »

Comme Hitler faisait une petite pause, Schemm demanda :

« Comment les élèves devraient-ils être choisis pour ces écoles ? »

« Je voudrais ici construire un pont entre le passé et l'avenir, entre les familles qui ont jusqu'à présent mis les personnalités responsables à la disposition du peuple et du gouvernement, et le leadership qui émerge directement et nouvellement du peuple. Cela signifierait un pont à la fois entre le féodalisme du passé et le socialisme de l'avenir. Nous ne devons pas sous-estimer le fait que les fils de familles habituées à 'diriger' depuis des générations portent en eux des prédispositions héréditaires qui les prédestinent davantage à cette fonction que ce ne sera généralement le cas pour les fils de familles d'ouvriers ou de simples paysans. En effet, lorsque des hommes sont éduqués dans la tradition familiale avec le sentiment d'une plus grande destinée, ils peuvent tourner leurs pensées et leur âme vers d'autres points de vue et d'autres objectifs que ceux auxquels les conditions de vie plus étroites d'une classe inférieure les préparent généralement. Il se peut que de tels fils ne réussissent pas à exceller dans les matières habituelles au cours des premières années d'école. Car leur force ne peut parfois se développer et se montrer que plus tard.

Je pense donc qu'il est juste, premièrement, de donner à chaque père le droit d'inscrire son fils dans un tel établissement spécial, un examen pas trop difficile, mais exigeant au moins une prédisposition au-dessus de la moyenne, devant décider de l'admission. Ces pères doivent assumer eux-mêmes les frais de scolarité et d'éducation, ainsi que les frais d'habillement, de logement et de nourriture, pour lesquels il faudrait fixer un taux acceptable.

Deuxièmement, il faut choisir les meilleurs élèves parmi toutes les écoles primaires. Les parents des élèves sélectionnés doivent être informés que leurs fils sont destinés à cette formation scolaire spéciale. Les parents doivent ensuite décider eux-mêmes s'ils veulent envoyer leur fils dans un tel internat ou s'ils veulent le garder chez eux et le laisser suivre la voie de formation habituelle. Tous les frais de vie, d'habillement, de chaussures, etc. en internat doivent cependant être gratuits pour ces fils, y compris les frais de transport entre l'internat et le domicile au début et à la fin de la scolarité et pendant les vacances.

Bien entendu, une sélection supplémentaire doit être effectuée en permanence à l'internat. Ce qui n'est pas irréprochable au niveau du caractère et des performances doit être éliminé. C'est peut-être parfois dur. Mais ici, les points de vue sont plus élevés. De même, celui qui est plus performant doit être davantage encouragé.

Si un fils d'une vieille famille noble, ou d'un industriel, ou d'un professeur, fait mieux que les autres, les autres élèves le reconnaîtront sans condition. Car, comme je l'ai déjà dit, ce sont les enfants qui remarquent le plus clairement entre eux ce que l'un d'eux peut faire et ce qu'il porte en lui pour l'avenir. Et il n'en résulte pas de jalousie, mais une approbation, pas de ressentiment, mais une confirmation de la qualité de chef de l'intéressé. Et si, à l'inverse, le fils d'un ouvrier ou d'un paysan, ou quel que soit son milieu d'origine, surpasse les autres en matière de savoir et de savoir-faire, de performances sportives et de caractère, alors tous lui témoigneront une joyeuse approbation et le respecteront d'autant plus comme leur Primus qu'ils sauront qu'il a réellement créé de ses propres forces ce qui a fait de lui le Primus.

Si, en plus de l'enseignement, ces jeunes gens sont mis en avant comme chefs d'atelier et éducateurs auxiliaires pour les classes plus jeunes, alors ils atteindront nécessairement, avant l'examen final, une maturité qui leur permettra d'embrasser une carrière de dirigeant, que ce soit comme juriste ou comme enseignant, comme industriel ou comme commerçant, comme politicien ou comme diplomate. Et la carrière d'officier devrait en outre être suivie par tous ces jeunes hommes sans exception.

Si nous procédons ainsi, il serait risible que les fils des familles qui possèdent le patrimoine génétique du leadership ne réussissent pas mieux que les fils de parents qui ont seulement commencé à gravir les échelons. Peut-être

les enfants de ces fils dépasseront-ils déjà les autres ! Mais si un génie particulier sort un jour d'une famille, comme un Moltke, un Scharnhorst, un Wagner ou un Beethoven, un Bismarck ou un Metternich, il sera certainement découvert et fera son chemin, au lieu de se perdre et de se dégrader dans la masse.

Un tel système scolaire apportera et devra apporter une force indomptable de savoir, de savoir-faire et de volonté vers le haut, vers l'université et les professions, et surtout vers la machine d'autogestion du peuple : l'État. Et lorsque deux ou trois générations auront été éduquées et développées de la sorte, et que les responsables qui nous succéderont auront encore apporté des améliorations à l'ensemble du système éducatif, il en résultera, il en résultera nécessairement une élévation progressive et considérable du niveau de l'homme et du peuple allemands, qui ne se manifestera pas seulement dans le domaine des performances scientifiques, techniques et économiques, mais aussi dans celui d'un développement artistique et culturel supérieur. Et en fin de compte, c'est l'accomplissement du sens et de la mission de la création divine, qui a été donnée à tous les peuples et à toutes les races du monde et dont l'achèvement est la vraie religion, telle qu'elle a été reconnue et enseignée pour la première fois par le Christ et telle que nous devons la reformer.

C'est votre mission, Schemm, pour l'éducation et l'enseignement ».

Hitler se leva et prit congé. Schemm me dit plus tard :

« Après la prise du pouvoir, y aura-t-il des hommes capables de reconnaître la grandeur de ces idées et de collaborer à leur réalisation ? »

« C'est aussi mon souci. Mais un souci bien plus grand est en outre celui de savoir si les centaines et les milliers de petits Hitler, comme j'appelle partout les Gauleiters et les Kreisleiters ainsi que les conseillers techniques, ne vont pas simplement passer outre ces grandes idées au moment de la prise de pouvoir par le Parti, d'autant plus qu'ils ne les connaîtraient pas du tout et ne les comprendraient même pas, pour mettre en œuvre leurs propres pensées bégueules, dans la mesure où leur influence s'étend.

Et un danger particulier réside dans le rejet interne et le manque d'instinct des cercles que Hitler a appelés tout à l'heure les réactionnaires. Il ne vous sera pas facile, Schemm, de mettre en pratique la mission qui vous a été confiée aujourd'hui ». [...]

## 56. Hitler : Internat pour les jeunes garçons qui doivent aussi apprendre à se battre – Bourses d'État et maisons communes pour les étudiants universitaires

Le lendemain matin, après le petit-déjeuner, nous avons attendu Streicher pour partir à midi à Dresde, où une réunion de représentants invités de l'économie était prévue.

J'ai profité de l'heure disponible pour aborder une nouvelle fois le sujet de l'éducation avec Hitler, après avoir passé une grande partie de la nuit, de toute façon très courte, à prendre des notes.

« Il y a deux points », demandai-je, « qui n'ont pas été évoqués hier soir : premièrement, la question de savoir s'il est juste de retirer les fils de la maison familiale dès l'âge de dix ans et de les placer dans un internat, et deuxièmement, la question des universités ».

Hitler répondit sans réfléchir :

« Je peux répondre à la première question. Pour la seconde, je ne peux que vous faire part de ma position de principe. Je n'aime pas m'aventurer dans des domaines spécialisés si je n'y suis pas obligé. Je préfère – et c'est aussi ma force – n'indiquer que la direction dans laquelle je vois l'objectif. C'est aux spécialistes de chercher et de développer le chemin qui y mène, puis de le parcourir. Cependant, il me semble souvent que ces spécialistes ne voient pas du tout le but que je leur indique, ou peut-être qu'ils ne veulent pas le voir. C'est pourquoi je dois parfois entrer dans les détails, même si c'est à contrecœur et même s'il s'agit en fait d'un terrain inconnu pour moi. Parfois, je vois alors, à mon propre étonnement, de grands yeux et des visages surpris. Et j'ai presque toujours le sentiment, lorsque les gens me quittent, que j'ai manifestement eu raison et qu'ils en sont eux aussi convaincus ».

« N'y aurait-il pas parfois une certaine suggestion qui émane de vous ? », ai-je lancé.

« Avant, je le croyais. Peut-être qu'il y a vraiment une force de suggestion dans le fait de bien saisir et de prendre en compte la psychologie des autres, comme c'est le cas avec la masse. Mais l'expérience et les succès me montrent que c'est souvent dû au fait que la plupart des gens n'ont pas l'habitude de laisser leur vision mentale vagabonder suffisamment loin et même devant eux, et que c'est pourquoi ils ne reconnaissent tout simplement pas certaines choses que je vois très clairement, et qu'ils pensent donc de façon erronée.

Mais le monde universitaire m'est tout de même trop étranger. Je dois m'en remettre à la raison des autres.

En ce qui concerne les internats, je suis d'avis que les jeunes garçons doivent être placés auprès de jeunes garçons et loin de leur mère. L'amour de la mère est trop grand pour qu'elle ne s'efforce pas constamment d'aider le jeune, de s'occuper de lui, de le soigner et même de penser pour lui. Et d'un autre côté, la paresse de la jeunesse est trop naturelle pour qu'elle ne se laisse pas volontiers entourer par la mère. Quelle mère laisserait son fils coudre lui-même les boutons, repriser les bas, raccommoder le linge et faire la vaisselle ? Bien sûr, c'est mieux quand c'est la mère qui s'en charge, et il y a moins de dégâts. Mais un tel loustic devient un 'maître' et la mère devient son 'serviteur' ou sa 'servante' ! À l'internat, il doit tout faire lui-même. Chaque jour, il y a une heure de nettoyage et de raccommodage, comme chez les soldats. Et plus tard, le garçon ne sait pas faire autrement que de s'occuper de lui-même. L'autonomie et l'indépendance sont la base de la liberté personnelle. C'est notre tâche de l'atteindre.

Mais continuons. Les garçons doivent aussi se taper dessus de temps en temps. Cela fait partie de l'auto-éducation mutuelle. Un garçon qui ne grandit qu'à la maison, ou même qui n'est entouré que de sœurs et de leurs amies, est comme une plante en serre. Plus tard, il tremblera à chaque mot dur, reculera devant l'attaque d'un autre et s'effondrera si le destin lui donne une bonne raclée. Il vaut mieux qu'il s'y habitue très tôt.

À la maison, il n'apprend pas non plus à se battre rapidement, à penser à lui et à ses avantages et à se mettre en valeur. Plus l'éducation est bonne, j'ai presque envie de dire, plus il est disposé à être discret, à ne pas se faire remarquer, à ne faire de mal à personne. Et plus tard, nous verrons que les autres reçoivent partout les plus gros et les meilleurs morceaux. Non, il doit apprendre dès sa jeunesse à reconnaître ses droits et à se battre pour les obtenir, et il vaut mieux qu'il casse une fois les dents d'un autre lorsqu'il s'aperçoit qu'il veut lui faire du mal, plutôt que de rester là comme un petit mouton, en remuant la queue, et de courir éventuellement se plaindre à sa mère en pleurant.

De même, chaque jeune connaît une certaine période de tyrannie. À l'internat, il peut se défouler. S'il le fait à la maison et que ses parents le laissent les tyranniser eux-mêmes, comme c'est souvent le cas, le garçon devient inutilisable pour toute sa vie, à moins que le destin ne rattrape ce que le père a négligé. Mais si les parents ne le laissent pas faire, s'ils contiennent les pulsions de leur fils avec une main aimante et une sollicitude accrue, alors ce moût ne pourra pas devenir un bon vin. Car le vin doit fermenter. Or, à l'internat, ils ont tous leur période d'ennui à peu près en même temps et s'en défendent mutuellement. De l'extérieur, on ne remarque cette période que par le fait qu'il y a un peu plus de bras et de jambes cassés et que le registre des punitions comporte un peu plus de sanctions. Mais ces gamins deviennent ensuite des gars indépendants et libres, de vrais démocrates, qui connaissent leur droit et leur liberté, les

revendiquent et les défendent.

Ensuite, il faut continuer. Les jeunes doivent beaucoup sortir à l'air frais, dans les champs et les prés, dans les forêts et les montagnes. Les muscles doivent faire des efforts, car ce n'est qu'ainsi qu'ils atteignent leur plein développement. Les poumons et le cœur doivent se développer, car ce n'est qu'ainsi qu'ils suffiront plus tard au corps adulte. La jeunesse doit être habituée au soleil et au froid, à la tempête et à la pluie, au vent et aux intempéries, car ce n'est qu'ainsi qu'elle s'endurcit pour la vie et qu'elle ne se blottit pas derrière la chaleur du poêle par temps de brouillard et d'obscurité, s'entraînant ainsi pour la vie à la dissimulation et à la politique de l'autruche.

L'internat peut s'occuper de tout cela de manière planifiée. Les mères n'ont ni le temps ni le courage de le faire, et les pères rentrent généralement eux-mêmes fatigués du travail le soir. C'est pourquoi les Jeunesses hitlériennes ou d'autres associations de jeunesse de ce type doivent prendre le relais pour la jeunesse domestique.

En ce qui concerne l'apprentissage, l'internat est également supérieur à la maison. Lorsque les garçons sont assis ensemble pendant les heures de travail, mais aussi pendant le temps libre, ils parlent sans cesse de leurs travaux et de leurs devoirs. Et même s'ils ne font que râler contre les professeurs, ils ne s'occupent que de l'école et de leur travail. Mais si les garçons vivent à la maison, l'école est oubliée depuis longtemps lorsqu'ils arrivent à la maison. Beaucoup laissent même leurs livres à l'école, car ils ne veulent rien apprendre à la maison. Et les soucis domestiques, les intérêts domestiques, les visites, les divertissements, les anniversaires, les fêtes et quoi que ce soit d'autre attirent l'attention du jeune et le détournent de l'école.

Il y a bien sûr des exceptions, tant parmi les élèves que parmi les parents. Mais dans de nombreux cas, l'école devient un corps étranger pour le jeune qui grandit, et l'expérience intérieure de la matière enseignée et de ce qui est appris en souffre. Oui, si nous avions comme enseignants des personnalités choisies ! Qui captivent les jeunes et les relient à eux par la pensée ! Mais ces cas sont rares ! –

Vous voyez donc que je ne trouve rien qui plaide contre les internats, au contraire, tout plaide en leur faveur. Il est évident que les internats peuvent être le théâtre de mauvaises habitudes et d'erreurs. La direction de l'école, le médecin scolaire, l'inspection scolaire, le conseil des élèves et le conseil des parents doivent s'en prémunir et travailler contre cela. Car c'est déjà à l'école que doit s'exercer l'interaction entre l'autorité et l'autogestion, entre la direction et la liberté, entre la responsabilité et l'auto-éducation, afin de favoriser le sentiment et l'insertion dans la grande communauté nationale.

Certains parlent d'aliénation du foyer familial et de mise en danger de la santé. En revanche, je peux dire qu'un garçon qui est en internat n'a qu'une

seule grande nostalgie et qu'elle grandit avec lui : la nostalgie et l'amour de la maison familiale. Quand il est en vacances, il n'a qu'une idée en tête : rentrer à la maison ! Et même lorsqu'il sera adulte, la maison familiale sera un aimant pour lui. Mais celui qui a grandi dans la maison familiale a plutôt la nostalgie de l'indépendance, de la liberté, de la vie ! Et la force d'attraction de la maison parentale ne sera jamais, même plus tard, la même pour lui que pour l'autre.

Et il en va exactement de même pour l'influence éducative du foyer familial. Celui qui grandit loin de ses parents et ne les voit qu'occasionnellement pendant les vacances – ce qui représente d'ailleurs déjà presque deux mois et demi par an – et qui est en outre lié à ses parents par la nostalgie, ne voit en eux et dans la maison parentale en général que le bon, le noble, le positif, l'aimable, le modèle. Mais celui qui est assis jour après jour à la maison et qui vit tout ce que la monotonie de la vie en commun apporte avec elle, celui-là voit bien plus volontiers le mauvais, le non-noble, le négatif et le laid, et il préfère souvent chercher ses modèles à l'extérieur, en dehors du cercle domestique.

Qu'on ne me fasse pas prendre pour la règle les quelques exemples favorables qui pourraient peut-être contredire mon point de vue. Les parents et les enfants sont aussi des êtres humains, et entre eux aussi, tout est humain. Mais ce qui est supérieur à l'humain, c'est le lien d'amour et de nostalgie qui unit l'enfant à ses parents, et qui est atteint grâce à l'internat !

En ce qui concerne la mise en danger de la santé, il est presque inutile de répondre à ce reproche. Ce ne peut être ni la tâche des familles, ni celle du peuple d'éduquer des faibles et des enfants de chétifs. Au contraire, un État socialiste a besoin de personnes saines et fortes, capables d'apporter quelque chose à la communauté et de ne pas être une charge pour elle. Le fait d'élever le faible et l'inapte à la résistance est un humanisme qui n'est pas la marque d'un peuple qui s'élève avec force et qui se trouve dans le sentiment de l'âge d'homme, mais un phénomène concomitant de la décadence et de la dégénérescence et donc l'expression de la mort définitive d'un peuple et de son départ de l'histoire.

Et maintenant, l'université. Tout d'abord, pour poursuivre les réflexions que nous venons d'aborder, il existe trois possibilités pour un jeune étudiant de se situer par rapport à l'université : soit en habitant chez ses parents ou chez des connaissances ou des proches, c'est-à-dire dans un foyer ordonné dont il est membre, soit en vivant dans des maisons communes, c'est-à-dire dans une sorte d'internat, soit en habitant seul quelque part dans une piaule, comme les étudiants l'appellent. Cela peut sembler secondaire. Mais ce n'est pas du tout le cas. Car la liberté académique doit régner dans l'université elle-même. Mais elle se présente de manière très différente selon que je la regarde de l'extérieur ou que je la vis de l'intérieur.

Une université, tout comme une école supérieure en général, donc aussi une

académie forestière, une école supérieure technique, une académie des mines, une école supérieure de commerce, une école supérieure de musique, une académie des arts, etc. devrait être, comme c'est en grande partie le cas aujourd'hui, quelque chose de semblable à une petite démocratie, un petit système d'autogestion, une petite république. Les personnalités qui enseignent et les étudiants devraient se trouver dans un rapport d'interdépendance qui garantit à chacun un libre développement, une libre opinion d'enseignement, mais aussi un libre objectif d'apprentissage. Car la jeunesse étudiante est suffisamment âgée pour savoir et pouvoir décider elle-même qui et ce qu'elle veut entendre et apprendre. Il n'y a qu'une chose sur laquelle il faut être clair : non seulement une entreprise industrielle ou un autre entrepreneur privé n'a pas besoin d'embaucher un jeune homme qui a réussi son examen académique, mais l'État non plus ! Il y a là une différence essentielle entre la pratique actuelle et l'évidence qui s'impose à une démocratie socialiste.

Car si un étudiant a absorbé avec des cuillères de sagesse toutes les idées que professent par exemple des professeurs qui sont à tous égards réactionnaires, une démocratie progressiste qui aspire à la communauté socialiste du peuple ne peut pas incorporer ce jeune homme dans son corps de fonctionnaire.

Les intentions et les conditions de la profession à laquelle un jeune homme aspire doivent donc être déterminantes pour lui dans le choix de l'université où il s'inscrira et des professeurs auprès desquels il prendra ses cours. Une autre question est de savoir si et dans quelle mesure l'État doit également intervenir dans les examens. Mais en principe, il devrait y avoir une liberté d'enseignement et d'apprentissage très large, je dirais même totale. Si la jeunesse est passée par une véritable école maternelle et secondaire et qu'elle a acquis le sens de la liberté et de la personnalité dans les organisations de jeunesse, alors elle saura aussi faire quelque chose de la liberté académique.

Les porteurs de l'esprit d'un établissement d'enseignement supérieur ne sont en fin de compte que les quelques grandes personnalités des sciences, de la technique et de l'art qui y occupent des chaires, mais qui ont toujours été marquantes dans le passé allemand. Mais plus de telles personnalités sont grandes, plus elles ont besoin et doivent avoir de liberté pour un développement fructueux de leur travail, de leur recherche et de leur enseignement. Si nous voulons atteindre le plus haut niveau, le chemin ne peut donc passer que par la plus grande liberté.

Je reviens maintenant aux trois manières dont l'étudiant peut se comporter vis-à-vis de son université. Comme il s'agit déjà d'adultes, il ne doit pas y avoir de règles à ce sujet non plus. Mais toute la réorganisation qu'un État socialiste implique dans le choix des étudiants, la diversité de leurs conditions, de leurs habitudes de vie à la maison et de leurs possibilités financières, rendent

nécessaire que l'État s'occupe de ces questions essentiellement matérielles.

Il faut permettre aux élèves qui ont terminé leurs études secondaires avec un succès particulier, dans l'ensemble ou dans certaines disciplines, de se consacrer aux études correspondantes, même si leur père est un simple ouvrier ou un paysan. Cela nécessite une bourse qui couvre non seulement les frais d'études et les livres nécessaires, mais aussi le logement, l'habillement et la vie. Par conséquent, l'idée de maisons communautaires s'impose, c'est-à-dire en fait de pensionnats, voire d'internats, qui ont un certain rapport avec l'université. Je rappelle ici les universités anglaises. Là aussi, les étudiants devraient être totalement libres de décider s'ils veulent être accueillis dans une telle maison commune ou s'ils veulent mener leur vie en privé. Mais la présence de maisons communes est absolument nécessaire.

Cela attire notre attention sur les associations d'étudiants. Dès le début, elles ont certainement eu une idée de ce genre. Mais elles se sont fortement développées et émancipées en tant qu'organisations professionnelles et portent donc actuellement un sceau qui ne correspond plus au nouvel esprit d'une communauté populaire socialiste. Je ne méconnais pas la grande performance éducative que ces corps et ces fraternités, et quel que soit leur nom, ont accomplie jusqu'à présent et sont encore capables d'accomplir. Mais elles ont besoin d'une transformation intérieure et extérieure, qui doit être basée sur des idées similaires à celles que j'ai évoquées hier pour les institutions d'éducation nationale et politique. Les forces positives, la tradition et les valeurs qui se trouvent déjà dans les 'communautés d'anciens' peuvent certainement être utilisées avec un avantage particulier dans un sens nouveau.

Là aussi, je suis d'avis qu'il faut d'abord confier et laisser aux universités et aux hautes écoles le soin de trouver la forme qui convient à la nouvelle époque. L'évolution ne se fait pas du jour au lendemain, et ce sont des questions d'instinct et d'expérience qui, dans ce domaine également, montreront la voie à suivre pour passer de l'esprit d'oeillères et d'égoïsme de l'ancienne classe sociale au nouvel esprit de liberté d'une communauté socialiste ». –

C'est ainsi que Hitler termina ses explications, mémorables à mes yeux, qui, si elles avaient été appliquées, auraient constitué un nouveau pas en avant considérable dans la libération du peuple allemand des chaînes archaïques d'une époque en fait déjà disparue. [...]

# 57. Contre-courants politico-économiques au sein du N.S.D.A.P. – Hitler s'inquiète du pouvoir des grands entrepreneurs – Il veut repousser les plans « socialistes » jusqu'à la prise de contrôle de l'État

Entre-temps, quelques nouveaux hommes étaient apparus à Munich. Himmler commençait apparemment à se constituer un État-major plus important et à attirer à lui des représentants de tous les domaines de l'art de gouverner. [...]

Comme conseiller pour les questions économiques, il avait été rejoint par Keppler, cet industriel d'Eberbach près de Heidelberg que j'avais rencontré le premier jour du défilé de Nuremberg en 1929 à la table du Gauleiter Robert Wagner de Karlsruhe, et qui ne m'avait pas paru alors tout à fait sympathique. Entre-temps, je lui avais rendu visite une fois dans son usine, qui appartenait aux usines américaines Kodak(1), sans que mon impression n'ait changé.

Himmler avait enchaîné le responsable du département agricole, Darré, à son cercle en lui conférant un grade supérieur de S.S. Führer et l'uniforme correspondant, et avait développé avec lui le service de politique raciale, dans lequel plusieurs nouveaux hommes collaboraient également.

Au début, je n'ai pas compris ce que Himmler voulait faire de cet État-major. Il constituait en fait une cellule spéciale au sein de la direction du Reich et avait un effet quelque peu perturbateur sur la collaboration dans la mesure où cet État-major, totalement séparé des travaux très avancés des différents départements de l'organigramme II, s'occupait des mêmes questions sans connaître les objectifs et les solutions des services de travail réellement responsables. C'est ainsi qu'avec le temps, le département Darré s'est détaché de l'organigramme II et a mené une certaine vie autonome en contact plus étroit avec le S.S. Himmler.

Pour la politique économique, l'apparition de Keppler fut très désavantageuse dans la mesure où Keppler se révéla être un pur libéraliste économique, qui avait même des liens de parenté étroits avec des loges maçonniques.

Les principes et les plans de la politique économique nationale-socialiste proprement dite étaient donc désormais rongés par les différentes forces suivantes :

1) Göring, qui était sous l'influence de l'industrie lourde et de l'industrie de la Ruhr. Elle était réactionnaire et libérale sur le plan économique. Le principal financier de Göring, Fritz Thyssen, était certes devenu temporairement membre du Parti, mais il surveillait sans faille le travail et la correspondance de Göring en mettant sa fille, M^lle^ Thyssen, à sa disposition comme

secrétaire[2]. Sa mission et son objectif étaient d'empêcher toute tentative du Parti de mettre en œuvre une politique économique socialiste ou même de la propager. La lutte était expressément dirigée contre ma personne et ma politique.

2) Himmler, financé par un cercle de donateurs anonymes, dont faisaient partie, entre autres, les grandes propriétés foncières et les grands magasins juifs. Sa politique économique se résumait par conséquent à la préservation de la grande propriété foncière, qui bénéficiait même d'un soutien par le projet de loi sur les successions, qui utilisait la notion de majorat pour la préservation de la ferme. La loi sur l'héritage était en soi tout à fait correcte et s'inscrivait parfaitement dans le cadre de l'économie sociale. En revanche, la grande propriété foncière ne l'était pas.

La dépendance vis-à-vis des grands magasins entraînait à son tour un soutien de ces derniers, qui allait à l'encontre de la tendance au rétablissement d'un commerce de détail sain et indépendant. Ainsi, la politique économique de la S.S. était diamétralement opposée à la politique économique socialiste de mon département. Et les conceptions de Keppler pouvaient être qualifiées de réactionnaires sur le plan économique plutôt que d'aller dans le sens des nécessités socialistes ou même de les reconnaître.

3) Funk, payé par les mines et l'industrie de la Ruhr. Il était en soi ouvert aux idées socialistes, mais n'était pas encore initié aux pensées les plus profondes de notre économie sociale. Il craignait donc davantage les expériences dangereuses et irréfléchies qu'il n'aurait pu se décider à une collaboration positive. Grâce à ses bailleurs de fonds et à des amitiés très étroites avec des frères de loge des plus hauts grades, il avait en outre été manifestement gagné de manière de plus en plus décidée à leurs intérêts et considérait déjà à l'époque que sa tâche consistait à défendre le libéralisme économique plutôt qu'à préparer le terrain pour une nouvelle économie sociale. Il avait donc déjà entamé une lutte indubitable contre ma politique économique et contre ma personne.

4) Feder, intègre, incorruptible, non vénal, mais blessé dans sa vanité par le fait de m'avoir confié à l'époque la direction de la politique économique nationale-socialiste, regarda ce combat avec une joie tranquille et proposa à Hitler, afin de rendre vaines les attaques de l'adversaire, de procéder à une division en deux de l'ensemble de la politique économique : l'économie à reprendre par l'État, donc à socialiser ou à nationaliser, et l'économie privée. Il voulait reprendre le secteur de l'économie d'État, je devais garder le secteur de l'économie privée. En tant que « programmateur du Parti », il devait en outre décider de ce qui appartenait à l'un ou à l'autre secteur. Feder était à mon avis trop théoricien pour pouvoir s'opposer avec succès aux idées et au travail des praticiens dans le secteur le plus délicat de notre politique économique. En outre, l'objectif principal de ma politique économique était de réaliser une

synthèse de l'économie publique et de l'économie privée, ainsi que du concept de socialisation et de la propriété privée fixe, que j'avais reconnue, tout comme Hitler, comme la solution du problème socialiste dans le domaine économique.

La division en deux proposée par Feder, qui était en outre totalement inorganique, devait rendre impossible la mise en œuvre de cette solution, c'était donc aussi un sabotage – peut-être involontaire – de ma politique.

Lorsque j'ai attiré l'attention de Hitler sur cette lutte et sur le fait qu'elle devait inévitablement paralyser, voire briser, la force de frappe de notre idée, il a dit lentement :

« Ces idées ne sont pas encore mûres pour le peuple, ou le peuple n'est pas encore mûr pour ces idées. Vous n'imaginez pas combien de fois et dans quelle mesure je suis interpellé sur les craintes des hommes d'affaires que nous puissions justement détruire dans ce domaine ce que nous construisons dans d'autres ».

« C'est très clair pour moi », lui ai-je répondu. « Ces hommes d'affaires et les personnes qu'ils rémunèrent sont naturellement des adversaires de notre économie sociale. Ils l'ont toujours été et le resteront toujours. Et comme ils sont tous – mais vraiment apparemment tous ! – trop stupides pour se rendre compte que la grande évolution va nécessairement dans le sens du socialisme, ils s'allient à la Réaction politique et s'opposent à cette évolution en soi inévitable ».

« Mais vous sous-estimez le pouvoir politique de ces hommes, Wagener, et de l'économie en général. J'ai le sentiment que nous ne nous emparerons pas de la Wilhelmstrasse contre eux dans un premier temps. Autant donc je considère moi-même vos plans, qui sont aussi les miens, comme justes et nécessaires, autant il me semble opportun de retenir complètement ces plans jusqu'à ce que nous soyons bloqués dans la Wilhelmstrasse et jusqu'à ce que nous ayons vraiment et sûrement au moins deux tiers du peuple allemand fermement derrière nous ».

« Monsieur Hitler, je n'ai aucune objection à cela. Mais il n'est pas juste de porter le combat dans ses propres rangs. Et les compromis dans ce domaine sont très dangereux. Ce sont deux visions du monde qui s'affrontent, la vision socialiste qui reconnaît les droits de l'homme, le sens de la communauté, la sélection naturelle et la possibilité de développement, le sens des responsabilités et une mission éthique, et la vision libérale-réactionnaire qui veut maintenir comme principe de son action la loi du plus fort, l'égoïsme, des privilèges contre-nature et leur conservation, l'irresponsabilité envers le peuple et les masses, et un égoïsme totalement immoral et indécent. Ces deux visions du monde se rejettent l'une l'autre, et on ne peut pas en faire un compromis, une bouillie. La solution de l'économie sociale que vous avez suggérée et que nous avons élaborée, qui s'inscrit pleinement dans le cadre du socialisme, mais qui

exploite et intègre les forces positives de l'individualisme, qui sont aussi les plus précieuses du libéralisme, est la seule forme, la seule idée de solution que je connaisse à ce jour et qui conduira au but. Il se peut que des améliorations soient encore nécessaires et réalisables ici et là. Mais elles ne changeront rien au principe de base ».

« C'est vrai, Wagener, c'est vrai », tenta de me rassurer Hitler. « Mais quelque chose d'aussi complètement nouveau, quelque chose qui concerne les intérêts personnels de chacun, doit d'abord être rendu accessible à la compréhension des masses. Mais si nous commençons à le faire aujourd'hui, nous attirerons sur nous toute la lutte et le rejet de l'économie, et ce sont tous les partis politiques, des nationaux allemands aux démocrates. Et comme les sociaux-démocrates sont malheureusement de toute façon totalement opposés à nous, nous serons alors tout seuls. Nous n'obtiendrons donc jamais la majorité au Reichstag.

Je dois donc penser et agir ici de manière très sobre et politique. Et votre tâche est d'éveiller la compréhension pour nos pensées et de les transmettre à la postérité par des écrits, des conférences, des discours et par votre organisation dans les Gauen. Mais vous ne devez commencer à le faire que lorsque nous aurons déjà la machine gouvernementale en main !

Et lorsque vous aurez travaillé ainsi pendant dix ou quinze ans, et que la jeune génération aura grandi et sera déjà plus ouverte à ces idées, le temps viendra peut-être où la prise de conscience de la grandeur de ces idées fera résonner dans le peuple l'appel à un nouvel ordre et où la maturité politique et votre travail d'information feront également mûrir une nouvelle pensée économique. Lorsque votre fils et sa génération s'empareront du flambeau que nous gardons encore fumant derrière des portes fermées, mais que nous devons néanmoins entretenir pour qu'il ne s'éteigne pas, pour se mettre à la tête de cette plus grande révolution de l'histoire du monde, – alors les contre-réclamations de la Réaction vieillissante et déjà faible en nombre ne trouveront plus d'écho, et la connaissance des solutions bolcheviques [sic] à ces problèmes fera taire leurs doutes. La situation sera alors différente et la nouvelle ère qui s'annonce apportera l'accomplissement de ce qui nous a été refusé. Le nouveau doit d'abord être 'voulu' par tout le peuple ! Alors, les piliers vermoulus de l'ère passée s'effondreront comme de la paille et un seul coup renversera l'édifice encore granitique de la domination capitaliste-libérale. Et lorsque personne ne pourra plus voir la poussière de nos cendres, alors seulement cette œuvre de nos idées et de notre travail sera reconnue et appréciée par le monde, et elle sera le contenu éternel et le fondement de la vie et de la cohabitation des hommes et des peuples ».

Puis Hitler m'a spontanément donné la main et l'a gardée longtemps dans la sienne, en me regardant sans se retourner. Jusqu'à ce qu'il dise :

« On dirait une oraison funèbre. C'est dur pour vous. Mais vous allez, vous devez me comprendre ». –

Je comprenais, – et pourtant, une fois de plus, je ne voulais pas comprendre. Car c'était la victoire de mes adversaires sur moi. Mais d'un autre côté, une voix en moi disait que Hitler avait raison.

Je pensais involontairement à Straßer, à la force suggestive émanant de Hitler. Est-ce parce que j'étais d'accord avec lui, même si cela signifiait la fin de mes projets d'avenir au sein du Parti et de l'État ? Ou peut-être est-ce plutôt le caractère grandiose de sa conception, sa compréhension quasi psychique des nécessités du présent et du développement de l'avenir ? Dans ce cas, il ne s'agirait pas d'une suggestion. Hitler nous laisse plutôt entrevoir l'obscurité de ce qui nous attend, qu'il perce pendant quelques instants avec une lumière semblable à celle d'un projecteur, éclairant ainsi des choses qui restent normalement cachées à notre œil humain. On n'est alors pas sous l'impression d'une suggestion planifiée, comme un psychiatre a l'habitude de l'utiliser, mais sous l'impression de ce que l'on a vu ! Et parce qu'on l'a vu, tout nous paraît si simple, si évident et si juste. Mais sans ce coup de projecteur, on n'aurait pas reconnu ces choses et on aurait continué à tâtonner dans l'obscurité, comme la plupart des gens le font dans l'obscurité.

Ce n'est que petit à petit que j'ai pu me rendre à l'évidence. Mais aujourd'hui, je comprends Hitler encore mieux qu'à l'époque. Il fallait d'abord que la Réaction s'empare de l'Allemagne ! Après l'effort national suprême du peuple pendant la guerre mondiale, le pendule politique s'était d'abord déplacé vers la gauche et le socialisme. Mais il n'y était pas préparé. Il n'était pas encore mûr ! Et il ne pouvait donc pas l'intercepter, le retenir ! Il a basculé en arrière, à nouveau vers la droite, et la Réaction s'est emparée de lui ! Le 30 janvier 1933, elle l'a saisie et a cru pouvoir la retenir en s'assurant de la personnalité de Hitler, en qui le peuple voyait le chef de la révolution socialiste. C'était donc une tromperie de la Réaction ! C'est pourquoi elle ne pourra pas non plus s'y accrocher ! Car l'histoire mondiale ne se laisse pas tromper ! Et le cours de la grande évolution va vers le socialisme ! –

À l'époque, tout cela n'était pas encore clair pour moi. Je commençais seulement à avoir un léger pressentiment de ce que l'avenir nous réservait. Chez Hitler non plus, il ne s'agissait certainement pas encore d'une connaissance consciente, mais du regard tourné vers l'avenir de son génie insaisissable.

Mais ce jour-là, pour la première fois, je me suis demandé s'il était nécessaire que je me laisse enfermer avec cette torche rougeoyante, ou si je ne pouvais pas, en plus d'entretenir son étincelle, assumer d'autres tâches dans la vie et dans notre lutte. La proposition de Straßer de s'installer à Berlin suscita un nouvel intérêt.

## 58. L'amiral en retraite Levetzow conseille Hitler sur la stratégie navale et la politique anglaise – Hitler insiste sur la politique continentale et le « pacte fraternel » avec l'Angleterre

Quelques jours plus tard, Hitler m'a appelé le matin pour me demander si je pouvais aller avec lui à Berlin le soir. Il avait quelques jours de travail là-bas.

J'ai accepté. Nous nous sommes retrouvés dans le wagon-lit, où des compartiments nous avaient été réservés. Brückner, Schaub et Hoffmann étaient là. Il y avait aussi l'amiral von Levetzow(1), qui discuta avec Hitler de questions de politique navale pendant le voyage.

« Il faut se poser la question de savoir si l'Allemagne aura besoin à l'avenir d'une flotte de guerre apte au combat ou si ce n'est qu'un pur luxe, un jouet impérial », déclara Hitler lorsque l'amiral eut terminé son exposé d'environ une demi-heure. « Si chaque pays voulait avoir une flotte puissante, il y aurait tellement de navires de guerre dans le monde qu'il pourrait peut-être même y avoir malgré tout une fois de plus une guerre purement navale ».

« Une guerre navale pure », dit Levetzow, « ne pourrait en fait toujours être menée que par les deux plus forts l'un contre l'autre. Pour tous les autres, il ne s'agit en cas de guerre que de l'anéantissement du plus faible. Les plus faibles ont cependant parfois des intérêts et des contradictions d'intérêts qui peuvent conduire à un conflit sur mer. Mais sans l'accord et l'approbation de l'un des deux plus forts, il est peu probable que des décisions de grande portée soient prises ».

« Cela signifierait pour nous que nous devrions nous assurer de l'accord de l'Angleterre pour pouvoir, par exemple, faire la guerre à la Russie dans la mer Baltique ? »

« La mer Baltique est maintenant un cas particulier, semblable à la mer Noire, puisqu'elle est presque une mer intérieure et n'a en fait d'intérêt militaire que pour les riverains. Mais supposons que la France ou la Norvège soient des adversaires. Ici, l'Angleterre n'assisterait jamais sans rien faire à une victoire navale allemande à cent pour cent ».

« J'accorde tout à fait à l'Angleterre, en raison de sa situation insulaire et de son histoire, cette prétention. Je vais même plus loin. Il faut qu'une puissance exerce la surveillance policière sur les mers. Elle conditionne des possessions, des charbonnages, des stations pétrolières, des docks de réparation, etc. dans le monde entier. L'Empire anglais est donc prédestiné à cette tâche, il est même le

seul à pouvoir y prétendre. Pourquoi le lui contester ? »

« Mais la police des mers implique aussi la possibilité d'exercer une domination sur les mers. Et comme les voies de la vie économique s'étendent sur toutes les mers, la vie économique internationale, c'est-à-dire l'ensemble du commerce et de la navigation mondiaux, est également soumise aux lois dictées par celui qui est maître de la mer. »

« Pensez-vous que l'Angleterre abuse arbitrairement et sans raison de la possibilité de sa domination ? », demanda Hitler.

« Sans raison, non, et arbitrairement non plus. Mais si elle a une raison et si elle le veut, elle utilisera sa domination maritime sans condition et sans pitié pour atteindre son objectif ».

« Dans quel domaine pourrions-nous entrer en conflit avec l'Angleterre ? »

« Dans le domaine de l'exportation économique, comme c'était déjà le cas avant la guerre mondiale, ou dans le domaine de notre politique continentale européenne, comme c'était déjà le cas avant la guerre mondiale ».

« Nous devons exporter suffisamment pour pouvoir payer les marchandises que nous voulons exporter. Je ne pourrais pas imaginer que l'Angleterre soit à ce point étrangère au monde pour ne pas le voir. Au contraire. L'importation allemande stimule également les affaires britanniques à l'étranger. C'était différent avant la guerre. Nous pratiquions alors l'impérialisme d'exportation. L'Angleterre, mais aussi l'Amérique, ne pouvaient pas se laisser faire.

Et la politique continentale allemande ne pourrait attirer l'Angleterre que si elle était dirigée contre elle, comme ce fut le cas pour Napoléon par exemple. Nous devons donc donner à l'Angleterre des garanties que cela ne se produira pas chez nous ».

« Mais de telles garanties sont difficilement envisageables dans le cadre d'une politique continentale. Il faudrait que nous renoncions à tout développement supérieur de l'Allemagne. L'Allemagne est un peuple de soixante-dix millions d'habitants, le plus fort d'Europe, si l'on fait abstraction de la Russie. Et elle se trouve au milieu de tout cela, elle est donc obligée de maintenir au moins une amitié avec son voisin d'un côté, afin de ne pas être attaquée de deux côtés à la fois.

Mais dès que l'Allemagne ne conclut que des traités d'amitié avec l'un d'entre eux, elle se retrouve avec lui en position de force en Europe. Tôt ou tard, l'autre voisin devra donc lui aussi chercher à se lier d'amitié avec l'Allemagne. Et à terme, la conséquence certaine sera la création des États-Unis d'Europe, dans lesquels l'Allemagne occuperait une place prépondérante.

Quelle serait la position de l'Angleterre face à une telle création ? Ce serait la pire chose qui puisse arriver à l'Angleterre ! Car elle ne pourrait pas y entrer. Soit elle mène une politique européenne, soit une politique d'empire. L'Empire

étant le fondement de la puissance et de la richesse de l'Angleterre, et en même temps la condition préalable à la domination des mers, l'Angleterre ne pourra jamais abandonner la politique d'Empire. Mais si elle décidait de participer à la politique européenne en adhérant à la Confédération européenne des États, elle devrait toujours se plier à la majorité au sein de cette Confédération, et donc en premier lieu à la politique allemande. Ce faisant, elle placerait l'Empire dans une certaine dépendance vis-à-vis de l'Europe, avec pour résultat qu'il se désintègrerait peu à peu et se dissoudrait en ses éléments constitutifs. Mais si elle reste en dehors des États-Unis d'Europe, elle sera d'autant plus dépendante de l'Europe sur le plan économique et politique, et sans aucun doute sur le plan militaire, et sa position dominante sur mer serait également menacée en permanence par l'Europe. À l'époque des sous-marins et des avions, une Europe unie serait toujours maîtresse de la situation, y compris en Angleterre.

L'Angleterre doit donc veiller à temps à ne pas en arriver là. C'est pourquoi elle doit combattre tout mouvement en Allemagne qui permet à cet État déterminant pour l'Europe de relever la tête. En particulier, la politique continentale de l'Allemagne dans le sens de Bismarck est toujours hostile à l'Angleterre, vue d'Angleterre. Car il n'est guère concevable de mener une politique continentale dans le but de restreindre l'Allemagne, de l'affaiblir et de la priver d'influence. Car un tel gouvernement, une fois aux commandes, serait balayé en peu de temps par la volonté du peuple allemand. C'est pourquoi l'Angleterre est toujours et sans cesse l'ennemi inconditionnel de l'Allemagne et du développement allemand. Cela ne changera jamais.

On ne peut donc pas donner à l'Angleterre la garantie que l'on ne portera pas atteinte à ses intérêts. Il faudrait en effet trahir l'Allemagne ! »

« Vous n'avez pas tenu compte de la Russie dans votre calcul. La Russie, la Russie bolchevique en particulier, est une menace pour l'Angleterre, un danger, voire un danger mondial. La Russie prépare une révolution mondiale ! Une révolution qui veut détruire toutes les valeurs du passé pour établir, sur les ruines du renversement et après élimination de toutes les personnalités dirigeantes des peuples, jusqu'aux maires et aux plus petits propriétaires d'usines, aux enseignants et aux ecclésiastiques, et bien sûr aussi à tous les politiciens d'autres tendances, des États soviétiques de l'ordre le plus primitif, qui ne connaissent qu'une centrale et qu'une volonté : Moscou ».

L'amiral von Levetzow interrompit Hitler en disant :

« L'Angleterre ne voit pas encore ce danger. Et si elle le voyait, elle estimerait tout de même le danger allemand plus élevé que le danger russe. L'Angleterre sait que chaque peuple se défendra contre l'agitation communiste internationale quitte à y laisser sa peau, donc l'Allemagne aussi. Et comme l'Allemagne est la plus proche du danger russe, elle sera la première à être contrainte à cette défense, et qu'il en soit ainsi est pour l'Angleterre une satis-

faction et un apaisement particuliers.

L'Angleterre a bien plus peur que l'Allemagne ne s'allie à la Russie, et se réjouit de voir que nous fomentons par tous les moyens contre la Russie. Car ce n'est que s'il en était autrement que l'Angleterre serait en danger ! Car ce bloc n'assurerait pas seulement la domination de l'Allemagne en Europe, mais rendrait également aiguë la menace qui pèse sur la voie méditerranéenne anglaise, y compris les Dardanelles et le canal de Suez. L'Angleterre tentera donc plutôt de s'entendre avec la Russie, malgré les divergences idéologiques contre l'Allemagne, que de tendre la main à l'Allemagne contre la Russie, ce qui aurait pour conséquence la montée en puissance de l'Allemagne ».

« Vous défendez le même point de vue que celui que j'ai déjà tant entendu », remarqua Hitler en souriant. « Après cela, nous devrions donc arriver à la conclusion suivante : ou bien marcher éternellement dans l'impasse et nous résigner et abandonner nous-mêmes, ou bien : nous équiper militairement en toute hâte et par tous les moyens, de telle sorte que l'Angleterre arrive trop tard si elle oppose son veto à notre réveil. Car nous ne pouvons pas nous allier avec la Russie, avec le bolchevisme, et ouvrir ainsi les frontières de l'Allemagne au communisme ».

« L'Angleterre assisterait sans doute jusqu'à une certaine limite au réarmement, sur mer comme sur terre. Le réarmement aérien lui ferait un peu peur, même s'il n'y a pas encore d'expérience pour l'utilisation de la Luftwaffe contre les navires de guerre. Mais dès le premier jour de notre réveil, elle préparera toutes les mesures nécessaires pour engager tous les États d'Europe contre nous et nous attaquer ensemble dès qu'une occasion favorable se présentera.

Du point de vue de la stratégie maritime, nous devrions donc également mener dès le départ une politique qui permette dans ce cas la contrepartie correspondante ».

« De quelle politique parlez-vous ? », [demanda Hitler].

« Le prestige et la position de force de l'Angleterre résident dans sa flotte.

Le déploiement de la puissance anglaise est conditionné par la domination de cette flotte sur l'océan mondial. L'océan mondial a désormais une taille de guêpe. C'est le canal de Suez. Si, en contrepartie, nous pouvions contester à l'Angleterre l'utilisation du canal de Suez, le déploiement de la puissance anglaise serait fortement entravé, peut-être même rendu impossible. Car le franchissement du cap de Bonne-Espérance nécessite une consommation de tonnage et de combustibles qui aurait d'emblée un effet désastreux sur l'ensemble de la guerre anglaise ».

« Et comment pourriez-vous bloquer le canal de Suez ? »

« En nous alliant à l'Italie de Mussolini ».

« Estimez-vous la flotte italienne si élevée ? »

« Pour l'instant, pas grand-chose. Mais en Italie, il y a beaucoup de Normands, de Vénitiens et de Génois, tous des peuples qui ont navigué pendant des siècles, de sorte qu'on peut supposer qu'un homme comme Mussolini est en mesure de réveiller le vieux cœur de marin de ces parties du peuple. Et les plans de construction de Mussolini indiquent qu'il veut vraiment rendre l'Italie assez forte pour pouvoir au moins tenir en échec la flotte anglaise en Méditerranée et empêcher l'utilisation de la Méditerranée comme route de navigation ».

Hitler regarda devant lui en silence. C'est pourquoi l'amiral poursuivit :

« Et en Extrême-Orient, l'ennemi naturel de l'Angleterre est le Japon. Si le Japon lie en même temps les forces navales anglaises en Extrême-Orient, la situation de l'Angleterre n'est pas telle qu'elle se lance délibérément dans une attaque contre nous. Et nous n'avons aucune raison d'attaquer l'Angleterre ».

« Et quelles seraient les missions d'une flotte de guerre allemande ? »

« Entraver la Home-fleet en Angleterre. Sinon, l'Italie ne peut évidemment pas remplir sa mission ».

« Quelle devrait être la force de cette flotte ? »

« Les grands navires de combat sont moins importants. Ils sont trop vulnérables aux sous-marins dans notre zone maritime étroite. Nous aurons besoin de quelques-uns comme base arrière pour nos propres grands destroyers sous-marins fermés ou nos opérations de croiseurs auxiliaires, et pour lier avec certitude la flotte nationale anglaise. Sinon, nous n'avons besoin que de sous-marins et du plus grand nombre possible de petits navires rapides ».

« Et quel serait le délai pour atteindre la force souhaitable ? »

« La force pourrait être atteinte peut-être dans dix ans. Mais en cas d'urgence, nous ne pourrions conserver cette force que pendant une courte période ».

« Pourquoi ? »

« Car les matières premières manquent pour les nouvelles constructions et les constructions de remplacement, et car les nouvelles constructions et aussi les réparations de navires de guerre prennent toujours plusieurs années ».

Après une courte pause, Hitler dit :

« Je vous remercie, Monsieur l'Amiral. Il m'est à nouveau apparu clairement que nous devons à tout prix éviter toute implication avec l'Angleterre. De plus, une guerre avec l'Angleterre serait pour moi une guerre fratricide. Il n'est pas toujours nécessaire d'avoir un 1866 pour pouvoir conclure un traité bi-partite.

Mais les idées de politique étrangère que vous m'avez développées du point de vue de la stratégie maritime coïncident également avec mes plans issus de réflexions tout à fait différentes. Nous sommes liés à l'Italie par une idéologie similaire en matière de politique intérieure. Et le Japon est l'adversaire naturel

non seulement de l'Angleterre en Extrême-Orient, mais aussi de la Russie et de l'Amérique, ce qui ne serait pas le cas de la Chine.

Mais nous devons réussir à prouver à l'Angleterre que nous ne sommes pas son ennemi et que nous ne voulons rien entreprendre qui puisse lui nuire ou même la menacer. De même que les peuples autrichien et prussien, liés par le sang, sont parvenus à un pacte de paix et d'amitié, qui est devenu avec le temps un pacte de fraternité, de même faut-il que l'Allemagne et l'Angleterre parviennent à dissiper la méfiance et à se tendre une main amie, liée par la race ».

Lorsque je quittai peu après le compartiment de Hitler avec l'amiral von Levetzow pour nous rendre dans notre compartiment commun, Levetzow dit :

« Monsieur Hitler sous-estime l'obstination de l'Angleterre et surtout sa [sic] ligne politique claire et inconditionnelle : être d'abord préoccupé par sa propre sécurité. Et elle interdit une Allemagne forte. Mais si elle parvenait malgré tout à conclure ce pacte, ce serait un acte historique qui signifierait la paix pour le monde entier ».

« Vous avez souligné tout à l'heure que la politique continentale allemande était toujours considérée, depuis l'Angleterre, comme hostile à l'Angleterre. Considériez-vous qu'une politique coloniale était plus favorable à l'Allemagne ? », ai-je demandé.

« À première vue, on devrait dire : oui ! – à condition que nous ne voulions pas en déduire l'exigence d'une flotte propre forte. Si nous récupérions nos colonies et faisions un traité avec l'Angleterre – et je pense que c'est possible – pour que l'Angleterre se charge également pour nous de la protection des voies maritimes vers nos colonies, tandis que nous nous limiterions à quelques navires de guerre représentatifs, que nous nous engagerions peut-être même à mettre à la disposition de l'Angleterre en cas de guerre, je pourrais alors penser que cette confiance de l'Allemagne envers l'Angleterre éveillerait également en Angleterre la confiance envers l'Allemagne. Car alors, les colonies allemandes et le renoncement à une flotte puissante seraient les premières garanties réelles que nous offririons à l'Angleterre.

L'Anglais est un commerçant. Il ressentirait ce traité comme si les colonies allemandes étaient en quelque sorte en 'dépôt' chez lui, comme un paquet d'actions dans un dépôt bancaire. Elles appartiendraient à l'Allemagne, comme tout dépôt bancaire appartient à son propriétaire. Mais l'Angleterre aurait la main dessus, tout comme une banque a la main sur les dépôts. Nous restons illimités dans l'exploitation économique des colonies, de même que le titulaire du dépôt, s'il n'a pas de dettes envers la banque, peut disposer librement de son dépôt, et que les dividendes des actions en dépôt lui reviennent ».

« Avez-vous déjà exposé cette idée à Hitler ? », ai-je demandé.

« Nous n'avons jamais parlé de ce problème. De même, je n'en viens en fait

à cette proposition que par la conversation d'aujourd'hui et la question des garanties que Monsieur Hitler a posée tout à l'heure. J'ai parlé deux fois avec lui. Mais les deux fois, la conversation a pris la même tournure : le danger russe, la Russie est notre adversaire ! »

« Et de toute façon, Hitler n'a pas beaucoup d'idées pour les colonies. Il est justement autrichien et voit ces choses à travers les lunettes autrichiennes, qui ne sont taillées que pour la politique continentale et non pour la politique coloniale.

Mais nous devons absolument faire passer cette idée à Hitler. Elle me semble pour le moins digne d'être examinée. Quand allez-vous rencontrer Hitler à nouveau ? »

« Nous n'avons rien convenu ».

« Je vais prendre les choses en main. – Quelle est votre relation avec l'ambassadeur von Neurath ? »

« Nous nous connaissons, mais nous n'avons pas de relations proches ».

« Ne pourriez-vous pas évoquer cette idée avec lui ? Il rencontre plus souvent Hitler et défend également la politique étrangère pro-anglaise ».

« Il faudrait que ce soit une coïncidence pour que j'en arrive là. Le ministère des Affaires étrangères est un lieu secret si exclusif qu'il est plus facile de pénétrer dans la cuisine noire d'un alchimiste que dans les locaux de ce ministère, imprégnés de sa propre auto-fumigation. »

« Je vais également aborder ce sujet avec Hitler. Votre idée me semble si évidente qu'elle m'électrise vraiment ».

« Il n'y a que moi qui ne l'aime pas », dit l'amiral en souriant, « puisque je suis en fait un officier de marine allemand ».

-- Les tentatives de rallier Hitler à cette idée échouèrent. Il s'en tint à la politique continentale et me dit :

« Nous ne pourrions garder les colonies que si nous étions forts en Europe. Et c'est de toute façon la première exigence pour nous dans tous les cas. Car nous ne pouvons pas faire d'un peuple de soixante-dix millions de personnes, qui ne peut pas vivre de sa propre terre, une Hollande. Nous pourrions alors tout aussi bien devenir un dominion de l'Angleterre.

Et en outre, je suis convaincu que la politique sociale que nous mènerions dans les colonies nous exposerait à un veto de l'Angleterre dans les plus brefs délais. Car le national-socialisme en Afrique du Sud-Ouest allemande, au Cameroun, en Afrique de l'Est, et où que ce soit, réveillerait toute la partie noire du globe et la mettrait sens dessus dessous. L'Angleterre ne pourrait jamais le tolérer.

Les effets de la politique coloniale seraient donc exactement les mêmes pour les relations entre l'Allemagne et l'Angleterre que ceux que vous craignez

pour la politique continentale. Mais dans ce cas, il me semble plus direct d'obtenir d'abord sur le continent une garantie et une consolidation de l'État et de la vie allemande, et de ne pas toucher à la question coloniale. En revanche, je pense qu'il est possible que l'on nous propose plus tard nos colonies, même sans les avoir demandées, en particulier si nous nous déclarons prêts à un accord tel que l'amiral von Levetzow l'envisage.

Mais pour tout cela, il faut une entente et une relation de confiance avec l'Angleterre. Je n'arrive pas à une autre conclusion. C'est pourquoi tout mon travail de politique étrangère servira cette tâche ».

# 59. Efforts de Hitler pour le Parti populaire allemand – Promenade en bateau avec le banquier von Stauß - Sur le conseil de Göring, Stauß reste en dehors du N.S.D.A.P.

Lorsque nous sommes arrivés à Berlin, au Kaiserhof, Goebbels est très vite apparu, il avait des entretiens avec Hitler sur des questions concernant le Gauf. Je pris congé pour me rendre à mon bureau à Karlsbad [1].

Les effets avaient déjà commencé à se faire sentir. Non seulement les conseillers économiques des Gau du nord et du centre de l'Allemagne y déposaient leurs soucis, mais les rédacteurs économiques des journaux nationaux-socialistes s'y rendaient également pour demander du matériel et des documents pour leur propre travail auprès du W.P.D.

Le directeur, le capitaine Wolff, avait élargi son équipe de quelques collaborateurs. En effet, les visites assidues, y compris d'hommes d'affaires, mais surtout de personnes désireuses de nous faire part de nouvelles pensées et idées personnelles, entraînaient une sollicitation et un travail croissants. Parmi les nouveaux collaborateurs, il y avait aussi deux hommes qui avaient des liens plus étroits avec le cercle de Papen, un monsieur von Bose[2], que Papen fit venir plus tard à son poste de ministre lorsqu'il était Vice-Chancelier dans le cabinet du 30 janvier 33, et qui, à ma grande douleur, fut victime d'une balle le 30 juin 1934 dans les locaux du Vice-Chancelier, en même temps qu'Edgar Jung, et un monsieur von Mudra[3], fils d'un célèbre général du génie de la guerre mondiale, et lui-même ancien officier actif.

Ces deux hommes étaient certes des réactionnaires affirmés. Mais j'ai eu l'occasion, grâce à eux et à leur médiation, de rencontrer toutes sortes de personnalités dont les suggestions, les conseils et les messages m'ont fait comprendre de plus en plus clairement que non seulement le N.S.D.A.P. se préparait à prendre le pouvoir dans l'État, mais également la Réaction.

La Réaction comprenait principalement les nationaux allemands, ainsi que le Stahlhelm, le Zentrum et, curieusement, les démocrates, mais ces derniers établissaient et maintenaient le lien plus par des liens personnels individuels que par des négociations officielles. Ils portaient de l'eau sur leurs deux épaules, à droite celle de la Réaction, à gauche celle du marxisme et du communisme.

Le Parti populaire allemand suivait sa propre voie. Depuis un certain temps déjà, ses électeurs penchaient de plus en plus vers nous. En effet, il se composait en grande partie de personnes qui avaient particulièrement souffert de la mauvaise gestion du système de Weimar et des conséquences de Versailles, et

qui avaient acquis la conviction que le calme et l'ordre, le redressement et la prospérité ne pourraient revenir que lorsqu'un seul parti fort serait en mesure de faire pencher la balance au Reichstag.

C'est ainsi qu'au printemps 1932, le « Führer » du Parti populaire allemand, comme il se nommait lui-même, le Dr Dingeldey(4), successeur de Stresemann et du Dr Curtius, avait rencontré Hitler – j'étais moi-même présent à cette réunion, puisque je l'avais organisée – pour s'entretenir de l'évolution de la situation. Dingeldey rejetait avec force la Réaction et estimait que lui-même, comme tout son parti, ne voyait le salut que dans un socialisme national raisonnable. Il attira donc l'attention de Hitler sur différents signes qui laissaient présager la préparation d'un coup d'État par la droite unie au centre.

Il mentionnia ce que nous savions déjà, à savoir que des discussions avaient eu lieu dans le but d'inciter le Chancelier Brüning à dissoudre le Reichstag et à ne pas le réélire pendant trois ans, une demande que Brüning avait rejetée pour sa personne, mais qui caractérisait tout le mode de pensée des cercles réactionnaires.

Il savait également que Papen, avec Brüning et le général von Schleicher, avait envisagé de dissoudre et d'interdire le N.S.D.A.P. en abrogeant les articles contraires de la Constitution de Weimar, convaincu qu'au bout de trois ans, les membres se seraient perdus et que la nouvelle floraison de la vie économique et sociale, apparue entre-temps sous la dictature des groupes réactionnaires de droite, aurait envahi et étouffé les idées nationales-socialistes.

Lui-même, Dingeldey, savait que cette dictature de droite n'était pas seulement dépourvue de programme créateur, mais qu'elle allait en outre intensifier et échauffer l'antagonisme des partis de gauche dans une mesure telle qu'elle conduirait, après une succession de mouvements de grèves et de manifestations de grande ampleur, à une action révolutionnaire contre la pression de l'armée et de la police, dont la conséquence finale ne pourrait être que la guerre civile et la bolchevisation de l'Allemagne.

Malgré cette prise de conscience, il n'a pas pu se décider à conclure un accord ouvert et public avec Hitler pour déclarer un front commun contre la Réaction. Des liens professionnels, l'indécision et le manque de courage civil empêchèrent alors de franchir le pas, ce qui aurait peut-être provoqué dans tout le camp de la Réaction un tremblement de terre qui aurait pu donner à l'évolution une tournure totalement différente et plus conforme à nos intérêts. Car la déclaration de guerre ouverte contre la Réaction et la révélation de ses plans et de ses préparatifs, et ce conjointement par le N.S.D.A.P. et le Parti populaire allemand, aurait eu pour conséquence certaine une grande défection des partis réactionnaires et la rupture de leur société secrète.

C'est ainsi que l'entretien Dingeldey–Hitler n'a pas eu le grand succès espéré par ceux qui l'avaient suggéré et qui l'avaient mené à bien. La conséquence pour

le Parti populaire allemand fut le dépérissement et le passage des opposants à une dictature de droite au N.S.D.A.P.

Mais malheureusement, les Gau- et Kreisleiters commirent l'erreur d'écarter les personnalités, parfois de grande valeur, qui exprimaient leur volonté d'adhérer au Parti, en exigeant d'elles une connaissance publique et une participation aux réunions hebdomadaires des groupes locaux et à toutes les réunions dont le niveau ne correspondait pas, pour la plupart, au degré de formation de ces personnes. En outre, on leur refusait en principe toute activité personnelle dans le Parti et toute promotion visant une délégation politique dans un avenir prévisible. [...] Ainsi, beaucoup de matériel humain précieux a été perdu, et le renouvellement du sang du Parti, qui était si nécessaire et aurait été possible à l'époque, a été négligé.

Même Straßer, que j'ai rendu attentif à ces questions, n'a pas réussi à changer l'attitude des Gau- et Kreisleiters. Ils étaient déjà devenus, par la lutte, par l'éternelle oppression, par les hostilités auxquelles ils étaient constamment exposés, par les harcèlements policiers et parfois les arrestations sans motif, des despotes si bornés, certes de la plus petite taille, qu'ils ne ressentaient à l'égard d'un étranger que de la méfiance et souvent même un rejet intérieur.

« Avant d'entrer au gouvernement, il faut faire sa révolution », disait Straßer, « sinon ces petits despotes deviendront de grands dictateurs ! Et pour cela, il leur manque tout, sauf la grande gueule et un tas de vieux Pgs non qualifiés qui veulent la mangeoire. – Il y aura encore du pain sur la planche ! – »

Lorsque je revins à midi au Kaiserhof pour déjeuner avec Hitler et le reste de son entourage, il me raconta que le Parti Populaire Allemand avait apparemment encore une nouvelle fois tenter de tâter le terrain en direction du N.S.D.A.P. Il m'expliqua que ce dernier n'avait pas encore été reconnu. Par l'intermédiaire de Göring, il avait été invité le lendemain par Monsieur von Stauß[5] à une promenade en bateau sur les lacs de la Havel. La rencontre devait toutefois rester entièrement secrète.

Comme je connaissais bien Stauß et que je le comptais en fait parmi mes collaborateurs, du moins en tant que conseiller, je dis à Hitler que Stauß ne savait apparemment pas que j'étais également à Berlin, sinon il m'aurait également invité.

« Göring m'a expressément dit que je devais venir sans aucune escorte. Il viendra lui-même me chercher ici avec sa voiture demain matin », répondit Hitler.

« J'appellerai alors Stauß pour qu'il m'accompagne », expliquai-je.

Il me paraissait trop insensé que Hitler s'entretienne avec un de mes proches, de surcroît dans une affaire que je connaissais également, et que je sois exclu parce que cela ne convenait pas à Göring. Hitler dit alors :

« Je vais informer Göring que je vous emmène avec moi et qu'il doit orienter Stauß ». –

Le soir, nous étions à l'Opéra national avec Goebbels et sa femme, qui avaient déjà été les invités de Hitler l'après-midi au thé de cinq heures dans le hall de la cour du Kaiserhof. Après l'opéra, nous sommes restés tous ensemble pendant environ une heure dans le salon de Hitler à l'hôtel, et M^me^ Goebbels nous a invités à venir le lendemain soir dans son appartement de la Reichskanzlerplatz. –

Le lendemain, à dix heures précises du matin, Göring se présenta au Kaiserhof pour venir nous chercher. Il insista une fois de plus sur la nécessité absolue de garder le secret sur la réunion et dit que Hitler devait agir sous le nom de « D^r^ [nom manquant][6] », ce que Stauß avait particulièrement demandé. –

Lorsque j'ai demandé plus tard à Stauß pourquoi il avait exigé ce strict secret et même un nom d'emprunt pour Hitler, il m'a répondu que ce souhait n'était pas le sien, mais celui de Hitler. Ce dernier le lui aurait expressément fait savoir par l'intermédiaire de Göring. – Je dois mentionner ce fait, car il jette une fois de plus un éclairage significatif sur les efforts de Göring pour entourer le tout, autant que possible, d'un battage destiné à accroître l'importance de l'évènement aux yeux de Hitler. Sur le bateau, il n'y avait que Stauß et sa femme, Göring et sa femme, Hitler, moi-même, les deux garçons de Stauß âgés d'environ dix et douze ans, ainsi que le machiniste et le barreur du bateau. D'ailleurs, lorsque nous sommes montés à bord, ces deux derniers ont salué Hitler d'un « Heil Hitler », les yeux brillants. C'est pourquoi Hitler m'a dit le soir même : « Pourquoi m'a-t-on appelé D^r^ [nom manquant] toute la journée ? »

La promenade en bateau a été favorisée par un temps magnifique. Elle partait du pont de Glienicke près de Potsdam, passait au sud de Potsdam et se dirigeait vers les lacs extérieurs de la Havel, d'où nous sommes revenus à Potsdam dans l'après-midi. Le chaud soleil printanier[7] nous a permis de rester sur le pont pendant presque toute la durée du voyage. Même le repas de midi a été pris sur le pont. Seules les réunions avaient lieu dans la cabine, assez spacieuse et confortable.

Au début, nous avons apprécié l'image toujours changeante des paysages riverains d'un vert frais qui délimitaient, tantôt de près, tantôt de loin, les voies navigables et les étendues d'eau que nous traversions. On s'habituait vite au bruit régulier mais calme du moteur et de l'hélice, et le léger battement des vagues que la quille de notre bateau fendait en écumant faisait rapidement naître en moi le sentiment délicieux qui me domine toujours lorsque je me trouve sur l'eau.

Göring fut surpris de la relation amicale que j'entretenais avec Stauß, en particulier du fait que nous nous connaissions déjà par le passé. La dernière fois

que j'avais rencontré Stauß, c'était à Baden-Baden, dans la maison Handel [ ?], avant mon séjour à Munich, au milieu de l'année 1929. Il fut encore plus étonné que je connaisse également le père de Mme von Stauß, l'ancien adjudant-général de l'empereur, l'amiral von Müller(8), surnommé le Raspoutine de l'impératrice en raison de ses intentions religieuses, grâce auxquelles il exerçait une forte influence sur l'impératrice. Je ne me doutais pas sur le moment de la raison pour laquelle cela ne plaisait apparemment pas à Göring, mais je l'appris quelques jours plus tard.

Après la première heure de voyage, nous nous rendîmes dans la cabine où se déroulait la réunion. Göring l'introduisit en disant qu'il estimait nécessaire que les hommes de tête des principaux partis fassent connaissance et se rapprochent.

C'est pour la même raison que M. von Stauß, l'un des hommes les plus influents du Parti populaire allemand, a exprimé le souhait de rencontrer un jour Hitler. Il s'agissait principalement pour Stauß d'entendre de la bouche même du chef du N.S.D.A.P. quels étaient les objectifs et les idées fondamentales de son mouvement.

Hitler commença alors par une orientation générale, mais il en vint très vite au cœur du problème, qui avait également fait l'objet de la discussion avec le Docteur.

« Vous voyez », dit-il, « nous sommes des socialistes. Mais nous sommes des socialistes nationaux. Car nous savons que le véritable socialisme ne peut se développer qu'au sein d'un peuple, d'une nation. Car le socialisme est un sens communautaire responsable. Et c'est pourquoi il doit avoir pour base une communauté, un peuple, un État.

Mais nous ne sommes pas des socialistes nationaux parce que cela nous amuse, mais parce que nous avons reconnu et que nous sommes pénétrés intérieurement du fait que dans une communauté, une partie ne peut pas à la longue prétendre être les maîtres et mettre tous ses efforts à maintenir l'autre partie dans une relation de servitude. Nous avons vu ce qui résulte d'une telle attitude lors de la révolution française, en 1830 et en 1848/49, puis à nouveau à la fin de la guerre mondiale en Allemagne et surtout en Russie, où cette classe de seigneurs totalement aveuglés et dépourvus d'instinct a payé sa folie par une extermination totale.

Si nous, les nationaux-socialistes, pensons avoir trouvé la voie et la possibilité de créer une communauté responsable d'elle-même et prenant soin d'elle-même, tant sur le plan politique qu'économique, ainsi que dans le domaine de l'éthique et de la philosophie en général, devant laquelle les hommes ne se distinguent plus par leur origine, leur nom, leur argent et leur statut, mais par leur performance envers la communauté, c'est-à-dire pour l'ensemble, alors il est clair pour moi que nous ne devons pas nous adresser en

premier lieu aux cercles qui étaient jusqu'à présent les privilégiés, afin de les gagner à notre cause. Ce serait exactement comme si quelqu'un avait inventé un moyen d'éradiquer la pousse de la barbe et s'adressait précisément à la corporation des coiffeurs en espérant qu'elle se chargerait de la propagande et du financement de la distribution de ce moyen, qui les laisserait eux-mêmes sans pain.

Tous les groupes qui voient dans la voie du socialisme une atteinte à leurs droits garantis ou traditionnels ou une entrave à l'épanouissement et à l'utilisation de leurs intérêts purement personnels et de leurs possibilités tant matérielles qu'idéales sont donc nos adversaires. Tout au long du siècle dernier, les représentants de ces milieux ont invoqué la légitimité, c'est-à-dire l'ordre existant devenu loi. Tous les légitimistes sont donc nos adversaires.

Ce sont donc tous les propriétaires, aussi bien les propriétaires fonciers que les propriétaires de sites de production économique ou d'autres entreprises. Mais ce sont aussi ceux qui ont travaillé depuis des générations au service de l'État, que ce soit comme juristes administratifs ou comme juges, comme petits ou moyens fonctionnaires ou comme employés de l'État, ou encore comme officiers dans l'armée et la marine.

Et enfin, les églises, tant catholiques que protestantes, en font également partie. Elles font même partie des plus extrémistes parmi les légitimistes, en particulier l'Église catholique, qui a fixé ses droits légitimistes dans des dogmes et les a étayés par des croyances dont la modification ou la remise en cause n'est guère concevable sans un ébranlement considérable de tout son édifice jusqu'à ses fondements.

C'est ainsi que tous ces légitimistes et autres intéressés de même nature se réunissent pour lutter contre nous. Et dans leur ardeur au combat, ils ne voient même pas combien le peuple souffre de Versailles et des erreurs de Weimar, et en particulier du système dépassé et erroné de toute leur pensée et de leur action, qu'ils veulent maintenir par tous les moyens pour des raisons égoïstes en invoquant leur légitimité. Politiquement, on les appelle des réactionnaires, leur combat politique : la Réaction.

Ils ne se battent pas – et je leur en fais le reproche – pour les intérêts du peuple allemand, mais uniquement pour leurs propres intérêts ! On n'entend pas du tout le mot 'peuple' dans leur bouche ! Oui, ils sont même prêts à entrer en contact et à pactiser avec les ennemis du peuple allemand, au nom de leurs intérêts égoïstes ! Et en commettant la trahison du pays, la trahison de la patrie, la haute trahison, ils nous désignent de leurs doigts sales, nous qui sommes portés par la volonté de la grande masse du peuple, nous qui défendons les droits constitutionnels du peuple, les droits de la liberté et de l'égalité de l'individu devant la loi, les droits de l'homme, voire l'ordre divin dans la nature !

Si nous reprochons déjà aux communistes, qui ne possèdent rien en

Allemagne et que rien ne lie à l'Allemagne si ce n'est peut-être leur germanité, de se tourner vers Moscou pour y obtenir un soutien idéologique et pratique, combien plus devons-nous clouer au pilori ces traîtres au peuple qui ont reçu du peuple allemand, d'une manière ou d'une autre, tout ce qu'ils appellent leur propre bien et dont il s'agit de défendre la propriété, quand bien même ils le lui auraient volé !

Et cette Réaction se prépare à frapper – contre nous contre le peuple ! – sous la direction d'hommes comme Papen et Schleicher, soutenus et renforcés d'une part par la noblesse et la grande propriété foncière, et d'autre part par la grande industrie et l'industrie lourde. Et à l'arrière-plan se tiennent, avec un regard hypocrite et soupçonneux, les églises qui savent qu'il est plus facile d'amener un peuple au confessionnal et à la table des offrandes lorsque les grands privilégiés montrent l'exemple au peuple et lorsqu'ils l'y conduisent, que lorsqu'un peuple libre, qui exige aussi la liberté de croyance et de conscience, a l'idée que chacun s'enferme dans sa chambre, comme l'enseigne le Christ, pour entrer directement en contact avec son Dieu et parler seul avec lui dans la prière. –

Deux groupes politiques ne font pas partie de ces privilégiés : le groupe de ceux qui se réclament du Parti populaire allemand, des ligues rurales, des partis progressistes et du Parti économique, ou de l'Association économique, et en outre le groupe des sociaux-démocrates. C'est pour ces groupes que je me bats ! Pour les personnes, mais aussi pour leurs organisations, leurs partis et leurs associations ! Pour les sociaux-démocrates, je ne peux malheureusement compter que sur les personnes. Car leurs principaux dirigeants sont tous des juifs, aussi bien dans leurs partis que dans leurs syndicats. Et les juifs sont naturellement contre nous. Par pur égoïsme aussi, mais pas par légitimisme, ni par réaction. Mais avec les groupes de droite que j'ai mentionnés, il devrait être possible de les rallier à notre cause. Et c'est de cela que je suis venu vous parler ».

Hitler, qui s'était beaucoup échauffé, se taisait et regardait Stauß avec de grands yeux ouverts, qui lui rendait ce regard tout aussi ouvertement et clairement. Puis Stauß se leva, serra la main de Hitler et déclara : « Bien que je sois membre du comité directeur du Parti populaire allemand, je ne me suis jamais occupé de politique aussi profondément que je viens de le faire en suivant vos paroles. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour mener mon parti à vos côtés. Quant à moi, je vous demande de m'accepter comme le plus jeune membre du N.S.D.A.P. ».

Hitler le remercia et une joie rayonnante passa sur son visage. Alors Göring dit :

« Ne serait-il pas plus utile pour nous, Monsieur Hitler, que Monsieur von Stauß reste en dehors de notre mouvement ? En tant qu'homme dirigeant du

Parti du Peuple, il pourra y agir davantage pour nous qu'en devenant membre du Parti chez nous ».

Hitler répondit : « Vous avez peut-être raison ». Comme j'essayais d'interrompre, Hitler poursuivit en s'adressant à moi :

« L'immobilisme du Parti populaire allemand peut avoir plus de valeur pour nous qu'un membre de plus ».

Je lançai : « Mais justement, ce membre de plus peut entraîner le départ de milliers de personnes, et pas seulement du Volkspartei, mais aussi des nationaux allemands et des milieux économiques. Et parmi eux, il pourrait peut-être y avoir quelques personnalités qui, comme Monsieur von Stauß, nous sont également précieuses en tant que telles ».

Göring me regarda d'un air indigné et fit remarquer à Hitler :

« Je vous demande de vous en tenir à votre décision. En tant que membre du Reichstag et homme politique, je suis mieux placé qu'un économiste pour en juger ».

Ce à quoi Hitler répondit à Stauß :

« Je pense aussi que vous pouvez faire plus pour nous, aussi bien dans votre parti qu'en tant que président de la Deutsche Bank, si vous ne vous exposez pas aux attaques publiques ».

C'est ainsi que Stauß n'est malheureusement pas devenu membre du Parti. Je suis encore aujourd'hui d'avis que son adhésion au Parti aurait brisé la glace dans le monde économique, qui gelait toute affection pour nous, car on ne faisait pas confiance à notre politique économique. L'adhésion du plus grand banquier d'Allemagne, aux côtés du président de la Reichsbank, aurait levé tous les doutes. Lorsque, quelques jours plus tard, j'abordai Stauß en lui disant que j'avais beaucoup regretté cette solution et en lui demandant ce qu'il pouvait désormais faire pour nous, il me répondit :

« J'ai mis une somme importante à la disposition de Göring, et je peux toujours le faire par la suite si mon aide est souhaitée. D'ailleurs, il a demandé comment nous nous étions connus et a laissé entendre qu'il n'était peut-être pas bon que je m'encombre trop de vous ».

Il a dit cela d'une manière qui laissait entendre qu'il comprenait l'opposition entre Göring et moi. Plus tard, nous avons encore parlé en détail de ce fait et j'ai entendu, par l'intermédiaire de Stauß, beaucoup de choses sur le cercle de Göring et surtout sur lui-même, que je n'aurais peut-être pas apprises autrement. C'est à ce moment-là que j'ai compris que le point financier était la raison pour laquelle Göring avait organisé cette rencontre personnelle entre Hitler et Stauß. Le fait que je doive à nouveau intervenir n'était pas prévu dans le programme de Göring. Le fait que la conférence de Hitler ait suscité chez Stauß la volonté d'adhérer au Parti n'était pas non plus dans l'intention de

Göring. Car s'il voulait se réserver personnellement cette source d'argent, cela n'était possible que si Stauß restait en dehors du Parti. Sinon, le Gau se serait approprié de telles contributions spéciales. [...]

## 60. Hitler sur la peinture moderne – Retour à l'art véritable par la propagande – Les artistes doivent « s'affamer ! » – Les coutumes, source de la véritable âme du peuple

Le soir, Hitler et moi, ainsi que les autres accompagnateurs de Hitler, avons répondu à l'invitation chez le Dr Goebbels et sa femme.

C'était la première fois que je me rendais chez Goebbels. L'appartement était grand, très spacieux, bien aménagé, mais trop moderne à mon goût, et bien entretenu à tous points de vue. Hitler était vraiment remonté par le voyage en bateau et la proximité de Mme Magda, qu'il vénérait beaucoup, augmentait son bien-être, alors que sur le bateau, il n'avait presque pas fait attention à Mesdames Stauß et Göring.

Après le repas, nous nous sommes assis ensemble dans un coin confortable de la salle de musique. Mme Goebbels a parlé d'une nouvelle visite dans la ville d'art de Munich, qu'elle voulait consacrer en particulier aux galeries et aux collections.

« Lorsque l'on visite les musées, la Pinacothèque et la Glyptothèque, et que l'on se rend ensuite à l'exposition de la jeune Sécession au Glaspalast, on est saisi par toute la tristesse du présent ». C'est ainsi que Hitler commença ses explications sur l'art, inspirées par Mme Magda.

« Les lignes parfaites et leur dessin, les couleurs somptueuses et leurs contrastes, le réalisme et la tangibilité des œuvres des grands maîtres sont comme d'un autre monde par rapport aux gribouillis et aux caricatures du dilettantisme dadaïste actuel, qui, avec ses figures rachitiques et ses taches de couleur sans rapport les unes avec les autres, montre que la poliomyélite est encore dans son cerveau et dans ses os, ou que c'est seulement parce qu'elle est totalement inoffensive qu'elle n'a pas été enfermée dans les cellules en caoutchouc des asiles de fous.

Mais il est plus intéressant de ne pas regarder les produits exposés de cet art dégénéré que d'observer les personnes qui s'émerveillent et contemplent ces horreurs, et d'observer leurs visages et leurs remarques. Vous constaterez que les prétendus intellectuels feignent l'enthousiasme lorsqu'ils voient, sur un tableau, un wagon de train électrique sortir de l'œil déformé d'un homme qui occupe presque tout le cadre, au milieu d'une foule, tandis qu'une vitrine peinte à côté expose de façon grotesque des perversités sexuelles. Et tout le tableau porte le titre : 'Grande ville'.

De telles choses n'ont absolument rien à voir avec la peinture, ce sont des excréments mentaux de cerveaux malades qui ont été étalés à l'aide du pouce et

de coups de pinceau sur une pauvre toile qui aurait été mieux utilisée et plus précieuse pour recouvrir les poitrines gelées d'enfants affamés.

Goebbels, réfléchissez, lorsque vous aurez à vous occuper de toute la propagande au sein du gouvernement du Reich, à la manière dont nous mettrons fin à ce fléau. Certes, l'art n'a rien à voir avec la propagande, mais il est l'expression la plus profonde de l'âme la plus authentique d'un peuple. Or, cette âme a été souillée par la propagande juive et sécessionniste, elle s'est égarée et est devenue insoutenable. Elle a besoin de retrouver le calme, l'introspection et la conscience de soi. Elle doit retrouver la confiance en elle-même et le courage de s'affirmer.

Car le peuple sain porte dans son cœur un sentiment et une capacité de jugement bien plus clairs et plus proches de l'art que ces figures urbaines, sensuellement et spirituellement crispées, qui confondent l'intelligence avec l'intellect, l'art avec le bourrage de crâne, la beauté avec une difformité artificielle, et qui considèrent comme nécessaire, de prouver, par des visages peints en vert et en bleu, par des lèvres barbouillées de couleur brique, par des épaules relevées à la juive, obtenues en cousant et en plaçant des sacs entiers d'ouate et de laine, et par des ongles roses et carmin, qu'ils se distinguent au moins d'une certaine manière du singe.

Dans cette mesure, c'est une tâche de la propagande d'aider le bon sens populaire à retrouver sa liberté et son droit, l'art véritable à retrouver sa possibilité de développement, et la représentation classique de la beauté et de l'uniformité à retrouver son expression et sa reconnaissance ».

« Dans la mesure où c'est l'affaire de la propagande, mon Führer », répondit Goebbels – il utilisait déjà à l'époque ce titre, qui fut progressivement introduit dans le Parti à la fin de l'année 1931, sur proposition du chef de l'organisation II du Reich de l'époque, Hierl – « je n'ai aucun souci, cela réussira. Mais l'art, et en particulier la peinture, a en outre besoin d'une nouvelle fécondation, d'une stimulation venant en quelque sorte de l'intérieur, ainsi que justement de la possibilité extérieure, c'est-à-dire du financement économique ».

« C'est pourquoi les deux sont la suite de notre mission. Mais il est faux de penser qu'un artiste parvient à un plus grand développement lorsqu'il est béni par les biens et sans soucis économiques. C'est le contraire qui est vrai. Presque tous les grands artistes ont d'abord dû se surmonter eux-mêmes dans l'étroitesse de leur pauvreté. Si l'art poursuit le pain, alors la création d'un artiste n'est pas l'œuvre d'une génialité qui veut se satisfaire d'un renoncement amer, qui porte dans son achèvement même le visage du génie et qui agit comme une révélation pour l'humanité, un acte de libération pour un sentiment profond, une idée encore non formée, une expérience encore non vécue. Mais elle est un travail salarié pour le compte du consommateur, pas différent du gâteau artistique d'un pâtissier ou des petits pains que le boulanger envoie pour le café

du matin.

L'art est un gigantisme tragique. Les artistes doivent s'affamer pour atteindre leur grande vocation, ils doivent s'affamer pour devenir grands ! S'ils se brisent, c'est qu'ils étaient peut-être appelés, mais qu'ils n'ont pas été choisis. Mais s'ils restent vainqueurs dans ce tragique combat de géants, ils peuvent alors remporter la couronne de la vie éternelle. Il n'est pas possible de faire autrement ! Il ne peut en être autrement !

Mais nous devons créer des mécènes qui, sur la proposition des enseignants et des maîtres d'art, prennent en charge la jeunesse artistique découverte. Cela suppose toutefois que ces mécènes aient eux-mêmes le sens de l'art, non seulement le sens de l'art, mais aussi la volonté éthique de susciter un nouvel esprit artistique, et qu'ils soient prêts à utiliser leur surplus pour mettre des couleurs et des pinceaux dans les mains d'une aptitude prête à se développer et pour esquisser un projet dont ils permettent en même temps l'exécution et dont ils font un tremplin pour le jeune artiste. L'État n'est pas adapté au mécénat. Seuls des individus en sont capables, qui doivent être de grandes personnalités, de grandes familles comme les Médicis ou les Schönborn, des marchands comme les Fugger, et des seigneurs comme l'étaient les anciens princes régnants. Pourquoi les corporations et les syndicats ne pourraient-ils pas être des mécènes artistiques ? Les maîtres de Nuremberg en sont un exemple. La nouvelle ère qui s'ouvre apporte aussi de nouvelles possibilités ! L'État ne peut que décerner à ces mécènes des titres et des décorations en reconnaissance de ce qu'ils ont accompli dans le domaine de l'art pour l'ensemble du peuple.

L'État peut ensuite organiser des expositions et acheter des œuvres particulièrement précieuses de nouveaux artistes, afin de leur donner une place de choix et de redonner au jeune maître un nouveau courage et une nouvelle motivation. Et il peut passer de grandes commandes, comme l'ont fait les souverains séculiers et l'Église au XV^e^ siècle, grâce auxquelles un Michel-Ange, un Rembrandt et tous les autres noms sont devenus les messagers de la gloire de Dieu et de son peuple, vers les œuvres desquels les hommes ouvrent leur âme comme dans une prière, pour s'élever vers un être supérieur et vers leur propre volonté supérieure.

Mais la fécondation que le Moyen-Âge a tirée des évènements mondains, des guerres, des exploits, des voyages d'exploration et des impressions des continents étrangers, que l'Église a tirée de l'histoire biblique et de la volonté de glorifier Dieu, nous devons la puiser dans l'élan de notre époque, dans la volonté de communion, dans le sens du sacrifice pour le peuple et dans la foi du peuple en l'accomplissement de ses aspirations à la liberté et à l'égalité, au travail et à la grandeur, et à la justice devant Dieu et devant les hommes.

Mais nous devons aussi prêter attention à l'entretien des coutumes. Au

cours de mes voyages, j'ai trouvé beaucoup de volonté et de savoir-faire artistiques chez les gens ordinaires, dans les petites villes et les villages, dans les plaines et surtout dans les montagnes. Je me souviens des sculptures sur bois dans la Forêt-Noire, dans les vallées alpines ou dans les monts Métallifères, des poteries dans le Fichtelgebirge et dans d'autres endroits, des ateliers de tissage et de nouage domestiques et de tout ce qu'il y a là. La peinture dont nous venons de parler est déjà une 'culture allemande'. Mais la coutume est la transmission de la sensibilité artistique des anciennes tribus indigènes et immigrées, sanctifiée par des siècles d'histoire commune, de détresse et de joie partagées, consacrée par des instincts ataviques du passé le plus ancien, et bénie par la tradition d'une chaîne ancestrale sans fin, dont l'esprit et l'essence vivent en lui comme un héritage devant lequel la bouche se tait, le cœur tremble et l'œil s'humidifie. C'est là que nous trouvons la véritable âme du peuple. C'est là que se trouve le lieu de naissance d'un nouveau développement, d'un nouveau devenir artistique, c'est de là que viendra la fécondation naturelle du nouvel art allemand et donc de la future floraison de la culture allemande entrée dans l'âge d'homme.

C'est ainsi que vous voyez votre domaine d'activité, Goebbels, en ce qui concerne l'art, en particulier la peinture. C'est là que réside votre plus grand engagement envers le mouvement, le peuple allemand et ses siècles à venir ». –

Lorsque Hitler eut terminé, un silence religieux s'installa dans la pièce pendant un long moment. Et ce n'est que peu à peu que la conversation s'est arrêtée. Jusqu'à ce que Hitler parte pour retourner à l'hôtel. Assis dans la voiture avec lui, je me suis dit : quand est-ce qu'un homme a donné de telles instructions à son futur ministre ? Quand un homme a-t-il jamais vécu en parlant ainsi, avec une sensibilité, un instinct et un savoir aussi universels ? Et combien peu d'hommes puiseront dans une telle soirée la mission de leur vie et seront en mesure de la façonner et de la transmettre à d'autres. [...]

# 61. L'« électricité terrestre » comme source de vie – La conception hitlérienne de l'origine des religions – Les révoltes des serviteurs contre les « supérieurs »

C'était au printemps 1932, lorsque je suis allé voir Hitler pour une réunion, alors qu'il était en voyage en Rhénanie et qu'il séjournait un ou deux jours à Godesberg, à l'hôtel Dreesen. Nous nous sommes d'abord assis sur la belle terrasse du Rhin, puis nous nous sommes retirés dans la pièce fermée.

J'avais reçu de nouvelles informations sur le travail de la Réaction par l'intermédiaire de mon bureau berlinois. Le directeur de mon bureau, le capitaine Wolff, était entré en contact plus étroit avec Pfeffer et avait en outre trouvé un nouveau collaborateur extraordinairement précieux en la personne d'un certain M. von Zengen(1), qui était syndic d'une association d'industriels à Berlin. Le gouvernement Brüning était définitivement ébranlé. Papen et Schleicher, la Réaction civile et la Réaction militaire, préparaient, chacun de leur côté, la prise du pouvoir par le biais d'un cabinet non partisan. Le Président du Reich était décidé à donner la main à un tel cabinet, bien que, selon les principes parlementaires, le mandat de former un cabinet aurait dû être donné en premier lieu au chef du N.S.D.A.P., en pleine expansion, après que le Parti qui entrait d'abord en ligne de compte n'ait plus réussi à former un gouvernement majori-taire sur des bases solides. [...]

Hitler avait lui aussi déjà été orienté. Il sourit doucement et secoua la tête. « Et voilà ce que veulent être les dirigeants responsables d'un peuple en grande difficulté ! » Et après un certain silence, il poursuivit :

« Ces dernières nuits, je me suis demandé quelle était la raison profonde de ce jeu politique et de cette opposition qui refusent tout simplement la raison et la responsabilité pour des raisons égoïstes, mais à courte vue. On ne veut pas accorder au peuple le droit de se gouverner lui-même. Les cercles qui tirent leur droit de maître des temps anciens, pourtant disparus, et qui se considèrent comme prédestinés et seuls capables de gouverner – qui, soit dit en passant, nous paraissent en majorité extrêmement stupides, sans instinct et arrogants –, veulent tout simplement rétablir l'ancien État autoritaire et, par conséquent, la situation des maîtres et des serviteurs, des dix mille personnes du haut et des millions du bas, des possédants et des dépossédés, des employeurs et des employés. Et les industriels, les propriétaires de mines, les grands entrepreneurs économiques, y participent bien sûr avec enthousiasme. Car ils ne connaissent que leur esprit de profit. La 'patrie' n'est qu'un mot pour eux. Il faudrait donc que la patrie soit une sorte de théâtre sur la scène duquel la politique et l'Église

peignent les décors et fournissent les acteurs, tandis que le peuple forme la masse des spectateurs acclamant et remplit les poches des entrepreneurs par son prix d'entrée.

En réfléchissant, je me suis souvenu qu'une fois, alors que je vivais encore à Vienne, avant 1910, j'ai mis la main sur les écrits d'un ingénieur viennois qui s'appelait Hans Goldzier(2). D'après son nom, il s'agissait peut-être d'un juif, qui écrivait peut-être aussi au début sous le nom de Th. Newert. J'ai été très impressionné par les idées de Goldzier, mais je n'ai plus jamais entendu parler de lui et de ses théories par la suite. Je sais seulement qu'il a participé à la construction du tunnel du Simplon en tant qu'ingénieur ».

Je l'ai interrompu : « Je connais ces écrits. Je les ai également lus vers 1910, lorsque j'étais lieutenant à Rastatt. Ils ont été ridiculisés et passés sous silence par la communauté scientifique ».

« Vous êtes donc la première personne que je rencontre à les connaître », dit Hitler, ravi. « Tant mieux. Moi aussi, je suis conscient que Goldzier a écrit de manière totalement non scientifique. Et comme il s'attaquait à la sagesse dogmatique des scribes professoraux et qu'il proposait des théories non prouvées et peut-être même indémontrables, ses opinions ne pouvaient pas connaître un autre sort que celles de Galilée et d'autres.

Ce qu'il y a de vrai ou de faux dans tout cela ne m'intéresse pas et ne m'intéressait déjà pas à l'époque. J'ai seulement retenu, et cela m'est revenu à l'esprit, que tout se passe comme si l'électricité était de la « chaleur latente » inhibée par la pression ou l'empêchement de l'expansion, comme disait Goldzier, et que la grande pression exercée par les couches extérieures de la Terre, qui se refroidissent et se contractent de ce fait, sur l'intérieur de la Terre encore incandescent et peut-être même encore liquide, empêche également que cet intérieur de la Terre occupe le volume correspondant à sa température. Selon Goldzier, une partie de cette chaleur serait ainsi transformée en électricité, qui chercherait ensuite à se diffuser hors de la terre et à s'écouler dans l'espace.

Or, ce Goldzier dit, et c'est là l'essentiel de son idée, que l'électricité choisit toujours les meilleurs conducteurs pour arriver à la surface de la terre, et que c'est là que se développent des structures fonctionnelles pour prendre en charge l'utilisation et la transmission des forces électriques.

Bref, vous avez peut-être encore en mémoire ces écrits : c'est ainsi que naissent les plantes, les êtres vivants et, en fin de compte, l'homme.

Cela peut être des absurdités. Mais où est le juge ? Et qui a jamais apporté quelque chose de meilleur avant ou après ? La science se mure dans le silence et parle comme Faust : « Je sais que nous ne pouvons rien savoir, et les églises racontent des histoires sur la création qui, dans leur présentation, étaient peut-être claires pour les gens simples du tournant de l'ère, mais qui appartiennent au royaume des fables pour l'homme pensant de l'époque actuelle, mais que

l'on aime toujours raconter à ses enfants. Car pour l'enfant, même de nos jours, il est tout à fait imaginable que le premier jour de la création, dans l'obscurité du néant, la voix du tonnerre de Dieu ait retenti : 'Que la lumière soit' ! Car chaque fois que son père ou l'enfant lui-même allume la lumière au moyen d'un interrupteur électrique, il pense : 'C'est ainsi que le bon Dieu a fait à l'époque'.

Si je suppose que Goldzier avait raison, la tâche des êtres vivants sur terre serait de consommer l'électricité terrestre et de continuer à l'émettre.

Je pense à nouveau à l'Évangile de Jean, qui commence par ces mots : 'Au commencement était le 'logos', que je traduis donc par 'pulsion'. Au début, il y avait justement l'instinct d'accomplir ce but de la vie terrestre. C'est à partir de là que se développent l'instinct de conservation et l'instinct de reproduction ou de multiplication, afin de servir cette mission donnée par la nature, ce sens de toute vie, le plus longtemps et le plus diversement possible, donc dans la plus grande mesure possible.

Regardez, s'il vous plaît, autour de vous dans le règne animal et dans le monde végétal. Ne sont-ce pas là les seules pulsions de ces créatures ? Et regardons autour de nous chez l'homme. N'est-ce pas fondamentalement la même chose ? Seul le hamster est une nouvelle forme de pulsion. Elle aussi a déjà été inventée dans le règne animal, comme le montre son nom. Mais le hamster n'est lui aussi qu'une expression de l'instinct de conservation. Le hamster rassemble ses provisions pour l'hiver et les empile. Il sait qu'il y en a encore suffisamment pour les autres hamsters. Il ne veut donc rien prendre aux autres, c'est une économie de réserve pure et prévoyante, donc naturelle. L'homme fait également des réserves – du moins devrait-il le faire. Mais lorsqu'il 'stocke', il ne s'agit pas d'un processus naturel, mais d'un acte de prédation, et ce pour de toutes autres raisons. Il n'amasse pas ses réserves pour l'hiver, mais il amasse de l'argent et des richesses, sans tenir compte des autres ! Au contraire ! Il fait de la rapine pour gagner du pouvoir sur les autres, afin que ceux-ci se chargent, dans une plus grande mesure et donc aussi pour lui, de consommer et d'émettre de l'électricité terrestre par leur travail, de sorte qu'il puisse se passer de cette activité.

Nous sommes déjà au cœur de la politique ! Nous reconnaissons que les 'maîtres', les 'supérieurs', les 'propriétaires d'usine', dans la mesure où ils ne dirigent pas eux-mêmes leur usine, sont en fait des hamsters dans ce sens, qu'ils sont devenus personnellement infidèles à la nature et qu'ils trompent la nature et leurs semblables. Bien sûr, le développement supérieur de l'homme et la surpopulation croissante nécessitent une organisation dans laquelle il doit y avoir des chefs et des guides, une réglementation de la vie instinctive qui implique des lois, un ordre économique, la formation d'un État et donc une constitution. Mais le principe de base de tout cela est et reste toujours la tâche d'absorber et de diffuser l'électricité terrestre provenant de la surface de la terre. Et dans la

nature, tout ce qui sert vraiment ce but se maintiendra parce qu'il remplit la fonction de son être. Ce qui ne lui sert pas, en revanche, s'étiolera et mourra avec le temps.

C'est donc un processus tout à fait naturel que les 'maîtres', les 'supérieurs', qui font travailler les autres pour eux, dégénèrent. Et il est tout aussi naturel que les 'serviteurs', les 'inférieurs', à partir du sentiment et de la saine perception de l'état voulu par la nature et dans la reconnaissance inconsciente de la tâche de tous envers la Terre Mère, rejettent ces 'maîtres' et ces 'supérieurs' et cherchent à les éliminer. De même que les abeilles ouvrières tuent les faux bourdons à l'automne, parce qu'ils ont accompli leur tâche vitale pour la multiplication et la reproduction et qu'ils ne seraient plus que des faux bourdons, de même les bolcheviques ont tout simplement tué tous les faux bourdons dans leur système étatique. Car les faux bourdons ne font que forcer les autres à travailler davantage pour assurer leur vie de faux bourdons. L'abeille et l'homme veulent certes travailler, mais pas être des serviteurs !

L'élimination de la vie sans valeur est donc une conséquence dictée par la nature et découlant du but de l'existence humaine, comme de l'existence de tous les êtres vivants en général.

Or, le développement supérieur de l'homme et l'étroite cohabitation des familles et des tribus, ainsi que la division et l'organisation du travail qui se sont progressivement mises en place chez tous les peuples, ont peu à peu fait apparaître de plus en plus la nécessité d'un ordre étatique, non seulement chez ces supérieurs, mais dans l'ensemble du peuple. Dans un premier temps, cette prise de conscience a créé ce que l'on appelle aujourd'hui les lois de l'éthique, qui ont fait naître les notions de bien et de mal, de morale et de mœurs, de la nécessité de se respecter mutuellement. Pour toutes ces lois, le sens de l'existence, dont aucun homme n'avait conscience, mais qui se trouvait en lui de manière instinctive, c'est-à-dire la mission envers la terre, est resté l'idée fondamentale directrice. Mais comme il n'était pas parvenu en tant que tel dans la sphère de la conscience, même chez les législateurs, un Moïse, tout comme un Confucius ou le fondateur de la religion bouddhiste, ou encore le Christ ou Mahomet, ont fait sortir ces lois éthiques de leur lien avec la terre et ont créé pour l'expérience intérieure de ce logos, de cette pulsion, un nouveau lien supraterrestre, une 'religiio', et ont mis à la place de la pulsion inconsciente : 'Dieu'. C'est pourquoi le grand philosophe chrétien Jean continue à dire : 'Et le Logos était auprès de Dieu, et Dieu était le Logos'.

Ainsi, pour l'homme, coexistent désormais la mission inconsciente mais bien réelle envers le corps naturel que nous appelons Terre, auquel nous sommes indissociablement liés et dont nous sommes de minuscules particules ayant un but vital bien précis, et l'attachement devenu croyance, mais en fait irréel, à une divinité dont la représentation est tout aussi hors de notre capacité concep-

tuelle, mais qui peut être plus facilement représentée de manière imagée et conceptuelle.

Comme les hommes les plus évolués se sont rapidement érigés en 'supérieurs', en 'maîtres' des autres, ils sont devenus, d'une part, comme nous l'avons déjà dit, des traîtres à leur mission réelle et ont fait des autres leurs esclaves de travail, comme si les bourdons dominaient les abeilles. D'autre part, ils utilisaient la 'religiosité' née de l'expérience intérieure de tous pour faire apparaître leur position privilégiée vis-à-vis de leurs semblables comme une donnée divine et la faire passer inéluctablement dans la conscience dévouée à Dieu.

C'est en vain que les prophètes ont prêché, c'est en vain que le Christ est venu enseigner : 'Tous les hommes sont égaux devant Dieu. Celui qui possède plus de biens terrestres a de plus grandes obligations envers ses semblables ! Personne n'est ce qu'il est par lui-même, mais seulement par Dieu ! Le Christ veut ramener la religion à l'instinct naturel, au logos, à l'obligation réelle. Mais ce qui s'est ensuite développé sous la forme d'un prétendu christianisme, c'est la falsification de la pensée chrétienne, voire sa torsion en son contraire, et le retour et la réaffirmation de l'enseignement des 'supérieurs', des 'maîtres'. En termes politiques, c'était la 'Réaction'.

Depuis cette époque, nous assistons à un va-et-vient permanent entre la Réaction et le véritable enseignement du Christ, entre la volonté d'asservissement de la classe supérieure et la révolte des masses, suscitée et sans cesse alimentée par un pressentiment peut-être seulement intuitif, mais peut-être aussi par la connaissance instinctive des véritables rapports cosmiques.

Immédiatement après la mort du Christ, que la Réaction a crucifié, l'extermination a commencé, du moins l'emprisonnement et la privation de droits de tous ceux qui avaient auparavant confessé le Christ. Le corps du Christ a été enlevé afin qu'il ne puisse pas devenir un objet de vénération et une relique tangible du grand nouveau fondateur de la religion ! Dans tous les grands endroits, des commissions ont été mises en place, des tribunaux spéciaux, pour statuer sur les adeptes du Christ : le livre des Actes des Apôtres raconte de manière claire comment l'extermination, les travaux forcés, deux ans de prison et plus, et même la peine de mort ont été prononcés pour détruire la peste du vrai christianisme. La puissance d'occupation romaine a apporté son aide docile. Et une grande campagne de rééducation a été lancée pour ramener ou contraindre à revenir définitivement au Christ ceux qui n'avaient peut-être que penché vers lui ou qui avaient déjà vacillé.

L'apôtre Paul raconte lui-même qu'il était auparavant le chef d'un tel tribunal d'exception et qu'il jeta en prison et martyrisa à mort les pauvres victimes qui n'avaient rien fait d'autre que d'offrir leur foi et leur espoir à cet homme envoyé par Dieu, que la postérité appelle même 'le fils de Dieu', jusqu'à

ce que naisse en lui l'intuition, puis la reconnaissance, que la vérité ne se trouvait pas dans la Réaction, mais dans l'enseignement socialiste du Christ ! C'est ainsi qu'il fut lui-même jeté en prison et livré aux soldats romains.

Plus tard, à Rome, nous verrons comment la Réaction continuera à exterminer les socialistes lors des persécutions contre les chrétiens ! Mais ensuite, alors que le mouvement du Christ prenait de plus en plus d'ampleur, comment elle s'appropria le nom du Christ et, comme nous l'avons déjà dit, détourna et falsifia son enseignement pour en faire son propre outil de travail !

Lorsqu'au Moyen-Âge, un nouveau mouvement de libération intérieure et de rétablissement du lien naturel entre l'homme et son Dieu a vu le jour, faisant appel à la véritable doctrine du Christ et au sentiment instinctif de la vérité, la Réaction n'a pas tardé à se manifester. L'Inquisition et la chasse aux sorcières ont exterminé toute l'hérésie, comme l'appelait le clergé hypocrite. C'est ainsi que toute la germanité, porteuse de l'idée de révolte, fut éradiquée en Espagne, en Italie, en France et dans le sud des Pays-Bas, et ceux qui pouvaient s'échapper cherchaient aide et logement, travail et protection en Angleterre, pays de sensibilité germanique, en Allemagne centrale et septentrionale, ainsi qu'au Danemark et en Scandinavie. C'est en vain que la Réaction a tenté de pénétrer dans ces régions. Une femme bénie par Dieu sur le trône d'Angleterre, la reine Élisabeth, a sauvé ce pays de l'asservissement spirituel. Une guerre de trente ans a dévasté la pauvre Allemagne. Seul un quart de la population a survécu à cette période de massacre populaire ! Et si le roi de Suède n'était pas venu au secours de ses frères germains, tout le peuple allemand qui protestait contre la domination forcée et réactionnaire de l'Église romaine aurait été totalement anéanti et aurait disparu de la surface de la terre. Par des mensonges et des falsifications, l'historiographie, qui a toujours été aux mains de l'Église et des autorités séculières, cherche à embellir et à couvrir du manteau de l'amour chrétien ces évènements d'une cruauté et d'une inhumanité terribles, qui n'étaient qu'un génocide criminel. Et l'histoire passe surtout sous silence le fait que c'est précisément auprès de l'Église que le judaïsme a joué un rôle particulier dans cette lutte [des] oppresseurs contre la soif de liberté des asservis, des violeurs contre les violés, du parasitisme contre la propreté et la conscience de soi [...].

Le rôle du judaïsme est particulièrement difficile à reconnaître car le peuple juif est la race des parasites parmi les races humaines. Le judaïsme accompagne toujours ceux qui veulent parasiter, c'est-à-dire faire travailler les autres pour eux, afin de vivre eux-mêmes sans soucis. Le parasitisme et l'accaparement au sens de rapine et d'utilisation de la violence sont donc à peu près la même chose. C'est pourquoi nous trouverons toujours les juifs auprès de la Réaction, pour autant que celle-ci soit prête à se servir d'eux et à leur accorder la contrepartie exigée pour ces services, à savoir l'octroi des positions qui permettent le

plus facilement le parasitisme. Comme un parasite est en outre toujours sadique, ce qui est lié à la volonté de sucer et au plaisir de faire souffrir les personnes sucées, qui se trouvent alors sans résistance sous l'emprise des violeurs, le juif se presse toujours particulièrement, lors des grandes Réactions de nature politique et ecclésiastique, aux postes où sadisme et parasitisme peuvent s'exercer conjointement [sic] et se donner libre cours de la manière la plus inconditionnelle dans un jeu réciproque. Mais là où les 'supérieurs' et l'Église rejettent le judaïsme, là où ils le combattent ou même l'éliminent, le juif se déplace vers la masse, vers les inférieurs, vers ceux qui sont également opprimés, et, grâce à son intelligence supérieure à celle de ces derniers, il se place à leur tête pour prendre la direction de la lutte contre les autorités et contre l'Église. C'est ce que nous voyons le plus clairement dans la Russie bolchevique. Mais la révolution démocratique de 1789 en France et les mouvements révolutionnaires du XIX$^{e}$ siècle, tout comme la pseudo-révolution de 1918, ont tous trouvé des juifs soit directement aux postes clés du renversement, soit en tant que commanditaires de celui-ci.

Depuis la révolution française, une nouvelle forme de lutte contre les 'supérieurs' est en cours, non plus dans le domaine ecclésiastique. Mais cette fois-ci, l'indignation a commencé sur le terrain politique. Mais la motivation interne est toujours la même : Liberté, égalité, fraternité ! Le vrai christianisme ! Prise en charge commune de la mission de vie terrestre de l'homme par tous, selon les dispositions et les aptitudes ! Une fois de plus, la grande idée s'écroule ! Elle est enterrée par un Napoléon que la Réaction, qui s'était d'abord drapée dans le manteau de l'adhésion aux idées révolutionnaires, est allée chercher pour la guider. Et dans un congrès à Vienne, les réactionnaires célèbrent leur victoire sur le peuple français, qui n'avait voulu que se libérer de la contre-nature d'une royauté solaire despotique.

Mais la révolution continue de couver. En 1830 et 1848, elle refait surface. Et comme, entre-temps, l'industrialisation naissante a jeté une lumière nouvelle, encore plus crue, sur la disproportion contre nature entre les classes dirigeantes et la masse du peuple travailleur, un nouveau mouvement est né qui, à son tour, ne demande dans son essence la plus intime que l'établissement de l'égalité des droits pour tous, reprenant ainsi le véritable enseignement du Christ et voulant, consciemment ou inconsciemment, établir la situation naturelle qui correspond à ce Logos, à cet instinct qui jaillit de la vie de notre terre et de sa force.

Une fois de plus, nous voyons un juif prendre les devants, Karl Marx. Il voit comment l'industrie, qui se développe avec force à partir de l'artisanat, s'apprête à prendre en main le pouvoir économique en Angleterre, comme sans doute dans d'autres pays. La domination du judaïsme sur l'argent et la vie économique internationale, jusqu'alors incontestée, est ainsi dangereusement menacée. Et les mesures capitalistes prises par les maîtres de l'industrie ren-

daient l'économie largement indépendante du marché monétaire juif. Si le judaïsme laissait faire, il était au bout de son pouvoir.

C'est pourquoi Marx, en toute sagesse et par instinct de sa race, se plaça cette fois à la tête du mouvement contre les supérieurs ! Il a pris la tête des masses laborieuses contre le capital parasitaire et a provoqué un mouvement dans lequel nous baignons actuellement.

Bismarck a été le premier à s'engager sur la voie de l'équilibre avec sa législation sociale, donc en fait contre les juifs. Mais ce faisant, il s'est également mis à dos le Parti conservateur qu'il avait lui-même cofondé. Car la réaction d'opposition s'est immédiatement réveillée en son sein. Le socialisme allemand était cependant en marche, et même la chute de Bismarck ne pouvait plus faire marche arrière.

L'aveuglement stupide et la myopie sans instinct qui caractérisent toujours la Réaction ont déclenché la guerre mondiale, dont la fin a mis les fils du destin dans les mains des socialistes, qui n'y étaient pas préparés et ne savaient pas quoi en faire. Les juifs furent rapidement à portée de main. Mais le grand moment avait été manqué et il ne restait plus qu'à faire une révolution bourgeoise, qui a trouvé son expression dans la Constitution de Weimar.

Et maintenant, nous voyons comment la Réaction tend à nouveau les mains vers ces fils que le système de Weimar ne tient que mollement dans ses mains. Non, la Réaction les a déjà saisis ! Mais elle n'ose pas encore le dire et le faire apparaître.

C'est le moment que nous vivons ! Le mouvement national-socialiste est l'annonciateur du retour à la volonté et à l'ordre de la nature et le porteur de la pensée socialiste, telle qu'elle correspond à la doctrine chrétienne et à la vraie religion, et il rejette en cela la direction juive. Les réactionnaires et les juifs sont les ennemis du mouvement et donc du peuple, qui ne pensent qu'à reconquérir ou à sauver leur pouvoir, à assurer leur domination sur le capital et à maintenir les larges masses dans l'absence de propriété et le travail forcé. Et tous deux bénéficient de la protection et du soutien bienveillants des églises chrétiennes, qui voient les succès de leurs massacres de masse après la crucifixion du Christ et à l'époque de l'Inquisition et de la guerre de Trente Ans menacés par une victoire définitive du socialisme, qui exige également la liberté de conscience !

Malheur à nous si la Réaction parvenait à devenir notre maître ! La cruauté et la volonté d'extermination des vainqueurs feront plus de ravages que ces Saul en Palestine, ainsi que Néron et le Grand Inquisiteur-Cardinal en Espagne ! »

Hitler avait parlé pendant plus d'une demi-heure. Je n'aurais jamais pu le suivre si je n'avais pas connu par hasard les écrits de Hans Goldzier, de sorte que le fil de sa pensée m'était présent. Mais Goldzier n'avait écrit que sa théorie sur l'origine des êtres vivants sur terre et leur but dans la vie. Tout le reste était des pensées de Hitler, qui jaillissaient de lui, de sorte que je n'avais pas l'impres-

sion qu'il parlait sur la base d'une réflexion, mais que cela parlait de lui. [...]

# 62. Wagener comme intermédiaire entre Hitler et Schleicher – Les plans de Hitler pour la formation du cabinet – Wagener démissionne de son poste de chef de la W.P.A. – Hitler : soyez le gardien du Graal

*(Par la suite, Wagener évoque les efforts de Hitler pour obtenir la nationalité allemande, qu'il date du printemps 1932 plutôt que de février. Wagener décrit ensuite les réflexions de Hitler sur la possibilité de s'enfuir avec son État-major à Dantzig en cas de tentative du gouvernement de dissoudre le N.S.D.A.P. Hitler aurait évoqué cette possibilité avec le Gauleiter de Gdansk Albert Forster et le président du Sénat local, le Dr Hermann Rauschning, lors de leur visite à l'Obersalzberg, probablement en août 1932*[1]*. À cette occasion, Rauschning aurait insisté sur le rattachement de Gdansk au Reich immédiatement après la prise de pouvoir par le N.S.D.A.P., ce que Hitler aurait cependant refusé comme un affront à la Pologne et aux puissances signataires du Traité de Versailles. Il aurait expliqué à Wagener qu'il ne pouvait même pas confier à Rauschning son intention de conclure un accord d'amitié avec Pilsudski, car celui-ci l'aurait considérée comme une trahison et une folie.*

*Wagener résume ensuite un entretien avec Hitler sur la situation politique au printemps 1932. Hitler aurait considéré Schleicher comme un personnage clé avec lequel seul une collaboration était possible. Il aurait chargé Wagener de se rendre à Berlin afin d'établir un contact personnel entre Hitler et Schleicher. – Note de Turner)*

Hitler venait d'arriver le matin, tout comme moi. Il me demanda quand je comptais prendre contact avec Schleicher. J'ai accepté de m'en occuper immédiatement.

J'avais appris entre-temps que Schleicher avait toujours refusé de recevoir Göring jusqu'alors. Schleicher connaissait la vie et l'évolution de Göring et ne voulait rien avoir à faire avec lui. Le refus n'était donc manifestement pas dirigé contre Hitler.

Comme je ne connaissais pas personnellement Schleicher, j'ai cherché dans le classement du 3e régiment de la Garde, que j'ai pu consulter chez mon ami Borck, des noms que je connaissais. J'y trouvais Schleicher, Hammerstein, Stülpnagel, Hindenburg et d'autres dont je connaissais l'appartenance à la « clique des généraux ». Mais je n'avais de lien direct avec aucun d'entre eux. Il était exclu de s'approcher de Schleicher sans intermédiaire. Pour cela, il était trop général, ministre présomptif de la Reichswehr ou même chancelier, et trop entouré et verrouillé par ses aides de camp et ses officiers généraux.

C'est alors que mon regard s'est posé sur un major von Eberhardt dans la liste des officiers du 3e régiment de la Garde. Comme le dernier général commandant sous les ordres duquel j'avais été placé après l'effondrement de

l'entreprise balte portait le même nom, j'ai pensé que ce major pouvait peut-être être un fils de ce général. Dans l'annuaire de Berlin, j'ai trouvé un général von Eberhardt. Je me suis rapidement décidé à prendre un taxi et à me rendre sur place.

Mais ce n'était que le frère du général que je cherchais. En revanche, il était le père du major von Eberhardt du 3e Rgt. de la Garde, et la conversation a révélé qu'il jouait lui-même au Skat une fois par semaine avec le vieux président du Reich. – J'avais raison !

En bref, dès 4h30 cet après-midi-là, un thé eut lieu dans l'appartement du major von Eberhardt, dans la Kaiserin-Elisabeth-Straße, non loin de la Reichskanzlerplatz, au cours duquel Hitler fit la connaissance du général Frhr. von Hammerstein(2), alors commandant en chef de l'armée de terre, et s'entretint avec lui. Deux jours plus tard, il s'entretint avec le général von Schleicher, dans son appartement de la Roonstraße, non loin de la place de la Colonne de la Victoire(3). Röhm était également présent lors de l'entretien avec Schleicher.

Lors de ces deux réunions, Hitler expliqua brièvement les objectifs immédiats du Parti en matière de politique intérieure et extérieure : former un gouvernement ferme et capable de travailler, qui ne risque pas d'être renversé à chaque nouvelle session du Reichstag ; rétablir le plein emploi pour l'ensemble du peuple et assurer son alimentation, son logement et son habillement ; créer une nouvelle conscience populaire et nationale en éliminant les tendances hostiles à la patrie et à la trahison du peuple ; libération de l'Allemagne de toutes les dispositions du traité de Versailles qui limitaient la souveraineté du peuple et de l'État ; éducation de la jeunesse à la liberté et à la conscience de soi, au sentiment de responsabilité vis-à-vis de l'ensemble du peuple et à la volonté de prendre des responsabilités ; sécurisation de la vie et de l'État allemands par des traités économiques et d'amitié avec les voisins et par un pacte d'amitié et d'intérêt avec l'Angleterre.

Les deux généraux se félicitèrent de cette première prise de contact. Schleicher fit remarquer que cette discussion lui permettrait de déterminer sa propre position lors de la formation probable du gouvernement par Papen, une remarque dont Hitler prit connaissance avec satisfaction, mais en silence. Pour Röhm, la possibilité d'élargir son État-major de formation avec l'aide de la Reichswehr a été créée. Par ailleurs, Schleicher s'engagea à abroger toutes les dispositions qui avaient été prises à l'encontre du nouveau N.S.D.A.P. --

Hitler était de bonne humeur :

« Papen est isolé ! Son règne de Chancelier ne durera que quelques mois », déclara-t-il. « Mais il ne sera pas facile de pactiser avec Schleicher. Il a un regard intelligent mais aux aguets. Je ne pense pas qu'il soit ouvert.

Que diriez-vous, Wagener, de transférer votre domicile à Berlin ? Vous avez déjà un bureau ici. Les liens avec Papen sont assurés. Et en ce qui concerne

Schleicher, vous êtes le seul à pouvoir maintenir le lien. Göring n'a pas réussi en quelques années ce que vous avez réussi en quelques heures ».

Cette invitation à m'installer à Berlin me convenait parfaitement. Depuis l'automne 1931, j'avais ce projet sur la base de la conversation avec Straßer, et j'attendais toujours une occasion. Maintenant, c'était fait. J'ai donc accepté avec plaisir.

« Et lorsque vous menez des entretiens, fixez les objectifs suivants : nous revendiquons la chancellerie, le ministère de l'Intérieur et le ministère de l'Éducation. Nous demandons également que le ministère des Affaires étrangères et le ministère de la Défense soient occupés par des hommes qui nous conviennent. Les ministères de l'Alimentation et de l'Économie peuvent servir d'objets de négociation, de même que le ministère du Travail. En revanche, je demande la création d'un ministère de la Propagande et son occupation par nous ».

« Mais la création d'emplois doit être entre nos mains », ai-je lancé.

« Je la prendrai en main, de ma position de Chancelier ! »

« Et la législation sociale, le contrôle des prix et des salaires ? »

« Là aussi, ce sont des lois que je proposerai et appliquerai personnellement ».

« Mais pour cela, je peux quand même vous aider considérablement avec mon travail préparatoire ! »

« Je compte aussi sur cela. C'est justement pour cela que je peux me passer du ministère de l'Économie. C'est nous qui fixons les grandes lignes. Et en ce qui concerne la création d'emplois, les autres ne feront pas de sabotage ».

« Que pensez-vous du président de la Reichsbank ? »

« J'espère pouvoir gagner Schacht. Nous en avons déjà parlé. Ce qui est décisif, c'est de savoir s'il peut se décider à financer le programme de création d'emplois dans notre sens. Et il semble vouloir le faire. Il ne peut d'ailleurs pas faire autrement. Car s'il refuse et que nous mettons en place un homme qui réussit à résoudre le problème – et nous sommes bien conscients qu'il y parviendra – alors l'aura d'infaillibilité dont s'entourent jusqu'à présent les grands du monde bancaire se dissoudra dans le néant. Et ils ne prendront pas ce risque. Ils préféreront mordre dans la pomme acide et laisser Schacht faire de la magie ».

« Et qu'en est-il du ministère de la Justice ? – Pardonnez mes nombreuses questions. Mais si je dois mener des entretiens, je dois moi-même être au clair sur les raisons pour lesquelles je dois exiger l'un et renoncer à l'autre », ai-je ajouté.

« Bien sûr. C'est d'ailleurs pour cela que nous parlons ensemble. La pire chose qui puisse exister dans un État, c'est l'absence de droits. Or, le passage

d'une vision du monde individualiste et libérale à une vision socialiste entraîne également des transformations dans le domaine du droit. Les anciens disent : 'Ce que je possède, personne ne peut me le prendre. Qu'est-ce que j'y peux si les autres sont arrivés trop tard ?' Le socialiste dit : 'Je ne reproche rien à ceux qui possèdent. Mais nous devons trouver le moyen de faire en sorte que celui qui n'est pas propriétaire puisse lui aussi, par son travail et ses efforts, devenir propriétaire.' »

« Nous disons », interrompis-je, « ni le marxiste, ni le communiste ».

« Je voulais dire nous aussi, si nous sommes au gouvernement. Les notions juridiques se déplacent donc. Si nous nommions un national-socialiste au poste de Ministre de la justice, il serait très facile qu'il se présente d'emblée avec les nouvelles notions juridiques, avant que la nouvelle pensée n'ait imprégné tout le peuple et avant qu'un nouveau code pénal et civil ne soit élaboré. Les juges se baseraient encore sur le droit actuel, mais une nouvelle conception du droit serait déjà prêchée d'en haut. Les nationaux-socialistes s'attendraient à pouvoir agir et être jugés selon leur vision socialiste du monde, les autres selon leur conception encore issue du droit romain.

Cela doit être évité à tout prix. C'est pourquoi un homme de l'ancienne génération doit d'abord être Ministre de la justice. Il doit permettre l'élaboration d'un nouveau droit, il doit même mettre à disposition les meilleurs esprits de son école. Jusqu'à l'achèvement de la nouvelle loi, l'ancienne loi doit être appliquée. Lorsque des cas tout à fait impossibles se présentent, les juges devraient, à l'instar de la jurisprudence anglaise, avoir la liberté de décider du traitement du cas et de la peine dans le cadre des paragraphes des lois en vigueur, selon le bon sens populaire. Le plus sûr garant de l'absence d'illégalité est un Ministre de la justice d'ancienne conception juridique ».

« La question du Ministre de la Reichswehr posera toutefois des problèmes. Schleicher ne laissera en aucun cas ce poste à Röhm ».

« Je suis très clair à ce sujet. Je vais en parler à Röhm. Je suis ici dans une situation de contrainte. Röhm comprendra, il doit comprendre. Vous n'avez donc pas besoin de tenir compte de nos anciens projets. Et pour le poste de Ministre des affaires étrangères, j'attacherais de l'importance à la personne de Neurath. Comme il est bien connu en Angleterre et que ses idées fondamentales pour une collaboration avec l'Angleterre correspondent aux miennes, je pense qu'il sera l'homme qu'il faut. Il est très conscient des difficultés qui nous sont opposées depuis l'Angleterre. Il connaît mieux la situation et l'attitude là-bas. Mais il pense lui aussi qu'il sera possible de convaincre l'Angleterre que nous voulons nous associer à elle.

Y a-t-il d'autres questions ? »

« Si je me présente à Berlin, je dois avoir l'assurance que j'agis en votre nom. Or, jusqu'à présent, votre mandataire à Berlin était Göring ».

« Il n'y a rien à changer à cela. Je vous prie de vous limiter uniquement à la liaison avec Schleicher ».

« Mais cela implique aussi une intervention publique occasionnelle de ma part. Là aussi, je ne veux pas entrer en conflit direct avec Göring ».

« Göring a ses tâches précises et est particulièrement occupé par le Reichstag. J'apprécie également qu'un homme de la direction de la Reichsleitung der N.S.D.A.P. vienne ici pour nouer des liens et se manifester socialement par ses fréquentations en dehors de la politique pure. Göring se tient complètement à l'écart. Et Goebbels ne peut pas non plus, à côté de son travail dans le Gau, enfiler sa queue de pie le soir et commencer ainsi une double vie.

Mais il est de toute façon temps de donner une autre impression à ceux qui n'ont l'habitude de nous juger que comme des socialistes et de nous regarder par-dessus leur épaule. Si nous sommes au gouvernement, nous sommes immédiatement 'acceptables'. Mais il peut être avantageux pour nous d'être admis au gouvernement si nous prouvons notre capacité d'espoir avant. Je vous laisse le soin de le faire. Vous ferez cela correctement ».

« Je vais m'efforcer de représenter ici le Parti dans votre sens et de rester en contact permanent avec Schleicher ».

Hitler conclut la conversation par la remarque suivante :

« En fait, je préfère de loin former un gouvernement avec un soldat comme Schleicher. Il ne nous encombre pas autant avec les partis réactionnaires. Car un soldat est toujours considéré comme apolitique. Mais si nous avons la Reichswehr de notre côté, tout danger de putsch est écarté et notre position de force politique et militaire peut également empêcher toute tentative de dictature, qu'elle vienne de la gauche ou de la droite. La démocratie et donc la réalisation de nos tâches et de nos objectifs me semblent désormais assurées ». – [...]

Lorsque j'ai parlé à mes collaborateurs à Munich de mon déménagement à Berlin, la consternation était grande :

« Ainsi, le département politico-économique se dissout ! », a-t-on dit.

« Maintenant, Feder et Funk, Keppler et Darré se jettent sur le département et le mettent en pièces. Rien ne survivra, pas même nos travaux préparatoires dans les tiroirs ! »

J'ai rassuré mes hommes. Je leur ai fait comprendre que ma tâche à Berlin était plus importante pour le mouvement, et donc pour eux tous, que de rester assis à Munich, où les travaux préparatoires, dont il était question, étaient terminés.

« Tôt ou tard, nous devrons tous nous installer à Berlin. Car après l'entrée au gouvernement, notre lieu de travail ne sera de toute façon plus Munich, mais

justement l'endroit où siège le gouvernement ».

« Alors, emmenez dès maintenant tout le service à Berlin », ont-ils suggéré.

« C'est une question d'argent. Je paie déjà tout seul mon bureau à Berlin. Mon déménagement, mon appartement à Berlin, tout cela est à mes frais. La seule chose que j'ai reçue du Parti jusqu'à présent, c'est une allocation mensuelle de 500 marks.[4] Cela suffisait tout juste à couvrir mes déplacements en train et les frais d'hôtel en route. Depuis que nous habitons au Kaiserhof à Berlin, cela ne suffisait plus non plus.

Ici, à Munich, les bureaux du département étaient payés par le Parti. Je ne pouvais pas imaginer que le trésorier du Reich Schwarz supporterait les frais d'un bureau similaire à Berlin. Et à cela s'ajouteraient vos déménagements, vos dépenses nettement plus élevées là-bas ! »

Ces messieurs comprirent que ce n'était pas possible. Pour l'instant, je voulais aussi garder la direction du département entre mes mains, et la date de mon déménagement dépendait encore de la résolution de la question du logement à Berlin. Mais le sort du département a été décidé différemment à la suite d'un incident en soi tout à fait anodin.

À l'instigation de mes conseillers économiques dans les Gau, j'avais rédigé des essais généraux que je leur avais remis afin qu'ils puissent œuvrer dans leur domaine de travail en faveur de la pensée économique nationale-socialiste et conseiller leurs Gauleiters sur les questions économiques. Je n'ai pas tenu compte des plans et des idées pour lesquels Hitler nous avait imposé le silence. Ces rédactions n'étaient donc que des pièces détachées. Mais les conférenciers avaient au moins entre les mains des directives et des présentations dans lesquelles ils pouvaient choisir des idées et des thèmes de discussion afin de pouvoir diffuser nos conceptions socio-économiques parmi les partisans et les amis du Parti.

Je décidai alors de les faire imprimer par la maison d'édition Eher, pour ainsi dire comme points de repère pour la poursuite du travail du Parti dans le secteur économique lorsque je serais loin de Munich. Car à l'avenir, je ne pourrais plus me déplacer aussi souvent et tenir personnellement des conférences et des discours que je l'avais fait jusqu'à présent.

Peu avant l'envoi de la brochure, Hitler m'a dit qu'il avait entendu dire par la maison d'édition Eher que j'avais l'intention de présenter au public l'intégralité de notre programme économique sous forme imprimée. Lorsque j'ai rectifié cette information, Hitler m'a dit que Feder s'y était opposé. Il était le programmateur du Parti et donc aussi le théoricien de l'économie. Il ne pouvait pas considérer comme juste qu'un autre, même le chef du département de politique économique de la direction du Reich, publie des traités fondamentaux.

Lorsque j'informai Hitler que, depuis bientôt deux ans, je donnais quotidiennement des instructions, des décisions et bien sûr des directives fondamentales à mes collaborateurs, sans en référer à Monsieur Feder, il me répondit qu'une publication imprimée aux éditions Eher sous mon nom, en tant que chef du département politico-économique de la direction de la Reichsleitung der N.S.D.A.P., avait tout de même une plus grande importance que des déclarations et des instructions internes.

« Mais il ne me semble pas judicieux qu'une telle publication ait lieu maintenant, alors que les luttes pour la formation du gouvernement sont en cours », objecta Hitler.

« Il se peut aussi que cette publication, qui ne sera d'ailleurs accessible dans un premier temps qu'à une petite partie du Pg, renforce encore considérablement les espoirs que l'on place en nous dans le peuple ! »

« Mais il suffit qu'il y ait un mot qui soit inexact ou qui puisse être mal interprété. Tous nos adversaires se jetteront alors sur ce mot et traîneront ainsi dans la boue non seulement votre publication, mais tout notre Parti et l'ensemble de ses objectifs ».

« Avez-vous déjà lu le texte ? », ai-je demandé.

« Non ».

« Ne le feriez-vous pas d'abord, peut-être. Si Feder veut empêcher la publication, ce n'est que de la vanité personnelle, rien de plus ».

« C'est peut-être vrai. Mais mes raisons n'en sont pas moins valables. – Je veux mettre en place une commission qui lira le livre et me donnera ensuite une conférence à ce sujet. Je veux former cette commission avec Hess, Funk et Feder ».

« Tous trois jugeront l'ouvrage impropre à la publication. Le seul qui aura des raisons politico-économiques de le faire, c'est Funk. Car il n'est pas national-socialiste, mais libéral par nature. De même, ses liens avec l'industrie de la Ruhr l'empêchent de promouvoir des idées socialistes au sein du N.S.D.A.P. ».

« Je suis certes socialiste. Mais vous savez qu'actuellement, pour des raisons politiques, je suis également obligé de tenir compte des hommes de l'économie », expliqua Hitler.

« C'est à cette raison que je m'incline, si vous avez lu vous-même l'écrit et que vous me le dites ».

« Mais je veux entendre une commission totalement impartiale ».

« Feder n'est pas impartial. Au contraire. Il sera contre la publication et trouvera bien des raisons pour cela. Et Hess sait comment vous pensez, et alors il pense de même ».

« Wagener. Vous savez de quoi il s'agit en ce moment. Je dois éviter toute

perturbation. Et alors j'évite aussi toute possibilité qui pourrait provoquer une perturbation ».

Nous nous sommes séparés un peu en désaccord. J'admettais absolument cette dernière raison en mon for intérieur à Hitler. Mais qu'il ait mis en place une commission chargée de juger une affaire dont j'étais à l'origine, cela ne m'a pas traversé l'esprit.

Je racontai l'incident à Straßer et lui annonçai en même temps que j'allais déménager à Berlin.

« Vous savez que je suis favorable à cette idée et que je l'ai toujours proposée. Mais si vous y venez officiellement, vous aurez de grands adversaires. Il est clair que Göring vous combattra par tous les moyens. Je pourrais imaginer qu'il travaille déjà contre vous auprès de Hitler. Mais avec le temps, Goebbels aussi sera contre vous. Jusqu'à présent, il domine le terrain à Berlin avec sa femme. Sa maison est la seule maison fréquentée par Hitler. Si vous êtes là, il y aura de la concurrence. Ne sous-estimez pas la jalousie d'une femme !

Mais en ce qui concerne le livre qui définit les grandes lignes de la politique économique nationale-socialiste et qui doit paraître sous votre nom, vous touchez ainsi personnellement Hitler. Bien sûr, cela peut nuire au Parti s'il contient des absurdités. Mais s'il y a du sens, cela peut faire date. Et l'ensemble de la pensée apparaîtra alors comme la vôtre. Mais Hitler la revendique comme sienne ! C'est là que le bât blesse. Le ressort n'est certainement qu'un prétexte ! C'est pourquoi Hitler lui-même empêche la parution ! »

J'ai dit, pensif : « Vous avez peut-être raison, mais je n'attache aucune importance à la publication en tant que telle. L'ouvrage n'était qu'un résumé d'articles qui n'étaient destinés qu'à l'usage officiel. Mais ce qui m'énerve, c'est la mise en place d'une commission ! » […]

« Avec cette commission, Hitler ne fait que rejeter la responsabilité sur d'autres. Mais, si l'écriture n'était destinée qu'à l'usage officiel, faites donc la proposition à Hitler que cela soit imprimé dessus et que l'édition ne soit faite que pour le service ».

« C'est une bonne idée ! Cela me permettra peut-être de mettre fin à cette affaire. Et j'aimerais bien l'éliminer. Cependant, j'en tirerai les conséquences ».

J'ai fait cette proposition. Hitler l'a saluée et la Commission l'a également jugée opportune. C'est ainsi que la brochure fut imprimée avec la mention : « Réservé à l'usage officiel » et qu'elle ne fut livrée qu'aux responsables économiques et aux rédacteurs économiques des journaux(5).

Mais je décidai de demander à Hitler qu'il me libère de mon poste de chef du département politico-économique. Cela s'est passé dans le train-couchette, peu après notre départ pour Berlin. Hitler m'a d'abord regardé d'un œil un peu scrutateur, puis il m'a serré la main et m'a dit :

« Je vous dois des remerciements pour être venu à l'époque comme chef d'État-major de la S.A. et pour avoir ensuite pris en charge la politique économique. Il y a aussi tant de cas particuliers qui me lient à vous en reconnaissance.

Mais aujourd'hui, je vous remercie de quitter votre fonction économique. Car vous n'y êtes plus nécessaire et il y a actuellement des tâches plus importantes pour vous. Je vous prie toutefois de rester, comme par le passé, l'un de mes plus proches collaborateurs et de ne pas rompre notre relation de confiance.

Et encore une chose. Nous avons discuté de tant de choses au cours de tant de nuits et je vous ai dévoilé mes pensées les plus intimes et les fondements de ma pensée comme peut-être personne ne l'a fait. Conservez ce savoir auprès de vous et soyez ainsi le gardien du Graal, dont la vérité la plus profonde ne peut être révélée qu'à un petit nombre ».

Pendant tout ce temps, il m'a tenu la main et m'a regardé de son regard insondable, mais néanmoins captivant. Puis il conclut par une nouvelle poignée de main :

« Nous ne nous disons pas adieu. Et pourtant, je ressens en ce moment quelque chose qui ressemble à des adieux. Lorsque je viendrai à Berlin, je vous le ferai toujours savoir à l'avance. Venez toujours me voir au Kaiserhof. Et si vous venez à Munich, je vous verrai certainement aussi à chaque fois ».

« Il va de soi, Monsieur Hitler », confirmai-je, « que mon travail appartient toujours au mouvement ainsi qu'à vous. Mais je voudrais en ce moment vous recommander quelque chose : ne sous-estimez pas la politique économique ! La création d'emplois est le problème central de l'arrivée au pouvoir. Si elle réussit, le peuple vous soutiendra inconditionnellement et avec foi, et la voie sera ouverte pour tous les autres projets. De plus, l'économie sociale est le contenu le plus profond de la réorganisation socialiste à venir. Ce n'est que lorsqu'elle sera mise en œuvre que le véritable socialisme pourra voir le jour. Et il sera alors une religion ! »

C'est ainsi que s'est achevée pour moi une période de ma vie que je peux qualifier de la plus intéressante et de la plus fructueuse pour moi depuis l'école de la Grande Guerre. Moi aussi, j'ai ressenti quelque chose comme des adieux. Je ne savais pas vraiment pourquoi. Mais en quittant mon poste de chef du département politico-économique de la direction de la Reichsleitung der N.S.D.A.P., je quittais aussi la direction du Reich elle-même. J'étais libre. Et ce que je fis à partir de ce moment-là, je le fis en tant que porteur d'un savoir profond, que j'avais l'impression d'avoir pour mission de façonner. Je me suis senti engagé envers ce savoir pour l'avenir. Il reste intact pour tout ce qui est à venir, y compris ma séparation ultérieure d'avec Hitler. Ce savoir avait fait naître en moi une vision du monde qui luttait pour se réaliser. Et je me sentais, comme le disait Hitler, comme le gardien du Graal, qui renferme les secrets de

cette vision du monde. [...]

# NOTES

*Introduction de l'éditeur*

(1) Dans une histoire de la S.A., dont Wagener avait été le premier chef d'État-major, son nom n'est par exemple même pas mentionné : Manfred von Killinger, Die S.A. in Wort und Bild. Leipzig 1933.

(2) Wagener est décrit dans la littérature existante presque exclusivement comme un défenseur des tendances professionnelles ou de l'État corporatif au sein du N.S.D.A.P. : Gerhard Schulz dans K.D. Bracher, W. Sauer et G. Schulz, Die nationalsozialistische Machtergreifung, Cologne et Opladen 1960, p. 396 ; Raimund Rämisch, Der berufsständische Gedanke als Episode in der nationalsozialistischen Politik, in Zeitschrift für Politik, n.F. 4, 1957, p. 265 et suivantes ; Heinrich August Winkler, Mittelstand, Demokratie und Nationalsozialismus, Cologne, 1972, p. 174, 183 et suivantes. Gerhard Schulz, Aufstieg des Nationalsozialismus, Frankfurt und Berlin 1975, p. 624-33, ainsi que la nouvelle étude d'Avraham Barkai, Das Wirtschaftssystem des Nationalsozialismus, Cologne 1977, dans laquelle les notes de Wagener sont utilisées comme source, constituent une exception.

(3) Les informations biographiques suivantes proviennent en partie des notes, mais ont été vérifiées et complétées par les sources suivantes : un questionnaire personnel rempli par Wagener à la date du 28 janvier 1937 pour la direction supérieure de la S. A., maintenant dans la collection S. A. Personalakten, Berlin Document Center ; Der Deutsche Reichstag 1936, hrsg. von E. Kienast, Berlin 1936, p. 340 sq. ; Cuno Horkenbach, Das Deutsche Reich von 1918 bis heute, 1933, Berlin 1935, p. 1043 ; H.A.L. Degener (Hrsg.), Wer ist's, Bd. 10, Berlin 1935, p. 1667 ; Edgar von Schmidt-Pauli, Die Männer um Hitler, Berlin 1932, p. 141-48.

(4) Une deuxième édition est parue en 1935 à Stuttgart. Wagener a également décrit ses expériences dans les pays baltes dans deux articles parus dans Das Buch vom deutschen Freikorpskämpfer, édité par Ernst von Salomon, Berlin 1938, p. 206-213.

(5) Dans les notes imprimées ici, Wagener attribue l'obtention de son doctorat à ses conférences sur des thèmes de politique économique et sociale ou à ses *« mérites pour sauver l'Allemagne du bolchevisme »*. Comme les dossiers des départements de philosophie ont été brûlés pendant la Seconde Guerre mondiale, selon une communication de Monsieur Dr. M. Seelkopf, de la bibliothèque universitaire de Würzburg, à l'éditeur le 23. 12. 1976, il n'existe pas de documents directs sur la justification de l'attribution du titre. Il ressort toutefois de deux discours du recteur de l'université, le professeur A. Chroust, qui ont été conservés, ainsi que d'une chronique de l'université de Würzburg pour les années 1924/25 rédigée par ce dernier, que Wagener s'était distingué comme un généreux mécène financier de l'université l'année de l'attribution du titre de docteur : deux discours du rectorat du Dr. A. Chroust, o. Prof. d. neueren Geschichte. Avec une chronique de l'université pour l'année 1924/25 (Würzburg 1925), sign. Hbk XIV, 1544, p. 57-59 (données d'après la communication du Dr Seelkopf).

(6) Selon un récit détaillé de Wagener, il fut ordonné de rejoindre Hitler à la chancellerie du Reich le soir du 28 juin 1933, mais il dut attendre que Göring soit autorisé à passer. Lorsqu'il fut autorisé à entrer dans le bureau de Hitler, il trouva le « Führer » très agité. A la demande de ce dernier, Göring aurait lu des extraits de conversations téléphoniques interceptées de collaborateurs de Wagener, dont il ressortait que ceux-ci avaient insisté pour que Wagener succède au Ministre de l'économie Alfred Hugenberg, qui venait de démissionner. Hitler lui

aurait alors dit : *« En fait, je vous avais fait venir pour vous dire que je voulais vous nommer secrétaire d'État au ministère de l'Économie du Reich. Mais maintenant, c'est fini ».* Hitler aurait alors ordonné à Göring de faire arrêter et interroger les collaborateurs de Wagener. Ils ont ensuite été envoyés dans un camp de concentration ; Wagener lui-même a été interrogé, mais pas arrêté. Il n'aurait pas eu l'occasion d'expliquer les faits à Hitler. Ce récit fait partie d'une longue lettre que Wagener a adressée le 22.1.1934 à la première chambre du tribunal du Parti à Munich afin d'engager une procédure contre lui-même. Dans son jugement, le tribunal du Parti a conclu que les appels téléphoniques et les télégrammes de ses collaborateurs n'étaient pas sortis à son instigation : décision du 17.11.1936. Les deux documents se trouvent dans les dossiers de la Cour suprême du Parti, Berlin Document Center.

(7) Notes (manuscrit), cahier 5, page 412 (non reproduites ici).

(8) Renseignements sur l'activité politique de Wagener après la guerre chez Kurt Tauber, Beyond Eagle and Swastika. German Nationalism since 1945, 2 vol., Middletown, 1967, vol. I, p. 176, vol. II, p. 1082, note 226. Selon les informations de Tauber, Wagener était président de la Seeckt-Gesellschaft, une organisation nationaliste neutraliste en République fédérale d'Allemagne dans les années 1950.

(9) Voir l'analyse dans Theodor Schieder, Hermann Rauschning « Gespräche mit Hitler » als Geschichtsquelle (Rheinisch-Westfälische Akademie der Wissenschaften. Sciences humaines. Vorträge G 178), Opladen 1972, p. 63-65.

(10) Ibid., p. 25

(11) Ibid.

(12) Ibid., p. 62

(13) Wagener ne disposait manifestement que d'un seul outil : une liste dactylographiée des résultats électoraux et des changements de gouvernement en Allemagne, 1919-1933, provenant du Wilton Park Training Centre ; cette liste est jointe à la fin du cahier de manuscrits n° 13.

(14) Wagener a expliqué le destin de son journal ainsi que la genèse de ses notes le 5 février 1960 lors d'un entretien avec le Dr Martin Broszat de l'Institut d'histoire contemporaine ; voir la note de Broszat du 17 février 1960 à ce sujet : Institut für Zeitgeschichte, Archiv, Bestand ZS 1732, Aktenzeichen 2589/60. Voir également la déclaration de Wagener du 16 juillet 1958, Manuskript-Heft Nr. 35, p. 2212-15.

(15) Selon les indications de Wagener dans un passage de ses notes non reproduit ici (cahier manuscrit n° 16, p. 1034), son département de politique économique et le département de l'agriculture de Darré durent déménager à l'automne 1931 à l'hôtel Reichsadler de Munich en raison du manque de place. Wagener semble toutefois avoir conservé son bureau dans la Braunes Haus : voir sa circulaire du 24 mai 1932 (illustration 8), Schmidt-Pauli, Die Männer um Hitler, p. 15-17, 141-48.

(16) Voir par exemple Albert Krebs, Tendenzen und Gestalten der N.S.D.A.P., Stuttgart 1959, p. 149 s. ; Nachlass Dingeldey, Bundesarchiv Koblenz, Bd. 53 (ancienne cote) : Procès-verbal d'un entretien avec Adolf Hitler à l'hôtel Deutscher Hof à Nuremberg le mardi 28 juillet 1931.

(17) Note de Broszat du 17 février 1960 (voir note 14).

(18) Voir note 5, chapitre 40.

(19) Selon lui, Hitler se référait par exemple dès 1931 ou 1932 aux espoirs de prospérité de Franklin Roosevelt, bien que celui-ci n'ait été élu Président des États-Unis qu'en automne 1932, c'est-à-dire après le départ de Wagener de la direction du Reich : Wagener est

cependant resté en contact avec Hitler même après l'élection de Roosevelt, ce qui rend une telle conversation envisageable à cette époque.

(20) Wagener décrit cette évolution dans la dernière partie des notes, non reproduite ici, en particulier le cahier de manuscrits 33, p. 1958-69, le cahier 34, p. 2102 et suivantes.

(21) Cahier manuscrit 33, p. 1942 (non reproduit ici).

(22) Voir chapitre 48.

(23) Voir chapitre 57.

(24) Cahier manuscrit 34, p. 2139 (non reproduit ici).

(25) Selon le récit de Wagener, Hitler lui a expressément demandé d'être le *« gardien du Graal »* lors de son départ de la direction du Reich en septembre 1932 : voir chapitre 62.

(26) Il s'agit du dernier paragraphe du chapitre 34. Il n'est certes pas exclu que l'année indiquée (1936) soit due à une erreur d'écriture, d'autant plus que Wagener a rédigé les notes en 1946. Le reste du texte du paragraphe suggère cependant que les notes ont été écrites dix ans plus tôt. A un autre endroit, Wagener fait pourtant référence à la Seconde Guerre mondiale : cahier manuscrit 20, p. 1304 (non reproduit ici).

(27) H.A. Turner, Jr., Hitlers Einstellung zu Wirtschaft und Gesellschaft vor 1933, in : Geschichte und Gesellschaft, Jg. 2 (1976), p. 89-117.

(28) Wagener, Nationalsozialistische Wirtschaftsproprobleme, in : WPD, Wirtschaftspolitischer Pressedienst, Nationalsozialistische Wirtschaftskorrespondenz, Jg. 2 (1931), Nr. 3 (21.1.), Nr. 5 (4.2.), Nr. 6 (11.2.), Nr. 7 (18.2.) ; Wagener, Nationalsozialistische Wirtschaftsauffassung und Berufsständischer Aufbau, Berlin 1933. 35 Rauschning, Gespräche mit Hitler, Zürich 1940, p. 25-27.

(29) Rauschning, Entretiens avec Hitler, Zurich 1940, p. 25-27.

(30) Voir le chapitre 44, où cette décision est attribuée à la mort de sa nièce Geli Raubal. Les informations fournies par Wagener dans les chapitres précédents donnent toutefois une image apparemment contradictoire des habitudes alimentaires de Hitler. Wagener rapporte par exemple à la page 141 qu'après avoir mangé de la truite, Hitler a mentionné qu'il mangeait de tout sauf de la *« vraie viande »*. Mais à la page 163, Wagener donne l'impression que Hitler a mangé du jambon cuit avec des œufs. D'autre part, il décrit à la p. 128 comment Gregor Straßer a fait remarquer que Hitler ne mangeait *« presque que des légumes verts »* et raconte à la p. 148 comment une cuisine d'hôtel, qui connaissait les habitudes de Hitler, lui avait préparé un repas composé d'œufs brouillés et de légumes. Etant donné le manque de fiabilité de la datation de Wagener, même pour des évènements importants, il serait trompeur d'accorder une grande importance à l'ordre chronologique de ces informations sur des expériences ou des conversations difficiles à dater. L'approche du végétarisme de Hitler a également été mise en relation avec la mort de Geli Raubal par l'une de ses secrétaires privées : Albert Zoller, Hitler Privat. Erlebnisbericht seiner Geheimsekretärin, Düsseldorf 1949, p. 91. Il est intéressant de noter qu'au moment de la mort de Geli Raubal, cette secrétaire travaillait dans le département de politique économique dirigé par Wagener : idem, p. 13.

*1. Invité au congrès du Parti national-socialiste (N.S.D.A.P.), août 1929*

(1) Ici, Wagener se trompe dans la datation des évènements ; le « Reichsparteitag » s'est tenu début août (du 1er au 4) à Nuremberg : Hans Volz, Daten der Geschichte der NSDAP, Berlin & Leipzig 19399, p. 26 et suivantes. La description que fait Wagener du déroulement du congrès du Parti est en revanche largement confirmée par un film muet tourné sous la

direction de Baldur von Schirach : Der Nürnberger Parteitag der Nationalso- zialistischen Deutschen Arbeiterpartei 1-4 août 1929. Ein Film vom kommenden Deutschland (copie dans Motion Picture Section, Prints and Photographs Division, U.S. Library of Congress, Washington, D.C.).

(2) Kurt von Ulrich, lieutenant-colonel à la retraite, né le 14.4.1876, Osaf-Stellvertreter-West en 1929 : Nationalsozialistisches Jahrbuch 1930, Jg. 4, München 1929, p. 145. En 1930, Ulrich devient inspecteur général de la S.A. : ibid. 1931, Jg. 5, München 1930, p. 141. Sous le « Troisième Reich », il devient président en chef de la province de Saxe : Hermann A. L. Degener (éd.), Wer ist's ?, vol. 10, Berlin 1935, p. 1634.

(3) Georg Hallermann, lieutenant à la retraite, aide de camp du chef du Haut commandement de la S.A. en 1929 : Nationalsozialistisches Jahrbuch 1930, p. 145.

(4) Viktor Lutze, Oberleutnant a. D., S.A.Oberführer Ruhr en 1929 : ibid., p. 146. Après l'assassinat d'Ernst Röhm le 30 juin 1934, Lutze lui succède en tant que chef d'État-major de la S.A.

(5) Walter Stennes, capitaine à la retraite, adjoint de l'Osaf-Ost siégeant à Berlin en 1929 : ibidem, p. 145.

(6) Manfred von Killinger, lieutenant de vaisseau à la retraite, adjoint de l'Osaf au centre en 1929 : ibid.

(7) August Schneidhuber, major à la retraite, adjoint de l'Osaf Sud en 1929 : ibid. Il fut victime de l'action meurtrière du 30 juin 1934 : Wolfgang Sauer in K. D. Bracher, W. Sauer, G. Schulz, Die nationalsozialistische Machtergreifung, Köln u. Opladen 1960, p. 850.

(8) Wagener ne se souvenant pas du nom, il a laissé cette place vide. Sur la base de sa description, il ne peut cependant s'agir que d'une seule personne : Wilhelm Helfer. Cf. H. A. L. Degener (éd.), Wer ist's ?, vol. 10, Berlin 1935, p. 634 ; Erich Stockhorst, Fünftausend Köpfe. Wer war was im Dritten Reich, Velbert u. Kettwig 1967, p. 186. En 1932, Helfer était le chef du sous-groupe M. O. du Gausturm München-Oberbayern : Helfers Stimmungsbericht an Röhm vom 22.9.1932, U.S. National Archives Microcopy T-81 (National Socialist German Labor Party), Rolle 91, Aufnahmen 105 198 sq. Sous le Troisième Reich, il devint chef du groupe S.A. Hochland : Anschriften-Ververzeichnis der S.A.Dienststellen, établi par la direction suprême des S.A. le 1er juillet 1937 « uniquement pour l'usage officiel », p. 10.

(9) Hanns Günther von Obernitz, Adjutant des Osaf-Stellvertreters-Süd, Schneidhuber : Nationalsozialistisches Jahrbuch 1931, p. 142. Dans le Troisième Reich, dirigeant du S.A. Gruppe Franken : Anschriften-Verzeichnis der S.A. Dienststellen, 1937 (voir note 8), p. 7.

(10) Voir introduction, partie I.

(11) Il s'agit probablement du défilé de troupes volontaires de droite en octobre 1923 dans les environs de Cobourg, sous la direction de l'ancien chef des corps francs et participant au putsch de Kapp de mars 1920, le capitaine de corvette à la retraite Hermann Ehrhardt, en préparation d'une « marche sur Berlin » : Hanns Hubert Hofmann, Der Hitlerputsch, Munich 1961, p. 107.

(12) Adam Remmele, Ministre de l'intérieur social-démocrate de Bade, 1919-1929 : Cuno Horkenbach, Das Deutsche Reich von 1918 bis heute, Berlin 1930, p. 731.

(13) Karl Ulmanis (à l'origine Ullmann), Président de la Lettonie du 18.11.1918 au 16.4.1919 ; plus tard, il occupa plusieurs fois des postes de direction en Lettonie.

(14) Corps Vandalia, corporation d'étudiants à l'université de Heidelberg : Das Akademische Deutschland, éd. par Michael Doeberl et al., 4 vol., Berlin 1930-31, vol. 2, p. 850. L'éditeur

doit la référence à cette source au Dr. Geoffrey Giles.

(15) Emil Kirdorf, 1847-1938, directeur général de la Gelsenkirchener Bergwerks-AG, 1892-1926, président du conseil de surveillance du Rheinisch-Westfälische Kohlensyndikat, 1893-1926 ; Kirdorf a assisté au congrès du Parti du Reich de 1929 en tant qu'invité de Hitler : Emil Kirdorf und die NSDAP, dans H. A. Turner, Jr., Faschismus und Kapitalismus in Deutschland, Göttingen 1972, p. 60-86.

*2. « Osaf » Pfeffer appelle à la coopération*

(1) Voir la propre présentation de Wagener dans son livre, Von der Heimat geächtet, Berlin 1920(1), 1935(2).

(2) Voir introduction, partie I.

(3) Voir introduction, partie I.

(4) Bernhard Köhler, NS-Schriftsteller, besonders auf dem Gebiet der Wirtschaftspolitik : Das Deutsche Führerlexikon 1934/1935, Berlin 1934, p. 242.

(5) Otto Wacker, Hauptschriftleiter et chef du service de presse du Gau de Bade, ministre national-socialiste de la Culture du Bade sous le Troisième Reich : Stockhorst, Fünftausend Köpfe, p. 433.

(6) Wilhelm Keppler, membre du N.S.D.A.P. depuis 1927, en 1929 l'un des directeurs de Chemische Werke Odin GmbH, une petite usine de gélatine photographique à Eberbach am Neckar, dans le capital social de laquelle la Eastman Kodak Company détenait la moitié des parts ; en 1932 conseiller de Hitler pour les questions économiques et directeur du cercle dit de Keppler : H. A Turner, Jr, Großunternehmertum und Nationalsozialismus 1930-1933, in Historische Zeitschrift, vol. 221 (1975), p. 34 et suivantes.

(7) Gottfried Feder, ingénieur diplômé et député depuis 1924 ; auteur du Manifeste pour briser la servitude de l'intérêt et premier théoricien économique de la N.S.D.A.P. ; secrétaire d'État au ministère de l'Économie du Reich sous le Troisième Reich.

*3. Feux d'artifice au stade – Réserves d'un Gauleiter à l'égard de la S.A.*

(1) Franz Xaver Schwarz, trésorier du Reich de la N.S.D.A.P., 1925-45.

(2) Franz Xaver Ritter von Epp, lieutenant général à la retraite, chef de groupe S. A., membre du N.S.D.A.P. au Reichstag à partir de 1928, gouverneur en Bavière sous le Troisième Rei : Das Deutsche Führerlexikon, p. 112 et suivantes.

*4. Erstes Gespräch mit Hitler - Ernennung zum Stabschef der S.A.*

(1) Max Hölz, communiste, proclama une république des conseils dans le Vogtland après le putsch de Kapp en mars 1920 et exerça un règne de violence dans certaines parties de la Saxe jusqu'à ce que les troupes gouvernementales mettent fin à la révolte à la mi-avril : Horkenbach, Das Deutsche Reich (1930), p. 108.

(2) Béla Kun, dirigeant [juif] de la République des conseils hongroise, mars-août 1919.

*5. « Osaf » Pfeffer initie Wagener – Hitler sur la science et la démocratie*

(1) Veuve d'Erwin von Scheubner-Richter, 1884-1923, ancien partisan de Hitler, mort le 9 novembre 1923 à la Feldherrenhalle de Munich au cours de la tentative de putsch avortée.

(2) Alfred Rosenberg, directeur de la publication du « Völkischer Beobachte » depuis 1929 ; il

est né en Estonie et non en Géorgie : Das Deutsche Führerlexikon, p. 394.

(3) Hess est né à Alexandrie : ibid., p. 25.

(4) Philipp Bouhler, Reichsgeschäftsführer de la N.S.D.A.P. depuis 1925 : ibid., p. 68 ; la direction du « Nationalsozialistischer Deutschen Arbeiter-Vereins e. V. », et non d'une G.m.b.H., lui était subordonnée. Voir Anton Lingg, Die Verwaltung der Nationalsozialistischen Deutschen Arbeiterpartei, Munich 1939, p. 59-63.

(5) Voir note 1, chapitre 3.

*6. Développement de la S.A.*

(1) Les plans de distribution des cigarettes Sturm ont été annoncés en août 1929 par le Reichszeugmeisterei : Dossier 101, collection du Reichsschatzmeister, Berlin Document Center (ces documents se trouvent maintenant aux Archives fédérales, Coblence). Voir l'annonce pour les cigarettes Sturm dans la partie illustrée de ce volume, fig. 12, qui prouve que l'entreprise était déjà en cours avant la fin de 1929.

(2) Georg von Detten, Rittmeister a. D. : Nationalsozialistisches Jahrbuch 1930, p. 146.

(3) Voir note 6, chapitre 1.

(4) Il s'agit selon toute vraisemblance du Kommerzienrat Jacques Bettenhausen, libraire d'édition et propriétaire de la société J. Bettenhausen, Buchhandlung, Dresde : Georg Wenzel, Deutscher Wirtschaftsführer, Hambourg 1929, colonne 182. Bettenhausen n'était pas membre du N.S.D.A.P. jusqu'en 1938 : Berlin Document Center, Unterlagen der Reichskulturkammer über Bettenhausen.

(5) Wagener se trompe ici, car une assurance de la S.A. existait déjà depuis fin 1926. Cependant, à l'automne 1929 – donc après son embauche comme chef d'État-major – un pas important fut franchi lorsqu'une forte pression fut exercée sur tous les membres du Parti pour qu'ils adhèrent à cette assurance et versent une cotisation mensuelle. En février 1930, Hitler déclara que l'adhésion était désormais « obligatoire pour le Parti ». La base de financement de l'assurance S.A., qui devint le 1.9.1930 la « Caisse de secours de la N.S.D.A.P. », fut ainsi considérablement élargie : Andreas Werner, SA und NSDAP, Diss. Phil. Université d'Erlangen-Nuremberg, 1964, p. 408-415.

(6) Leonardo Conti, plus tard conseiller ministériel au ministère prussien de l'Intérieur sous le « Troisième Reich » ; il n'a jamais été « Ministre de la santé du Reich », mais chef de la santé du Reich (à partir du 20. 4. 1939). Selon les données officielles, il était responsable depuis l'automne 1929 de « l'encadrement de l'aide aux blessés à Berlin » : Das Deutsche Führerlexikon, p. 86 ; Stockhorst, Fünftausend Köpfe, p. 94.

(7) Carl Eduard, duc de Saxe-Cobourg et Gotha, chef du Stahlhelm depuis 1926, fonda en 1929 le Nationaler Deutscher Automobilklub, dont il devint le président ; sous le « Troisième Reich », responsable du Reich pour les véhicules à moteur : Das Deutsche Führerlexikon, p. 399 et suivantes. Membre de la N.S.D.A.P. à partir d'avril 1933 : Deutsche Allgemeine Zeitung, 20.4. 1933, n° 183.

(8) La fondation du N.S.A.K. eut lieu au printemps, avec Pfeffer comme premier chef de corps : Theodor Oppermann, Unter den Sturmstandern des N.S.K.K., Munich 1936, p. 8. Dans les statuts du 1.4. 1930, on pouvait lire sous « Triptik, Rechtsschutz etc. le corps automobile national-socialiste est membre corporatif du National Automobil-Klub ». Les cotisations nécessaires au club sont payées directement par la direction du N.S.A.K.. Par conséquent, chaque membre du corps, après son adhésion, bénéficie de tous les avantages de ce club sans cotisation particulière ». (Ibid., p. 10).

(9) Cf. Erwin Könnemann, Technische Nothilfe (Teno) 1919-1945, in Dieter Fricke et al., Die bürgerlichen Parteien in Deutschland, 2 Bde, Berlin 1968, Bd. 2, p. 676-79.

(10) D'après le manuel cité en note 9, le « comité directeur » de la Technische Nothilfe s'appelait « Ingenieur Lummitzsch » jusqu'à la fin des années 1920 : idem, p. 677.

*7. Hitler sur l'individualisme et le socialisme*

(1) Wagener se trompe ici dans la datation des évènements. Le suppléant de l'Osaf Nord, le major a. D. Karl Dincklage, n'est pas mort dans la période indiquée, mais seulement le 7.10.1930 : Hermann Bolm, Hitler-Jugend in einem Jahrzehnt. Eine Glaubensbewegung der niedersächsischen Jugend, Braunschweig 1938, p. 131. Hallermann est mort le 14.9.1930 : Werner, SA und NSDAP, p. 459.

(2) Cf. note 1 ; voir également les propos de Hitler sur Dincklage en 1942 : Henry Picker, Hitlers Tischgespräche im Führerhauptquartier 1941-1942, Stuttgart 1963, p. 410.

*8. Tensions autour de la S.A. – Hitler déchiffre une carte géographique*

(1) Collection Friedrich I. M. Rehse, Archiv für Zeitgeschichte und Publizistik, commencée par Rehse en 1914 : Josef Stolzing-Cerny, Erinnerungsstücke aus der Kampfzeit. La collection F. I. M. Rehse, Archiv für Zeitgeschichte und Publizistik in München, in Sonderausgabe des Illustrierten Beobachter : Adolf Hitler, München 1936, p. 39-41.

*9. Le litige entre Hitler et Pfeffer*

(1) Voir le récit détaillé des querelles entre la S.A. berlinoise et la Gauleitung, qui aboutirent fin août 1929 à des échauffourées entre S.A. et S.S. dans les locaux de la Gauleitung : Werner, SA und NSDAP, p. 475-485.

(2) La femme de Pfeffer était Maria Sophia Klara Raitz von Frentz : Gothaisches Genealogisches Taschenbuch der Freiherrlichen Häuser, Teil A, Jg. 86, Gotha 1936, p. 480.

(3) Walter Buch, major à la retraite, président de l' « Uschla » (commission d'enquête et de conciliation de la direction de la Reichsleitung der N.S.D.A.P.) depuis le 1.1.1928 : Das Deutsche Führerlexikon, p. 77.

(4) Voir Peter Bucher, Der Reichswehrprozeß, Boppard 1967, p. 23 et s., 205 et s. Voir également le récit ultérieur des entretiens avec Wagener par l'un des « lieutenants d'Ulm » : Richard Scheringer, Das große Los unter Soldaten, Bauern und Rebellen, Hamburg 1959, p. 194, 196, 239 et suivantes.

*10. La position de Hitler sur la monarchie*

(1) Les fiançailles du prince Wilhelm avec Dorothea von Salviati ont été annoncées en avril 1933, alors que Wagener était encore en contact avec Hitler : Prinz Wilhelm hat sich verlobt, Deutsche Allgemeine Zeitung, 20.4.1933, n° 183.

*11. Hitler justifie sa rupture avec Pfeffer – Pfeffer parle de sa démission*

(1) Voir Werner, SA und NSDAP, p. 475-85, 524-535.

(2) Ibid., p. 465 et suivantes. Selon la description de Werner, davantage de facteurs que ceux mentionnés par Wagener étaient en jeu.

(3) Pfeffer resta sans fonction jusqu'en novembre 1932, date à laquelle il devint député du

Reichstag national-socialiste ; sous le troisième Reich, il devint entre autres président du gouvernement de Wiesbaden.

*12. La vie privée d'Hitler – Geli Raubal – Réflexions sur le mariage, les enfants et les adolescents*

(1) Dans le manuscrit : Winter. Il s'agit ici d'une confusion de noms tout à fait compréhensible. La demi-sœur de Hitler s'appelait Angela Raubal ; sa gouvernante, qui vivait également dans l'appartement de la Prinzregentenstraße, était Mme Anny Winter.

(2) Henriette Hoffmann, fille de Heinrich Hoffmann, future épouse du chef de la jeunesse du Reich Baldur von Schirach.

(3) Karl Freiherr von Reichenbach, Odisch-magnetische Briefe, Leipzig 19213-5 ; à l'origine : Untersuchungen über den Magnetismus und damit verwandte Gegenstände, in : Annalen der Chemie und Pharmacie, Bd. 53 (1845), Beilage.

(4) Barbara Campanini, dite « la Barbarina », danseuse italienne que le roi Frédéric II fit enlever à Berlin pour l'engager comme sa danseuse de cour : Gustav Berthold Volz, Die Barbarina-Legende, dans son livre, Aus der Welt Friedrichs des Großen, Dresde 1922.

*13. Début des discussions sur la politique économique*

(1) Adolf Wagner, futur Ministre bavarois de l'intérieur, qui n'avait pas de doctorat. Du 1.10. 1928 au 1.11. 1930, il fut chef du Gau du Haut-Palatinat ; à partir du 1.11.1929, il fut également chargé de diriger l'organisation du Parti à Munich, qui dépendait de la direction du Reich ; à partir du 1.11.1930, il fut Gauleiter de Munich-Haute-Bavière : Albrecht Tyrell (éd.), Führer befiehl..., Düsseldorf 1969, p. 377 et suivantes.

*14. Un visiteur de Varsovie – Hitler parle de l'Europe centrale, de l'Ostpolitik et de l'alliance avec l'Angleterre*

(1) Julius Schaub, l'un des « aides de camp » et gardes du corps de Hitler (voir la partie photo, ill. 18).

(2) Josef Dietrich, l'un des gardes du corps de Hitler, plus tard chef de la « Leib-Standarte Adolf Hitler » et S.S. Obergruppenführer.

(3) Le 26 janvier 1934, un traité d'entente germano-polonais d'une durée de dix ans fut signé en tant que premier grand traité du Troisième Reich, mais sans la clause secrète décrite par Wagener.

(4) L'empereur se trouvait le 21.12.1917 à Montmédy auprès du commandant en chef de la 5e armée : Walter Görlitz (éd.), Regierte der Kaiser ? Kriegstagebücher, Aufzeichnungen und Briefe des Chefs des Marine-Kabinet Admiral Georg Alexander von Müller 1914-1918, Göttingen 1959, p. 341.

(5) Le 21 juin 1919, la flotte de guerre allemande internée par les Anglais dans la baie de Scapa Flow en Écosse fut coulée par l'équipage.

*15. Wagener sur l'organisation des professions et l'autogestion économique – Straßer sur Hitler et Göring*

(1) Voir la présentation par Wagener de ses projets professionnels dans sa brochure : Nationalsozialistische Wirtschaftsauffassung und Berufsständischer Aufbau, Berlin 1933.

(2) Franz Lawaczeck, docteur en ingénierie et écrivain ; voir sa brochure, Technik und Wirtschaft im Dritten Reich. Ein Arbeitsbeschaffungsprogramm, Munich 19333 (Nationalsozialistische Bibliothek, Heft 38) et son livre, Elektro-Wirtschaft, Munich 1936.

(3) Le 22 mai 1926, l'assemblée générale des membres du N.S.D.A.P. approuva une déclaration de Hitler selon laquelle le programme du Parti de 1920 (les fameux 25 points) était « immuable » : Volz, Daten der Geschichte der NSDAP, p. 22.

(4) Wilhelm Frick, ancien fonctionnaire bavarois, député national-socialiste au Reichstag depuis 1924, puis Ministre de l'intérieur du « Troisième Reich ».

(5) Il s'agit ici de la prise des sièges à l'extrême droite de la salle de réunion par les députés du N.S.D.A.P. au Reichstag, qui n'a cependant pas eu lieu au moment de l'entrée de Göring dans le groupe parlementaire (1928), mais seulement après les élections de septembre 1930 ; voir les représentations graphiques de la répartition des sièges dans les manuels du Reichstag pour 1928 et 1930.

(6) Voir ci-dessous, chapitre 26.

*16. Les plans de Straßer – Hitler sur la S.A., l'organisation du Parti et l'armée*

(1) Wilhelm Frick (voir note 4, chapitre 15).

(2) Hans Frank, docteur en droit, directeur du département juridique de la direction de la Reichsleitung der N.S.D.A.P. depuis 1927 ; dans le Troisième Reich, commissaire à la justice, plus tard chef du gouvernement général en Pologne occupée.

(3) Fritz Reinhardt, Gauleiter de Haute-Bavière, 1.10.1928-1.11.1930, directeur de l'école d'orateurs du N.S.D.A.P., 1928-33 ; chef de bureau de la direction du Reich depuis 1930 ; secrétaire d'État au ministère des Finances du Reich sous le Troisième Reich : Das Deutsche Führerlexikon, p. 375.

(4) August Winnig, président social-démocrate de la province prussienne de Prusse orientale après la révolution de 1918, qui reconnut en mars 1920 le gouvernement putschiste de Wolfgang Kapp et fut pour cette raison démis de ses fonctions et exclu du SPD après l'échec du putsch ; par la suite, écrivain nationaliste.

(5) Konstantin Hierl, colonel à la retraite, auteur du livre Weltkrieg in Umrissen, directeur de l'organisation II de la direction du Reich à partir de 1929 : Das Deutsche Führerlexikon, p. 193.

*17. La tentative de Wagener de recruter un général comme chef d'État-major de la S.A. échoue – Hitler parle du destin, des juifs et du « parasitisme ».*

(1) Alexander Ernst von Falkenhausen, lieutenant-général à la retraite, plus tard impliqué dans le mouvement de résistance au sein de l'armée pendant la Seconde Guerre mondiale en tant que commandant de la Wehrmacht en Belgique : Gerhard Ritter, Carl Goerdeler und die deutsche Widerstandsbewegung, Stuttgart 1955, p. 529 ; Peter Hoffmann, Widerstand, Staatsstreich, Attentat. Der Kampf der Opposition gegen Hitler, Munich 1969.

(2) Dorothea von Seeckt, née Jacobson : Hans Meier-Welcker, Seeckt, Francfort-sur-le-Main 1967, p. 23. Seeckt et Falkenhausen se connaissaient depuis leur service commun en Turquie pendant la Première Guerre mondiale : Friedrich von Rabenau, Seeckt. Aus seinem Leben 1918-1936, Leipzig 1940, p. 94, 443, 705. Leurs femmes étaient également amies : Meier-Welcker, Seeckt, p. 682.

(3) Julius Schreck, le chauffeur préféré de Hitler jusqu'à sa mort en 1936 (voir partie photo, ill. 17). Premier chef de la S.S. dans les années 1926-1927 : Volz, Daten der Geschichte der NSDAP, p. 96.

(4) Iwan Kutisker, spéculateur impliqué dans l'affaire Barmat au milieu des années 1920 : Friedrich Stampfer, Die vierzehn Jahre der ersten deutschen Republik, Hambourg 19473, p.

445.

(5) En mars 1928, les frères Henri et Julius Barmat furent condamnés à des peines de prison pour corruption active : Horkenbach, Das Deutsche Reich von 1918 bis heute, 1930, p. 251.

(6) Emil Rathenau (1838-1915), fondateur de l'Allgemeine-Elektricitäts-Gesellschaft (AEG) ; Walther Rathenau, son fils, organisateur de l'approvisionnement allemand en matières premières pendant la Première Guerre mondiale, Ministre de la Reconstruction, puis Ministre des Affaires étrangères du Reich jusqu'à son assassinat en juin 1922.

(7) Il s'agit probablement de Paul Hirsch, social-démocrate et premier Ministre-président de l'État libre de Prusse après la révolution.

*18. La lecture des journaux par Hitler – ses opinions sur l'État juif et l'« économie sociale ».*

(1) Julius Streicher, Gauleiter de Moyenne-Franconie depuis le 1.3.1928, éditeur du journal incendiaire anti-sémite « Der Stürmer ».

(2) Willy Liebel, lieutenant de réserve, propriétaire d'une librairie à Nuremberg, membre du conseil municipal national-socialiste depuis 1929, maire de Nuremberg sous le Troisième Reich : Wer ist's ? (1935), S. 968.

(3) Journal officiel du Parti social-démocrate d'Allemagne.

(4) Journal officiel du Parti communiste allemand.

(5) Maxim Maximovitch Litvinov (de son vrai nom Meir Moiséjewitsch Wallach), ministre des Affaires étrangères de l'Union soviétique, 1930-1939 : Bertold Spuler, Regenten und Regierungen der Welt, Teil II, Bielefeld 1953, p. 461.

*20. Comment influencer Hitler – Discussion sur la « question juive », la Russie et l'Angleterre*

(1) Le général-colonel Werner Freiherr von Fritsch, commandant en chef de la Wehrmacht, limogé par Hitler en février 1938.

(2) Julius Curtius, Ministre de l'économie du Reich de 1926 à 1929, Ministre des affaires étrangères du Reich de 1929 à 1931. Le projet d'union douanière avec l'Autriche échoua en septembre 1931 : Horkenbach, Das Deutsche Reich, 1931, p. 294.

*22. La « Braunes Haus » – Wagener devient Pg rétroactivement – Hitler sur la démocratie et le principe du Führer*

(1) La « Braunes Haus » (Briennerstraße 45) a été acquise en mai 1930 : Adolf Dresler, Das Braunes Haus und die Verwaltungsgebäude der Reichsleitung der NSDAP, Munich 19393, p. 14.

(2) Le numéro de Wagener était le 159203 avec la date d'entrée du 1.10.1929 : Mitgliedskartei der N.S.D.A.P., Berlin Document Center. Les numéros d'adhérents n'atteignirent le nombre de 600 000 qu'en août 1931 : liste manuscrite dans le dossier 276, Non-Biographic Collection, Berlin Document Center (maintenant aux Archives fédérales).

(3) La « Braunes Haus » a été mise en service début 1931 : Dresler, Das Braunes Haus, p. 14.

*23. Röhm devient chef d'État-major de la S.A. – Les opinions de Hitler sur l'homosexualité – Son remède politique : « ne rien faire ».*

(1) Organisation Escherich, milice conservatrice d'habitants du début des années 1920, principalement en Bavière.

(2) Il s'agissait du Wehrkreiskommando du ministère de la Guerre, au coin de la Ludwigstraße et de la Schönfeldstraße : Hoffmann, Der Hitlerputsch, p. 215.

(3) Wagener se trompe ici. La guerre du Gran Chaco entre la Bolivie et le Paraguay (et non le Pérou) n'a eu lieu que dans les années 1932-1935, après que Röhm soit déjà rentré en Allemagne.

(4) Ernst Röhm a décrit ses expériences dans son livre, Die Geschichte eines Hochverratters, Munich 1928, qui ne contient cependant rien sur les combats de corps francs en Haute-Silésie. Il avait été commandant de la S.A. en 1924-26.

(5) Voir chapitre 12, note 3.

(6) Friedrich Wilhelm Brückner, lieutenant en retraite, condamné à la prison pour avoir participé au putsch de Hitler en 1923, aide de camp de Hitler à partir de 1930 : Das Deutsche Führerlexikon, p. 76.

(7) Brückner était commandant du régiment S.A. de Munich à l'automne 1923. Harold J. Gordon, Hitlerputsch 1923, Francfort-sur-le-Main 1971, p. 190, note 79.

(8) Voir chapitre 1, note 2. Ulrich est né en 1876.

(9) Volz, Daten der Geschichte der NSDAP, p. 107.

(10) Ibid., p. 107 et suivantes.

(11) Wagener se réfère ici aux procès dits d'Eulenburg et de Moltke dans les années 1907-1908, qui ont conduit à la rupture de l'empereur Guillaume II avec son ami et conseiller, le prince Philipp zu Eulenburg ; Eulenburg n'occupait à l'époque aucune fonction et n'a donc pas été démis de ses fonctions : Johannes Haller, Aus dem Leben des Fürsten Philipp zu Eulenburg-Hertefeld, Berlin u. Leipzig 1926, p. 313 et suivantes.

(12) Le paragraphe 175 du Reichsstrafgesetzbuch rendait les actes homosexuels punissables.

(13) Moritz Freiherr von Lyckner, général d'infanterie et chef du cabinet militaire, 1908-1918.

(14) Röhm prit ses fonctions de chef d'État-major le 5 janvier 1931 : Volz, Daten der Geschichte der NSDAP, p. 98.

*24. Programme agricole de Wagener – Hitler : « Pensez à Faust ! » – Les objections de Himmler*

(1) Juste après la conclusion du traité de Versailles, qui transférait les créances allemandes sur l'étranger aux alliés occidentaux, John Maynard Keynes les estimait à 25 milliards de marks-or : Die wirtschaftlichen Folgen des Friedensvertrages, Berlin 1920, p. 12.

(2) Selon les données officielles, la superficie totale de l'Empire allemand dans les frontières de 1919 était de 46 864 800 ha : Statistisches Reichsamt, Deutsche Wirtschaftskunde, Berlin 19333, p. 63.

(3) Ernst Fr. Wagemann, professeur de sciences politiques à l'université de Berlin, président de l'Office statistique du Reich, directeur de l'Institut de recherche conjoncturelle, qui publiait la revue « Vierteljahreshefte zur Konjunkturforschung » : Horkenbach, Das Deutsche Reich (1930), p. 774.

(4) La S.S. acceptait déjà depuis l'automne 1926 des membres passifs ou « promoteurs » : Volz, Daten der Geschichte der NSDAP, p. 96.

(5) Richard-Walther Darré, Ministre de l'Alimentation du Troisième Reich, avait publié deux livres jusqu'en 1930 : Das Bauerntum als Lebensquell der Nordischen Rasse, Munich 1929 ; Neuadel aus Blut und Boden, Munich 1930.

(6) Selon les données approuvées par le Parti, Darré a travaillé à Riga en 1928-29 en tant que chargé de mission de la Chambre d'agriculture de Prusse orientale : Das Deutsche

Führerlexikon, p. 22.

(7) Darré fut chargé le 1.6.1930 par Hitler de l'organisation de la paysannerie au sein du N.S.D.A.P. et fut nommé le 1.8.1930 à la direction du Reich : Volz, Daten der Geschichte der N.S.D.A.P., p. 29.

*25. Wagener publie le « W.P.D. » – Hitler entre « socialisme » et darwinisme social – Fondation du « National-Zeitung » d'Essen – Otto Dietrich devient chef de presse*

(1) Le service de presse politico-économique paraissait chaque semaine à partir de l'été ou de l'automne 1930.

(2) Gustav Wolff a été désigné en 1931 comme éditeur du « Wirtschaftspolitischer Pressedienst » ; voir Vol. 2. n° 13, du 15.5.1931.

(3) Peut-être Hans Ehrke, auteur et romancier : Stockhorst, Fünftausend Köpfe, p. 119.

(4) Cf. Bruno Luxenburg, Der Existenzkampf der deutschen Landwirtschaft und seine Ursachen, dans Wirtschaftspolitischer Pressedienst, Jg. 2, Nr. 1, du 7. 1. 1931.

(5) Josef Terboven, Gauleiter d'Essen, 1. 10. 1928-1945, également commissaire du Reich pour la Norvège pendant l'occupation allemande. Le « Essener National-Zeitung » est paru pour la première fois le 15 décembre 1930 : Volz, Daten der Geschichte der NSDAP, p. 34.

(6) Theodor Reismann-Grone, 1863-1949, membre précoce de la Alldeutsche Verband, éditeur du « Rheinisch-Westfälische Zeitung », de l'« Essener Anzeiger », du « Bergisch-Märkische Zeitung » et du « Westfälische Landeszeitung », maire d'Essen sous le troisième Reich. Dans la correspondance de la chancellerie du Parti au Berlin Document Center, la date de son entrée au N.S.D.A.P. est le 1. 1. 1930 ; il est cependant possible que son entrée ait été antidatée, ce qui n'était déjà pas inconnu à l'époque (voir le cas Wagener, chapitre 22, ci-dessus).

(7) Eberhard Viktor Detloff, comte de Schwerin, lieutenant à la retraite : Wer ist's ? (1935), p. 1476 s. ; Stockhorst, Fünftausend Köpfe, p. 406.

(8) Otto Dietrich, à partir du 1.2.1931 directeur principal adjoint de la « National-Zeitung », à partir du 1.8.1931 chef de la presse de la Reichsleitung der N.S.D.A.P. : Volz, Daten der Geschichte der NSDAP, p. 34.

(9) Ludwig Grauert, alors directeur de l'association patronale pour le district du groupe nord-ouest de l'association des sidérurgistes allemands, à partir de février 1933 directeur ministériel au ministère prussien de l'Intérieur, à partir d'avril 1933 secrétaire d'État.

(10) Emil Georg von Stauß, membre du directoire de la Deutsche Bank et de la Disconto-Gesellschaft et membre du Reichstag (Deutsche Volkspartei) depuis septembre 1930 : Horkenbach, Das Deutsche Reich (1930), p. 753 sq.

*26. Göring en toge et pantoufles à bec – Sa prétention à l'argent de l'industrie de la Ruhr*

(1) La datation de cette rencontre par Wagener est remise en question par sa référence attribuée à Göring à une visite à Rome, alors qu'il s'agit selon toute vraisemblance du voyage de Göring en Italie en mai 1931 : Edgar von Schmidt-Pauli, Die Männer um Hitler, Berlin 1932, p. 91 ; Klaus-Peter Hoepke, Die deutsche Rechte und der italienische Faschismus, Düsseldorf 1968, p. 310-13.

(2) Depuis l'automne 1928, Göring habitait à Berlin-Schöneberg, Badensche Straße 7 : Fanny Gräfin von Wilamowitz-Moellendorff, Carin Göring, Berlin 1934, p. 121, 124. D'autres visiteurs ont décrit l'aménagement du bureau de Göring de manière similaire à Wagener :

Schmidt-Pauli, Männer um Hitler, p.. 88 ; Friedrich Christian Prinz zu Schaumburg-Lippe, ...verdammte Pflicht und Schuldigkeit... Weg und Erlebnis 1914-1933, Leoni 1966, p. 278.

(3) Achille Starace, secrétaire du Parti fasciste italien.

(4) Carin Göring, née v. Fock en Suède, divorcée de son premier mari, Nils von Kantzow, mariée à Göring depuis 1922 : Wilamowitz-Moellendorff, Carin Göring, p. 56.

(5) Voir chapitre 15, note 5.

(6) Voir note 1.

(7) Hoepke, Die deutsche Rechte und der italienische Faschismus, p. 311. En avril 1933, Göring fut reçu par le roi, donc à une époque où Wagener était encore en contact avec lui : Göring zur Audienz beim König von Italien, in : Deutsche Allgemeine Zeitung, 20.4.1933, Nr. 183.

(8) On sait qu'à cette époque, Göring recevait de l'argent de l'industriel de la Ruhr Fritz Thyssen : Fritz Thyssen et le livre « I Paid Hitler », dans H. A. Turner, Jr., Faschismus und Kapitalismus in Deutschland, p. 105, 110 et suivantes. Voir également « L'accession au pouvoir de Hitler financée par l'argent juif : mythe ou réalité ? » d'H. A. Turner (didi18edition.com)

(9) Hans L. Ferdinand von Loewenstein zu Loewenstein, directeur de l'association minière et de l'association des mineurs, 1908-1937.

(10) Voir chapitre 25, note 9.

*27. La faiblesse de Hitler face aux intrigants – Sa relation avec Göring – Hitler : avoir tous les pouvoirs avant la restructuration sociale.*

(1) Probablement Horst Kurt Berndorff von Petersdorff : Wagener, Von der Heimat geächtet (1920), p. 122, 127 ; Gothaisches Genealogisches Taschenbuch der Adligen Häuser, Teil A, Jg. 41 (1942), p. 375.

(2) Waldemar Pabst, major en retraite, participant en position de leader au putsch de Kapp en mars 1920, s'est ensuite réfugié en Autriche.

(3) Thomas von Kantzow, fils de Carin Göring issu de son premier mariage.

(4) Wagener fait ici référence à Emmy Göring, la deuxième épouse de Hermann Göring.

(5) Winterhilfswerk, collecte d'argent et de biens pour les chômeurs, annoncée par le Ministre de la propagande du Reich Goebbels le 13.9.1933 : Volz, Daten der Geschichte der NSDAP, p. 57.

(6) Emil Goldschagg, rédacteur politique du journal social-démocrate « Münchener Post » jusqu'en 1933 : Oren J. Hale, Presse in der Zwangsjacke 1933-1945, Düsseldorf 1965, p. 80, note 52.

*28. Les finances de Hitler – Hitler défend Göring – Henriette Hoffmann comme « ballerine du roi » – Rapprochement avec l'Italie*

(1) Max Amann, directeur depuis 1922 de la maison d'édition Franz Eher Nachf., G.m.b.H., la maison d'édition centrale du N.S.D.A.P. : Das Deutsche Führerlexikon, p. 31.

(2) Le porteur du patrimoine du « mouvement » n'était pas une « GmbH », mais la « Nationalsozialistische Deutsche Arbeiter-Verein e. V. » : Anton Lingg, Die Verwaltung der Nationalsozialistischen Deutschen Arbeiterpartei, Munich 1939, p. 63 ; sur Bouhler, voir note 4, chapitre 5.

*29. La première défaite de Wagener – Straßer : « Ici, ce sont les enfants qui gouvernent » – Une trêve avec Feder*

(1) Schirach ne devint Reichsjugendführer qu'en octobre 1931 : voir note 9, chapitre 23.

(2) Voir note 2, chapitre 15.

(3) Dans Mein Kampf, Hitler ne désignait pas Feder comme le « programmateur du Parti » ; il lui confia cependant la responsabilité des questions de programme lors de la réunion de Bamberg des dirigeants du N.S.D.A.P. de mars 1926 ; bien que cela n'ait pas eu de signification pratique, Feder le proclama encore sous le « Troisième Reich » : voir par exemple sa brochure, Das Programm der N.S.D.A.P. und seine weltanschaulichen Grundgedanken, Berlin 1934, p. 19.

*31. Hitler sur la contraception, l'interruption de grossesse et la stérilisation forcée – « Enfants incapables de vivre » – Mort de l'individualité par l'industrialisation et renaissance par « notre socialisme ».*

(1) Cahier manuscrit 16, p. 1016-35.

*33. Hitler compare les usines Zeiß à l'Angleterre – « L'Angleterre a besoin de disposer d'une épée sur le continent ».*

(1) Ernst Abbe (1840-1905) ; voir Felix Auerbach, Ernst Abbe, sein Leben, sein Wirken, seine Persönlichkeit, Leipzig 1922(2).

(2) Optische Anstalt C. P. Goerz, Berlin, ou Goerz Photochemische Werke GmbH, Berlin, toutes deux reprises en 1926 par la société Zeiß-Ikon, Dresde : Wolfgang Schumann et al., Carl Zeiß Jena. Einst und Jetzt, Berlin 1962, p. 330-345, 360.

(3) Hensoldt & Söhne AG, Wetzlar, reprise par le groupe Zeiß en 1928 : ibid., p. 422.

*34. Hitler condamne la « surindustrialisation » et l'« américanisation » – Le bloc économique centre-européen comme noyau d'une grande union européenne – L'Ukraine comme complément indispensable – Hitler ne se laisse pas « violer » par les faits*

(1) Voir note 2, chapitre 20.

(2) Hermann Cordemann, selon le rapport de Wagener dans ses notes (cahier 16 du manuscrit, p. 1018-20), spécialiste des questions commerciales au sein du département politico-économique de la direction du Reich, ancien représentant commercial de la société Siemens-Schuckert au Mexique et en France. Il est possible que les propos de Cordemann décrits ici soient son exposé sur les « tâches du commerce extérieur national-socialiste » à l'occasion d'un débat sur la politique commerciale le 10 juin 1931 « en présence du Führer Adolf Hitler » à la Braunes Haus, auquel Wagener avait envoyé des invitations le 3 juin 1931. Dans une déclaration du 14 décembre 1963, Cordemann rapporta qu'il était entré au printemps 1931 à la direction de la Reichsleitung der N.S.D.A.P., à l'instigation du général Kurt von Schleicher, en tant que garant de ce dernier : Institut für Zeitgeschichte, Sammlung Zeugenschrifttum, Nr. 1862, Bd. 1. Günther Gereke, qui fut nommé par le chancelier Schleicher Reichskommissar für Arbeitsbeschaffung, décrit Cordemann comme son conseiller en personnel à l'automne 1932, dans : Ich war königlich-preußischer Landrat, Berlin 1970, p. 205.

*36. La discrétion de Hitler et sa réticence à prendre des décisions – Son pouvoir de suggestion – Goebbels, Göring et Himmler comme agents dénaturant ses intentions – Ses accès de colère – Comment il réagit à une plaisanterie grossière*

(1) Kola Dallmann : un stimulant léger, disponible sans ordonnance médicale. Voir également le chapitre 52 et l'illustration 16.

(2) Voir note 2, chapitre 16.

(3) Voir note 2, chapitre 14.

*37. Les raisons de la participation de Hitler au gouvernement de Thuringe – Les « vrais socialistes » ne coalisent qu'avec les partis bourgeois – Le succès de Hitler à Weimar*

(1) Wagener se trompe ici dans la datation des évènements : l'admission du N.S.D.A.P. au sein du gouvernement de Thuringe avait déjà eu lieu en janvier 1930.

(2) Heinrich Brüning, Chancelier du Reich de mars 1930 à mai 1932.

(3) Fritz Sauckel, Gauleiter en Thuringe depuis 1927, Reichsstatthalter en 1933, plénipotentiaire général pour l'emploi en 1942.

(4) Voir note 4, chapitre 15.

(5) Une « association des industriels de Thuringe » n'a pas été enregistrée dans l'ouvrage de référence le plus complet dans ce domaine : Handbuch wirtschaftlicher Verbände und Vereine des Deutschen Reiches, Berlin 19283.

(6) Ce discours a été prononcé le 10 janvier 1930 dans l'hôtel mentionné à Weimar : Adolf Hitler sur la politique et l'économie, Weimarische Zeitung, 11 janvier 1930 (n° 10).

(7) Wagener se trompe ici, car le seul député du Parti démocrate allemand au Landtag a également voté contre l'entrée du N.S.D.A.P. au gouvernement le 23 janvier 1930 : Fritz Dickmann, Die Regierungsbildung in Thüringen als Modell der Machtergreifung, in Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte, Jg. 14 (1966), p. 462, note 17.

*38. Les efforts de Wagener pour trouver des sources de financement en contournant Göring – Hitler en noble compagnie chez Göring*

(1) Albert Pietzsch, ingénieur et propriétaire des usines électrochimiques de Munich, qui devint entre autres président de la Chambre de commerce et d'industrie de Munich et conseiller économique auprès de l'adjoint du Führer sous le « Troisième Reich », mais pas – comme le rapporte Wagener ici – président du Conseil économique du Reich : Horkenbach, Das Deutsche Reich (1933), p. 999.

(2) Sur Roselius, voir Das Deutsche Führerlexikon, p. 393 et suivantes.

(3) Prince Viktor zu Wied, diplomate à la retraite depuis 1923, ambassadeur allemand à Stockholm à partir de 1934 : ibid., 525. Le lien entre le prince Wied et Göring semble avoir été établi par l'intermédiaire de la famille de sa femme ; voir ses lettres à sa mère dans : Fanny Gräfin von Wilamowitz-Moellendorff, Carin Göring, Berlin 1934, p. 126 et suivantes.

(4) Un comte Solms est mentionné dans la lettre de Carin Göring à sa mère du 28 février 1930 : ibid., p. 128.

(5) Petit hôtel près de la gare d'Anhalter, où Hitler descendit à Berlin jusqu'en février 1931 ; voir chapitre 46.

*39. Les délibérations du département politico-économique – Exposé sur le système monétaire – Hitler sur l'objectif du sionisme – On lui explique que la guerre est une opération à perte*

(1) Theodor Adrian von Renteln, selon la présentation de Wagener, conseiller spécialisé en matière de monnaie et de crédit au sein du département de politique économique (cahier 16 du manuscrit, p. 1023) ; auparavant, dirigeant de la Ligue des élèves nationaux-socialistes et des Jeunesses hitlériennes ; en 1932, dirigeant du Kampfbund des gewerblichen Mittelstandes ; dans le Troisième Reich, dirigeant du Reichsstand des Deutschen Handwerks et président de la Journée allemande de l'industrie et du commerce : Das Deutsche Führerlexikon, p. 380.

*40. Plans de création d'emplois – Conditions préalables : Foi, amour, espoir – Le financement – Hitler insiste sur la confidentialité*

(1) Voir note 4, chapitre 2. Selon la présentation de Wagener, Köhler dirigeait la sous-direction de la création et du placement d'emplois au sein du département politico-économique : Manuskript-Heft 16, p. 1029.

(2) Le quatrième décret d'urgence du gouvernement Brüning fut promulgué le 8 décembre 1931 : Horkenbach, Das Deutsche Reich (1931), p. 376.

(3) Dr Hjalmar Schacht, président de la Reichsbank 1923-1930, 1933-1939, Ministre de l'économie du Reich 1934-1937.

(4) Propriétaire de la Darmstädter und Nationalbank, Berlin.

(5) Hermann Tholens, né en 1882, capitaine de corvette en retraite, désigné par Wagener comme spécialiste de l'habitat au sein du département de politique économique : Manuskript-Heft 16, p. 1032. Voir aussi Tyrell, Führer befiehl..., p.362, 367. Le calcul auquel Wagener se réfère ici a été publié par Tholens dans son essai : Unsere vordringlichste Aufgabe, in : Nationalsozialistische Monatshefte, Jg. 3, Heft 38, Juli 1932, p.309.

*41. Hitler trouve dans les migrations tribales une clé de la politique saxonne – Ses opinions sur les théories raciales – Les juifs, seul peuple « pur ».*

(1) Il s'agit ici probablement de la période suivant les élections au Landtag de Saxe du 22 juin 1930, au cours desquelles le N.S.D.A.P. augmenta le nombre de ses sièges de cinq à quatorze et devint le deuxième parti au Landtag : Volz, Daten der Geschichte der NSDAP, p. 29.

(2) Martin Mutschmann, fabricant de pointe à Plauen et Gauleiter de Saxe de 1925 à 1945, Reichsstatthalter et Ministre-Président de Saxe sous le « Troisième Reich ».

(3) Voir note 1, chapitre 4.

(4) Joseph Arthur Comte de Gobineau (1816-1882), diplomate et écrivain français, auteur de l'« Essai sur l'Inégalité des races humaines » (1853-1855).

(5) Houston Stewart Chamberlain (1855-1927), fils d'un amiral anglais, qui s'installa en Allemagne, épousa la fille de Richard Wagner et devint écrivain völkisch.

*43. Une leçon de « Rienzi » – Parti de masse au lieu de d'« Ordre » – Cibles principales : Parti populaire allemand et Parti économique*

(1) Voir note 2, chapitre 20.

(2) Lorsque le quatrième décret d'urgence du gouvernement Brüning fut promulgué le 8 décembre 1931 (cf. note 2, chapitre 40), le Parti populaire allemand avait déjà retiré son soutien au gouvernement.

(3) Wagener se trompe ici : le Parti économique a conservé un siège lors des élections de novembre 1932. Il est également incorrect de dire que le nombre de sièges du Parti populaire allemand après les élections de 1930 était de 26 (corrigé ici). Ces chiffres erronés proviennent de la compilation des résultats électoraux que les autorités anglaises lui ont fournie (voir introduction, note 13).

*44. La mort de Geli Raubal – Hitler parle du mariage, de Dieu et de l'industrialisation – Il est devenu végétarien*

(1) Wagener se trompe ici de date, la nièce de Hitler est morte à la mi-septembre 1931.

(2) Dans le manuscrit : Winter (cf. note 1, chap. 12)

*45. Les opinions de Hitler sur les Arabes et les Anglais – Gagner l'Angleterre en renonçant à l'Ouest pour avoir les « mains libres » à l'Est*

(1) Il s'agit ici des accusations du gouvernement du Reich concernant le l'assassinat de l'équipage d'un sous-marin allemand sur ordre du commandant du croiseur auxiliaire britannique « Baralong » le 28 novembre 1915 : Auswärtiges Amt, Der Baralong-Fall, Berlin 1916.

(2) Lord Northcliffe, éditeur de plusieurs journaux anglais, dont le tabloïd « Daily Mail ».

(3) Constantin Freiherr von Neurath, ambassadeur allemand, à partir de 1930 à Londres, Ministre des affaires étrangères du Reich de juin 1932 à février 1938.

*46. Les inquiétudes de Hitler face au risque de putsch à droite et à l'agitation à gauche – Funk comme agent de liaison avec les milieux économiques – Installation à l'hôtel Kaiserhof – Des millions souscrits pour le cas d'une guerre civile*

(1) Les évènements traités dans ce chapitre peuvent être datés à l'aide d'une histoire officielle du Parti N.S.D.A.P. à Berlin, dans laquelle il est dit que Hitler descendit pour la première fois à l'hôtel Kaiserhof le 3 février 1931 : Julius Karl von Engelbrechten et Hans Volz, Wir wandern durch das nationalsozialistische Berlin, Munich 1937, p. 16, 63.

(2) Il s'agit ici probablement soit du général Edwin von Stülpnagel, soit du général Joachim von Stülpnagel ; voir Thilo Vogelsang, Reichswehr, Staat und NSDAP, Stuttgart 1962, p. 85, note 305, p. 228, 231.

(3) Kurt Freiherr von Hammerstein-Equord, général et chef du commandement de l'armée à partir de l'automne 1930.

(4) Eduard Dingeldey, président du Parti et président du groupe parlementaire du Parti populaire allemand au Reichstag depuis fin 1930.

(5) Eldor C. Roman Borck, député de 1924 à 1933 : Wer ist's ?, vol. 10 (1935), p. 168.

(6) Dr. Kurt Schmitt, Ministre de l'économie du Reich de juin 1933 à août 1934, en 1931 directeur général de l'Allianz et du Stuttgarter Verein Versicherungs-AG : Das Deutsche Führerlexikon, p. 18 et suivantes.

(7) August von Finck, banquier et propriétaire terrien, président du conseil de surveillance de l'Allianz und Stuttgarter Verein Versicherungs-AG : Georg Wenzel, Deutscher Wirtschaftsführer, colonne 607 et suivantes.

(8) August Diehn, membre du conseil d'administration et directeur du Syndicat allemand de la potasse : ibidem, colonne 453.

(9) August Rosterg, membre du conseil d'administration de Kali-Industrie AG et de Kali-

Bank AG : ibidem, colonne 1870.

(10) Günther Quandt, président du conseil d'administration de la mine du syndicat de la potasse Wintershall : ibidem, colonne 1746.

*47. Harald Quandt se présente chez son « Führer » – L'effet de sa mère sur Hitler – Goebbels et la « Chauffeureska » à minuit chez Magda Quandt – Hitler est ébranlé*

(1) Dans le manuscrit, le nom de l'enfant est « Günther », une confusion évidente avec le nom du père. Le seul fils issu du mariage avec la future épouse de Goebbels, Harald Quandt, est né en 1921 et est mort en 1967 en tant que grand industriel en République fédérale. Voir illustration 24.

(2) Voir note 1.

(3) Johanna Maria Magdalena Quandt, mariée de 1921 à 1929 à l'industriel Günther Quandt : Helmut Heiber, Joseph Goebbels, Berlin 1962, p. 101 et suivantes.

(4) Voir note 1.

*49. Les projets de Hitler pour un chemin de fer souterrain entre Hambourg et Berlin – Ses opinions sur l'architecture et l'art – Il rejette « Untergang » de Spengler*

(1) Edmund Stinnes, fils aîné du grand industriel Hugo Stinnes. Il mentionne ses liens avec Wagener dans une lettre du 15 août 1932 adressée à l'adjoint de Papen dans le gouvernement provisoire de Prusse, Franz Bracht : Deutsches Zentralarchiv Potsdam, Nachlass Bracht, Bd. 2.

(2) Sur Roselius, voir note 2, chapitre 38. Dans une publication de 1933, il affirme que Hitler lui avait rendu visite dès 1922 et lui avait demandé de l'aide pour mettre en place le N.S.D.A.P., ce qu'il avait refusé : Roselius, Briefe und Schriften zu Deutschlands Erneuerung, Oldenburg 1933, p. 5 et suivantes.

(3) Gerhard von Schulze-Gävernitz, membre de l'Assemblée nationale de 1919 à 1920, mais pas du Reichstag : Horkenbach, Das Deutsche Reich (1930), p. 385.

(4) Voir Manfred Hausmann (éd.), Die Böttcherstraße in Bremen, Bremen 1927.

*50. La compréhension du national-socialisme par Funk – Il est subventionné par l'industrie de la Ruhr – Wagener comme entremetteur matrimonial pour Goebbels*

(1) Funk reçut en effet, au moins temporairement, un soutien financier de 2 500 RM de l'industrie de la Ruhr, mais de la « Ruhrlade », une organisation de grands industriels de Rhénanie-Westphalie : H. A. Turner, Faschismus und Kapitalismus in Deutschland, p. 140, note 77. Il était régulièrement soutenu par l'IG Farben : idem, p. 23, note 39.

(2) Il s'agit probablement de la réunion du groupe SA Nord à Braunschweig les 17 et 18 octobre 1931 : Volz, Daten der Geschichte der NSDAP, p. 98.

(3) Bund Deutscher Mädel (Fédération des jeunes filles allemandes).

(4) Wagener s'est trompé en appelant Mme Quandt « Marga » au lieu de Magda.

(5) Le mariage eut lieu le 19 décembre 1931 (voir illustration 24) : Heiber, Joseph Goebbels, p. 103.

*51. Hitler rejette l'État corporatif d'Othmar Spann – Il envisage de nommer Schacht à la présidence de la Reichsbank – Wagener s'oppose aux conseillers berlinois de Hitler – Le « problème Hitler »*

(1) Othmar Spann (1878-1950), auteur de nombreux livres, dont : Der wahre Staat ; Fundamente der Volkswirtschaftslehre.

(2) Dr Walter Heinrich, auteur du livre Das Ständewesen, Jena 1934.

(3) Dr Josef Klein, administrateur fiduciaire du travail pour la région économique de Westphalie et le district administratif de Düsseldorf sous le troisième Reich : Das Deutsche Führerlexikon, p. 235 ; ancien directeur de l'« Institut für Ständewesen » à Düsseldorf de 1933 à 1936 : Hans-Peter Görgen, Düsseldorf und der Nationalsozialismus, Düsseldorf 1969, p. 105 et suivantes.

(4) Schacht n'a pas commencé sa carrière bancaire à la banque de Goldschmidt, mais à la Deutsche Bank ; il n'a jamais été archiviste non plus : voir son autobiographie, 76 Jahre meines Lebens, Bad Wörishofen, 1953.

(5) Le livre de Keynes « A Treatise on Money » a été publié en traduction allemande dès octobre 1931 : The Collected Writings of John Maynard Keynes, t. 5, Londres 1971, p. XX, note 1.

(6) Gustav Cassel, né en 1866.

*52. Straßer explique la forte position de Funk et la « croyance en l'autorité » de Hitler – ses suppositions sur l'utilisation par Hitler de stimulants – il conseille à Wagener de déménager à Berlin.*

(1) Voir note 1, chapitre 36 et illustration 16. Dans la dernière partie des notes, non imprimée ici, Wagener rapporte que Hitler a avalé seize « pastilles de cola » avant l'une de ses réceptions chez le Président Hindenburg en 1932 : Manuskript-Heft 34, p. 2072 et suivantes.

*53. Hitler envisage la constitution d'un conseil du Parti, mais y renonce – Il regrette la publication de Mein Kampf .*

(1) Hans Schemm, Gauleiter de Haute-Franconie 1928-1932, Gauleiter du Gau de la Marche orientale bavaroise, 1932-1933, à partir de 1933 Ministre d'État bavarois de l'Éducation et des Cultes : Das Deutsche Führerlexikon, p. 409.

(2) Serpent de Mittgard Weltschlange, adversaire de Thor dans les poèmes scaldes : Jan de Vries, Altgermanische Religionsgeschichte, vol. 2, Berlin et Leipzig 1937, p. 225, 369, 396.

(3) Le livre d'Alfred Rosenberg, Le mythe du XXe siècle, est paru en 1930.

*55. Les vues de Hitler sur l'enseignement et la famille dans une « démocratie socialiste » – Ses projets d'« établissements d'éducation nationale ».*

(1) La première école de Hitler était l'école primaire de Finkelham près de Wels : NSDAP Hauptarchiv, Hoover Institution microfilm, Rolle 25A, Bd. 1760, Münchener Polizeiakte vom 8.5.1924 ; Rolle 13 A, Bd. 65, Matrik der Volksschule Leonding, 1895.

*57. Contre-courants politico-économiques au sein du N.S.D.A.P. – Hitler s'inquiète du pouvoir des grands entrepreneurs – Il veut repousser les plans « socialistes » jusqu'à la prise de contrôle de l'État*

(1) Voir note 6, chapitre 2.

(2) Une telle activité d'une filiale de Thyssen n'est pas connue ; mais il a en effet subventionné Göring : Turner, Faschismus und Kapitalismus in Deutschland, p. 102-112.

*58. L'amiral en retraite Levetzow conseille Hitler sur la stratégie navale et la politique anglaise – Hitler insiste sur la politique continentale et le « pacte fraternel » avec l'Angleterre.*

(1) Magnus von Levetzow, contre-amiral en retraite, a joué un rôle de premier plan dans le complot des officiers au début de novembre 1918, qui a déclenché la révolte des marins et la révolution ; dans le « Troisième Reich », commissaire de police de Berlin : Das Deutsche Führerlexikon, p. 276 et suivantes.

*59. Efforts de Hitler pour le Parti populaire allemand – Promenade en bateau avec le banquier von Stauß - Sur le conseil de Göring, Stauß reste en dehors du N.S.D.A.P.*

(1) L'adresse du bureau berlinois du département de politique économique était Berlin W 35, Am Karlsbad 19, où fut également installée en 1932 la « maison d'édition de politique économique » qui lui était rattachée : Bundesarchiv, NS 22/11, discussion de la brochure « Die Beseitigung der Arbeitslosigkeit » (L'élimination du chômage) du collaborateur de Wagener, Ottokar Lorenz, publiée par cette maison d'édition.

(2) Herbert von Bose, collaborateur du Vice-Chancelier Franz von Papen, qui aurait travaillé au printemps 1933 sur des plans de restauration de la monarchie : Wolfgang Sauer in K. D. Bracher, W. Sauer, G. Schulz, Die nationalsozialistische Machttergreifung, p. 911. Il était également étroitement lié à Otto Schmidt-Hannover du Parti populaire national allemand : Schmidt-Hannover, Umdenken oder Anarchie, Göttingen 1959, p. 328, 332 et suivantes, 334, 358.

(3) Herbert E. B. von Mudra, capitaine en retraite, fils du général Karl Bruno J. von Mudra : Gothaisches Taschenbuch der Briefadligen Häuser, Gotha 1917.

(4) Dingeldey a rencontré Hitler au moins deux fois, le 28 juillet 1931 et en janvier 1932 : procès-verbal d'un entretien avec Adolf Hitler à l'hôtel Deutscher Hof à Nuremberg le mardi 28 juillet 1931 ; déclaration au tribunal de Berlin-Mitte du 15 décembre 1932 : vol. 53 (ancienne cote), fonds Dingeldey, Archives fédérales. Dans son compte rendu de la réunion de juillet 1931, Dingeldey mentionne qu'après son entretien en privé avec Hitler, Wagener et d'autres collaborateurs ont été consultés. Le récit de Dingeldey sur le contenu des entretiens s'écarte radicalement de ce rapport de Wagener.

(5) Voir note 10, chapitre 25. Selon la présentation de Wagener, Stauß était déjà à cette époque membre d'un cercle de conseillers pour les questions d'économie mondiale auprès du département de politique économique : Manuskript-Heft 16, p. 1033.

(6) Possiblement « Wolff ». En effet, quelques mois plus tard, l'ambassadeur américain à Berlin rapporta à Washington que Stauß l'avait invité à prendre le thé le 5 décembre 1931, où, à sa grande surprise, on lui présenta Adolf Hitler, qui fut toutefois présenté comme « Monsieur Wolff » : Rapport de l'ambassadeur Sackett au Département d'État du 8 décembre 1931 (n° 1330), U.S. National Archives, 862.00/2649 ; lettre de Sackett au ministre des Affaires étrangères Stimson du 9 décembre 1931, idem, 862.50/723.

(7) Il est possible que cette excursion ait eu lieu plus tard en 1931 qu'indiqué, car Wagener rapporte dans un passage non reproduit ici que la femme de Göring est morte quelques semaines plus tard seulement ; la date de son décès était le 17 octobre 1931 : Wilamowitz-Moellendorff, Carin Göring, p. 150.

(8) Voir Görlitz, Regierte der Kaiser ? (cf. note 4, chapitre 14), p. 171, note 171.

*60. Hitler sur la peinture moderne – Retour à l'art véritable par la propagande – Les artistes doivent « s'affamer ! » – Les coutumes, source de la véritable âme du peuple*

(1) Hans-Werner Zengen, capitaine à la retraite, 1919-1926 membre de la direction de la Fédération des associations patronales allemandes, à partir de 1926 actif dans l'industrie privée, sous le Troisième Reich, conseiller ministériel et chef de département au ministère

d'État de Hesse, représentant du Land de Hesse à Berlin : Wer ist's ?, vol. 10 (1935), p. 1779.

(2) Th. Newest (Hans Goldzier), Einige Weltprobleme, Vienne 1905-1911 (huit brochures bon marché, chacune avec son propre titre, p. ex. Gegen die Wahnvorstellung vom heißen Erdinnern ; Die Gravitationslehre – Irrtum ; Ergründung der Elektrizität ohne Wunderkultus ; Erdendämmerung ; Vom Zweck und Ursprung des organischen Lebens).

*62. Wagener comme intermédiaire entre Hitler et Schleicher – Les plans de Hitler pour la formation du cabinet – Wagener démissionne de son poste de chef de la W.P.A. – Hitler : soyez le gardien du Graal*

(1) Voir Schieder, Hermann Rauschning « Gespräche mit Hitler » als Geschichtsquelle, p. 63.

(2) Dans une déclaration faite durant l'hiver 1946/47, le major à la retraite Eberhardt Wagener a confirmé son rôle d'intermédiaire dans la réalisation de cette rencontre, qu'il a toutefois datée de septembre 1931 : Kunrat Freiherr von Hammerstein, Schleicher, Hammerstein und die Machtübernahme 1933, in Frankfurter Hefte, vol. 11 (1956), p. 17.

(3) Karl Dietrich Bracher, Die Auflösung der Weimarer Republik, Stuttgart u. Düsseldorf 1957, p. 429.

(4) Wagener a également mentionné ce montant dans une lettre du 1er mars 1943 adressée au directeur de la chancellerie du Parti, le Dr Friedrich, dans laquelle il demandait en vain le remboursement de ses dépenses au service du Parti : Berlin Document Center, Partei-Kanzlei Korrespondenz.

(5) Voir illustration 32. Une opposition résolue à la publication de la brochure de Wagener fut exprimée au printemps 1932 par Feder et Funk ; voir le procès-verbal de la réunion du Reichswirtschaftsrat der N.S.D.A.P. du 27 avril 1932 : Bundesarchiv, NS 22/11.

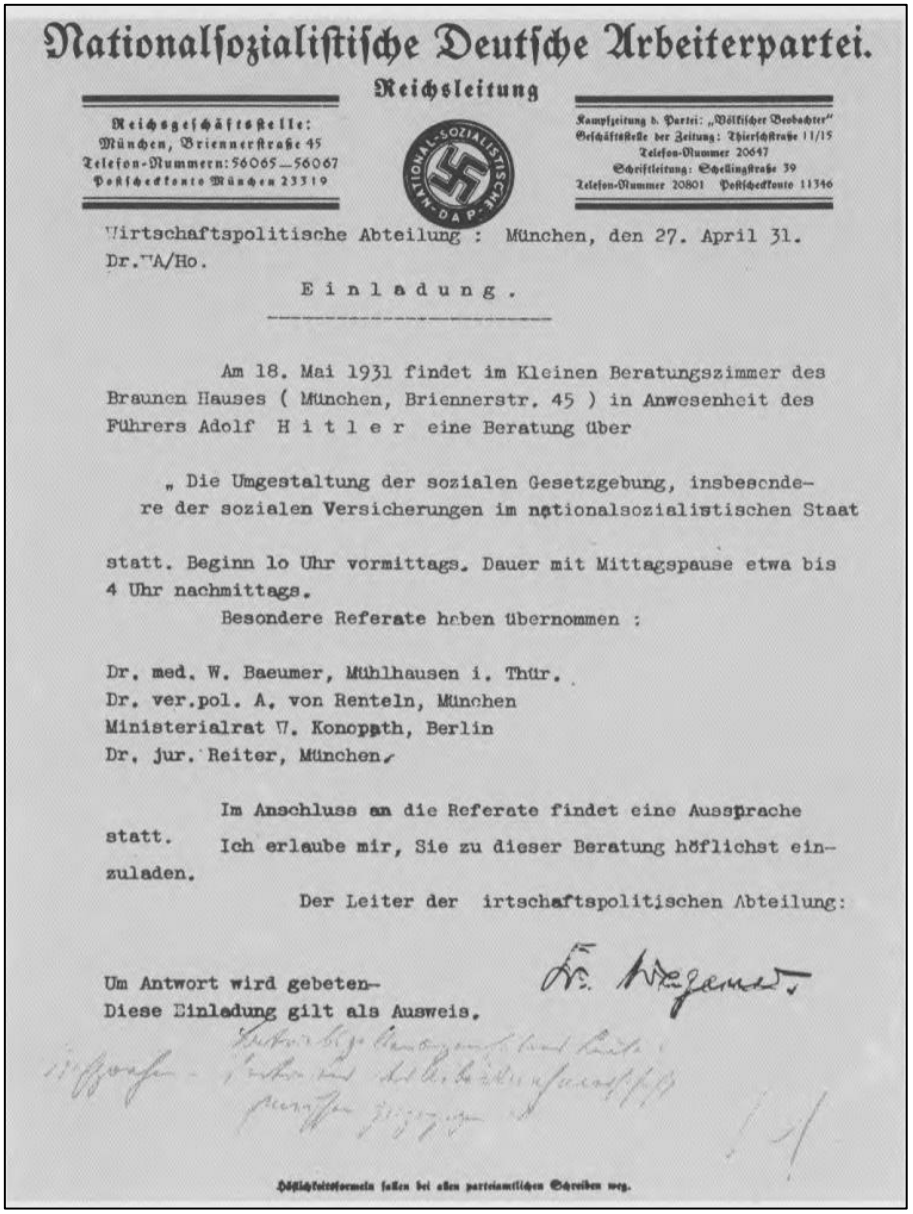
# ILLUSTRATIONS



*[2] Wagener (avec un chapeau clair) quitte le bâtiment du Reichsgericht de Leipzig avec Hitler en septembre 1930 après leur interrogatoire dans le procès pour haute trahison des lieutenants d'Ulm, trois officiers de la Reichswehr, accusés d'avoir crée une cellule N.S au sein de leur garnison, ce qui était totalement en contravention du règlement de la Reichswehr que von Seeckt a voulu totalement apolitique, et qui ont été condamnés pour ces agissements au sein de la troupe (voir chapitre 9).*

*[3] Lorsque Hitler fut nommé Chancelier du Reich, Wagener (à gauche) faisait encore partie du cercle de direction interne du N.S.D.A.P. Les autres sur cette photo du 30 janvier 1933 sont de gauche à droite : Kube, Kerrl, Frick (assis), Goebbels, Hitler, Röhm, Göring, Darré, Himmler et Hess.*

*[4] Wagener (à gauche) introduit une délégation auprès du Chancelier Hitler, 1933.*



Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei.

Reichsleitung

Reichsgeschäftsstelle:
München, Briennerstraße 45
Telefon-Nummern: 56065—56067
Postscheckkonto München 23319

Kampfzeitung d. Partei: „Völkischer Beobachter"
Geschäftsstelle der Zeitung: Thierschstraße 11/15
Telefon-Nummer 20647
Schriftleitung: Schellingstraße 39
Telefon-Nummer 20801 Postscheckkonto 11346

Wirtschaftspolitische Abteilung : München, den 27. April 31.
Dr.WA/Ho.

E i n l a d u n g .

Am 18. Mai 1931 findet im Kleinen Beratungszimmer des Braunen Hauses ( München, Briennerstr. 45 ) in Anwesenheit des Führers Adolf H i t l e r eine Beratung über

„ Die Umgestaltung der sozialen Gesetzgebung, insbesondere der sozialen Versicherungen im nationalsozialistischen Staat

statt. Beginn 10 Uhr vormittags. Dauer mit Mittagspause etwa bis 4 Uhr nachmittags.

Besondere Referate haben übernommen :

Dr. med. W. Baeumer, Mühlhausen i. Thür.
Dr. ver.pol. A. von Renteln, München
Ministerialrat W. Konopath, Berlin
Dr. jur. Reiter, München.

Im Anschluss an die Referate findet eine Aussprache statt.

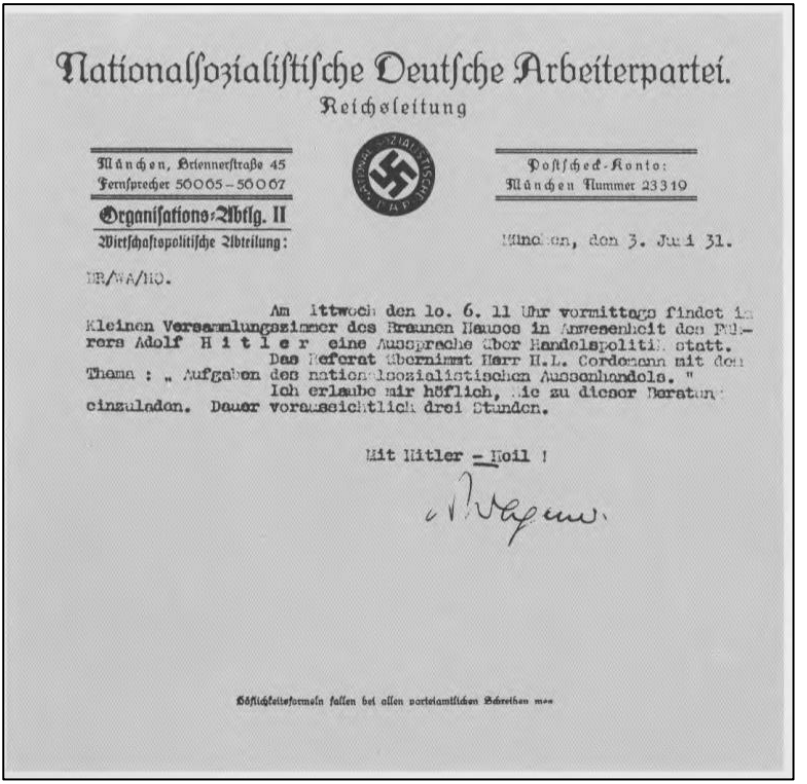
Ich erlaube mir, Sie zu dieser Beratung höflichst einzuladen.

Der Leiter der Wirtschaftspolitischen Abteilung:

Um Antwort wird gebeten.
Diese Einladung gilt als Ausweis.

Höflichkeitsformeln fallen bei allen parteiamtlichen Schreiben weg.

*[5] En tant que chef du département politico-économique de la direction du Reich du N.S.D.A.P., Wagener invita à une série de réunions politico-économiques auxquelles Adolf Hitler participa (cf. chapitre 13 et suivants).*



Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei.
Reichsleitung

München, Briennerstraße 45
Fernsprecher 56065 – 56067
Organisations-Abtlg. II
Wirtschaftspolitische Abteilung:

Postscheck-Konto:
München Nummer 23319

München, den 3. Juni 31.

WR/WA/HO.

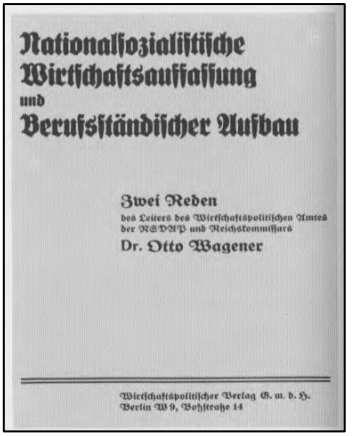
Am Mittwoch den 10. 6. 11 Uhr vormittags findet im Kleinen Versammlungszimmer des Braunen Hauses in Anwesenheit des Führers Adolf H i t l e r eine Aussprache über Handelspolitik statt. Das Referat übernimmt Herr M.L. Cordemann mit dem Thema: „ Aufgaben des nationalsozialistischen Aussenhandels. "
Ich erlaube mir höflich, Sie zu dieser Beratung einzuladen. Dauer voraussichtlich drei Stunden.

Mit Hitler – Heil !

Wagener

Höflichkeitsformeln fallen bei allen parteiamtlichen Schreiben weg

*[6] En tant que chef du département politico-économique de la direction du Reich du N.S.D.A.P., Wagener invita à une série de réunions politico-économiques auxquelles Adolf Hitler participa (cf. chapitre 13 et suivants).*

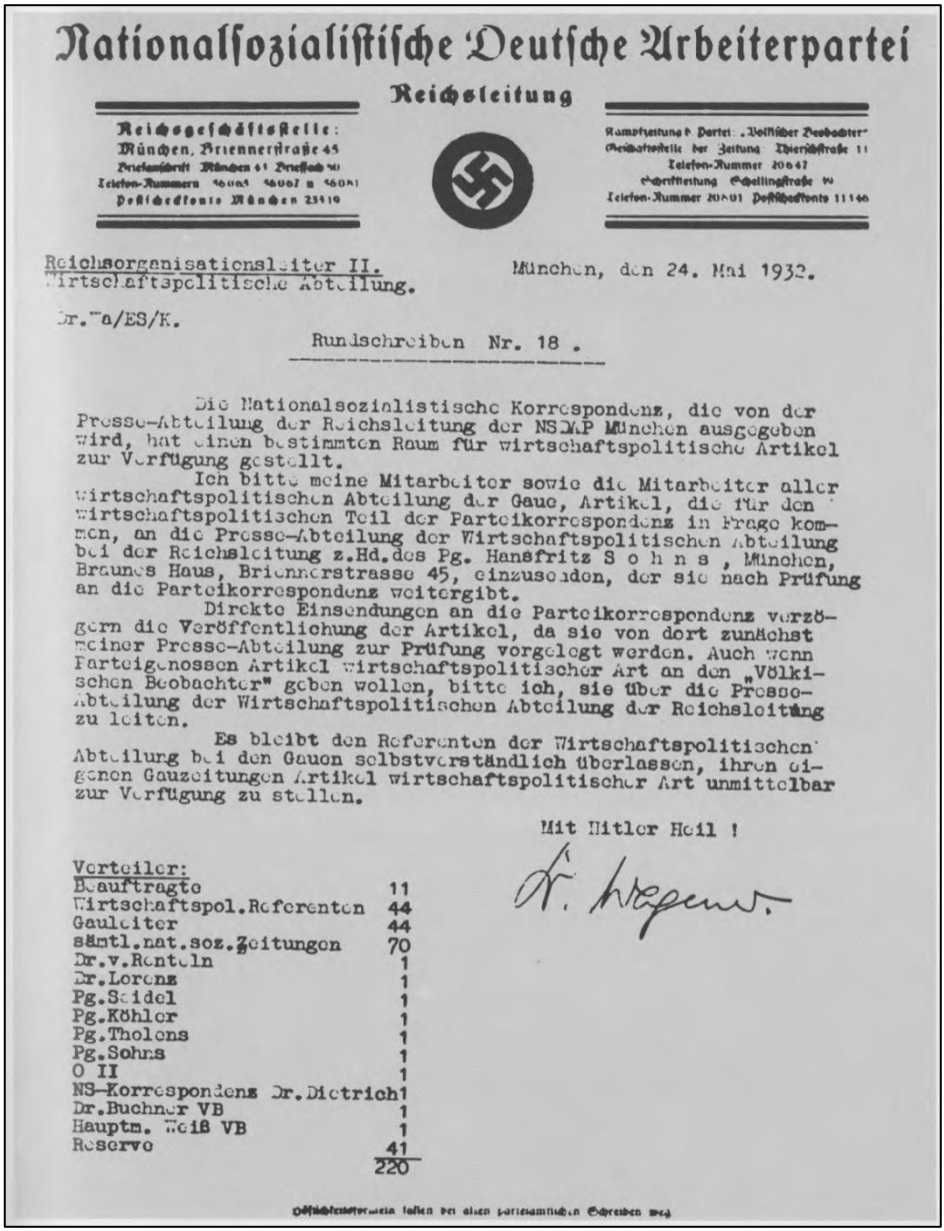


Nationalsozialistische
Wirtschaftsauffassung
und
Berufsständischer Aufbau

Zwei Reden
des Leiters des Wirtschaftspolitischen Amtes der NSDAP und Reichskommissars
Dr. Otto Wagener

Wirtschaftspolitischer Verlag G. m. b. H.
Berlin W 9, Bothstraße 14

*[7] Peu avant de tomber en disgrâce auprès de Hitler fin juin 1933 et d'être démis de ses fonctions au sein de l'État et du Parti, Wagener publia deux de ses discours sur des sujets de politique économique dans cette brochure.*



# Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei

## Reichsleitung

Reichsgeschäftsstelle:
München, Briennerstraße 45
Briefanschrift München 43 Briefach 50
Telefon-Nummern 56065 56067 u 56081
Postscheckkonto München 23519

Kampfzeitung d. Partei: „Völkischer Beobachter"
Geschäftsstelle der Zeitung: Thierschstraße 11
Telefon-Nummer 20647
Schriftleitung Schellingstraße 39
Telefon-Nummer 20801 Postscheckkonto 11346

Reichsorganisationsleiter II.
Wirtschaftspolitische Abteilung.

München, den 24. Mai 1932.

Dr. Wa/ES/K.

Rundschreiben Nr. 18 .

Die Nationalsozialistische Korrespondenz, die von der Presse-Abteilung der Reichsleitung der NSDAP München ausgegeben wird, hat einen bestimmten Raum für wirtschaftspolitische Artikel zur Verfügung gestellt.

Ich bitte meine Mitarbeiter sowie die Mitarbeiter aller wirtschaftspolitischen Abteilung der Gaue, Artikel, die für den wirtschaftspolitischen Teil der Parteikorrespondenz in Frage kommen, an die Presse-Abteilung der Wirtschaftspolitischen Abteilung bei der Reichsleitung z.Hd.des Pg. Hansfritz S o h n s , München, Braunes Haus, Briennerstrasse 45, einzusenden, der sie nach Prüfung an die Parteikorrespondenz weitergibt.

Direkte Einsendungen an die Parteikorrespondenz verzögern die Veröffentlichung der Artikel, da sie von dort zunächst meiner Presse-Abteilung zur Prüfung vorgelegt werden. Auch wenn Parteigenossen Artikel wirtschaftspolitischer Art an den „Völkischen Beobachter" geben wollen, bitte ich, sie über die Presse-Abteilung der Wirtschaftspolitischen Abteilung der Reichsleitung zu leiten.

Es bleibt den Referenten der Wirtschaftspolitischen Abteilung bei den Gauen selbstverständlich überlassen, ihren eigenen Gauzeitungen Artikel wirtschaftspolitischer Art unmittelbar zur Verfügung zu stellen.

Mit Hitler Heil !

Dr. Wagener

Verteiler:

| | |
|---|---|
| Beauftragte | 11 |
| Wirtschaftspol.Referenten | 44 |
| Gauleiter | 44 |
| sämtl.nat.soz.Zeitungen | 70 |
| Dr.v.Renteln | 1 |
| Dr.Lorenz | 1 |
| Pg.Seidel | 1 |
| Pg.Köhler | 1 |
| Pg.Tholens | 1 |
| Pg.Sohns | 1 |
| O II | 1 |
| NS-Korrespondenz Dr.Dietrich | 1 |
| Dr.Buchner VB | 1 |
| Hauptm. Weiß VB | 1 |
| Reserve | 41 |
| | 220 |

Höflichkeitsformeln fallen bei allen parteiamtlichen Schreiben weg

*[8] En tant que chef du département de politique économique, Wagener mit en place une vaste organisation au sein du N.S.D.A.P., qui devait déterminer et coordonner la politique économique du Parti. De nombreuses circulaires de ce type furent envoyées à différents services du Parti depuis son bureau de la « Maison brune ».*

*[9] L'impact du congrès de Nuremberg d'août 1929, auquel il avait assisté en tant qu'invité, contribua à la décision de Wagener de prendre le poste de chef d'État-major de la S.A. Ici Hitler et le chef de la S.A. de l'époque, Pfeffer, lors du défilé des S.A. sur la vieille place du marché (cf. chapitres 1-3).*

*[10] Lors du congrès du Parti du Reich en 1929, Wagener était assis dans la tribune d'honneur à côté de Madame Winifred Wagner, la belle-fille du compositeur. Elle était déjà amie avec Hitler, qui lui baise la main ici (cf. chapitres 1 et 3).*

*[11] Lorsque Wagener devint chef d'État-major de la S.A. en septembre 1929, la direction du Reich du N.S.D.A.P. avait ses bureaux dans un modeste immeuble de la Schellingstrasse à Munich. Sur cette photo de l'été 1929, le trésorier du Reich Schwarz, le chef de la S.A. Pfeffer et le Reichsgeschäftsführer Bouhler dans l'une des pièces (cf. chapitre 5).*

*[12] En tant que chef d'État-major de la S.A., Wagener participa au développement économique de la S.A., qui comprenait également la distribution d'une marque de cigarettes (cf. chapitre 6).*

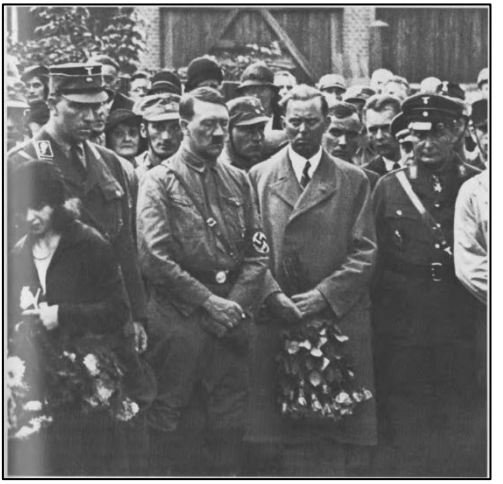
*[13] Wagener fut aidé dans l'organisation du corps automobile national-socialiste en 1930 par le duc de Saxe-Cobourg et Gotha (à gauche sur la photo), qui n'était pas membre du Parti à l'époque, mais qui devint ensuite national-socialiste en 1933 et délégué du Reich pour les véhicules à moteur (voir chapitre 6). À droite sur la photo : Robert Wagner, le Gauleiter de Bade, une connaissance de Wagener depuis la Première Guerre mondiale, qu'il rencontra à nouveau lors du congrès du Reich en 1929 (cf. chapitres 1 et 3).*

*[14] Des tensions croissantes entre la S.A. et le Parti conduisirent en août 1930 à une rupture entre Hitler et le chef de la S.A. Pfeffer, qui démissionna. Hitler reprit lui-même la direction de la S.A., mais Wagener, en tant que chef d'État-major, en était le chef de facto, jusqu'à ce qu'Ernst Röhm soit nommé chef d'État-major en janvier 1931 (cf. chapitre 9, 11 et 23).*

*[15] Dans ses nouvelles fonctions de chef du département politico-économique de la direction du Reich du N.S.D.A.P., Wagener s'allie en 1931 avec le chef de l'organisation du Reich de l'époque, Gregor Straßer, ici en manteau clair à gauche de Goebbels (cf. chapitre 15)*

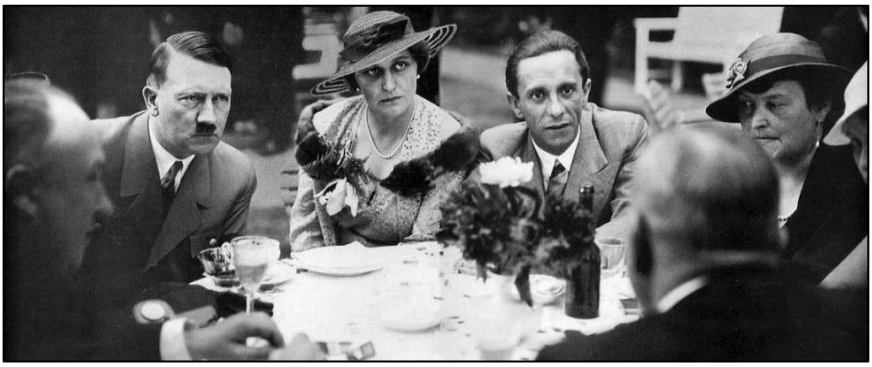
*[16] En tant qu'ancien pharmacien, Gregor Straßer réfléchissait à l'utilisation par Hitler de produits stimulants, dont Kola Dallmann (cf. chapitre 52)*

*[17] Pendant la période de combat, Hitler était toujours entouré de chauffeurs et d'aides de camp taciturnes, qui faisaient office de gardes du corps et aussi de serviteurs et que le porte-parole de Hitler à l'étranger de l'époque, Ernst Hanfstaengl, appelait « Chauffeureska ». Voici le chauffeur préféré de Hitler de ces années-là, Julius Schreck, qui, exceptionnellement, ne conduisait pas lorsque Hitler et Wagener furent impliqués dans un accident de voiture (voir chapitre 19).*



*[18] Le compagnon permanent de Hitler, Julius Schaub, faisait également partie de la Chauffeureska, ici à droite de Hitler avec le bouquet de fleurs lors de l'enterrement d'un martyr du mouvement à l'automne 1932.*

*[19, 20, 21 page précédente et 22 ci-haut] La relation entre Hitler et sa jeune nièce Geli Raubal, qui vivait dans son appartement munichois jusqu'à son suicide en septembre 1931. Wagener rapporte l'effet de sa mort sur Hitler au chapitre 44.*

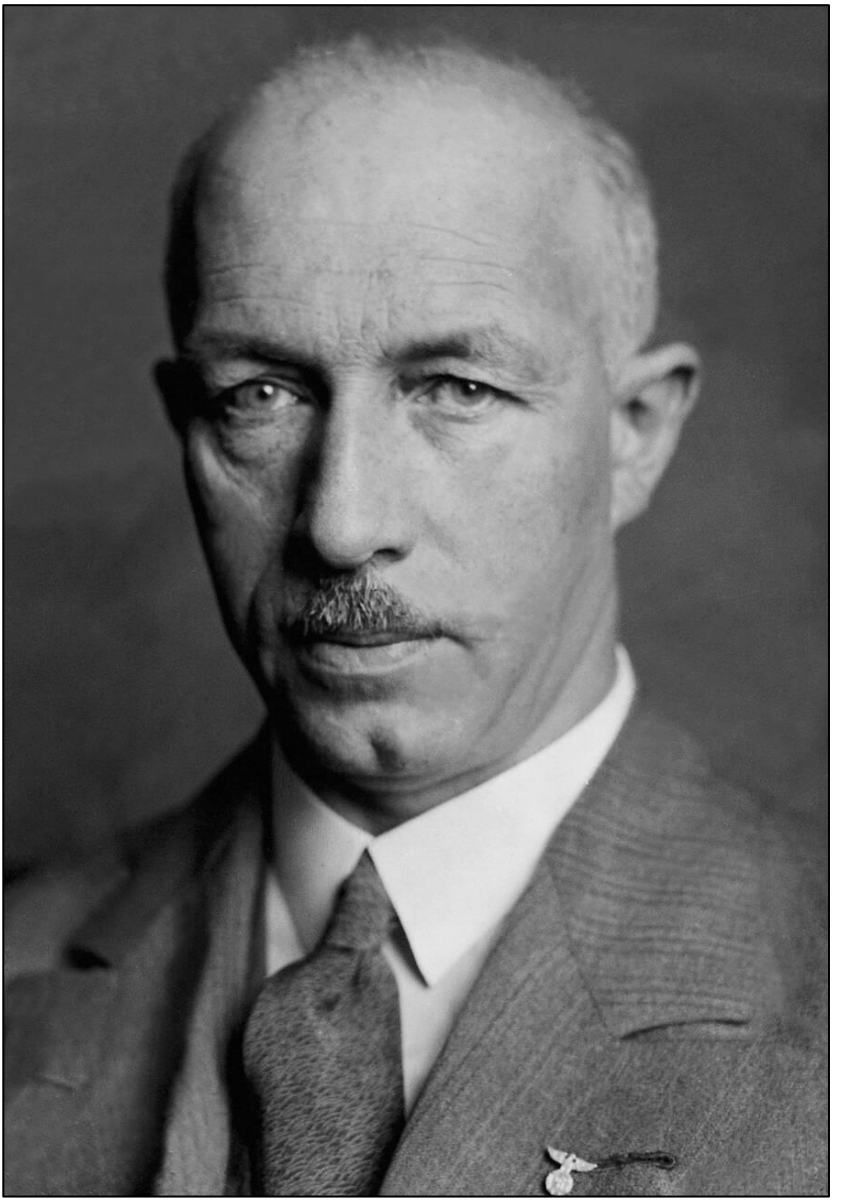


*[23] Magda Quandt (ici à droite de Hitler), qui devint la femme de Goebbels à la fin de l'année 1931, fit, selon le récit de Wagener, « une impression extraordinairement forte sur le Führer » lors de leur première rencontre (voir chapitre 47).*

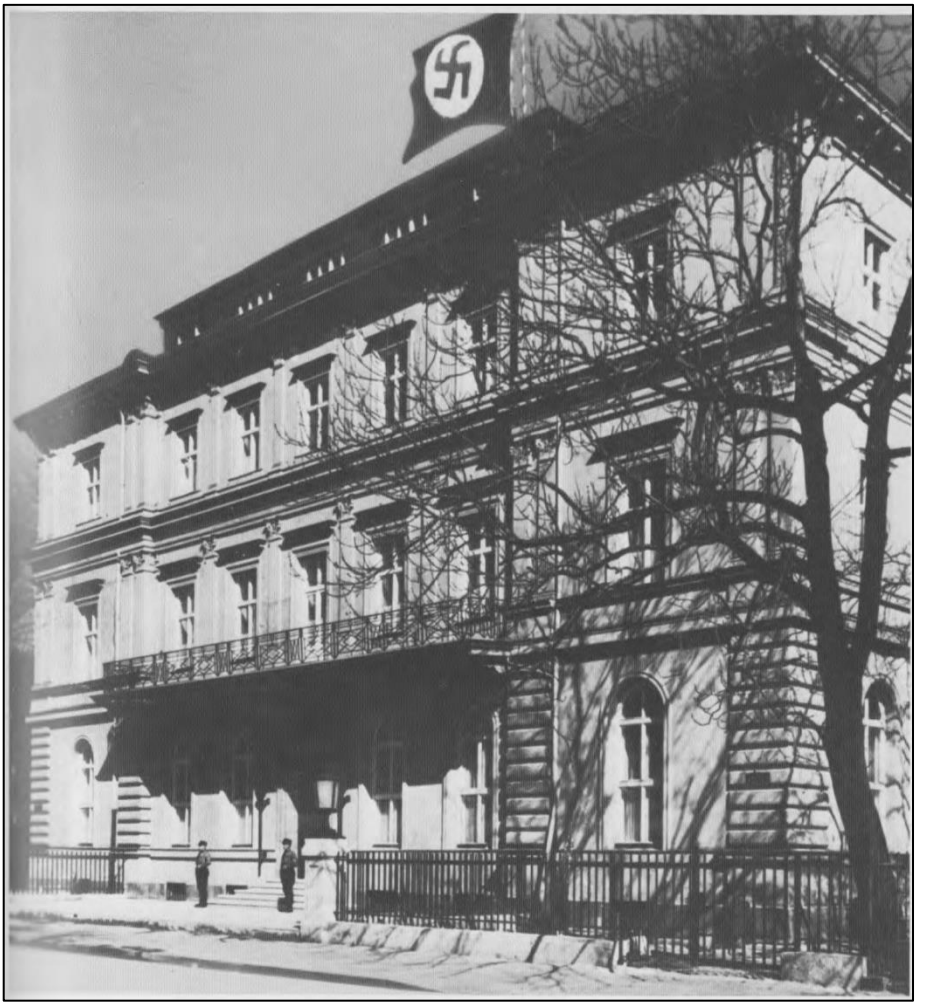
*[24] Harald Quandt (à droite de Goebbels lors de son mariage avec Magda Quandt en décembre 1931, derrière Hitler), plus tard grand industriel en RFA, se présenta, selon Wagener, à son « Führer » à l'hôtel Kaiserhof de Berlin en uniforme de garçon hitlérien et suscita chez Hitler des réflexions sur l'importance du port de l'uniforme (voir chapitre 47). Wagener a affirmé avoir joué un rôle important dans la réalisation de ce mariage (cf. chapitre 50).*

*[25] Wagener considérait Hermann Göring, qui avait un goût particulier pour les vêtements et les meubles, comme son principal adversaire au sein du N.S.D.A.P. (cf. chapitre 26)*

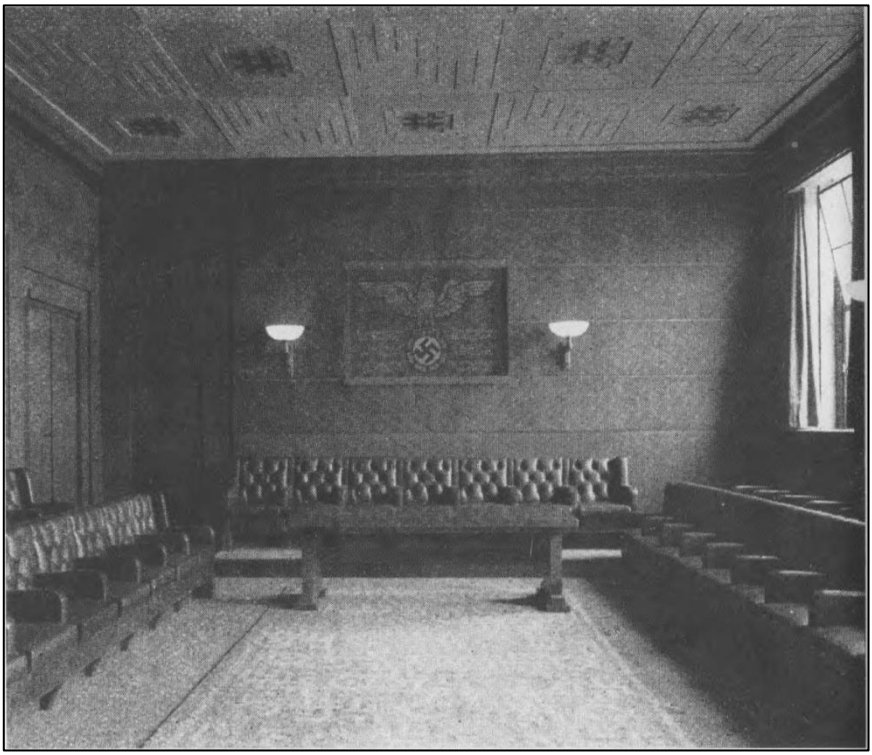
*[26] Walther Funk (ici en conversation avec Hitler en 1931), commença sa carrière dans le Parti en tant que subordonné de Wagener, mais l'éclipsa rapidement et devint une force indépendante dans le cercle des conseillers autour de Hitler (voir chapitres 46, 50 et 52)*



*[27] L'un des rivaux pour l'influence déterminante sur les objectifs de la politique économique était Gottfried Feder, à l'origine « théoricien économique du Parti. Il joua un rôle important dans la perte d'influence de Wagener dans ce domaine (voir chapitres 29 et 62).*



*[28] Dans la « Maison brune » de Munich, le quartier général du N.S.D.A.P., le département politico-économique de Wagener se trouvait au deuxième étage. Wagener rapporte que son bureau se trouvait directement au-dessus de celui de Hitler, qui voulait relier les deux pièces par un ascenseur à une seule personne. Cette idée fut cependant contrecarrée par des difficultés architecturales (voir chapitre 22).*



*[29] Hitler n'ayant jamais pu se décider à constituer le conseil du Parti prévu, la salle des sénateurs décrite par Wagener dans la « Maison brune » a rarement été mentionnée ou illustrée (cf. chapitres 22 et 53).*

*[30] Emil Georg von Stauß, éminent banquier berlinois et membre du Reichstag du Parti populaire allemand, qui faisait partie du cercle de conseillers du département de politique économique de Wagener, fit, selon la description de Wagener, la connaissance de Hitler dans des circonstances singulières et devint un partisan secret du N.S.D.A.P. (cf. chapitre 59)*

*[31] Dans ses entretiens avec le Gauleiter Schemm de Haute-Franconie (à gauche sur la photo), Hitler exposait ses idées sur la famille, l'éducation et la formation (cf. chapitres 54, 55 et 56).*

Das
Wirtschafts-
Programm
der N·S·D·A·P

Rednermaterial!
Als Manuskript gedruckt.
Von

Dr. h. c. Otto Wagener
Leiter der wirtschaftspolitischen Abteilung
der Reichsleitung der N.S.D.A.P.

Zusammengestellt nach zwei öffentlichen
Versammlungsreden 1931/32.

Nur für den Dienstgebrauch!

1932

Verlag Frz. Eher Nachf., GmbH, München 2, NO

*[32] La perte d'influence de Wagener sur la politique économique du N.S.D.A.P. se mesure à la surimpression de la page de titre de sa brochure de 1932. À la demande de Gottfried Feder et avec l'accord de Hitler, cette brochure ne fut jamais publiée, ce qui contribua à la décision de Wagener de quitter son poste de chef du département de politique économique en septembre 1932 et de s'installer à Berlin en tant que représentant de Hitler dans la capitale (voir chapitre 62)*

**Crédit photo**

Archives fédérales, Coblence 5, 6

Ullstein Bilderdienst, Berlin 1, 2, 9, 26

Archives photographiques d'histoire contemporaine Heinrich Hoffmann, Munich 3, 4, 10, 11, 14, 17, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 27, 29

Archives de l'État central de Basse-Saxe, Hanovre 8

Bildarchiv Preußischer Kulturbesitz, Berlin 15, 18

Henry A. Turner, Jr. 7, 16, 30, 32

Annuaire national-socialiste 1930, Munich 1929 12

Theodor Oppermann, Unter den Sturmstandern des NSKK, Munich 1936 13, 17, 31

Martin H. Sommerfeldt, Hermann Göring. Une image de la vie. Berlin 1932 25

# COMPLÉMENT

## INFORMATION À CONSERVER D'UNE IMPORTANCE CAPITALE ET À DIFFUSER AU MAXIMUM PARTOUT !

**Objet :** Pourquoi ces juifs ne migrent ils pas vers Birobidjan ?

Confession d'un juif qui a transporté des millions de juifs à Birobidjan, en Russie

Lettre ouverte du Dr Ryke Geerd Hamer à l'intention de Ursula Haverbeck (**2015**)

Chère Mme Haverbeck,

Une lettre de votre part est toujours un événement heureux pour moi parce que je me sens camarades dans la lutte pour la vérité. Vous n'avez peut-être pas vraiment remarqué notre dernière collaboration. J'ai écrit une lettre au Président russe Vladimir Poutine (voir pièce jointe) dans laquelle je proposais de déclarer sous serment que le comte franco-juif Antoine D'Oncieu de la Batie m'avait avoué avoir accompagné des millions de juifs pendant la guerre de la gare d'Auschwitz d'abord à Moscou, puis via le chemin de fer transsibérien à Birubidjan. Pour le juif Poutine, cette déclaration était si horrible qu'il n'a pas répondu à ma lettre et que personne n'y a répondu.

Vous savez, les rapports de déportation des juifs se terminent principalement par le débarquement des juifs à la gare d'Auschwitz. On s'attend à ce que le lecteur dise : « Oh, oui, la suite on la connaît déjà, bien sûr. Ils ont tous été gazés ».

En réalité, ils étaient, comme me l'a avoué le comte, « juste transférés là-bas ». Il m'a avoué qu'il les avait accompagnés en tant qu'interprète juif jusqu'à leur sécurité à Birobidjan. Incidemment, aucun des membres de l'énorme convoi de train n'a jamais été visé par l'armée allemande ou russe.

J'ai eu le sentiment que la NDR [Radiodiffusion nord-allemande], après une déclaration aussi claire et embarrassante, aurait préféré dans l'interview que vous avez accordée [cf. Entrevue avec la chaîne PANORAMA, voir Odysee @didi18] laisser tomber toute la question de l'Holocauste et d'Auschwitz. Du côté des juifs, cela est maintenant souhaité parce que l'Holocauste a longtemps été exploité financièrement à l'extrême, et parce que la déportation de millions

de juifs d'Auschwitz à Birubidschan entre 1939 et 1945 peut facilement être prouvée.

Avec nos meilleures salutations,
Dr Ryke Geerd Hamer

https://www.germanvictims.com/2015/10/31/confession-of-jew-who-transported-millions-of-jews-to-birobidjan-russia/#

Birobidjan, ville juive quasiment inconnue du grand publique.

**German Victims - Deutsche Opfer**
*Wir Deutsche sind alle Opfer: total belogen, betrogen, verfemt, beraubt, und vergewaltigt; ca. 15 Mill. Deutsche wurden meist nach dem Krieg ermordet.*

---

**Des millions de juifs expédiés au Birobidjan, Russie, /lettre à Poutine**

Postée le 31 octobre 2015 par eyes wide open

Dr Ryke Geerd Hamer au Président Vladimir Poutine 3 mars 2015

Dr med. Théologien Ryke Geerd Hamer
Sandkollveien 11
N-3229 Sandefjord, Norvège
Tel : 0047 335 22133

Lettre ouverte !

Monsieur le Président de la Fédération de Russie
Vladimir Vladimirovitch Poutine

Cher Monsieur le Président !

(CE QUI SUIT NE CONSTITUE QUE DES EXTRAITS DE LA LETTRE traduite par germanvictims.com) :

...Il y a d'autres signes inquiétants. Les émissions allemandes et françaises ont soudainement interrompu la transmission en demandant aux Juifs d'Allemagne (et de France) de faire leurs valises et de partir le plus tôt possible (pour le Birobidjan ?) La raison est indiquée ci-dessous...

...J'ai moi-même été témoin, en tant que petit garçon, de la grande attaque sur Krefeld en juin 1943. Devant notre maison sur le WestWall, ils ont étalé les 32 000 victimes carbonisées et mutilées par le phosphore que j'ai vues de mes

propres yeux. Deux jours auparavant, les concitoyens juifs bien informés, jusqu'au dernier, avaient fait leurs bagages et quitté la ville, de sorte que lors de l'attaque terroriste de juin 1943, pour autant que je sache, pas un seul citoyen juif n'a péri (sur environ 10 000 à 20 000) [Note de Didi18 : ceci ne vous rappelle-t-il rien ?]. Plus tard, j'ai appris qu'ils s'étaient tous rendus sans encombre à Bâle, de là à Genève et de là à travers la frontière dans la partie sud de la France non occupée, et de là vers l'Espagne...

...Je vois aussi encore devant mes yeux mon soi-disant ami français, un comte, [*germanvictims.com : le comte juif-français Antoine D'Oncieu de la Batie, comme indiqué par le Dr Hamer à Mme Ursula Haverbeck dans sa lettre du 19 octobre 2015] qui m'a avoué en 1984 qu'il avait accompagné du début de la guerre jusqu'à la toute fin en tant qu'interprète d'énormes convois de juifs vers le Birobidjan [Russie], un total de plusieurs millions. [*gv : La plupart de ces millions de juifs dont parle le Dr Hamer doivent être originaires de Pologne et de l'Est]. Et que même pendant la guerre entre la Russie et l'Allemagne, aucun de ces convois de trains rassemblés à Auschwitz n'a été arrêté ou attaqué par les Russes ou les Allemands...

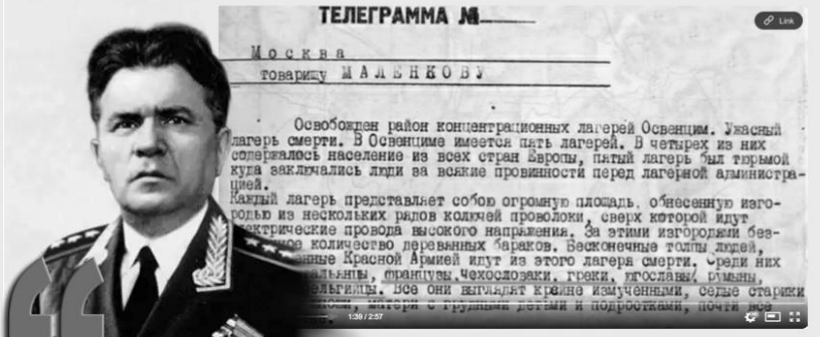
...Après la guerre, ce comte a servi d'interprète lors de la « Longue Marche » de Moses Tung, alias Mao Tse Tung, d'origine juive, originaire de la région frontalière du Birobidjan près de la Chine, et qui est retourné en 1946 ou 1947 en France. Plus tard, tous les millions de juifs polonais, tchèques et est-allemands qui avaient été accompagnés par le comte au Birobidjan ont été déclarés « victimes d'Auschwitz ». Je peux attester sous serment de cette communication faite par le comte...

...Mais une autre rumeur perturbe les Allemands : on dit qu'en juillet ou en août, l'armée russe, en accord avec les Alliés, marchera vers l'Atlantique, et que d'ici là, le dollar et l'euro se seront effondrés. Par conséquent, tous les juifs devraient être déplacés le plus rapidement possible (au Birobidjan ?), évidemment, pour ne pas être dérangés par la guerre, comme d'habitude.

Je vous salue respectueusement,

Ryke Geerd Hamer

Le 21 janvier 1945, Le lieutenant général **Constantin Vassilevitch KRAINUKOV** (1902-1975) adresse un rapport sur télégramme à Malenkov, dirigeant soviétique proche de Staline:




Доклад Генерал-лейтенанта Крайнюкова тов.Маленкову 29.01.1945 года. https://ok.ru/video/1444984523496

**Aucun juif n'a été libéré à Auschwitz!**

**Никаких евреев в Освенциме освобождено не было!**

**1543 / Martin Luther / "Des juifs et de leurs mensonges"**

## Autres livres traduits ou distribués par Valérie Devon/Didi18edition.com

Ernst Böhm – *Les ordres des commandants d'Auschwitz*

Arthur Butz – *La mystification du XX^e siècle*

Alfred Rosenberg – *Le mythe du XX^e sicèle*

Benton L. Bradberry – *Le Sale Boche raconté aux braves gens*

Michael Collins Piper – *Le complexe de Caïphe* (épuisé)

John Gimbel – *Science, Technologie et Réparations*

Thomas Goodrich – *Tempête diabolique (Hellstorm)*

Else Löser – *Pologne et les falsifications de l'histoire polonaise*

Arnold Leese :

– *Les guerres de survie juives*
– *Hors des sentiers battus ou les deux vies trépidantes d'un vétérinaire antijuif*
– *Meurtres rituels juifs*
– *Sottise du Gentil : les Rothschild*

Gerard Menuhin – *Dites la vérité et vous humilierez le diable* (épuisé)

Germar Rudolf – *Déborah Lipstadt et l'holocauste* (publié chez Akribeia)

Julius Streicher – *Le testament politique de Julius Streicher*

Udo Walendy – *Le contrat de transfert et la fièvre du boycott de 1933*

Auteur anonyme – *Quand les « victimes » dictent leurs lois (6 volumes)*

Jacqueline Berger :

– *La Philosophie universelle ou comment échapper à l'Enfer ici-bas*
– *La Mythologie – Une brèche dans l'abîme ?*
– *Les Mystères dévoilés*
– *Christianisme, invention du judaïsme*

Anonyme – *Europa, la dernière bataille – Le livre*

Denis Wise – *Adolf Hitler, la plus grande histoire JAMAIS racontée ! (Le livre)*

Henri Turner – *L'accession au pouvoir de Hitler financée par l'argent juif : mythe ou réalité ?*

Wilhelm Kammeier *:*

– *La falsification de l'histoire allemande*

– *Nouvelles preuves de la falsification de l'histoire allemande*
– *La falsification de l'histoire du christianisme primitif*

Herman Wieland – *Atlantide, Edda et Bible*

Monika Schaefer – *Pardon Maman, j'avais tort à propos de l'Holocauste*

Carlos W. Porter – *Dans mon imagination, c'était vrai* (Made in Russia : the Holocaust)

Jürgen Graf, Carlo Mattogno, Thomas Kues – *Les camps d' « extermination » de l'Aktion Reinhardt*

Gerd Schultze-Rhonhof – *1914-1945 : la deuxième Guerre de Trente ans ou le grand suicide européen*

Cesare Santoro – *Quatre années d'Allemagne de Hitler vues par un étranger*

Julius Schaub – *Dans l'ombre de Hitler*

Erkki Hautamäki – *La Finlande dans l'oeil du cyclone – Le dossier S-32 du maréchal C. G. E. Mannerheim Documents secrets de 1932 à 1949*